N°. 1. (Vingt-unième Année.) 5 Janvier 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (18 francs pour six mois et 36 francs pour un an.) 1 *franc de plus par sémestre pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

Ma chère Sœur,

J'arrive à Paris, et je ne suis pas moins émerveillée de tout ce que j'y vois, que ne le fut, il y a cent ans, la jolie Péruvienne de Madame de Graffigny.

Mon dieu! que de monde, que de maisons, que de bruit. Mon mari veut me conduire partout et il est d'une complaisance qui ressemble à celle des premiers jours de notre mariage. Il a fait ici déjà trois voyages; il a en outre étudié son *Plan de Paris* avec soin et avec fruit, ensorte qu'il me nomme avec une scrupuleuse exactitude les places, les rues, les hôtels mêmes un peu considérables.

Il m'a fait remarquer hier le Palais du Trésor public, et je pensois en moi-même que j'aurois bien besoin d'en disposer pour acheter toutes les choses admirables qu'il m'a montrées. Nous sommes venus dans le meilleur temps possible. Tout est en l'air, à ce qu'on dit. Les boutiques sont parées comme des châteaux de fées pour le jour de l'An, et il y en a qui feroient croire à tous les contes des Mille et une Nuits.

J'ai acheté un flacon charmant dans un magasin où il y a un escalier de cristal; il a fallu y monter, et je t'avouerai que je n'osois y poser les pieds, j'avois peur de le mettre en pièces; d'un

autre côté, je craignois que tous ces cristaux ne fussent des miroirs qui fissent montrer des choses que l'on veut tenir cachées. Je ne sais, mais au milieu de cet éclat de tant de merveilles brillantes, on a la mine d'être à jour comme une lanterne, et cela cause des inquiétudes secrètes. Je me rassurai à la fin et je fus enchantée de la politesse des marchands.

On a beau faire, il faut leur laisser son argent; on diroit que leurs mains sont d'aimant et notre argent de fer : argent et or, tout y passa, et notre première journée a été rude. Si nous ne nous calmons pas un peu, au lieu de passer ici deux mois, comme nous l'avions projetté, nous n'y resterons que huit jours.

Tout tente, et il faudroit marcher en fermant les yeux; on fait le contraire, on les ouvre si grands que le soir on en a les paupières fatiguées. Le matin, j'ai commencé par aller à la messe à Saint-Roch; il étoit midi, c'étoit l'heure des élégantes. Vingt voitures étoient à la porte, vingt autres arrivoient. Mon mari, qui a voulu absolument amener sa calèche, en est un peu honteux. Nous avons, avec ce vieux carabas, des façons de fournisseurs de troupes, qui suivent au petit trop les régimens. Nous n'allons pas si vite qu'un fiacre; il faudra que nous ayons un remise. Ce n'est pas moi qui dis cela, je suis trop raisonnable, c'est mon mari, qui se vantoit d'être si philosophe, et qui est ici plus curieux que moi.

Ce n'est pas peu dire; nous allons de porte en porte; nous demandons souvent quel peut être l'usage d'une foule de choses que nous voyons. Il paroît que ce sont celles que l'on achète le plus. Ce n'est pas le pays où l'on court à l'utile. Tout annonce que ce qui est agréable est seul fêté.

Nous nous sommes fait couper les cheveux. Mon mari est maintenant comme un Adonis. On lui a vendu des essences de toutes les couleurs et sa tête m'embaume. Je suis allée dans la rue Vivienne acheter une capote de pluche rose, c'est du dernier goût, et cela sera excellent pour ce tems-ci, le matin. On m'a fait voir qu'il falloit un autre chapeau pour les visites que j'avois à faire et les dîners qu'il me faudroit accepter, et puis une toque et des plumes pour l'Opéra et les Français.

En attendant, mon mari m'a conduite à Feydeau. Imagine-toi quelle a été ma surprise, lorsque je suis entrée dans cette salle qui est si peu pareille à ce que nous avons dans notre petite ville. Ce n'est plus là un antique jeu de paume, allongé, percé de toutes parts, sans machines et presque sans loges. Ici, chacun a presque sa *petite maison* à part, et il y a huit ou dix rangs de têtes les uns au-dessus des autres. Il y a des personnes qui critiquent les colonnes, les galeries, etc.; moi, je trouve cela superbe, et même je n'aime pas qu'on en dise du mal, cela trouble mes plaisirs.

J'ai vu *Joconde* et *le Nouveau Seigneur de Village*; j'ai vu Martin, Mademoiselle Regnault, Madame Boulanger, Madame Duret : ah ! quelles voix délicieuses, et que cela me fera de tort

pour nos concerts ! Je trouvois que nos dames chantoient si bien ! A présent que cela me paroîtra maigre ! Moi-même, je n'ose plus ouvrir la bouche ; je sens que j'ai ni goût ni méthode, et je veux dès demain prendre un maître de l'École royale de chant. Mon mari, qui faisoit de si belles roulades et qui nous flattoit tant par ses coups de gosier, me fait souffrir en vérité aujourd'hui quand il veut imiter Martin. Ce Martin, dont j'avois tant ouï parler, me semble encore au-dessus de sa réputation. J'étois passionnée pour la musique, m'en voilà folle.

On me promet des bouffes, des ballets et mille autres merveilles. Je me laisse faire, je me laisse aller. Nous avons dîné au milieu de cent personnes, à une petite table, chez Véry. Mon mari est gourmand et gourmet ; il a fait une carte très-fine, mais d'un prix qui en province nous eût donné de quoi servir honorablement dix personnes.

Enfin, nous sommes à Paris, il en faut prendre les allures. Nous avions pourtant promis de ne rien changer à nos habitudes ; mais cela n'est pas possible, le torrent vous entraîne ; c'est un autre monde, un autre peuple, une autre vie. Cela durera tant que ça pourra ; nous nous amuserons, nous sommes venus pour nous divertir ; et ce qui est remarquable, c'est que les Parisiens, qui voient tous les jours ces mêmes objets qui nous attirent, en sont encore plus avides que nous.

Bon soir, ma chère amie ; je t'écris à la hâte ; nous sommes arrivés en bonne santé. Tu reconnoîtras par cette lettre que nous n'avons pas perdu notre tems depuis 36 heures que nous sommes à Paris. Je ne t'ai pas dit la centième partie de ce que nous avons fait et vu, il faudroit des volumes ; et comme les paquets coûtent fort cher à la poste, je prends le parti de correspondre avec toi par le moyen de ce Journal, que tu reçois et que tu lis fort exactement. Avec des initiales, on sauve toutes les indiscrétions ; comment devineroit-on qui nous sommes? et quand on le sauroit, où seroit le mal ? Adieu, je t'embrasse mille fois, et je retourne à mon mari, qui veut m'emmener aux *Invalides*. Adieu, adieu.

FÉLICIE B.

MA DEMI-TASSE DE CAFÉ.

En attendant que mon café soit prêt,
J'aime à rêver, appuyé sur ma chaise.
C'est là, Messieurs, que j'exhale, à mon aise,
En longs soupirs, mon déplaisir secret.

Les grands projets de vos petits génies,
Le lourd sommeil de vos Académies,
Et le réveil de vos diseurs de riens;
Le Vice, enfin, qui, s'il paroît commode,
Est, à coup sûr, approuvé par la mode,
Pour m'irriter sont de trop sûrs moyens.

Et vous devez aussi penser, Mesdames,
Qu'en gémissant sur ce monde insensé,
Plus d'une fois, j'eus pour objet les femmes,
Dieu sait alors!... Mais, mon café versé,
Par la vapeur que la soucoupe exhale,
Vient dissiper les vapeurs de morale,
Dont mon cerveau se sentoit oppressé.

Oui, mes amis, fuyons cette manie
Qui, trop en noir, nous montre les objets.
Laissons en paix le plus mince génie
Chez l'imprimeur montrer ses grands projets.

Au temps passé, comme au siècle où nous sommes,
Sur son fauteuil, l'Académicien,
Pouvoit dormir, comme les autres hommes,
Que ses écrits assoupissoient si bien.

Songeons aussi qu'au pays des chimères,
Diseurs de riens sont souvent nécessaires
Pour tant de gens qui ne pensent à rien.

Sur vos défauts, j'allois faire un long prône,
Sexe enchanteur; mais, ces défauts charmans,
C'est quelquefois la grâce qui les donne:
Votre souris les change en agrémens.

Eh ! qui s'en plaint ? Quelques sombres Amans,
Quelques époux que n'approuve personne,
Et qu'on a vus, dans leurs emportemens,
Blâmer le rouge et brûler vos romans.

Si quelqu'un d'eux, de ses sermons vous lasse,
Pour éviter ses longs raisonnemens,
A ce censeur de vos amusemens,
De temps en temps, offrez la demi-Tasse.

J. P. Brès.

BONBONS.

Si votre femme gronde, donnez-lui du sucre. C'est le moyen que j'emploie pour que la mienne soit toujours de bonne humeur.

Dès le matin, avant le jour, je me lève. Elle murmure, elle dit que je trouble son sommeil, sans profit. Je prends alors son flacon de syrop de *pensée sauvage*, je lui en offre une cuillerée bien poliment, et cette *douceur* calme tout de suite l'amertume des reproches. On m'embrasse au lieu de me bouder.

Je m'étois plaint, un peu vivement à la vérité, des dépenses que l'on faisoit pour la toilette. Je parlois du temps présent, des demi-paiemens des fermiers, et de la nécessité de mettre de l'ordre dans toutes les branches de l'administration de notre maison. On sait qu'il n'y a rien qui désole plus une jeune femme, que de voir son mari prêcher l'économie. Elle se rappelle l'époque des amours, où le galant jettoit tout par-dessus les moulins pour lui plaire. Elle prétend que, parce qu'elle n'est plus follement fêtée, elle n'est plus tendrement chérie. Erreur. L'attachement véritable est prévoyant. C'est une marque du désir que l'on a de la durée d'une union que le soin d'assurer l'aisance du ménage pour les jours où l'on ne pourra plus amasser. Mais les jeunes têtes de femmes n'entendent point de cette oreille-là. Votre prudence les effarouche, votre sagesse les dépite, elles veulent un dévouement aveugle et une passion extravagante. Si l'on raisonne, c'est qu'on est de glace. On les

hait dès qu'on les sermonne. Pour faire donc passer les petites oraisons qu'en époux ferme, on est contraint de leur réciter, de temps à autre, il faut toujours avoir quelques boëtes de pastilles dont on leur fait présent en commençant à leur faire la morale. Elles en croquent quelques-unes en écoutant. La *menthe* fait passer la leçon, et l'on a le double avantage de guérir à-la-fois, par ce moyen, le mal de gorge, si elles en sont atteintes, et l'irritation des nerfs, dont elles sont souvent attaquées quand on leur débite autre chose que des *fleurettes*.

Telle fâchée que soit une femme, et de quelque parage qu'elle soit, apportez-lui une corbeille garnie de perles fines et remplie d'ananas confits, vous la verrez sourire et reprendre l'air le plus gracieux du monde. Les femmes n'ont point de rancune qui tiennent contre du bonbon.

Si vous sollicitez auprès d'un grand seignenr ou de son secrétaire, ayez soin d'abord d'offrir des dragées à la femme de l'un ou de l'autre. On assure que cela applanit bien des difficultés et améliore bien les affaires. Je n'en parle pas par expérience. Car, j'ai donné comme cela, dans les premiers mois de mon arrivée à Paris, bien des boëtes de fruits, bien des pots de confitures qui ne m'ont rien produit. Je n'en ai jamais eu de nouvelles. Les femmes-de-chambre pourroient bien s'en être diverties et régalées. Ce sont aussi des femmes, celles-là, et très-friandes. Quoi qu'il en soit, mon exemple ne doit pas faire règle. Il faut suivre les routes vulgaires et joindre aux requêtes, pour les maris, force bonbons pour les femmes. Quand cela ne serviroit qu'à faire valoir toutes ces boutiques de confiseurs qui s'élèvent dans tous les quartiers, et qui attestent assez le goût des Parisiennes pour le bonbon.

La rue des Lombards avoit autrefois le privilége de vendre des dragées à tout Paris, à toute la France. Aujourd'hui, tout le monde s'en mêle, et je ne serois pas surpris de voir bientôt la province envoyer ses pralines à la capitale.

En province on donne des bonbons aux belles; mais elles se contentent généralement là de petits cornets roses et bleus, ornés de paillettes, et dont le prix modeste ne ruine pas les adorateurs.

A Paris, les *cornets* sont de fort mince aloi. Un maladroit qui vient en offrir à quelque petite-maîtresse, perd aussitôt tout son crédit près d'elle, et on le consigne à la porte comme un homme qui ne sait pas vivre. Il faut des sachets, des paquets, des boëtes à compartimens, des paniers, le tout paré de toutes sortes de façons et d'une cherté épouvantable; on se fait précéder, pour être bien reçu, par un valet chargé de toutes ces sucreries, et si l'on est de la famille, on y ajoute des bijoux, des joujoux

d'un prix horrible, et qui mettroit à sec la bourse la mieux conditionnée.

Je connois un jeune homme qui, pour donner des bonbons aux dames de sa connoissance, au mois de janvier, amasse pendant les onze autres mois et se retire à la campagne pour y dépenser moins. Quand son coffre est bien plein et que Noël arrive, il monte en chaise de poste, il vient descendre à quelque hôtel brillant, il y tient durant un mois un état de prince, il a des actrices extrêmement jolies qui déjeûnent avec lui tous les matins, il est admis et adonisé chez des marquises d'une tournure enchanteresse, il leur donne mille sucreries en échange des choses aimables qu'il en reçoit; il s'amuse enfin de toutes manières comme un perdu; puis, quand paroît l'aube du premier jour de février, quand les épargnes sont mangées, quand tout le *bonbon* est épuisé, il s'en retourne à pied dans sa terre, et il y va reprendre sa vie de hibou jusqu'à l'année suivante.

Je connois un autre jeune homme qui fait mieux que cela; il n'achète point de dragées et n'en donne jamais aux femmes, mais il mange avec elles celles dont on leur fait présent; il a le goût très-fin, il devine, rien qu'à la vue, le confiseur et l'espèce; il a un grand art pour distinguer ce qu'il y a de meilleur et il le met aussitôt sous sa dent. Quand il y a quelque part des devises, il les donne à lire aux amateurs, et pendant ce tems-là il avale le sucre. Il a avec cela une parole emmiellée qui lui sied très-bien; il est insinuant, persuasif et amusant, en sorte que toutes les femmes veulent l'avoir. Le moment des étrennes est une jubilation pour lui; il se bourre et se brûle comme Ververt; mais je ne sais pas comment il fait, il s'entretient malgré cela gras comme une caille; il a la main petite et blanche, la peau unie, la jambe fine et mille agrémens divers. Ce que j'en dis ne doit pas être suspect; il m'a joué une fois un tour pendable: il vint me voir un matin, je venois d'acheter des bonbons pour ma femme. Ma femme, légèrement indisposée, recevoit au lit ses visites. Le beau jeune homme s'assit près d'elle; j'étois, moi, près de la cheminée, je parlois et racontois je ne sais quelle histoire; ma femme écoutoit, l'autre aussi et ne disoit que ces mots: *Bien*, *oui*, *à merveille*, *bon*..... Il partit, il baisa la main de ma femme, il serra la mienne fortement, j'allai le reconduire jusqu'à la porte. Je revins, je pensai à mon petit présent et je voulois en faire l'offrande; mais jugez de ma surprise, tout avoit disparu! Le visiteur en applaudissant à mon discours, avoit allongé la main vers mes dragées, il les avoit toutes croquées une à une; ma femme, trop attentive à mon récit sans doute, n'avoit rien vu de ce manége; et pour lui souhaiter sa fête, il me fallut aller chercher d'autres bonbons.

Roman.

MODES.

Soit que la garniture d'un chapeau consiste en draperies d'étoffe, ou en cocarde de ruban, elle est presque toujours de la couleur du chapeau. La pluche de soie a toujours la même vogue; on adapte quelquefois aux chapeaux de cette étoffe, une large blonde, qui les borde tout autour. Le rose est la couleur dominante. On porte beaucoup de plumes duveteuses. Comme le marabout est très-cher, ce sont souvent des plumes de vautour qu'on lui substitue. Quelques chapeaux de velours noir plein ont pour garniture des rubans de satin gros bleu; ce sont aussi quelquefois des rubans de satin gros bleu que l'on employe en place de rubans noirs, pour former les froncés du collet debout et de l'extrémité des manches des spencers de velours noir.

Aux broderies en chenille avoient succédé, sur les corbeilles d'étrennes, des peintures à la gouache; cette année, les principaux parfumeurs ont fait couvrir leurs corbeilles de satin blanc tout uni. Chez les merciers, au contraire, les boîtes, dites *Ménagères*, en ébène, en citronnier, en sandal, en racine d'orme, ont encore été plus chargées de cloux d'acier, à pointes de diamans, que de coutume. On a aussi vu chez eux une certaine quantité de ces mêmes boîtes en verre-filigrane.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1617.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du* 1er ou *du* 15.



Chapeau de Velours plein. Douillette de Soie.

N°. 2. (Vingt-unième Année.) 10 Janvier 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les N°s. 439 à 457.*

PARIS.

Ce 9 Janvier 1817.

Alfred-le-Grand vient d'obtenir un grand succès au Vaudeville. C'est un petit mélodrame qui, en perdant quelques couplets, a perdu une partie de son mérite aux yeux de certaines personnes. . . .

Après avoir fait *chanter la Chaste Suzanne* au Vaudeville, on pouvoit sans inconvénient la faire *sauter* à la Porte-St-Martin. Mlle Bégrand, jolie danseuse de Bordeaux, joue ce rôle avec toute la décence dont elle est capable.

L'Homicide à l'Ambigu et *la Gueule de Lion* à la Gaîté, sont, dit-on, du même auteur; et on lui attribue *Macbeht*, première pantomime qui sera jouée au nouveau Cirque de MM. Franconi.

AMOUR-PROPRE ET VANITÉ.

La vanité s'attache aux objets de peu de valeur ; de rien elle fait quelque chose.

L'amour-propre vise à l'utile et ne se contente pas de futilités.

Il est des personnes qu'il est difficile de louer pour des qualités solides ; n'importe, louez toujours, c'est le moyen de vous faire une clientelle.

Parlez plutôt à une femme de ses charmes que de ses vertus. Parlez à un homme de son esprit plutôt que de sa raison.

Vous abordez Emilie et vous vous extasiez sur le bon goût de sa toilette : fort bien ; elle est enchantée, elle est aux anges, elle lève la tête et fait jouer son panache.

Vous ajoutez quelques traits légers sur la grimace qu'a dû faire le mari en voyant tout cet étalage; Emilie rit de vos discours, et quand vous avez fini, elle se met à raconter, en y mêlant de piquans commentaires, les sermons interminables que lui fait *son époux* tous les matins.

Elle s'apperçoit, à la fin, de sa foiblesse ; elle voit bien que vous avez servi sa vanité aux dépens de son amour-propre ; mais après tout, elle vous trouve gai, amusant, et votre perfidie n'empêche pas qu'elle ne vous aime.

La vanité est subtile et *piperesse ;* elle se glisse dans les cervelles qui se croient les mieux organisées et leur fait faire bien des sottises, tandis que l'amour-propre, bien placé, préserve d'une foule de folies.

L'amour-propre, est l'amour de soi bien entendu et qui tend à notre conservation ; la vanité est aussi un amour de soi, mais mal combiné, et qui tend à nous égarer et à nous détruire.

Si vous avez blessé l'amour-propre de quelqu'un, il y a des moyens de retour ; mais si c'est sa vanité, j'y vois peu de remède.

Dites d'une femme qu'elle est coquette, qu'elle a des amans ; mais ne dites pas qu'elle louche ou qu'elle est bossue.

Dites d'un homme qu'il est joueur, libertin, fripon même ; il y a des explications qui font passer sur tout cela ; mais ne dites jamais qu'il a de faux mollets ou que ses vers sont insipides.

Hier, je vis un jeune homme qui, pour prix des services

que je lui ai rendus, débitoit et répétoit mille absurdes calomnies sur mon compte. Je lui en fis des reproches ; et le prenant sur un ton très-haut, comme il convenoit, j'écrasai l'autre par des preuves et des phrases accablantes. Son amour-propre étoit comprimé ; je voyois qu'il souffroit, et que n'ayant pas encore perdu tout sentiment d'honneur, il étoit près de se jetter à genoux pour me demander pardon. Il me fit pitié ; je pris un autre accent, et pour changer la conversation, je lui dis que dans un cercle où j'étois allé, on avoit cité de lui un calembourg charmant et deux rebus merveilleux. Mon homme aussitôt se redresse, le voilà sur son terrein ; son front se déride ; ses yeux, qui s'étoient enfoncés, reviennent à fleur de tête, et nous nous quittons bientôt, lui tout consolé de la leçon, moi bien dégagé de mon humeur, et en un mot tous les deux enchantés l'un de l'autre.

J'ai lié connoissance avec une jeune femme récemment accouchée et qui nourrit. Je suis un peu prêcheur de mon naturel et je me donne quelquefois les airs de gronder pour des affaires qui ne me regardent pas. Je me plaignois de voir trente-six *bonnes* autour de l'enfant ; j'aurois voulu que la mère en prît soin elle-même et qu'elle renonçât un peu à la harpe pour le berceau. Je censurois certaine dépense de voiture donnée en étrennes à un mari déjà trop gâté, trop peu économe, et dont il falloit modérer bien plutôt qu'exciter les caprices. Je descendois dans certains détails relatifs à une parure trop puérilement recherchée, et à je ne sais quel manque d'ordre dans les idées. Je mettois à tout cela trop de rigueur et d'amertume ; on rougissoit, on pâlissoit, on alloit répandre des larmes ; je le vis à tems, et aussitôt je parlai de la grâce des manières, de la blancheur de la peau, de la taille voluptueuse, de la voix qu'on ne pouvoit entendre sans être ému. . . . . Il ne fut plus alors question de larmes, les yeux devinrent brillans, et la dame, ravie de mes façons, reprit son petit air de conquête.

* *.

On parle de *Promenades Suisses* qu'un restaurateur du *Mont-Parnasse* a le projet d'établir pour le printems prochain. Avant le dîner, on ira faire quelques tours de vallées et d'Alpes factices, cela fera gagner de l'appétit et doubler la carte. La spéculation ne nous paroît pas trop mal combinée.

Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses Monumens, et ceux de son arrondissement ; par J. F. Bodin, receveur parti-

culier du même arrondissement, département de Maine-et-Loire (1).

Angers, le Mans, la Flèche, Loudun, ont leur histoire particulière, et personne encore ne s'étoit occupé de Saumur, ville intéressante par sa situation, ses monumens et l'industrie de ses habitans.

Les monumens des Celtes, les restes de ceux des Romains, les églises, les châteaux, les maisons remarquables par la célébrité des personnes qui les ont habitées, les faits historiques relatifs à l'arrondissement de Saumur, voilà quels ont été les objets des recherches de M. Bodin, qui a orné son premier volume de sept planches, et le second de trois, toutes exécutées sur ses dessins.

Si l'on excepte le département du Morbihan, aucune partie de la France ne renferme autant de monumens celtiques que les environs de Saumur. Ces monumens consistent en monticules de terres rapportées, que l'on nomme *tombelles*, et en pierres de grès, entièrement brutes. Lorsqu'une ou plusieurs grandes pierres sont élevées sur d'autres posées de champ, et forment une espèce de chambre, c'est un *dolmen*, vulgairement *pierre couverte*. Lorsqu'une seule pierre brute est posée verticalement, c'est un *peulvan* ou *pierre fiche*, espèce d'obélisque, qui comme les pierres couvertes, appartenoit au culte des Druides.

« Vingt, trente, quarante siècles, et peut-être davantage, dit M. Bodin, se sont écoulés depuis qu'il (le grand dolmen, situé à Bagneux) est élevé ! Combien de temples, construits à grands frais par des Rois puissans et des artistes célèbres, ont été détruits, relevés et renversés encore depuis ce laps de temps, sans qu'un seul atôme se soit détaché des quinze pierres qui forment celui-ci. »

Suivant quelques auteurs, c'est du fond des dolmens, et du haut de leur toit, suivant d'autres, que les Druides prêchoient dans la solitude des forêts. Il n'y avoit point alors de statues pour représenter la Divinité; quelques antiquaires prétendent qu'une pierre debout en étoit l'emblême. Quant aux *tombelles*, les uns veulent que ce soient des tombeaux ; les autres, qu'elles aient été élevées pour perpétuer des souvenirs de batailles, de victoires.

Pendant leur séjour dans l'arrondissement de Saumur, les

---

(1) Deux volumes in 8°. A Paris, chez Belin-Leprieur, libraire, quai des Augustins, n° 55; et à Saumur, chez Degouy aîné, imprimeur-libraire, rue St Jean.

Romains élevèrent plusieurs Monumens, dont M. Bodin fait connoître les vestiges.

La Levée, cette grande et belle digue qui borde la Loire depuis les environs d'Orléans jusqu'aux portes d'Angers, méritoit bien qu'on cherchât à en découvrir l'origine. En 819 les habitans de l'Anjou et ceux de la Touraine, firent à Louis-le-Débonnaire, fils et successeur de Charlemagne, un récit fidèle et touchant des malheurs que les inondations venoient de leur faire éprouver. Le Roi les accueillit avec bonté, et ordonna, par un édit, l'exécution d'une turcie ou levée sur la rive droite de la Loire, afin de la contenir dans son lit, et de préserver à l'avenir les vallées des dégats causés par ses débordemens. Pour accélérer les travaux de cette digue, Louis accorda de grands privilèges aux habitans de la rive droite, qui devoient la faire et l'entretenir. Il chargea Pepin, son fils, Roi d'Aquitaine, d'envoyer un intendant de ses levées pour veiller à l'exécution de celle-ci, qui formoit la limite septentrionale de son royaume.

Dans le siècle précédent, Charlemagne avoit fait ouvrir des chemins et fait réparer plusieurs voies romaines dans son vaste empire, avec des soins et des dépenses dignes de son goût pour tous les travaux nécessaires à la prospérité des Etats. « Mais, dit M. Bodin, le flambeau des arts qui s'allume au génie des grands Monarques, après avoir jetté quelqu'éclat sous le règne de ce Prince, s'étoit éteint sous celui de son fils. On ne savoit plus donner aux ouvrages publics cet air de grandeur qu'on avoit admiré autrefois dans ceux des Romains; on ne faisait plus de ces magnifiques chaussées, de ces grandes routes, non moins dignes d'être remarquées par leur étendue que par l'étonnante solidité de leur construction. On se contenta d'élever de petites digues de terre, très-étroites, et l'on ne prit d'autre guide pour leur alignement que la rive du fleuve, dont on suivit exactement toutes les sinuosités. Ces commencemens furent bien peu de chose; mais c'étoit déjà beaucoup que d'oser entreprendre, et de faire pressentir au peuple, par cet essai, tous les avantages qu'il pourroit un jour retirer de ses pénibles travaux. »

Après avoir appartenu aux Romains, aux Visigots, aux Ducs et Rois d'Aquitaine, ensuite aux Rois de France, puis aux Comtes de Blois, la ville de Saumur fut réunie, par Foulques Nerra, au Comté d'Anjou, et n'en fut plus séparée. Ceci, suivant diverses chroniques, eut lieu en 1024, 1025 ou 1026. « Ces erreurs de chronologie, qui ne prouvent rien contre la vérité des faits, sont communes dans les anciens manuscrits, et, comme le fait observer M. Bodin, « il est presqu'impossible de les rectifier, parce que, dans ce temps-là, les écrivains, et même les notaires mettoient pour toute date : Fait en telle année, du règne de tel Roi ou de tel Comte, ou même, sans désigner l'année du

règne, se contentoient de dire : Fait sous le règne de tel Prince, un tel étant Pape, ou Evêque. »

Foulques III, surnommé Nerra ou le Noir, fut ainsi appelé de la couleur de son teint. On le regarde comme un des plus grands Princes qu'ait eu l'Anjou. « Spirituel, généreux, grand capitaine, il se montra toujours supérieur aux événemens dans les circonstances les plus difficiles. Mais, si son génie, son courage et ses talens dans l'art de la guerre, l'ont mis au premier rang des grands hommes de son siècle, il faut convenir qu'il eut aussi les défauts et les vices de ce siècle demi-barbare ; il fut cruel et superstitieux. Il croyoit expier, par des voyages de dévotion, par de longs pélérinages et par des fondations en faveur des églises et des moines, les crimes dont il se souilloit. Le caractère violent et féroce de ce Prince se manifesta d'une manière terrible à l'égard d'Elisabeth, sa cousine germaine et son épouse. La chronique de l'abbaye de Saint-Florent dit que peu de jours après que la Comtesse eut été sauvée d'un précipice, où des embûches dressées par un ordre secret de son époux, l'avoient fait tomber, il la fit brûler vive à Angers, après l'avoir accusée et fait condamner comme adultère. Furieux dans ses emportemens, Foulques se montroit souvent extrême dans les témoignages de son repentir. C'est à ces dispositions de son âme que l'on doit attribuer ses fréquens pélérinages à Jérusalem ; et telle étoit la dévotion des Chrétiens de son siècle, que, plus ces voyages exposoient aux dangers d'une marche fatigante ou d'une navigation périlleuse, plus la foi simple et peu éclairée des fidèles y attachoit de mérite et d'expiation. »

Foulques Nerra avoit eu d'Hildegarde, sa troisième femme, un fils, Geoffroi, surnommé Martel, à cause de sa force extraordinaire. Ce Prince, jeune encore, laissa bientôt entrevoir ce qu'il pourroit faire un jour pour la gloire et la grandeur de sa maison. Mais l'indomptable fierté de son caractère et son inflexible opiniâtreté, annonçoient à son père les chagrins qui troubleroient ses derniers jours, et faisoient craindre à ses vassaux de l'avoir trop tôt pour maître. Cependant Foulques, qui devoit faire un troisième voyage à Jérusalem, se démit en sa faveur, de Saumur et de son territoire. La conduite de ce fils, pendant son absence, excita des murmures et des plaintes. Foulques, touché des cris de ses sujets, voulut que Geoffroi lui remît ses Domaines ; mais trop accoutumé au commandement, celui-ci refusa de s'en dépouiller, et prit les armes pour les conserver. Cette guerre impie, dont les chroniques du temps nous laissent ignorer les détails, porta le ravage et l'incendie dans toute la province d'Anjou. Le ressentiment et l'indignation de Foulques furent extrêmes. Le fils, réduit par les armes de son père, à implorer sa miséricorde, vint enfin se jetter à ses pieds. Le Comte, usant alors de tous les droits de la victoire, exigea qu'il

se présentât devant lui, une selle sur le dos, et que dans cet équipage humiliant, il lui demandât publiquement pardon. L'histoire nous offre plus d'un exemple de ce genre de satisfaction. Il fallut obéir, et le fier Geoffroi fut contraint de se courber devant Foulques, qui, le pied sur le dos de son fils, et le cœur frémissant de courroux, lui dit : « Par les ames dieu, vous vous voilà donc enfin dompté ! »

Le Comte, délivré des allarmes que la révolte de son fils lui avoit causées, et désarmé par sa soumission, lui rendit le gouvernement qu'il lui avoit ôté, et ne parut plus s'occuper que de passer ses derniers jours en paix. Il n'étoit encore âgé que d'environ cinquante ans; mais ses guerres avec ses voisins, et trois voyages qu'il avoit faits à Jérusalem, avaient diminué ses forces, et lui annonçoit une vieillesse prématurée. Le souvenir de ses crimes, plus puissant sur lui que le sentiment de sa foiblesse, lui fit cependant oublier ses anciennes fatigues, ses infirmités et les dangers qu'il avoit courus. Il partit une quatrième fois pour la Terre-Sainte. Lorsqu'il en revenoit, la mort le surprit à Metz. La chronique d'Anjou donne à ce Prince le surnom de *Grand Edificateur*. En effet, aucun Prince n'a fait bâtir, en si peu d'années et dans des Etats aussi bornés, autant de villes, de châteaux, d'églises et de monastères. M. Bodin, qui ne cite que les premières, dit qu'on lui doit, en Anjou, la fondation des villes de Durtal, de Château-Gontier et de Baugé; en Touraine, celles de Montrichard, de Chaumont, de Sainte-Maure et de Montrésor; et en Poitou, celles de Faye, de Passavant, de Maulévrier, de Montreuil-Belley et de Mirebeau. Toutes ces villes et les autres édifices qu'il éleva dans des lieux auparavant déserts, contribuèrent beaucoup au progrès de la population et de la civilisation de cette contrée.

même rue, nº 167. Là se vend *l'Eau miraculeuse*, *qui rend la fraîcheur de la jeunesse aux visages les plus échauffés*. Une bouteille ne coûte que 3 fr.

MODES.

Les turbans sont les coëffures à la mode pour les grandes soirées; on les porte en velours bleu, en crêpe rose, orné de diamans ou de perles, en crêpe blanc et bleu, et en velours ponceau. Cette dernière couleur est ordinairement adoptée par les femmes brunes, tandis que les blondes préfèrent le bleu de ciel. On met quelquefois un peigne avec ces turbans, qui laissent échapper une masse de tire-bouchons et de crochets sur les côtés. C'est à M. Hyppolite jeune, coëffeur de S. A. R. Madame la duchesse de Berri, que l'on attribue cette mode.

On voit encore beaucoup de chapeaux de pluche de soie, particulièrement en rose et en blanc; mais le nombre des chapeaux de satin est devenu plus considérable : quelques-uns de ces chapeaux ont sur la passe un large rebord de pluche de soie; le plus grand nombre est bordé d'une blonde.

Les bouquets à la Jardinière, composés d'une grosse rose, avec des jacinthes, du jasmin et autres petites fleurs pour entourage, ou de roses de deux couleurs, sont devenus très-communs.

On fait toujours des chapeaux à bord étroit, plat et égal tout autour; il y en a en velours noir et en satin blanc. Quelquefois la forme de ces chapeaux est plissée à gros plis comme une toque.

Quelques redingotes de mérinos gros bleu, faites à guimpe, ont, pardevant, trois rangées de pettits boutons jaunes, bombés, très-rapprochés, et disposés comme les boutons d'étoffe que l'on verra sur la planche 1624. Aux épaulettes, aux paremens, et au bas du dos, autres rangées de boutons. Sur les robes de mérinos blanc, les boutons sont de velours rose ou bleu.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1618.

Incessamment doit paroître, au Bureau du Journal des Dames, le 26e. Numéro de la suite de costumes de la Normandie. Il represente une femme de Coutances avec le grand bavolet à barbes garnies de dentelle.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, Nº. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du* 1er ou *du* 15.



Chapeau de Velours à Liserés de Satin. Carrick de Drap.

N°. 3. (Vingt-unième Année.) 15 Janvier 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroit, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong*, *de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 14 Janvier 1817.

Les Montagnes Russes parfois sont désertes, les spectacles ont de la peine à attirer la foule ; mais les bals s'organisent, et on en cite déjà quelques-uns qui ont été très-brillans. Nous avons dit, dans ce journal, que les jeunes gens avoient adopté, pour le grand costume, un pantalon boutonnant sur le coude-pied, au lieu de la culotte courte ; il faut ajouter que quelques élégans portent, sur des gilets noirs, des boutons ou olives en or, assujétis au moyen d'une chaîne pareille.

Les Dames qui se piquent de donner le ton au lieu de suivre la mode établie, ont aussi abandonné leurs éventails à paillettes pour en prendre d'autres en vélin, ornés de peintures de prix. Quelques-uns de ces éventails, pour lesquels l'Espagne, le Brésil et le Mexique sont nos tributaires, vont jusqu'à dix, quinze et vingt-cinq louis, suivant le fini du travail.

MM. les confiseurs sont à-peu-près les seuls qu'on puisse citer cette année, pour le mérite de l'invention; encore ont-ils mis plus de soin à changer le nom que la qualité de leurs bonbons. On a beaucoup parlé des enveloppes brillantes ou poétiques qui les recouvroient. Quelques-unes sont allées à leur adresse, mais nous avons vu beaucoup de jolies femmes, plus versées, à la vérité,

dans l'histoire des coulisses que dans la littérature des almanachs, qui préféroient *les simples papillottes à la Duthé.*

A propos de jolies femmes et de petites-maîtresses, il n'en est pas une qui n'eût rougi autrefois et qui ne vous eût pris pour un mal avisé, si vous lui aviez offert de la conduire à St-Cloud ou à Versailles dans la voiture qu'on appeloit une guinguette.... Aujourd'hui, c'est différent, on voit des Dames à plumes et à witzchoura dans les *Célérifères.*

Ces carrosses, de nouvelle invention, destinés à desservir les environs de Paris, ne le cèdent en rien aux voitures bourgeoises les plus élégantes et les mieux conditionnées, et les chevaux qui les traînent sont supérieurs à la plupart de ceux que l'on rencontre dans les rues de Paris. Si l'on a égard à la modicité du prix (25 et 30 s. par place), à la rapidité de la marche, et surtout à l'absence de témoins importuns, tels que cochers, domestiques, etc., on conviendra que nos belles auront toutes sortes de raisons pour en faire usage à l'avenir dans leurs parties de campagne.

On remarque que les cadeaux pour étrennes ont été faits, cette année, dans la proportion suivante :

Parures en diamans	néant.
En perles fines ou pierres de couleur. . .	2
En bijoux divers.	4
En nécessaires garnis	12
En étoffes pour robes	15
En schalls	20
En almanachs.	60
En bonbons	80
En pâtés et dindons truffés.	200

* * * *

Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.

Tout le monde faisoit l'éloge de M. *Comte*, lorsqu'il étoit dans sa petite salle de la rue de Grenelle ; maintenant qu'il est dans le vaste Cirque de la rue Mont-Thabor, les journalistes le critiquent ou gardent, sur son spectacle, un silence accablant. Les petits tableaux offerts jusqu'à présent ne sont ni assez gais, ni assez ingénieux pour exciter la curiosité. Ce qui a paru le plus piquant, est le commencement du prologue, attribué, ainsi que le reste, à la muse infatigable de M. *Théaulon.* On y trouve des couplets assez jolis. En voici un, entr'autres, que chante M. Parterre, sur Madame des Loges :

AIR : *du petit Courrier.*

Au milieu d'un public nombreux,
Cherchant tout l'éclat des lumières,

Lorsque je me place aux premières,
C'est pour attirer tous les yeux.
Mais du plaisir d'être oubliée,
Faisant par fois son seul espoir,
Quand femme est en loge grillée,
Ce n'est pas pour se faire voir.

L'arlequin *Foignet*, (le seul acteur que l'on connoisse au spectacle de M. Comte), chanteroit mieux s'il faisoit moins d'efforts et avoit moins de prétentions ;

La voix qu'il *veut avoir gâte* celle qu'il a.

*

Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses Monumens et ceux de son arrondissement ; par J. F. Bodin, receveur particulier du même arrondissement, avec gravures dessinées par l'auteur (1).

SECOND ARTICLE.

Saumur existoit depuis plus de huit cents ans, et cette ville n'avoit encore de ponts ni sur la Vienne, ni sur la Loire. Depuis sa réunion et celle de son territoire au duché d'Anjou, ses habitans, naturellement portés au commerce, avoient formé de plus grandes liaisons avec ceux de la rive droite de la Loire, qui appartenoient au même prince. Les productions si différentes du sol placé sur les deux rives, avoient établi un trafic d'échange avantageux aux uns et aux autres ; mais il étoit sans cesse entravé par le défaut de communication. Il falloit aller chercher un bac devant l'abbaye de Saint-Florent ; et tantôt les inondations, tantôt les glaces empêchoient d'user de cette ressource.

Vers l'an 1161, les habitans de Saumur, ayant réuni tous leurs moyens et fait un emprunt à Tours, jettèrent, vis-à-vis la ville, malgré l'opposition de l'abbé de Saint-Florent, des ponts de bois sur la Vienne et la Loire. Le duc d'Anjou, Henri II, roi d'Angleterre, se rendit à Saumur peu de temps après l'achèvement de ces ponts. Ce prince, en recevant les clefs de la ville témoigna aux magistrats sa satisfaction à la vue de ce grand ouvrage, qui devoit contribuer à la prospérité du commerce et multiplier les rapports entre ses sujets de la Guienne et du Poitou, et

---

(1) Deux volumes in 8°. A Paris, chez Belin-Leprieur, libraire, quai des Augustins, n° 55 ; et à Saumur, chez Degouy aîné, imprimeur-libraire, rue St Jean.

ceux de l'Anjou et du Maine. Cette approbation, de la part du prince, transporta de joie les magistrats et le peuple ; mais cette joie fut bientôt troublée par l'arrivée des moines. Henri II reconnut que dans le nombre des dotations faites à leur abbaye par Foulques Nerra, se trouvoit le droit de passage sur la Loire et la Vienne; mais, au lieu d'ordonner la démolition des ponts, il en donna la propriété aux moines, et les obligea de rembourser à la ville tout l'argent qui avoit été fourni ou emprunté pour les faire construire. Il les chargea en outre de bâtir tous les ans, à leurs frais, un arche en pierre, pour remplacer peu-à-peu les ponts de bois. « Si quelque jour les villes et les campagnes, dit M. Bodin, élèvent des statues à leurs bienfaiteurs, les habitans de Saumur et ceux de la vallée auront ce tribut de reconnoissance à payer à la mémoire d'Henri II, duc d'Anjou. Les ponts de Saumur auroient peut-être été détruits à la requête des moines, par tout autre que lui ; car, dans le siècle où il vivoit, la plupart des princes auroient cru faire une impiété, en mettant dans la même balance les intérêts d'une ville et ceux d'un monastère. »

Un autre prince, René, roi de Sicile et duc d'Anjou, fut aussi le bienfaiteur des pays qu'il gouvernoit. Ses poésies le mirent au rang des Trouvères et des Troubadours de son temps; il composa plusieurs ouvrages en français et de jolies chansons provençales, qu'il orna de vignettes de sa main. Sa cour passant alternativement de l'Anjou à la Provence, fit naître, dans ces deux provinces, le goût des belles-lettres et des arts.

René, qui affectionnoit beaucoup Saumur, fit bâtir, dans le faubourg des ponts, une maison dont la façade porte encore des traces de ses armoiries. M. Bodin dit qu'on voit encore l'écu avec la décoration des chevaliers du croissant. Le symbole de cet ordre, qui fut fondé par René, en 1448, étoit un croissant d'or avec ce mot *Loz*, émaillé en lettres d'azur; ce qui formoit, avec le croissant sur lequel il étoit écrit, une espèce de rébus, qui signifie qu'on enquiert *Loz*, c'est-à-dire, louange en croissant en vertu.

Autour de l'écu dont nous venons de parler, on voit aussi un chapelet à gros grains. C'étoit une devise que le bon roi René avoit composée pour témoigner son amour à Isabelle de Lorraine, sa première épouse. Au milieu de ce chapelet, on lisoit ces mots : *Dévot lui suis.* Cette devise, comme l'observe judicieusement M. Bodin, prouve que ce petit palais a été bâti pendant la vie de cette princesse, puisqu'après sa mort, qui arriva en 1453, le roi, pour exprimer sa douleur, prit pour nouvelle devise un arc dont la corde étoit détendue, avec ce proverbe italien : *Arco per lentare, plaga non sana :* relâcher l'arc, ne guérit pas la plaie.

Ce prince, lorsqu'il étoit en Anjou, habitoit alternativement ses châteaux d'Angers, de Saumur et de Baugé. Il se plaisoit beaucoup à la culture des fleurs, et c'est à lui qu'on doit l'in-

troduction en France des œillets de Provence et des roses musquées. On lui doit aussi celle des raisins muscats, des paons blancs, des bastavelles et de plusieurs espèces de lapins.

Il étoit depuis quelque temps au château de Baugé, où il vivoit tranquillement sur la foi des traités, lorsque Louis XI, son neveu, s'empara par suprise de l'Anjou, qu'il réunit à la couronne. Lorsque le bon roi René apprit cet événement, il étoit occupé à peindre une perdrix. Il ne discontinua pas son ouvrage, finit tranquillement son tableau, et ne témoigna d'autre regret que celui d'être obligé de quitter pour toujours un pays auquel il étoit tendrement attaché. Peu de temps après il se retira à Aix, emportant les regrets et les bénédictions des Angevins de toutes les conditions, dont il étoit chéri comme le meilleur des princes, ou plutôt comme un père. Arrivé en Provence, il se livra plus que jamais à son goût pour la vie champêtre; « et, comme au temps de Saturne et de Rhée, dit M. Bodin, on le vit quelquefois, la houlette à la main, gardant ses troupeaux avec la reine Jeanne de Laval, son épouse. Il vécut encore plusieurs années sous le beau ciel de la Provence; et, jusqu'à la fin de sa carrière, ce bon prince cultiva paisiblement la poésie, la peinture et son jardin. »

A MA SŒUR.

Ma chère amie,

Je t'ai quittée, il y a cinq jours, pour aller aux *Invalides*. C'est l'hôtel construit par Louis XIV pour les vieux soldats de ses armées. Je n'ai pas beaucoup vu, à te dire le vrai, tous ces Messsieurs à jambes de bois, à menton de fer-blanc, à dents d'émail. Je suis ennemie née de toutes les difformités. La gloire n'y fait rien, je n'aime que les héros bien complets et qui ont eu l'adresse de se conserver sains et saufs au milieu des batailles. Mon mari pense d'une manière différente, il étoit tout ému en voyant ces vieilles reliques de Fontenoi et de Fleurus.... Moi, je te le répète, je détourne mes yeux de ces blessures, mais peut-être faut-il que j'ajoute que c'est par ordonnance de médecin. Je crois que dans quelques mois je te donnerai encore un petit neveu ou une petite nièce, et cela demande des ménagemens.

Nous avons vu le dôme fameux qui remplit l'univers de sa renommée. Qu'il est beau en effet, qu'il est grand, combien il impose et comme il agrandit la pensée! J'ai voulu monter jusqu'à la flèche. C'est un voyage terrible. J'avois les jambes tremblantes en arrivant là-haut, et pour comble de disgrâces il faisoit un vent qui m'eût emportée, si j'étois restée seule une minute. Mon schall, mes robes, mes plumes, tout voltigeoit et s'en alloit. J'étois dans un extrême embarras. Heureusement il n'y avoit avec moi que mon mari!

Nous avons gravé notre nom sur la pierre, et nous irons à la postérité avec le monument.

Nous avons pris un fiacre au bout de la rue de Grenelle Saint-Germain, en face de l'hôtel des Gardes-du-Corps de Monsieur. Comme nous montions en voiture, le cocher nous fit remarquer la *demi-fortune* d'une vieille dame qui, à l'entendre, n'étoit jamais coëffée que d'un bonnet de coton blanc et qui s'en alloit quelquefois ainsi à l'Opéra dans une loge, aux premières représentations.

Nul doute que ce ne soit là un conte, car ces cochers, quand ils voient des personnes qui ne sont pas de la capitale, leur font toujours mille histoires auxquelles ils ont la bonhomie de penser que l'on ajoute foi.

Les gens de Paris se font ainsi des idées sur ceux de province. Dans toutes les classes ils sont disposés à nous regarder comme des esprits crédules, et ils ne se gênent pas beaucoup avec nous dans leurs inventions. Mon mari, pour punir notre impertinent cocher, qui nous conduisoit au pas, l'a laissé à une des portes du Luxembourg, et nous sommes sortis par une autre grille sans le payer. Qu'il attende : l'argent est donné aux pauvres.

Nous avons retrouvé notre calèche au Panthéon, où nous lui avions donné rendez-vous. Nous sommes descendus dans l'église souterraine où sont les tombeaux de Rousseau, Voltaire, Montebello, Caprara, Lagrange, etc.... Il y a encore bien des places vacantes, on n'y court pas si vîte qu'à l'Institut, mais on est plus sûr d'y arriver. Ces places sont toutefois de faveur et n'y va pas qui veut.

Dans ces caveaux, s'il faut que je te le dise, rien n'inspire la tristesse et le recueillement. On a l'air d'être dans des chapelles plutôt que dans des tombeaux; et même, ces chapelles sans cierges, sans lampes, sans figures de douleur ni de dévotion laissent l'ame fort tranquille et les yeux fort secs. On lit froidement toutes ces belles inscriptions où pas un titre n'est oublié !

Le cimetière du village où nous allons passer habituellement le temps des vendanges, ma chère amie, donne bien d'autres idees, et a bien plus d'éloquence.

Du Panthéon nous sommes allés à Saint-Etienne. C'est dans cette église qu'est la châsse de Sainte-Geneviève. C'est là que nous avons été témoins d'une scène attendrissante et qui ne sortira jamais de ma mémoire. Un pauvre mari et sa pauvre femme, tous deux jeunes, étoient au pied d'un autel, à genoux, pleurant un fils récemment perdu....

Ah ! ma chère, quand on songe à ces douleurs, on a moins de plaisir à être mère.

Nous sommes descendus à la place Maubert que je connoissois par le roman d'*Anjélique et Jeanneton* de M. Pigault-Lebrun. C'est une place, ce sont des rues, c'est un quartier où tout est

boue et peuple. Il y a par-tout là des visages pâles, maigres, de longs doigts, des bras jaunes et tout l'aspect du rude travail qui ne préserve pas de la misère.

La rue *Galande*, qui n'est pas une rue galante, conduit à un pont de dessus lequel on voit *l'Hôtel-Dieu*. Toutes ces images sont peu divertissantes. Mais quand on vient à Paris, on veut voir toutes ces choses. Mon mari ne me fait pas grace d'une, et il vouloit absolument que j'entrasse à la *Morgue*, pour avoir l'agrément d'y chercher à reconnoître quelque vieil ami noyé de la veille.

Je le remerciai de sa scrupuleuse exactitude, et nous pressâmes le pas jusqu'à *Notre-Dame*. C'est une fort belle basilique, à ce qu'on dit. J'aime mieux Saint-Roch, quoiqu'ici le chœur ait des tableaux qu'à Saint-Roch on ne possède pas. Le buffet d'orgue ne vaut pas celui de l'église de notre ville; notre grand autel à la romaine, avec ses colonnes de marbre, est bien mieux à mon gré que les autels de Paris. Nous avons aussi plus soin de nos chaises; enfin nos cloches ont un son plus agréable que celles d'ici.

Nous ne sommes pas dans la saison où brille le marché aux Fleurs. Nous ne nous y sommes point arrêtés. Mon mari a voulu acheter un baromètre chez M. Chevalier, à l'horloge du Palais de Justice. Il devroit bien le faire monter au beau fixe. L'humidité me tue, et je mange par jour une boëte de jujubes. Nous avons fait les cent pas dans une vaste salle où se promenoit avec ses cliens une nuée d'avocats en robe. Il y a des tribunaux, des greffes, des chicanes tout autour: on diroit être en Normandie. Là de petites dames se hâtent de faire prononcer leur divorce; plus loin on plaide pour obtenir des sentences par corps contre de jeunes élégans qui la veille éclaboussoient les piétons sur le Boulevard. Mon mari a manqué de se faire une querelle avec un bon bourgeois des environs qui cherchoit sa femme, échappée avec un officier déguisé et pour laquelle il m'avoit prise de loin. L'époux trahi auroit fini par se repentir de sa maladresse s'il ne se fût esquivé par un passage obscur et à nous inconnu.

Dans ce pays-ci, il y a toujours mille portes de derrière par lesquelles les poltrons battent en retraite; et, dieu merci, des disputes qui commencent comme une guerre à mort, finissent le plus souvent par tourner en enfantillages. On a bien autre chose à faire que de se battre. On se dit de gros mots, on se perd dans la foule, et l'on s'oublie.

Nous retombons toujours au Palais-Royal. Nous y rentrons de tous les coins de la ville. Quel lieu, quelles mœurs, quelles femmes!

Sont-ce là des femmes comme nous? Je ne puis le croire. Il y a des momens où cela fait honte, et où l'on voudroit être en culotte pour n'avoir pas une livrée commune à ces créatures.

Les hommes de Paris ont du tact pour nous distinguer d'avec ces beautés trop fameuses; mais les amateurs de province s'y trompent, et l'on auroit fort à souffrir de ces bévues, si l'on faisoit, le soir, de ces galeries sa promenade favorite.

On n'y peut aller que pendant le jour, avec son mari, ou son frère. Le soir on y passe aussi en sortant du Vaudeville ou des Français. On y dîne; mais il n'est pas sûr d'y voyager seule: et au total, ce n'est pas, je t'en avertis, un endroit édifiant.

Mon mari m'a conduite au jeu! Rien ne nous échappe, nous avons jetté nos petites *pièces jaunes* à *la rouge* et à *la noire*; tu me verras bien instruite à mon retour, et j'achève mon éducation d'une jolie façon. Je ne regardois point comme indispensable de visiter tous les tripots. Mais celui qui me guide et qui répond de moi, veut que je devienne un esprit fort, et je fais dans ce moment un cours de philosophie.

Nous avons pris du café chez Borel, le ventriloque, et du punch aux *Mille Colonnes*. J'ai voulu me coucher de bonne heure. Nous sommes rentrés avant minuit. Je t'écris sur une petite écritoire de bois de citronnier, dans mon lit, sur du papier de chez Susse, avec des plumes taillées par Terzuolo. Ma main est fatiguée, mes yeux se ferment, bon soir.

FÉLICIE.

MODES.

On voit beaucoup et de très-gros manchons sur la terrasse des Feuillans. Les chapeaux de pluche de soie et les capotes de satin doublées de pluche y sont aussi très-communes. Lorsqu'il y a une fleur sur ces capotes, c'est une grosse rose avec un entourage de feuilles, posée sur le côté droit de la passe, ou un paquet d'oreilles d'ours. La rose est en batiste, et les oreilles d'ours sont en velours. Quelques chapeaux de velours noir ont pour ornement un paquet d'immortelles jaunes. La plume duveteuse, dite marabout, est toujours en grande faveur. Outre les plumes, il y a des demi-guirlandes en marabout. Peu de witzchouras ont un capuchon. Quelques femmes très-élégantes portent sans garniture de poil des redingotes de velours cramoisi, gros bleu, ou vert d'émeraude, à collet debout foncé, avec des brodequins pareils.

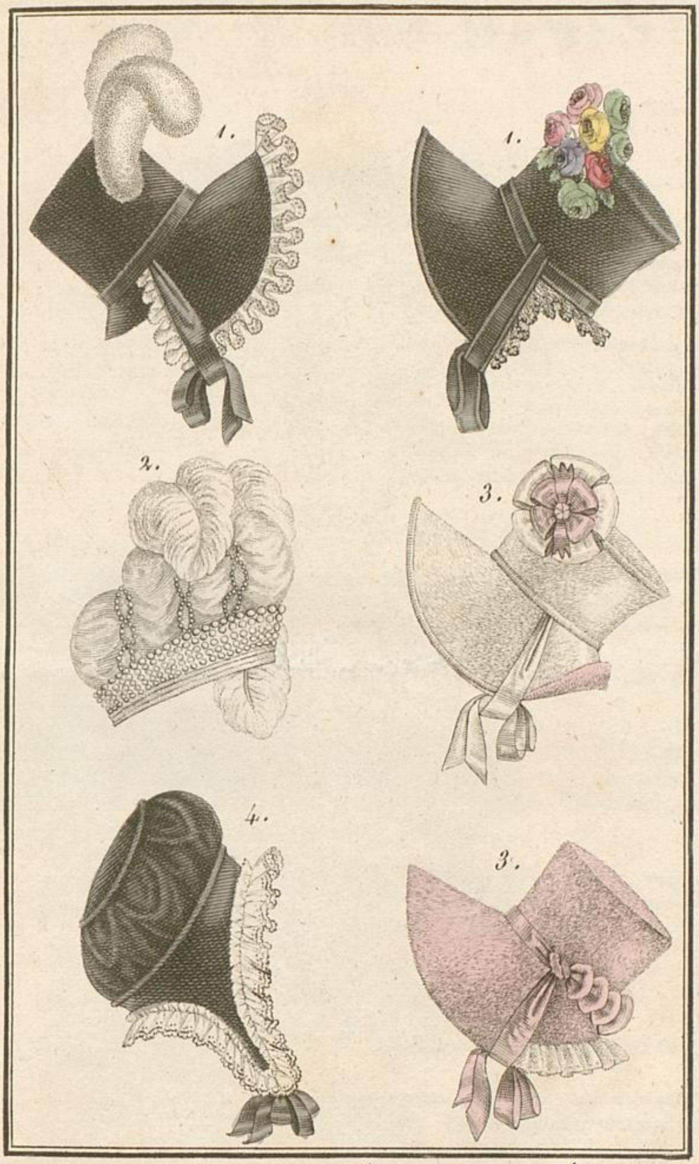
A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1619 et 1620.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du* 1er *ou du* 15.

(1619.)



Redingote de Matin. Pantalon à la Russe.



1, Chapeaux de Velours plein. 2, Toque de Satin.
3, Chapeaux de pluche de Soie. 4, Cornette de Velours plein.

N°. 4. (Vingt-unième Année.) 20 Janvier 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.*° *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 19 Janvier 1817.

Rien n'est comparable au bruit qu'a excité la première représentation de *la Gueule de Lion* au théâtre de la Gaîté. Dès le lendemain ce mélodrame a réussi tranquillement, mais il y avoit peu de monde. Les ballets et les décorations méritoient d'obtenir grace pour les paroles qui sont la partie foible de l'ouvrage.

La Petite Coquette, du Vaudeville, doit être jouée par Mlle. *Pauline Geoffroi*; elle lutte, dit-on, de coquetterie avec sa mère, que représente Mme. *Hervey*. La grande coquette l'emporte et devoit naturellement l'emporter sur la petite.

Le Robinson Crusoé, de la Porte St-Martin, n'est pas le mélodrame donné il y a quelques années sous ce titre ; c'est un petit vaudeville où le spectacle tient lieu d'intrigue.

*.

MISÈRE ET BONHEUR.

Je ne puis m'en taire, je suis le plus heureux des hommes depuis que je suis ruiné.

Ma femme avoit équipage et je ne pouvois la voir un moment dans le jour, elle étoit toujours dehors. Les sergens ont saisi la voiture de Madame, et maintenant elle est toujours à la maison.

Chacun avoit sa chambre, et c'étoit merveille si l'on alloit

l'un chez l'autre se dire bonsoir. A présent tous les meubles sont vendus excepté un lit, une table, deux chaises. Nous couchons ensemble comme deux bons époux du temps passé, et cela est fort doux dans les nuits d'hiver.

Ma femme étoit d'une susceptibilité rare pour la cuisine. Jamais rien n'étoit fait à son goût. Malgré la grande dépense que nous faisions pour la table, nous mangions peu, c'étoit notre compagnie qui mangeoit, nous avions des gens de toute sorte qui venoient nous voir à l'heure du dîner et qui s'engraissoient chez nous tandis que nous maigrissions et languissions.

Aujourd'hui, le pourra-t-on croire? Ma femme fait nos potages qui sont délicieux. Elle accommode des ragoûts qui valent mieux cent fois que ceux de nos restaurateurs, et sa main charmante qui écrivoit des *poulets* si jolis m'arrange d'admirables fricassées de poulets.

Ma femme est posée, rangée, soigneuse : elle compte les chemises qui lui restent en les donnant à la blanchisseuse. Elle me sait gré du courage que je montre dans l'adversité. Elle vante mon âme, elle dit qu'elle ne me conoissoit point. En effet, nous nous étions fort peu étudiés avant de nous prendre. Maintenant nous nous étudions, nous nous apprécions et nous sommes enchantés l'un de l'autre! C'est une nouveauté!

J'étois souvent malade et j'avois un médecin qui ne me quittoit guères. Il me guidoit dans le choix des mets et des vins, et je voyois avec satisfaction qu'il aimoit toujours beaucoup ce qu'il me disoit d'aimer. Nous avons fait de longs repas ensemble, il buvoit à ma santé et je le regardois avec des yeux d'envie.

Depuis que je n'ai plus d'argent il m'a abandonné dieu merci. Aussitôt qu'il a vu les huissiers à ma porte, il m'a tâté le pouls et il a jugé que j'étois tout-à-fait guéri. Il m'a quitté sans me dire que j'avois la fièvre, et depuis ce temps j'ai du baume dans le sang, mon ancienne vigueur est revenue, et je ne crains plus ni goutte ni catarrhe.

Dans le temps de ma fortune j'avois une peur affreuse de la misère. La misère est venue et je lui trouve des charmes!

J'imaginois que si je perdois mes chevaux, mes tableaux, mes maîtresses, je n'aurois plus qu'à me brûler la cervelle. Je les ai perdus et je n'ai jamais eu tant de plaisir à vivre.

Je suis libre, indépendant, je n'ai pas peur des voleurs. De tous les bijoux de ma femme il ne lui reste plus que son anneau de mariage. Enfin nous sommes pauvres comme Job et heureux comme des anges.

D**.

MUSIQUE.

Journal des Ménestrels et des Trouvères, avec accompagnement de piano ou harpe, rédigé par M. le chevalier Lemière de

Corvey. Seconde année faisant suite au journal de chant, *le Ménestrel*.

Ce journal paroîtra quatre fois par mois et contiendra une collection très-variée de *romances*, *nocturnes à deux voix*, *airs*, *rondeaux*, *duos* français et italiens (avec traduction française) des meilleurs compositeurs français, italiens, allemands, etc... L'année contiendra quarante-huit numéros. Tous les airs seront inédits, les paroles choisies, et tous les accompagnemens pourront s'exécuter sur le piano ou la harpe.

Les deux premiers numéros paroissent. Le premier est un air du célèbre Haydn, paroles de M. de Piis. Le second numéro contient une romance, dont nous allons citer les paroles. M. Amédée de Beauplan, connu lui-même par de jolies romances, en a fait la musique.

Nous recommandons ce journal aux dames et aux amateurs de bonne musique. Ce n'est point un éditeur marchand qui le fait paroître, mais un éditeur compositeur, dont l'entreprise sera soutenue par nos grands maîtres. MM. Nicolo et Berton ont fait la musique des numéros 3 et 4, qui vont completter le mois de janvier.

On s'abonne à Paris, chez le chevalier Le Mière de Corvey, éditeur, rue de Grenelle St-Germain, n° 63, maison du bureau de loterie, et chez *Naderman*, marchand de musique du Roi, rue de Richelieu, n°. 46, à la Clef d'Or. Les lettres et envois d'argent doivent parvenir, port franc, à l'une des adresses ci-dessus.

Le prix de l'abonnement pour l'année est de 25 francs pour Paris, de 27 francs 50 centimes pour les départemens; pour six mois, de 15 francs pour Paris, et de 16 francs 50 centimes pour les départemens. On vend chaque numéro séparément.

LE CHAPERON DE ROSES,

ROMANCE;

Musique de M. Amédée de Beauplan.

Ouvrez, ouvrez, beau Châtelain,
Sous la tourelle,
Le Troubadour son luth en main
Gaiment appelle :
Il a (dit-il) mainte chanson
Quand il voyage,
Et de roses un chaperon
Pour la plus sage.

Le Ménestrel entre en chantant
Sans plus attendre,
Son air est vif, noble et galant,
Son regard tendre.

Gentil chanteur, que voulez-vous
Pour récompense ?
Dame, un seul baiser bien doux,
Faites silence.

Mais en chantant refrain joyeux
Fait pour sa mie,
Le Troubadour cherchoit des yeux
La plus jolie;
Toutes étoient en vérité
Faites pour plaire,
De toutes il est enchanté,
Comment donc faire!

Si bien chanta le Troubadour
Que chaque belle,
A ses jolis propos d'amour
Fut peu rebelle :
Il obtint le baiser promis,
Mais le volage
Sourioit en donnant le prix
A la plus sage.

M. De Coupigny.

Recherches historiques sur la ville de Saumur, ses Monumens et ceux de son arrondissement; par J. F. Bodin, receveur particulier du même arrondissement (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

On dit qu'Homère mendia pendant sa vie, et qu'après sa mort plusieurs villes de la Grèce se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître. Les uns lui bâtirent des temples magnifiques, les autres lui élevèrent des statues, d'autres enfin lui consacrèrent des jeux solennels. « L'un de ses traducteurs, dit M. Bodin, celui qui le premier fit passer dans notre langue les beautés de l'Iliade et de l'Odyssée, la célèbre Mme Dacier a eu un sort tout contraire. Saumur l'honora pendant sa vie et l'a entièrement oubliée après sa mort. »

Anne Le Févre étoit à peine âgée de dix ans, lorsque son père forma le projet de lui faire étudier les langues anciennes et les belles-lettres : voici quelle en fut l'occasion. Il donnoit quelquefois à son fils des leçons de grammaire dans la chambre où la jeune personne travailloit ordinairement en tapisserie. S'il

(1) Deux volumes in 8°. A Paris, chez Belin-Leprieur, libraire, quai des Augustins, n° 55; et à Saumur, chez Degouy aîné, imprimeur-libraire, rue St-Jean.

arrivoit à l'écolier d'hésiter lorsque son père l'interrogeoit, sa sœur, qui ne paroissoit occupée que de son ouvrage, lui suggéroit souvent de très-bonnes réponses aux questions les plus difficiles. M. Le Fèvre s'en apperçut, et il n'en fallut pas davantage pour lui faire connoître les heureuses dispositions de sa fille et pour le décider à les cultiver. Après lui avoir enseigné les élémens de la langue latine, il lui fit commencer le grec, dans lequel elle fit de rapides progrès, et au bout de huit ans, elle posséda ces deux langues avec tant de perfection, qu'elle se vit en état d'étudier sans le secours d'aucun maître.

En premières, noces Mlle. Le Fèvre épousa un libraire de Saumur, mais cette union dura si peu de temps qu'elle ne perdit pas son nom de fille, déjà devenu célèbre dans le pays. Après la mort de son mari et celle de son père, la jeune veuve alla s'établir à Paris, et s'y fit bientôt connoitre par son étonnante érudition. Beaucoup d'ouvrages utiles et promptement exécutés lui valurent plusieurs gratifications et finalement une pension du Roi.

Un des élèves les plus distiugués de M. Le Févre, le jeune Dacier étoit allé se fixer à Paris. « L'attachement qu'il avoit toujours eu pour son professeur, dit M. Bodin, les soins qu'il lui avoit prodigués pendant la maladie dont il mourut, avoient touché le cœur sensible de Mlle Le Févre, et bientôt l'amour acheva de former des nœuds commencés par l'estime et la reconnoissance. »

Boileau, qui faisoit le plus grand cas des deux époux, regardoit les talens de madame Dacier comme supérieurs à ceux de son mari. « Dans leurs productions d'esprit faites en commun, disoit-il plaisamment, c'est elle qui est le père. »

Si madame Dacier a fait honneur à son siècle, rien ne lui en fait autant à elle-même que l'édit qui réunit, en faveur de M. Dacier, la place de bibliothécaire du Roi et celle de garde des livres du Louvre. Par cet édit, toutes les prérogatives de cette charge étoient réservées à madame Dacier, si elle eût survécu à son époux. Dans le monde, ceux qui ne connoissoient pas cette savante, ne voyoient en elle qu'une femme simple et modeste, qui se renferme dans les bienséances que lui prescrit son sexe. Un seigneur allemand l'ayant priée de s'inscrire sur son *album*, elle y mit son nom avec un vers de Sophocle, dont voici le sens : *Le silence est la vertu d'une femme.*

Madame Dacier fut frappée d'apoplexie le 17 août 1720, âgée de 68 ans. « L'ardente charité qu'elle avoit pour les pauvres, dit son biographe, l'emportoit quelquefois si loin, qu'elle se privoit du nécessaire pour les secourir. »

Un des couvens de Saumur fournit à M. Bodin l'occasion de parler d'une autre bienfaitrice des pauvres, Anne de Melun, princesse d'Epinoy, qui fonda, vers le milieu du dix-septième siècle, trois hôpitaux en Anjou. Celui de Baugé, le plus considérable fut celui qu'elle choisit pour y fixer sa résidence. Con-

verte d'habits de bure, elle portoit le nom de sœur de la Haie. Mais une occasion vint où l'humanité lui fit un devoir de se faire connoître. La guerre civile troubloit l'Anjou. Pour venger la mort d'un soldat qui venoit d'être égorgé à Baugé, ses chefs avoient mis le feu à l'un des faubourgs. La sœur de la Haie en fut instruite par la clameur publique. En se faisant connoître, elle pourroit peut-être préserver la ville d'un incendie. Le temps presse, la charité triomphe de son humilité; elle va trouver le commandant, qui reconnoît la princesse d'Epinoy pour l'avoir vue à la cour de Bruxelles. Ce que vous demandez, madame, dit-il avec les marques du plus profond respect, vous est accordé. « Jusqu'alors, dit M. Bodin, le peuple avoit admiré le zèle avec lequel cette respectable fille soignoit les malades, quoiqu'elle ne fût à ses yeux qu'une simple hospitalière; mais la démarche qu'elle vient de faire, et dont le résultat est si prompt, si surprenant, la rend bientôt l'objet de la plus profonde vénération. ».

L'établissement du calvinisme à Saumur, les troubles de la ligue, ceux de la fronde, eurent successivement une grande influence sur les mœurs des habitans de Saumur; plus tard la doctrine de Jansénius devint le sujet de toutes les conversations; mais ce que M. Bodin a eu raison d'approfondir dans ces savantes recherches, doit à peine être indiqué dans cette feuille. Nous nous bornerons donc à dire qu'à l'époque où le corps des carabiniers vint s'établir à Saumur (1763), les hommes seuls vaquoient aux affaires du dehors, qu'il n'y avoit ni réunions ni spectacles; à une heure, on avoit dîné; on soupoit à sept, et à neuf, tout le monde étoit couché. La présence d'un corps nombreux, dont l'uniforme étoit un modèle de richesse et d'élégance, fit changer ce régime. « D'abord les dames, dit M. Bodin, prirent de belles résolutions et décidèrent qu'elles ne recevroient pas ces messieurs. « Mais le corps des officiers, tout composé d'une brillante jeunesse, fit des visites; un ancien jeu de paume fut transformé en salle de spectacle; on y donna des redoutes, des concerts; toutes les dames voulurent être admises à ces fêtes, et au bout de quelques semaines, une heureuse union, qui a duré vingt-cinq ans, s'établit entre les militaires et les bourgeois. »

En 1768, on jeta les fondemens de la caserne, l'un des plus beaux édifices de ce genre qu'il y ait en France. M. Bodin, dans une des sept planches qui font partie de son ouvrage, a donné la vue de ce bâtiment du côté de la Loire; il a quatre étages, et l'on peut y loger douze cents hommes. M. Bodin a aussi fait graver les nouveaux ponts de Saumur, le château, une vaste église, bâtie en 632; le portail de l'église St.-Pierre, reconstruit en 1765; le château de Brissac, la tour d'Evrault, élevée sur trois plans, le premier octogone, le second quarré, et le troisième octogone; une chapelle sépulcrale; une fontaine publique, des monnaies romaines, une crosse épiscopale du

triezième siècle, un sceau du même temps, un bas-relief gaulois, un camp romain, et plusieurs fragmens de poteries antiques.

Les monumens des Celtes, dont nous avons parlé, n'ont point été omis; M. Bodin en a fait graver huit; et ce qu'il est juste de faire remarquer, toutes ces gravures ont été faites d'après ses dessins. Si le texte prouve des connoissances très-étendues et très-variées, les planches qui lui servent d'explication, attestent aussi une rare habileté à dessiner le paysage, les médailles et l'architecture.

Le nouveau livret du Musée Royal, dont l'ouverture doit se faire le dimanche 25 janvier, indique 1101 tableaux : 233 appartiennent à l'école française; 467 aux écoles allemande, flamande et hollandaise; et 401 aux écoles d'Italie.

LE DINER ET LA DINDE.

Mon cher Léon,

J'ai reçu, franc de port, l'aimable dinde que vous m'avez envoyée par la poste. Elle étoit grasse, fine, délicate, parfumée, et les truffes qui la garnissoient avoient un goût délicieux.

Je vous dois quelques détails sur le dîner dont elle a été l'occasion et l'ornement.

J'avois d'abord un ingénieur des poudres et salpêtres, qui a la tête vive et l'esprit d'une gaîté charmante. Il s'est chargé de découper la bête, et il s'en est acquitté avec un art merveilleux. Les ingénieurs sont toujours des gens précieux à table. Ils ont de la dextérité dans les doigts, et une grande justesse dans le coup-d'œil.

Deux journalistes rivaux étoient aux deux côtés de l'ingénieur. L'un d'eux très-sérieux de son naturel, ne quittoit pas la dinde des yeux. Il nous fit, sur l'origine de l'animal, une histoire très-curieuse, il paroissoit avoir étudié spécialement cette partie; et personne ne douta, à l'entendre, qu'il n'eût vu souvent arriver du Périgord des *sujets* propres à fortifier son érudition.

L'autre journaliste avoit des façons moins sévères, et il n'entroit pas si avant dans les définitions et les comparaisons. Il mange plus de bécassines et de mauviettes que de dindons; il a une parole cauteleuse qui le fait bien venir auprès des dames. Il tournoit un peu le dos au plat pour s'entretenir avec une jeune femme qui l'écoutoit, non sans un intérêt marqué.

Cet intérêt toutefois n'empêchoit point la jeune beauté de faire beaucoup d'honneur à l'oiseau périgourdin.

Un poëte, qui étoit en face, enflammé par la vue de la dinde et de la dame, improvisa des stances pleines de verve et de sentiment, tandis qu'un médecin s'extasioit sur l'à-propos de la cuisson et sur l'adresse de ma gouvernante.

Vous manquiez à cette réunion. Nous avions votre *chère Victorine*, cette pauvre infortunée que vous disiez aimer à la folie, et que vous avez cruellement abandonnée. Elle ne se console pas de votre absence; je vous en avertis, il faudra que vous finissiez par revenir et par l'épouser. Il faut épouser, mon ami; sans cela, il n'y a que du vague dans la vie. On fait aux femmes des promesses qu'il n'est pas sage de ne pas tenir. Je plaide la cause du sexe, qui, peut-être, se moque de son avocat. Le sexe est ingrat et capricieux.

Quoi qu'il en soit, Victorine vous attend. Elle est toute pensive, toute rêveuse, et je la voyois qui mangeoit et ne se pouvoit rassasier de la dinde, justement parce que cette dinde venoit de vous.

J'avois Hector aussi; mais on ne lui feroit pas manger des truffes pour tout l'or du monde. Il dit que cela lui ôte le sommeil. En revanche il s'est jetté sur les pots de crême et sur les confitures. Ce n'est pas là un convive, il n'étoit pas digne de pareille fête; et si vous me faites quelque nouvel envoi de cette espèce pour le Carnaval, je vous promets de ne pas l'inviter. Je le laisserai à sa tisanne et à ses jujubes.

Adieu. Tenez pour certain que vous êtes un excellent garçon. Un ancien commissaire des guerres, qui étoit des nôtres, et qui m'a l'air d'un connoisseur, m'a assuré que votre dinde étoit de Crézenzac, ville petite, mais glorieuse métropole des dindes truffées, et qu'on devroit teinter en or sur la carte.

Ne m'oubliez pas, et croyez-moi votre fidèle.

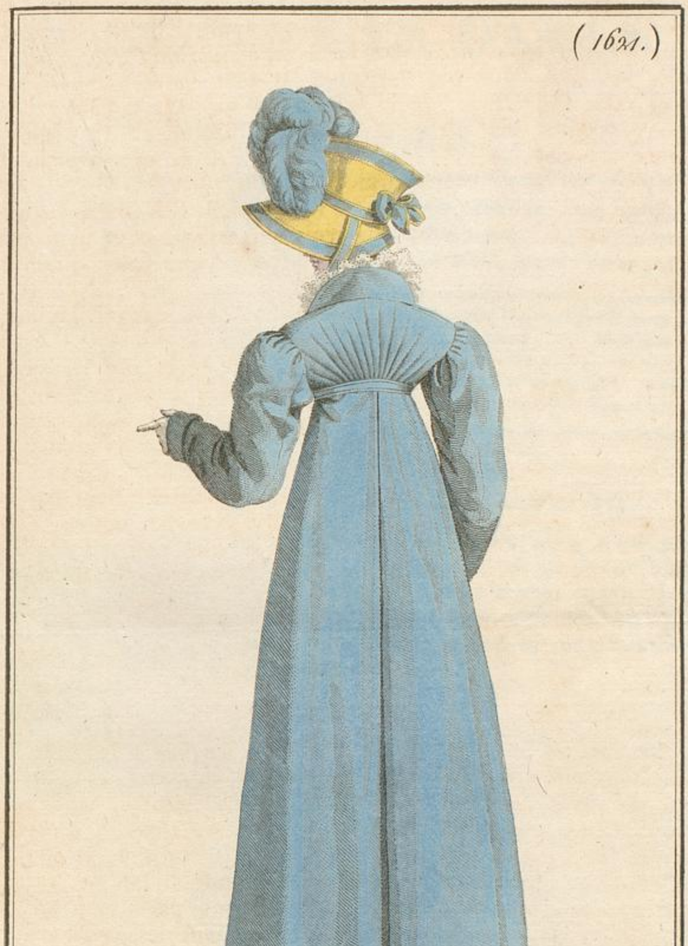
ARMAND.

MODES.

Le rose et le blanc sont les couleurs les plus à la mode. On emploie moins de pluche de soie que de coutume, et beaucoup plus de satin. Les fleurs nouvelles sont des jacinthes couleur de chair. On porte encore beaucoup de grosses roses et d'oreilles d'ours. Presque toujours cette dernière fleur est de la couleur du chapeau. Quelques modistes posent une toque de velours noir sur une cornette de tulle. Nous avons parlé des turbans de velours de couleur et de crêpe que font les coëffeurs; il y en a de mousseline avec des chefs d'or chez les marchandes de modes. Ces turbans forment diadême; et ce diadême est plissé à plis fins.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1621.

Le 25 de ce mois, paroîtront les gravures de *Meubles*, 439 et 440. La première de ces planches contient deux glaces à la Psyché; et la seconde, un lit.



Chapeau de Velours épinglé. Redingote de Mérinos.

N°. 5. (Vingt-unième Année.) 25 Janvier 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*$_{re}$. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong*, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N*^{os}. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 24 Janvier 1817.

La Petite Coquette, qui s'est lancée au Vaudeville, n'est pas sans *défauts*, et elle a besoin d'être *corrigée ;* on lui donne bien une leçon, mais elle n'a point paru généralement *bonne.* Les auteurs auroient mieux atteint leur but s'ils eussent suivi ce précepte : *Castigat ridendo mores.* Quelques couplets se sont fait distinguer ; celui-ci est de notre domaine :

AIR :

Dans ces salons où d'un léger succès
Jeune beauté poursuit l'attrait perfide ;
La Raison dort, ou fait peu de progrès,
Lorsque le cœur prend un essor rapide.
Pour son plaisir, négligeant son devoir,
Et délaissant Pallas pour Terpsichore,
On sait trop peu ce que l'on doit savoir,
Et l'on sait trop ce qu'il faut qu'on ignore.

Les Variétés vont offrir une *Revue de* 1816, sous le titre *des Trois Sœurs ;* on verra ensuite à ce théâtre une farce intitulée *le Tyran peu délicat*, et une comédie en 3 actes, l'*Egoïsme par régime*, rôle que jouera Potier.

*.

A MA SOEUR.

Ma chère amie,

Je te dirai que mes belles couleurs commencent à s'en aller. Nos jeunes poëtes ne me compareront plus à la rose : il faudra

qu'ils retombent sur le jasmin, et bientôt, hélas ! je le crains, sur la jonquille.

Mon mari a grand soin de me répéter sans cesse qu'il ne veut point me fatiguer, et pourtant il ne me laisse pas un moment de repos, à peine prenons-nous le tems de dormir. Je me réveille en sursaut, croyant qu'une voiture va me passer sur le corps, ou que notre calèche va renverser un étalage. J'ai les oreilles assourdies ; je ne m'accoutume pas encore à tout ce tapage, et je me demande toujours comment tout ce monde peut exister, à quoi tout cela pense, ce que tout cela devient dans cette ville immense.

Nous venons d'assister à un mariage. Tu sais quelles fêtes on fit au mien, quels feux d'artifice on tira sur le bord de l'étang, quelles tentes on dressa, et quel groupe de charmantes paysannes me suivit et m'entoura pendant plus de huit jours, formant des rondes, des danses et des jeux à n'en plus finir. Les violons et les cors-de-chasse s'en donnèrent assez, et l'on ne quitta la partie que quand personne ne put ni sauter, ni chanter, ni marcher.

La noce dont je veux te parler est d'un autre genre. On s'est levé au jour, à la sourdine ; on est allé à la mairie signer l'acte civil, un quart-d'heure après on est parti pour l'église, un quart-d'heure après on est rentré à la maison ; un déjeûner étoit servi, et par parenthèse il y avoit des huîtres fraîches dont j'ai avalé quelques douzaines ; le marié a embrassé sa femme, il nous a embrassées, il nous a quittées ; il avoit à courir pour ses affaires, il n'a reparu qu'à six heures du soir. On s'est mis à table pour dîner ; nous étions une douzaine, tous parens ou amis intimes. On a bu à la santé de la nouvelle épouse, puis on a parlé politique et *balance du commerce*, chiffons, spectacles, feuilletons ; on a pris du café très-fort, du punch excellent. Après cela, on s'est séparé, chacun est allé dormir, et ce matin les époux nouveaux ont l'air de vieux époux. Il n'est plus question de la cérémonie d'hier.

Conviens que cette tranquillité, cette simplicité et toutes ces mœurs doivent être pour moi bien merveilleuses.

Je suis tout à fait observatrice. Rien ne me passe devant les yeux, que je n'en fasse l'objet de réflexions profondes. Au milieu de tant de choses légères, je deviens sérieuse, moi que tu as vue si folle. On m'a promis de me conduire à une *matinée de musique* chez M[me] Gail. Je me fais une fête de m'y rendre, et pourtant il est possible que je n'y aille point. Paris est le lieu où l'on fait en un jour le plus de projets qu'on ne peut accomplir. Mille causes vous distraient, vous arrêtent, vous font changer d'idée. On quitte un plaisir pour un autre, et cela fait que par fois on n'a que peu de plaisir.

En attendant, il faut que tu saches que j'ai vu dans une très-bonne maison un guithariste de la plus grande force. C'est un italien, qu'on nomme, je crois, M. Carcassi, et qui a des doigts d'une agilité étonnante. Nous étions plusieurs femmes à l'écouter, et il nous a toutes ravies, jusques-là que nous étions prêtes à lui sauter au cou. Nous nous sommes calmées et modérées, mais enfin il est impossible de l'entendre sans être vraiment enthousiasmé.

Tu remarqueras peut-être que je me passionne comme une petite maîtresse. Mais que veux-tu? L'air du pays fait son effet. Il y a des expressions dont on se sert en province et que l'on trouve de bon goût, mais qu'ici l'on regarderoit comme plates et froides.

Il ne faut point dire : *cela est beau*, *cela est bon* ; ce seroit un langage de nourrice. On s'écrie : *c'est exquis*, *c'est divin !* et l'on se donne un relief du plus haut ton.

Mille complimens à tous les nôtres. Porte-toi bien, etc.

FÉLICIE B.

Tableau du Royaume de Caboul, et de ses dépendances, dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et costumes de cet Empire; par M. Mounstuart Elphinstone, Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Caboul, traduit et abrégé de l'anglais, par M. Breton (1).

Ce qu'on appelle le Caboul, depuis soixante et quelques années, portoit, dans les anciennes géographies, le nom de Pays des Afghans. Ce royaume est peuplé de quatorze millions d'âmes ; mais on le connoît peu, parce qu'il est enfoncé dans les terres et entouré de déserts arides.

Au mois d'octobre 1808, les autorités anglaises de l'Inde envoyèrent au Roi de Caboul une ambassade nombreuse.

« Au milieu des plus affreuses solitudes, dit M. Monstuart Elphinstone, on trouve çà et là, un village, si toutefois l'on peut donner ce nom à un triste amas de cabanes de chaume dont les parois arrondies et le toit conique présentent l'aspect de meules de blé. Près de ces misérables chaumières, quelques champs cultivés donnent de mauvaises fèves, et une espèce de millet.

» Le sentier à travers les montagnes de sables, poursuit notre voyageur, étant fort étroit, deux chameaux y pouvoient à peine passer de front; pour peu qu'un de ces animaux s'écartât, il s'enfonçoit dans le sable comme dans la neige, en sorte que le moindre embarras, à la tête de la colonne, arrêtoit toute la caravane ; l'avant-garde ne pouvoit pas plus marcher, lorsque la queue étoit retenue ; et de peur que la division séparée de ses guides ne se perdît parmi les collines de sable, le son du tambour et de la trompette servoit de signal pour empêcher toute séparation. »

Il faut ici faire remarquer qu'outre l'ambassadeur, le secrétaire d'ambassade, deux assistans attachés au service civil de la Compagnie des Indes, et un chirurgien, il y avoit un commandant de l'escorte, deux inspecteurs et sept officiers ; cent hommes

---

(1) Trois volumes in-18, ornés de quatorze planches gravées au pointillé. Prix, 10 fr. ; et, par la poste, 11 fr. 50 cent. Figures coloriées, 15 et 16 fr. ; papier vélin, 30 et 31 fr. 50 cent. A Paris, chez Nepveu, Libraire, passage des Panoramas, n°. 25.

de cavalerie régulière, deux cents hommes d'infanterie et cent cavaliers irréguliers.

« La Cour de Caboul, dit M. Elphinstone, est connue par son orgueil et par le peu de cas qu'elle fait des Nations européennes : on voulut que l'ambassade fût d'une grande magnificence. »

Le 5 mars, lorsque cette ambassade fut reçue, le Roi étoit dans la ville de Peshawer, qui n'est pas sa résidence ordinaire. Cette ville, bâtie sur un terrain inégal, a deux lieues de circuit; on y compte cent mille habitans. Les maisons, bâties en briques cuites au soleil et en charpente, ont, pour l'ordinaire, trois étages. Les rues sont étroites, et le pavé, fort incliné vers le ruisseau, les rend glissantes. Les boutiques les plus élégantes sont celles des fruitiers.

« Nous entrâmes, dit M. Elphinstone, dans une grande cour à l'extrémité de laquelle nous vîmes le Roi à une fenêtre fort élevée. Cette cour étoit oblongue et fermée de hautes murailles, sur lesquelles étoient peints des cyprès ; on remarquoit au milieu un bassin et des fontaines. Les gardes du Roi se tenoient le long des murs, sur trois rangs, et l'on voyoit de distance en distance, des groupes d'officiers de la couronne. Au fond de la cour étoit un bâtiment dont l'étage inférieur n'offroit ni portes ni fenêtres, mais de fausses arcades; l'étage supérieur étoit embelli de colonnes et d'arcades en ogives avec des ornemens arabesques. Dans l'arcade du centre se trouvoit le Roi, sur un trône magnifiquement doré. Son aspect étoit vraiment royal; sa couronne et tous ses habits resplendissoient de pierreries. Il n'y avoit autour de lui, dans cette salle, que des eunuques ; il s'élevoit au-dessus de leurs têtes; tous étoient muets et parfaitement immobiles. A la vue du Roi, nous ôtâmes nos chapeaux et fîmes une révérence profonde; nous élevâmes nos mains vers le ciel, comme si nous eussions prié pour ce prince, puis nous nous avançâmes vers la fontaine; là, le Chiaous-bachi répéta nos noms sans aucun titre ni qualification de respect, et il ajouta : « Ce sont des ambassadeurs d'Europe auprès de Votre Majesté. Puissent les malheurs qui menaceroient Votre Majesté fondre sur ma tête. » Cette formule est de rigueur lorsqu'on s'adresse au Monarque. Le Roi répondit d'une voix forte et sonore : « *Ils sont les bien venus.* » A ces mots, nous recommençâmes notre prière, et le même cérémonial eut lieu encore une fois : on nous apporta ensuite les kiluts, ou habits d'honneur.

» Un officier ayant dit quelques mots en langue turque, une division de soldats partit aussitôt de chaque côté, en courant avec vîtesse. Le bruit des bottes ferrées, et le froissement des armes, produisirent un étrange fracas : cet ordre se répéta encore deux fois, et d'autres détachemens partirent. A la quatrième, les khans eux-mêmes se retirèrent, à l'exception de quelques-uns qui eurent ordre de s'avancer.

» Dans ce moment, le Roi se leva avec majesté de son trône, descendit les dégrés, appuyé sur deux eunuques, et nous cessâmes de le voir. Les khans qui avoient reçu ordre de s'avancer, couroient avec la précipitation requise, tandis que nous mar-

chions à pas lents auprès d'un escalier dont les marches étoient couvertes d'un riche tapis. Nous montâmes les dégrés et entrâmes dans la salle d'audience ».

M. l'ambassadeur expliqua l'objet de sa mission, et reçut une réponse amicale. « Le Roi, dit-il, étoit un homme âgé de trente ans, d'un teint olivâtre, et il portoit une barbe noire fort épaisse. Rien de plus agréable et en même tems de plus noble que sa physionomie ; sa voix étoit claire, et son costume d'une rare magnificence. Nous crûmes d'abord qu'il avoit une espèce de cotte de mailles en pierreries ; mais en l'examinant de plus près, nous reconnûmes qu'il étoit vêtu d'une tunique verte, brodée de fleurs en or et en pierres précieuses ; par dessus étoit une large pièce d'estomac enrichie de diamans, dont la disposition imitoit celle de deux fleurs de lis. Il avoit sur chaque cuisse un ornement du même genre, deux larges bracelets d'émeraudes au-dessus des coudes, et une multitude d'autres joyaux. Dans un des bracelets étoit ce fameux diamant, dit le *cohi-nour*, le plus gros qui existe, et dont on trouve le dessin dans les voyages de Tavernier. Il avoit aussi plusieurs tours de grosses perles. Sa couronne pouvoit avoir huit ou neuf pouces de hauteur ; elle n'étoit pas seulement ornée de pierreries, mais paroissoit uniquement formée de ces précieux matériaux. Les rayons dont elle se composoit étoient, comme ceux des couronnes antiques, doublés en velours pourpre : il sembloit en sortir de petites branches avec des pandeloques.

» Le trône étoit couvert d'une étoffe enrichie de perles ; on y voyoit une épée et une petite masse d'armes parsemées de joyaux. La salle étoit ouverte de tous côtés : au centre, soutenu par quatre grandes colonnes, se trouvoit une fontaine de marbre ; le parquet étoit couvert des plus riches tapis ; on avoit placé à chaque angle des pantoufles de soie pour les seigneurs qui devoient s'y tenir debout. Enfin le coup-d'œil de la salle étoit ravissant.

» Immédiatement au-dessous est un superbe jardin planté de cyprès et d'autres arbres. L'œil découvre au-delà des prairies charmantes, des pièces d'eau, des ruisseaux argentés, et la perspective est bornée par de hautes montagnes, les unes noirâtres, les autres couvertes de neige ».

De tous les cadeaux qui furent offerts par l'ambassadeur anglais, ce qui flatta le plus le Roi de Caboul, ce furent un orgue et une magnifique paire de pistolets. Les bas de soie de l'ambassadeur et des personnes de sa suite lui plurent beaucoup ; il en fit demander de pareils, qu'on s'empressa de lui faire apporter, et il en fut enchanté.

M. Elphinstone eut par la suite occasion de voir le Roi d'une manière moins solennelle. Il fut reçu dans un appartement particulier dépendant du sérail. Comme les étrangers n'ont pas coutume d'y être admis, on lui recommanda de n'y venir que la nuit et avec une suite peu nombreuse.

« Nous traversâmes en silence, dit-il, plusieurs cours remplies de gardes, et montâmes divers escaliers où régnoit une obscurité presque complette, et enfin nous entrâmes dans une petite salle

on ne peut plus mal éclairée. Nous y attendîmes quelque tems ; enfin on tira un rideau, et nous vîmes une chambre parfaitement illuminée : le Roi y étoit assis dans une espèce de petite niche, entouré de six eunuques, les mains jointes devant lui. Il avoit un manteau de cachemire brodé en or, avec une bordure de pierreries. Sa couronne étoit beaucoup plus simple ; elle consistoit en un grand bonnet rouge, avec une large bordure de velours vert enrichie de pierreries. De cette bordure sortoient deux bandes étroites d'or et de diamans qui se croisoient comme les couronnes fermées des monarques européens. Nous fîmes en entrant une révérence, et nous nous assîmes. Le Roi dit amicalement qu'il nous avoit envoyé chercher pour s'entretenir avec nous sans réserve ; il craignoit que le séjour de Peschawer ne nous fût peu agréable, et regrettoit de ne pas s'être trouvé à Caboul au moment de notre arrivée. Pendant cette conversation, un eunuque apporta la pipe du monarque : jamais je n'ai rien vu de plus précieux ; elle étoit d'or émaillé et enrichie de pierreries. Le foyer où l'on brûle le tabac représentoit un paon de la grosseur d'un pigeon ; des pierres précieuses et des émaux en composoient les plumes. »

LES PREMIERES AMOURS.

Les premières amours, dit-on, sont celles qui laissent dans notre cœur les plus longs et les plus doux souvenirs. Cela peut être vrai. Cependant, au printems de la vie, on aime presque toujours sans choix, sans réflexion. Plus tard, on examine, on calcule, et quoique l'on soit également sujet à se tromper, on savoure mieux les délices d'une union bien assortie. Je sais qu'il est passé en maxime chez les amans, surtout parmi ceux dont on peut blâmer les goûts, que l'amour ne raisonne point, qu'il naît comme une flamme subite, se communique comme un feu dévorant, et ne s'annonce que par ses ravages.... Je le croyois aussi en entrant dans le monde, mais j'ai changé d'avis. En amour comme en guerre, l'expérience en apprend plus que la théorie. Après avoir soupiré pour une beauté d'une ingénuité niaise ou d'une coquetterie par trop raffinée, maint amant éprouvera que sa première idole n'étoit pas celle qui méritoit le mieux ses hommages.

Pour ma part, je ne puis me rappeler sans rougir l'histoire de mes premières amours. Quel enfantillage, quelle crédulité, quelle soumission d'une part ! et de l'autre, quelle duplicité, quel égoïsme et quelle tyrannie ! J'étois âgé de 18 ans, et ma maîtresse en avoit 19 ; Clara, c'étoit son nom, écoutoit mes soupirs, mes protestations, mais pour s'en moquer avec un rival. A beaucoup d'autres défauts, ma maîtresse joignoit celui d'être bel esprit. Elle n'avoit pas eu de peine, comme on peut s'en douter, à me donner l'envie de le devenir aussi. Elle m'avoit engagé à lui faire des vers, et aussitôt je m'étois mis à l'œuvre ; mais mon amour, bien qu'excessif, n'ayant pu rien m'inspirer de digne d'elle, j'eus recours à Demoustier, la ressource, la

Providence des amoureux fades et complimenteurs. Après l'avoir lu, relu et commenté, je ne trouvai rien de mieux à faire que de lui voler quelques distiques, quelques quatrains, et de les allonger ou de les raccourcir suivant le cas, pour y substituer le nom de Clara à celui d'Emilie.... Quand mon travail fut terminé, quand j'eus transcrit mes poésies sur du papier satiné et musqué, lequel avoit pour vignettes de tendres colombes et des cœurs entrelacés, je le portai à mon amante. Que l'on juge de mes transports, lorsque je la vis jeter sur moi un coup-d'œil mêlé de plaisir et d'étonnement, et qu'elle m'adressa ces mots gracieux : « Bien, très-bien, Charles ! En vérité, je ne vous » croyois pas capable de faire d'aussi jolis vers. Ils ne seront » point perdus.... » En effet, deux ans après, ayant découvert toutes les perfidies de ma traîtresse, et m'étant raccommodé, comme c'est assez la coutume, avec un rival odieux, que d'abord j'avois voulu tuer, il me montra ces mêmes vers, avec le *post-scriptum* suivant, que Clara lui avoit adressé dans le tems : « Je t'envoie, mon ami, une épître que M. Charles donne » comme étant de sa façon. Il y a dans ces vers trop d'esprit » pour que j'ajoute foi à son dire.... »

Combien d'autres mystifications n'éprouvai-je pas encore avant d'avoir les yeux dessillés ! Je me souviens qu'un soir, l'accompagnant au bal, j'obtins d'elle la promesse qu'elle ne danseroit qu'avec moi ; mais à peine fut-elle entrée dans la salle, qu'elle apperçut mon rival. Sa rougeur, et encore plus sa mauvaise humeur, m'apprirent aussitôt qu'il se passoit en elle quelque chose d'extraordinaire. Je la questionnai. Vous voulez, dit-elle, savoir ce qui me contrarie, c'est la promesse que je vous ai faite; vous dansez d'une manière très-ordinaire.... Et vous aimeriez mieux, répliquai-je, danser avec Eugêne ? — Cela se peut. — Et cela ne sera pas, car je vais prévenir madame votre mère....... Pendant que j'expose à celle-ci notre différent, Eugène, qui a compris un coup-d'œil de Clara, s'approche d'elle, marche sur sa robe, la déchire de façon à ce qu'elle soit obligée de quitter la danse. Et lorsque j'arrive, pour commencer *la Maréchale* (1), je la vois qui se donne des airs de duchesse avec mon rival.

Une autre fois, j'étois à table à côté d'elle. M'impatientant de ce qu'elle ne daignoit ni me regarder, ni m'adresser la parole, je lui presse amoureusement le pied avec le mien. Par malheur elle avoit des souliers de satin blanc auxquels elle tenoit plus, à ce qu'il paroît, qu'à une robe de bal ; elle me lance un regard foudroyant, et en même-temps appuie son talon avec tant de force sur un cor que j'ai au petit doigt, qu'elle me fait jetter un cri aigu. Quoique battu, je suis obligé de demander pardon ; je fais tant de souplesses, je me montre si soumis, si repentant, que l'on finit par me promettre le soulier que j'ai sali..... Le lendemain on me le glisse mystérieusement entortillé

---

(1) Nom d'une Contredanse.

dans un papier. Quand je suis seul, je le baise, je le presse sur mon cœur, puis je le remets avec précaution dans son enveloppe, en promettant bien de ne jamais m'en séparer. Quelque temps après, Clara s'entretenant dans l'embrâsure d'une croisée, avec deux de ses amies, éclate de rire en me voyant, et prononce ces mots de manière à être bien entendue : « Oui, mesdemoiselles, rien n'est plus vrai, depuis un mois il porte sur son cœur un soulier de ma femme-de-chambre ! ! »

Je me résume; chante qui voudra les premières amours; moi, je préfère les dernières !

* * * *

MODES.

Beaucoup de chapeaux de satin blanc, à passe longue, doublés de rose, ont sur le côté une grosse cocarde de ruban de satin rose. La pluche de soie est encore moins commune qu'elle n'étoit il y a cinq jours, mais la mode n'en est pas passée. Celle des oreilles d'ours en velours n'est pas passée non plus, quoiqu'on porte des roses en assez grande quantité et des jacinthes. Les jacinthes simples ont paru les premières; on en voit de doubles maintenant : elles sont couleur de rose ou blanches. Quelques chapeaux de velours blanc sont ornés de rouleaux de velours plein, couleur vert d'émeraude, et d'oreilles d'ours du même vert. Tous les jours les modistes varient la forme de leurs turbans. D'abord c'étoit un diadême, en mousseline claire ou en gaze, qui faisoit l'ornement de la calote de satin blanc; aujourd'hui, c'est un simple ou double rouleau, ou une draperie en spirale. Presque toutes les coiffures en cheveux ont une natte de cheveux qui forme couronne, et un bandeau de perles. Lorsque la natte est double, des perles surjettées en biais ou un ruban de couleur réunissent les deux nattes.

Pour le bal, trois rangées de rouleaux de ruban de satin figurent souvent sur une robe de crêpe blanc, un tablier médiocrement large du bas, et très-étroit du haut. Un des pans de ce tablier est retroussé, et une cocarde de ruban en maintient le retroussis. Plus bas, entre une double rangée de rouleaux pareils à ceux du tablier, sont des cocardes de ruban de satin très-rapprochées.

Sous l'habit habillé, on porte, en place de piqué, des gilets de poil de chèvre rasé, blanc mat.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1622.

Le 99[me] numéro du *Bon Genre* doit paroître demain au bureau du Journal des Dames.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du* 1[er] ou *du* 15.

(1642.)



Chapeau de pluche de Soie. Redingote de Lévantine.

N°. 6. (Vingt-unième Année.) 31 Janvier 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*e. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong*, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 30 Janvier 1817.

Le Faux Bonhomme est *véritablement* une mauvaise comédie, qui a mérité son sort. Le Théâtre Français a donc mal commencé l'année; mais il a sans doute de quoi nous dédommager.

Il y a de jolies choses dans *les Rosières*; mais quelquefois la gaîté de ces *innocentes* dégénère en gravelures, et compromet la dignité de Feydeau.

Il n'en est pas du *Fat au Village* comme des *Rosières*; on n'y voit rien de *neuf*, mais c'est une farce que soutient le jeu de l'acteur Klein, le Potier de l'Ambigu.

La Revue de 1816 n'a pas été achevée aux Variétés. Ce qu'on a entendu ne fait pas regretter le reste; cependant on a *distingué* ce couplet, sur un amateur de journaux:

AIR: *du Petit Courrier.*

Des journaux il fait ses repas:
Pour dîner, *la Quotidienne*;
Pour faire sa méridienne,
Il prend *le Journal des Débats*;
Il s'empare de *la Gazette*,
S'il veut se mettre en belle humeur;
Enfin, lorsqu'il est en goguette,
Il dévore *le Moniteur*.

*.

RÉFLEXIONS SUR LES MONTAGNES RUSSES.

Nous avons dit qu'on n'y alloit presque plus par les vilains jours; mais à peine le temps se découvre-t-il, qu'aussitôt la

foule s'y porte de nouveau. C'est à deux pas de la ville, et l'exercice est salutaire dans beaucoup de cas. Les médecins l'ordonnent, et les femmes sont toujours promptes à suivre les ordonnances de leur médecin.

Ce n'est pas assez d'une femme pour le tourment d'un mari ; on y joint le médecin, et si vous y ajoutez un poëte flatteur et frivole, voilà un ménage en bon train de guerroyer.

Tout peut devenir pour le sage un sujet de graves méditations, et je pourrois tirer de l'établissement des Montagnes russes à Paris, mille traits de mœurs et des leçons admirables.

Paris ! lieu de folie ! où tout ce qui est étranger, nouveau, inconnu, est d'abord accueilli et fêté. Il y a ensuite, par une contradiction remarquable, des choses vieilles qui ne s'usent point, qu'on aime toujours, et des inventions qui sont de plus en plus chéries.

Nous verrons si les Montagnes russes seront de ce nombre. L'entrepreneur y fait de grandes dépenses en ce moment. Ce n'est peut-être pas une raison de succès : on ne peut dire ce qui fait aimer, ce qui fait haïr ; tout dépend ici du caprice. Les opérations les mieux combinées ont été souvent sans succès, tandis qu'on a fait fortune avec des établissemens mal montés et mal conduits.

Je voudrois qu'on arrangeât le chemin pour les piétons, depuis la barrière jusqu'aux Montagnes. Bien des personnes vont en fiacre et s'arrêtent au bureau de l'octroi : il faut leur faciliter les moyens de se rendre commodément et proprement au but de leur promenade.

Arrivé là, je voudrois trouver un lieu suffisamment grand et sablé, pour ceux qui descendent de voiture à la porte même. On a fait quelque chose, mais pas assez de ce côté.

Les bureaux pour les *billets de course* sont au bas des Montagnes : il faudroit les mettre au haut. Quand on est monté au pavillon, quoique sans dessein de descendre par le char, on se trouve entraîné à suivre l'exemple d'une foule d'étourdis de tout âge qui se font *ramasser* et qui dégringolent à l'envi. Mais s'il faut aller regagner le bureau à pied, pour revenir ensuite, on craint d'entreprendre ce voyage fatigant, et c'est autant de perdu pour l'administration.

Il y a un mécanisme fort simple et fort ingénieux pour faire remonter à vide, au pavillon, les chars qui sont descendus chargés d'amateurs. Il y avoit des dames qui vouloient se faire remonter de même par le moyen des poulies moufflées et des chaînes à crochet.

Mais ce seroit manquer au système médical de l'affaire. On veut faire sortir les petites-maîtresses de leur apathie, on veut délier leurs jambes, on veut exciter la transpiration ; rien de tout cela ne se trouveroit dans le mode qu'on propose, mais que les directeurs sont trop sages pour adopter.

Ce qui mérite d'être approuvé, c'est de faire vîtrer les pavillons, où les expectans, exposés à tous les vents, attraperoient sans cette précaution des rhumatismes et des fluxions de poitrine.

Une attention qu'ils ont eue, et qui est aussi digne d'éloge, c'est d'établir un restaurant au pied des Montagnes. Il y a des cabinets chauffés et des reconfortans de toutes sortes, dont on se trouve fort bien après quelques voyages de bas en haut et de haut en bas.

Quand une femme se met dans un char, il ne faut point qu'elle se jette en arrière, il vaudroit mieux se pencher un peu plus en avant; cela augmente la rapidité du char: or la vîtesse est ici le plaisir.

Cette vîtesse n'est pas aussi grande qu'on le pourroit croire; la respiration n'en est pas trop gênée.

Nous avons vu des dames promettre à leur mère, en quittant la maison, de ne pas se faire *ramasser*, hésiter long-temps au haut des pavillons, et faire toutes sortes de façons pour se déterminer à descendre; nous les avons vues, une fois le premier pas fait, courir comme des folles pour avoir des chars, et se disputer avec d'autres beautés l'honneur de se lancer de nouveau dans la carrière.

Il y a je ne sais quel charme attaché à cette chûte rapide. Cela reporte vers les années de l'enfance, où tous ces jeux étoient en faveur, quoiqu'avec moins d'appareil. Tout le monde veut en goûter, et puis on ne s'en va que quand la bourse est à sec; deux louis, trois louis y passent, par cartes de cinq sous. Vous pouvez juger d'après cela de l'attrait de ces choses.

On a mis des barrières en bois pour border la route que les traîneaux parcourent. Mais ces barrières sont trop élevées; on peut s'y blesser si l'on a l'imprudence d'y porter la main en dégringolant. Il est à souhaiter qu'on les baisse de moitié, et alors ce danger, qui est léger, disparoîtra tout-à-fait.

Ces réflexions sont dans l'intérêt de l'art, de l'entrepreneur, du public.

Nous reviendrons encore, s'il en est besoin, sur cette matière importante.

On construit maintenant des Montagnes russes dans la salle de l'Odéon, pour le carnaval, et l'on se propose d'en établir à Lyon pour le printems.

Il n'est point question d'entreprise semblable à Vienne et à Londres: on calcule dans ces deux capitales, et nous nous amusons.

C. C.

Tableau du Royaume de Caboul, et de ses dépendances, dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et costumes de cet Empire; par M. Mounstuart Elphinstone, Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Caboul, traduit et abrégé de l'anglais, par M. Breton (1).

(1) Trois volumes in-18, ornés de quatorze planches gravées au pointillé. Prix, 10 fr.; et, par la poste, 11 fr. 50 cent. Figures coloriées, 15 et 16 fr.; papier vélin, 30 et 31 fr. 50 cent. A Paris, chez Nepveu, Libraire, passage des Panoramas, n°. 25.

SECOND ARTICLE.

C'étoit à la fin de février que l'ambassade anglaise arriva à Peshawer. M. Mounstuart Elphinstone dit que l'air étoit froid pendant la nuit, mais agréable pendant le jour, et que la chaleur même du soleil n'étoit pas excessive. La terre se couvroit souvent d'une gelée blanche le matin. Au mois de mars, la température s'échauffa par dégrés. Le printems se manifesta avec promptitude. Dans la première semaine de mars, les pêchers et les pruniers commencèrent à fleurir; les pommiers, les coignassiers, les mûriers les suivirent de près, et à la fin du même mois, les arbres étoient garnis de feuilles. Dans les premiers jours d'avril, l'orge monta en épis, et on le coupa au mois de mai. Depuis ce tems la chaleur ne cessa d'augmenter, et fut insupportable même la nuit jusqu'au mois de juin. Alors un vent chaud de nord-ouest qui avoit soufflé toute une semaine, fit place à une fraîcheur désagréable le matin, mais qui plaisoit le reste du jour. M. Mounstuart Elphinstone ajoute que le froid n'est pas très-dur en hiver, quoiqu'il gèle fréquemment la nuit et le matin, parce que le dégel suit immédiatement le lever du soleil. Il n'y avoit que les vieillards qui se souvinssent d'avoir vu de la neige.

Dans les villes, on se marie sans avoir vu la future, et par de simples motifs de convenance. « Lorsqu'un homme, dit M. Mounstuart Elphinstone, a fait un choix, il envoie pour voir la jeune fille une de ses parentes ou de ses voisines, qui lui en fait son rapport. Si le parti convient, l'entremetteuse s'adresse à la mère, et on fixe un jour pour la demande solennelle. Le jour arrivé, le père du futur et plusieurs de ses parens se rendent chez le père de la jeune fille; une semblable députation de femmes va trouver la mère. Le prétendu envoie une bague, un schall ou d'autres cadeaux à sa maîtresse, et le père du garçon supplie le père de la fille d'accepter son fils pour serviteur. Si le père de la jeune fille y consent, on apporte des confitures, et l'on fait un frugal repas après avoir récité des prières pour le bonheur du jeune couple. Le père de la fille fait quelques présens modiques au futur, et dès ce moment les deux parties sont regardées comme fiancées. Un temps considérable se passe avant la célébration du mariage. La famille de l'épouse l'emploie à préparer le trousseau, qui consiste en meubles, tapis, plats d'argent, vaisselle de cuivre ou de fer, et bijoux. L'époux, de son côté, s'occupe à trouver de l'argent pour acheter sa femme, et à préparer une maison. Quand le futur est pauvre, ces dispositions exigent un an ou deux; quand il est riche, le délai est de deux ou trois mois. »

M. Mounstuart Elphinstone dit qu'il n'est pas rare de voir un jeune homme amoureux d'une jeune fille, lui engager sa foi, et se retirer ensuite dans un pays lointain jusqu'à ce qu'il ait acquis, par son commerce ou son industrie, la somme nécessaire pour l'obtenir de ses parens. A Pounxa, on lui fit connoître un jeune homme qui étoit dans ce cas. Il avoit conçu une passion très-vive pour la fille d'un Mullik, et en étoit payé

de retour. Le père consentoit au mariage; mais il prétendoit que l'honneur de sa fille exigeoit qu'on payât pour l'obtenir une somme égale à celle qui avoit été comptée pour les autres femmes de la famille. Les deux jeunes gens furent cruellement affligés. L'amant ne possédoit qu'un quartier de terre et quelques bœufs; il se décida à aller commercer dans l'Inde. Sa maîtresse lui donna pour gage d'affection une de ces aiguilles qui servent à noircir le bord des paupières avec de l'antimoine; et le jeune homme ne doutoit nullement qu'à son retour il ne la trouvât fidèle. M. Mounstuart Elphinstone a soin de faire observer que cet amour sentimental se trouve plus particulièrement chez les gens de la campagne, qu'il est rare parmi les hommes des hautes classes, mais qu'on en a vu des exemples.

Les femmes des villes ne sortent jamais sans un long voile blanc, qui les enveloppe de la tête aux pieds. Il n'y a pas de ces longs voiles pour les femmes des campagnes; mais l'opinion leur interdit de se trouver avec des hommes. Elles se couvrent le visage dès l'instant où elles en apperçoivent un, s'il n'est pas de leur connoissance intime.

L'amusement favori, de tous les Afghans, est la chasse. Il y a souvent des courses de chevaux, et particulièrement à l'occasion des mariages. L'époux fournit le prix, qui est un chameau. Vingt ou trente chevaux se disputent la victoire, et parcourent une carrière de trois à quatre lieues.

Les amusemens de société sont très-nombreux, quoique les Cartes soient inconnues et les Dez rarement en usage. Des hommes faits jouent aux billes comme des écoliers, ou font courir un bonnet de main en main. Dans le jeu qu'ils appellent khossye, un homme, tenant son pied gauche de la main droite, s'avance à cloche-pied contre son adversaire, qui s'est imposé la même contrainte, et tous deux cherchent réciproquement à se renverser. Le grand plaisir des Afghans de l'ouest est de danser l'attum ou le goumbour. « Pour cela, dit M. Mounstuart Elphinstone, dix à vingt hommes ou femmes forment un cercle : en été, ils se placent devant les maisons ou les tentes; en hiver, ils dansent autour d'un grand feu. Les danseurs prennent toutes sortes d'attitudes, et exécutent des figures variées; ils jettent des cris, battent des mains, et font claquer leurs doigts. »

Dans les villes on s'assied sur de larges bancs appelés sophas, ou *saufeh*, dressés autour de la chambre; mais la coutume la plus générale est de s'asseoir à terre, les jambes croisées, ou accroupi sur les talons. Les Asiatiques ont les membres si souples, que ces attitudes ne les gênent point.

Malgré la variété de costumes que présentent les différentes parties du royaume de Caboul, M. Mounstuart Elphinstone regarde comme type de costume national, un large pantalon de coton brun, une chemise large comme une belouse de roulier, mais à manches plus amples; des bottines de cuir brun, lacées jusqu'au gras de la jambe, et un bonnet dont le tour est en satin noir, et le sommet en brocard d'or ou en autre étoffe

de couleur éclatante. Ajoutez, pour vêtement de dessus, un manteau à manches pendantes, en peau de mouton tannée, le poil en-dedans. Les femmes portent une chemise pareille à celle des hommes, mais plus longue, d'un tissu plus fin, peinte ou bordée en soie de couleur. Leurs pantalons, plus serrés que ceux des hommes, sont aussi de couleur. Leur bonnet de soie, très-petit, d'une couleur éclatante, et brodé en or, touche à peine le front ou les oreilles. Elles ont de plus un grand voile, ou plutôt une grande couverture d'étoffe unie ou imprimée, dont elles se couvrent devant les étrangers. Dans l'Occident, les femmes attachent souvent un mouchoir par-dessus leur bonnet. Elles se divisent les cheveux, et en font deux longues tresses qu'elles attachent par derrière. Leurs ornemens favoris sont des sequins de Venise, enfilés et fixés autour de leur tête; elles y portent aussi des chaînes d'or ou d'argent, terminées par de grosses boucles qui pendent près des oreilles; et ce qui, à nos yeux, les rendrait bien difformes, elles aiment à suspendre des anneaux ou des bagues au cartilage de leur nez. Les filles se distinguent des femmes mariées par la couleur blanche de leurs pantalons et par leurs cheveux flottans.

Le frontispice de l'ouvrage annonce quatorze planches; nous devons ajouter que presque toutes représentent des costumes, et qu'ils sont d'une proportion assez grande pour qu'on en distingue tous les détails.

LE ROMA,

ou *le Jeu du Logogryphe.*

J'avois un oncle qui était l'homme du monde le plus aimable dans son château. Ses neveux venaient le voir deux fois chaque année. Nous trouvions chez lui tous les plaisirs qui peuvent charmer des esprits qui sortent du collége : l'escarpolette, le jeu de la bague, les quilles, le trou-madame, la balle, etc.

Un jour mon oncle nous dit qu'il accorderoit un prix à celui qui inventeroit un jeu qui pût charmer quelqu'une des longues heures des soirées d'hiver. Le lendemain, voilà toutes les têtes dans un état de méditation. Tout le monde vouloit obtenir le prix. On ne voyoit que rêveurs solitaires dans les allées du jardin, et jamais le château de mon oncle n'a été si triste que lorsqu'on cherchoit un nouveau moyen de s'amuser.

Je rêvois de mon côté; et, après de longues méditations, qui, de l'avis de mes cousins, me donnoient quelque ressemblance avec le buste de Solon, qui étoit dans le cabinet de mon oncle, je m'écriai, comme Archimède : Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

J'obtins le prix. Beaucoup de personnes raisonnables trouvent à mon jeu autant de charmes qu'au Boston et au Reversi. Il ne manque à sa réputation que d'avoir paru dans un des sallons de la chaussée d'Antin.

Sur vingt-quatre cartes blanches, de dimension ordinaire, écrivez les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Mêlez le jeu. Faites

couper, et donnez quatre cartes à chaque joueur. Il faudra qu'il observe quels sont les mots que l'on peut former avec les quatre lettres que lui présentent ses quatre cartes. Si, par exemple, le premier joueur a les lettres S, R, A, M, qui forment *sa*, *ma*, pronoms possessifs; *as*, adjectif; *Mars*, nom propre, il s'arrête à ce mot, arrange ses cartes dans l'ordre convenable; et, en les montrant, prononce *Mars*. Alors on lui donne quatre jetons tirés de la poule que l'on a eu soin de former avant la distribution des cartes. On donne quatre jetons dans cette circonstance, parce que les noms propres de divinités se payent à ce taux.

Le second joueur a-t-il les lettres X, I, Z, P? On voit aisément qu'il ne peut former aucun mot par la combinaison de ces lettres, alors il dit : *Je passe*, et met deux jetons à la poule.

Si le troisième joueur avoit les lettres B, I, E, O, il verroit bientôt qu'il peut en former les mots *ô*, interjection; *Io*, nom d'une amante de Jupiter, qui fut changée en génisse; mais il ne faut point qu'il s'arrête-là; car, avec un peu d'attention, il trouvera l'adjectif *obéi*, qui, étant de trois syllables, sera payé six jetons.

On voit aisément la marche de ce jeu, par les observations que nous venons de faire sur les trois premiers joueurs. On continue de jouer avec les mêmes cartes, tant que les cartes fournissent des noms. Les joueurs, dont les lettres ne fournissent plus de noms au second tour, paient un jeton, et ne paient rien au troisième tour.

Lorsque le jeu est commencé, deux joueurs peuvent changer entr'eux une de leurs cartes, selon les conditions qu'ils s'imposeront à eux mêmes; mais alors ils devront mettre à la poule trois jetons.

Il faut observer que les personnes qui ne portent pas toute leur attention à ce jeu, ou qui ne savent pas l'orthographe, peuvent croire qu'elles vont former des noms fort avantageux, tandis qu'on leur fera payer de fortes amandes.

Si quelqu'un, par exemple, avoit les lettres F, R, E, S, et qu'il s'écriât, au premier tour : J'ai *serf*, animal sauvage; au second tour : J'ai *er*, de musique; au troisième tour : J'ai *frès*, adjectif; il faudroit faire mettre à la poule autant de fois trois jetons qu'on aurait fait de fautes d'ortographe.

Lorsqu'un joueur trouve dans la combinaison de ses lettres le mot ROMA, il enlève toute la poule : c'est de cette circonstance que le jeu tire son nom.

Qu'est devenu le temps où mes cousins et moi, nous passions une heure à combiner nos quatre lettres, devant un large foyer! Nous mettions quelquefois d'excellens marrons à la place des jetons, afin de nous rendre plus attentifs à notre jeu. Nous nous disputions quelquefois; nous ne nous fâchions jamais. Quand l'un de nous faisoit une faute d'orthographe, on riait pendant toute la soirée. Notre aimable oncle riait comme nous; et dans un des plus doux momens de sa gaîté, il me pria d'é-

crire sur la glace de sa cheminée, avec le diamant de sa bague :

« Des simples jeux de son enfance,
» Heureux qui se souvient long-temps ! »

J. P.

Tarif du Roma.

On met dix jetons à la poule.
On paie 1 jeton, pour un mot d'une syllabe.
2, pour un mot de deux syllabes.
6, pour un mot de trois syllabes.
4, pour un nom propre de divinité de la Fable.
6, pour un nom de Roi.
8, pour un nom de ville.

Pour la première passe, on met 2 jetons à la poule ; 1, pour la seconde ; on ne met rien pour la troisième.

On paye, pour chaque faute d'orthographe, 4 jetons à la poule.

Le mot *Roma* emporte toute la poule.

MODES.

C'est sous la passe du chapeau, près du bord, et non sur la passe, que plusieurs modistes plissent un tulle. On porte beaucoup de chapeaux tout blancs, et à-peu-près une aussi grande quantité de chapeaux blancs avec doublure, rebord et liserés couleur de rose. Les turbans de mousseline des Indes à chefs d'or, sont toujours à la mode : un de ces chefs forme bandeau ; et deux pointes terminées par des glands d'or, ou par deux pans carrés, tombent sur le côté. Ce n'est plus seulement au centre d'un nœud de ruban que l'on voit une boucle oblongue. Cette boucle sert quelquefois à fixer un bouquet de plumes, dont une moitié a les pointes en haut, et l'autre les pointes en bas : des plumes de coq, blanches ou noires, composent ces bouquets ; on les met sur de la pluche blanche ou sur du velours noir. On fait encore plus haut que de coutume le collet debout des spencers et celui des redingotes ; mais il est plus renversé, et les coins en sont arrondis. Lorsque le vêtement est de mérinos blanc, on double le collet en velours bleu de ciel ou rose, et cette doublure forme liseré. Beaucoup de dames portent, depuis le commencement de l'hiver, des souliers bouclés sur le côté ; mais c'est depuis très-peu de temps qu'on voit aux femmes des talons hauts, étroits et cambrés. Celles qui portent des guêtres noires, les font faire en velours.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1623.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du* 1er ou *du* 15.



Chapeau de Velours plein Carrick de Drap.

N°. 7. (Vingt-unième Année.) 5 Février 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re^. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4*.^o^ *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N*^os^. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 4 Février 1817.

Voici la ronde des *Rosières*, que chante Madame Gavaudan :

De ce village
Tous les garçons
M'offrent leur hommage,
Mais j'leur réponds :
Sans être fière
J'fuis les amours ;
Je suis Rosière,
C'est pour toujours.

Un jour seulette,
Au bois j'allois ;
Colin, qui m'guette,
M'y suit de près.
Sans être fière, etc.

V'là que j'm'échappe
Dans les taillis ;
Colin m'rattrape,
Mais je lui dis :
Sans être fière
J'fuis les amours ;
Je suis Rosière,
C'est pour toujours.

LA FAUSSE BONNE FEMME.

Il ne sied pas de dire du mal de ses proches, je le sais ; mais chez moi, le sentiment de la justice naturelle l'emporte telle-

ment sur toute espèce de convenances, que je ne crains pas de m'exposer au blâme lorsqu'il s'agit de combattre des opinions ou de révéler des faits qui lui portent atteinte; ainsi je ferai la guerre à mon propre sang, à ma sœur.... (du second lit à la vérité), afin de la corriger, s'il se peut, d'un travers auquel elle se livre depuis quelque temps. J'espère que mes réprimandes, déposées dans le Journal des Modes, qu'elle lit assidûment, lui feront plus d'effet que si elle les trouvoit dans un moraliste poudreux ou même dans un vaudeville; au reste, si le tableau abrégé, mais fidèle de ses torts, ne la corrige pas, il pourra du moins être utile à quelques faiseurs de couplets ou d'historiettes; alors mon but ne sera pas totalement manqué. J'en reviens à ma sœur. Depuis plusieurs mois, je ne l'avois pas vue; j'arrive chez elle, et je la trouve occupée à corriger un manuscrit. « On ne m'a donc point trompé, lui dis-je, en m'assurant que vous meniez une vie retirée, que vous n'alliez plus en société?.... — Je ne sors pas depuis six semaines, et je crois que je serai encore aussi longtemps sans voir personne, je m'occupe uniquement des malheureux. . . . . (Le fait est que ma chère sœur est en deuil, et que, comme elle a la peau un peu bise, elle ne veut point se montrer dans un costume qui lui va mal.) — Vous écrivez, il me semble; seriez-vous devenue auteur? Feriez-vous un roman ou une idylle, un poème épique ou un pamphlet? — J'ai composé un traité sur les soupes économiques..... — Et joignant l'exemple au précepte, vous en avez, sans doute, fait distribuer un grand nombre..... — Oui, un certain nombre d'exemplaires..... J'ai de plus démontré, dans un autre écrit, la nécessité de mettre un impôt très-fort sur les chiens, les chats, les serins, les perroquets; voyez mon tarif..... — Peste! à ce compte, vous payeriez 60 francs pour votre carlin et votre levrette?..... — Non pas, non pas; je les aime beaucoup assurément, mais si je ne trouvois pas à les placer chez quelqu'un de ma connoissance..... — Que feriez-vous?..... — Je les prendrois dans mes bras, je les baiserois; je leur dirois un éternel adieu, puis j'ordonnerois qu'on les portât.... — Dans la rue?.... — Dans la rivière....

Cette petite conversation ne m'avoit pas donné une trop bonne idée de la bonté de ma sœur; cependant, sa réputation d'humanité, de douceur étoit si bien établie, que j'hésitois encore à croire certains rapports qui m'avoient été faits par deux ou trois de ses *amies;* tout-à-coup mon aveuglement cessa; j'étois retourné chez ma sœur pour lui proposer un acte de bienfaisance; je m'apprêtois à monter l'escalier, lorsque Baptiste, son cocher, m'aborde d'un air contrit: « Par pitié, Monsieur, me dit-il, faites revenir Madame votre sœur sur sa résolution, elle est par trop sévère, trop injuste envers nous!... » — Comment, maraud! tu dis que ma sœur est injuste, une femme aussi bonne!... — Jugez-en vous-même: hier au soir, dans un embarras de voitures où le diable lui-même n'auroit vu goute, mes chevaux et moi avons eu le malheur d'accrocher, il n'en est résulté ni ac-

cident, ni avarie, et cependant Madame nous a condamnés à être privés pendant quinze jours, eux d'avoine, et moi de vin! Est-ce là de la justice, et la peine est-elle proportionnée à la faute?

Je n'étois pas encore dans l'anti-chambre, que Vincent, le domestique de confiance de la maison, et Justine, la femme-de-chambre de ma sœur, m'arrêtent et me supplient de leur procurer une condition. — De quoi vous plaignez-vous donc? N'avez-vous pas un bon maître? ma sœur n'est-elle pas une excellente maîtresse? — Oui, devant le monde; là, elle nous traite honnêtement, et quelquefois même affectueusement; mais en arrière, quelle rigueur! et quelle parcimonie! (sauf votre respect) elle m'a fait payer quatre tasses de porcelaine que je n'avois pas cassées.... — Et plus de dix bouteilles de vin que je n'avois pas bues!.. — Du moins elle n'est ni impérieuse, ni exigeante.... — On le croit; que de peines, que de courses cependant qui ne m'ont valu que des reproches... — Et que de nuits passées à l'attendre sur ma chaise, pendant qu'elle étoit au bal, et qui ne m'ont rapporté que des bourrasques!.....

J'entre dans le salon. Nouvelles plaintes, nouvelle désolation de la part de mon neveu et de ma nièce! Le premier pleuroit la perte de son cheval, déjà à moitié brûlé, et l'autre la destruction de son *ménage*, brisé en mille pièces! — Qui a fait ces beaux chef-d'œuvres? — Maman.... — Et pourquoi? — Je crois, parce qu'elle n'est ni habillée, ni coëffée à son goût.... — Elle est donc bien en colère?... — Presqu'autant qu'hier et avant hier!....

Il n'étoit pas prudent de l'aborder en cet instant. J'entre dans le cabinet de mon beau-frère et je trouve sur son bureau cette lettre qui m'étoit adressée: « Mon cher ami, je viens de former, quoiqu'à regret, une demande en séparation, contre votre sœur, je lui pardonnerois peut-être d'être un diable, si elle n'étoit parvenue à se faire la réputation d'un ange. Je ne chercherai point à la lui enlever, c'est l'affaire du temps; mais je vous dirai, pour votre gouverne, que tout chez elle n'est que dissimulation et calcul;.... qu'elle fait ses libéralités.... chez les lingères et les modistes; ses visites philantropiques,..... dans tous les lieux où l'on s'amuse, et ses pénitences.... au bal masqué! Elle est moqueuse, mais spirituelle; elle médit beaucoup, mais donne souvent à manger. Ce n'est point un monstre, c'est seulement une fausse bonne femme!

* * * *.

Tableau du Royaume de Caboul, et de ses dépendances, dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et costumes de cet Empire; par M. Mounstuart Elphinstone, Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Caboul, traduit et abrégé de l'anglais, par M. Breton (1).

(1) Trois volumes in-18, ornés de quatorze planches gravées au pointillé. Prix, 10 fr.; et, par la poste, 11 fr. 50 cent. Figures coloriées, 15 et 16 fr.; papier vélin, 30 et 31 fr. 50 cent. A Paris, chez Nepveu, Libraire, passage des Panoramas, n°. 25.

TROISIÈME ARTICLE.

Il n'y a point de voitures à roues dans le Caboul et l'on y fait rarement usage de palanquins. Les femmes voyagent, comme les hommes, à cheval, quelquefois dans un panier, placé sur les flancs d'un chameau; elles y sont enfoncées jusqu'à mi-corps. Celles du roi montent quelquefois des éléphans, ou se font porter dans une sorte de litière. Ce qu'il y a de plus remarquable dans leur costume, c'est le pantalon de velours ou d'étoffe de cachemire, et une veste de velours ou de brocart, sur laquelle trois rangées de boutons sont réunies par des brandebourgs en or.

Les maisons de ville du royaume de Caboul sont entourées de hautes murailles et contiennent trois ou quatre cours, des jardins, des viviers et des fontaines. Chaque cour présente d'un côté un corps de logis, qui comprend divers petits appartemens, élevés de deux ou trois étages, et de grandes salles qui occupent le milieu du bâtiment dans toute sa hauteur. Les grandes salles sont soutenues par de hautes colonnes de bois et des arcades en ogives, sculptées et décorées d'arabesques. Les portes sont de bois sculpté; on les recouvre en hiver de rideaux de velours, de brocart ou d'étoffes brodées. Dans toutes les chambres on pratique des espèces de niches, décorées de peintures très-élégantes; mais par une étrange dépravation de goût, on s'imagine les embellir en y plaçant des bocaux de verre, qui contiennent des confitures ou des marinades colorées. Les peintures qui ornent les habitations des riches, sont presque toutes tirées de la Perse; elles représentent d'anciens rois ou d'anciens guerriers Persans, des jeunes gens et des femmes qui boivent ensemble, ou des scènes tirées de quelques poëmes Persans. Les tapis et les couvertures de feutre y tiennent lieu de toute espèce de meubles. Les carreaux de feutre pour s'asseoir sont placés tout le long des murailles; ils sont d'un gris brun avec des fleurs ou des ornemens peu saillans. On met par-dessus, à l'usage des personnes de distinction, de plus petits tapis de soie brodée, ou de velours, avec des coussins de la même étoffe. Le harem, ou appartement des femmes, est toujours dans la dernière cour.

Les amusemens favoris des nobles sont la chasse au tir ou à l'oiseau. Ils se plaisent aussi à lire ou à entendre lire. « La profession de lecteur, dit M. Mounstuart Elphinstone, est lucrative. Ceux qui n'ont point de goût pour la littérature font venir des chanteurs, ou bien ils jouent aux échecs, au trictrac ou aux dames. Les deux premiers jeux ressemblent aux nôtres. Les cartes sont rondes, et les règles tout-à-fait différentes de ce que nous connoissons. »

Pour donner une idée des repas de cérémonie, M. Mounstuart Elphinstone décrit le festin qui fut donné par Mir-Aboul-Houssoun Mehmendar, ou conducteur de l'ambassade. « On nous fit d'abord entrer, dit-il, dans une grande cour, au centre de laquelle étoit un bassin entouré de plusieurs rangées de

petits lampions. La cour étoit, en outre, éclairée par des torches, et cette lumière pouvoit se comparer à celle du jour. L'appartement où l'on nous introduisit étoit orné de riches draperies et de tapis les plus précieux. Parmi les glaces qui décoroient la salle, il y en avoit deux dont le volume excédoit de beaucoup les dimensions de celles que nous avions apportées avec tant de peines, à travers les montagnes et le désert, pour faire connoître au roi les produits de nos manufactures. Ces glaces étoient venues d'Europe par la Perse ou par la Turquie. On avoit placé avec plus de civilité que de bon goût des chaises unies pour notre usage, sur un tapis magnifique d'or et de velours. Bientôt après on fit circuler toutes sortes de confitures.

« Des Bayadères exécutèrent des danses accompagnées de chants, et l'on tira un feu d'artifice au fond de la cour. L'explosion des pièces d'artifice mêlée aux voix, ou plutôt aux cris des chanteurs, produisoit un effet assez désagréable. Le thé fut servi dans des tasses de porcelaine; et comme on y avoit mis, au lieu de crême, une infusion de grains d'anis, le goût n'en étoit pas très-flatteur pour nous. Lorsqu'on annonça le dîner, les danses cessèrent. Nous nous assîmes sur le tapis pour prendre ce repas. Les mets étoient servis sur des plats à couvercle enveloppés de serviettes blanches, et l'on avoit posé sur le tout des pièces de brocart à franges d'or. Les mets, suivant la mode persane, étoient de toutes sortes de couleurs, et on y avoit mêlé avec profusion des feuilles d'or et d'argent battu. Ils consistoient en viandes rôties; bouillies ou étuvées, en pilau de riz et en ragoûts de différentes espèces. Au milieu de cette magnificence et de cette propreté recherchée, on s'étonnoit de voir des valets moucher les bougies avec une paire de ciseaux, et recevoir le lumignon dans une tasse de porcelaine, tandis que d'autres coupoient les viandes avec une espèce de large canif, et les saisissoient avec les doigts pour les mettre sur nos assiettes. Il est juste d'ajouter que leurs mains étoient extrêmement propres, et qu'ils avoient les manches relevées jusqu'au coude. Le dîner étoit froid et peu agréable au goût. »

M. l'ambassadeur parle d'un déjeûner qui fut donné quelque tems après sous une tente, au milieu d'un jardin. Chaque rangée de plats étoit composée de quinze au moins, et il y avoit un bol de sorbet au milieu de chaque rangée. Trois Bayadères vinrent chanter et danser devant les convives. « Elles nous parurent, dit M. Mounstuart Elphinstone, plus jolies et plus exercées que celles de l'Inde. Si leur habillement n'étoit pas aussi riche que celui des danseuses de l'Indoustan, il étoit du meilleur goût; leurs bonnets étoient d'étoffe d'or, et leur habit de drap d'argent; leurs cheveux, relevés avec élégance, laissoient tomber sur leur front et sur les côtés des joues, de petites boucles qui produisoient un agréable effet. Elles étoient remarquables par la blancheur de leurs dents, la couleur vermeille de leurs lèvres, et par la fraîcheur de leur teint, que relevoient de petites mouches de taffetas noir. »

CHARADE.

Mon premier est un mot qui sert communément
A placer un motif dans le raisonnement.

Mon second qualifie et couleurs et lumières,
La voix, tel instrument, nos discours, nos manières.

Mon tout contient, protège et cache aux curieux
Les chiffons de la mode ou l'écrit précieux.

Les amateurs de musique parlent avec éloge d'un petit *Divertissement pour le piano-forté*, que vient de composer M. Dupont, professeur. Le chant en est gai, l'harmonie heureuse, et on peut le danser avec facilité : il se vend 3 francs, chez l'auteur, rue d'Argenteuil, nº. 46 ; chez Simon, éditeur de musique, rue Grange-Batelière, nº. 7 ; et chez Mme. Benoist, Palais-Royal, galerie de bois, nº. 254.

Nous devons aux *Annales politiques, morales et littéraires* la notice suivante sur un jeune homme du canton de Berne, paralytique depuis l'âge de douze ans, et qui est presque toujours retenu dans son lit. « Il découpe en bois, divers objets avec une délicatesse qui, pour être appréciée, exige le secours de la loupe. Il représente pour ainsi dire en miniature, tout l'intérieur des chalets des Alpes ; par une ouverture du toit, on apperçoit tous les procédés de la confection des fromages, et tous les ustensiles qui y sont nécessaires. Ces petits modèles chefs-d'œuvre de patience et d'adresse, ont un grand débit. »

RAPES DE TOILETTE.

On se sert de ces Râpes pour les ongles, les talons et même les cors, que l'on use ainsi sans danger, et dont on diminue par-là l'incommodité, si on ne les guérit pas. Jusqu'ici on a fait usage de pierre ponce ; la Râpe de toilette, qui est de nouvelle invention, la remplace avantageusement pour les effets, et on la manie plus facilement que la pierre ponce.

Ce petit instrument, qui se compose de deux morceaux de peau de chien de mer préparée, est monté sur bois de rose poli ; on le trouve chez M. Chardin-Hadancourt, parfumeur, en face du pont Saint-Michel ; chez M. Lieutaud, parfumeur, rue Saint-Honoré, nº. 141 ; et chez M. Brière, parfumeur, Palais-Royal, en face de la Rotonde. Prix, 75 centimes.

Jeudi 6 février, MM. Franconi feront l'ouverture de leur nouvelle salle. Elle occupe, à l'entrée du faubourg du Temple, l'emplacement de celle où M. Franconi père attira longtems le public.

Voyage à Trianon, contenant des souvenirs sur Louis XVI, Marie-Antoinette, Henri IV, Sully etc.; suivi de quelques pièces fugitives et du *Voyage à Montrouge*, par M. de Labouisse (1).

L'auteur du Voyage à Trianon et à Montrouge, déjà connu par quelques morceaux du même genre, ne s'est pas montré au-dessous de sa réputation dans ce nouvel ouvrage; il lui fait honneur par le talent qu'il y montre et par les sentimens qu'il exprime.

Voici les vers qui terminent le Voyage à Trianon:

« Loin des lieux d'où le sort m'exile
Que le Temps marche lentement!
Non, la fraîcheur de cet asile
N'éteint pas les feux d'un amant.
En proie à mon inquiétude
Dans le calme de la forêt,
Je cherche en vain la solitude,
Pour y soupirer en secret.

Sur le portrait de ma maîtresse
J'arrête avec transport mes yeux.
Que ce présent m'est précieux!
C'est l'ouvrage de sa tendresse.
En contemplant ses jolis traits,
Qui fixent mes regards distraits,
Tout prend un ensemble magique;
Tout respire la volupté:
Ce palais est plus magnifique;
Ce jardin paroît enchanté;
Ces roses qui viennent d'éclore,
Ont plus d'éclat, plus de beauté,
Et sont dignes d'Eléonore.....

Qu'ai-je dit? Amour! quel regret!
Quoi! jouir seul de cet ombrage!
Hélas! pour un plus doux usage
Cet ombrage n'est-il pas fait?....

Adieu donc, adieu, vastes plaines,
Adieu, grottes, adieu fontaines,
Adieu, quinconces et bosquets;
Je fuis vos asiles discrets.

---

(1) Brochure in-8°. de 68 pages, imprimée par P. Didot l'aîné. Prix, un fr. 25 cent. A Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur du Roi, rue du Pont de Lodi, n°. 6.

Séjour brillant, riches domaines,
Sans l'épouse pleine d'attraits
Dont l'absence cause mes peines,
Vous ne me reverrez jamais.

M. Carson, tailleur pour femme, et son épouse couturière, rue de Chabanais, n°. 7, ne se sont point retirés, comme on en a répandu le bruit; ils continuent de travailler à l'habillement des Dames, et font des envois dans la province et dans les pays étrangers.

On trouve dans l'établissement dit *Union des Arts*, que dirige M. Vacher, rue Vivienne, n°. 18, une nombreuse collection de pendules, bronzes; de très-belle ébénisterie, des meubles riches, et plusieurs objets de curiosité.

MODES.

Depuis quelques jours le lilas est la couleur que les modistes emploient pour doubler des chapeaux noirs. Quoique la passe de ces chapeaux soit très-longue, ils sont si évasés, que non seulement la figure, mais tout le dessus de la tête sont à découvert. Presque tous les chapeaux actuels ont ceci de remarquable qu'il n'y a sur le bord ni blonde ni tulle. On voit encore des chapeaux de pluche, et en assez grand nombre. Le velours plein, gros bleu ou noir est aussi assez commun. Aux plumes rondes de marabout ont succédé de très-longues plumes d'autruche, larges et plates. L'espèce d'aigrette, que l'on met sur quelques toques, ne diffère d'un oiseau de paradis que parce qu'elle est blanche. Les toques-turbans se font toujours en mousseline claire avec des chefs, ou avec du satin blanc et de la mousseline. Sur le côté de la passe, toute droite, de quelques capotes de satin rose, figure un très-large et très-long nœud d'étoffe pareille. Les lingères ajoutent chaque jour quelque ornement au dôme que forme le haut de leurs cornettes. Tantôt ce sont des broderies à jour entre des bouffettes, tantôt des pattes en demi-losange, en dent de scie, qui montent, descendent ou se contrarient. Ces pattes sont garnies de dentelle ou de mousseline claire. Comme les cornettes de perkale ont la même forme et sont aussi ornées que celles de mousseline brodée, quelques femmes en font, même pour sortir, leur coëffure de jour. Trois rangées de boutons sur le devant du corsage d'une robe, faite à guimpe, par conséquent trois rangées de boutons inutiles, (voyez la gravure 1624) sont un ornement très-commun. Beaucoup de robes ouvertes et quelques spencers ont, depuis le col jusqu'à la ceinture, une échelle de gances plates, attachées à des olives. Quelquefois la gance du bas est très-courte, et il y a progression jusqu'en haut : le plus souvent, toutes les gances sont de la même longueur. Le bout des manches est toujours froncé avec art.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1624.

(1624.)



Chapeau de pluche. Robe de Mérinos, garnie en pluche.

N°. 8. (Vingt-unième Année.) 10 Février 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trimre. pour l'étranger.*

PARIS.

Ce 9 Février 1817.

Sur treize nouveautés jouées en janvier, on compte sept à huit succès; ce n'est pas trop mal commencer l'année. *Nous l'échappons belle*, au Vaudeville, et *l'Egoïste*, aux Variétés, n'ont pas eu de lendemain. Ces deux pièces n'ont entr'elles que ce point de ressemblance, car la première est fort insignifiante, (quoiqu'elle soit de deux *momusiens*), et la seconde très-spirituelle. Aussi l'auteur de ce dernier ouvrage l'a-t-il retiré du répertoire des Variétés, comme faisant *disparate* avec les chefs-d'œuvre qu'on applaudit à ce théâtre.

La Suite des Deux Philibert, à l'Odéon, a pour but d'offrir Philibert le mauvais sujet, *corrigé*. Les spectateurs ont prouvé qu'il avoit besoin de l'être encore. Celle de *Gaspard l'Avisé* a été beaucoup plus heureuse au Vaudeville. C'est une bluette agréable que le jeu de Joly et de Philippe, rend très-piquante.

Le Vaudeville doit offrir dans quelques jours *la Tête de mort*, sous le titre du *Masque* ou *les Epouseurs*. Il est aisé de deviner que le prétendu squelette est une jolie femme. On verra ensuite au même théâtre *le Nouveau Pourceaugnac*, ou *les Mystificateurs mystifiés*, farce de carnaval. On répète à l'Odéon *l'Ours au Sérail*, ou *le Sultan Mysapouf*, que l'on jouera le jeudi gras. On verra presqu'en même temps *le Tyran peu délicat* aux Variétés; *la Tête de mort* à la Porte Saint-Martin; *Madame Angot au Sérail*, à l'Ambigu; et le fameux *Pied de mouton*, à la Gaîté, avec des décorations nouvelles. *

A MA SŒUR.

Ma belle et chère amie,

J'ai devant les yeux dans ce moment la femme la plus étonnante, la plus désobligeante, la plus extravagante qu'il y ait peut-être au monde. C'est une femme de province qui a des spasmes, qui pleure, qui est d'une sensibilité épouventable. Ah! si je savois que je dusse être jugée à Paris comme je la juge elle-même, je mourrois de honte, et il y a longtemps que j'aurois repris le chemin de notre ville.

Cette femme est vieille, elle veut passer pour jeune. Elle a de fort minces revenus, elle veut passer pour riche. Elle est maigre, elle a dix jupons et veut paroître avoir de la fraîcheur et de l'embonpoint. Elle a un accent très-prononcé et elle se dit Parisienne.

Elle parle de tout, tranche sur tout ; elle croit qu'elle a le secret de tout ce qui se passe. Elle vous dit dans l'oreille des nouvelles qui courent les rues. Elle a donné à mon mari des *Noëls* qu'on trouve dans l'Espion Anglais et qu'elle croyoit sortis d'hier du cerveau de nos chansonniers.

Au total cette femme nous amuse beaucoup. Nous sommes des provinciaux, à la bonne honne heure, mais non pas de cette force-là. Nous savons tout ce qui arrive dans sa maison ; combien elle a de domestiques mâles et de femmes de chambre ; comment elle sait faire les crêmes, les confitures et les coulis. Elle entremêle cela de réflexions sur les romans du jour et sur les actrices en vogue. Elle a une manie charmante et qui nous divertit par dessus tout, c'est qu'elle estropie tous les noms et indique de travers toutes les qualités. Elle prend des danseuses pour des chanteuses, des acteurs tragiques pour des niais du boulevard, des barbouilleurs pour des peintres, des faiseurs de devises pour des poëtes, des arracheurs de dents pour des docteurs de la faculté, et des professeurs de physique amusante pour des orateurs d'athénée.

Mais c'est assez t'entretenir d'une telle personne. Parlons de mon mari, de mon cher mari, qui se fait faire des habits tous les jours et qui devient coquet comme une vieille femme. Il a une redingote à olives, un pantalon large à boutons de métal, des bottes à plis, un chapeau à gance. Ce qui ne l'empêche pas de crier contre mes chapeaux, mes fleurs et mes plumes. J'ai appris une chose, c'est qu'il y a ici des marchandes de modes qui sont tout à fait pour les femmes de province, et d'autres, tout entières pour les femmes de Paris.

Les Parisiennes veulent de la simplicité, de l'élégance ; elles fuient les couleurs tranchantes, les gros bouquets, les lourds chiffons.

Les Provinciales, il faut l'avouer, aiment au contraire ce qui a de l'éclat, ce qui brille, ce qui éblouit.

A Paris on veut plaire, en province on veut étonner.

A Paris on s'habille un peu plus pour soi, en province un peu plus pour les autres.

A Paris on ne manque jamais de goût, en province on manque souvent de tact.

Arrêtons-nous et ne tombons pas dans la critique amère. Imitons les Parisiennes, qui sont en général plus indulgentes pour nous que nous-mêmes. Si quelquefois elle se moquent légèrement de nos façons, elles finissent toujours par nous louer d'une foule d'avantages qu'elles nous découvrent et qu'elles nous envient, à ce qu'elles disent. Elles ne se lassent point d'admirer nos solides vertus, notre économie, notre santé....

Mon mari, voyant que mon estomac se fatiguoit de rester sans rien prendre depuis 9 heures jusqu'à 5 ou 6, me fait à présent manger quelque chose entre le déjeûner et le dîner.. En province je le gronde d'aller au café, à Paris j'y vas avec lui. Il me fait servir un consommé, ou une tasse de chocolat, ou une cotelette, pendant qu'il parcourt 6, 8 ou 10 journaux.

Quand il a fini je lui demande ce qu'il a vu dans ces gazettes, il n'en sait pas un mot, il oublie à mesure qu'il apprend, et pourtant il ne seroit pas content s'il se couchoit sans avoir fait ses lectures quotidiennes. Tout voir est le principe de mon mari, en sorte que samedi prochain nous irons à ce fameux bal masqué qui n'a pas l'air de mériter cette année sa réputation. Je suis bien sûre de m'y fatiguer et de n'y avoir aucun plaisir. Je n'ai jamais eu que du dégoût pour les mascarades, les intrigues et les nuits sottement passées. Mais enfin je suis à Paris pendant le carnaval et il faut bien y faire quelques inconséquences.

Nous partirons dans les premiers jours de carême. Je suis trop polie pour dire que nous irons faire pénitence en province. Mille douceurs nous attendent dans notre famille. Nous retournerons sans regret à nos parties de boston et de reversi. Toutefois mon mari n'a pas encore retenu les places à la diligence, et ce n'est que quand il s'y sera décidé, qu'il me sera permis de t'écrire ma *dernière lettre*.

Adieu, belle et bonne, je t'embrasse de tout mon cœur.

FÉLICIE B.

PORTRAITS.

Une collection de portraits de personnages illustres est non seulement un moyen de distraction, un objet de curiosité, en ce qu'ils conservent les costumes du tems où ils ont été peints; mais un sujet de méditations, parce que ces peintures fixent nos idées sur les individus qu'elles représentent.

Leur arrangement méthodique produit un effet étonnant sur la mémoire; nous voyons, pour ainsi dire, d'un coup-d'œil les contemporains de chaque siècle, et l'esprit est conduit insensiblement à la connoissance historique de ce période de temps.

A ces utiles résultats on peut ajouter une considération importante, c'est la faculté qu'un pareil recueil aura de donner l'éveil au génie ou de faire faire au spectateur un retour sur lui-même. Tout le monde sait l'histoire de cette courtisanne d'Athènes qui, au milieu d'une orgie avec ses amans, jeta par hasard les yeux sur le portrait d'un philosophe qui se trouvoit en face de son siège : l'heureux caractère de tempérance et de vertu qu'exprimoit ce portrait, lui fit sentir si vivement la honte de son état, qu'elle sortit de la salle à l'instant et renonça pour toujours à la débauche.

« Rien, dit Vigneul-Marville (Bonaventure d'Argonne) dans ses *Mêlanges d'Histoire et de Littérature*, (3 vol. in-12, 1701) n'est plus agréable à la curiosité des yeux, que les portraits des hommes célèbres. » Un ancien philosophe, invité un jour par un célèbre artiste à voir une suite de paysages, lui répondit : « J'aime à regarder les paysages à la campagne, quant aux personnages illustres, rien ne me fait autant de plaisir que de contempler leurs traits. »

Cette façon de penser est fondée en raison. Les grands personnages lorsqu'on ne peut plus les voir qu'en peinture, ré-

clament notre attention ; mais un paysage se voit toujours avec plus de plaisir en réalité. « Un paysage, disoit le lord Oxford, quelque fidèle qu'il soit, ne laisse aucune trace dans la mémoire. Un tableau historique est perpétuellement faux pour une infinité de détails de costumes et pour la manière dont les personnages sont groupés ; mais un portrait fidèle est la vérité elle-même, et il fait naître plus d'idées dans une tête pensante que toute autre espèce de peinture. »

L'abbé de Marolles qui nous a laissé trois volumes de *Mémoires* (dernière édition, Paris, 1755) dit que dans sa collection de gravures qui montoit à 70 mille, se trouvoient plus de 10 mille portraits. « J'ai eu, dit-il, cette sorte de curiosité dès les premières années de ma jeunesse. »

Un homme de beaucoup d'esprit, qui mourut à Paris, vers le milieu de l'année dernière, M. le chevalier Richard de Lédans, ancien lieutenant colonel d'infanterie, ami de Ducis, avoit rassemblé 8 mille portraits, qui ont été vendus à l'hôtel des Fermes, dans la première quinzaine du mois de décembre dernier. Nous avons la satisfaction d'annoncer aux amateurs que les trois quarts des portraits historiques de cette collection ne sortiront pas de la France. Un marchand de Londres, qui recherche avec un grand empressement ces sortes de curiosités, n'est arrivé à Paris que la surveille de la clôture de la vente. Elle duroit depuis douze jours.

M. Millin, dans son Voyage en Savoie et en Piémont, qui parut au mois d'octobre de l'année dernière, dit : « M. l'abbé Pullini de Turin a une suite de 200 petits portraits, choisis, de différentes écoles (125 à l'huile, 60 à la gouache, 15 en émail). C'est la collection la plus remarquable en ce genre qu'il y ait en Italie. » Un amateur de Paris, qui recueille les miniatures depuis vingt ans, en possédoit environ 250, avant la vente de feu M. Richard ; sa collection est plus que doublée, et son intention est de publier tous les portraits dont la gravure nous manque.

On doit à des collections de portraits plusieurs productions d'auteurs intéressans par leurs recherches biographiques. Ne parlons pas de Thévet, compilateur crédule, qui mourut en 1590. Mais les *Eloges des Hommes Illustres du 17me. siècle*, par Perrault, ont été faits pour accompagner les portraits des personnages distingués de la France, à cette époque ; et Dreux du Radier, vers le milieu du 18me. siècle, ne composa son *Europe Illustre* que pour servir de texte à une collection de 600 portraits qu'Odieuvre, marchand de tableaux et d'estampes, avoit fait graver. Cet ouvrage est en 6 volumes in-4°. Un peu plus tard nous eûmes l'ouvrage de Savérien : *Histoire des Philosophes modernes*, 8 volumes in-12, avec des gravures à la manière du crayon, par François. De 1775 à 1785, M. Turpin publia *la France Illustre* ou *le Plutarque moderne* ; 51 cahiers in-4°. En 1780, M. Mérigot jeune, pour le compte d'un anonyme, mit au jour une suite de 144 portraits au trait, petit in-4°., avec un texte en regard. C'est sur ce plan qu'a travaillé M. Landon, peintre, et aujourd'hui l'un des directeurs

du Musée. Sa *Galerie historique des Hommes les plus célèbres de tous les siècles et de toutes les nations*, en 13 volumes in-12, fut commencée en 1805, et achevée en 1811. Elle comprend 937 portraits, gravés avec le goût que ce peintre met à tout ce qu'il entreprend, et accompagnés de notices très-bien faites.

Le créateur de ces espèces de livres est Paul Jove, qui a consacré sept volumes d'éloges à la mémoire des hommes célèbres des quatorzième, quinzième et seizième siècles. Il ne se décida à composer ces panégyriques que parce qu'il avait fait une collection très-nombreuse de portraits des grands hommes. La vue journalière de ces portraits lui donna de l'émulation; il se piqua d'en former une collection comme les naturalistes rassemblent des objets d'histoire naturelle, et il se livra à des recherches sur leurs caractères comme les autres, dans leurs expériences, examinent le caractère des substances qu'ils analysent.

Paul Jove avait une maison de campagne dans une île, et l'aspect en étoit vraiment romantique; elle étoit bâtie sur les ruines de la maison de campagne de Pline le jeune; de son temps les fondemens de cette habitation s'appercevoient encore. Lorsque le lac qui l'entouroit étoit calme, on voyoit sur la surface de ses eaux limpides l'image des marbres sculptés, des fûts de colonnes, et des fragmens de pyramides qui avoient autrefois décoré la demeure de l'ami de Trajan. Paul Jove aimoit la littérature et encore plus le repos; c'étoit un historien doué de l'imagination d'un poète; un philosophe nourri des douces fictions de la Mythologie. Il décrit d'une manière enchanteresse ses jardins baignés par les eaux du lac, l'ombre et la fraîcheur de ses bois, la verdure de ses côteaux, le murmure de ses fontaines, le silence et le calme de sa solitude. Les bords du lac étoient plantés d'oliviers, de jasmins et de lauriers-rose. Au centre de son habitation se trouvoit le cabinet où il avoit réuni, avec beaucoup de dépenses et de soins, les portraits des hommes célèbres; ce fut pour honorer ces tableaux qu'il composa ses éloges, que l'on regarde encore aujourd'hui comme très-curieux, tant par les faits qu'ils conservent, que par l'heureuse concision avec laquelle les caractères sont tracés.

Il y a une précaution à prendre dans les collections des portraits; c'est de ne s'attacher qu'à ceux qui sont authentiques. Les portraits mal peints, ou qui manquent de ressemblance, ne peuvent être regardés que comme des babioles ou des joujoux d'enfant.

Honneur aux amateurs éclairés qui multiplient par la gravure des portraits intéressans. Ici doit être placée l'annonce d'un recueil de *portraits inédits des hommes et des femmes qui ont illustré la France sous différens règnes*, par M. Alexandre Lenoir, administrateur du Musée des Monumens français. Le premier portrait qu'offre cette collection est celui d'Héloïse, vue de face. Les artistes du temps n'avoient rien fait pour conserver l'image de cette amante malheureuse. Les bustes d'Abailard et d'Héloïse, qui ont si longtems attiré des curieux devant la vieille maison du chanoine Fulbert, au cloître Notre-Dame, à Paris, n'étaient

point du temps où ces personnages vécurent, comme le costume le démontroit, mais du commencement du quinzième siècle. M. Lenoir, dont l'attention depuis plus de vingt ans, se porte sur tous nos anciens monumens, sut que le monastère où reposoit Héloïse, devoit être démoli. Par ses soins, on moula le masque d'Héloïse sur sa tête qui avoit été exhumée, et l'habile sculpteur Deseine fut chargé de faire un buste qui a servi de modèle pour la gravure dont nous parlons. Dans ce même volume, se trouvent, entr'autres portraits intéressans, ceux d'Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, d'Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII; de Marguerite de Valois, sœur de François Ier.; de Madeleine de Savoie, femme du connétable, Anne de Montmorenci; de Claude de France, fille de Louis XII; de la duchesse d'Etampes, maîtresse de François Ier., de Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II; de Jeanne d'Albret, mère de Henri IV; de Marie Stuart, femme de François II, etc. Ce volume, grand in-8º., fut publié en 1807; mais on peut encore s'en procurer des exemplaires chez le concierge du Musée des Monumens français, rue des Petits-Augustins, faubourg Saint-Germain.

LES VISITES DE NOCE.

Les visites passent pour être ennuyeuses. Moi, je les trouve amusantes. Il est vrai que je n'ai pas l'esprit fait comme un autre. Mais voyons donc si je n'ai pas quelques raisons pour moi.

Je ne parle pas des visites qu'on me fait. Celles-là, fort souvent me fatiguent. Il y a des gens qui n'arrivent jamais à propos. On annonce un poète, quand j'attends un financier; et une prude, quand je suis en train de recevoir une coquette.

Ma femme se plaint de ne voir presque que de vieilles connoissances. On sait toute leur histoire, et rien n'est piquant dans leurs discours. Elles viennent sans façon prendre le meilleur coin du feu, et elles vous retiennent jusqu'à minuit pour causer de la pluie, ou du beau temps, de la cherté du beurre et du bois, de la rareté des bonnes domestiques, et de tous ces sujets rebattus et assommans.

Parlez-moi des visites qu'on fait chez les autres. On prend son temps. On dîne de bonne heure, on se prépare au babil par un dessert pétillant. On boit un verre de champagne, on y joint le café, l'huile de Malte, on s'habille devant un bon feu, au milieu de glaces flatteuses qui répètent mille fois des attraits, des grâces, une tournure dont on se sent fort satisfait.

La toilette de la femme ne s'achève point sans de doux complimens du mari. Les souliers blancs font fort bien à la jambe; le corset, serré avec art, donne à la taille une façon toute charmante. Les plumes se balancent sur un chapeau neuf; une belle blonde garnit une jolie robe; le schall est jetté négligemment par là-dessus, et l'on part avec un petit air de conquête qui dispose à trouver aimable tout ce qu'on va rencontrer dans son chemin.

La première visite est due à une vieille parente qui se donne des manières de comtesse, et qu'on n'avoit pas vue depuis un siècle; on l'embrasse avec transport; mais elle est d'une humeur de dogue : on l'a prise *sans vert*, ou plutôt sans rouge, et son plaisant dépit est d'un excellent augure, au début de notre voyage.

De chez elle, on se rend chez la femme d'un banquier : femme à prétention sur les finances, et qui est, dit-on, pour beaucoup dans les écrits que fait imprimer son mari. Elle raisonne à perte de vue sur l'escompte et les non valeurs. Je vois ma femme qui feint de bâiller, pour s'empêcher de rire, et je demande promptement la voiture.

Nous voilà chez la femme d'un académicien. Elle est guindée comme un éloge, et fade comme un discours de réception. Son époux vient de publier un gros livre qu'on vante à l'étranger, dit-elle, mais pour lequel la France est ingrate. L'auteur paroit, il a de l'encre à ses manchettes et des trous à son habit d'institut. Quelques palmes de la broderie sont effilées, et ma femme, qui travaille comme un ange, s'offre à réparer les outrages du temps; mais l'usure ici n'est point un outrage : les coudes percés annoncent l'ancienneté des titres. Heureux celui qui, dans les séances publiques, peut paroître avec un costume rapé!

L'académicien s'apprêtoit à nous lire son introduction, lorsque ma femme, levant le siége, remet à d'autres soirées la reprise du discours.

Nous devions être témoins des scènes les plus touchantes chez la jeune madame B.*, mariée depuis quelques mois, mère depuis quelques jours. Jamais on ne vit plus mignonne accouchée! Jamais on ne vit mari plus attentionné. Il est là constamment, adressant des paroles affectueuses à la mère et au cher enfant. C'est lui qui arrange le berceau; c'est lui qui apprête le potage. Il ferme avec soin les portes, étend le paravent, étouffe le bruit des sonnettes. Ah! (dis-je à ma femme), c'est ainsi que je veux être.....

Quelles délices qu'un intérieur pareil! et quelle sottise à de certains époux, de mettre ailleurs leur bonheur et leur espérance!

Avant mon mariage, j'étois véritablement fort inconsédéré. Je n'avois l'intention de blesser personne, mais pourtant je laissois échapper de petites phrases mordantes, qui me faisaient des ennemis où j'aurois dû me faire des amis.

Je confesse aujourd'hui mes torts, je m'en repens, et je deviens un modèle de mesure et de conduite.

J'avois lancé par mégarde, je ne sais quel propos, sur une jeune demoiselle fort belle et fort sage. Elle s'étoit mariée depuis, et je craignois qu'elle n'eût conservé de tristes impressions contre moi. Je me présentois donc devant elle avec une sorte de défiance.

Mais que les femmes sont indulgentes, et quelles ressources il y a dans leur âme! Leur esprit a besoin de se distraire des pensées fâcheuses, leur cœur a besoin de pardonner; c'est un puits de bonté!

J'ai été reçu comme un ami fidèle. Un accueil tendre a payé mes incartades. La soirée, que je craignois de voir semée d'épigrammes, s'est passée en madrigaux. C'est peut-être ma femme qui m'a valu cela. Car, soyez certain qu'une femme adroite et spirituelle influe considérablement sur l'opinion qu'on prend de son époux, et sur les égards qu'on a pour lui.

Quoi qu'il en soit, je n'ai eu qu'à me féliciter partout de la manière dont on m'a traité. Un diplomate, que nous avons rencontré dans une maison, m'a assuré que j'étois né pour les hautes entreprises; un grand seigneur m'a montré une bienveillance merveilleuse; un médecin m'a prédit que j'aurois une nombreuse lignée..... Ma femme a été comblée d'hommages, et moi de complimens; ce qui nous a mis dans le cas de dire, à notre retour, en défaisant notre toilette, et en nous regardant encore marcher l'un devant l'autre avec complaisance, que le monde n'étoit point trop à dédaigner, qu'on y voyoit des gens fort agréables, et qu'au total, c'étoit une chose très-intéressante que *les Visites de Noces.*

EUGÈNE **

MODES.

Les chapeaux ne changent point de forme, c'est-à-dire, que la passe est toujours très-grande et fort écartée du front. Quant aux ornemens, les fleurs sont peu en usage. En revanche, les plumes et les rubans tout unis jouent un grand rôle. Ces rubans sont presque toujours couleur de rose ou blancs. On fait avec des rubans découpés en chicorée, tantôt des guirlandes, tantôt des demi-guirlandes pour mettre devant la forme des chapeaux: non-seulement la guirlande ne fait pas toujours le tour de cette forme, mais souvent elle est beaucoup plus courte d'un côté que de l'autre. Les plumes duveteuses de marabout ont une destination nouvelle; on s'en sert pour border les passes de quelques chapeaux blancs. La faveur dont avoit joui la couleur lilas pendant quelques jours, ne s'est pas soutenue; on est revenu au rose. La couleur citron est employée par quelques modistes. Avant la mode des coëffures à la chinoise, les cheveux nattés formoient une couronne sur le sommet de la tête: cela se pratique de nouveau. Les coëffeurs font beaucoup de turbans, ou pour mieux dire, de toques-diadêmes avec du velours amaranthe, noir, gros vert. La coëffure, n°. 1625, que l'on appelle une demi-chinoise, est fort à la mode pour les jeunes personnes.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1625.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du* 1er ou *du* 15.

(1625.)



Spencer à la hussarde. Robe de Perkale.

N°. 9. (Vingt-unième Année.) 15 Février 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les N*os. 439 *à* 457.

A MA SOEUR.

Ma chère amie,

Nous venons de voir une jeune personne qui, de peur d'engraisser, a pris du vinaigre, et qui a si bien fait, qu'elle est aujourd'hui hypocondre et paralytique.

Puis, une dame maigre qui, pour engraisser, au contraire, mange des panades à l'œuf. Le remède n'opère pas. La peau perce toujours les os de la pauvre dame; et c'est dommage, car elle est fort bien faite de sa personne, et elle a un esprit le plus gracieux du monde. Mais l'esprit n'est pas et ne donne pas de l'embompoint.

On dit que les Parisiennes sont paresseuses, qu'elles ne savent faire que de la musique et qu'elles n'ont nul goût pour les ouvrages à l'aiguille. J'en vois une dans ce moment en face de mes croisées, qui est assurément bien une petite-maîtresse, et qui joue de la harpe, du piano, de la guitare; elle doit aller ce soir au bal, et sa couturière lui a manqué de parole; elle coud de la blonde à une robe rose, et on la prendroit, à l'adresse qu'elle montre, pour une femme qui n'a fait autre chose de sa vie.

Il m'est venu ce matin un colporteur et une revendeuse à la toilette. On sait que je dois bientôt quitter Paris, et l'on s'imagine que j'ai de grandes emplettes à faire. Il y a toujours dans ce cas-là des officieux qui vous envoient les marchands.

Le colporteur dit qu'il arrive d'Angleterre tout exprès et en quatre bateaux, pour me vendre des bas de Londres. Je me laisserois volontiers prendre à ces contes; mais mon mari n'aime pas ces gens qui s'introduisent dans les maisons sous prétexte de débiter leurs *affiquets*, et qui parfois vous emportent les vôtres.

Mon mari est fort soupçonneux de toute manière ; il m'a boudée et querellée pour l'accueil que j'ai fait à la revendeuse ; il prétend fort plaisamment que ces femmes discrettes ont toujours d'autres desseins que ceux qu'elles affichent.

Ces accusations sont injustes. Mon mari est de mauvaise humeur toutes les fois qu'il s'agit d'acheter quelque chose pour moi, voilà le fait. Ces marchandes sont obligeantes et accommodantes. Malgré les cris de mon bourru d'époux, je me suis fait présent d'une jolie douzaine de chemises, garnies et brodées à jour. Pour le consoler et lui fermer la bouche, j'ai pris pour lui des cravattes qui sont de la plus grande finesse et d'une ampleur qui lui permettra de faire tous les nœuds qu'il voudra.

C'est ainsi qu'au lieu d'une dépense on en fait deux. Il y auroit de l'économie à ce qu'un mari fût raisonable.

Le mien prêche sans cesse, et c'est lui qui a besoin d'être prêché. Il n'a plus ni ordre, ni mesure ; il donne sans compter à ses tailleurs, et je ne doute pas qu'il n'ait plus d'une fois payé deux fois ses culottes.

Je l'avois prié de m'apporter un registre pour y inscrire toutes nos petites opérations de ménage ; c'est un *album* qu'il m'a acheté, déjà tout rempli des *croquis* de nos académiciens et des *pensées* de nos moralistes. Il veut que je mette à côté de cela les *comptes de cuisine*, et cet échantillon te fait voir quelle est sa folie.

Il a depuis peu une passion pour les brochures. Un marchand de nouveautés du Palais-Royal les lui procure toutes le jour même où elles paroissent ; il lit cela en prenant son café, c'est l'affaire d'un instant. Il n'y a rien de plus commode. Les longs ouvrages nous font peur. Ce n'est pas le siècle des in-folio. On nous offre des *Voltaire* en douze volumes, des *Buffon* en six, des *Racine* en deux. Les Extraits, les Abrégés, les *Esprits* de nos classiques sont à la mode. Mais nous n'avons encore guère le temps de les parcourir. On juge un auteur sur la préface de son livre, ou sur la *Notice* de l'éditeur.

Il est certain que nos Bibliothèques d'à présent sont effrayantes. Ne pouvant tout lire, on ne lit rien. La vie d'un homme suffirait à peine à déchiffrer tous les titres de nos livres et de nos manuscrits. Quand on pense que le dépôt de la rue de Richelieu compte à l'heure où je t'écris, près de trois cent mille volumes, tandis qu'il n'en avait que neuf cent sous Charles V, et cinquante sous son père, le Roi Jean. Si les choses continuent à aller de ce train, il faudra bientôt mettre la salle de l'Opéra en tablettes. Le parterre deviendra un salon de lecture, et le foyer des Actrices, un cabinet d'antiquités

Nous avons des billets pour le Musée Royal. Nous y sommes allés deux vendredis de suite. Les tableaux y sont fort bien arrangés. On est tout glorieux d'y retrouver l'Ecole française, si riche et si belle. Malgré les pertes qu'elle a faites, la galerie est toujours digne des regards de l'amateur : et Paris est encore la ville des Arts !

Un Art que l'on cultive ici, avec un merveilleux succès, c'est celui de la pose des fleurs et des plumes sur les toques et les chapeaux.

En province, on croît que ce n'est rien, et l'on n'y prend pas garde; mais à Paris c'est une grande affaire, et il y a telle femme qui jamais ne sort qu'avec des plumes que Mademoiselle Pépin ou telle autre modiste célèbre a posées.

Mais à propos de livres, j'ai oublié de te dire que je t'en porterai un assez curieux. Ce sont des lettres qu'un jeune Gascon écrivoit à une Périgourdine. Ces lettres étoient en vers et en prose, comme celles de Voltaire. La dame répondoit sur le même ton et tu crois peut-être que le recueil se compose des demandes et des réponses. Mais non, le poète, pour ne pas démentir le caractère de ces messieurs, n'a conservé que ses lettres à lui : il a brûlé les autres; il appelle cela de la discrétion.

Mon mari va passer ce matin à la poste pour avoir des chevaux. Nous voulions d'abord partir par la diligence et confier notre calèche à un roulier. Mais le temps se mettant au beau, nous garderons notre voiture et nous voyagerons à petites journées. C'est de meilleur ton.

Je t'embrasse par estafette en attendant que j'aille te serrer tendrement et tout de bon contre mon cœur.

Ta fidèle F.**

L'Enfant lyrique du Carnaval; Choix des meilleures Chansons joyeuses, anciennes, modernes et inédites; par M. Ourry, membre du Caveau-Moderne, deuxième année, 1817 (1).

Les collaborateurs les plus renommés de M. Ourry sont MM. Antignac, Armand-Gouffé, Brazier, Coupart, de Béranger, de Rougemont, Desaugiers, Merle et Moreau.

Voici trois couplets de la *Complainte du Bœuf-Gras*, par M. Antignac :

AIR : *Mon Père étoit pot.*

Sur mon volume et sur mon poids,
C'est en vain que l'on glose;
Comme un autre ici-bas, je dois
Compter pour quelque chose.
J'ai plus d'un attrait;
Sur moi l'on pourroit

---

(1) Un volume in-18. Prix : 1 franc 50 centimes, et, par la poste, 2 francs; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°, 30, et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, du côté du jardin.

Peut-être faire une ode :
Car, vu ma grosseur,
J'ai l'insigne honneur
D'être un Bœuf à la mode.

Au bruit des fifres, des tambours
Toute la capitale
Peut admirer, pendant trois jours,
Ma pompe triomphale.
Sans être bien fin,
Sur ma triste fin
Je ne puis me méprendre ;
Car on dit : hélas !
Plus il sera las,
Plus le Bœuf sera tendre.

Mon maître, ne négligeant point
Son utile système,
Doit me faire arriver à point
A la fin du carême ;
Et si mon filet,
Bien mariné, plaît
A quelque maître Jacques,
Je vois l'inhumain,
Qui, le verre en main,
Avec moi fait ses pâques.

C'est dans la chanson de M. Ourry, intitulée *Prospectus des Montagnes-Russes*, qu'a été pris le sujet d'une des deux gravures qui ornent le volume. Cette pièce est composée de huit couplets, voici le second.

AIR : *Du Ballet des Pierrots.*

Des fiacres c'est la providence ;
Ils ont retrouvé leurs beaux jours.
Ils voiturent ici l'enfance,
L'âge mûr, l'âge des amours.
C'est un flot qui vers nous s'écoule
Que ce bon peuple parisien.
Comme on le roule, roule, roule,
Comme on le roule, roule bien !

Tableau du Royaume de Caboul, et de ses dépendances, dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et costumes de cet Empire ; par M. Mounstuart Elphinstone,

Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Caboul, traduit et abrégé de l'anglais, par M. Breton (1).

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

La vallée de Cachemire est de toutes les parties du royaume de Caboul celle qui doit le plus intéresser les dames. Là se fabriquent ces fameux schalls qu'on recherche toujours en France, quoique notre industrie en fasse journellement des imitations qui approchent de la perfection.

« Le métier à fabriquer les schalls, dit M. Mounstuart Elphinstone, consiste en un chassis de bois. Les ouvriers qui y travaillent sont de deux à quatre. Il n'en faut que deux pour les schalls unis; et l'on se sert d'une navette longue et étroite, mais pesante. Les schalls de couleurs variées sont faits avec des aiguilles de bois; il y a une aiguille séparée pour chaque couleur, et dans ce cas on n'emploie pas la navette. L'opération est très-lente par cette raison. Un schall d'une qualité supérieure exige une année entière de travail, tandis que l'on en fait six à huit d'une espèce commune, dans le même espace de temps. Pour peu que ces tissus soient compliqués, ou d'une qualité superfine, on n'en fait pas plus du quart d'un pouce dans une journée, quoique trois ouvriers y travaillent à-la-fois.

« Les schalls dont les dessins sont compliqués se font par pièces séparées, sur différens métiers; par exemple, on fabrique ici la pièce unie du milieu, là les bordures. L'oustang, ou chef des ouvriers, surveille constamment les hommes qui travaillent sous ses ordres. S'ils ont à copier de nouveaux modèles, il leur indique les figures, les couleurs, les fils qu'ils doivent mettre en œuvre, et leur en présente l'original dessiné sur un papier. Quoique l'envers du schall soit toujours en dessus, l'oustang ne se trompe pas sur les détails les plus minutieux.

« Quand les marchands en gros commandent beaucoup de schalls à-la-fois, ils louent un certain nombre de métiers qu'ils font opérer sous leurs yeux. Ils se procurent aussi la laine filée et teinte, et la font tisser dans leur maison. Cette laine ne se trouve pas dans la province de cachemire, mais dans le Thibet et dans la Tartarie; et c'est improprement qu'on l'appelle laine, puisque ce sont des chèvres qui la produisent.

M. Mounstart Elphinstone dit que seize mille métiers sont employés à la fabrication des schalls. En supposant qu'il sorte cinq schalls de chacun, le montant total sera de quatre-vingt mille.

La mode des schalls de cachemire a pris naissance à l'époque

---

(1) Trois volumes in-18, ornés de quatorze planches, gravées au pointillé. Prix, 10 fr.; et, par la poste, 11 fr. 50 cent. Figures coloriées, 15 et 16 fr.; papier vélin, 30 et 31 fr. 50 cent. A Paris, chez Nepveu, Libraire, passage des Panoramas, n°. 25.

de notre expédition d'Egypte. On ne s'étoit nullement occupé de ces précieux tissus dans le temps où notre commerce étoit le plus florissant dans l'Indoustan. M. le Gouz de Flaix raconte qu'en 1778 il en apporta quelques schalls, qu'il offrit à des dames, en croyant leur faire un présent très-agréable; mais elles daignèrent à peine les regarder : ce n'étoit pas la mode.

MASQUES.

Claude Noirot, juge à Langres, et Jean Savaron, président du tribunal de Clermont en Auvergne, ont tous les deux (en 1607 et 1611) écrit sur les masques, et leurs ouvrages fourmillent de citations; mais un auteur qui, à lui seul, eût fait connoître plus de particularités sur les Saturnales que tous les autres auteurs anciens, Martial, se trouve rarement parmi les autorités que ces érudits invoquent. Cette omission doit donner un nouveau prix à l'ouvrage suivant, qu'un de nos libraires va mettre sous presse :

Les Etrennes des Romains, en épigrammes, en inscriptions et en devises; ou *toutes les Epigrammes des livres treize et quatorze de Martial, sur les Présens des étrennes du premier jour de l'an et de la fête des Saturnales, ainsi que celles des autres livres relatives au même sujet*, traduites en vers français, avec le texte en regard, et des notes courantes sur les mœurs et les usages des Romains; par M. Eloi Johanneau, ancien professeur de belles-lettres, ancien censeur royal, et membre de plusieurs sociétés littéraires.

Epigramme 1re. du livre 14e., servant de préface.

Sur la Fête des Saturnales.

Tandis qu'avec éclat, au milieu des Romains,
Les brillants Chevaliers, le Sénat notre maître,
Lecteur, sont tout joyeux, glorieux de paroître,
Vêtus de la synthèse, en robe de festins;
Tandis que Jupiter, dans ces cinq jours de Fête,
Du bonnet d'affranchi veut qu'on couvre sa tête :
Que l'esclave en ces jours d'heureuse liberté,
Agitant le cornet, n'est plus épouvanté
D'être vu d'un Edile, et le regarde en face,
Aussitôt que l'hiver a fait briller sa glace;
Mes vers t'offrent ici l'image de ces jeux :
Vois le riche et le pauvre, en ces jours d'alégresse,
En festins mutuels, s'invitant tous les deux,
Se faire des présens qui les rendent joyeux,
Et recevoir chacun du sort une largesse.

LES VENTES PUBLIQUES.

A moins de les avoir fréquentées pendant quelques temps, on ne sauroit se faire une idée de l'utilité et du plaisir que pro-

curent les ventes publiques ; c'est là seulement que l'on peut acquérir sans frais et pour ainsi dire en s'amusant le talent et la réputation d'un *amateur*. D'abord, placé en seconde ligne, vous vous contentez de voir, d'écouter, sans oser risquer votre avis ; mais bientôt enhardi par les connoissances que vous avez acquises, par les jugemens que vous avez vu porter, vous ne craignez pas de mettre l'enchère sur tel ou tel objet, de décider entre un Paul Potter et un Ruisdael, entre un Wouwermans et un Teniers. Etes-vous las d'examiner des tableaux, des gravures ? vous consultez les affiches d'un café, ou à leur défaut celles des rues, et vous apprenez que le lendemain même on doit faire trois ventes très-curieuses, après le décès d'un général, la faillite d'un banquier et la fuite d'une danseuse. Vous vous y transportez un peu avant l'heure indiquée, vous vous abouchez avec le commissaire-priseur, préposé à la vente, avec les héritiers ou les créanciers, et en moins de dix minutes, vous savez de quel pays le guerrier a tiré son excellente cave, comment l'homme de finance a acquis son riche mobilier, et par quel malheur l'élève de Terpsychore a laissé saisir ses cachemires et ses diamans ! Pour peu que vous soyez connu pour *assister* régulièrement aux ventes, on vous offre de déguster tour-à-tour du Porto et du Malvoisie, du Xérès et du Tockey..... Dans une comédie nouvelle, je me rappelle avoir vu un malin commissaire qui, sous prétexte de goûter les huîtres et le vin des marchands de son arrondissement, déjeûnoit sans bourse délier ; je ne serois pas étonné que ce personnage burlesque eût été modelé d'après certains *coureurs de ventes* qui trouvent le moyen de vivre et de s'amuser sans qu'il leur en coûte presque rien. Le matin, ils guettent la vente d'un fonds d'épicerie, et se régalent, suivant leur appetit, ou de fromage, ou de raisins secs, ou d'olives de Provence, ou de pruneaux de Tours, qu'ils assaisonnent avec de la vieille eau-de-vie ou de l'excellent ratafiat. De là, ils se rendent dans une vente d'objets précieux, s'annoncent comme étant chargés par un grand seigneur d'acheter ce qu'il y a de plus riche et de plus rare, mettent quelques enchères et font redouter leur concurrence aux véritables courtiers qui, pour les faire *fléchir*, leur offrent à dîner, et finissent souvent par leur donner un pot de vin.... Si c'est dans l'été, nos spéculateurs ne se contentent point d'avoir bien employé leur matinée, ils veulent jouir le soir des plaisirs de la campagne. De quoi s'agit-il pour cela ? de consulter encore les Petites-Affiches. Ils y lisent à l'article : *biens ruraux*, qu'il y a une jolie maison de campagne à vendre à Meudon ; à l'article : *chevaux et voitures*, qu'on desire céder pour cause de départ, un charmant boguey avec cheval et harnois, rue Chauchat.... Aussitôt, ces messieurs de s'y rendre et de demander à essayer l'équipage ; on y consent et les voilà partis pour la campagne d'où ils reviennent parfois avec un melon, des pêches ou un panier de raisin qu'on leur a donné pour les convaincre de la bonté du sol !....

L'hiver leur offre d'autres ressources ; ils fréquentent les ventes de livres qui se prolongent fort tard, et y font assez bien leurs affaires. On m'a cité la spéculation de l'un d'eux qui s'amusoit à arracher adroitement deux ou trois feuillets d'un exemplaire rare ; puis se le faisoit adjuger à bas prix par la raison qu'il étoit incomplet. Rentré chez lui, il rétablissoit les pages et le lendemain revendoit le livre fort cher. Tout le monde ne fait point un commerce aussi illibéral ; des amateurs parcourent les ventes par curiosité, je suis de ce nombre. Déjà je sais au juste ce que coûte une *psyché*, et ce que l'on doit payer deux jolies *bergères*. Quelques dames de ma société m'accompagnent aussi dans mes courses ; et tous les jours elles me remercient de leur avoir appris à distinguer le *strass* du diamant, et un *Antinoüs* d'un *Hercule*.

Courez donc les ventes, jeunes beautés qui sacrifiez à la mode ; vous apprendrez à acheter, à comparer ; vous connoîtrez la valeur d'une perle, d'un rubis, et toutes les fois qu'un homme peu délicat vous offrira un brillant défectueux, vous pourrez lui dire sans craindre de vous tromper : je vois un *crapaud* (1).

* * * *

Le mot de la Charade de l'avant-dernier numéro est *Carton*.

MODES.

Quelques femmes très-élégantes portent des chapeaux de castor, à demi-poil. Il faut voir ces chapeaux de près pour ne pas les confondre avec les chapeaux de pluche. Le blanc est toujours la couleur dominante. Beaucoup de chapeaux blancs ont doublure et rebord rose. On met un rebord de marabout à des chapeaux de satin blanc, dont la passe est recouverte d'un tulle brodé. Les plumes plates sont quelquefois boîteuses : une moitié est blanche, et l'autre couleur de rose ou lilas. Des remplis ou des rouleaux lilas et une grappe de lilas ornent quelques cornettes de tulle. On voit même des chapeaux lilas ; mais le nombre en est très-petit. Des cheveux lisses et une grosse natte servent à former presque toutes les coëffures de bal. Les coëffures de présentation se font avec des plumes d'autruche au nombre de quatre ou de cinq, ou avec autant de plumes de marabout. Si c'est un turban, il faut qu'il soit lamé en or ou en argent, conformément au manteau.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1626 et 1627.

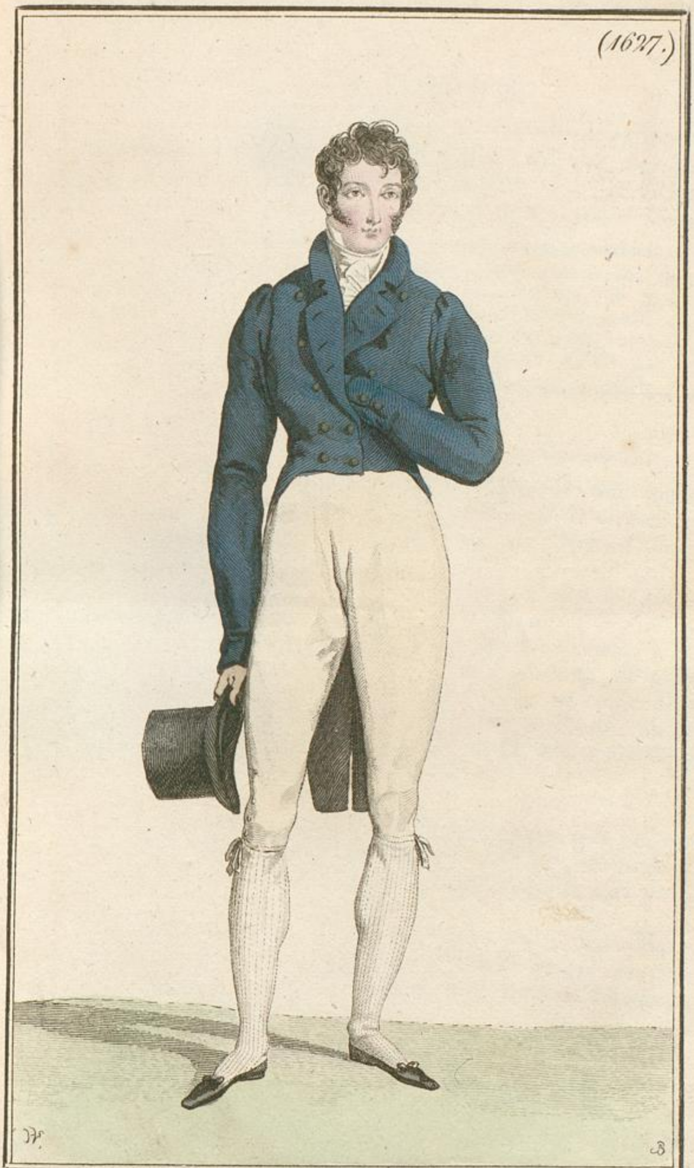
---

(1) On appelle crapaud, une tache plus ou moins grande qui se trouve dans un diamant.

(1626.)



Costume de Bal.



Costume de Bal.

N°. 10. (Vingt-unième Année.) 20 Février 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trimre. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 19 Février 1817.

Chaque année, l'époque du carnaval voit naître une foule de pièces qui, pour la plupart, ne survivent pas à la circonstance. Dans ce nombre on peut ranger *le Revenant*, à l'Opéra-Comique, où il est passé comme une *ombre*.

L'Ours au Sérail, qui a produit si peu d'effet à l'Odéon, qu'en sortant on se demandoit : *l'ours est il mort? les Mamans rosières*, pour lesquelles on a rajeuni de vieilles scènes.

Et *le Tyran peu délicat* que Brunet a eu beaucoup de peine à faire valoir. A l'exception de quelques lazzis, on croiroit cette parodie un véritable mélodrame. « Apprends, dit-on, au tyran empoisonné, que l'enfant a trouvé moyen de retourner le *guéridon* ; après cela, *guéris donc*, si tu peux ».

Le Masque du Vaudeville n'est point une *mascarade* plaisante ; tout se borne à la mystification d'un gascon par la prétendue *Tête de Mort*. On espère que *le Nouveau Pourceaugnac* sera plus divertissant.

L'Artiste et le Courtisan sont tombés à la Porte-Saint-Martin, mais ce théâtre espère se relever avec le grand mogol *Aurengzeb*.

Madame Angot et *le Pied de Mouton* font *fureur* à l'Ambigu et à la Gaîté.

*

LA SOCIÉTÉ POÉTIQUE.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis d'une petite ville située de la manière la plus agréable du monde. Ma maison est à l'extrémité de cette ville. Cette ville

et ma maison sont entourées de bois, de vergers, de collines, de prairies, de champs fertiles (pas cette année pourtant). Une rivière coule au bas de mon jardin, un pont est jeté en face, de tous côtés ce sont des *fabriques* charmantes, et dans le lointain, je vois les ruines d'un vieux donjon qui complettent le paysage.

Je me promène au milieu de toutes ces beautés naturelles et je suis, par elles, plus riche qu'un Crésus. Les oiseaux qui commencent à gazouiller, les ruisseaux qui reprennent leur cours et leur murmure, les arbres qui se revêtissent de leur parure verdoyante, les côteaux qui se tapissent de fleurs, tout cela me réveille, me ranime et m'inspire des vers de toute sorte, vers mélancoliques, vers tendres, vers badins, j'en fais à la douzaine, car que faire en province si l'on ne fait des vers?

J'ai des amis qui ont des goûts pareils aux miens, des mœurs pareilles, et qui riment aussi du matin au soir. Notre canton est comme un des cantons de la Grèce, et comme un de ceux où les Muses étoient le plus en honneur. Nous nous rendons sur le haut d'un rocher, et perchés là comme des aigles, nous chantons les combats ou les amours, l'air ou le feu, le ciel ou la terre, la vie ou la mort.

Quand nous avons bien chanté et que chacun de nous se sent un peu de mal de gorge, nous reprenons le chemin de la ville et nous nous rendons volontiers chez moi, parce qu'on y est plus libre que partout ailleurs.

Mes collègues ont des père et mère qui ne sont point amateurs de musique. Ces durs parens envoyent la poésie au diable et ils voudroient voir leurs fils prendre un état qu'ils appellent honorable, soit l'état militaire, soit le barreau, soit le commerce.

Mais cela est bien au-dessous de nos idées, et vous sentez que quand une fois on a été admis à la cour d'Apollon, on a un grand dédain pour la robe noire, la salle de discipline et le comptoir.

Nous voulons vivre libres et indépendans, courant les plaines comme des rapsodes et ne doutant pas qu'un jour on ne compare notre *société poétique* à celle qui s'assembloit au Céramique, si toutefois on ne nous met au-dessus.

De onze que nous sommes (c'est le nombre des planettes aujourd'hui connues), trois ont déjà fait imprimer leurs œuvres sur beau papier vélin, avec vignettes, frontispice, portrait d'auteur et tout ce qui s'ensuit. Deux viennent de réunir leurs matériaux pour les livrer incessamment à la presse. Quatre n'ont encore que de petits cahiers écrits à la main, mais avec un soin particulier, et si bien qu'on diroit que c'est de la gravure en taille douce. Ils inscrivent à la marge les almanachs dans lesquels ces morceaux ont paru. Il y a telle pièce qui a été mise dans vingt recueils, ce qui la fait trouver vingt fois bonne par le poëte. Car un objet manuscrit peut avoir du mérite, mais il n'est vraiment bon que quand il est imprimé;

c'est là ce qui garantit sa valeur, et ce qui met le sceau à la réputation de l'écrivain.

J'ai déjà parlé de neuf de nos sociétaires. Le dixième n'écrit rien, ne conserve rien; il a une facilité étonnante, et c'est toujours des impromptus qu'il nous débite. On les trouve admirables et on les applaudit vivement comme de juste. Puis on les oublie aussitôt, et il n'en est plus question. C'est une perte!

Quant à moi qui suis le onzième, j'ose me dire le fournisseur le plus intrépide de tous les journaux du royaume pour les acrostiches, les charades, les énigmes et les logogriphes. J'en fais insérer partout et partout je change d'initiales, en prenant de supposées, de composées, et tous les jours de nouvelles afin d'échapper à la gloire, qui fait trop d'envieux et cause trop de chagrins.

Je veux vivre modeste, tranquille, ignoré, j'aurai bien de la peine. J'ai peur qu'on ne me trahisse. Dans nos réunions, ce sont nos poètes sérieux qui ouvrent la séance. L'un frappe sur les tables à poings fermés en déclamant une ode ou un dithyrambe. L'autre marche à grands pas dans la salle, et des vers tragiques sortent de sa poitrine oppressée. Celui-ci avec un sourire sardonique lance les traits de la satire contre les petites-maîtresses ou les maris complaisans de notre cité; celui-là récite en versant des larmes, l'élégie touchante dans laquelle on voit retracées toutes les angoisses de la douleur que cause à une âme sensible la perte d'une tourterelle chérie ou d'un perroquet mignon.

Après eux viennent les égrillards, les faiseurs de chansons grivoises; on essuie ses pleurs, on met son mouchoir dans sa poche et l'on s'apprête à se tenir les côtés à force de rire.

Les poètes voluptueux se mêlent aux chansonniers, les noms de Vénus et de Bacchus sont répétés en chœur.

C'est alors que je prends la parole et que par forme de dessert, j'offre pour bouquet à la compagnie, des vers dont le diable lui-même qui est pourtant bien fin, ne devineroit pas le sens.

Après cela on se sépare heureux comme des princes, gais comme des pinçons et roucoulant tout le long du chemin, comme on le voit faire (suivant un refrain bien connu) aux bourgeois de Paris qui rentrent au logis en sortant du Vaudeville ou de l'Opéra.

Il ne nous manque qu'une chose, Monsieur le Rédacteur, c'est votre Journal. Nous avons tous les autres, mais le vôtre est celui qui convient le mieux peut-être à nos habitudes et à nos desseins. Ayez la bonté de nous en faire régulièrement passer les numéros. Donnez-nous exactement, non le cours de la bourse, mais le cours de la mode et croyez à notre reconnoissance. Nous avons peu de fonds à mettre dans les effets publics : les poètes qui ont les rimes les plus riches sont ordinairement ceux qui (vulgairement parlant), sont les plus

pauvres. Néanmoins, nous avons bien encore de quoi payer notre abonnement, et vous pouvez être rassuré sur ce point. Nous saurons même au besoin faire valoir les artistes que vous signalerez à notre attention, et par les détails dans lesquels je viens d'entrer sur notre société, vous pouvez juger que nous ne sommes pas indignes d'être classés au rang de vos lecteurs.

Nous attendons, pour réponse, votre Gazette et nous avons l'honneur d'être, etc.,

Pour la Société,

Le secrétaire permanent,

PAMPHILE.

LA PRISE DE TABAC.

Il y a quelques années, je me promenois souvent dans la grande allée du Luxembourg, avec un petit homme d'environ soixante ans, et dont j'ai toujours ignoré le nom. Il avoit une de ces physionomies tranquilles qui font que pour se lier d'amitié avec les gens, on se dispense de prendre des renseignemens sur leur compte. Chaque jour, il me racontoit un nouveau trait de sa vie, et l'on pourroit faire un volume d'un épaisseur fort raisonnable de toutes les contrariétés dont il avoit été l'objet.

Voici ma dernière aventure, et par conséquent mon dernier désapointement, me dit-il un soir, d'un air un peu plus sérieux que de coutume. Les caprices de la fortune ne nous guérissent pas des nôtres. On diroit que plus elle se joue de nous, plus nous aimons à jouer avec elle. J'avois cinquante-neuf ans, et je n'avois pas encore vu la mer. Cette idée me tourmentoit souvent. Il me sembloit bien cruel de vieillir sans m'être donné cette jouissance. Mon peu de fortune mettoit obstacle à mes desirs sur ce point : 1000 fr. de rentes viagères, voilà tout ce qui me reste, après avoir joui de tous les trésors de... l'espérance. Je conçus le projet de redoubler d'économie pendant quatre ans. En quatre ans, me disois-je, je puis mettre de côté 600 fr., qui suffiront de reste pour le voyage que je desire si vivement de faire. J'attendrai qu'on annonce qu'on va lancer un vaisseau dans un de nos ports.

« J'économise. Quatre ans sont longs, lorsqu'on se livre à un surcroît d'économie. Enfin, au bout de quatre ans, mes 600 fr. sont prêts. Un jour, je lis dans la Gazette qu'on va lancer un vaisseau dans le port de Cherbourg. Mon paquet étoit fait d'avance. Plein de joie, j'arrive à la diligence; et, en trois jours, je me trouve en présence de la mer. D'après les événemens de ma vie que vous connoissez, vous devinez, sans doute, ce qui m'arriva. » — Non, monsieur, lui dis-je. — Un brouillard épais couvroit la mer, à peine vis-je six toises de l'immense océan.

» Au moins, me dis-je, en voyant lancer le vaisseau, je serai dédommagé de ce fatal brouillard. Le vaisseau étoit fort

beau, paré comme un épousée de village. Dès la pointe du jour, je vins sur le rivage pour prendre une place convenable, bien que le vaisseau ne dût être lancé qu'à trois heures, trois quarts et cinq minutes. Je demeurai là, appuyé sur ma canne, observant les mouvemens des matelots dont Virgile fait une si belle description. Je sentois la faim, la soif; mais rien au monde ne m'auroit fait quitter ma place; car, en la perdant, j'aurois perdu tout le fruit de quatre ans de privations et d'inquiétudes.

» Enfin, enfin, le moment tant desiré arrive. Je fus accosté alors par un vieil officier de marine, beau parleur, qui ne dédaigna pas de donner une première leçon de navigation à un élève à barbe grise. « Soyez bien attentif, me disoit-il, au » moment où l'on coupera le cable. Rien de plus beau ne se » voit dans le monde que le mouvement du vaisseau, lorsqu'il » sillonne le flots pour la première fois,

» Et, roi des mers profondes,
» S'empare fièrement de l'empire des ondes. »

» En parlant ainsi, ce beau parleur m'offre une prise de tabac. Il se fait un coup-de-vent qui porte dans mes yeux presque la moitié du tabac contenu dans la tabatière. C'est alors que le signal est donné, et que les grands cris se font entendre avec des applaudissemens.... Le vaisseau étoit lancé; et moi, je portois mes mains sur mes yeux, pour les débarrasser de la funeste poudre. Enfin, après bien des efforts, j'ouvre péniblement les yeux, et je vois le vaisseau dans la mer, se cachant dans les brouillards.... Cela vous surprend, jeune homme; cependant le fait est exact. Je revins à Paris, sans avoir vu ni la mer, ni le vaisseau lancé. »

Ce brave homme me racontoit cette aventure avec un sang-froid qui avoit quelque chose de comique. — « Ecoutez, me dit-il, en souriant un peu : Voulez-vous savoir ce que j'ai fait pour me consoler des contre-temps que j'éprouve? Je lis l'histoire. Combien d'illustres *désappointés* elle me présente. Voyez Alexandre parcourir un cinquième de la circonférence de la terre, et lorsqu'il vient de s'exposer à tant de périls, mourir sans savoir quel sera le fruit de tant de peines. César s'expose à tous les caprices de la fortune, pour régner : il tombe mort sur les premiers degrés du trône. Le Tasse, après avoir été persécuté, avili pendant vingt ans, alloit recevoir le prix de ses talens, le dédommagement de tant de peines : vous savez qu'il mourut la veille de son couronnement au Capitole. Moi, qui n'ai ni bâti Alexandrie, ni écrit les *Commentaires de César*, ni composé la *Jérusalem délivrée*, je me console de mes chagrins, et quelquefois même j'en ris volontiers. »

A ces mots, ce brave homme m'ouvrit en riant sa tabatière; et, comme il se fit un petit coup-de-vent, il me dit d'un air grave : *Fermez les yeux, jeune homme.*

J. P.

LES AMOURS, A ÉLÉONORE,

Recueil d'Elégies, divisé en trois livres, orné de six gravures; par M. de la Bouisse (1).

« Je suis du sentiment l'impulsion fidèle ;
Ce qu'il dicte avec feu, je l'écris avec zèle,
Malgré les froids dédains, les sarcasmes amers
Du lecteur insensible, ou frivole, ou pervers,
Je veux, si je le puis, je veux dans mes ouvrages
Apprendre à l'univers, montrer à tous les âges
De l'amour conjugal jusqu'où va le pouvoir ;
Je m'en fais un plaisir, un honneur, un devoir.
Périsse la doctrine à jamais détestable,
Qui détruit de l'hymen le nœud si respectable,
D'une sainte union méconnoît la douceur,
Combat insolemment le vœu du Créateur,
Abolit jusqu'au nom et d'époux et de pères,
Fait de tous les mortels un peuple d'adultères,
Anéantit les droits qui règlent nos plaisirs,
Et ne donne aux humains pour lois que leurs désirs !

Le Franc de Pompignan.

Ce que Le Franc de Pompignan s'étoit promis de faire, M. de la Bouisse l'a réalisé. *A mon Amante*, *à ma Femme*, *à la Mère de mes enfans ;* voilà les divisions de son ouvrage.

« Lorsque, dans Milton, je lis les célestes peintures des conjugales amours de nos premiers pères, dit M. de la Bouisse ; lorsque, dans Homère, j'assiste aux touchans adieux de la plaintive Andromaque, tenant son fils Astyanax dans ses bras ; lorsque je trouve dans l'Odyssée le tableau de la fidélité de Pénélope et des pures délices du tendre hymen, je le préfère bien aux amours volages d'un des fils de Priam pour les charmes de la perfide Hélène, qui causèrent une guerre de dix ans, l'embrâsement de Troie, et la ruine de ce puissant monarque. »

M. de la Bouisse déclare qu'Anacréon, Tibulle, Catulle, Properce, Horace, lui ont souvent fourni des images, des rapprochemens ou des comparaisons ; et qu'il en a puisé dans Pétrarque, l'Arioste, le Tasse, Pope, Gessner. Il fait de Métastase une mention particulière. « J'avois, dit-il, imité toutes ses *Cantates*, et j'en avois fait des *idylles* adressées à Eléonore, parce que nul autre nom ne sauroit se trouver sous ma plume, comme nul

---

(1) Un volume in-18 de 244 pages. Prix 4 francs, et, par la poste, 4 francs 40 centimes ; sur papier vélin, 6 francs ; à Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur du Roi et libraire, rue du Pont-de-Lodi, n°. 6.

autre objet ne peut être dans mon cœur. Ces *idylles*, refondues, corrigées, adaptées aux situations que je voulois peindre, figurent à présent dans mes trois livres d'*Amours*. »

Ce volume, imprimé par P. Didot l'aîné, est orné de six gravures. Cinq sont des portraits; savoir, celui de l'auteur, dessiné par M. Chasselat; celui de Mme de la Bouisse, peint par elle-même; et ceux d'Adophe de la Bouisse, né en 1804; d'Hortense de la Bouisse, née en 1806, et d'Isaure de la Bouisse, née en 1807. La dernière gravure représente un tombeau, au bas duquel on lit ces deux vers :

Sous ce marbre repose une autre *Eléonore* :
Cœurs paternels, pleurez : c'est la tombe d'*Isaure*.

A Rome, on a une façon particulière pour l'ornement des cartes de visite. On n'y met point de vignettes en coquilles et d'amours au timbre sec, comme à Paris. On y fait graver soit une vue d'un monument antique, le temple d'Auguste ou celui d'Antonin, soit une *ville*, telle que la *villa Borghèse*, ou la *villa Albani*.

Nous avons vu une carte de l'un de nos derniers ambassadeurs près le Saint-Siége, elle portoit un dessin fort joliment fait par M. Granet, de la *villa Médicis*, où l'école française est placée, et de l'église de la *Trinité du Mont*, que M. le comte de Blacas vient de faire restaurer pour les Français qui sont à Rome.

Puisque nous avons parlé de la restauration de l'église de la Trinité, nous pouvons dire que des peintures entrent particulièrement dans ce travail. Les peintres d'histoire, pensionnaires du Roi en Italie, se sont offerts à exécuter à peu de frais les tableaux qui seront nécessaires. M. Ingres, qui a cessé d'être pensionné comme ayant fini son temps, s'occupe aussi, pour cette église, d'une composition que les amateurs de son beau talent sont jaloux de voir terminer. M. Thévenin, directeur de l'école, s'est chargé à lui seul de l'exécution des peintures de l'une des chapelles.

M. Marin, sculpteur, professeur à l'école des Beaux-Arts de Lyon, vient de terminer le modèle de la statue de Henri IV, qu'il fait pour M. Dijon, membre de la Chambre des Députés. Cette statue doit être fondue en bronze, et ensuite transportée dans l'une de nos villes de département, où elle sera érigée sur une belle place publique : l'autorisation du Roi est accordée.

Le piédestal sera en granit des Pyrénées et en porphyre.

M. Foucou, sculpteur, vient de terminer le buste en marbre de Pierre Puget.

Ce buste, qui se voit à la Sorbonne, est destiné au Musée de la ville chef-lieu du département dans lequel l'artiste a pris naissance.

M. Baquoy, graveur, rue Saint-Hyacinthe, n°. 2, près la place Saint-Michel, vient de terminer une planche, qui représente *Saint Gervais et Saint Protais refusant de sacrifier aux idoles*, d'après le beau tableau de Lesueur. Cette estampe, gravée en taille-douce, a 30 pouces de large sur 17 de haut. On imprime dans ce moment les épreuves avant la lettre.

OUVRAGE NOUVEAU.

Changemens faits aux cinq Codes, extraits des bulletins des lois; avec des observations par Julien-Michel Dufour, (de Saint-Pathus).

Un volume in-8°., prix	1 fr.	50 c.
Par la poste	2	
Idem in-12	1	25
Par la poste	1	50
Idem in-18	1	
Par la poste	1	25

A Paris, à la librairie d'éducation et de jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

MODES.

Dans les promenades, on ne voit encore que des chapeaux d'hiver; mais dans les magasins de modes, il y a des chapeaux ornés de lilas, ou de bouquets à la jardinière, composés de jonquilles, de petits lilas et de boutons de roses. Quelques-uns de ces chapeaux sont couleur citron, les autres lilas: le plus grand nombre est blanc ou rose, et la passe est bordée d'une blonde. On fait beaucoup de toques, basses du derrière, et à diadême par devant; il y en a en rose, avec un esprit sur le côté. Les cornettes de tulle, garnies de blonde, sont très-nombreuses.

Le 25, paroîtront, au Bureau du Journal des Dames, les N°s. 441 et 442 de la collection de *Meubles*, et le N°. 100 de la collection du *Bon Genre*.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1628.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart à côté du café. Les abonnemens datent du 1*er *ou du* 15.

(1628.)



Cornette de Satin. Robe garnie de Chinchilla.

N°. 11. (Vingt-unième Année.) 25 Février 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 24 Février 1817.

Le Nouveau Pourceaugnac, du Vaudeville, est une des plus jolies bluettes modernes; l'idée en est ingénieuse et l'exécution ne laisse rien à desirer.

Quelques couplets ont obtenu grace pour *le Petit Monstre* de la Porte Saint-Martin : le suivant est un de ceux qu'on a fait répéter :

AIR : *Sans mentir.*

Veut-elle faire une emplette
Chez *Nourtier*, ou *Versepui*,
Une femme un peu discrette
N'emmène pas son mari.
Elle prend robe, dentelle,
Cachemire *et cœtera* ;
Mais le marchand à la belle,
Demande-t-il qui paîra?
Pour cela *(bis)*
Les maris sont toujours là.

On répète aux Variétés *les Ci-devant Rosières*, ou *Trente ans d'absence*, dont *les Rosières* de Feydeau ont donné l'idée.

*.

MASCARADES.

Il ne faut point passer le Mardi-Gras sans dire un mot de nos folies.

Cette année, j'ai été bien sage.... Le temps de mes caravannes est passé. Le sort y a mis bon ordre.

Mais, d'autres ont ri; d'autres, ont couru les masques : il y a compensation.

Le ciel ne s'est mis au beau, et le peuple en *émouvette*, que le mardi. Les voitures ont pris leur file sur le boulevard et dans la rue Saint-Honoré. Quand on est dans une voiture, on dit qu'on s'amuse; mais mille bâillemens, répétés en chœur, font assez connoître jusqu'où va le plaisir.

Je n'ai pas vu, mais j'ai entendu le Bœuf-Gras. Sa musique étoit, comme de coutume, un peu enrhumée.

Sur ce bœuf, gros comme une maison, on met ordinairement un petit garçon de trois ou quatre ans, le plus gentil que l'on peut trouver. Pauvre petit! et pauvre bœuf! Le bœuf est sûr de son affaire, il périt le soir pour terminer la fête; et bien souvent l'enfant aussi meurt victime de ce vieil usage, très-fatigant pour lui, peu divertissant pour nous.

Cette année, l'enfant n'est pas mort, dieu merci. Quant au bœuf, il y avoit des Anglais qui le suivoient à la piste, et qui se promettoient bien d'en manger incessamment une tranche rôtie.

J'écris à la lampe, ce matin, mercredi, 19 février, et j'entends les voitures qui rentrent, les cochers qui crient, les *masques crottés* qui se disputent.

Je verrai, dans quelques heures, des figures pâles et blêmes, des yeux caves et rouges, des toilettes fanées.

J'ai un de mes neveux qui est au Lycée; il est rentré tous les jours à huit heures. Il n'y a point eu cette année de bal, ni de comédie; on a traité les Lycéens comme des élèves de Port-Royal, et pas la moindre petite irrégularité n'a troublé leurs études.

J'en ai un autre, dont l'éducation est achevée, et qui a véritablement de l'instruction. L'emploi qu'il en fait est remarquable. Il adresse de jolis vers à une actrice, et va au *trente et un*, faire l'application de ses leçons de mathématiques. Peu de semaines se passent sans qu'il ne se batte au pistolet. Dernièrement, il reçut, dans l'épaule, une balle qui le retint six jours au lit : ce matin, il n'est pas encore rentré. Il compose un livre qu'il veut intituler : *Paris*, *la nuit*. Il est à en chercher quelque chapitre.

Au-dessous de moi loge une anglaise, qui est venue en France pour sa santé, qui ne sort presque jamais, et qui est réglée comme un papier de musique.

A l'étage au-dessus, c'est une jeune champenoise, une petite brebis blanche, qu'on prendroit, à la voir, pour la réserve et la pudeur mêmes; mais il ne faut pas s'y fier, il y a souvent des visites, des allées, des venues, des commissionnaires qui apportent des billets et des fleurs; et, pour en savoir davantage, je crois qu'il n'y auroit qu'à en demander des nouvelles à mon neveu.

Cette petite femme, qui est vraiment charmante, est allée voir les masques dans un coupé fort élégant, que je ne lui connoissois pas encore. A son retour elle m'a rencontré, et elle m'a paru fort scandalisée de ce qu'elle avoit trouvé sur son chemin les plus brillans équipages remplis de danseuses du boulevart, ou de modistes des galeries de bois.

Les gens qui, depuis longtemps, ont voiture, s'amusent de cet ordre de choses; mais ceux qui, arrivés à Paris par le coche, montent par aventure en carrosse, voudroient que tout le reste des curieux allât à pied.

Le sultan Mysapouf a eu, sur le boulevard, où il a paru, plus de succès qu'au théâtre. Il étoit suivi d'une *autruche* vraiment bien représentée, et de la plus haute espèce. Son plumage, ses aîles et sa queue, faisoient envie. Quant à son ramage, on ne dit pas qu'il ait été bien saillant, mais cela prouve que l'*oiseau* n'entroit que mieux dans l'esprit de son rôle.

Certain avocat fort adroit avoit mis ses trois jeunes fils en arlequins. Un vieux spéculateur, à demi-ruiné par la hausse et la baisse, promenoit sa petite fille déguisée en giles. On étouffoit dans le passage du Panorama. Je suis entré au théâtre des Variétés, il étoit plein comme un œuf; et aussitôt que Pothier a paru, on s'est écrié, de tous les coins de la salle: Ah! le bon masque!

ARMAND. **

ECONOMIE.

Nos petites-maîtresses ne se doutent guères qu'il y a à Paris une société d'hommes sérieux et graves, de savans, d'artistes, qui s'occupe à chercher les moyens de préserver le mérinos, les cachemires, les fourrures, les witzchouras, les karricks, les plumes, des ravages de ces animaux odieux qu'on appelle teignes et qui rongent chaque année tant de merveilleux objets de toilette et de luxe.

Cette société veille sans cesse dans l'intérêt de notre industrie, de nos plaisirs et de la coquetterie des belles.

Des prix sont proposés pour être décernés à ceux qui trouveront des procédés propres à conserver les étoffes de laine, etc.; plusieurs essais ont été faits, plusieurs donnent des espérances, et l'on s'attend pour l'année prochaine à voir complétter la découverte.

Aussitôt que le secret sera connu nous en ferons part à nos abonnées.

LA CONVALESCENCE. (1)

Tendres Amours, séchez vos pleurs ;
Grâces, dissipez vos alarmes ;
Le ciel est sensible à mes larmes,
Il met un terme à mes douleurs :
La plus aimable de vos sœurs
Ne verra point le sombre empire.
Rians projets, dont je fus enchanté,
Rentrez dans mon esprit trop longtemps agité !
La bienfaisante Hygie a daigné nous sourire,
Et mon Eléonore a repris la santé.

Dans ces lieux où naquit, où mourut Virginie,
Dont Bernadin, par son génie,
A consacré le nom à l'immortalité ;
Dans cette belle et riche colonie
Où le noir africain, dès longtemps transplanté,
A soumis à nos lois et son bras et sa vie ;
Dans ce climat, des hivers respecté,
Où brille l'empire de Flore,
On vit, sous les traits de l'Amour,
Naître ma chère Eléonore.
Jour fortuné, tu reviens en ce jour !
Echapper au tombeau, n'est-ce pas naître encore?

Oui, déjà la santé lui rend tous ses attraits ;
Ses yeux sont plus brillans, et son teint est plus frais.
Ah ! pour moi quel bonheur s'apprête ;
Grâces, Amours, ne pleurez plus ;
Vos regrets seroient superflus.
Mais venez près de nous, que rien ne vous arrête ;
Grâces, Amours, venez de nos plaisirs perdus
Rendre à mes vœux l'époque fortunée,
D'un cortège brillant entourer l'hyménée,
Et présider à tous ses attributs.

---

(1) Extrait des *Amours, à Eléonore* ; recueil d'élégies, divisé en trois livres; par M. de la Bouisse. Un volume in-18 de 244 pages. Prix, 4 fr. ; et par la poste, 4 fr. 40 cent. ; sur papier vélin, 6 fr. : à Paris, chez P. Didot l'aîné, imprimeur du Roi et libraire, rue du Pont-de-Lodi, n°. 6.

Quel doux moment, quel beau jour, quelle fête,
Quand je pourrai, sur l'autel de Vénus,
Conduire aux yeux de tous ma timide conquête;
Et triomphant de ses refus,
M'énorgueillir de sa défaite.

UN BEAU DANSEUR.

Comment fais-tu, disois-je à Ferlac, pour être bien mis, pour fréquenter la grande société, pour avoir un logement somptueux, un guigue élégant? Je ne te connois qu'un mince emploi et pas un sou de patrimoine.... Joues-tu? Es-tu heureux à la loterie ou au creps, au billard ou au trente et quarante? — Non, mon cher, je te dirai même que je ne spécule ni sur la hausse ni sur la baisse; que je n'ai d'intérêt ni dans les Montagnes Russes, ni dans les Promenades Egyptiennes; je ne fais, je ne sais rien, mais j'ai la réputation d'un beau danseur.... — Et ce talent te dispense de travail et de fortune? — Assurément; tu vas en juger: la population de Paris est évaluée à un demi-million de personnes, sur lesquelles on en compte deux cent mille qui dansent, mais peut-être pas vingt qui dansent bien; or, suppose qu'il y ait 2200 bals par an, ce qui fait en compte rond six par jour, et vois combien ces vingt bons danseurs doivent être fêtés, courus! Quand je dis vingt danseurs, je me trompe, car de ce nombre il faut retrancher ceux que leurs affaires, leurs bonnes fortunes, ou une maudite entorse, enlèvent à la société. Je les réduis donc à douze; certainement, ce n'est pas trop pour exploiter la capitale de la France: aussi, loin que les invitations me manquent, je ne sais la plupart du temps à laquelle je dois me rendre. Ce n'est que depuis ce Carnaval seulement que j'ai mis un peu d'ordre dans mes affaires, et voici comment je m'y suis pris; j'ai placé sur mon bureau huit cartons ainsi étiquetés:

Bals ministériels,
Bals diplomatiques,
Bals où l'on cause,
Bals où l'on mange,
Bals où l'on joue,
Bals masqués,
Bals bourgeois,
Bals d'enfans;

Et j'ai réservé une boîte particulière pour les bals de noces. A mesure que les invitations m'arrivent, je les classe méthodiquement, et j'organise mon service (c'est-à-dire, le service de mes jambes) de manière à ce qu'elles ne soient jamais trop fatiguées: par exemple, après un bal d'étiquette dans lequel il m'a fallu déployer toutes mes grâces et toute ma vigueur, je me délasse

dans un bal de bouillotte ; et à la suite d'un bal de famille, dans lequel j'ai été obligé de faire danser la maîtresse de la maison, ses trois filles et ses deux nièces, je vais dormir dans un bal masqué....

Ma danse est proportionnée aux sociétés que je fréquente. Chez les grands, je plais ; chez les financiers, j'étonne ; chez les bourgeois, j'éblouis.... Ma toilette se règle aussi d'après les personnes auxquelles j'ai affaire : avec les premiers, je n'use que d'une élégante simplicité, ce qui fait dire de moi : « Que je brille autant par ma modestie que par mon talent » ; avec les gens à argent, je déploie du luxe, sachant très-bien qu'ils ne fêtent que ceux qui paroissent n'avoir besoin de rien ; enfin, dans les maisons d'un rang subalterne, j'affiche des prétentions et même de l'impertinence, ayant éprouvé mille fois qu'on y est d'autant plus considéré qu'on est plus extraordinaire, et d'autant plus goûté qu'on est plus ridicule ! Tu me diras peut-être qu'avec ce genre de vie on s'amuse, mais on ne s'enrichit pas ; c'est tout justement l'inverse, et voici pourquoi. Chez moi, la danse n'est pas un plaisir, c'est une étude et une spéculation ; si je me trouve pour la première fois dans une société nombreuse, ne crois pas que j'aille inviter la femme la plus jolie ou celle qui me paroît la plus aimable. Je demande sans affectation quelle est la personne qui danse le mieux : du moment qu'elle m'est désignée, je m'approche d'elle, je la félicite sur son talent distingué, je lui persuade sans peine que ce talent ressortira bien davantage s'il est secondé par un jeune homme qui aime passionnément la danse, et qui la cultive avec succès (comme moi par exemple); bref, je m'offre pour être son partner. La gavotte commence, on nous admire, nous nous admirons réciproquement, nous convenons de suivre les mêmes bals, de danser toujours ensemble, la mère de la jeune personne ratifie cet accord ; et si le hasard veut que cette mère soit riche, qu'elle ait une bone maison, m'y voilà impatronisé de droit. Si, au contraire, ma danseuse n'a pour elle que son talent et ses 18 ans, je prétexte la crainte de faire des jaloux en dansant exclusivement avec elle, et je vais offrir mes services et mon jarret à une veuve de 36 ans, qui languit dans un coin du salon. Cette aimable femme, qui n'a pas dansé depuis longtemps, est enchantée qu'un homme de mon mérite et de ma tournure, l'ait distinguée parmi cent beautés rayonnantes de jeunesse et de parure ; elle ne peut me dissimuler son contentement, sa reconnoissance ; je n'y réponds qu'en louant sa taille, sa légèreté ; une contredanse l'enflamme, une anglaise lui fait tourner la tête, et le fandango ne se termine point sans que je me sois assuré de sa main.... et de sa fortune.... Voilà ce qui m'arrive aujourd'hui.... — Quoi ! Ferlac, tu te maries ? — Oui, mon ami ; et ce qu'il y a de plus glorieux pour moi, c'est que ma future, qui connoît bien le monde, a refusé un poëte, deux géomètres, un actionnaire de la Banque de France, un corres-

pondant de l'Institut, et même un vieux maréchal-de-camp, pour prendre un beau danseur.

* * * *

RÉCRÉATIONS DE L'ENFANCE,

Par M. Le Gay (1).

Sous le titre modeste de *Récréations de l'Enfance*, l'auteur présente une jeune personne dont l'éducation a été soignée, et qui, par goût, se fait l'institutrice de ses jeunes amies : cette disposition, secondée par la complaisance de sa mère, réunit auprès de cette jeune bonne, cinq compagnes d'âges et de caractères différens. Un jour qu'elles étoient toutes aux Tuileries, jouant ensemble, une jeune enfant d'environ six ans se jette au milieu d'elles ; elle plaît aux unes, importune les autres, mais elle intéresse la bonne, qui la prend sous sa protection : là commence l'intérêt de l'ouvrage.

La petite fille, admise dans la première réunion de la société, donne occasion à un conte qui excite la curiosité des jeunes demoiselles ; les questions de chacune et les réponses, forment des entretiens animés, qui, dans leur marche facile et naturelle, répandent l'instruction morale et religieuse, la politesse et l'usage du monde, déguisés sous la forme de l'amusement.

La société s'accroît ensuite de deux frères, qui y font naître de nouvelles idées ; il en résulte un proverbe dont le dénouement amène le mot. L'émulation produit d'autres contes et d'autres proverbes ; au plaisir d'apprendre succède le désir de savoir ; un plan rapide d'étude de l'Histoire et de la Géographie, se trouve naturellement encadré dans les Récréations.

Tel est l'ensemble de cet ouvrage, dont je me borne à donner l'idée, parce que ce seroit ôter le plaisir que procure la lecture des Contes et des Proverbes, que de les analyser.

BÉZOARDS, COSMÉTIQUES D'ARABIE,

ou Boules de Beauté.

Ce cosmétique, composé des parfums les plus suaves, a été

---

(1) Trois volumes in-18, ornés de trois gravures. Prix, 3 francs, et, port franc, 4 francs, à Paris, chez Caillot, libraire, rue Pavée Saint-André-des-Arts, n°. 19.

apporté en Europe par un des savans attachés à l'expédition d'Égypte.

Il a le mérite rare et particulier d'adoucir la peau, d'en entretenir la souplesse, d'en augmenter la blancheur, d'en dissiper les gerçures et les rougeurs sans altérer la finesse du tissu.

Après avoir rapé avec la pointe d'un couteau, environ le huitième d'un bézoard dans un quart de verre d'eau, on remue ce mélange jusqu'à ce que le bézoard soit entièrement fondu, et l'on s'en lave la figure, le cou, la poitrine et les mains.

Il faut en faire usage de préférence le soir avant de se coucher.

Pour le bain, on fait dissoudre la moitié d'un bézoard dans un verre d'eau, et l'on s'en frotte le corps en sortant du bain.

Le seul dépôt est *à la Mère de Famille*, rue du Helder, n°. 1, à Paris.

MODES.

Les chapeaux nouveaux sont presque tous doublés en lilas ou en rose. Le dessus est ordinairement blanc, quelquefois jaune citron. Avec un dessus rose, on voit quelques doublures blanches. Des jacinthes doubles, du lilas, des narcisses jaunes et des boutons de roses, voilà les fleurs les plus à la mode. Deux coëffures, créées depuis peu par M. Urbain Peulier, coëffeur de S. A. R. M.me la Duchesse de Berri, ont paru dans plusieurs bals. L'une se fait avec une écharpe de gaze, or, argent, ou grenadine, avec franges, attachée du côté droit, et surmontée d'un héron ou d'un oiseau de paradis. Dans la seconde coëffure, moins riche, mais aussi élégante que la première, les cheveux sont séparés au milieu de la tête, et relevés de chaque côté avec des rubans bleux ou rouges, qui forment nœud au centre d'une boucle de cheveux. M. Peulier demeure rue Caumartin, n.° 20.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1629.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1er. ou du 15.



1, Chapeaux de Velours plein. 2, Toques de Satin. 3, Cornette de Velours. 4, Chapeau de Satin.

N°. 12. (Vingt-unième Année.) 28 Février 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LES PERRUQUES.

Les Romains distinguoient les Gaulois des autres *barbares* par un nom qui vouloit dire : A longue perruque.

Perruque étoit pris alors dans le sens de chevelure ébouriffée, mêlée, agitée par le vent, par la guerre, par la danse, les courses, les amours.

Plus tard, les citoyens de Rome firent venir de la Narbonnaise des chevelures ou perruques toutes prêtes, qui couvrirent leurs fronts dégarnis par les veilles, les plaisirs, le travail ou la débauche.

Juvénal crie beaucoup contre cet usage; il tanse vertement les femmes à faux cheveux, et verse le ridicule à pleines mains sur les hommes qui, de son temps, à l'aide des perruques blondes ou noires, *changeoient de couleur* à chaque saison.

L'Empereur Commode (ou incommode) portoit une perruque poudrée d'or, dont les Romains se moquoient, quand ils l'osoient.

C'étoit *la Gaule* qui avoit donné l'idée des perruques; *la France* pourtant n'a adopté ce genre de coëffure que vers l'an 1600.

Une fois que Paris eut pris cette mode, Vienne et Londres, et toutes les grandes villes d'Europe la suivirent. C'est à cette époque que se forma ce grand corps d'artistes conteurs, babillards, menteurs, indiscrets, adroits, spirituels et plaisans, qu'on appella *Perruquiers*, du nom de l'objet qu'ils savoient mettre en vogue et en valeur.

La Gascogne fournit surtout des *maîtres* de cette espèce. L'eau

de la Garonne est le lait qui fait pour cette partie les meilleurs nourrissons; et il est peu de villes, de bourgs, de hameaux dans le Royaume, où l'on ne rencontre au moins un perruquier Gascon.

La science de la perruque est, au reste, considérablement déchue depuis 25 ans.

Qu'est devenu ce temps de frisure et de fête,
Où nos financiers damoiseaux,
L'été comme l'hiver, se surchargeoient la tête
De perruques à trois marteaux?

Nous avions prêté à l'antique Italie une manière de se coëffer, mais elle nous a bien rendu la pareille. Des bords du Tibre est venue cette simplicité fatale qui a renversé une foule de réputations *tirées par les cheveux*. Les perruquiers honteux ont à peine osé conserver leurs titres, et maintenant dans une bonne maison, quand on a besoin d'un homme pour sa tête, on envoie chercher le *coëffeur*. Les boucles et les tire-bouchons l'ont emporté sur les bourses et les ailes de pigeon. Tout le systême est bouleversé, et les études, dans cette branche importante d'industrie, ont pris une direction absolument nouvelle.

J'étois l'autre jour avec ma femme dans une assemblée de politiques. Nous remarquâmes que presque tous ces hommes d'état étoient chauves; cependant pas un n'avoit de perruque.

L'ardeur du travail, la chaleur de la composition, les nuits passées à réfléchir, tout cela fatigue le cerveau et fait tomber les cheveux un à un; mais, d'autre part, cette activité constante de l'esprit et du corps, empêche de sentir le froid et la pluie : la tête d'un homme de génie est comme un volcan qui fait fondre la neige.

Il y a un proverbe qui dit : *Tête de fou ne blanchit jamais.*

Pourquoi?

C'est, répondrai-je, parce qu'un fou meurt toujours de bonne heure; il ne donne pas le temps à ses cheveux de blanchir ou de tomber.

Quelques petits-maîtres font exception à la règle qui exclut des boudoirs les gens à perruque. On en voit qui, malgré leurs faux toupets, collés sur le front avec un blanc d'œuf, sont fort bien venus près des belles. Mais en général, les femmes n'aiment pas les galans à coëffure d'emprunt; un beau front bien lisse leur plaît davantage, pourvû qu'il y ait sur la joue des favoris propres et bien peignés.

Je me souviendrai toute ma vie des perruques de mon grand-père; elles se tenoient toutes seules sur la table, tant elles étoient bien poudrées et pommadées; elles faisoient par-devant le bec de canne, et par-derrière, il y avoit de grandes boucles qui retomboieut sur son manteau noir quand il alloit dîner à son repas de *Consuls*.

Un dimanche, ma sœur et moi (nous avions dix à douze ans), nous nous affublâmes des deux plus belles perruques du cabinet,

et nous en fîmes toutes sortes de gorges-chaudes avec de bons amis qui nous vinrent trouver. Les amis ne manquent jamais d'accourir où il y a désordre et scandale.

Nous étions au plus fort de nos divertissemens, lorsque mon grand-père rentra; il étoit allé en visite, et nous avions espéré qu'il resteroit plus long-temps dehors.

Il rentra donc, et tous nos amis disparurent; c'est une race qui n'en fait pas d'autres dans le péril. Ma sœur et moi nous cherchâmes à jetter bien vîte au loin les maudites perruques; mais il étoit trop tard. Nous fûmes pris en flagrant délit, et nons nous vîmes aussitôt condamnés : ma sœur à aller à la promenade tête nue, sans pouvoir ôter ses papillottes; moi, à aller au bal où j'étois invité, la queue faite avec un ruban blanc.

Il étoit toutefois une condition à laquelle nous pouvions nous racheter de cette peine; on offroit de faire grace à celui qui nommeroit le chef du complot.

C'étoit moi qui avois donné le signal du pillage, mais ma sœur n'étoit pas faite pour me trahir; elle me sauta au cou, je la serrai fortement contre mon cœur, et nous attendîmes là fièrement l'exécution de notre arrêt.

Mon grand-père n'y put tenir. J'avois déclaré ma faute, je m'étois vendu comme le plus coupable; mais touché de ces nobles traits, il nous pardonna à tous les deux, et même (jusqu'où va la foiblesse paternelle!) il nous recoëffa de ses perruques et s'amusa toute la soirée de notre accoutrement.

Excellent homme! .... Ah! si c'étoit encore le siècle où la chevelure des êtres vertueux se changeoit en constellations, le Monde seroit bien sûr de voir un jour au ciel ta perruque!

PROSPER **.

Les fréquentes averses ayant obligé de recourir presque chaque jour aux parapluies, il étoit naturel que l'on cherchât à les rendre propres à de nouveaux usages. Déjà le haut de la crosse renfermoit quelquefois une lorgnette. M. Mignard Bellinge vient d'y ajouter du papier, de l'encre, des plumes, un canif, une demi-toise, un compas, des ciseaux, un couteau, enfin un nécessaire complet.

LE RAT NÉ DANS UN PANIER,

Fable imitée de *Desbillons*.

Certain Rat né dans un panier
Etoit ravi de son asile,
Nul Rat mieux établi, tout devoit l'envier;
Satisfait de son sort, il vivoit donc tranquille:

Un bonheur trop constant finit par ennuyer.
Il brûla de quitter sa retraite profonde,
Et d'aller parcourir ce monde
Qu'il voyoit à travers ces murailles d'osier.
Une petite fente étoit la seule porte
Ouverte à sa témérité;
Que fait cela pourvû qu'il sorte?
Il part : sa curiosité
Est si vive, qu'il envisage
Sans effroi les dangers d'un aussi grand voyage;
Tout l'étonne d'abord, tout éblouit, confond
Le terrestre rival de Christophe Colomb.
Mais plus mon Rat admire et plus il examine;
Et comme toujours il chemine,
Il trouve à chaque pas de plus rares objets;
Il trouve à chaque pas des mets
Plus étrangers à sa cuisine,
Et contente partout ses yeux et son palais.
« Oh! quelle étoit mon ignorance,
» Dit-il, quand mes regards ne savoient admirer
« Que l'étroite circonférence
» De ce panier, chétive résidence,
« Où le jour craint de se montrer.
» C'est ici désormais que je veux demeurer;
» La nature y rassemble avec magnificence
» Tout ce que je puis désirer. »
Vous qui des champs aimez tant à médire,
Aveugles Citadins, ne soyez pas surpris
Qu'à vos dépens mon Rat apprête à rire.
Point de goût! rien de bon hors des murs de Paris,
Dit le Parisien : s'il en sort, il admire,
Tout est nouveau pour lui, la moindre fleur l'attire;
L'engouement succède au mépris.

M. H. G. B. . . . . .

Histoire du Bourbonnais et des Bourbons qui l'ont possédé, par M. le comte de Coiffier Demoret, membre de la chambre des députés de 1815 (1).

Dans le premier volume, l'auteur cherche quels furent les premiers habitans du Bourbonnais; ensuite il parle de la

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 438, l'autre de 385 pages. Prix, 10 francs, et, port franc, 11 francs 50 centimes; à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

conquête de la Gaule par les Romains, des premiers seigneurs de Bourbon, des ducs du Bourbonnais, du connétable de Bourbon, de la réunion du Bourbonnais à la couronne, et de son engagement à la maison de Condé. C'est surtout le chapitre du connétable de Bourbon, qui renferme des particularités intéressantes; mais tout cela est étranger au Journal des Modes.

Productions, commerce, industrie; voilà ce qui est de notre ressort, et ce que nous offrent les premiers chapitres du second volume. « Dans un pays, dit M. de Coiffier, où l'on ne connoissoit les grandes routes que par quelques restes des voies romaines, ou de ces chaussées appelées vulgairement chemins de Brunehaut, restes qu'on admiroit, mais sans se mettre en peine de les réparer, les communications étoient difficiles, et le commerce presque nul; chacun se contentoit de ce qui se trouvoit à sa portée. » Les Croisades mirent fin à cet ordre de choses; on s'accoutuma aux voyages de long cours, et l'on prit une idée des richesses de l'Orient. Toutefois M. de Coiffier convient que les provinces maritimes et la capitale se ressentirent beaucoup plutôt de cette révolution que les provinces du centre.

Aujourd'hui même le commerce du Bourbonnais est peu considérable. On exporte des grains, des vins, du chanvre et des bestiaux; mais il n'y a presque pas de manufactures. Pourroit-on en établir avec avantage? C'est une question, dit M. de Coiffier, à laquelle il est difficile de répondre. Beaucoup de gens ne rêvent que manufactures, c'est un vaste champ de spéculations, un système qui doit flatter les personnes impatientes de s'enrichir. Mais souvent ces spéculateurs se trompent sur leurs propres intérêts, souvent aussi ils compromettent ceux du pays qu'ils veulent exploiter, notamment lorsqu'ils privent les campagnes de bras nécessaires à l'agriculture. On a vu des manufactures prospérer dans des lieux qui ne produisent rien de ce qu'il faut pour les exploiter; mais ce sont des exceptions à la règle générale. Par exemple, pour tirer parti de la forêt de Tronçais, de M. de Rambourg qui faisoit, quelques années avant la révolution, un voyage métallurgique dans le Bourbonnais, proposa un établissement de forges dans une vallée de la Sologne, où il n'y avoit qu'un ruisseau, à peine capable de faire tourner un petit moulin. Pour y suppléer, il fallait creuser des étangs d'une grande étendue, et attirer, par des canaux, toutes les eaux pluviales, pour les reverser au besoin. M. de Rambourg combina ses travaux de manière à obtenir un plein succès, et aujourd'hui son établissement est, dans son genre, un des premiers qu'il y ait en France.

Nous reviendrons au commerce, parlons de l'ingénieur qui fit construire à Moulins, vers le milieu du dernier siècle, un pont que l'on vante encore, quoique, depuis, il en ait été construit une grande quantité. « Ce qui fait un honneur infini, dit M. de Coiffier, à l'ingénieur qui a été chargé d'en diriger le travail,

c'est que depuis plusieurs siècles on avoit tenté d'établir sur l'Allier, des ponts qui n'avoient duré que quelques années, tant le sol s'opposoit à la solidité de toute construction semblable. » Le fameux Mansard et son fils avoient échoué successivement. Un sable fin et presque mouvant, d'où il est presque impossible d'épuiser parfaitement les eaux; des crues qui se répètent presque tous les ans, et qui, d'une petite rivière, font tout-à-coup un fleuve immense que rien ne peut contenir, rendoient insuffisans les moyens que l'on a coutume d'employer pour ces sortes de fondations. Enfin, en 1754, M. de Régemorte, premier ingénieur des turcies et levées, fut chargé de construire un pont à Moulins. « Les travaux extérieurs, dit M. de Coiffier, ne sont rien auprès de ce qui ne paroît pas. » Ces travaux durèrent neuf ans.

M. de Régemorte avoit fait l'étude la plus approfondie du cours de la rivière et de ses crues; et après avoir calculé en conséquence l'étendue du pont, il voulut mettre la ville à l'abri des inondations qui ravageoient souvent la partie appelée les bas quartiers; c'est dans cette vue qu'il fit faire les longues et fortes digues appelées vulgairement les levées, qui bordent et contiennent la rivière pendant plus d'une demi-lieue au-dessus et au-dessous du pont. En 1790, des ingénieurs employés à redresser la rivière, jugèrent que M. de Régemorte avoit poussé les précautions trop loin; ils baissèrent une de ces digues, située au-dessus du pont, et un démenti aussi funeste pour la ville qu'honnorable pour M. de Régemorte, fut bientôt donné: le 12 novembre 1790, la rivière passa par-dessus les nouveaux travaux, s'étendit jusqu'à l'extrémité de la rue d'Allier, et fit de grands ravages.

Outre les forges de Tronçais, établies par M. de Rambourg, il y a, dans le Bourbonnais, une verrerie où l'on fait des bouteilles, plusieurs manufactures de fayence, et à Moulins même une fabrique de bas; mais la coutellerie de cette ville occupe beaucoup moins d'ouvriers qu'autrefois.

Les productions du Bourbonnais se sentent de la variété du sol, et l'on y cueille un peu de tout. « La culture du seigle, dit M. de Coiffier, y domine; cependant les bords des rivières, les plaines de Gannat et quelques autres cantons, fournissent une grande quantité de froment. Les environs de Saint-Pourçain, Chantelle, les bords de l'Allier, surtout en les remontant vers Rilly, produisent plus de vin qu'il n'en faut pour la consommation du pays, mais tout de médiocre qualité. La culture du colzat et autres plantes oléagineuses, est assez répandue, mais on a négligé les mûriers qui, vers le milieu du dernier siècle, promettoient une grande ressource. Les vignobles produisent des fruits de toutes les espèces; et les jardins des environs de Moulins sont si renommés, que plusieurs départemens tirent de-là leurs légumes. »

LES BOITES DE CARTON ET LES ONGLES.

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.
(LA FONTAINE.)

En Italie, lorsque vous entrez dans un Muséum ou dans quelque cabinet contenant de belles peintures, vous trouvez ordinairement un *Cicerone* qui vous montre juste le point duquel vous devez observer les divers tableaux. Etes-vous myope? Etes-vous presbyte? Il vous indique votre place avec la plus grande précision; et l'on ne peut trop admirer la sagacité de ces indicateurs.

Je voudrois que, dans le monde, on pût, comme dans les Musées d'Italie, savoir exactement la distance à laquelle il faut voir les hommes et les choses. Cette science nous épargneroit bien des erreurs, bien des folies, bien des bévues.

Combien est petit le nombre des individus qui ne perdent point à être vus à quelque distance que ce soit! Avez-vous vu de trop près un guerrier fameux? Il aura tremblé quelque fois. Observez-vous avec trop d'attention un célèbre philosophe? Vous serez tout étonné du titre qu'il porte. La Nature créa tous ses ouvrages imparfaits, pour qu'ils fussent vus à une certaine distance. Le diamant lui-même, vu de trop près, n'a point de feu; il faut l'éloigner un peu pour jouir de son éclat.

Un homme d'esprit étoit chargé de faire la description d'une fête publique qui devoit être fort brillante. Quelqu'un le rencontra allant à la campagne, et lui demanda pourquoi il sortoit de Paris, au moment où l'on alloit donner une si belle fête. C'est parce que je dois la décrire, répondit-il.

J'avois une très-grande estime pour un homme qui m'avoit rendu quelques services, et qui passoit pour s'occuper continuellement de choses importantes. Il vivoit fort retiré. Un jour que j'allois lui rendre visite, je trouvai sur la porte de son appartement ces mots écrits en gros caractères: *Il n'y a rien de plus gênant pour les gens occupés, que la visite de ceux qui n'ont rien à faire.* Je descendis l'escalier, sans laisser ma carte, en réfléchissant sur le grand sens de cette inscription. Je revins plusieurs fois devant cette porte; et toujours ces fatals caractères me déterminèrent à renvoyer ma visite à un autre jour. Cependant, un matin, je vis la porte de l'appartement entr'ouverte; et, au risque de recevoir quelque épigramme, j'entrai. Qui le croiroit! Je trouvai mon grave personnage occupé à faire des boîtes de carton. Ma grande considération, pour ce monsieur-là, diminua un peu, parce que je l'avois regardé de trop près.

Cet homme ressemble aux ambassadeurs dont parle Figaro, qui *s'enferment pour tailler des plumes.*

Un de mes amis m'a raconté qu'étant amoureux d'une jeune veuve des plus sentimentales, il logeoit à peu de distance de sa maison. De sa croisée, il voyoit celle de la personne qu'il aimoit. Un jour, il contemploit cette aimable veuve, qui, assise sur son balcon, sembloit profondément occupée par un objet qu'elle tenoit à la main. Sa tête penchée avec grace, annonçoit qu'elle se livroit à quelque lecture sentimentale, qui faisoit passer dans son cœur une foule de tendres désirs. Ce spectacle ravissoit mon ami. Cependant la distance à laquelle il se trouve, lui laisse des doutes qu'il voudroit éclaircir. Il prend aussitôt un lunette â longue vue. Il voit les traits enchanteurs de celle qu'il aime. Il cherche à reconnoître l'objet dont elle s'occupe si attentivement; il dirige sa lunette sur ses belles mains, et voit.... qu'elle fait ses ongles!

Mon ami m'a assuré que, depuis ce temps, il avoit pris en horreur les lunettes à longue vue.

J. P.

Mlle. Brossard, rue Montorgueil, n°. 33, de retour de Rome, en a apporté une Eau, qui ne peut être que très-bonne, puisque la bouteille coûte 36 francs.

Le prospectus donne à cette Eau la propriété de *blanchir à l'instant la peau la plus livide, la plus basanée et la plus noire*; elle *fait* même *disparoître les rides.*

MODES.

Il y a, depuis peu, dans les magasins de modes, des capotes vertes, doublées de blanc, avec une pièce carrée, par-derrière, au-dessous de la coulisse, et une ruche verte sur le bord de la passe. On fait aussi, depuis quelques jours, des chapeaux verts à liserés lilas. Ce qui n'est pas moins nouveau, et ce que l'on distingue davantage, est un chapeau citron et lilas, orné, sur le côté, d'une branche de lilas : la doublure en est jaune, le rebord citron et lilas, par bandes, disposées en biais; la passe lilas; et, autour de la forme, sont encore des bandes citron et lilas, en biais comme les premières.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1630.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



Chapeau de pluche. Robe de Mérinos.

N°. 13. (Vingt-unième Année.) 5 Mars 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong*, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 4 Mars 1817.

Le premier acte d'*Aureng-zeb* offre une décoration très-pittoresque; le second, qui représente l'intérieur d'un bazar, est d'un fort bel effet; et le troisième surpasse encore les deux autres par la magnificence. Les costumes sont aussi très-riches et très-brillans..... Voilà à-peu-près à quoi se réduit le mérite de ce nouveau mélodrame de la porte St-Martin, dont les véritables auteurs sont...... le peintre et le machiniste.

Jean-Bart, habitué aux succès, a mené sa barque à bon port sur la *scène* de la Gaîté. Quelques détails ont demandé grace pour le fond.

Potier, en magister-*ganache*, a fait réussir *les Ci-devant Rosières* aux Variétés. Ces vierges surannées seront encore mieux accueillies lorsqu'on aura diminué le nombre des personnages qui sont au nombre de dix-huit, sur lesquels il y a *huit Rosières*, ce qui n'est pas du tout vraisemblable.

*.

MON PROSPECTUS.

Me voilà lancée. Il y avoit long-temps que je réfléchissois à ce que je pourrois faire de mieux pour vivre à Paris, honnête-

ment, sans être à charge à personne et sans engager ma liberté.

Cela n'étoit point chose facile.

Enfin, j'ai trouvé mon affaire. Il y a déjà ici des agens de bien des sortes : agens de la banque, agens d'affaires, agens de théâtres. Moi, je me fais *agente de la mode*.

La Mode a toujours été, par moi, très-fêtée. Je l'ai suivie pas-à-pas, et je connois tous ses caprices. Ces caprices m'ont ruinée; il faut qu'ils réparent aujourd'hui ma fortune.

Je me suis placée en un quartier chéri de la folle divinité dont je suis la très-humble servante. J'habite la chaussée d'Antin. J'ai un appartement d'une extrême élégance. Mes bureaux sont comme un boudoir; et ce qu'il y a de très-commode, c'est que, sous mes fenêtres, il y a deux places, l'une de fiacres, l'autre de cabriolets.

S'il fait beau, si j'ai des commissions pressées, je monte en cabriolet, et je vas comme la foudre.

S'il pleut, si j'ai du temps devant moi, je monte en fiacre, et je vas à l'heure; c'est le moyen d'arriver lentement.

Dans mes bureaux, j'ai des commis discrets et sages. On crie par fois contre les commis; pauvres gens, ils courbent la tête et doublent de zèle pour ajouter à l'injustice de ceux qui les accusent. Y a-t-il un état plus ingrat? Non sans doute. Donne-t-il de l'aisance? Rarement. De la considération? Pas l'ombre!

Mes commis sont mes esclaves. Je les paie mal, je l'avoue; mais c'est pour qu'ils me soient plus fidèles. J'avois d'abord pensé à les traiter mieux, j'en avois pitié; mais je me suis rappelée ce qu'on dit des soldats, qui ne se battent bien que quand ils jeûnent.

Mes commis donc seront obscurs et lestes. Je n'ai point voulu de petits galantins, comme on voit chez certaines marchandes de nouveautés. Mes commis sont propres, mais décens. Ils arpenteront Paris en un moment. L'un sera aux Tuileries, l'autre au boulevard, l'autre par la ville, l'autre dans les environs, sur les routes et aux fêtes champêtres, afin de savoir ce qui se passe partout, et de bien me mettre au courant de toutes les modes nouvellement apparues, de celles qui mériteront d'être adoptées, de celles qu'il faudra éviter de suivre.

Pour moi, qui suis connue dans plus d'une bonne maison, je me réserve les bals, les concerts et toutes les recherches de l'intérieur. Je vais souvent au spectacle, et je ne manque jamais une première représentation. Je ne me suis point mariée, parce que je sentois que je voudrois allaiter mes enfans, et que je ne comprenois pas comment, quand on étoit nourrice, on pouvoit courir, la nuit, les jeux et les théâtres.

J'ai bien vu depuis, des femmes que les devoirs de la maternité ne sèvrent d'aucun de ces dangereux plaisirs; mais je sais que je n'aurois pas le courage qu'elles ont, et cela m'a déterminée à rester fille.

On me croit veuve. Le titre de veuve a mille avantages. On

peut tout voir, tout entendre, sans être obligée de rougir et de faire la prude. On va dans toutes sortes de lieux sans que personne y trouve à redire. On peut recevoir chez soi des femmes charmantes, des hommes aimables ; et, de toutes manières enfin, cet état a de grands agrémens.

C'est sous ces auspices et avec ces idées, que j'ouvre mon agence :

Chapeaux,
Plumes,
Robes,
Jupons,
Corsets,
Collerettes,
Bas,
Souliers,
Diamans,
Perles ;

Tout ce qui tient à la toilette, de la tête aux pieds, est de mon ressort. Je n'ai point de magasin, mais je connois tous les magasins de Paris. Je n'ai point d'argent, mais je n'en ai pas besoin, puisque je ne veux pas faire d'avances. Il est trop périlleux de faire crédit aux petites-maîtresses, soit dit sans application. On m'enverra, franc de port, lettres, commissions et fonds nécessaires pour y faire honneur. Je tiendrai registre exact de toutes choses, et j'en rendrai bon compte aux personnes qui m'auront honorée de leur confiance.

Je ferai des envois par la diligence ou par le roulage accéléré, par la poste même, et par des courriers extraordinaires si l'on veut. Il y a des parures qu'il est si intéressant d'avoir à jour fixe. J'ai vu une dame du Languedoc qui, pour avoir un schall à des noces, avoit envoyé à Paris, à franc étrier, un jeune garçon qui ne lui avoit pas coûté moins de trente ou quarante louis pour le voyage.

Il y avoit une demoiselle auprès d'Ypres, qui avoit des relais tout montés pour avoir la musique et les modes de Paris, aussitôt qu'elles paroissoient.

On appelle cela des folies ; mais il faut laisser dire. Quand on est riche, on ne peut assurément mieux dépenser ses revenus. Les modes et la musique sont faites par des personnes qui ne roulent pas sur l'or. C'est vertu que de leur donner de l'ouvrage et que de savoir mettre un prix aux merveilles de leur invention. L'économie doit être relative. Où en seroient les arts et les artistes, si nous allions devenir trop raisonnables.

Célérité, probité, goût, adresse, voilà, j'ose le dire, ce qu'on trouvera dans mon agence. Tout le monde en dit autant. Moi, je tiens mes promesses.... C'est là, peut-être, à parler franchement, ce qui fait que je suis restée fille.... Il y a sur la terre un certain homme, un perfide, un ingrat.... mais ce n'est pas le moment de raconter cette aventure.

Je suis maintenant toute entière à mes spéculations. Les passions n'ont plus de prise sur mon âme. Je déclare que je ne me mêle point de la toilette des messieurs ; ils sont trop difficiles.

Je ne me charge que des commissions des dames, et j'ai l'espoir de me faire bientôt par elles une réputation.

Je ne prélèverai, sur toutes mes opérations, qu'un droit fort modique, qui sera réglé de gré à gré. Le premier message sera toujours *gratis* ; et pour le reste, je n'aurai pas je crois de querelle avec mes clientes.

J'attends les missives. EUPHRASIE.

GRAVURES.

En 1791, M. Laurent, père, entreprit la gravure des tableaux, statues, bustes et bas-reliefs qui composoient le *Cabinet du Roi*.

Des capitalistes s'associèrent bientôt à son entreprise, qui exigeoit beaucoup de fonds ; la galerie du Louvre s'accrut, et la collection fut portée à quatre-vingt livraisons. Cette collection se vend, sous le titre de *Musée Français*, jusqu'à cent louis et mille écus, complette.

En 1812, après le décès de son père, M. Laurent, fils, prit la direction de l'entreprise ; il avoit alors le projet de donner aussi quatre-vingt livraisons.

Les circonstances l'ont déterminé à n'en publier que quarante, neuf avoient paru au commencement de 1814. Après une suspension assez longue, le travail a été repris, et l'on y met de l'activité. La dixième livraison vient de paroître, et les autres suivront sans interruption.

Cette livraison est magnifique. Nous l'avons vue chez un amateur des beaux arts ; il y a quatre planches.

L'une par M. Massard, d'après le tableau du Poussin, représentant la *mort de Saphire*

L'autre par M. Heina, d'après le tableau de Netscher, représentant la *Leçon de viole*.

La troisième par M. Halden waug, d'après un *paysage de Ruisdael*, paysage charmant et qui faisoit dire à une dame : Ah ! dieu, que je voudrois bien demeurer là.

La quatrième, par M. Richomme, d'après la *Vénus au bain*, figure de ronde bosse, accroupie, et qui est exécutée avec une grâce parfaite.

Si toutes les épreuves du *Musée Royal* sont comme celles-ci, on en pourra faire assurément des gravures de salon, s'il ne valoit pas mieux encore les garder en portefeuille.

MÉDAILLES.

On ne peut trop multiplier les moyens d'apprendre l'histoire de France.

Voici un nouveau mode qui se présente et qui a bien son mérite.

Nous avons trouvé, sur la toilette d'une jeune personne, très-

jolie, une boëte en maroquin rouge, quarrée, de six à huit pouces, en long et en large, et d'un pouce de haut. Nous l'avons ouverte, croyant que c'étoit un écrin, et nous apprêtant à en admirer la magnificence.

C'étoit une collection *des médailles des Rois de France*, en argent, sur six tablettes de satin bleu, et nous n'avons pas moins admiré cette manière ingénieuse de répandre la connaissance des noms et des actions principales de nos rois.

Histoire du Bourbonnais et des Bourbons qui l'ont possédé, par M. le comte de Coiffier Demoret, membre de la chambre des députés de 1815 (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Une grande partie du Bourbonnais étoit anciennement couverte de bois. Cette matière se trouvant à portée et à bas prix, parce que les débouchés manquoient, il n'est pas étonnant que les constructions en pierre, d'une date reculée, soient très-rares dans cette partie de la France. Aussi, outre le château de Moulins, M. de Coiffier n'a-t-il trouvé à citer qu'un petit château « qui, dit-il, devoit exister vers le onzième siècle, sur les confins du Bourbonnais et de la Marche. »

Ce château n'étoit composé que d'une tour quarrée, de huit à neuf toises de face. A un des angles se trouvoit une tourelle. Là, on avoit pratiqué une porte d'entrée; et l'escalier que la tourelle contenoit, étoit si étroit, qu'une seule personne pouvoit y passer. Le rez-de-chaussée de la tour formoit écurie et logement pour les palfreniers.

Au-dessous, étoit un souterrein, dont une partie servoit de cave, et l'autre de prison. Cette prison ne recevoit le jour que par une meurtrière de cinq à six pouces de haut, sur trois ou quatre de large; et l'on n'y descendoit que par une ouverture, pratiquée au haut de la voute, où l'on plaçoit une échelle, lorsqu'on vouloit faire entrer ou sortir un prisonnier. Le baron et sa famille logeoient au premier étage, c'est-à-dire, dans une seule grande pièce, qui, sur un des côtés avoit une cheminée de dix-huit pieds d'ouverture. Sur deux autres, on trouvoit deux fenêtres, percées dans des murs de sept à huit pieds d'épaisseur. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, étoit la manière dont on avoit disposé les lits. Au milieu de cette immense

---

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 438, l'autre de 385 pages. Prix, 10 francs, et, port franc, 11 francs 50 centimes; à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

salle, on avoit pratiqué un retranchement, ou très-grand cabinet, de forme circulaire, et de trois toises au moins de diamètre, dans lequel étoit une énorme machine, dont les tours de religieuses pourroient donner une idée. Ce tour étoit attaché, au centre, à une forte pièce de bois, qui servoit de pivot, et vers les bords intérieurs, on le faisoit mouvoir sur des roulettes. Il étoit divisé en huit ou dix cases et chacune contenoit un lit.

Chaque case avoit une porte, mais n'y en ayant qu'une au cabinet pour communiquer à la grande salle, quand on vouloit entrer dans une case, il falloit tourner la machine, jusqu'à ce que la porte de la case se trouvât vis-à-vis celle du cabinet. Les cases étoient numérotées, afin que chacun reconnût la sienne quand il alloit se coucher. Les étages supérieurs de la tour servoient de magasins et de greniers; le tout étoit surmonté par un donjon crenelé, et entouré de machicoulis. De larges fossés en défendoient l'approche; et la porte d'entrée se fermoit avec un pont-levis.

Le château de Moulins, qui fut presque entièrement consumé par les flammes, dans la nuit du 2 au 3 juin 1755, étoit un monument curieux de l'architecture du quinzième siècle. M. de Coiffier en a donné la gravure dans son premier volume. C'est un édifice d'une grande étendue.

Avant de terminer cet extrait, nous devons dire que l'auteur a trouvé des ressources dans l'*Histoire de la Maison de Bourbon*, par Désormeaux; et qu'un bibliothécaire de la ville de Moulins, M. Desmorillon, que les lettres viennent de perdre, avoit mis à sa disposition des notes qu'il recueilloit depuis longtems. On croit que Dom Turpin, bénédictin, s'étoit occupé de l'histoire du Bourbonnais, et que son manuscrit a été brûlé lors de l'incendie de la bibliothèque de St-Germain-des-Prés, en 1794.

Journal des Ménestrels et des Trouvères, avec accompagnement de guitarre ou lyre.

Depuis le commencement de janvier, il paroît, par mois, 4 numéros de ce journal, qui formera une collection très-variée de romances, rondeaux, couplets, etc.

Le prix de l'abonnement pour l'année est de 10 francs, pour Paris, et de 12 francs pour les départemens, port franc.

On s'abonne, à Paris, chez le chevalier Le Mière de Corvey, éditeur, rue de Grenelle-St-Germain, n. 63, maison du bureau de loterie; et chez Frère, marchand de musique, passage du Saumon.

Dans les n^{os} des 5 et 10 mai de l'année dernière, nous avons rendu compte d'un volume in-8°, intitulé *Quinze Jours à Londres*; M. Alexis Eméry, libraire, rue Mazarine, n° 30, vient de

le faire réimprimer (1) et de publier un ouvrage du même auteur, sous le titre de *Six Mois à Londres*, *en* 1816 (2).

Cette fois-ci notre voyageur ne paye, à Londres, son logement que trois schillings par jour; et pour six à sept schillings, il peut faire chez M. Chédron, restaurateur français (*Leicester square*, *huntley-taverny*) un fort bon dîner, presque français.

Au premier voyage, il avoit été obligé d'attendre longtems à Douvres. Au second, un permis de se rendre à Londres, lui a été délivré sur-le-champ, et sans aucune formalité. « Je crois véritablement, dit-il, que la civilisation a fait quelques progrès en ce pays depuis trois mois. »

Il commence par l'Opéra le cours de ses obervations. Les murailles en sont enfumées, et au dehors on le prendroit pour une vieille prison; mais l'intérieur en est, dit-il, fort agréable. La salle est un peu plus grande que celle de Paris. Tous les hommes qu'il vit au parterre étoient assez bien mis. Pour entrer, il faut être en bas de soie; et si l'on a une redingotte, on trouve dans une première salle, au rez-de-chaussée, des hommes qui vous en débarassent, et vous donnent un numéro pour la réclamer en sortant. « Bien entendu, dit notre voyageur, que vous récompenserez leur soin par une gratification, qui ne peut être moindre qu'un demi-schilling. »

A Paris, on voit aux premières loges les pierreries et la richesse, aux secondes les grâces et l'élégance; et plus on remonte vers le cintre, plus la différence est sensible. A Londres, c'est partout la même mise, le même air d'opulence, parce qu'on paye une guinée pour toutes les loges, et qu'à l'étage le plus élevé, une femme est en vue, comme au plus bas; tant la salle est bien éclairée. Le parterre offre plus de mélange.

» La sicence du décorateur et celle du machiniste, dit notre voyageur, sont bien loin d'avoir la perfection qu'on trouve à l'Opéra de Paris. Le service des machines se fait lentement, et sans précision. La salle est mal peinte. Le plafond surtout ne peut être que l'ouvrage d'un barbouilleur d'enseignes pour des cabarets à bière. »

Chanteurs et cantatrices lui parurent fort médiocres; il excepte cependant la petite fille du célèbre graveur Bartolozzi, qui a épousé le petit fils du *diou de la danse*, Vestris, et M[me] Mainvielle-Fodor, que nous avons entendue à Paris. Les danseurs et les danseuses sont presque tous français. Il reconnut M[lle] Dupont, du

---

(1) Prix, 3 fr.; et, port franc, 3 fr. 75 cent.

(2) Un vol. in-8°. de 243 pages. Prix, 4 fr.; et, port franc, 5 fr. Ce volume et le précédent, réunis sous le titre de *Londres et ses habitans*, 1 vol. in-8°., coûte 6 fr., à la même adresse; et, port franc, 7 fr. 50 cent.

théâtre français, aujourd'hui Mme Baptiste. La véritable Terpsicore est Mme Léon; qui a fait ses premières armes à Bordeaux.

Notre voyageur se plaignoit de la longeur du spectacle, qui, commencé à sept heures et demie très-précises, n'étoit pas encore fini à près d'une heure du matin. Quand vous y viendrez un samedi, lui dit-on, vous sortirez plutôt. Les spectacles ne sont pas permis en Angleterre le dimanche; il en résulte que, la nuit du samedi, tous les théâtres sont obligés de finir à minuit. Cette règle est observée si judaïquement, qu'on baisse quelquefois le rideau au milieu du dernier acte d'un ballet.

A Londres, on ne placarde pas les affiches de spectacle dans les rues. « Les Anglais, dit notre voyageur, sont aussi jaloux de leurs murailles, que les Italiens de leurs femmes; et vous lisez ces mots, à chaque pas, sur les murs: « Quiconque placera ici une affiche, sera poursuivi conformément aux lois. » On les dépose donc dans différentes boutiques, où elles sont exposées aux regards. On en trouve presque dans chaque rue; et j'ai vu, chez un boucher, une affiche d'opéra attachée, par un bout, sur un gigot de mouton; et par l'autre, sur une longe de veau. »

MODES.

Les modistes employent plus de reps que de satin; elles devancent même la saison en faisant des chapeaux de gros de Naples. Le lilas, le citron et le vert sont les trois couleurs nouvelles. Une nuance de lilas tire sur le rouge. Les chapeaux de cette nuance se garnissent avec du jaune citron. Les garnitures consistent, pour la plupart, en larges rayures, faites avec des rubans. On voit de ces rayures même sur la doublure des chapeaux: et, comme les passes sont évasées, les doublures sont très-visibles. Un nouveau bonnet, qu'on appelle *à la Bacchante*, fait fureur: c'est un bonnet paré que l'on pose fort en arrière, qui tantôt est orné de fleurs, tantôt de marabouts. Nous en parlerons dans le prochain numéro.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1631.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1631.)



Robe de Crêpe, Garnie en Rubans de satin.

N°. 14. (Vingt-unième Année.) 10 Mars 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

MA BELLE-SŒUR.

Il n'y a rien de drôle comme de se marier. On épouse toute une famille, et bientôt, de l'isolement et du silence où l'on vivoit, on passe aux fêtes, au trouble, au tapage.

Les enfans de vos cousins sont vos cousins, les enfans des neveux de votre femme sont vos neveux; vous avez en un moment et par une signature apposée au bas d'un papier, toute une troupe d'héritiers...... et d'amis.

Les héritiers sont de mauvais amis. Je me figure cela. J'ai tort, peut-être.

Quoi qu'il en soit, ma belle-sœur n'est pas mon héritière. Elle est jolie, elle s'ennuye, et ma femme et moi, nous cherchons à la divertir.

Rien n'est plus difficile à amuser qu'une jeune personne, qui de bonne heure a été habituée au spectacle et aux fêtes.

Quoi qu'il en soit, ma belle-sœur dînoit hier avec nous. Elle bâilloit comme une bienheureuse. Pour terminer la soirée, nous nous décidâmes pour *les Deux Gaspards*. Nous partons, nous prenons nos billets, et en entrant dans la loge, nous nous appercevons qu'on ne donnoit pas la pièce que nous venions voir; c'étoit jouer de malheur.

Messieurs les directeurs font quelquefois des changemens qui mettent leur pancarte en contradiction avec l'annonce des journaux.

Regardez-donc l'affiche avant de prendre vos billets : c'est un bon conseil à suivre, nous y avons pensé un peu tard.

Ma belle-sœur étoit allée à la Chambre des Députés, où elle avoit entendu discuter le budjet de la marine.

Le soir, au Vaudeville, on donnoit :

Les Gardes Marines,
Le Marin,
Jean-Bart.

C'est assurément tomber en bonne compagnie; et nous étions voués ce jour-là à ouïr parler de la mer et des colonies.

Les trois pièces ont leur mérite; mais ce mérite n'est pas du premier ordre. L'acteur Philippe, qui jouoit plus d'un rôle dans tout ceci, nous consola un peu de ne pas le voir avec son camarade Joly dans les Gaspard, où l'on dit qu'ils sont vraiment fort plaisans.

A dix heures et demie nous sortîmes du théâtre. En passant au Palais-Royal nous prîmes du punch et des glaces : ce sont deux choses que les petites-maîtresses de Paris font fort bien aller ensemble.

A minuit nous rentrâmes, et chacun se dit bonsoir. Mais à peine étions-nous rentrés, qu'un officier anglais qui loge au-dessus de nous, se mit à faire un bruit d'enfer. Mécontent de son domestique, il renversoit les meubles, jetoit au loin les chaises et faisoit voler les carreaux. Nous ne pûmes dormir.

Pour me venger, le matin, quand le monsieur d'outremer eut calmé un peu sa colère, et qu'il se fut résolu au sommeil, je pris mon marteau et je me mis à changer, dès cinq heures, mes tableaux, mes gouaches, mes gravures. L'Anglais étoit sur les dents. Il envoya quelqu'un me prier de cesser ce vacarme, et par compassion je consentis à une trêve d'après laquelle il fut convenu que le voisin ne se fâcheroit plus, passé onze heures du soir, et que moi, je ne frapperois plus contre les murs avant dix heures du matin.

Je croyois que cette guerre fatigueroit ma belle-sœur. Je me trompois, elle en rioit au contraire comme une folle, et elle nous déclara qu'elle aimoit mieux notre comédie que celle du Vaudeville.

On ne sait comment faire avec les femmes. Si je lui donne des huitres, elle veut des coquilles. Si on lui sert des mauviettes, elle demande du filet de bœuf. Hier elle laissa du gâteau de riz délicieux pour manger des pommes de terre cuites dans la cendre. Si nous avons du vin blanc, elle veut du vin rouge; si c'est du Grave, elle veut du Volnay.

Sur ses chapeaux, quand elle voit des fleurs, elle crie pour avoir des plumes. Son schall est carré, il lui en faut un long. Son witzchoura est pistache, elle en veut un gris.

Elle change de cordonnier tous les mois. Celui-ci lui fait le pied trop long, celui-là trop large.

Sa blanchisseuse est une femme fort à plaindre, et qui est toujours sûre d'être grondée. Le linge est trop bleu, le linge est trop roide, les tuyaux des colerettes sont trop menus, les plis des fichus trop grands.

Ma belle-sœur n'est pourtant pas méchante ; mais elle est désœuvrée, et elle s'ennuye.

Je cherche un mari pour elle. J'invite les jeunes-gens à se présenter. Pourvû que, parmi eux, il s'en trouve un qui soit beau, bien fait, riche, spirituel, tendre sans être fade, bien né sans être vain, brave et prudent, instruit et discret, il lui plaira...... Nous l'attendons.

RAYMOND **.
Rue du Cherche-Midi.

Six Mois à Londres en 1816. Suite de l'ouvrage ayant pour titre : *Quinze Jours à Londres* (1).

SECOND ARTICLE.

De l'Opéra l'auteur passe aux modes. « En général, dit-il, on adopte à Londres, les modes parisiennes ; mais on les outre, et on les défigure en voulant y ajouter. » Il parle ensuite de la mauvaise tournure des dames anglaises, « la tête penchée en avant, le cou allongé, les épaules ramenées vers la poitrine, marchant comme un grenadier..... qui marche mal, ne sachant que faire de leurs bras, alternativement mis en jeu comme deux balanciers. »

L'usage du rouge est plus généralement répandu à Londres qu'à Paris. Les demoiselles mêmes se permettent d'en mettre. Mais ce n'est guère que dans les bals, les grandes assemblées et au spectacle ; et, par une coquetterie bien entendue, elles en mettent fort peu. Celles qui n'ont pas la peau blanche ont recours à la poudre dont on se servoit naguères pour les cheveux, et s'en couvrent le visage, le cou, la poitrine et la portion du dos qu'elles veulent bien exposer aux regards : « Elles se trouvent ainsi, dit notre voyageur, saupoudrées comme la pâte de guimauve qu'on vend chez les confiseurs. » Cette espèce de fard ne gâte pas la peau ; mais il a un autre inconvénient. « Je me trouvois, dit l'auteur, à la sortie de l'Opéra, près d'une dame qui s'étoit servie de ce cosmétique, et il falloit en être prévenu pour s'en appercevoir. Malheureusement il pleuvoit assez fort : il fallut qu'elle traversât le trottoir pour gagner

(1) Un volume in-8° de 243 pages. Prix, 4 francs ; et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n. 30.

sa voiture ; car nulle part à Londres on ne peut y monter à couvert. Malgré le parapluie avec lequel un laquais cherchoit à la garantir, quelques gouttes de pluie tombèrent sur sa figure et sur son dos, et de petits ruisseaux d'une couleur blanchâtre y sillonnèrent des rides qui firent succéder au visage de Psyché la figure d'une Sibylle. »

Le savant étymologiste Ménage et les *Mémoires de l'Académie Celtique* parlent de l'usage de fêter les *Valentins* et les *Valentines*. *Valentin* a été longtemps le nom qu'on donnoit en France à un vendeur de rubans, « et *autres affiquets*, *dont se pare la jeunesse galante*, dit Ménage. » Une princesse de Piémont fit bâtir, pour se reposer, lorsqu'elle prendroit le plaisir de la promenade, à une demi-lieue de Turin, une belle maison qu'elle nomma le *Valentin*, du nom de ce saint, que les Piémontais ont en grande vénération, et dont la fête arrive le 14 février. Elle choisit ce jour-là pour y faire sa première promenade ; il y eut bal et grande collation ; et comme cette princesse étoit galante, elle ordonna que les dames tirassent au sort les gentilshommes qui leur serviroient de galans pendant toute l'année. Le galant de chaque dame devoit lui donner un bouquet toutes les fois qu'il y auroit bal, et fournir l'équipement de son cheval, s'il paroissoit dans un tournoi. « Cette institution ayant été faite dans la maison du Valentin, dit Ménage, et le jour de St.-Valentin, on a appelé de là, en Piémont, un galant, un *Valentin*, et sa dame une *Valentine*. Cette façon de parler passa ensuite à la cour de France. »

Dans les différentes courses que notre voyageur fit à Londres, le 13 février, il remarqua un mouvement extraordinaire parmi les facteurs de la petite poste. A peine y avoit-il une porte à laquelle ils n'allassent frapper deux coups, signal qui annonce leur arrivée. Il vit aussi un grand nombre de domestiques et de commissionnaires portant de grandes lettres. Au détour d'une rue, un polisson enleva une de ces lettres, et disparut en courant à toutes jambes, tandis que le facteur déplorait la perte de sa *Valentine*.

Arrivé au logis, notre voyageur trouva la fille de son hôte occupée à lire une lettre de format petit in-folio, au haut de laquelle on voyoit un berger, la main sur son cœur, et fléchissant un genou devant sa maîtresse. La jeune demoiselle, comme on le pense bien, fit quelque difficulté pour expliquer au voyageur ce que c'étoit que cette lettre à vignette. Enfin, le père arriva, et la question fut réitérée. « Vous ne savez donc pas, répondit-il, que c'est aujourd'hui la veille de Saint-Valentin ? — Et qu'est-ce que Saint-Valentin a de commun avec la lettre que tient M[lle] votre fille, et probablement avec toutes celles que j'ai vu distribuer aujourd'hui en si grande profusion ? — C'est que St.-Valentin est le patron des amoureux. La veille de sa fête tous les amans écrivent à leurs maîtresses ; toutes les maîtresses à leurs amans. C'est un usage suivi en Angleterre depuis un temps im-

mémorial. — Il faut donc qu'il se fasse à Londres une bien grande consommation d'amour; car la quantité de lettres qui ont passé aujourd'hui sous mes yeux est innombrable. — Oh ! mais il n'est pas nécessaire d'être véritablement amoureux pour envoyer une *Valentine*. C'est une galanterie sans conséquence, qu'on oublie le lendemain et qui n'impose aucune obligation. — A la manière dont miss Fanny lisoit la sienne, je suis tenté de croire qu'elle y attache plus d'importance. — Mais aussi c'est une autre affaire. La lettre est de son prétendu; elle doit l'épouser dans deux mois; c'est le fils de mon plus ancien ami; ils se connoissent depuis leur enfance, et leur amitié a fini par devenir de l'amour.... Allons, ma fille, montrez votre lettre à monsieur, qu'il voye ce que c'est qu'une *Valentine*. »

Quand le voyageur eut fini sa lecture : « Je ne sais, dit le père, ce que vous pensez de cette épître ; mais ce n'est pas le vrai style d'une *Valentine* : le dernier vers doit toujours se terminer par le mot *Valentine* ou *Valentin*. »

Quelques jours avant la fête de Saint-Valentin, toutes les boutiques de papetiers de Londres sont garnies de grandes et belles feuilles de papier, décorées d'emblêmes d'amour, et destinées à recevoir les productions des poëtes; car toutes les *Valentines* doivent être en vers.

En Angleterre, les libraires sont en même-temps papetiers; il y en avoit un à deux pas : notre voyageur courut chez lui et se fit montrer des *Valentines*. Dans le paquet qu'on lui donna, se trouvoient des feuilles remplies de vers écrits à la main, en faveur des amoureux qui ne sont pas poëtes; mais, ce qui le surprit davantage, ce furent des emblêmes qui n'avoient aucun rapport avec une lettre d'amour. « Indépendamment des véritables *Valentines*, lui dit le libraire, on envoye aussi, à pareil jour, des lettres de plaisanteries, qui paroissent souvent fort mauvaises à ceux qui les reçoivent, et dont les auteurs ont grand soin de garder l'anonyme. On écrit à une femme galante que ses rigueurs font le désespoir de vingt amans; à une vieille, qu'on voudroit être aimé d'elle, parce qu'on ne craindroit pas d'en être mordu dans une rage d'amour; à un vieillard, qu'on lui envoie le portrait d'une jeune beauté qui meurt d'amour pour lui, et il ne voit que la figure de la mort qui entr'ouvre un tombeau. » C'est surtout de celles-là que les écoliers sont avides; aussi sont-ils aux aguets, toute la journée, pour tâcher d'escamoter aux porteurs peu attentifs quelques *Valentines*, dont ils s'amusent ensuite entr'eux.

A UN CABARETIER.

Traduction de la 57ème épigramme du 1er livre de Martial.

Les orages, l'été trop constamment humide
Ont sans cesse trempé le raisin déjà mûr :
Tu ne pourras donc pas, cabaretier perfide,
Lorsque tu le voudrois, nous vendre du vin pur.

ELOI JOHANNEAU.

Les tomes dix-septième et dix-huitième de la *Biographie ancienne et moderne* (1), viennent de paroître.

Au commencement du quinzième, nous avons distingué l'article *Gellert*. « Ce petit bourru de Gellert, disoit Frédéric II, est réellement un homme aimable; c'est un hibou qu'on ne sauroit arracher de son réduit; mais le tenez-vous une fois, c'est le philosophe le plus doux et le plus gai, un esprit fin, toujours nouveau, toujours ne ressemblant qu'à lui-même : pour le cœur, il est d'une bonté attendrissante ; la candeur et la vérité s'échappent de ses lèvres, et son front peint la droiture et l'humanité. Avec tout cela, on est embarrassé de lui du moment que l'on est quatre personnes ensemble ; ce babil l'étourdit, la timidité le saisit, la mélancolie le gagne, il s'oublie, et on n'en tire pas un mot. « Gellert, timide et sans habitude du monde devoit en effet, dit l'auteur de la *Biographie ancienne et moderne*, se trouver déplacé dans la société vive, brillante et moqueuse de Frédéric. »

La foiblesse de la santé de Gellert le condamnoit à une vie sédentaire ; ses souffrances le faisoient souvent tomber dans l'hypocondrie et la tristesse; tout l'effrayoit, rien ne le rassuroit, et les soins de ses amis lui faisoient seuls quelque bien.

En 1758, il donna un cours de morale dont le succès fut prodigieux. Un volume de ses lettres a été traduit, et nous en avons imprimé plusieurs en 1806, dans le Journal des Dames. Le ton de tous ses ouvrages est simple et naturel. « Ses fables dit l'auteur de la *Biographie*, devinrent une lecture tout-à-fait populaire; on les lut dans les villages, on les apprit par cœur dans les écoles; chaque jour apportoit à Gellert de nouvelles preuves de ce succès. » Un paysan vint à Leipzig, conduisant une voiture chargée de bois qu'il fit arrêter devant la maison du professeur. « N'est-ce pas ici que demeure M. Gellert? demanda-t-il. — Oui, montez. Il arrive devant Gellert. — N'êtes-vous pas, Monsieur, le M. Gellert, qui a composé des fables? — C'est moi-même. — Hé bien, voici une voiture de bois que je

(1) Prix, papier ordinaire, 14 francs ; grand raisin, 24 francs ; papier vélin superfin, 48 francs ; et, pour le port par la poste, 4 francs ; à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n. 34. On peut joindre à chaque livraison un cahier de portraits au trait, dont le prix est, par volume, papier ordinaire, 3 francs ; grand raisin, 4 francs ; papier vélin, 6 francs.

vous amène pour vous remercier du plaisir qu'elle nous ont fait, à moi, à ma femme et à mes enfans. »

Lors de la prise de Leipzig, par les Prussiens, en 1758, un lieutenant de hussards entra brusquement chez Gellert, pour le remercier aussi d'avoir fait ces beaux livres qui l'avoient tant diverti pendant ses campagnes; et il vouloit absolument témoigner sa reconnoissance au paisible professeur, en lui faisant présent d'une paire de pistolets et d'un knout qui avoit appartenu à un cosaque.

« On rencontre à chaque instant dans la vie, et dans les ouvrages de Gellert, dit l'auteur de la *Biographie*, des preuves de cet enthousiasme populaire qu'il avoit excité dans toute l'Allemagne: au milieu des désastres de la guerre, des régimens presque entiers venoient assister à ses leçons; les soldats le saluoient respectueusement; et un sergent, qui avoit obtenu son congé, se détourna de sa route pour voir, avant de retourner dans son pays, ce *brave M. Gellert*, dont les livres l'avoient empêché de devenir un malhonnête homme. »

M. Michaud vient aussi de publier les deux premiers volumes (1), de la *Biographie des Hommes vivans*, ou *Histoire par ordre alphabétique de la vie publique de tous les Hommes qui se sont fait remarquer par leurs actions ou leurs écrits*; ouvrage entièrement neuf, rédigé par une société de gens-de-lettres et de savans.

Quoique les auteurs se soient plus particulièrement attachés à la France, ils ont donné des notices sur beaucoup d'hommes qui, parmi les autres nations, se sont fait remarquer dans le gouvernement, dans les armes, dans les sciences et dans les lettres. La politique n'a donc pas été leur seul objet, et sous le rapport de la littérature, sous celui des arts et des sciences, le lecteur le plus instruit aura peu d'omissions à leur reprocher. L'ouvrage entier ne doit être composé que de six volumes, et la publication en sera terminée avant le premier de janvier. Les auteurs ont été impartiaux, jamais ils n'ont considéré un personnage que dans sa vie publique; et, après avoir achevé la

---

(1) Prix: 14 francs, papier grand raisin, 24 francs; papier vélin superfin, 48 francs; pour le port franc, par exemplaire, 4 francs; à Paris, chez L. G. Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n. 34. On peut ajouter par chaque livraison au cahier de portraits, dont le prix est, selon le papier, de 3, 4 ou 6 francs.

lecture des deux volumes qui paroissent, on reconnoît qu'ils ont eu sans cesse présent ce passage de Voltaire, qu'ils avoient choisi pour épigraphe :

On doit des égards aux vivans ; on ne doit, aux morts, que la vérité.

1ere. Lettre sur OEdipe.

Nous venons de voir dans le salon d'exposition de M. Vacher, rue Vivienne, no. 18, un *Mercure* en marbre de Carrare, d'environ trois pieds de hauteur, qui est à vendre. On ignore de quelle main est sorti ce chef-d'œuvre, qu'on peut, pour sa rare perfection, classer parmi les antiques.

MODES.

Une ou plusieurs grappes de lilas sont la fleur que les modistes posent le plus souvent. Elles font beaucoup de chapeaux couleur citron et de capotes, les unes lilas, avec cinq ou six liserés blancs ; les autres gros vert, avec autant de liserés lilas. Le bonnet, dont nous avons parlé, et qui se fait en tulle brodé ou en étoffe lamée, ne diffère des toques, que parce que le bord est garni d'un tulle plissé. Une demi-guirlande de roses-tremières ou de marabout en orne le devant. Nous avons fait observer qu'on écartoit toujours ce bonnet du front. Dans les coëffures de présentation, que fait M. Hyppolite jeune, coëffeur ordinaire de S. A. R. Madame la Duchesse de Berri, les plumes de marabout, fournies par M. Zacharie, remplacent les plumes d'autruche. Tantôt ces plumes sont montées en bouquet, tantôt en guirlande. Ses coëffures de cercle, ont, en place de guirlande, une grosse rose du côté gauche, et une grosse natte, entourée de perles ou de diamans, qui s'incline du côté opposé.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1632.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, No. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1632.)



Chapeau de Velours. Robe de Mérinos.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées. format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

ROGER DE SICILE,

OU

LE ROI TROUBADOUR.

A l'heure où ceci paraîtra, dix journaux auront déjà rendu compte de la première représentation de cet opéra.

J'écris aussitôt qu'eux, mais je ne serai imprimé que plus tard. Mes lecteurs se mocquent de ce contre-temps. Pour moi, c'est une grande contrariété; car rien n'est plus doux que dire le premier ce qu'on pense d'une chose, d'un homme, d'une femme, d'une pièce de théatre.

Quel agrément de faire sa critique avant que personne ait pu seulement rassembler ses idées! quant aux éloges, on en est moins pressé. Lorsqu'on rencontre quelqu'un, le lendemain on lui crie:

— Je l'ai vu. . . . .

— Qui? Quoi?

— L'ouvrage nouveau.

— Où?

— A l'Académie Royale de Musique.

— Quel titre?

Roger! . . . . *Le Roi Troubadour!* . . . . Comment, vous ne sa-

vez rien de cela? Ah! venez que je vous conte. . . . Le chevalier B* étoit dans sa petite loge, avec une beauté qui se cachoit soigneusement, mais que j'ai *déchiffrée*. . . C'étoit. . . .

—Chut!

— Vous êtes discret? C'est une qualité rare, surtout quand il s'agit de l'opéra. La comtesse de X* avoit fait une toilette merveilleuse, mais elle étoit avec une vieille marquise qu'on eût prise pour la fée Carabas. Le colonel C* étoit dans une baignoire, parlant fort *curieusement* à l'oreille d'une dame extrêmement jolie, et qui paraissait passionnée de la musique. Il y avait dans les colonnes des têtes qui ont été d'une grande immobilité pendant toute la pièce. Apparemment que c'était quelque parent d'auteur, bien transi, bien inquiet. Quel métier, mon ami, que celui d'auteur! que cela est charmant, quand le rideau se lève, quand on voit deux mille personnes attentives aux vers, aux airs sortis de votre cerveau! Mais quand les scènes vont mal, que l'orchestre languit, que le Public s'impatiente, ah! que cela est désagréable! Nous n'avons eu pour le *Roi Roger* rien de pareil; on a écouté avec attention: malheureusement il n'y avoit pas un continuel intérêt dans les situations. L'intrigue sent un peu le mélodrame; elle est fort commune; l'amour fialial et l'amour paternel se joignent pourtant au pur amour pour échauffer l'affaire, mais cela ne produit pas tout l'effet qu'on devroit attendre d'une telle réunion. Il y a de beaux airs, toutefois, de beaux chœurs surtout, et par-dessus tout cela un duo entre Elvire et Roger (Mme. Branchu et Lays), qui est d'un grand pathétique: c'est tout-à-fait de la musique inspirée. Elvire vient de retrouver son père; elle a été long-temps obligée de se contraindre devant un tyran cruel, qui enfin a cédé la place, et qui laisse Roger près de sa fille adorée.... *Est-ce vous*, lui dit-elle, en se jetant dans ses bras. . . . . . . *Cher enfant!* répond le Roi, en la pressant contre son cœur. Pendant quelques minutes on n'entend que ces mots:

— Est-ce vous. . . . .

— Cher enfant! . . . .

Mais ces paroles redites avec chaleur produisent une émotion profonde. . . . Bravo, bravo! s'écrie-t-on, de toutes parts, bravo!

On n'applaudit point assez en France à de semblables traits. C'est un morceau admirable; et à lui seul, il vaut toute une pièce.

Vous voyez que je m'anime.

— Je le vois.

— Allez, allez entendre le duo de Roger et d'Elvire.

— J'irai, certainement. . . . De qui la musique?

— De M. Berton, membre de l'Institut.

— Et les paroles?

— On n'a ni demandé, ni nommé l'auteur du poëme : c'est si peu de chose qu'un poëte ; on commence (suivant la mode d'Italie) à n'y pas faire attention.

ARMAND **.

Six Mois à Londres en 1816. Suite de l'ouvrage ayant pour titre : *Quinze Jours à Londres* (1).

TROISIÈME ARTICLE.

Préparer le thé est, en Angleterre, une fonction importante ; et telle femme y est citée pour cela, comme telle marchande de modes pour ses chapeaux. D'abord, on verse de l'eau bouillante dans la théière, pour l'échauffer. Cette eau passe successivement dans toutes les tasses, pour leur communiquer une portion de calorique. Lorsque la théière est vide, on y met du thé de deux espèces, noir et vert, réglant la proportion sur le goût des convives, puis on verse de l'eau bouillante à moitié de la théière seulement ; on met du sucre dans les tasses, pendant que la feuille chinoise infuse ; ensuite on verse par portions égales le contenu de la théière, de façon que chacun ait sa part de cette précieuse cuvée, et l'on achève de remplir les tasses. Enfin, il ne reste plus qu'à y verser la quantité de lait nécessaire pour altérer la couleur du breuvage, et à les présenter à chaque convive avec des tartines, des roties ou des gâteaux.

C'est ordinairement une jeune demoiselle qui prépare le thé. Notre voyageur fut étonné de ce que miss Amélie G***, âgée de quatorze ans, et fille unique de Mistress G*** ne se fût pas chargée d'une fonction qu'elle passoit pour remplir à merveille. On lui dit que la jeune miss avoit été engagée à aller passer la soirée chez une de ses amies. « C'est une drôle de soirée, maman, dit la jeune

(1) Un volume in-8° de 243 pages. Prix, 4 francs ; et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n. 30.

personne, en rentrant, et je me suis complettement ennuyée. — Pourquoi donc, ma chère ? — Je comptois passer la soirée tranquillement avec miss L*** et sa sœur Charlotte : il y avoit une vingtaine de demoiselles invitées : je n'en connoissois pas une ; et vous jugez que cela n'est pas fort amusant. Ajoutez que toutes avoient apporté de quoi s'occuper, et que je me trouvois seule sans ouvrage. — Il falloit en demander. — C'est ce que j'ai fait, maman, et l'on m'a donné à ourler une chemise, dont vous auriez trouvé la toile trop grosse pour faire des torchons. — Et par quel hasard ? — Ah ! C'est que ces demoiselles travaillent pour les pauvres, et elles se rassemblent pour cela une fois par semaine, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Certainement elles feroient beaucoup plus d'ouvrage, si chacune vouloit s'en occuper particulièment : car, en conscience, on n'a pas travaillé une heure. D'abord, on a causé, ensuite on a pris le thé ; une superbe collation lui a succédé. Si l'on avoit donné aux pauvres l'argent qui a été dépensé ce soir, pour le goûter, cela leur auroit été vingt fois plus profitable que le peu d'ouvrage qu'on a fait. »

Pour une Anglaise, l'intervalle de son entrée dans le monde à son mariage est le plus beau tems de sa vie. Elle est alors l'objet de quelques soins, de quelques attentions, et jouit d'une certaine liberté. Est-elle mariée ? adieu complimens et prévenances. Elle passe la journée solitairement. Les séances du parlement occupent son mari, quand il est à Londres ; et les plaisirs de la chasse, quand il se trouve dans ses terres. Est-il d'une condition médiocre ? c'est encore pis. Les spéculations, les affaires de commerce l'absorbent tout entier, et ne lui laissent pas le tems de se souvenir qu'il est marié. Au moins, dira-t-on, dans la classe très-nombreuse à Londres des marchands et des négocians, les femmes trouvent une ressource contre l'ennui ? « Erreur, répond notre voyageur. Les affaires ne regardent point les femmes. Elles restent dans l'intérieur de leur maison, et les hommes sont presqu'exclusivement chargés des détails du magasin et de la boutique. Le marchand qui met en étalage les objets les plus précieux, ne compte pas sur les attraits de sa femme pour déterminer le passant à entrer et à s'approvisionner. Je ne vois d'exception à faire que pour deux espèces de boutiques, où l'on est toujours servi par des femmes, celles de modes et celles de friandises ».

Ces dernières sont en très-grand nombre, et l'on y trouve bonbons et pâtisserie. « Jamais, dit l'auteur, il ne m'est arrivé de passer entre midi et quatre heures devant une de ces boutiques, sans y voir quelques belles dames se régalant d'une crème, d'une gelée, de confitures, de bonbons et de pâtisserie, dont la variété est, je crois, encore plus grande qu'à Paris. J'ai même vu les fruits à l'eau-de-vie passer par plus d'une jolie bouche ».

LE PÂTRE AU TOMBEAU DE SA BERGÈRE.

Oh ! ne crains rien , ne crains rien , bonne mère ;
Oui , je vivrai , pour soutenir tes jours ;
Mais laisse-moi , d'une mousse légère ,
Couvrir encor ce tombeau des amours.
Dans ma douleur , trouvant encor des charmes ,
Je ne puis être heureux qu'en souvenir ;
Et si mes yeux ne versoient quelques larmes ,
Il me faudrait mourir.

Mère , dis-moi , ce terrain est humide...
Retirons-la... Je déteste ces lieux ;
Déjà , peut-être , une couleur livide
Fane son front , et sa bouche , et ses yeux.
Viens ! aide-moi , je veux la voir encore....
Ne pleure pas , tu me fais trop souffrir ;
Comme un poison , ta peine me dévore ,
Et me fera mourir.

Je n'ai déjà que trop de ma misère ;
Sèche tes pleurs , puisqu'ils sont superflus.
Embrasse-moi ; réponds , ma bonne mère ,
Jamais , jamais ne la verrai-je plus ?
Mon Dieu ! pardonne ; oui , ta main généreuse ,
Au ciel , tous deux , pourra nous réunir ;
Mais pas encor , ma mère est malheureuse ,
Je ne veux pas mourir.

Il m'en souvient , quand sa bouche expirante
Nous fit entendre un éternel adieu,

Pressant ma main, de sa main défaillante,
Elle me dit : « Je remonte vers Dieu ;
» Ne me plains pas ; tâche de me survivre,
» Car il te reste un devoir à remplir ;
Ta pauvre mère... » : elle voulait poursuivre,
Je la sentis mourir.

(Extrait du *Journal des Ménestrels et des Troubadours.*)

LA LANGUE DORÉE.

Si l'on doute du pouvoir des phrases, que l'on me consulte, on saura bientôt à quoi s'en tenir. Je me rappelle que lorsque je faisois l'honorable, mais rude métier de soldat, j'allois souvent au feu, et que je ne m'y conduisois pas trop mal ; cependant, au bout de trois ans de service ; je n'étois encore que maréchal-des-logis. Un jour, mon capitaine me donna je ne sais quelle commission auprès du gouverneur de **. — « Que pense-» t-on de moi dans ce pays, me demanda le général ? — Que » vous êtes un des plus habiles officiers de l'armée, et les dames » de la ville conviennent (ajoutai-je tout bas) que vous êtes un » des plus beaux hommes de guerre qu'on ait vu depuis long-» tems. — Comment, comment, dit Mme la générale, qui nous » écoutoit, je crois que ce hussard parle des dames de la ville ? » — Je disois, Madame, que vous aviez la réputation d'être la » plus jolie, la plus aimable d'entr'elles, et qu'on vous citoit » comme la plus brillante des conquêtes du général...... » Ma présence d'esprit avoit plu à Monsieur, mon petit compliment avoit enchanté Madame : quelques jours après, il y eut une promotion, et je fus nommé aide-de-camp de M. le gouverneur. J'aurois probablement fait mon chemin, si je n'avois eu une jambe emportée. Depuis cet accident, mes belles phrases ont moitié moins de vertu auprès des dames ; mais elles font presque toujours leur effet sur les savans, les artistes et les gens en place. Voici à-peu-près comme je m'arrange pour capter leur bienveillance : Si j'ai affaire à un antiquaire, je lui sacrifie impitoyablement les modernes ; je soutiens que les monnoies de Rome et de Tyr étoient cent fois mieux frappées que ne le sont nos louis de 1817 ; que nos porcelaines de Sèvres, nos cristaux du Mont-Cenis n'approchent pas des vases étrusques ; puis je finis par cette phrase qui porte coup : « Vous avez dévoilé les mys-

» tères de l'antiquité, votre gloire est aussi solide que les pyra-
» mides d'Egypte ! »

Si j'ai besoin, au contraire, de gagner le suffrage d'un partisan des modes et des inventions modernes, je lui tiens à-peu-près ce discours : C'est à tort qu'on soutiendroit que notre civilisation ne l'emporte pas sur celle des Grecs et des Romains si vantés. Les femmes de ces maîtres du monde avoient-elles, comme les nôtres, des cachemires et des psychés, des calèches et des loges à l'Opéra ? Elles étoient réduites à se regarder dans des miroirs d'acier, à assister à des combats de gladiateurs.... Et leurs époux, qu'étoient-ils avec leurs longues barbes, leurs sandales et leurs bras nus ? Connoissoient-ils les bas de soie et les bottes sans couture ? Je veux bien croire que les tems anciens ont produit plus de grands philosophes que l'époque actuelle ; mais que nous importent et Socrate et Platon, et Démosthènes et Tacite ? n'avons-nous pas les discours de M. K***, l'histoire de M. Z*** ? Et d'ailleurs, comme vous l'avez dit ingénieusement dans votre dernier ouvrage : à quoi bon d'ennuyeux moralistes ? l'art de vivre sagement ne vaut pas l'art de bien vivre.

S'il me faut des discours un peu étudiés pour les savans et les gens à système, je n'emploie guères que des phrases banales avec les coquettes et les artistes vaniteux. Je dis à celles-ci : Que vous êtes jolie ! quel beau schall ! A ceux-là : Que de grandiose dans ce tableau ! que de génie dans cette sonate ! Ces formules paroissent-elles un peu usées ? je me reprends, et j'ajoute : vraiment, Mesdames, vous ferez sécher de dépit toutes vos amies !.. En honneur, Messieurs, vous allez causer le désespoir de tous vos rivaux !.. jamais Vénus et les Grâces ne déployèrent autant de charmes !.. Jadis Raphaël et Michel-Ange ne montrèrent pas plus de talens !.. On n'admirera que vous à Longchamp !.. On ne couronnera que vous au Musée !..

J'ai encore d'autres phrases toutes prêtes pour les différentes classes et les différens états de la société ; je dis :

Au médecin, en toussant péniblement : Docteur, je suis malade, ainsi que tous mes parens et tous mes amis ; donnez-moi donc votre adresse...

A l'avocat, en lui montrant un rouleau de papiers : Voici un bon procès ; il est compliqué, les parties sont riches et entêtées ; je vous en chargerai...

Au directeur de spectacle : La comédie est le seul plaisir qu'on puisse avouer ; l'année sera pluvieuse ; je vous prédis de bonnes recettes...

A l'entrepreneur de fêtes champêtres : on est las de mauvaises pièces et de mauvais acteurs ; le beau tems vient, vous allez faire une fortune brillante...

Au fournisseur : Vous aurez de grandes commandes...

Au capitaliste : Vous placerez avantageusement vos fonds...

Au militaire : Vous obtiendrez des croix et de l'avancement...

De cette manière, je me fais l'ami de tout le monde, et quoique je ne sois ni beau ni bien tourné, on me trouve aimable, spirituel; certains messieurs veulent bien m'accorder du sens, de la profondeur, et un esprit beaucoup plus droit que le corps; certaines dames, me payant en même monnoie, me traitent d'Amour écloppé, de Vulcain du bon ton: toujours est-il vrai que je marche à mon but, que j'arrive même beaucoup plus vîte que d'autres... Ce qui prouve que pour l'atteindre, deux bonnes jambes ne valent pas une langue dorée.

* * * *

Nous avons lu avant-hier dans le *Constitutionnel* que M. Hervais, horloger-mécanicien, venoit d'enrichir l'horlogerie d'une invention qui donne aux montres un nouveau degré d'utilité. Ces montres, dites à *pedomètre*, mesurent et marquent le chemin qu'on a parcouru; la forme en est aussi commode que celle des montres ordinaires.

MODES.

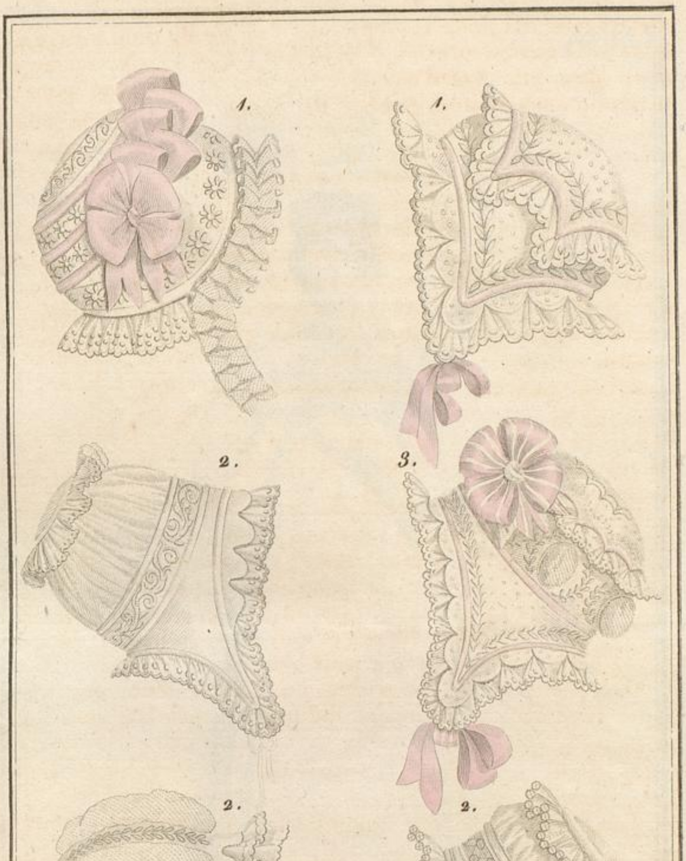
Presque tous les chapeaux de demi-toilette que l'on voit aux Tuileries, sont de crêpe: les uns verts avec un bouillonné au-devant de la forme, sans fleurs; les autres citron avec une grappe de lilas entourée de fleurs jaunes. Les chapeaux de gros de Naples sont, ou rayés lilas et blanc, ou entièrement lilas avec plusieurs liserés blancs et une demi-douzaine de grappes de lilas entremêlées, savoir trois blanches et trois lilas.

Quelques jeunes gens portent un gilet écarlate sous un gilet noir. Rien de plus ordinaire qu'un gilet écarlate sous un gilet blanc.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1633 et 1634.

Le *Bon Genre*, n°. 101, qui doit paraître, le 20, au Bureau du Journal des Dames, représente les deux montagnes russes de la salle de l'Odéon, et un Bal masqué entre ces deux montagnes.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



1, Bonnets de Mousseline Brodée. 2, Cornettes de Perkale.
3, Cornette de Mousseline Brodée.



Robe de Tulle.

N°. 16. (Vingt-unième Année.) 20 Mars 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Je vous écris de Charenton, lieu célèbre par ses *Petites-Maisons*; j'en habite une qui fait partie d'une grande entreprise fort bien imaginée, à ce qu'on dit ; mais ce n'est pas moi qui dis cela. Je trouve cette institution fort étrange depuis que j'y suis.

Quoi, monsieur, on m'envoie là en me faisant accroire que c'est un palais de fées ! J'y arrive gaîment, et dans la cour je fais un rigodon ; mais bientôt je me vois entourée de médecins, d'économes, de docteurs de toute sorte, et je sens alors que je suis la plus malheureuse des femmes.

Il y a long-tems que je suis tyrannisée. Mon mari me prêche l'économie depuis dix ans, et je suis toute étonnée de ne pas le voir figurer parmi les *économes* de cette forteresse. Ah ! les cruelles gens !

Economie ! Mais que deviendront avec cela l'élégance de mœurs, les chiffons, les pompons, les cachemires, les loges à l'Opéra ?...

Il y a ici des *loges* qui ne sont pas des loges de théâtre. On y chante, on y déclame pourtant, mais non pas comme Martin

ou Talma. Ce sont des cris lamentables ou bien des couplets tronqués. Cela ne m'amuse guères.

Cependant notre table est charmante. J'ai à côté de moi une jeune femme qui n'est pas plus folle qne je ne le suis moi-même; seulement elle dit qu'elle est la fille du grand-turc : pourquoi pas? je suis bien, moi, telle que vous me voyez, la femme d'un mandarin. Mon mari est un Chinois de la plus belle espèce; il n'a sur le front qu'une mêche de cheveux qui lui tombe sur le cou comme un collier. C'est lui qui m'envoie ici pour prendre l'air, et j'y étouffe!

Nos jardins sont en terrasse. Il y a un grand monsieur qui prend le titre de Jupiter Olympien, et qui m'offre le bras pour monter les dégrés. Que pensez-vous d'une Parisienne qui se promène avec Jupiter?

Soyez transquille, tout, dans nos courses, se passe avec décence et gravité. Il n'y a pas là à craindre les aventures que la mythologie nous raconte. Platon vient à nous, puis Diogène, et nous faisons des conversations à perte de vue sur la morale, sur la bonté des dieux et sur la malice des hommes.

Quand nous parlons des hommes, Diogène rit comme un satyre, et quand nous parlons des dieux, Jupiter se rengorge.

Ce pauvre Jupiter a dans ce moment-ci une fluxion; il tousse, et l'univers ou plutôt la maison s'en ébranle. Il me fait peur quand je l'entends la nuit, et pour me rassurer, je fais coucher dans mon antichambre deux gros chats qui me servent de laquais.

Jolis chats, à longs poils, au regard doux, mais à la patte égratignante. Ils m'ont déchiré toute la dentelle de mes chemises, et j'ai l'air d'une Didon abandonnée.

On a coupé toutes mes communications avec la ville. Je ne peux plus voir ni couturière, ni lingère, ni marchande de modes; je suis mise comme il y a trois mois, et je suis sûre qu'on me prendroit pour un monstre, si ce n'étoit ma figure, qui est toujours belle et mélancolique.

Hélas! monsieur le rédacteur, ne soyez pas insensible à la prière que je viens vous adresser. Envoyez-moi une de ces personnes délicates qui font des chapeaux délicieux. Pallas même, la divine Pallas aimoit la toilette; ne la puis-je donc aimer aussi? Je l'aime, je ne m'en cache point, et je crois qu'il y a peu de femmes qui n'en soient éprises: c'est là notre folie à toutes; et si l'on se met à renfermer toutes celles qui en sont atteintes, il faut bien vîte agrandir Charenton.

On a commencé par moi. Je suis ici en retraite pour inventer sans doute de nouvelles modes et de nouvelles façons de robes ou de chapeaux. Je me livre avec ardeur à toutes les recherches nécessaires en ce genre. C'est moi qui fais passer depuis quelque tems à Paris tous les modèles des choses dont on s'y pare. Mais aujourd'hui j'ai besoin de causer avec une

personne du métier. Envoyez-moi de grace une demoiselle experte ; qu'elle apporte avec elle provision de plumes et de rubans. Nous apprêterons pendant le carême tout ce qu'il faudra pour Longchamp.

Longchamp ! quel souvenir ! où êtes-vous calèche admirable qui fîtes crever de dépit ma rivale orgueilleuse ! Heureux tems, trop tôt passé, trop tôt perdu !

Adieu, Monsieur, voilà Jupiter qui vient déjeûner avec moi, et je suis obligée de terminer là avec vous. Il a la voix comme un tonnerre, ses yeux brillent comme des éclairs. Je vous quitte, adieu ; j'attends votre chère marchande de modes, et je fais placer mon écran au milieu de la chambre, afin de pouvoir y répéter ma leçon de danse et mes rigodons.

Je suis votre très-respectueuse servante,

Amélie du Bouquet.

Les deux Capitaines de Hussards ont été *cassés* et presque *dégradés* par le public de Feydeau. Ces messieurs visent sans cesse à l'esprit, et n'attrapent qu'un jargon qui n'a rien de comique. Le seul mot qui ait fait rire, est celui-ci : Un valet déguisé en oncle voit une soubrette, et dit à son maître : Ah ! Monsieur, quelle est jolie ! je suis tenté d'ôter ma perruque. — La musique auroit pu seconder un autre poëme ; elle ne pourra soutenir cette pauvre nouveauté.

On répète à ce théâtre *les Ménestrels*, de M. Catel.

*.

SUR LA CONVERSATION.

Dixain.

Un bel esprit du causer fait un art.
Dans le causer c'est l'instinct qu'il faut suivre ;
C'est l'abandon, où tout naît du hasard :
Sans naturel, un parleur n'est qu'un livre.
Au sentiment laissez un libre cours ;
Ce charme seul alimente un discours.
Craignez surtout, craignez de trop bien dire ;
C'est un travers qu'il faut dissimuler.
Tel veut parler, comme on voudrait écrire ;
Et tel écrit, comme on voudrait parler.

Fayolle.

Il y a déjà quelque tems que la mode des *bouquets de côté* s'est renouvellée pour la grande parure. On les porte à gauche, extrêmement hauts et fort gros. Dans les bals parés, et dans les assem-

blées de cérémonie, ils ont pour accessoire un panache de cinq plumes blanches d'autruche.

Quelques exemples, et le retour de la belle saison portent à croire que dans les demi-toilettes on adoptera aussi les bouquets de côté. Les pointes du bouquet doivent se trouver au niveau de l'oreille.

Les bracelets de crin, de forme ronde, à jour et à rosettes, datent de six mois, et sont encore à la mode. Ce phénomène tient à ce que personne encore n'a réussi à les imiter : tout est de la même main; et une seule mercière, Mme. Lechat, rue Provence, n°. 30, en est approvisionnée.

Nous venons de recevoir une lettre de *Munito*, *le chien savant*.

« Ne vous en déplaise, dit-il, je suis à la mode (1). Tous les jours une compagnie brillante se réunit à mon pied-à-terre de la cour des Fontaines, et me donne les marques les plus flatteuses de son admiration. Je suis introduit dans les salons les plus élégans, où l'on m'attend avec autant d'impatience que la lecture d'une tragédie nouvelle. »

Munito ne se dissimule pas qu'il y a des envieux qui lui contestent l'application de ce vers :

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée;

il ne nous cache pas non plus que de jeunes freluquets lui trouvent la mine

D'un pédant encrouté de grec et de latin.

« Comme si, dit-il, un air folâtre étoit compatible avec les profondes méditations que demandent les mathématiques! Cet air compassé, poursuit-il, n'est pas ce qui m'a donné le moins de peine à acquérir ; et je ne me suis décidé à le prendre que lorsque j'ai su à quel point la mine étoit utile à la science.... Le grand appétit que je montre en avalant quelques marrons, prouve mon extrême sobriété ; on ne m'en tient aucun compte. Je vois aussi des spectateurs jaloux trouver mon lit trop somptueux, et me comparer à l'âne pour lequel l'empereur Caligula fit élever un trône. De tels rapprochemens ne me découragent point. »

Munito se flatte de résoudre bientôt les problêmes les plus difficiles. En attendant, il invite les dames à venir faire, cour des Fontaines, leur partie de domino.

(1) A son insçu, le Journal des Modes lui a décerné les honneurs de la gravure. Le 100me numéro du *Bon Genre* représente *une Soirée de Munito*.

Six Mois à Londres en 1816. Suite de l'ouvrage ayant pour titre : *Quinze Jours à Londres* (1).

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Le lundi de Pâques, il y a, à Greenwich, une espèce de fête qui ressemble beaucoup à notre Saint-Cloud. On fait le voyage *par terre et par mer*. La distance est de deux petites lieues, et le but principal la promenade du parc. Des boutiques de jouets pour les enfans, d'étoffes communes, de quincaillerie, de pain d'épices forment une espèce de rue. « Nous fûmes, dit notre voyageur, un quart d'heure à la parcourir, tandis que deux minutes auroient suffi, un jour ordinaire. Cette rue aboutit à une petite place, dans laquelle étoient établis des spectacles forains et des marionnettes, des ménageries d'animaux, et des tréteaux de charlatans. Jusqu'ici tout ressemble à ce qu'on voit en France ; mais une autre rue sur la gauche nous offrit un spectacle qui, sans être nouveau pour moi, ne laissa pas de m'intéresser un instant. Elle était bordée, dans toute sa longueur, par des escarpolettes en gondoles, attachées par des chaînes à des charpentes plus ou moins élevées. J'en comptai plus de cinquante. Toutes marchoient en même tems, et l'on voyoit presque autant de voltigeurs que de piétons. »

Le parc de Greenwich est très-grand et planté de beaux arbres, qui en rendent la promenade fort agréable ; mais, pour les habitans de Londres, la belle saison arrive tard, et s'en va de très-bonne heure. Ce parc est coupé par de nombreuses collines, d'où l'on découvre plusieurs beaux points de vue sur la Tamise et sur la capitale. « Quelques-unes de ces collines, dit l'auteur du voyage, sont assez escarpées ; et l'un des grands plaisirs de ceux qui en ont atteint le sommet, est de pousser quelque jeune fille, qui, une fois tombée, roule jusqu'au bas, sans pouvoir s'arrêter. Comme le terrain est couvert de gazon, la chute ne peut avoir d'autre inconvénient que d'amuser un instant les curieux placés au pied. » Trente mille personnes au moins peuplaient ce parc, lorsqu'il en sortit.

---

(1) Un volume in-8° de 243 pages. Prix, 4 francs ; et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n. 30.

Pendant les trois premiers jours de mai, fête des Ramonneurs. Ils se divisent en petites troupes, et le visage barbouillé de rouge et de bleu, comme des orang-outangs, ils vont faire parade de leurs étranges accoutremens. Le *Lord du Mai*, galonné en papier sur toutes les coutures, coëffé d'un chapeau à trois cornes, et tenant un bâton qui est le signe du commandement, donne le bras à la *Dame du Mai*, couronnée de fleurs et parée de vêtemens chamarrés, laquelle est aussi un Ramonneur déguisé. Un troisième Ramonneur, placé sous un grand panier d'osier en forme de pain de sucre, et entièrement couvert de feuilles et de guirlandes de fleurs, est une vraie pyramide ambulante. On l'appelle *Jackon the green*, *Jacques sous la verdure*. Quelques Ramonneurs suivent ces trois personnages et portent en triomphe les attributs de leur métier. Le cortège est précédé d'un tambour et d'un violon. Tous les vingt pas, espèce de danse dans laquelle figure la pyramide de verdure; puis quête, faite sous les croisées des gens riches, par la Dame du Mai.

Quoiqu'il n'y ait pas à proprement parler de carnaval à Londres, les bals masqués n'y sont pas inconnus. Indépendamment de ceux qui ont lieu dans les maisons particulières, on en donne plusieurs à l'opéra. Un faux plancher met le parterre de niveau avec le théâtre. « Comme il n'y a pas de bonne fête en France, dit notre voyageur, si l'on n'y rit, de même il n'en existe pas en Angleterre, si l'on n'y mange, et surtout si l'on n'y boit. Un grand souper est préparé dans un vaste salon; et ceux des spectateurs qui veulent payer pour ce divertissement additionnel, peuvent y prendre place. » Quoique la salle soit plus grande que celle de Paris, elle est ordinairement remplie. Les hommes comme les femmes, sont masqués, et l'on voit beaucoup moins de dominos que d'habits de caractère. « Ce spectacle, dit l'auteur du voyage, pourrait devenir agréable et même piquant, si chacun vouloit prendre l'esprit du rôle dont il adopte le costume; mais quoi de plus ridicule que de voir un arlequin se promener avec la gravité d'un sénateur; un Diogène pirouetter sur la pointe des pieds, en faisant le galant près d'une belle; une Vestale vous adresser à l'oreille un propos grivois; une marchande de la Halle répondre à une plaisanterie avec une noble fierté; un chef de Caraïbes saluer les dames avec toutes les grâces d'un petit-maître; un grand d'Espagne, qui gêné dans ses riches habits, ne fait ni un geste, ni un pas, qui ne soit gauche et guindé? »

Tout ce qui est nouveau plaît à Londres comme à Paris; et quelques marchands l'ont éprouvé pour avoir fait de leur boutique un diminutif des bazards de l'Orient. Quinze à vingt équipages étaient à la porte d'un de ces bazards; notre voyageur y entra. « Je vis, dit-il, une très-grande salle, dans laquelle des marchands de toute espèce étalaient ce qu'ils avoient à vendre. De grandes tables étaient rangées le long des murs, ne laissant que l'intervalle nécessaire pour que le vendeur pût se placer entre la

muraille et son magasin. Deux autres rangs de tables garnissoient l'intérieur, et l'on n'avoit réservé dans le milieu que l'espace indispensable pour les marchands. On se promenoit donc entre deux rangées de comptoirs couverts de marchandises de toute nature. Ici un parfumeur vous offroit son essence de rose, et le cordonnier, son voisin, ses bottes ou ses souliers; là, vous trouviez des bijoux du plus grand prix, et des jouets d'enfans à deux sous. La marchande de modes et le dégraisseur, le chapellier et le marchand de soieries attiroient tour à tour votre attention. » Mais comme chaque marchand n'a qu'un espace de quatre à cinq pieds à sa disposition, il ne peut offrir autant de variété que les autres marchands. « On a remarqué, poursuit notre voyageur, que les hommes, doués par la nature d'une taille qui excède les proportions ordinaires, sont presque toujours voûtés. Mais il est plus commun encore de voir un nain s'élever sur la pointe des pieds pour tâcher d'enrichir d'un pouce ou deux la petitesse de sa stature. Le désir de paroître plus qu'on n'est véritablement, est encore plus frappant au moral qu'au physique; et c'est ce qui a donné naissance au charlatanisme des Bazards anglais.... Le charlatanisme n'a acquis un si prodigieux développement que sur le sol des Isles Britanniques.

« Examinez les boutiques des marchands de Londres; ils ont l'art d'en parer l'extérieur, de manière que la plus pauvre a un air de richesse, d'élégance et de propreté qui plaît aux yeux. Dût le magasin rester vide, il faut que *la montre* soit bien garnie, et que tous les objets les plus précieux y soient en étalage. »

Nos vendeurs de billets de loterie, qui employent plusieurs genres de charlatanisme, ne se sont pas encore avisés de faire promener, comme à Londres, des hommes revêtus d'une cuirasse de carton, sur laquelle est imprimé le programme de la loterie en gros caractères. Ces hommes marchent gravement, le nez en l'air, et les bras serrés contre les hanches, pour que les passans ne perdent pas une ligne de l'affiche ambulante.

PETITE ENCYCLOPÉDIE DE L'ENFANCE, ou *Leçons élémentaires de grammaire, de géographie, de mythologie, d'histoire ancienne et moderne, d'histoire des religions, d'arithmétique et de mathématiques, de physique, d'histoire naturelle, des arts et métiers*, etc.; ouvrage propre à donner aux enfans les notions premières les plus indispensables, et dans lequel se trouvent plus de cent gravures en taille douce. Par Mme Dufrénoy (1).

---

(1) Deux volumes in-18, l'un de 236, l'autre de 252 pages. Prix, 4 fr.; figures coloriées, 6 fr.; port franc par la poste, 7 fr. A Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

Voici la dédicace :

A Mlle MARIE DE SÉGUR.

Aimable enfant, amour d'un noble père,
Dont les exploits, les mœurs, le caractère,
Nous font chérir un moderne Bayard,
J'aime à placer sous ton jeune regard,
Ce foible écrit, fait pour le premier âge.
Aimable enfant, un plus brillant hommage
Sans doute un jour flattera ton orgueil ;
Peut-être alors on verra mon recueil
Enseveli sous des flots de poussière ;
Peut-être alors, ravie à lumière,
Moi-même, hélas ! n'aurai-je qu'un tombeau !
Mais quelquefois, dans ton ame attendrie,
Secrètement rappelle-toi, Marie,
La simple fleur offerte à ton berceau.

MODES.

Celle de toutes les coëffures en cheveux qui a été le plus remarquée, le jour de la représentation au bénéfice de Fleury, à l'Opéra, étoit tout-à-fait indienne. Des plumes d'autruche, la pointe en dehors, faisoient le tour de la tête, et au milieu se trouvoit un chou de nattes. Déjà quelques modistes ont vendu des chapeaux de paille jaune, garnis de rubans écossais. Le bord de ces chapeaux est coupé par derrière ; ils ont une passe très-grande ; mais cette passe est évasée. Les chapeaux de crêpe, ainsi que ceux de reps, sont presque tous de deux couleurs : lilas et vert, lilas et blanc, vert et blanc, citron et lilas.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1635.

Le 25, paroîtront les gravures de *Meubles* 443 et 444. Ces deux planches contiennent trois fauteuils et une draperie d'alcôve.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1635.)



Chapeau de Castor. Robe de Mérinos garnie de pluche.

N°.17. (Vingt-unième Année.) 25 Mars 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

CONSULTATION.

Monsieur le Rédacteur,

Vous qui êtes le grand régulateur des modes rassurez-nous donc sur divers points qui nous occupent et nous inquiètent beaucoup, ma femme et moi.

Nous habitons une petite ville du Roussillon. Là, au milieu des montagnes, nous vivons cependant comme des Parisiens, et nous faisons venir tous nos habillemens de la capitale.

Cela coûte un peu cher; mais il est si agréable d'être mis comme des élégans du boulevard ou des petits-maîtres du bois de Boulogne, que nous passons par-dessus les raisons d'économie qu'on a toujours en province. Peu de diligences arrivent, sans nous apporter quelque fruit nouveau. Aujourd'hui même une expédition nous est parvenue. Mais, à vous parler franc, je crains

qu'on ne se soit trompé, ou qu'on n'ait voulu se moquer de nous. L'envoi se compose de choses si étranges, que nous ne pouvons en conscience nous déterminer à les adopter, sans auparavant avoir pris langue, et connoître votre opinion.

Voici le détail de ce que renfermoient les deux caisses que nous venons de recevoir :

Caisse de Madame.

1. — Chapeau (dit de pluche), à long poil, qui n'a l'air que d'un chapeau d'homme, reteint de gris en rose, et sur lequel jouent de petites plumes nommées follettes, dans la facture, mais qu'on prendroit pour des queues de chat.
2. — Spencer sans garniture, dentelle, ni tulle, qui paraît destiné à serrer les épaules, de peur d'empêcher une femme de devenir bossue.
3. — Robe de soie, un peu frippée et délustrée, sans nul pli pardevant, formant le chou parderrière, bordée d'un velours de trois doigts, et tombant à peine jusqu'à la cheville du pied, comme un jupon.
4. — Une paire de forts souliers à demi-talons, et des guêtres d'étoffe, comme si l'on vouloit chausser un tambour de voltigeurs.

Caisse de Monsieur.

1. — Chapeau à petit bord d'un doigt, un peu pointu par la forme, et si mince et si léger, que déjà en l'essayant, je l'ai vu trois fois emporté de dessus ma tête par le vent.
2. — Un habit matelassé d'en haut et qui me sangle tellement le bas de la taille, que quand je l'ai boutonné, je ne peux plus manger ni respirer.
3. — Un pantalon qui est d'une ampleur étonnante, et qui semble tout-à-fait coupé par un tailleur d'Arabes du désert. Il y a beaucoup de tailleurs qui sont de vrais Arabes. Le mien pourroit bien être de ceux-là.
4. — Des souliers épais, ferrés, hauts et qui ont l'air de bottes de Cosaque, ou si vous voulez, des bottes qui ont l'air de souliers de Savoyard ; on ne sait ce que c'est. A cheval, cela ne vous garantit point la jambe ; à pied, cela vous empêche de marcher et de courir librement.

Dites-moi, Monsieur le Rédacteur, n'est-ce point encore un tour de mardi gras que l'on nous a joué ? Ces objets sont-ils pré-

sentables ? Pouvons-nous enfin nous en affubler à la prochaine partie de campagne que nous devons faire dans les premiers jours du mois qui vient? Nous craignons qu'on ne nous montre au doigt comme des *poissons d'avril*. Vous sentez qu'il seroit cruel de devenir la risée de ceux à qui l'on veut faire envie.

De grace, répondez-nous, donnez-nous toutes les explications dont nous avons besoin; et comptez sur une reconnaissance éternelle. . . . comme le sont toutes les reconnaissances d'àprésent.

Vos très-humbles,

ELISA,

FLORICOURT.

Note du Rédacteur. — La réponse à ceci ne pouvoit être que confidentielle ; elle a été faite aussitôt, par le courrier ; peut-être la verra-t-on insérée dans le Journal du Roussillon.

Il y a déjà près de six mois que nous avons parlé d'un projet de *montagnes Suisses;* il est aujourd'hui question de *montagnes Illyriennes*, d'où pourront descendre, en sens opposé, deux personnes qui se réuniront au terme de leur course.

Les personnes qui se plaisent aux récits de persécutions, qui aiment la gaîté franche et les exploits chevaleresques, trouveront ces différens motifs d'intérêt dans un roman nouveau, intitulé : *Le Brigand Saxon*, ou *Les Souterrains du Château de Honstein*, par M. Hyppolite Vaugeois.

Un accident, qui obligea un jeune officier de hussards à s'arrêter dans la Suisse Saxonne, en revenant des prisons de la Bohême, en 1814, a fait naître les principales situations où se trouve cet officier : son caractère et celui du hussard qui l'accompagne, sont bien tracés ; et la jeune Caroline, si le portrait est ressemblant, était digne de l'époux que le sort sembla si long-tems lui disputer.

Ce Roman se trouve chez M. Pigoreau, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 20.

Les Cygnes, les Cigales et les Abeilles d'autrefois.

Des réputations l'on ne sait pas pourquoi.

(GRESSET.)

Je ne suis point de ces gens qui se plaisent à désenchanter tous les ouvrages des poëtes, et qui refusent obstinément de s'amuser de leurs agréables mensonges : au contraire. Quand je me promène seul dans une forêt, je me figure volontiers que, sous l'écorce de chacun des arbres, se trouve un cœur tendre, comme étoient, sans doute, ceux des Amadryades ; et que la sensibilité des femmes de notre siècle s'est retirée dans les bois.

Cependant, je ne puis concevoir la réputation qu'a eue dans l'antiquité poétique la voix de certains animaux : elle ne me paroît pas moins surprenante que celle de plusieurs beaux-esprits de nos jours.

Les anciens veulent-ils vous peindre un grand poëte, par une figure de rhétorique ? Ils en font un cygne : Pindare est *le Cygne de Dircé*, Virgile *le Cygne de Mantoue*, Fénélon *le Cygne de Cambray*. Il n'est bruit dans l'antiquité que de la belle voix des Cygnes du Mélès, du Caïstre, etc. Ceux du Pô, qui pleuroient Phaëton, balançoient la réputation de ceux de l'Eurotas, qui séduisirent Léda. Pourquoi les cygnes aujourd'hui soutiennent-ils si peu la réputation de leurs ancêtres ? Ont-ils perdu la méthode qui les avoit illustrés ? Un rhume fatal, passant des pères aux enfans, les rend-il désormais incapables de faire entendre une seule note ? Lucien se plaignoit, il y a environ 1,700 ans, de l'extinction de la voix des cygnes, et, de nos jours, on ne peut douter que cette extinction de voix ne soit ce que nos médecins appellent une *aphonie* complète.

Les cigales ont eu, dans l'antiquité, une réputation non moins surprenante que celle des cygnes. On trouvoit leur voix délicieuse. Les bergers cessoient leurs chants pour entendre ceux de ces insectes. Un jour, deux poëtes célèbres faisoient assaut de talens, en s'accompagnant sur la lyre. Au moment de l'inspiration, une des quatre cordes de la lyre d'un de ces poëtes se brisa. On assure qu'aussitôt une cigale vint se

mettre à la place de cette corde rompue, et la remplaça merveilleusement par son chant. Les cigales de notre temps n'ont ni autant de complaisance ni autant de talent.

Homère veut-il donner une idée favorable des orateurs Troyens? Il les compare à des cigales. Tithon demande-t-il l'immortalité? L'Aurore, son amante, le change en cigale : singulier caprice pour une jolie femme!

Anacréon, le chantre des amours, est aussi le chantre de la cigale. *Après avoir bu un peu de rosée*, lui dit-il, *tu chantes comme un roi, sur les ar bres élevés.* Il ne craint pas de comparer la cigale aux dieux, *parce qu'elle n'a ni chair ni sang.*

Les Athéniennes mettoient des cigales en or dans leurs cheveux; et l'on assure que c'étoit par cet ornement qu'on distinguoit les femmes libres des esclaves.

De nos jours, les naturalistes ont prouvé que la cigale est *ventriloque ;* ce qui n'est pas la même chose que virtuose; et l'on voit qu'il se trouve entre *les cigales antiques* et *les modernes* la même différence qu'il y a entre M. Comte et Garat.

La réputation de la voix des abeilles est aussi bien déchue. Les poètes, au temps jadis, ne connoissoient pas de plaisir plus doux que de se reposer sous un chêne touffu, et d'entendre

« Le murmure flatteur des abeilles légères,
» Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
» Vole de feuille en feuille et ramasse le miel. »

(Malfilatre.)

Horace desire qu'on l'appelle l'*abeille de Mantinée*, etc. etc.

Ne pourroit-il pas se faire que le mets délicieux que présentent les abeilles eut aidé à la réputation de leur voix? Un Amphytrion chante toujours bien, quand il donne un bon repas.

J. P.

ÉLÉGIE.

Solitaire et pensif, je parcours le rivage,
Et j'y cherche un repos qui n'est plus dans mon cœur.

D'Éléonore ici tout retrace l'image
Et me rappelle sa rigueur.
Je crois revoir ses traits dans cette belle fleur ;
Cette onde mille fois a baigné son visage ;
Elle a souvent porté ses pas dans ce bocage ,
Et le même zéphir qui , dans ses jeux charmans ,
Faisait flotter sa robe en replis ondoyans ,
Se joue à travers ce feuillage ;
Le Chantre harmonieux que protège l'ombrage ,
Semble d'Éléonore imiter les accens ,
Par la douceur de son tendre ramage.
Ici , par-tout, elle s'offre à mes yeux ;
Oui , fuyons : le danger m'assiège dans ces lieux ;
Que me font à présent leur fraîcheur et leur ombre ?
Tout est brûlant dans ce séjour ,
Et jusqu'au fond des bois, dans l'endroit le plus sombre ,
Par-tout je retrouve l'Amour.

Extrait d'un volume intitulé : *Les Amours à Eléonore* , *Recueil d'Elégies* , *divisé en trois Livres* , par M. de la Bouisse. Ce volume, qui contient 244 pages, et six gravures , se vend 4 francs ; port franc , 4 francs 40 centimes ; papier vélin , 8 francs ; à Paris , chez P. Didot l'aîné , imprimeur du Roi , et libraire ; rue du Pont-de-Lodi , n°. 6.

Dans l'introduction d'un *Mémoire historique sur le Théâtre de la porte St-Martin* , se trouvent les détails suivans :

Des architectes avoient demandé , les uns quatre ans et cinq millions ; les autres trois millions et cinq ans pour construire ce théâtre ? Feu Lenoir soumissionna pour deux mois et un million.

Peu d'heures après les signatures respectives , deux cents terrassiers furent mis à l'ouvrage , et au lieu de commencer les fouilles , ils applanirent le terrain et le battirent au salpêtre.

Tandis que la première nuit étoit consacrée à ce travail, cent quatre-vingt charpentiers partoient en poste pour Fontainebleau. Un pareil nombre eut ordre de se trouver à midi à St.-Germain-en-Laye, et des voitures de transport pour les bois de charpente furent dirigées sur ces deux points. A cinq heures du matin Lenoir parcouroit la forêt de Fontainebleau, marquant et faisant abatre sur-le-champ les arbres qui par leur grosseur et leur élévation se trouvoient propres à l'exécution de son entreprise. A quatre heures du soir, il procédoit au même choix dans la forêt de Saint-Germain, et à minuit la première voiture de transport rentra chargée dans les murs de Paris. Les plus habiles entrepreneurs avoient été convoqués, et se rendirent le second jour sur le terrain déjà parfaitement uni. Là, l'expéditif constructeur trace sous leurs yeux, sur la place même, et la salle et le théâtre : il pose les bases, arrête les dimensions, esquisse la façade, coupe l'intérieur, distribue les rangs de loges, répartit les couloirs, et tout cela sans papier, sans encre, sans crayon, *avec sa canne !* Mais il indique, il explique, il ordonne d'une manière si précise, que chaque entrepreneur peut relever ses mesures, et s'engager à livrer sa partie dans un délai très-court.

Aussitôt après cette grande et neuve opération, les fouilles furent ouvertes. Pour donner aux travaux une plus grande activité, et pour qu'ils ne fussent interrompus ni jour ni nuit, on divisa les ouvriers en trois brigades : chacune d'elles travailloit huit heures consécutives. Seize cents bras étoient continuellement occupés à l'édification, et plus de six mille dans les divers ateliers en tous genres.

Lenoir voyant que les quatre principaux escaliers de la salle ne s'élevoient point aussi promptement qu'il l'auroit désiré, promit aux ouvriers qui les construisoient, un louis par marche, si, dans cinquante heures, il pouvoit distribuer sur le dernier palier, autant de louis qu'il devoit y avoir de marches. Trente-sept heures après, les escaliers furent achevés, et Lenoir effectua sa promesse.

Cependant l'époque fixée approchoit, la construction étoit presque terminée; mais on demandoit une douzaine de jours pour enlever l'échafaudage. Lenoir obtint une compagnie de gardes françaises, mit en réquisition une grande quantité de cordages, et avec quelques coups de hache préalables, fit, à force de bras, tomber en vingt minutes tout l'échafaudage.

A l'aide de ce dernier expédient, Lenoir, qui s'étoit engagé à livrer la salle au bout de deux mois, porta les clefs à M. de Sartines le quarante-unième jour. Le quarante-sixième on y joua un grand Opéra; la salle fut pleine jusqu'au comble, et on ne put constater qu'un tassement de deux pouces. C'étoit en 1781. De fréquentes visites ont été faites depuis; et

cet édifice, qui sortit de terre comme par enchantement, est, à cause de la solidité des fondations, l'excellent état des bois, et la grande quantité de fer qui joint et consolide toutes les fermes, jugé très-durable.

MODES.

Ce ne sont plus seulement quelques échantillons de rubans écossais que l'on voit chez les modistes : il y en a de plusieurs couleurs, et les dispositions de leurs rayures sont très-variées. D'abord viennent les rubans blancs, rayés en lilas, puis les rubans paille, à petits cadrilles et bordures de moyenne largeur ; les rubans même nuance, à raies larges ; enfin les rubans à carreaux bleu barbeau et vert tendre. Quelques modistes ont fait monter des jacinthes blanches en grosses grappes, sans feuilles. Ces grappes se posent, la pointe en bas, et font l'effet d'un saule pleureur. La fleur la plus commune est le lilas en grappes naturelles. On ne mettoit, il y a quelques jours, de ruches d'étoffe qu'aux capotes vertes ; il y a maintenant des capotes lilas à ruche pareille. C'est surtout pour les chapeaux que la couleur lilas est en grande faveur. Beaucoup de chapeaux sont tout lilas ; et l'on en voit beaucoup de blancs, avec une doublure lilas ; quelques-uns de jaunes, avec la même doublure. Le vert même se double en lilas. Outre la doublure de couleur, il y a des liserés sur presque tous les chapeaux : c'est de la blonde, plus souvent que du tulle, qui sert à les border. Le crêpe est encore d'un usage très-fréquent. On commence à se servir de crêpe gros bleu pour garnir des chapeaux couleur paille. Les lingères font entrer beaucoup de mousseline claire dans l'ornement du bas de leurs robes de perkale ; et ce ne sont plus, entre les bandes brodées, de simples coulisses froncées, mais des bouillons, ou même des crevés, disposés avec symétrie. On fait les souliers tant soit peu plus couverts ; et le nœud de ruban, sur le coude-pied, n'a plus que de très-petits bouts.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1636.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1636.)



Bonnet de Lingère. Robe de Cachemire avec bordure Tissue dans l'étoffe.

N°. 18. (Vingt-unième Année.) 31 Mars 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N*os. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 30 Mars 1817.

Une tragédie, un opéra comique, une grande pantomime et deux petits vaudevilles, telles sont les dernières nouveautés. *Germanicus* seroit peut-être resté au théâtre, si cet ouvrage n'eût pas été le prétexte de scènes violentes; *Wallace* est un drame que la musique soutiendra pendant quelque temps, mais pour lequel personne ne se battra. *Macbeth* offre un spectacle pompeux; *la Famille des Sans-Gêne* est déjà oubliée; et *la Vendange Normande* est applaudie presque tous les soirs aux Variétés. Voici un des couplets qu'on a redemandés.

Air. Vaudeville *du Vaudeville en Vendange.*

A l'autel, fille sage,
Peut dir' *oui* sans façon,
Mais avant l'mariage
Ell' doit toujours dir' non.
Et youp, elle doit toujours dir' non.
Si tant d'enfans d' leur père
Ne savent pas le nom,
Ça vient de c' que leur mère
N'a dit ni oui ni non.

*

A St. VAL.

Mon cher ami,

Voici les beaux jours, je déroberai quelques heures au bois de Boulogne, et j'irai te relancer dans ton ermitage. Mais redis-moi bien le nom de ta rue et ton numéro; car je suis fort neuf quand je me trouve dans ton quartier du Marais.

Tout l'hiver j'ai été dans les fêtes et les bals. Jamais on n'avoit tant parlé de grêle et de fléaux, et jamais on n'a peut-être autant dansé. C'est un trait caractéristique. Au reste, ne crois pas que je parle de misère seulement pour la forme, j'ai donné beaucoup aux pauvres. Ce devoir rempli, je me suis livré à toutes sortes de bonnes folies.

O mon ami, que la folie est douce! Quand je pense qu'un jour je serai sage, cela m'attriste. Car je vois que tous les hommes qu'on cite pour leur sagesse, sont chagrins et moroses.

As-tu toujours tes fleurs et tes lapins? tes petits enfans roulent-ils toujours dans le sable? Ta femme fait-elle toujours d'excellens pâtés? Quel ménage charmant que le vôtre! cela donne envie de se marier.

Il gèle blanc tous les matins, et je crains bien pour tes abricots; mais enfin s'ils se perdent, nous nous rejetterons sur tes prunes de reine-claude, dans la saison. Les raisins remplaceront les cerises, s'il y a lieu, et si nous n'avons pas de fraises, nous aurons, j'espère, des petits pois.

Tu diras peut-être que je ne suis pas fort sur le jardinage et que je confonds un peu les temps et les fruits. Mais tu sais que si je ne brille pas par la théorie, je me relève par la pratique. Si je ne suis pas habile à faire venir les trésors de la nature, je me distingue du moins quand il faut les croquer et en jouir.

Compte donc sur moi quand tes berceaux seront verds et tes pêches mûres. Fais-moi le plaisir de faire semer cette année beaucoup de melons, des maltais, des cantaloupes. Tu sais que j'ai pour les melons une véritable passion. Ils sont chez toi, ordinairement, très-sucrés et très-succulens; c'est une qualité de plus, qui m'attache à toi, entre mille autres.

Tout en t'écrivant, je crois me souvenir que ce n'est pas tout-à-fait au Marais que tu demeures, c'est dans le faubourg du Temple, vers le Pont-aux-Choux. Ces pays-là sont voisins; j'ai été brouillé avec eux pendant l'hiver. Il y a bien du soleil en été dans ces parages: cela ne fait rien, je braverai tout pour aller t'embrasser, tu me ferois aimer un désert; je n'ai pu traverser la zône glaciale pour aller offrir mes hommages à ta femme, j'aurois eu peur d'arriver le bout du nez gelé; mais je braverai la zône torride, d'autant que (je

me le rappelle) tu as toujours à donner aux arrivans, de la bierre délicieuse.

Tu vois le fond de mon cœur, tu peux juger de mon attachement pour toi. Envoie-moi vîte ton adresse.

Ton dévoué, ton fidèle
FLORIMOND.

On prépare des nouveautés dans tous les magasins de modes; mais l'époque où il sera permis d'en parler n'est pas encore arrivée. Un tailleur moins mystérieux vient de nous apporter l'annonce d'habits *sans couture*, au corsage s'entend. Mais toujours falloit-il des combinaisons, de l'adresse et des moyens inusités, pour faire prendre à un morceau d'étoffe la forme du corps. Le tailleur qui est parvenu à obtenir ce merveilleux résultat, se nomme Crombé, et demeure rue Saint-Sauveur, nº. 18.

FRAGMENT D'UNE EPITRE AU HASARD,

En sortant d'une représentation du *Pied de Mouton*.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
Hasard! ô Dieu puissant qui gouvernes la Terre,
Daigne exaucer enfin un seul de mes souhaits!
Le temps n'est plus, où follement avide,
Et de la soif du gain tristement possédé,
Je te priais, dans mon humeur sordide,
De m'accorder telle carte ou tel dé.......
Où caressant une sotte chimère,
Je t'implorois, et la nuit et le jour,
Pour obtenir un succès au parterre,
Un laurier sur le Pinde, une place à la cour!
Il est passé le temps de la folie;
De mon humble fortune aujourd'hui satisfait,
Je n'exige de toi qu'un facile bienfait,
Je te demande ..... une femme accomplie!
Déjà je vois plus d'un railleur malin,
Car chacun sait que Paris en abonde,
Qui rit sous cape et prétend qu'en ce monde
Pour la trouver, il faut être bien fin.....
Ne les crois pas; cette femme céleste

Existe ; elle possède esprit , grâce , beauté ,
Fréquente *les Français* et parfois *la Gaîté* ;
C'est là que je la vis , sous un voile modeste ,
Qui cachoit mal ses regards pleins de feu ,
Je lus ces mots : déjà la sympathie
» A pénétré dans mon âme ravie ;
» Vous me plaisez , je vous en fais l'aveu.......
Momens si doux d'une flamme naissante ,
Me faudra-t-il vous regretter toujours ,
Et dois-je , hélas ! appeler mon amante
Sans que sa voix réponde à mes amours !
O dieu Hasard ! si ton humeur bizarre
Me fit souvent , et bien contre mon gré ,
Tomber dans les filets d'un créancier barbare ,
D'un sot , d'un fat , d'un bavard abhorré ,
Ah ! qu'une fois du moins , la rencontre imprévue
De la beauté dont je porte les fers ,
Graces à toi , réjouisse ma vue ,
Que ses appas encor me soient offerts !
Je te promets pour ce brillant service ,
De célébrer en tous lieux ton pouvoir ,
Et de t'offrir toujours un sacrifice
Après mes Dieux chéris , le Plaisir et l'Espoir !
Que si , trompé par le nombre des Belles ,
Tu pouvois hésiter en voyant tant d'appas ,
Je te dirois : elle a les yeux comme Elles ,
La bouche , mais ..... elle ne médit pas.
Ce trait suffit pour la faire connoître ;
Conduis-moi donc auprès de sa fenêtre ,
Et que bientôt , plus heureux que Gusman ,
L'amour , pour l'obtenir , soit mon seul talisman !

****

Le 5 mars , en annonçant la 10.eme livraison de la seconde série du *Musée Royal* , nous avons oublié de dire qu'on souscrivoit chez l'éditeur , rue Neuve des Mathurins , nº. 20 , chaussée d'Antin , et que les cahiers coûtoient , avant la lettre , 96 francs ; avec la lettre , 48 francs.

L'éditeur , en nous faisant passer cette note , y a joint copie de la lettre suivante :

Aux Tuileries , 7 mars 1817.

A Monsieur Henry Laurent , éditeur et directeur des Gravures du Musée Royal , graveur du cabinet du Roi.

Je vous annonce avec plaisir , Monsieur , que le Roi a daigné témoigner sa satisfaction sur les soins que vous avez

apportés dans l'exécution du bel ouvrage intitulé le *Musée Royal*, que vous avez eu l'honneur de présenter à S. M. Cette entreprise, dans laquelle vous avez succédé à Monsieur votre père, et dont vous avez si bien secondé les talens, est un titre de plus que vous avez acquis à la reconnoissance des amis des beaux-arts, et elle ne peut que vous donner des droits aux bontés d'un Monarque qui, au milieu des occupations importantes qui l'environnent, et des sacrifices que le bonheur de ses sujets doivent à son cœur paternel, trouve encore dans sa munificence, les moyens d'encourager si utilement les nobles travaux des artistes.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Signé le duc D'AUMONT.

Correspondance inédite et secrète du docteur B. Franklin, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique près la cour de France, depuis l'année 1753 jusqu'en 1790, offrant, en trois parties complètes et bien distinctes; 1°. les Mémoires de sa vie privée; 2°. les Causes premières de la révolution d'Amérique; 3°. l'Histoire des diverses négociations entre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, publiée, pour la première fois, en France, avec des notes, additions, etc., par M. Charles Malo, membre de plusieurs académies (1).

Il est assez naturel de croire qu'un publiciste, un savant du premier ordre, perde difficilement de vue les grands intérêts qui l'occupent. Franklin, dans sa correspondance, est, au contraire, l'homme le plus simple, le plus dévoué à ses amis.

Ces deux volumes étoient la seule partie des œuvres de Franklin qui fût restée inconnue.

EXTRAIT.

A Mistriss Thompson, à Lille.

Paris, 8 février 1777.

«............. Apprenez, je vous prie, si vous ne le savez pas encore, à vous rejouir des plaisirs de votre prochain, à vous rendre heureuse de son bonheur, quand même personne ne prendrait part au vôtre. Peut-être alors ne vous fatiguerez-vous plus si vîte des différentes positions où le sort pourra vous placer, ne serez-vous plus si empressée d'aller et venir sans cesse pour vous affranchir de l'ennui qui vous dévore.......»

---

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 542, l'autre de 480 pages, avec un très-beau portrait de Franklin, vu de face, et un *fac simile* de son écriture. Prix 12 francs, à Paris, chez Janet père, libraire-éditeur, rue Saint-Jacques, n°. 59.

Au Docteur Priestley.

Passy, 8 février 1780.

«.......... Toutes les positions de la vie ont leurs inconvéniens; nous sentons toujours bien ceux du moment, mais nous ne prévoyons pas ceux de l'avenir. Qu'en résulte-t-il ? Nous nous donnons quelquefois beaucoup de peine pour changer de position, nous n'y gagnons rien, et plus souvent nous y perdons. Je me rappelle que, dans ma jeunesse, je me trouvai un jour à bord d'un petit sloop qui descendait la Delaware. Le vent étoit si bas que nous fûmes obligés, lorsque la marée ne nous porta plus, de jeter l'ancre, en attendant le frais. Les rayons brûlans du soleil dardaient sur le vaisseau ; tous les passagers m'étoient étrangers, leur société ne me plaisoit pas. Je crus en ce moment apercevoir, près du rivage, une prairie verdoyante, au milieu de laquelle s'élevoit un bel arbre touffu. Soudain je conçus l'idée d'aller jouir de son ombrage, d'y passer à lire les momens les plus agréables, jusqu'au prochain retour de la marée : je priai donc le capitaine de me faire conduire à terre. A peine débarqué, je reconnus que la presque totalité de ma prairie verdoyante n'étoit qu'un marais fangeux : néanmoins j'essayai de le traverser, pour parvenir jusqu'à l'arbre tant désiré ; hélas ! j'enfonçai dans la boue jusqu'aux genoux. Néanmoins, plein de persévérance, je m'assis au pied de mon arbre. Cinq minutes ne s'étoient pas encore écoulées, que mille insectes malfaisans vinrent fondre sur moi, attaquant à-la-fois mes jambes, mes bras, ma figure, au point qu'il me fut impossible de continuer ma lecture, et de tenir même en place ; de sorte que je regagnai précipitamment le rivage, en appellant pour qu'on vînt me chercher, et qu'on me ramenât à bord du sloop. Ainsi, je me vis forcé d'endurer cette chaleur à laquelle j'avois désiré me soustraire ; et je fus, de plus, exposé aux ris moqueurs de toute la compagnie.....»

A Mistriss Hewson.

Passy, 27 janvier 1783.

«....... Le printems arrive, et dans cette saison les voyages sont délicieux. Ne pourriez-vous point, tandis que vos enfans sont en pension, faire une petite excursion sur le continent ? Ma maison n'est pas grande, mais dans une situation charmante ; et je puis vous y recevoir avec deux ou trois amis. Il ne faut qu'une demi-heure pour y venir de Paris.

Vingt-cinq ans à parcourir semblent un terme bien long, mais c'est bien peu de chose, quand on porte ses regards en arrière ; pourriez-vous croire qu'un quart de siècle se soit écoulé depuis notre première connoissance, en 1757? J'ai passé une grande

partie de ce tems sous le même toît que votre mère, cette amie que nous pleurons; et nous avons eu de bien fréquentes occasions de nous voir. Je dirai, en l'honneur de l'un et de l'autre, que jamais le plus léger différend n'a altéré notre amitié; qu'elle est restée pure et radieuse, sans que le plus léger nuage l'ait jamais troublée. Permettez-moi de vous rappeler, en finissant, ce que je n'ai déjà dit que trop souvent, lorsque la mort me sépare de personnes qui m'étoient chères : *moins on reste d'amis, plus il faut s'aimer*. Adieu. »

A son Excellence John-Jay, esq.

Passy, 6 janvier 1784.

« . . . . J'ai, comme vous le faites observer, des ennemis en Angleterre, mais ils ne me détestent que comme *américain*. J'ai en Amérique deux ou trois autres ennemis qui m'abhorrent comme *ministre*; mais, grace à Dieu, je ne pense pas que dans le monde entier j'aie un seul ennemi comme *homme*. Telle a toujours été ma conduite pendant une longue carrière, qu'il n'existe personne qui puisse dire : « Benjamin Franklin m'a fait du tort. » Voilà, mon ami, une réflexion fort consolante dans la vieillesse; vous aussi, vous avez et vous pouvez avoir des ennemis, mais cela ne sauroit vous rendre malheureux. Tirez-en bon parti, et ils vous feront plus de bien que de mal. Des ennemis servent à nous indiquer nos fautes, à nous tenir sur nos gardes, et à nous tracer un plan exact de conduite. . . . . »

FRAGMENS D'UNE EPITRE SUR L'AIGUILLE.

. . . .
. . . .

L'aiguille a dévoilé la plus noire action,
Quand la fille de Pandion,
Fut par Térée
Déshonorée.
La vengeance passa de son cœur dans ses doigts :
Le tyran lui ravit l'organe de la voix,
L'art secondé par une aiguille
Eclaira sa triste famille.
Par l'aiguille enlacés de diverses couleurs
Mille fils éloquens peignirent ses malheurs.

. . . .
. . . .

Mère des arts, l'aiguille enfante des merveilles
Peint comme Valayer d'odorantes corbeilles;
Puis dans un dédale de points
Rend le lin rival de la toile.

. . . .
. . . .

Elle est utile encore au salon, au boudoir.
Un désœuvré chez vous accourt-il en visite;
L'aiguille vîte !
Et l'on évite
L'ennui de lui répondre et celui de le voir.

. . . .
. . . .

Un amant agresseur près de beauté novice
Vient-il tenter parfois quelqu'amoureux larcin ?
L'aiguille est là : c'est à dessein ;
La pudeur en fait sa complice.
Quoi ! mon ardent amour, dit-il, perdroit ses droits ?
Lise, mon cœur blessé.... — Monsieur, gare à vos doigts !
Et l'innocence oppose en sa chaste réserve
A la flèche d'Amour l'aiguille de Minerve.

. . . .

Mme. la comtesse de V......

MODES.

On a commencé à porter des roses-tremières sur le devant des bonnets *à la Bacchante*; aujourd'hui, c'est sur la passe des chapeaux de crêpe, ou de gros de Naples. Outre les rubans écossais, il y a, en taffetas et en gaze, des rubans à pois, et des rubans moirés. Ces derniers sont ordinairement couleur paille. On voit aussi des fleurs couleur paille. Plusieurs modistes parent leurs chapeaux d'un très-gros nœud de ruban, dont les bouts inégaux et effilés pendent en façon d'écharpe. D'autres rattachent sur des chapeaux de paille blanche, avec des boutons couleur de rose ou lilas, des pattes bordées en rose ou en lilas. D'autres enfin roulent un fichu écossais, et le posent au haut de la forme d'un chapeau de paille blanche. On fait des capotes tout-à-fait écossaises. Les bouillons de mousseline, au bas des robes, entre les bandes de perkale brodée, avoient jusqu'ici été unis ; on les brode maintenant.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1637.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

(1637.)



Robe garnie en Rubans de Satin et bouillons de Mousseline.

N°. 19. (Vingt-unième Année.) 5 Avril 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 4 Avril 1817.

Deux vaudevilles viennent d'être joués aux Boulevards, l'un à la Gaîté et l'autre à la Porte-Saint-Martin. Le premier, intitulé : *les Deux Macbeth*, a pour but de critiquer la pantomime et de célébrer la tragédie de ce nom. Le tout est terminé par l'apothéose de Ducis. Certes les habitans de la Gaîté

Ne s'attendoient guère
A *voir* Ducis en cette affaire.

Quelques couplets se font distinguer dans *le Petit Jéhan de Saintré*, vaudeville aussi peu amusant qu'un mélodrame. Mademoiselle Jenny Vertpré, chargée du rôle principal, a joué avec son intelligence ordinaire et chanté faux le plus joliment du monde. Madame Florval, au contraire, a fait briller une voix très-agréable et qui plairoit sur un théâtre d'un ordre supérieur.

*

Depuis que les éditions économiques sont devenues à la mode, c'est à qui élevera un monument à la gloire de nos poètes et de nos philosophes. Il est bien entendu, toutefois, par l'architecte, que les

matériaux ne lui coûteront rien, et que la main-d'œuvre lui sera payée par le Public. Un de ces nouveaux spéculateurs se propose de réunir dans un petit nombre de volumes, qui n'est pas encore fixé cependant, les Romans les plus célèbres, publiés depuis la révolution. Les auteurs des deux sexes seront mis à contribution pour former cette collection choisie, qui offrira tour-à-tour : *Faublas* et *Corinne*, *Mathilde* et *Madame de la Vallière*, *les quatre Espagnols*, et *mon Oncle Thomas*, etc. etc.

On y trouvera encore la tendre *Virginie*, quoiqu'elle soit née un peu avant l'époque de nos troubles, et la sauvage *Atala*, qui leur doit son existence.

Cette petite bibliothèque pouvant faire suite à l'ancienne bibliothèque des Romans, ornera très-bien les tablettes de nos Dames, et sera un digne pendant des Œuvres de *Parni*, *Boufflers*, *Léonard*, *Bertin*, *Dorat*, *Legouvé*, etc. etc., que l'on se prépare aussi à faire entrer dans une même édition.

Lorsqu'elle sera sur le point de paroître, nous nous empresserons de le faire savoir à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices à qui elle sera dédiée.

Les étrangers s'étonnent avec raison de ce que nous ne cherchons point à encourager les talens et les découvertes en appliquant le nom des auteurs ou des fabricans aux objets remarquables par leur utilité ou leur agrément. En effet, malgré les milliers de brevets d'invention délivrés depuis quinze ans, à peine connoissons-nous un seul des génies créateurs qui les ont obtenus. Si l'on en excepte les noms de *Quinquet* et de *Ternaux* donnés à un meuble et à une étoffe d'un usage presque général, il n'existe rien qui rappelle la gloire des artistes français.

Presque tous les journaux sont remplis d'annonces de *Crêpes*, fabriqués à Lyon, à l'instar de ceux *de la Chine* ; nous en avons parlé au mois de novembre : quelques modistes en ont employé ; mais les pluches de soie sont survenues, et pendant cinq mois rien n'a pu leur être comparé. Convenons aussi que le Crêpe de la Chine n'étoit point une étoffe d'hiver ; on commence à en faire des robes.

Le nombre des cafés s'accroît tous les jours. Bientôt il en faudra ajouter deux aux quatorze qui se trouvent déjà depuis la rue Montmartre jusqu'à la rue du Mont-Blanc. Celui des Italiens, qui sera rouvert incessamment, doit être compté dans ce nombre, ainsi qu'un autre café auquel on travaille vis-à-vis la terrasse de Frascati. On parle même d'une espèce de jardin turc qui s'étendroit de la rue Pelletier à la rue Grange-Batelière. S'il est achevé ce

printems, les promeneurs de cette partie du Boulevard pourront choisir entre les restaurans français, anglais, italiens, turcs et chinois.

Hier, dans la rue du Rocher, je lus ces mots écrits sur la porte d'une petite maisonnette :

Soupes aux légumes.

Ce sont des soupes économiques; mais il ne faut, à Paris, parler que le moins possible d'économie. Cela dégoûte ceux mêmes qu'on croiroit le moins susceptibles de cette Pruderie. Les *soupes aux légumes* donc sont là offertes, par une autorité bienveillante, à toutes les personnes qui ont beaucoup d'appetit, sans avoir beaucoup d'argent. Pour un sou on a une forte cuillerée de ce potage fait avec soin, fort sain, fort bon. Dans nos campagnes, en Bretagne, en Basse-Normandie, on appelleroit cela de la crême, et l'on s'en régaleroit comme de confitures. A Paris, où les palais sont plus exercés, on fait moins de fête à ce ragoût. Toutefois on voit dès la pointe du jour et jusqu'au soir des gens qui entrent chez ce nouveau restaurateur. On s'assied sur des bancs proprement rangés autour du fourneau. On se nourrit et l'on se réchauffe en même temps.

Dans la rue de Clichy, j'ai fait une autre découverte, c'est celle d'une maison de placement pour les commis et les femmes-de-chambre, les intendans et les lingères. Il y a là une *direction générale* qui paroît fort bien établie. On peut s'y présenter en toute sûreté, si l'on a un hôtel, ou des bureaux à monter, des bois à faire tondre, des landes à faire défricher, de vieux dossiers à faire déchiffrer, et des cornettes ou collerettes à faire broder pour le jour de Pâques ou pour la Pentecôte.

Pendant les grandes eaux, c'étoit une chose charmante; nos dames se promenaient en bateau dans le lac des Champs-Elysées. On alloit voir les bains Vigier qui bordoient le quai; et de son cabinet un baigneur, en entrouvrant le rideau, pouvoit converser avec les passans.

Ensuite, on alloit compter les points marqués sur l'arche. La rivière, disoit l'un, a monté d'un pied. C'est d'un mètre, disoit l'autre. Là-dessus grande discussion; et si la dispute se prolongeoit jusqu'au soir, les deux adversaires avoient raison; parce que, si la crue, au lever du soleil, étoit de 12 pouces, elle s'élevoit, le soir, à 36. Mais quand le fleuve a commencé à décroître, il y a eu bien des gens désappointés. On passe aujourd'hui froidement sur le Pont-Royal; et c'est une grande occupation de moins pour d'honorables citadins.

Un élégant, il y a quelques jours, paria qu'il alloit faire rassembler sur le Boulevard, en moins de dix minutes, plus de cent personnes autour d'un arbre qu'il désigna. Un nouveau débarqué, un imprudent tint la gageure ; et le petit-maître se mit à écrire sur le dos d'une lettre, ce distique assez plat :

Passans, je vous tiens pour des fous,
Et je suis votre chef à tous.

Le distique fut piqué sur l'arbre avec quatre épingles, et bientôt arrivèrent à la file un vieux rentier avec ses lunettes, une *bonne* avec deux enfans, un danseur de l'Opéra, trois invalides, cinq coëffeurs, une dame en mérinos, deux en cachemire, trois en vitzchoura, deux anglais à cheval, un monsieur de province en fiacre, une marchande de modes en cabriolet, une marquise en calèche, un docteur dans sa demi-fortune, les garçons de café, les commissionnaires du coin, la loueuse de chaises (que nous ne nommons pas, de peur de nous attirer un procès), deux savoyards, deux porteurs d'eau, un marchand de lorgnettes, un facteur de la poste, etc. etc. etc. On ne pouvoit plus passer sur le Boulevard. Il y avoit long-temps qu'on ne voyoit plus ce que c'étoit : le papier étoit piqué un peu bas ; chacun avoit la tête baissée, ou cherchoit à voir entre les épaules du voisin. L'un croyoit que c'étoit un mendiant, l'autre une femme évanouie ; un troisième, que c'étoit un chien à qui on venoit de couper la queue; un quatrième, quelque petit savoyard pleurant sa marmotte. Les imaginations étoient aux champs : personne ne devinoit juste, et toujours on arrivoit ; non seulement il y avoit cent dupes, cent fous, mais il y en avoit mille ; et déjà la gageure étant bien évidemment gagnée, on avoit pris le punch et les glaces qui en étoient l'objet, lorsque l'écrit ayant été arraché par une vieille femme de mauvaise humeur, tout le groupe confus se dispersa.

Dans la rue de Castiglionne il y a, en face l'un de l'autre, deux marchands dont les boutiques excitent vivement la curiosité des Parisiens. L'un vend des serrures ; et il en a de toutes les façons : serrure de comptoir, serrure de valise, serrure de boudoir, serrure à trois clés, à deux clés, à balancier, à crochet, à verrou. Il y a là de quoi se garantir vraiment des voleurs et des galans.

L'autre vend des modèles en plâtre. Il a le magasin d'en bas et le magasin d'en haut. En bas, c'est une galerie fort bien ornée des figures et des bustes de personnages graves, généralement. En haut sont les objets moins sérieux, les divinités plus légères, Mercure, l'Amour, la Fortune, le tout est dans

une sorte de belvédère vitré, et l'on a le plaisir, en allant à la promenade de voir Psyché devant la glace et Vénus au balcon.

Longchamp n'est plus une promenade du soir : beaucoup de personnes en reviennent à l'heure où, les années précédentes, on faisoit ses préparatifs pour y aller.

Correspondance inédite et secrète du docteur B. Franklin, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique près la cour de France, depuis l'année 1753 jusqu'en 1790, offrant, en trois parties complètes et bien distinctes ; 1°. les Mémoires de sa vie privée ; 2°. les Causes premières de la révolution d'Amérique ; 3°. l'Histoire des diverses négociations entre l'Angleterre, la France et les Etats-Unis, publiée, pour la première fois, en France, avec des notes, additions, etc., par M. Charles Malo, membre de plusieurs académies (1).

SECOND ET DERNIER EXTRAIT.

Au docteur Mather, de Boston.

Passy, 12 mai 1784.

« . . . . Quand j'étois enfant, je trouvai un jour sous ma main un ouvrage intitulé : *Essais sur la manière de faire le Bien*, que je crois être de votre père. On avoit eu si peu de soin de ce pauvre livre que plusieurs de ses feuillets étoient arrachés ; cependant, ce que je pus lire fit naître en moi des idées qui influèrent sur ma conduite pour tout le reste de ma vie. J'ai toujours plus estimé le titre modeste d'homme bienfaisant, que toute autre espèce de réputation ; et si, comme vous paroissez le croire, je fus jamais un citoyen utile, le public doit cet avantage au livre de mon enfance. Vous avez, dites-vous, soixante-dix-huit ans ; moi, j'en ai soixante-dix-neuf ; nous vieillissons ensemble. Il y a plus de soixante ans que j'ai quitté Boston, mais je me souviens bien de votre père ; ce fut au commencement de 1724 que je le vis pour la dernière fois ; je lui rendois alors une visite après mon premier voyage en Pensylvanie. Il me reçut dans sa bibliothèque ; au moment où j'allois prendre congé de lui, il m'indiqua un chemin plus court : c'étoit un corridor étroit que traversoit une poutre. Nous

---

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 542, l'autre de 480 pages, avec un très-beau portrait de Franklin, vu de face, et un *fac simile* de son écriture. Prix 12 francs, à Paris, chez Janet père, libraire-éditeur, rue Saint-Jacques, n°. 59.

continuions à parler alors qu'il me reconduisoit; je me tournois donc de temps à autre vers lui, lorsqu'il me cria, tout-à-coup : « Baissez-vous ! baissez-vous ? » Je ne le compris pas d'abord et je me heurtai la tête contre la poutre. Votre père étoit de ces gens qui ne laissent jamais échapper l'occasion de donner de bons conseils. A propos de mon aventure, il me dit : « Vous êtes jeune, vous entrez dans le monde, vous l'avez à parcourir; baissez-vous donc, chemin faisant : c'est le seul moyen d'éviter mille accidens facheux. » Cet avis, que je n'ai jamais oublié, m'a depuis été fréqemment utile ; j'y pense souvent, quand je suis témoin des mortifications et des malheurs auxquels s'exposent les gens qui portent la tête trop haute . . . . »

A M. B. Vaughan, esq.

Passy, 26 juillet 1784.

« . . . . Certes je n'ai pas encore avisé aux moyens de remédier au luxe : je ne suis même pas sûr que le luxe puisse admettre quelque remède dans un grand état; après tout, le mal n'est pas si grand qu'on veut bien se l'imaginer. Supposons qu'on entende par cette définition de luxe toute espèce de dépenses inutiles; demandons-nous ensuite s'il seroit possible de faire exécuter, dans un pays aussi étendu que le nôtre, des lois qui s'opposeroient à ces dépenses, et, dans cette supposition même, voyons si notre peuple en deviendroit généralement ou plus heureux ou plus riche. L'espoir de pouvoir être un jour en état de se procurer les jouissances du luxe, n'est-il pas un puissant aiguillon pour le travail et pour l'industrie ? Le luxe peut conséquemment produire plus qu'il ne consomme, puisque, sans un pareil motif d'encouragement, le peuple croupiroit dans cet état d'indolence et d'inertie, auquel il est si naturellement enclin. Cette idée me rappelle une anecdote que je vais vous raconter. Le patron d'une chaloupe qui naviguoit entre le cap May et Philadelphie, m'avoit rendu quelque service pour lequel il ne vouloit point accepter de récompense; ma femme ayant appris qu'il avoit une fille, lui fit cadeau pour elle d'un joli petit bonnet à la mode. Trois ans après, ce même homme se retrouve chez moi avec un fermier du cap May; il parle du bonnet, et nous exprime tout le plaisir qu'il avoit fait à sa fille. Mais, ajoute-t-il bientôt, ce bonnet a coûté cher à notre canton. — Et comment cela, répliquai-je. — Hélas, répondit-il, dès que ma fille parut en public avec son bonnet, toutes les jeunes personnes de l'endroit en furent tellement émerveillées, qu'elles se détermi-

nèrent à en faire venir de semblables de Philadelphie ; et nous calculâmes, ma femme et moi, que le tout n'avoit pas coûté moins de 100 livres sterlings. — « Cela est vrai, reprit le fermier, mais vous ne dites pas tout ; il me semble que ce bonnet vous a néanmoins été de quelque avantage : car, la première chose que firent nos jeunes filles, ce fut de tricoter des mitaines de laine dans l'intention de les vendre à Philadelphie, et de se procurer de la sorte de jolis bonnets et des rubans. Or, vous savez que cette branche d'industrie s'accroît tous les jours, qu'elle sert maintenant à faire un commerce assez important. » Au total, je fus assez content de ce petit exemple de luxe, puisque, d'un côté, les jeunes filles du cap May se trouvoient plus heureuses de posséder de gentils bonnets ; et les femmes de Philadelphie, des provisions de mitaines . . . . »

A M. l'abbé Morellet, à Paris.

Philadelphie, 22 avril 1787.

« . . . . Quoiqu'il dût bien m'en coûter pour quitter votre chère nation, il étoit plus dans l'ordre que je retournasse dans ma patrie : je suis là chez moi, dans mon fauteuil, au sein de ma famille ; ma fille et mes petits enfans m'entourent et m'enlacent ; tout près de moi, sont placés mes vieux amis, ou si non leurs fils qui me respectent également ; nous entendons et parlons tous le même langage ; pour peu qu'un homme veuille faire valoir ses talens et ses connoissances, vous savez qu'il les perd à moitié dans un pays étranger, où il est forcé de s'exprimer dans une langue qui ne lui est pas familière ; en un mot, je trouve ici mille occasions de faire le bien. . . . . »

A Madame Lavoisier.

Philadelphie, 23 octobre 1788.

« Un violent accès de goutte m'a long-temps empêché d'écrire à ma chère amie, car je l'aurois déjà remerciée du joli cadeau qu'elle a bien voulu me faire de mon portrait : les personnes qui l'ont vu en font, sous tous les rapports, le plus grand éloge, et la main qui l'a tracé me le rend plus cher encore. Quand les Anglais, nos ennemis, se rendirent maîtres de Philadelphie, ils s'installèrent dans ma maison, et emportèrent avec eux mon portrait, laissant celui de ma femme. Aussi, ce pauvre portrait, toujours veuf jusqu'à ce jour,

sembloit déplorer l'absence de son vis-à-vis ; vous avez remplacé le mari, et la femme semble aujourd'hui sourire de joie.

Il est vrai que je jouis ici de tout ce que je puis raisonnablement desirer ; mon revenu est fort honnête, ma maison agréable et surtout commode, ma fille toujours aux petits soins pour moi, mes petits enfans m'amusent, quelques vieux amis me restent, on me respecte, on me rend même plus d'honneurs que je n'en mérite : voilà les bienfaits de la providence. Quoi qu'il en soit, je ne puis encore oublier Paris, et les neuf années de bonheur que j'y ai goûté dans la douce intimité d'un monde dont la conversation étoit si instructive, les manières si séduisantes : il n'est point de nation sur la terre qui possède, à un plus haut degré que les Français, l'art de se faire aimer des étrangers . . . . »

MODES.

Ce n'étoient point les chapeaux de paille qui dominoient à Longchamp ; on y voyoit encore beaucoup de chapeaux de crêpe, blanc surtout, avec des plumes de Marabout ; et les chapeaux écossais s'y trouvoient en assez grand nombre. Parmi les rubans unis, on en a remarqué un dont le fond est gaze, avec des feuilles taffetas, en biais, sur les bords. En place de tulle plissé, c'étoit un ruban écossais, chiffonné, qui se trouvoit sur le bord de la passe de beaucoup de chapeaux. De très-grosses roses boiteuses lilas et vert tendre formoient la base d'une pyramide de fleurs. On voyoit aussi des digitales rayées et nuancées rose et blanc, d'où sortoient, comme d'une corne d'abondance, des fleurs de tulipier, de noisettier du Canada, des grappes de Cletra, et des fruits de lière. Il y avoit sur quelques chapeaux de paille d'Italie très-fins deux rangées de coques de rubans lilas et couleur paille, mélangées. La maison Haraneder, place du Caire, n°. 9, est une des mieux assorties en chapeaux de paille d'Italie et autres. Les spencers de lévantine couleur de rose, lilas, chamois commencent à prendre la place des spencers de velours ; ils ont tous un collet évasé. Quelques élégans ont adopté, pour leurs gilets, des boutons d'or, forme de grelot, à jour. Un anneau oblong entre dans la boutonnière, et le grelot pend.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1638.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er, ou *du* 15.

(1638.)



Chapeau rayé en Rubans cousus, Spencer de Velours.

N°. 20. (Vingt-unième Année.) 10 Avril 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

ENCORE QUELQUES MOTS SUR LONGCHAMP.

Ce vendredi 4 avril, à 7 heures.

Je sors de la promenade des Champs-Elysées, vulgairement appelée Longchamp. On peut en parler sous tant de rapports différens qu'il ne faut point s'étonner si je lui consacre un article après ceux qui ont déjà paru. Comment se taire, en effet, lorsqu'il s'agit d'une réunion où l'on voit les femmes les plus jolies de la capitale et les modes les plus nouvelles de la saison ? Je sens qu'il suffit d'une simple analyse pour connoître le mérite d'une tragédie ou d'un opéra, d'un passage pour juger l'esprit d'un roman, et d'un seul vers pour apprécier le sel d'un couplet ; mais il n'en est pas de même d'un tableau immense comme celui de Longchamp, qui, outre des épisodes nombreux, présente une histoire complette de nos mœurs, de nos modes, de nos travers et de la situation de nos bourses.

Le Longchamp d'autrefois devoit offrir plus d'équipages brillans, de livrées somptueuses, je le crois, mais il ne pouvoit attirer un plus grand nombre de promeneurs, ni être favorisé par un plus beau temps que celui d'aujourd'hui. En voyant la multitude des chevaux et des cabriolets de louage,

l'élégance des toilettes et sur-tout la fraîcheur des chapeaux ; j'étais presque tenté de croire que nos jeunes gens avoient fait des économies pendant le carême, et que nos belles avoient obtenu un crédit indéfini chez leurs modistes. Quoi qu'il en soit, la promenade de Longchamp est une époque remarquable pour les marchands, et lors même qu'elle ne seroit pas agréable, son utilité devroit la rendre à jamais chère aux Parisiens. C'est la seule réunion de l'année qui attire toutes les classes de la société sans exception. Par une sorte d'esprit de réserve et de convenance, le peuple ne se mêle point aux beaux messieurs et aux belles dames qui se promènent dans la contre allée de droite; il se tient du côté gauche, et en cela il ne faut que le féliciter, puisqu'il voit mieux et n'est gêné ni par la foule ni par les rayons brûlans du soleil.

Les jours gras sont aussi du petit nombre des fêtes qui excitent la curiosité générale; mais le froid et l'humidité qui règnent presque toujours à cette époque, empêchent que les promeneurs soient aussi nombreux et aussi bien disposés. La saison ne permet ni la même élégance, ni la même variété dans les toilettes; le petit nombre des mascarades ne sert que de prétexte à la promenade, et d'ailleurs fussent-elles aussi multipliées que brillantes, il faudroit toujours convenir qu'une jolie femme dans l'éclat de sa parure, est plus agréable à voir que sous le masque et le domino.

J'en reviens à Longchamp; j'aurois bien voulu lui trouver un autre nom, puisque celui d'aujourd'hui est un anachronisme, mais cela est impossible; une habitude populaire ne se déracine point, quoi qu'on dise. Longchamp est bref, sonore; on continuera de nommer ainsi la promenade des Champs-Elysées pendant la semaine sainte. J'avois presque envie de proposer aussi aux spectateurs un changement pour l'année prochaine. En passant de droite à gauche, ils auroient trouvé des avantages nombreux; mais j'ai réfléchi que mon projet ne seroit pas goûté. On continuera donc de camper à droite, sauf à être aveuglé; et maint particulier pourra dire sans métaphore, en voyant passer devant lui un homme à équipage : il m'a jeté de la poudre aux yeux !

Quelques personnes se récrient sur le prix des chaises; je ne suis pas de leur avis. Longchamp est un spectacle comme un autre. Les places ne sont point trop payées à raison de quinze ou vingt sous. D'ailleurs, ne faut-il pas que tout le monde vive, et que de temps en temps l'industrie des petits tire parti de la vanité ou de la curiosité des riches.

Un Français, homme d'esprit, a fait un petit croquis intitulé : *Quinze jours à Londres*, dans lequel il donne une idée assez exacte de cette grande ville. Un étranger pourroit trouver un pendant de cet ouvrage dans les trois jours de Longchamp. Il suffit, me disoit un de mes amis nouvellement arrivé de la

province, d'approcher de quelques groupes, d'écouter quelques discoureurs pour connoître les faits et gestes de tous ceux qui figurent dans cette revue annuelle. Je fus bientôt convaincu de la justesse de sa remarque. A notre droite, un particulier très-versé dans la science du blason, nous disoit à la seule inspection d'un équipage, à qui il appartenoit, et ce qu'avoit fait le propriétaire pour se le procurer, le conserver ou le recouvrer. A notre gauche, un habitué de la Bourse nous initioit dans les mystères de la finance, et nous apprenoit à connoître ceux qui, en jouant la hausse et la baisse, s'étoient élevés dans un cabriolet, puis dans une calèche et avoient fini par retomber dans la foule des promeneurs à pied. Enfin un jeune homme armé d'un lorgnon, nous signaloit impitoyablement les beautés théâtrales et autres qui depuis l'année précédente et même depuis le carnaval, avoient changé de voitures, de livrées et renouvelé leurs *gens*.

Cet amateur, bien au fait, à ce qu'il nous parut, des succès et des chutes, finit par cette observation générale dont nous ne pûmes nous empêcher de sourire : « Vous savez, Mes» sieurs, nous dit-il, ce que c'est qu'un bal et ce qu'on ap» pelle *la tapisserie*; eh bien! à Longchamp, quand il y a » quatre femmes dans une calèche, la tapisserie est au fond, » tournez-vous donc comme moi et ne regardez que sur le » devant ».

****

En examinant, aux Champs-Elysées, la toilette des hommes qui donnoient le bras vendredi dernier, aux femmes les plus élégantes, on étoit tenté de croire que Monsieur avoit ajourné le renouvellement de sa garde-robe, afin que Madame pût disposer d'une somme plus forte pour sa toilette. Un pantalon gris et un habit rapé formoient avec les robes brodées de la plus éclatante blancheur et avec les spencers lilas, couleur de rose, un contraste frappant.

Certaines modes ont une origine bien bizarre. Qui croiroit que les boutons d'or dont nos petits-maîtres se parent, ont été tirés de la sebile d'un changeur? Ces boutons sont en usage au Pérou. Devenus inutiles à un voyageur qui n'avoit plus intention de passer les mers, ils avoient été vendus pour le poids, et alloient être mis dans le creuset, lorsqu'un tailleur pensa qu'il pourroit les faire adopter comme une création nouvelle par les bons Parisiens.

A FLORIMOND (1).

Mon cher ami, tu me traites comme un ennemi. Tu me persiffles comme si j'étois un étranger; et je te déclare que je ne prends point la plume pour te faire de doux complimens, mais bien plutôt de vifs reproches.

Crois-tu d'abord que tes plaisanteries sur le Marais, le faubourg du Temple, le Pont-aux-Choux, soient d'un goût bien pur? Es-tu de ceux qui s'imaginent que la chaussée d'Antin est le quartier par excellence, et qu'ailleurs tout n'est que ridicule et ennui?

Si ce sont-là tes idées, permets-moi de te dire qu'elles sont tout-à-fait absurdes. Chez vous, c'est un trouble permanent; et chez nous, une paix constante; chez nous, il y a des mœurs; et chez vous, des désordres; chez nous, on vit au sein de l'étude; et chez vous, on végète au milieu de la dissipation. C'est à la chaussée d'Antin que toutes les petites-maîtresses ont leur boudoir; c'est au Marais que tous les artistes ont leur atelier. Vos mansardes sont pleines de valets insolens et de soubrettes égrillardes; les nôtres sont peuplées de poètes ardens, et de savans abstraits. Vos jeunes gens sont le matin *en chenille*, et le soir en habit *à la Philibert*. Les nôtres finissent d'user le matin la vieille robe de chambre de leur père; et le soir, ils vont en société avec leur habit de trois ans et leur jabot de trois dimanches.

Mais parlons sans moquerie et sans colère. Crois-tu que l'extravagance soit absolument une chose de bon ton; crains-tu de te corriger et de passer pour un être raisonnable? Viens chez nous, viens nous voir. Nous te ramenerons à des sentimens plus *humains*. Tu dis que tu as oublié notre demeure. Je n'ai pas, moi, oublié ton adresse. J'ai souvent gémi de ta longue absence; j'espérois que quelque besoin d'argent ou de repos te rapprocherait de nous. Comme je ne t'ai pas vu, je suppose que tu as toujours gagné au jeu, et que ta santé a résisté à toutes tes folies.

Je ne sais si je dois t'en féliciter. Quoi qu'il en soit, viens nous voir, viens manger de la salade de notre jardin: elle vaut bien tes truffes, sois-en sûr; et notre *cuisine bourgeoise* est assurément plus saine que tes ragoûts de restaurateur.

Ma femme, comme tu le dis, fait toujours des pâtés, et je m'en trouve à merveille. Puisses-tu, quand tu te marieras, trouver un semblable trésor. Ma femme est bonne, jolie, sensible, éco-

---

(1) Voyez le N°. du 31 mars.

nome, fidelle! . . . . Je désire que tu en rencontres beaucoup de pareilles à ta chaussée d'Antin.

Ma femme n'a point de cachemire sur les épaules, et point de chinchilla à sa robe. La simplicité de sa toilette a deux avantages : 1°. elle ne peut me ruiner ; 2°. elle n'attire point les *lorgneurs* sur nos pas.

Il y a, m'a-t-on dit, à la chaussée d'Antin, plus d'une beauté qui a mangé sa dot en *blonde* et en *esprits*. Ma femme conserve la sienne pour de petits enfans délicieux que tous les ans, Dieu merci, elle me donne.

Tu te souviens que mes enfans se roulent dans le sable. En effet, et c'est une grande joie pour moi, que de voir leurs jeux et leur vigueur. Chez vous, on les retient, on les serre, on les pare, on les rend vains, coquets, babillards ; chez nous, ils sont simples comme la Nature, et candides comme de petits anges.

Mais je m'enfonce un peu trop dans une langue que tu ne peux entendre. Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'être père, que d'avoir un fils et une fille adorés ; . . . . . tu ne sais pas non plus ce que c'est que de les perdre! Tu ne connais rien de ces délices et de ces amertumes.

L'âge viendra te révéler bien des secrets que tu ne soupçonnes pas même aujourd'hui. Prends garde, toutefois ; ne te livre pas trop à ton étourderie ; songe à t'arrêter ; n'imite pas ces vieux petits-maîtres qui font les *gentils* avec des goutes sciatiques ; et qui, pour être allés caracoller à Longchamp sur leur cheval bai, à tous crins, en seront pour trois semaines, sur le côté, réduits au sirop de M. Seguin, et aux bains de Tivoli. Rien n'est plus déplaisant qu'un fat à barbe grise.

Crois-moi donc, prépare-toi pour d'autres jours. Je ne me rappelle pas t'avoir vu faire de bien fortes classes. Il est temps encore d'y penser. Tu fais des armes comme Saint-Georges, tu montes à cheval comme l'aîné des Franconi, tu danses comme Albert, et tu chantes comme Martin : c'est un très-bon commencement d'éducation ; tu as fait le *principal* de ce qui n'aurait dû être que l'*accessoire*. N'importe, garde ce que tu as ; mais de grace quitte un peu ta cravache, tes éperons, tes fleurets et ton masque ; prends quelques leçons d'histoire et de géographie. Ne te pique pas tant d'être ignare en physique et en chimie ; je t'assure que ces sciences ont leur utilité ; il n'est pas mal de savoir d'où vient le vent et comment se forme le tonnerre. Les petites demoiselles vous font souvent là-dessus des questions auxquelles il est honteux de ne pouvoir répondre. Lis donc un peu les traités de M. Biot et de M. Thénard. Il serait assez convenable aussi que tu ne connusses d'autres auteurs que ceux dont on voit le nom sur les affiches de nos théâtres. Je t'en conjure, Florimond, sacrifie quelques momens à ton instruction, et arrange-toi de ma-

nière, quand tu viendras nous demander à dîner, à paraître, du moins aussi habile que ma femme.

Adieu. Je t'embrasse de tout mon cœur.

SAINT-VAL.

OUVRAGE NOUVEAU.

Manuel Electoral à l'usage de MM. les Electeurs des départemens de la France, in-18 de 139 pages.

Prix : 1 fr. et 1 fr. 25 c. par la poste ; à Paris, à la Librairie d'A. Eymery, rue Mazarine, n°. 30 ; chez Delaunay, libraire, Palais-Royal ; Pillet, libraire, rue Christine, n°. 3.

MODES.

On a vu, le troisième jour, à Longchamp, des toilettes de la plus grande fraîcheur et presque toutes d'un goût nouveau : beaucoup de chapeaux de paille blanche et de robes blanches, quelques robes à mouches en perkale à jour. Les chapeaux de paille blanche avoient, pour la plupart, la forme d'une glaneuse ; un ruban ou deux, quelquefois trois, unis, mais de couleurs diverses ; et des fleurs, en botte, assorties à la couleur de ces rubans, formoient la garniture du chapeau. Rien sur le bord de la passe, mais à un pouce du bord, de distance en distance, une entaille par où passoient des rubans réunis, qui formoient ainsi plusieurs bouillons. Deux couleurs communément, lilas et vert tendre, le vert au milieu, se trouvoient dans cette réunion de rubans. Quelquefois c'étoit du lilas, du citron et du rose, ou du ponceau, du rouge cerise et du vert ; assez souvent, du jaune et du lilas seulement. Avec ce dernier mélange de rubans la botte de fleurs se composoit d'immortelles jaunes et d'iris, ou de lilas et de narcisses. Il y avoit presque toujours de petites tulipes et des branches de pin dans les bottes rouges et vertes. On a beaucoup remarqué, autour de la forme d'un chapeau de paille blanche, six tulipes avec l'oignon et les

racines : ces fleurs étoient écartées et faisoient le tour du chapeau. Autre bizarrerie : on avoit enlevé le dessus plat de la forme d'un chapeau, pour y adapter trois liserés citron, gros vert et ponceau ; et, au lieu de le rajuster en le recousant, on avoit laissé deux doigts d'intervalle, pour que ce dessus et le reste de la passe grimaçassent. Plusieurs capotes de gros de Naples étoient blanches et garnies de rubans écossais. Figurez-vous un très-petit fichu à pointes très-aiguës, garni d'un ruban écossais, cousu par le milieu et plissé : cette pièce carrée couvroit la forme de beaucoup de chapeaux et retomboit sur la passe. Les écharpes iris, de bourre de soie avoient été employées comme rouleaux par quelques modistes pour garnir le tour de la forme des chapeaux de paille blanche ; les bouts retomboient inégalement : d'autres avoient formé avec du crêpe vert tendre, découpé en ruche, ou plissé à plis creux, une couronne qu'elles avoient posée obliquement. Autour des chapeaux de crêpe blanc, c'étoient dix ou douze rubans de satin lilas, pliés, qui partoient du dessus du chapeau, entroient dans des anneaux, et descendoient jusqu'au bas de la forme : cette forme se trouvoit ainsi rayée à côtes. Sur les chapeaux de crêpe citron le ruban étoit citron. Lorsque la garniture d'un chapeau de paille blanche consistoit en coques, elles se trouvoient amoncelées sur le devant de la forme du chapeau, et quelquefois entremêlées de petites branches de pin. Les modistes qui avoient voulu garnir leurs chapeaux d'une manière simple, avoient fait au milieu de la calote une entaille assez grande pour qu'un ruban large y entrât sans se chiffonner : ce ruban descendoit le long de la passe, et venoit se nouer sous le menton. Les rubans fond uni, à marguerites dans le milieu, ou à feuilles sur les bords, étoient du nombre de ceux pour lesquels on avoit pris cette précaution. Autre mode simple, et qui a été fort goûtée : au haut de la forme de quelques chapeaux de paille blanche avoit été adaptée une bande festonnée en rose, qui dépassoit d'un demi-pouce et formoit galerie ; un bouton plat, couvert en rose, ornoit chaque feston. Que l'on se rappelle les trois rangées de boutons (planche 1624) qui ont figuré sur le devant du corsage des robes d'hiver, faites en guimpe : il y avoit de ces boutons, forme d'olive, mais à côtes, en soie, et forme de grelot, en or, sur des robes de printems, et sur des spencers de mérinos blanc. Les boutons de soie, couleur lilas, forme d'olive, étoient encore plus communs. La garniture du bas des robes prenait communément à la hauteur du genou ; et quelquefois, outre cette garniture, il y avoit huit ou dix bandes verticales, brodées, qui faisoient le tour de la robe. Au haut des manches, c'étoient des goussets bouffans, encadrés dans une broderie à jour. Bouillons de mousseline claire, et bandes de perkale se brodent également : ajoutez les ornemens en point de dentelle. Il y avoit à Longchamp de très-grandes pé-

lerines de point, et de petits fichus idem, les uns blancs, les autres noirs, en sautoir.

Presque tous les habits étoient bleux et avoient onze boutons jaunes de chaque côté. De nouveaux habits à schall, c'est-à-dire dont le collet n'est point séparé du revers, ont ceci de commode qu'ils peuvent, sans que l'habit grimace, se bontonner jusqu'au haut. On voit des tailles si étroites, qu'il y a tout au plus trois doigts de distance entre les deux boutons. Presque toutes les tailles sont hautes, et les basques longues et étroites. Les collets, depuis long-temps, se font moins hauts et presque plats. Le tailleur qui a imaginé les collets à schall, met sur tous les bords un liseré de soie de la même nuance que le drap. On a d'abord porté les boutons forme de grelot, en or, sur des gilets écarlate, puis sur du noir; il y en a maintenant sur des gilets blancs. Les culottes blanches reprennent faveur; on les porte avec des bottes à revers. Dimanche, aux Tuileries, il y avoit des jeunes gens en pantalon blanc, sans bottes.

Deux sortes de capotes à passe droite et quarrée ont depuis quelques jours une assez grande vogue : on fait les unes avec de larges rubans écossais et de petites bandes de tulle, qui forment de larges raies à jour; les autres avec une étoffe de paille et couleur paille. On borde ces dernières avec un large ruban écossais, cousu à plat. Les fleurs sur ces capotes, sont communément de grosses tulipes entourées de plumes vertes, longues et étroites comme des brins d'herbe. Quelques spencers se font à dos uni, *à l'anglaise*.

Le crêpe de la Chine fabriqué à Lyon, n'est une nouveauté qu'en ce qu'il en a été fait récemment des commandes pour robes, sur des modèles fournis par M[elles]. Guillerot, tenant une maison de commission en nouveautés, rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 20. Les garnitures de ces robes consistent en trois bandes satinées et un effilé large, qui fait partie de l'étoffe.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1639.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1639.)



Spencer de Velours. Robe de Perkale.

N°. 21. (Vingt-unième Année.) 15 Avril 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re*. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les N*os*. 439 à 457.*

PARIS.

Ce 14 Avril 1817.

Du 7 au 12, on a joué quatre nouveautés; la plus remarquable est *le Solliciteur*, que tout Paris voudra voir. Sous les traits de Potier, *l'aspirant* a paru fort plaisant; c'est une satyre en action, imitée de *l'Art d'obtenir des Places*, contre ces intrigans qui, se croyant propres à toutes fonctions, obsèdent les ministères de leurs éternelles demandes. La manière dont le *Solliciteur* s'introduit est comique : « J'ai toujours, dit-il, mon chien avec moi quand je me présente; le Suisse me crie : Monsieur, Monsieur, les chiens n'entrent pas! Je ne prends pas cela pour moi; et tandis que l'on poursuit Azor, je me glisse dans les bureaux. »

La petite pièce du *Mouchoir*, faite, dit-on, pour le début de Mademoiselle Adèle et de M. Grévin, à la Gaîté, est, à peu de chose près, le vaudeville de *l'Anglais à Bagdad*, mis en comédie.

Le mélodrame des *Captifs d'Alger*, donné à l'Ambigu, auroit fait naufrage, sans un vaisseau que l'on voit au troisième acte et qui a un peu conjuré l'orage.

Rien ne paroît devoir sauver *le Certificat d'Innocence*, joué au Vaudeville, et dans lequel on ne trouve que deux ou trois cou-

plets saillans. En voici un que des spectateurs galans ont redemandé :

Air *du Pot de Fleurs.*

On n'entend plus dans les familles
Que des noms terminés en A ;
On cherche, avant d'avoir des filles,
Les beaux noms qu'on leur donnera.
On suit jusqu'aux modes anglaises,
Et sans leurs grâces maintenant,
D'honneur, je ne sais pas comment
On reconnoîtroit les françaises.

*

Les femmes sont toujours rivales les unes des autres. Les amitiés naissent quelquefois entr'elles après de certains rapports, une certaine habitude, et par de certaines considérations ; mais il est rare qu'à la première rencontre il y ait de la bienveillance. On s'examine, on se scrute, on se cherche mutuellement plutôt des défauts que des qualités.

Si cela existe à Paris même, où le relâchement des mœurs apporte tant d'adoucissemens dans les caractères, c'est bien pis en province. Ce qui est surtout remarquable, c'est la jalousie des femmes de nos petites villes contre celles qui arrivent de la grande.

Les Parisiennes passent assez volontiers sur les ridicules des provinciales ; mais les provinciales ne pardonnent pas à une des bizarreries des Parisiennes.

Qu'une Parisienne soit mise simplement, c'est par coquetterie ; qu'elle soit parée, c'est par fierté, tandis que la plupart du temps sa simplicité vient de son bon goût, et sa parure de sa politesse. Elle va sans façon chez ceux qu'elle aime, et en grande tenue chez les personnes qu'elle respecte.

Si elle craint de courir les champs à pied, on dit qu'elle fait la petite-maîtresse ; et quelque prude du lieu s'écrie avec un rire grimacier : *faites approcher la voiture de madame.*

Si elle ne craint ni le soleil, ni la fatigue, et qu'elle soit toujours prête à aller où l'on veut, à la pêche, à la chasse, on dit voilà comme sont toutes ces petites-femmes de Paris qui ne peuvent jamais rester en place, qui ne se rassasient de rien, et qui courent du matin au soir.

Ces dames, en vérité, devraient bien se ménager un peu entr'elles.

A Paris, quand on sort après dîner, on ne peut plus se coucher qu'à minuit.

Hier, je conduisis ma femme au Vaudeville : c'étoit un de mes

amis qui lui donnoit le bras. Je marchais derrière avec un petit garçon que je voulais mettre dans le chemin de son collége. Je portais la lorgnette; et quand nous approchâmes du bureau, je me jettai en avant pour avoir des billets.

Mon ami et ma femme se placèrent fort bien sur le devant d'une loge, et moi, je me trouvai dans un coin, derrière un pillier. Mais les maris ont de bons yeux : c'est une grace que le ciel leur accorde; ils voient toujours des choses qu'il faut voir, et ne sont aveugles qu'à propos, comme l'Amour.

On donnait trois pièces: l'une, *Gascon et Normand*, fort insignifiante et peu décente; l'autre, *les Deux Gaspard*, fort pauvre de contexture, mais drôle un moment par le jeu de Philippe et de Joly; la troisième, *encore un Pourceaugnac*, petite folie fort originale, qui n'a que le défaut de finir trop vîte, et comme on dit, de *tourner trop court*.

L'acteur *Gonthier* qui, de Feydeau est passé à la rue de Chartres, joue le rôle de Rouffignac-Pourceaugnac de la manière la plus agréable, et son genre est bien au-dessus de tout ce qu'on avait vu jusqu'à lui au théâtre du Vaudeville.

A part quelques scènes de farces qui sont pitoyables et qui terminent malheureusement l'ouvrage, il y a dans cette petite pièce un ton de bonne gaité et même des observations de mœurs qu'on n'est pas habitué de rencontrer dans ces parages.

Une femme du peuple disoit tout-à-l'heure une chose assez étrange, en passant sous mes fenêtres.

« Les garçons, assurait-elle, ont toujours pour leurs parens » plus de naturel que les filles. »

Ceci peut être vrai pour les classes inférieures: je n'ai pas bien étudié leurs mœurs; mais c'est tout le contraire pour les classes élevées de la société; et les filles, généralement, dans la bonne compagnie, sont plus tendres et plus *attentionnées* pour leurs père et mère que les garçons.

Cela ne veut pas dire que nos jeunes gens restent insensibles et froids pour les auteurs de leurs jours; mais l'ambition, les affaires, les plaisirs les emportent; de hauts intérêts les détournent de plus simples devoirs, tandis que les femmes plus sédentaires et moins occupées ont plus de temps à donner à ceux qu'elles doivent respecter et chérir.

On imprimait à Paris, en 1708, une *Gazette des Enfers*; beaucoup d'usages de ce temps sont encore les nôtres.

« L'on ne connaît plus, disait M. de S....., auteur de cette Gazette, de quelle matière sont les murs de ce pays-ci; ce n'est pas qu'il soit arrivé quelque changement extraordinaire; mais les affiches qu'on multiplie tous les jours empêchent de le distinguer.

» Ce n'est plus aux filles qu'on fait l'amour, c'est aux pères,

et je crois que la mode viendra bientôt de faire les mariages par lettre-de-change. Quand on parle d'un gendre ou d'une bru à un père de famille, il ne demande plus qui est-il, ou qui est-elle; mais que lui donne-t-on ? Et quand on est d'accord sur cet article, on suppose qu'il n'y a plus rien à désirer pour les autres.

» Les nouvellistes deviennent de jour en jour plus insupportables. Hier, j'eus le malheur de tirer de ma poche dans un endroit public, une lettre pour la faire voir à un de mes amis. A l'instant nous fûmes entourés, et j'eus beau dire que c'étaient des affaires de famille, nous portâmes je ne sais combien de curieux sur nos épaules.

Mais voici un petit travers qui a cessé d'être à la mode : « Une dévote vient de faire allonger ses manches jusqu'au bout des doigts, parce qu'un cavalier, disait-elle, s'étoit arrêté à les regarder. »

Nous venons de recevoir un programme d'abonnement pour douze modèles d'architecture, qui seront exécutés en bois, fer, cuivre, tôle, etc., et envoyés, port franc, aux personnes qui adresseront à Madame Durand, femme de l'auteur de ces modèles, rue de Bussy, n°. 19, à Paris, la somme de 60 francs, pour Paris, et de 75 francs, pour les départemens.

M. Durand est professeur d'architecture, décorateur de jardins, et directeur des modèles et curiosités de S. A. R. Monseigneur le duc de Berri.

LE PRINTEMS.

Romance.

Air à faire.

Enfin, de la saison nouvelle,
Le doux aspect se fait sentir :
Bientôt les roses vont s'ouvrir ;
J'ai vu la première hirondelle.
Salut ! dieu des beaux jours, qui, des bords d'orient,
Viens fixer parmi nous ton empire riant.

Heureux printems, sois-moi propice !
Ranime, hélas ! mon cœur flétri !
Triste, sur ce gazon fleuri,
Loin du séjour de l'injustice,
Je puis trouver encor, dans le repos des champs,
De mon premier bonheur les souvenirs touchans.

Aux fleurs que le zéphir caresse,
Tu rends la vie et les couleurs ;
Toi seul, terminant mes douleurs,
Peux m'arracher à ma tristesse ;
Ou, si mon sort cruel ne doit encor finir,
Me rendre au moins l'espoir d'un plus doux avenir.

Quand ton haleine consolante
Succède au souffle des hivers,
L'oiseau, sous les feuillages verts,
Reprend sa gaîté ravissante ;
Et, dirigeant son vol jusqu'aux portes des cieux,
Frappe l'air épuré de ses accens joyeux.

A mes chagrins toujours en proie,
Seul, hélas ! ne pourrai-je pas,
Dans ces lieux pour moi pleins d'appas,
Retrouver un rayon de joie ;
Et, lorsque tout revit, tout renaît au bonheur,
Remplir le vide affreux qui désole mon cœur ?

Fatal amour, Dieu que j'abhorre,
Sans toi, sans tes perfides traits,
Je n'aurais point perdu la paix,
Et je serais heureux encore !
Mais je saurai te fuir, dieu jaloux, dieu sans foi,
Et l'oubli de tes maux me vengera de toi.

Auguste Moufle.

Paris, Versailles et les Provinces au dix-huitième siècle, Anecdotes sur la vie privée de plusieurs ministres, évêques, magistrats célèbres, hommes de lettres, et autres personnages connus sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, par un ancien Officier aux Gardes-Françaises. Tome troisième (1).

En moins de six ans, les deux premiers volumes ont été réim-

(1) In-8° de 427 pages. Prix : 6 fr., et, port franc, 7 fr. 25 cent. ; à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, faubourg St-Germain.

primés deux fois. Les anecdotes que celui-ci renferme sont connues pour la plupart; mais aussi, elles sont presque toujours racontées avec des circonstances nouvelles. Pour donner un exemple, le sexe du chevalier d'Eon de Beaumont, mort à Londres, le 21 mai 1810, à l'âge de 79 ans, avoit cessé d'être un problême; mais la manière dont s'étoit accrédité le bruit que le chevalier étoit femme, et les motifs du Gouvernement pour lui faire quitter les habits d'homme, ne paroissoient pas naturels. Rien de plus simple dans le récit de l'officier aux Gardes-Françaises.

Capitaine de dragons, chevalier de Saint-Louis et secrétaire d'ambassade, M. d'Eon de Beaumont eut à Londres une altercation vive, par suite de laquelle il méconnut l'autorité de M. de Guerchy, ambassadeur de France, et l'insulta. Condamné par le conseil du Roi, le chevalier de Beaumont se retira dans la cité de Londres, où sa personne devenoit inviolable.

« Débarrassé des affaires publiques, dit l'ancien officier aux Gardes-Françaises, il se livra entièrement à l'exercice de l'escrime; mais dans un assaut il reçut un coup de fleuret au sein, d'où s'ensuivit une tumeur considérable, qui dégénéra en glande et exigea une opération chirurgicale. Cette indisposition, qui peut attaquer accidentellement les deux sexes, mais dont il y a peu d'exemples parmi les hommes, donna lieu au bruit qui courut alors en Angleterre, que le chevalier d'Eon étoit une fille, revêtue des habits d'homme; et cette rumeur, que sa figure blafarde, ses cheveux blonds, ses hanches épaisses et sa barbe rare, sembloient autoriser, se répandit tellement, qu'il y eut des paris pour et contre, portés jusqu'à des sommes énormes, et qui, sur de simples probabilités, attendû qu'il n'avoit voulu se prêter à aucune comparution, furent décidés en faveur de ceux qui le soutenoient du sexe masculin.

» Le comte de Guerchy étant mort dans ces entrefaites, le Roi envoya au chevalier d'Eon un sauf-conduit pour revenir en France, et lui accorda une pension de douze mille livres. Il n'y revint cependant qu'en 1777, et le problême de son sexe se renouvellant dans la capitale, y occasionna encore de gros paris. Madame de Guerchy, veuve de l'ambassadeur, ayant prié instamment le Roi d'employer son autorité à prévenir un duel qui ne pouvoit manquer d'avoir lieu entre son fils unique, jaloux de venger l'honneur de son père, et le chevalier d'Eon, le Monarque saisit le prétexte de la rumeur publique pour intimer à ce dernier l'ordre de porter dorénavant les habits de femme, sous peine de perdre la permission de résider dans le Royaume, et la pension qu'il tenoit du Gouvernement. Le chevalier voulut se révolter contre cet ordre et fut mis à la citadelle de Dijon. Enfin, il acquiesça à la volonté du Roi, qui lui rendit la liberté, lui permit de porter la croix de Saint-Louis sur ses habits de femme, et en conséquence de ses services augmenta sa pension de mille écus, mais sous la condition expresse de ne jamais

révéler le secret de son sexe ; clause qu'il a observée jusqu'à ses derniers momens. »

Deux petits articles se rapportent aux modes. Lorsque le carcardinal de Rohan, impliqué dans la trop célèbre affaire du collier, fut déchargé de toute accusation, comme sa crédulité et son aveugle confiance le rendoient blâmable aux yeux de beaucoup de gens, on imagina des tabatières rouges, avec un point blanc dans le milieu : cela s'appeloit *le cardinal blanchi à un certain point.* Dans le temps de l'exil des Parlemens et de la haine générale que s'étoit attirée le chancelier Maupou, on fit des galons qui imitoient l'or, et que l'on appeloit *à la Chancelière*, parce qu'ils étoient faux et ne rougissoient pas.

Un article de 39 pages, a pour titre *Histoire d'une Epingle;* en voici le précis : d'abord sur la toilette de Ninon ; à son ruban comme souvenir d'un rendez-vous ; au fichu de Madame de Maintenon ; à la gaze de Madame de Montespan ; à la chemise du Roi ; dans son écrin par la foiblesse de Madame de Maintenon ; à la plume de son chapeau pour recevoir Jacques II ; à la perruque du chancelier ; au bouquet de Madame Du Barry ; dans l'écrin de Louis XV ; enlevée par le comte de Narbonne ; possédée par Mademoiselle Contat ; employée comme cachet à la lettre de Suzanne dans le Mariage de Figaro ; deux jours perdue ; de là dans les mains d'une danseuse ; attachée à l'habit de M. d'Arlande, pour y fixer une tresse de cheveux, lorsqu'il monta dans un ballon ; donnée avec le drapeau de ce ballon au savant M. Bailly, qui depuis s'en servit pour attacher une cocarde à sa boutonnière; présentée au Roi avec cette même cocarde ; enfin perdue une seconde fois, et retrouvée par une garde-malade, qui l'employa à attacher un des coins du linceul de Mirabeau.

L'auteur termine le volume par une description d'une vallée de la Suisse, qui confine la Franche-Comté, et peut avoir deux lieues de longueur. Un chemin la traverse en ligne droite ; et des deux côtés, à des distances presque égales, sont de petites maisons avec un jardin en avant, une fontaine, et des bosquets par derrière. Les maisons, vers les extrémités, se trouvent plus rapprochées ; et d'une part, c'est le bourg du Locle ; de l'autre, celui de la Chaux-de-Fond. Cette vallée est par elle-même stérile, mais le travail et l'art ont surmonté les difficultés. Dans le village de la Chaux-de-Fond sont des moulins très-curieux, placés à environ quarante pieds sous terre. Tous les habitans de la vallée sont mécaniciens, graveurs, peintres, émailleurs, horlogers ; et dans un coin de terre à peine connu, il y a soixante ans, on compte une population d'environ six mille individus, qu'un même genre d'industrie, et la liberté de conscience accordée par le Roi de Prusse, y ont rassemblés. « On peut, dit l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, regarder comme un des premiers fondateurs de cette colonie le nommé Jacquier Droz, le plus habile mécanicien connu depuis Vaucanson, et que l'on dit même l'avoir surpassé dans quelques constructions d'automates...

Toutes les femmes font des dentelles, et présentent dans les belles soirées d'été le plus charmant spectacle, assises sur des bancs en avant de leur maison, et vêtues élégamment, quoiqu'avec simplicité. Le luxe est dans l'intérieur des maisons, si toutefois on peut donner le nom de luxe à la propreté et à la commodité des meubles, ainsi qu'à la distribution bien entendue des appartemens. Presque toutes les maisons se ressemblent. Chacune présente en bas un petit vestibule, un joli salon orné de glaces et de gravures, à côté, ou derrière, un cabinet d'étude avec une bibliothèque, dans laquelle on trouve régulièrement une très-belle édition de la Bible, l'Encyclopédie, les OEuvres de J.-J. Rousseau, celles de Voltaire, quelques Théâtres, les Dictionnaires des Arts et Métiers, etc. De l'autre côté de l'escalier, qui sépare ce rez-de-chaussée par un petit pallier, sont les laboratoires, peuplés d'ouvriers très-attentifs à leurs travaux, parce qu'ils sont payés par pièces d'ouvrages. Le travail finit en été à sept heures du soir. C'est le moment des réunions ou *coteries*, selon le terme du pays. Du thé, quelques fruits et de petits gâteaux font les frais de la collation. Les jeunes gens des deux sexes se réunissent, soit pour faire de la musique, soit pour la danse ou des jeux enfantins, tandis que les gens plus âgés jouent au wisk, aux échecs, etc., ou s'entretiennent de politique. On se retire à neuf heures. »

MODES.

Dans les chapeaux qui ont paru à Longchamp, il n'y avoit que le bord de la passe qui fût tailladé, pour donner passage à des rubans qui ressortoient en bouillons. Aujourd'hui l'on taillade de même le pourtour de la forme. Ces rubans sont ordinairement de deux couleurs, quelquefois de trois; et s'il y a des fleurs, on trouve dans leur réunion les couleurs des rubans. De-là vient que les renoncules, les tulipes, le reséda, le lilas, les narcisses, l'iris, les bleuets, les coquelicots, les immortelles sont en même temps à la mode. Parmi les fleurs de fantaisie, il faut citer le chèvre-feuille, teint en lilas. Presque tous les chapeaux d'étoffe ont sur le bord de la passe un large ruban. Quelquefois ce ruban est plissé, quelquefois aussi, et même plus souvent, il ne fait que recouvrir le bord recoquillé du chapeau. On voit à l'extrémité de la passe de quelques chapeaux de paille blanche, d'abord une blonde, et pour servir de tête à cette garniture, un tulle plissé.

Quelques élégans font mettre un collet de velours à leur habit: le velours s'assortit à la nuance du drap. La mode des culottes boutonnées sur le genou recommence.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1640 et 1641.



Chapeau de Crêpe. Robe de Perkale.



Spencer de Lévantine. Robe de Perkale.

N°. 22. (Vingt-unième Année.) 20 Avril 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trimre. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les Nos. 439 à 457.*

PARIS.

Ce 19 Avril 1817.

La Fontaine auroit voulu qu'on lui contât *Peau d'Ane*. Le *Bon Homme* aimoit ces folies. Que n'a-t-il vécu de notre temps, il auroit eu de quoi se rassasier de ce côté.

Nos théâtres sont pleins d'enfantillages de cette espèce. Depuis *le Pied de Mouton* jusqu'au *Tyran peu délicat*, et depuis *Cendrillon* jusqu'à *la Belle au Bois dormant*, voyez que de bouffonneries, j'allois presque dire que de niaiseries, sur la scène.

Ces niaiseries-là amusent des gens de beaucoup d'esprit et sont arrangées par d'autres qui n'en manquent pas.

On n'est pas toujours en train d'aller écouter le sublime *qu'il mourût* du vieil Horace, et l'on se rejette sur le *permettez-moi de vous dire*, de M. Pépin.

On va aux Français les jours de sagesse, et aux boulevarts les jours de déraison : vous voyez que ce sont les boulevarts qui doivent faire fortune.

Il s'y glisse par-ci par-là quelques pièces qui ont le sens commun; cela est rare, mais pourtant cela arrive. Quelquefois on y voit de petites pièces de mœurs, bien étranglées à la vérité, et des portraits un peu barbouillés; mais au milieu de ces foibles traits il s'en trouve qui ne sont pas trop mal.

Dans le *Solliciteur*, par exemple, il y a des situations assez

plaisantes, des profils assez bien pris; tout cela sans doute n'est pas d'une sphère bien élevée, ni d'un style bien brillant, les personnages et leurs discours se ressentent de l'antichambre où les choses se passent; mais enfin il faut se souvenir que l'ouvrage se joue aux *Variétés*, et pour ce pays-là c'est une merveille bonne à voir une fois.

Le rôle le mieux tracé n'est peut-être pas le rôle principal; les solliciteurs ne sont pas généralement aussi plats et sur-tout aussi *farces* que celui-ci.

Le rôle donc que je préfère, c'est celui du garçon de bureau; il est d'une ressemblance parfaite, et plus d'un chef de division y reconnoîtra la sentinelle vigilante et babillarde, curieuse et familière, qui le préserve des visites fatigantes ou des audiences trop prolongées. Nous savons qu'il y a des personnes, et particulièrement des femmes, que de certains maris ont la bonté de laisser courir à leur place, et qui sont acharnées sur les pauvres chefs des ministères: quand elles ont mis dans leur tête de réussir en telle ou telle affaire, le plus souvent injuste, elles se cramponnent à tous ceux qu'elles croient dans le cas de contribuer au succès, et pour se débarrasser de ces êtres insupportables, ce n'est pas trop d'un huissier, d'un Suisse et d'un garçon de bureau.

FLORIMOND A SAINT-VAL.

Mon doux Ami,

Tu n'as pas laissé que de mettre un peu de fiel dans ta réponse; tu te piques, ce n'est pas bien, cela sent la province. Seroit-il vrai que les habitans des petites villes et ceux du Marais, ont ce point de ressemblance, entr'autres, qu'ils ne veulent pas absolument souffrir qu'on dise du mal le moins du monde de leur endroit et de leur quartier.

Nous ne sommes pas de même à la Chaussée-d'Antin, et nous ne tenons pas tant à la réputation de ce beau quartier, que nous ne le tournions nous-mêmes souvent, de fort bonne grâce, en ridicule.

Les beaux quartiers sont comme les belles femmes; ils ont des jours où ils sont maussades et inabordables. On peut faire, en ce qui les concerne, la part de la critique comme celle de l'admiration.

Du moins ici, au lieu de prendre la mouche pour quelques réflexions plaisantes, nous en rions les premiers et nous faisons chorus avec ceux qui nous bernent. Nous n'attachons pas tant de prix à nos actions que nous ayions la prétention de les vouloir faire constamment passer pour parfaites. Nous ne sommes point

blessés du sarcasme, et nous avons cela de particulier que nous prêtons sans peine, à qui en veut, des armes pour nous combattre.

Je répliquerois volontiers par des éloges aux reproches que tu m'as adressés. Je tiens tes leçons pour merveilleuses, et j'en ferai mon profit. Quand tu dis cependant que je ne sais ni la chimie ni la physique, et quand tu me renvoyes pour les apprendre aux Cours du Collége de France, ou aux livres de MM. les membres du bureau des Longitudes, c'est que tu n'es pas bien informé; car je t'assure que je suis très-instruit dans ces deux sciences différentes.

Je me connois en sauces et en ragoûts mieux que Robert et défunt Beauvilliers. Je fais des glaces comme Tortoni et du punch aussi bien pour le moins que Sabbattino. Je suis expert dans tous les mélanges de substances pour les salades, les remoulades, les macédoines; et j'ai un tact surprenant pour faire dissoudre du sucre dans de l'eau-de-vie ou dans de l'eau pure, à volonté. Après cela, dis donc que je ne suis pas un habile chimiste.

Je me tiens quelquefois sur un pied pendant quinze minutes, faisant balancer l'autre et restant en équilibre d'une manière étonnante; mes bras vont comme un télégraphe, j'ai le corps à ressort, c'est une véritable machine électrique, et au seul toucher de la main d'une jolie femme, je suis tout de feu et tout étincelles. Dis donc encore que je ne sais pas la physique.

Si tu me poussois un peu, je te citerois des faits et te raconterois des choses qui seroient propres assurément à frapper ton imagination et à te donner de l'estime pour moi.

Au milieu d'un groupe de jeunes personnes, ou de veuves intéressantes, je sens tout de suite au fond de mon cœur celle dont les atômes crochus sont le plus en rapport avec les miens. Ses yeux deviennent alors pour moi comme une étoile où je lis mon destin. Je m'approche, je prends sa main dans la mienne, je lui parle, je l'endors...... et c'est là, si je ne me trompe, du magnétisme le plus pur.

Un soir, je me trouvois en tête-à-tête avec une antique baronne, fort délaissée et fort malheureuse. Sa position me fit pitié. Pour la tirer de ses lubies, je lui débitai quelques galanteries un peu usées, tout-à-fait de son temps et à sa portée. Je ne puis te peindre la révolution que cela fit en elle; elle se redressa, sourit, fit des mines et des grimaces charmantes; bref, cette femme, qui étoit tout-à-l'heure comme une carcasse inanimée, prit tout-à-coup un air de vie et de conquête.... Tu ne nieras pas que ce ne soit là une expérience superbe de galvanisme.

Ne te moque donc point de moi sous le rapport de l'instruction; je suis un véritable puits de science, et c'est un des agrémens de nous autres jeunes gens, qui passons nos jours et nos nuits au théâtre, au café, au jeu, de savoir tout sans avoir rien appris; ce qui prouve évidemment pour les idées innées.

Mais c'est assez nous tenir dans les hautes régions ; pour redescendre vers les intérêts terrestres, il faut que je te parle d'une mystification dont nous avons été dupes il y a peu de jours.

Nous déjeûnions chez Hardy, dans le petit salon à côté des cuisines. Nous nous étions mis là pour voir le boulevart, sans perdre de vue les coquilles et les côtelettes.

A peine étions-nous assis, que nous aperçûmes de loin une grande voiture qui venoit droit à nous. Elle s'arrêta devant la porte. Un gros mari et sa fluette moitié en descendirent. Ils étoient mis comme de nouveaux débarqués de Cambridge ou de Glasgow.

Deux ou trois laquais fort roides les servoient avec une attention délicate ; et bientôt un repas splendide fut commandé : nos côtelettes et nos pieds de cochon pâlissoient devant le régal du couple affamé.

Le milord paroissoit un excellent homme ; il ne répondoit que par signes, mais toujours d'une façon très-affectueuse. La jeune lady étoit d'une physionomie très-sentimentale, et elle avoit des yeux magnifiques.

Nous liâmes conversation. Nous estropions tous un peu l'anglais ; et nos illustres convives estropiant le français de leur côté, cela faisoit des quiproquo très-divertissans. Je poussais ma pointe auprès de la belle étrangère ; et il me sembloit que mes affaires n'étoient pas en très-mauvais chemin.

Le festin dura deux heures, qui furent de toute manière très-bien employées. Ensuite on fit approcher la voiture, et nous nous levâmes tous pour reconduire milord et milady. Mais voici le dénouement. Ils partirent ; et à peine les chevaux avoient-ils fait dix pas, que nous vîmes entrer le vicomte d'Epiré et sa femme. Tu te souviens d'eux, et tu sais sans doute que ce sont les êtres les plus caustiques qu'il y ait dans tout Paris. Leur apparition nous fit trembler. Nous n'avions pas tort. Ils nous firent mille *coq-à-l'âne* sur nos anglais, nos prétendus anglais. Car il faut t'avouer que le lord gourmand n'étoit que le valet-de-chambre du vicomte, et cette lady si tendre la femme-de-chambre de la vicomtesse.

C'étoit un tour qu'on nous avoit joué. Nous y fûmes pris comme des enfans, et notre confusion étoit au comble. Nous en sortimes en recommençant à déjeûner aux dépens de ceux qui nous avoient si bien mystifiés. C'étoit une sorte de fiche de consolation. Mais nous l'avons bien payée ; et depuis ce jour-là, on nous montre au doigt, et nous n'osons plus aller nulle part. C'est ce qui me donne le temps de t'écrire cette longue épître. Toutefois, il ne faut pas que je te rende trop victime de ma maldresse. Je m'arrête : adieu, sans rancune. Je te sacrifie assez gaîment mon quartier ; ne te brouille pas avec moi pour la défense du tien. Chacun d'eux a son mérite ; chaque pays fournit de son monde ; et il y a de bonnes gens partout.

Sur ce, je te baise les mains. FLO.... etc.

Fragmens politiques et littéraires, par P. H. Lacretelle aîné, membre du ci-devant Institut, et aujourd'hui l'un des quarante de l'Académie française (1).

Les fragmens politiques remplissent tout le premier volume; nous allons extraire quelques passages du second.

« Les amis de la vertu enregistrent dans leur mémoire les belles paroles des grands hommes, et se les redisent, dans l'occasion, de même que les poètes se répètent les beaux vers, lorsque la bonne veine leur en fait produire à eux-mêmes.

« La probité soupçonne le mensonge, partout où elle ne trouve pas sa propre franchise.

» Les frères et sœurs passent leur jeunesse dans une alternative de petites querelles et de courtes amitiés. C'est déjà l'image de toutes les autres liaisons, où l'on se prend et l'on se quitte, par des goûts et des antipathies d'un moment.

» La femme, qu'une femme aimera le plus, est celle qu'elle croyoit sa rivale, et qui s'est refusée à l'être.

» C'est une femme, qui sait le mieux contenir et dissimuler l'ivresse d'un heureux sentiment, qui vient l'assaillir. Il est là, sur son cœur; mais comme un trésor, encore scellé: cependant, douce, calme, présente à tout, aimable à tous, le tourment de l'impatience la tient en dehors d'elle, jusqu'au moment où elle

---

(1) 2 volumes in-8., prix 10 francs, et port franc 13 francs. A Paris, chez Foulon et Compagnie, libraires, éditeurs, au Cabinet littéraire, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n°. 3; Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30; Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois; Raymond, libraire, même galerie.

pourra se plonger dans les délices mystérieuses qui l'attendent. Alors, seule, dans le silence et le repos de la nuit, repoussant le sommeil, comme un ennemi de sa joie, son âme n'est plus que dans une seule pensée, qu'elle tourne et retourne au gré de son avide passion.

« La destinée de madame de Sévigné est aussi singulière qu'aimable : l'un des ornemens d'une belle époque par les agrémens de sa personne et de son esprit, et surtout par le charme qu'elle avoit dans le cœur, et qui se répandoit jusque sur ses petits défauts et ses légers ridicules, elle se donnoit, sans le savoir, à la postérité, lorsqu'elle ne se livroit qu'à sa fille; elle est devenue un de nos premiers écrivains par les seules confidences d'une vie privée ; et l'un des peintres de son siècle, avec Molière et la Bruyère, puisqu'elle nous en a conservé le ton et les couleurs, dans le tableau des élégantes sociétés où elle fut placée.

» Au milieu de toutes les peines qui ont troublé la vie de madame Elie de Beaumont (1), elle a eu un bonheur qui lui convenoit bien, celui d'être unie au sort d'un homme qui devoit arriver de bonne heure à une des plus belles réputations du barreau.

Autant il est triste et cruel pour une femme d'une âme élevée et délicate, d'un esprit distingué, d'appartenir à un mari étranger à toute espèce de gloire et de mérite, autant il lui est doux d'être associée à cette considération, où les talens, les vertus, les services conduisent les avocats du premier ordre. Alors elle trouve dans sa maison ces nobles intérêts dont elle a besoin ; et elle peut aimer davantage un mari, dont elle s'honore. Heureux aussi l'homme de talent, l'homme de mérite, habitué à trouver dans la compagne de sa vie, des idées et des sentimens, qui relèvent son âme, animent son génie ; qui voit autour de lui l'estime et l'amitié s'accroître sans cesse pour la personne qu'il chérit le plus, et qui peut, à son tour, se couvrir du respect et de l'intérêt qu'elle inspire.

Qui saura jamais toutes les peines que peut éprouver une femme tendre et sensible, chez qui tous les chagrins sont plus vifs et plus profonds; et qui souffre encore des maux de toutes les personnes qui lui sont chères ?

Mais ces âmes trouvent souvent en elles-mêmes de grandes

---

(1) Auteur du Roman du *Marquis de Roselle.*

sources de bonheur. Leur manière d'aimer un père, un fils, un époux, est remplie de délices, qu'elles seules connaissent ; et loin de s'épuiser dans ces vives, dans ces premières affections, elles savent encore se répandre dans d'autres sentimens.

Tous les cœurs qui aiment, sont aimés ; il n'y a que les hommes froids et égoïstes, qui vivent dénués d'intérêt et d'attachement. Mais l'estime et la bienveillance, obtenues et rendues, ne composent qu'une amitié ordinaire. Il en est une autre, pour laquelle peu de gens sont faits, et que bien peu de ceux qui en seroient dignes, trouvent à former.

C'est dans celle-ci que vous avez toujours un objet où reposer votre cœur; qui assiste à vos actions, à vos rêveries; pour qui vous recueillez toutes les pensées, tous les sentimens, qui ont occupé et agité votre âme ; et de qui vous attendez tout ce que vous lui réservez.....

Persuadée que la douceur et la complaisance étoient les vertus particulières de son sexe, madame Elie de Beaumont s'étoit fait une loi, dès sa jeunesse, d'immoler toujours ses goûts, de dissimuler ses peines, de ne laisser échapper ni plaintes, ni reproches ; dans les affaires, dans les amusemens de la société, la crainte de chagriner ou celle de déplaire la tenait sans cesse attentive à ce que désiroient les autres ; elle n'en exigeoit rien ; elle en souffroit tout ; elle renonçoit à ses volontés, au point de laisser croire qu'elle n'en avoit point. Le monde est plein de gens qui s'accommodent parfaitement d'un pareil caractère, et qui en abusent avec cruauté. Aussi ces sacrifices, sans cesse renaissans, la déchiroient, usoient une santé naturellement délicate, et troubloient les plaisirs auxquels elle étoit le plus sensible. Ses amis lui reprochoient tant de sacrifices, pour des personnes, qui ne savoient pas même les apercevoir ! elle-même s'en accusoit, comme d'une faiblesse; mais jamais il ne fut en elle, ni de cesser de s'offrir pour victime, ni de l'être sans douleur. »

Le tailleur qui a fait les habits à schall, pour Longchamp, se nomme Becker, et demeure rue des Colonnes-Feydeau, n° 12.

MODES.

L'assortiment des fleurs aux rubans est une règle à-peu-près générale. Beaucoup de rubans ont le fond gaze et un filet gros de Naples près de chaque bord. Lorsque le ruban est couleur paille, les filets sont verts ou lilas; lorsqu'il est vert, ils sont gros rouge; on voit aussi du gros rouge sur du jaune paille, et du lilas sur du jaune citron. Rien de plus simple que la garniture des chapeaux de paille d'Italie: tantôt c'est un large ruban blanc, avec un gros nœud sur le côté; tantôt une botte de fleurs couleur paille. Trois ou quatre roses tremières, ou deux ou trois fleurs de nénuphar non épanoui, composent ordinairement ces bottes. Les capotes se font à passe droite; et non-seulement, il y a sur le bord de la passe, ruban cousu par le milieu et plissé, mais ornement pareil au haut de la passe, et gaze roulée, ou ruban plissé autour de la forme, vers le haut. Est-ce mode ou fantaisie qu'une garniture de quatre ou cinq longues plumes de pintade, sur un chapeau de paille jaune? Nous en avons vu trois dans la même journée. Le froid a rendu rares les chapeaux de paille blanche.

Les habits bleux ont, comme à l'ordinaire, des boutons jaunes; on en met de blancs aux habits verts, qui commencent à devenir communs. Le collet de velours s'assortit au drap pour les habits bleux; on met sur les habits verts un collet de velours noir.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1642.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



1, Capotes de Gros de Naples. 2, Chapeau de Crêpe. 3, Chapeau de Gros de Naples. 4, Chapeau en Rubans. 5, Cornette de perkale brodée.

N°. 23. (Vingt-unième Année.) 25 Avril 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les Nos. 439 à 457.*

PARIS.

Ce 24 Avril 1817.

Le mélodrame ne pouvant presque plus réussir au théâtre St.-Martin, il paraît qu'on est résolu d'avoir de nouveau recours aux ballets; celui qu'on vient d'y donner sous le titre de *Rosine et Almaviva*, étoit digne de figurer à l'Académie royale de musique, par la manière dont il est joué et dansé. Presque tous les premiers sujets de ce théâtre (l'Académie) assistoient à la première représentation de ce Ballet, et ont vivement applaudi, notamment la scène de la glace, au second acte, qui a été en effet parfaitement exécutée.

Le Prince en goguette n'a pas tout-à-fait réussi au Vaudeville; mais il n'y est pas non plus tout-à-fait tombé. On espère qu'il se relevera, lorsqu'on aura coupé plusieurs scènes qui ralentissent l'action sans nécessité. Ami des plaisirs *de tous genres*, un jeune prince reçoit une leçon qui le rend sage : voilà tout le sujet que

soutiennent plusieurs jolis couplets, où l'on a reconnu *le prince de la chanson*. Nous citerons les deux suivans :

AIR : *au cabaret passant ma vie.*

Les grandeurs n'ont rien qui me tente,
Du plaisir seul je suis les lois.
Lorsque je ne bois pas, je chante ;
Et lorsque j'ai chanté, je bois.
Pas de soucis que ne bannisse
Ce double et joyeux passe-temps :
Mon seul regret, c'est qu'on ne puisse
Chanter et boire en même temps.

Une jeune fermière trouve que rester veuve c'est pis que de rester fille.

AIR :

L'homme qui vient aveugle, sur terre
Est moins à plaindre, je l' prétends,
Que c'tilà qui perd la lumière,
Quand il en a joui long-temps.

(*Sa nièce lui répond :*)

Eh bien ! ma tante, moi, j' suppose,
Si j'en crois mon petit savoir,
Que l'on s' consol' mieux de ne rien voir,
Quand on peu s' dir' : J'ai vu queuqu' chose.

*.

LA LUNE ROUSSE.

Si depuis que je me connais, je n'avais eu une antipathie bien prononcée contre la couleur rousse, la lune ainsi nommée aurait suffi pour me la faire prendre en grippe. Pourroit-il en être autrement ? Cette maudite lune, pendant tout le temps qu'elle règne, me fait sentir sa funeste influence. A une époque où les spectacles offrent aussi peu d'ensemble que d'agrément, c'est elle qui me prive du plaisir de la promenade, et de l'aspect de cette verdure pointillante qui a tant de charmes dans les premiers jours du printems. C'est elle qui est cause que malgré la pommade de Bès, le lait virginal de Tessier, et les cosmétiques de toutes espèces, nos aimables Parisiennes ont le teint hâlé, la peau desséchée ; et que moi-même, malgré mes

conserves vertes, je n'y vois bientôt plus !.... Ceci n'estrien encore en comparaison des autres désagrémens auxquels cette lune inexorable me condamne. Hier, c'étoit mon domestique qui me demandoit de l'argent pour renouveler ma provision de bois, *eu égard* à la lune rousse. Aujourd'hui, c'est ma femme qui, après s'être fait faire un chapeau de paille pour Longchamp, exige que je lui achète un chapeau de pluche pour la Pentecôte! Demain, il faudra commander un carrick neuf pour mon fils aîné, et une douillette pour ma fille. Ce n'est pas tout; ayant annoncé que je partais pour la campagne, je croyois être quitte des dîners et des invitations; mais la lune en a décidé autrement. Il faut que je tienne table ouverte deux fois par semaine; et je tremble que la contination du mauvais temps ne fournisse à ma femme un prétexte pour recommencer à donner des bals.

De tout cela je conclus que si la lune rousse est funeste aux arbres et aux fleurs, elle est encore plus fatale aux hommes. Que l'on consulte les annales de l'histoire, on verra que c'est pendant son règne que se sont livrées les plus sanglantes batailles, qu'ont eu lieu les plus nombreux naufrages, qu'on a attrapé le plus de rhumes et de coups de soleil.

****

—Je meurs d'amour pour vos beaux yeux, disoit un jeune homme à une dame fort coquette.

— Bah! répondit-elle, vous mourez d'amour; cela ne fait point de mal: vous aimez ainsi les sacrifices faciles. Mais s'il falloit enfin mourir pour moi tout de bon, si ma vie en dépendoit, quel genre de mort choisiriez-vous?

—Vous me mettez-là, dit le galant, dans une position à la vérité fort embarrassante.....

— Voyons, choisissez..... boiriez-vous la cigüe?

— Non, je crois, car cela est trop amer.

— Vous prendriez donc de l'opium?

— Non, car cela torture et brise les nerfs.

— Vous vous noiriez?

— Je ne le pourrais, je sais nager.

— Vous iriez vous pendre?

— Fi, c'est une mort ignoble.

—Vous vous détermineriez, je le vois, à vous asphixier: c'est un moyen doux?

— Cela donne mal au cœur et la migraine: je n'aime pas à languir.

— Prenez un pistolet?

— Cela fracasse et défigure.

— Un noble poignard?

— On se manque.

— Mais pourtant, comment feriez-vous?

— Madame, mon parti est pris; si je me trouvois dans une situation pareille, je mourrois pour vous d'amour.....

Ce que nous appelons éditions *compactes*, c'est-à-dire, hauteur extraordinaire de pages, longueur de lignes et épaisseur de volumes, fut, sinon à la mode, au moins fort en usage, jadis. Les Elzévirs imprimèrent ainsi quantité d'auteurs latins, et le Plutarque d'Amyot, fut, par Vascosan, imprimé en quatre volumes in-8°, tandis que dans nos bibliothèques, le même ouvrage compose, dans le même format, une suite de vingt-cinq volumes.

Ceux qui aiment les éditions compactes en miniature trouveront chez M. Royez, libraire, rue du Pont de-Lodi, n° 7, une Bible à peine grande d'un pouce, et un Alcoran, épais de quelques lignes.

GOBE-MOUCHES.

Toutes les recherches désirables ont été faites sur la *société des Côteaux*, sur la *Pomme de Pin*, le *Caveau*, l'*Epée de Bois* et autres sociétés bachiques : on s'est aussi occupé dans ces derniers temps, de la société du *Bout-du-Banc*, de celle des *Bêtes*, et autres réunions joyeuses; un vaudeville a célébré en 1807, celle des *Gobe-mouches*; mais, à notre gré, cette société impérissable n'est point assez connue.

Les gobe-mouches tiennent aux plus anciennes familles qui existent au monde. Les Athéniens avoient leurs gobe-mouches, qui se tenoient habituellement aux avenues de la ville, sur le port, sur les places publiques, devant la porte des temples. *Que dit-on de nouveau*? étoit leur phrase favorite. Horace nous a peint en traits fort gais, un gobe-mouche qui vouloit savoir tout ce que faisoit Auguste, tout ce que disoit Mécène. C'étoit dans les boutiques des artisans que se tenoient les gobe-mouches de Rome; et les barbiers étoient leurs agens les plus actifs. César connut bientôt le penchant que les Gaulois, nos bons ayeux avoient à la *gobe-moucherie*; et, de siècle en siècle cette disposition à adopter sans examen des nouvelles dénuées de vraisemblance, s'est parfaitement maintenue.

A une époque où de grandes nouvelles, arrivées de la Pologne, furent trouvées fausses, on donna à un des grands arbres d'un jardin public de Paris, le nom de Cracovie, d'où dérive cracoviste, synonime de gobe-mouche. Le jardin ayant pris une nouvelle forme, et l'arbre qui servoit d'asile aux nouvellistes ayant été abattu, ceux-ci se répandirent dans les cafés, dans les boutiques de marchands, et finirent par adopter la boutique d'un libraire : c'étoit feu Desenne; son successeur se nomme Petit.

Un homme célèbre par une grande force de caractère, beaucoup

d'originalité dans l'esprit et une gaîté imperturbable, loin de s'offenser du mot *gobe-mouche*, qui nous peint un oison ouvrant le bec, s'est déclaré président et général en chef de ces bons citadins toujours prêts à saisir, la bouche béante, la première fable qu'on vient leur débiter.

Le mot d'ordre de la société, la parole sacramentelle est : *quelle nouvelle?* Tout membre qui se permet de faire de l'esprit, ou quelques réflexions judicieuses, est, par les réglemens, condamné à boire sur-le-champ un grand verre d'eau. Ces mêmes réglemens accordent les honneurs de la botte de foin à quiconque lâchera naturellement une bonne bêtise. Les diplômes se datent de Cracovie, sont contresignés *ah! ah!*; et le sceau porte le mot *gobe* au-devant d'une mouche en relief; plus bas, *quid novi?* (quelle nouvelle?)

La ruche du président mérite aussi d'être mentionnée, quoique ce ne soit pas un château en Espagne, une propriété idéale. Cette jolie habitation, située à mi-côte, à l'extrémité du plus beau faubourg de Paris, celui de la Chaussée-d'Antin, se trouve près de Mousseaux, et encore plus près de Tivoli. Caves voûtées, salon à portes vitrées, salle à manger, cuisine, escalier éclairé par une coupole; deux pièces à cheminées de marbre, et ornées de glaces; chambres de domestiques plus haut; armoires, persiennes, bouges; voilà le manoir. Le terrein qui en dépend, et qui est situé vis-à-vis de la façade, n'a que 60 et quelques pieds de longueur sur 40 et quelques de largeur; mais la distribution en est si bien entendue, que l'on y trouve une cour pavée, bordée de plate-bandes pour les fleurs de choix, quatre carreaux de potager, bordés d'arbustes, séparés par des arbres fruitiers; un jardin à l'anglaise, garni d'arbres et d'arbustes étrangers, une salle verte, une allée de platanes et d'acacias, deux pavillons et un puits. Les murailles sont garnies de treilles fertiles, d'arbres en espalier, d'arbustes et d'une pyramide pour placer des pots à fleurs.

Voici quatre brevets, accordés à des inventeurs, que les *Montagnes Russes* ont mis en verve.

Le premier va établir une *Ramasse à l'instar de celles des Alpes et des Pyrénées.*

Le second mettra en jeu un mécanisme à bascule, qu'il nomme *Promenade de Société.*

Dans l'établissement du troisième, ce sera une *Promenade Suisse.*

La formation du quatrième établissement, qui, de tous, sera le plus considérable, est désignée sous le nom de *Promenade Aérienne.*

Outre les curiosités typographiques dont nous avons parlé, M. Royez possède beaucoup de manuscrits ornés d'initiales en or et de miniatures bien conservées. Le tout est à vendre.

M. Le chevalier Le Mière de Corvey, éditeur du Journal des Ménestrels, avec acccompagnement de *piano*, ou *harpe*, a fait arranger le même journal pour la *guitarre*. Quatre numéros ont paru depuis le 1er. janvier, comme au journal de piano. On s'abonne à la même adresse.

MON GALOUBET.

» Les Dieux m'ont donné aussi une petite flûte. »

(Virgile, Egl.)

Le galoubet est un instrument sans prétention et qui tient fort peu de place. Vous pouvez le porter sur vous, sans en être plus incommodé que du poids d'une montre à répétition, ou de la bourse d'un poète. Le mien me suit partout, mais je ne le fais entendre que fort rarement.

En jouant du galoubet, vous n'obtenez pas ordinairement ces *bravo* de commande que l'on accorde, de gré ou de force, à la jeune personne qui chante en s'accompagnant sur le piano, ou au virtuose qui éblouit les yeux par la rapidité des mouvemens de son archet; mais le galoubet vous procure mille petits agrémens qui valent bien les plaisirs de la vanité satisfaite.

Le matin, en ouvrant ma fenêtre, je prélude avec mon galoubet. Aussitôt, comme s'ils n'attendoient que ce signal, tous les prisonniers emplumés, dont les cages sont attachées aux fenêtres de mes voisins, commencent leur chant. Tout s'anime au son de mon instrument. Le voisinage rétentit comme un bosquet au mois de mai. Serins, merles, linottes, tout s'en mêle. Les moinaux eux-mêmes sur les toîts font partie du concert; et je pourrois, sans trop m'énorgueillir, me comparer à un chef d'orchestre. Plus de cent instrumens vocaux sont mis en jeu au signal que je donne: c'est presque comme à l'Opéra.

Quand je suis dans la campagne, je m'amuse à chercher les échos dans les bois: souvent il s'en trouve plusieurs très-rapprochés; et ils s'empressent de répéter mes airs, comme on répète un bon mot ou un calembourg dans un cercle à la mode.

Si le rossignol se fait entendre, je me tais; je l'écoute avec attention. J'étais chef d'orchestre à la ville: me voilà petit écolier à la campagne.

Ce chant me plonge dans une douce rêverie que je n'ai jamais connue dans les concerts de la capitale.... Mais je vois de jeunes paysannes qui semblent disposées à danser. Aussitôt, je joue des rondes, des walses, des contredanses. On danse. Me voilà le moteur de tous les plaisirs. Tous ces corps qui s'agitent à la fois, se meuvent comme par mon ordre, et je

suis ravi quand je vois que la gaîté vient animer ces plaisirs. Vous avez vu le beau tableau du *Temps qui fait danser les Saisons*, par Le Poussin. Hé bien, je me rappelle toute la disposition de ce tableau, je me rappelle sur-tout ce petit amour qui enfle des bulles de savon, pendant que le vieillard si redouté joue de la lyre. Je songe à ces guirlandes de fleurs que les enfans apportent en se jouant, et qu'ils semblent vouloir rompre aussitôt.... Mille idées philosophiques me viennent à l'esprit. Je pense à la courte durée de ces jeux, de ces danses, de la vie elle-même.... Je pense à l'époque où ces êtres si actifs, si joyeux, seront.... Mais je suis bientôt tiré de ces réflexions par une jeune villageoise, qui me dit : *Monsieur, encore une walse, s'il vous plaît.*

J. P.

VIENDRA BIENTOT,

Lai du quinzième siècle.

Viendra bientôt cettuy que tant aimez,
Cessez clamours et poignante souffrance ;
Pour adoucir long tourment de l'absence,
Le temps vous dit : Povrettes, espérez ;
Viendra bientôt.

Viendra bientôt fier des lauriers nouveaux
Preulx qu'est parti pour voler à la gloire
Aux champs d'honneur conduit par la victoire
Sur sa rondelle il gravera ces mots :
Viendra bientôt.

Viendra bientôt le galant damoisel,
Voici venir la seyzon d'amourette
Plus n'ouïra la gente bachelette
Plaintivement répéter sous l'ormel
Viendra bientôt.

Refrain chéri veux te chanter toujour,
Pour toi reviens au beau tems de ma vie
Au rendez-vous quand guettais doulce amye
Lors répétais le cœur brûlant d'amour
Viendra bientôt.

Par M. le comte DE LAGARDE-DE-MESSENCE.

Extrait du *Journal des Ménestrels et des Trouverres.*

On s'abonne à ce journal, chez Nadermann, marchand de

musique du Roi, rue de Richelieu, n. 46, à Paris; et chez le chevalier Lemierre de Corvey, éditeur, rue de Grenelle Saint-Germain, n. 63. Le prix pour l'année (48 numéros) est de 25 fr. pour Paris, et 27 francs 50 centimes pour les départemens; pour six mois, de 15 fr. pour Paris; et de 16 fr. 50 c. pour les départemens.

MODES.

Les couleurs lilas, citron, gros vert sont toujours celles que les modistes emploient le plus souvent; elles font aussi un usage très-fréquent de gazes et de rubans-gazes à raies gros de Naples. En général, les chapeaux sont moins évasés qu'ils n'étoient avant Lonchamp; et il y a beaucoup de capotes à passe droite. Les écharpes de bourre de soie, rayées et nuées servent dans les meilleurs magasins à orner des chapeaux de paille jaune, ou couleur paille. Quelquefois, à la place de cette écharpe, c'est un très-large ruban écossais ponceau et vert où le ponceau domine, qui sert à faire, sur le côté, un nœud à longs bouts. On voit beaucoup de chapeaux écossais, fond lilas à carreaux verts, et un nombre presque aussi considérable de chapeaux fond blanc, à rayures ponceau. Les rayures du ruban-gaze, plissé sur le bord de la passe, sont toujours assorties. Au lieu de ruban, quelques modistes plissent un tulle, et ce n'est pas sur le bord de la passe, mais sous la passe, près du bord. Rarement les fleurs sont d'une seule espèce, plus rarement encore d'une seule couleur, parce qu'il est de règle que les fleurs s'assortissent au chapeau, et que beaucoup de chapeaux sont écossais. Les immortelles s'employent aujourd'hui en boules; on met quatre de ces boules jaunes sur le même chapeau, et autant de grosses fleurs d'une autre couleur. Dans les nouvelles garnitures de robes blanches, la broderie sur la perkale n'est plus qu'un accessoire; c'est à former des draperies avec les bouillons de mousseline claire, que les lingères s'appliquent.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1643.

Le 30, paraitront les gravures de *Meubles* 445 et 446. Ces deux planches contiennent une commode, un secrétaire, un fauteuil garni et un canapé.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1643.)



Chapeau de gros de Naples. Robe de Perkale.

N°. 24. (Vingt-unième Année.) 30 Avril 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re*. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées. format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

FRANCONI.

Macbeth devient très à la mode. Cela prouve que nous aimons généralement les émotions fortes. Autrefois on s'amusoit à moins; mais aujourd'hui il faut que les forêts marchent pour que nous éprouvions quelque surprise. Nous verrons bientôt danser les maisons sans nous étonner.

Il ne faut ni se plaindre ni se louer des choses qui arrivent. Elles ne viennent ni par notre faute ni par notre sagesse. Il n'est en notre pouvoir ni de faire naître ni d'éviter les événemens. Il y a des gens qui disent : *Nous ferons nous-mêmes notre sort, nous maîtriserons les circonstances, nous amènerons les occasions.* Nous rions de ces prétentions comme de celles qui tendroient à fixer la mode et à prévenir les caprices des nos jolies femmes.

On *trouve* les modes, on ne les invente point; on les doit au hazard, c'est souvent une erreur, une maladresse qui est le principe d'une façon nouvelle et charmante. Une modiste se trompe dans la coupe d'un chapeau. Elle le vouloit large, il est étroit, cependant elle ne veut pas perdre sa paille. Elle arrange celle qu'elle a avec goût, ou quelquefois même d'une manière étrange. Une petite-maîtresse entre, ce chapeau neuf, à peine cousu, à peine fini, lui paroît original, elle s'en empare, elle sort, on la regarde, elle est belle, tout lui va bien, on l'admire, on l'imite et voilà une vogue de coëffure

de ce genre. Tout le monde en veut, et les élégantes ne la quittent que quand une autre bizarrerie est apparue.

Si le bizarre et l'extraordinaire leur plaît tant, qu'elles aillent voir *Macbeth* et les Sorcières, *Macbeth* et le spectre, *Macbeth* et le poignard. Il y a vraiment des scènes qui frappent et saisissent. Il s'y mêle de la fantasmagorie et de l'art du machiniste Vraiment on peut encore aller voir cela après le *Macbeth* du Théâtre-Français.

La nouvelle salle de MM. Franconi est bien préférable à celle qu'ils avoient dans la rue du Mont-Thabor. Il y a double rang de loges, double rang de galeries. Tous les spectateurs sont placés à merveille.

Parmi les écuyers, il faut citer M. *Davis*, jeune et vigoureux Anglais, plein d'adresse et d'aplomb. Il ne lui manqueroit rien s'il avoit autant de grâce dans les manières qu'il a de poudre blonde à sa frisure. Au total, son talent est très-remarquable et lui seul attireroit la foule.

Le fils de M. Franconi jeune a débuté dans *Macbeth*; il promet de suivre les pas de son père et de son oncle. C'est déjà un fort joli acteur, et un fort joli cavalier. Quand je suis allé à ce spectacle, j'étois en train de voir tout en beau. J'avois dîné en très-aimable compagnie, chez Grignon : il n'y a rien qui dispose mieux les esprits. A moins d'avoir un mauvais caractère, on est toujours indulgent quand on a fait un bon dîner.

Au reste, j'aime à croire que le spectacle de MM. Franconi plairoit même à des personnes qui seroient à jeûn et qui depuis huit jours auroient fait diette.

Leur théâtre est dans la rue du Faubourg du Temple, près le boulevard.

Il y avoit dans une loge grillée près de la nôtre une beauté ravissante et des jeunes-gens du meilleur ton. On voyoit flotter tout autour de la salle des plumes très-fraîches, ce qui n'est pas très-commun à la fin de l'hiver. Il y avoit aussi des fleurs sur beaucoup de chapeaux de bonnes faiseuses, et en vérité la composition du spectacle (sur le devant) valoit celle d'un concert spirituel.

M. Guillaume et compagnie, libraires, rue Haute-Feuille, n. 14, viennent de mettre en vente un Roman en 2 volumes in-12, intitulé *Confessions de Clémentine*, écrites par elle-même; suivies d'Osmin et Azéma, nouvelle espagnole (1).

L'héroïne vit; mais, quoiqu'elle pût briller encore dans le monde, elle y paraît peu. La vignette, qui fait partie du frontispice du tome 1er, offre son portrait en pied.

---

(1) 2 volumes in-12, prix 3 francs 60 centimes, et port franc, 4 francs 50 centimes.

Les Mémoires du marquis de Dangeau (1) font mention d'un usage très-remarquable pour une époque (1714) où les mœurs de Paris étoient fort austères. « On va se promener au Cours, à minuit ; il y a presque autant de carosses qu'aux heures où on y alloit d'ordinaire, et on danse presque tous les soirs dans le rond du Cours ».

L'année suivante, le 25 juillet, les Princesses s'assemblèrent chez madame la duchesse de Berri, où l'on avoit fait venir les habiles tailleurs, les fameuses couturières, et Bertin, dessinateur de l'Opéra. « On fit trois sortes d'habits nouveaux pour les dames. Le 1er. d'août, à Marly, madame la duchesse d'Orléans en prit un ; madame la princesse de Conti, la jeune, un autre. Elles allèrent, avec ces habillemens, dans le cabinet du Roi, après son souper. Le Roi dit à ces Princesses qu'elles pouvoient s'habiller comme il leur plaîroit, que cela lui était fort indifférent ; qu'il leur avouoit pourtant qu'il n'aimoit ni leurs tabliers, ni leurs écharpes ».

L'éditeur a ajouté quelques notes. En voici une sur l'arrêt du mois de février 1720, qui défendoit de porter des pierreries. « C'étoit un luxe peut-être poussé trop loin ; mais il étoit plus noble et moins ruineux que celui des verreries et des grains d'acier : du moins, il en restoit des choses précieuses dans les familles. Une mère, en achetant une parure, songeoit que sa fille la porteroit un jour : cette idée ennoblissoit une fantaisie. La véritable magnificence ne corrompt point les mœurs : peu de personnes peuvent l'avoir ; mais le faux or, les faux camées, les pierres de composition, le tulle imitant la dentelle, etc. voilà le luxe corrupteur ; il n'en reste rien : il ruine, confond tous les états ; il nuit essentiellement aux artistes, en faisant préférer souvent l'apparence à la réalité. Au lieu de lois somptuaires, qui ont toujours quelque chose de tyrannique, il seroit à desirer que l'on mît sur toutes ces choses fragiles et trompeuses des impôts assez forts pour empêcher le peuple d'y atteindre : si l'on pouvoit rendre aux classes inférieures et aux gens dénués de fortune le goût de la simplicité, on leur rendroit la raison, la décence et de bonnes mœurs.

PREMIER TOUR DE SALON.

Quelques personnes se plaignoient de ce qu'on avoit fixé l'ouverture du salon à la fin d'avril.

Tout le monde, à cette époque-là, disoient-elles, part pour la campagne, et va profiter des beaux jours. On ne verra point les

(1) 4 volumes in-8°, extraits par Mme de Genlis, d'un manuscrit en 30 volumes, qui se trouve dans la bibliothèque publique de *Monsieur*, comte d'Artois, à l'Arsenal.

statues, les tableaux, les dessins, les gravures; ou du moins, ne restera-t-il pour les voir que ceux qui n'ont ni campagne ni équipage.

Le ciel a dissipé leurs craintes. Le printems s'est annoncé, mais il n'est pas venu. Personne encore n'a quitté Paris. Le froid continue, et la foule se porte au Musée.

J'y étois des premiers, comme une sentinelle avancée, toujours à la découverte. Armé du livret, j'ai parcouru toutes les salles, et je vais dire un mot sur les objets qui m'ont frappé d'abord.

Je ressemble à ces voyageurs qui, en arrivant à Paris, achètent la carte: ils l'ont constamment à la main; ils regardent la rue, ils regardent le numéro: c'est une grande affaire et une grave occupation que d'appliquer les noms à chaque chose, à chaque hôtel. Si la feuille indique un grand édifice, bâti par un membre de l'Académie, et habité par quelque haut personnage, l'étranger s'arrête, il admire, il examine tout avec une avide curiosité: il eût passé peut-être sans voir ce monument, si la carte ne lui eût cité pour architecte et pour possesseur que des noms à lui inconnus.

Les grands noms du livret sont des points de reconnaissance pour les amateurs de ma force. Partout où nous voyons *Guérin*, *Gros*, *Prud'hon*, *Gérard*, nous nous arrêtons en toute sûreté de conscience, et nous nous enthousiasmons sur parole.

Il y a un tableau qui attire la foule sans le prestige du nom de l'auteur, puisque celui-ci ne s'est pas nommé. Le trait représenté est en l'honneur du peintre lui-même. Il s'est chargé de sa propre histoire, comme on voit dans nos feuilletons certains professeurs faire eux-mêmes les articles qui répandent la louange sur leurs cours.

Mais ces éloges de journal sont le plus souvent insipides et non mérités, tandis qu'ici l'histoire est pathétique et touchante. Elle ne pouvoit être plus dignement *racontée* que par celui qui en fut le héros. On disoit, dans le groupe qui entouroit ce morceau, que l'artiste étoit un jeune et brave colonel qui avoit couru mille dangers, qui ne s'étoit sauvé de ces périls que par miracle, les femmes prêtoient une oreille attentive: elles eurent de tout temps un grand foible pour les jeunes colonels remplis d'ailleurs de talent et de courage.

Nous reviendrons vers ce tableau, dont la scène est en Espagne, sur les bords de l'Alberge, au pied des Taureaux antiques de Guisando.

Nous allons maintenant suivre sans nous arrêter:

N°. 21. Deux jeunes filles jouant *à qui rira la dernière*, c'est précieux.

N°. 28. *L'Amour fait remarquer au premier navigateur* un lapin *porté sur les eaux dans un vieux tronc*.....

Un homme du peuple disoit, en voyant cela: « Il est bon-là le lapin ».

N°. 40. C'est un jeune artiste, habile, qui a peint Mahomet II,

au moment où il choisit pour épouse une femme charmante, à qui bientôt il doit lui-même couper la tête pour plaire à ses soldats.

Le vilain Turc ! Un Français seroit sans doute mort mille fois plutôt que d'appaiser une révolte à ce prix.

N°. 125. *Il se brûle !....* C'est le petit personnage du tableau; mais le spectateur reste de glace.

N°. 160 L'auteur, qui est une demoiselle, donne apparemment dans la science; elle prend ses sujets dans l'Enéïde.

N°. 189. *Les véritables Montagnes Russes telles qu'on les voit à Saint-Pétersbourg pendant le carnaval.*

Cette annonce est comme une affiche. Le peintre ne s'exprimeroit pas autrement, s'il montroit la lanterne magique.

N°. 254. *Intérieur d'une salle à manger.*

Ce tableau et deux autres, exposés sous les numéros 252 et 253, sont de feu Drolling, père, peintre charmant qui est mort pauvre, et dont les ouvrages vont, je n'en donte pas, devenir hors de prix........ Il est trop tard.

L'*Intérieur* que je cite ici est d'une vérité étonnante, et la peinture n'est estimable que comme cela.

N°. 256. *La Mort d'Abel*, par Drolling fils.

Ce tableau excite l'attention des maîtres.

N°. 274. Le sujet est intéressant. *Bayard arme chevalier François Ier. du nom;* mais la notice est un peu longuette. On explique tout, jusqu'à l'action du page qui tient la bride du cheval.

Le peintre n'est pas de ceux qui se laissent deviner.

N°. 302 et suivans. Henri IV se retrouve dans plusieurs des tableaux de ce peintre, M. Duperreux, qui anime toujours ses paysages par des souvenirs.

N°. 333. Scène cruelle. Religieuse que les gens de l'Inquisition condamnent à mort, et vont mettre en terre. L'auteur (M. le comte de Forbin) nous avoit donné, il y a deux ans, *Inès de Castro*. Le sujet n'étoit pas moins triste que celui-ci. Ces tableaux arrachent des larmes.

N°. 334. *Le Vésuve....* Tableau que la foule veut voir et que tous les hommes du métier admirent : ils ont de bonues raisons pour cela. Mais la meilleure, c'est le talent de l'auteur (directeur général du Musée).

N°. 335. *Didon.* } par Guérin.
N°. 336. *Clytemnestre.* }

Comme a déjà dit un critique, il y a peut-être dans l'un de ces tableaux un peu trop de blanc; et dans l'autre, un peu trop de rouge.

La Didon est un tableau de boudoir.

La Clytemnestre, un tableau d'enfer.

On reconnaît cependant la touche du maître : quelques parties sont merveilleuses.

Mais reprenons haleine, et ne disons pas tout en un jour. Nous ne pouvons mieux terminer cette première promenade que devant ces deux belles compositions d'un peintre à qui nous devons

Phèdre et Hypolite, *Andromaque et Pyrrhus*, *Oreste*, *Marcus Sextus*, *le Sacrifice à Esculape*, et une foule d'ouvrages pleins de mérite.

Posons la plume et allons, avec notre crayon, prendre de nouvelles notes.

Les femmes vont encore au salon en witzchoura et en spencer de velours. E.

Fragmens politiques et littéraires, par P. H. Lacretelle aîné, membre du ci-devant Institut, et aujourd'hui l'un des quarante de l'Académie française (1).

SECOND ET DERNIER EXTRAIT.

Mademoiselle de Somery (2).

« .... Les succès de couvent furent pour elle une honorable ressource; ils lui donnèrent des amis..... La maréchale de Brissac, avec qui elle avoit été élevée, lui assura une pension de 3 mille livres...... Elle n'avoit rien à prétendre ni du côté du mariage ni de celui de l'amour; elle étoit laide, et sans aucun des agrémens des femmes, ni dans la personne, ni dans le carctère. Elle prit bientôt son parti là-dessus, et s'habilla toujours à sa manière. Ses bizarreries, sa franchise, et un tour d'esprit très-mordant, lui tenoient lieu de tout ce qui lui manquoit; elle savoit braver les ridicules et en donner, deux moyens de se soutenir et de faire effet. Elle aimoit uniquement l'esprit, les choses d'esprit, les gens d'esprit; et en trouvoit fort peu en tout et partout. Il y avoit là de quoi être pédante et choquante; elle n'étoit que singulière. Sa méchanceté étoit toute en paroles, jamais en tracasseries; ses décisions étoient toujours tranchantes; mais elle essuyoit sans aigreur, des contradictions, non moins absolues. Elle jugeoit sans cese et sans appel, les personnes et les choses; mais la bizarrerie de ces jugemens en faisoit le sel; on s'en moquoit, tant qu'on vouloit, au risque qu'elle se moquât des moqueurs; et elle s'entendoit très-bien à cela; elle avoit sur chacun, des mots piquans, et qui restoient.

Du reste, si elle étoit insupportable à quelques-unes, elle étoit très-agréable à d'autres; elle sentoit très-bien le bon ton dans les hommes, la grâce dans les femmes; et ceux et celles

(1) 2 volumes in-8°, prix 10 francs, et port franc 13 francs. A Paris, chez Foulon et Compagnie, libraires, éditeurs, au Cabinet littéraire, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, n°. 3; Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30; Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois; Raymond, libraire, même galerie.

(2) Auteur d'un ouvrage fort piquant: intitulé *Doutes sur quelques opinions répandues dans la société*.

qui lui plaisoient s'en faisoient un triomphe plus flatteur. Il faut encore ajouter qu'elle avoit beaucoup d'expérience de la société, savoit beaucoup d'anecdotes et contoit très-bien. Trois jours de la semaine elle dînoit chez le vieux président de Nicolai ; et les autres jours, il passoit la moité de la soirée avec elle; c'étoit sa confidente, son conseil ; et autant que cela se pouvoit entr'eux, son amie. Elle l'avoit sauvé de la mort dans une maladie, par ses soins, son zèle, et sur-tout sa résolution, au milieu des avis divers des médecins ; il lui faisoit une pension et tenoit toujours un carrosse à ses ordres. En voyant ces deux personnages ensemble, on eût dit les deux plus hargneux ennemis; ils se disputoient, se contredisoient sur tout, ne se cédoient en rien; se disoient les plus impitoyables vérités; le tout, sans jamais se fâcher. Ses bonnes qualités étoient la prudence, la discrétion, la fidélité, et le desir de servir les honnêtes-gens et les malheureux ; elle les exemptoit d'esprit, dans ces occasions seulement. »

Thomas, de l'Académie Française.

«........ Il aimoit la retraite, parce qu'il vouloit aimer les hommes ; et qu'il avoit éprouvé qu'en les voyant beaucoup, on apprenoit à les craindre et à les mésestimer. Sa sagacité à les démêler lui avoit souvent fait faire de tristes découvertes ; et il se précautionnoit encore contre elle d'une défiance générale, qui n'avoit rien d'offensant pour eux, ni de douloureux pour lui-même. Il aimoit la retraite, parce qu'il n'avoit rien connu qui valût les délices qu'elle offre à l'homme qui possède un esprit cultivé, une imagination sensible, un bon cœur. Les amis de M. Thomas n'ont rien perdu à ses longues et fréquentes solitudes, puisque sa gloire, son bonheur et son attachement pour eux devoient s'en augmenter. Il n'est point de mérite qui ne crût gagner quelque chose dans l'opinion publique, et à ses propres yeux, en obtenant de lui une estime particulière. Tous ses amis étoient dignes de lui, parce qu'un cœur comme le sien ne pouvoit s'attacher qu'à de nobles qualités. »

OUVRAGE NOUVEAU.

Le Guide en affaires, ou Manuel général judiciaire, commercial, civil, criminel, administratif et militaire, composé d'instructions et de formules

1° Pour les demandes, défenses et jugemens dans les différentes juridictions et devant les arbitres.

2° Pour les actes, rapports et arbitrages entre négocians;

3° Pour les actes publics et sous signatures privées entre toutes personnes et en toutes sortes d'affaires;

4° Pour les demandes à présenter aux administrations, ministres et autorités supérieures, et les décisions à en obtenir;

5° Pour tout ce qui concerne les actes à délivrer aux militaires, les demandes à former par eux, les décisions qui peuvent en être la suite, et les récompenses auxquelles ils peuvent prétendre ;

Ouvrage où se trouvent divers réglemens de police et d'administration ; l'organisation de l'université, en ce qui concerne principalement les instituteurs, les élèves, l'Ecole Polytechnique, la Maison Royale de Saint-Denis, etc. ;

Utile à tous les juges, à tous les officiers publics et ministériels, aux négocians, aux propriétaires, aux pères de famille, et à tous ceux qui veulent diriger leurs affaires personnelles, et faire eux-mêmes les contrats qu'elles nécessitent : terminé par une table alphabétique très-détaillée.

Seconde édition, revue, corrigée et considérablement augmentée; par Julien-Michel Dufour (de Saint-Pathus).

Un volume in-12 de 520 pages ; prix, 4 fr., et 5 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, à la librairie d'éducation et de jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

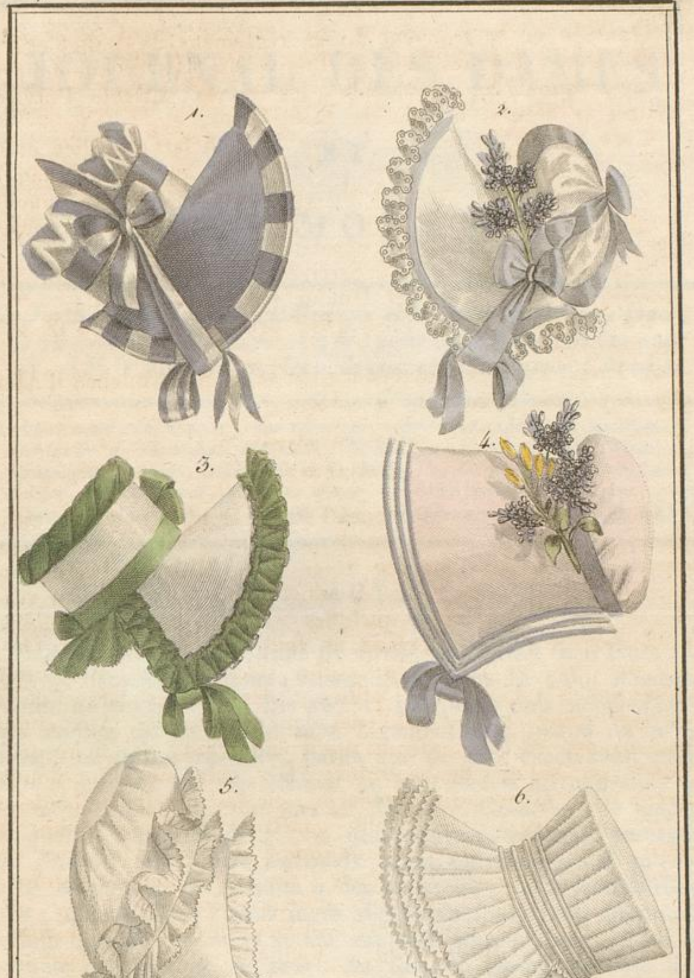
MODES.

Dans les magasins de modes l'étoffe la plus nouvelle est un tissu paille et soie plus souple que ce qui avoit été fait jusqu'alors. Ce tissu est ordinairement de deux couleurs. On employe toujours beaucoup de rubans écossais. Au lieu de plisser un ruban sur le bord des passes, quelques modistes forment des bouillons avec ce ruban, d'autres en font une torsade. La frange des écharpes ne reste plus effilée, on la noue. Les cachemires qu'on recherche le plus ont des bandes larges de six ou sept pouces et des palmettes dans les bandes. Aux sautoirs écossais ont succédé, depuis qu'il fait froid, des fichus-trois-quarts ou sautoirs de cachemire. Des colerettes d'un nouveau genre n'ont ni festons ni broderie : on les appelle hollandaises; elles sont d'organdie et à plis gauffrés. Quelques dames ont paru au salon avec des robes de crêpe de Lyon; les unes avec garniture et manches de blonde, les autres avec garniture et manches de tulle. Ces robes étoient faites *à la Vierge*, *à la Niobé;* il y en avoit en gris, en lilas, en citron et en rose.

La maison Ybert, rue de la Vrillière, n°. 2, en face de la Banque de France, vient de recevoir de nouveaux piqués, rayés, moirés, jaspés, pour gilets; des tricots de coton blanc, uni, double broche, pour culotes; et des sergés blancs, très-forts, ainsi que des coutils blancs, pour pantalons.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1644.

La gravure du numéro prochain sera un costume d'homme.



1, Chapeau de Gros de Naples. 2, Chapeau de Crêpe. 3, Chapeau de Paille 4, Capote de Gros de Naples. 5, Cornette de Perkale. 6, Capote de Perkale.

N°. 25. (Vingt-unième Année.) 5 Mai 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re*. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

AUTRE TEMPS, AUTRES MOEURS.

Bien des gens ont l'habitude de mettre de l'ordre dans leurs affaires et dans leurs papiers, lorsqu'ils sont sur le point d'entreprendre un voyage : j'en fais autant, lorsque je dois déménager ; mais comme je ne quitte mon logement que quand on m'en chasse, ce qui est très-rare, parce que je paie exactement mon terme, il arrive que mes affaires ne sont jamais au courant, et que mes papiers sont toujours en désordre. Ce défaut de soin a quelquefois pour moi de graves inconvéniens, puisqu'il est cause que j'oublie des objets essentiels ; mais souvent aussi il m'empêche de donner de la suite à des niaiseries, à des projets ridicules, que d'abord j'avois jugés dignes de toute mon attention. Certain ministre, dont je ne me rappelle plus le nom, avoit la coutume d'accrocher au mur, au lieu de les mettre dans des cartons, les dossiers peu importans. Lorsque le fil qui les attachoit venoit à se rompre, il regardoit l'affaire comme terminée, et jetoit les pièces au feu. Je fais à peu près de même pour les plans de tragédie, les brochures politiques et les correspondances d'amour; je les fourre tantôt dans le coin d'une commode, tantôt sur le haut d'un buffet, ou bien je m'en sers pour envelopper mes cigarres. Qu'arrive-t-il ? au bout d'un, deux, ou trois ans, je retrouve un projet de finances qui m'avoit paru aussi solide qu'ingénieux, et qui aujourd'hui me fait sourire de pitié ! un opéra-

comique qui me semble presque aussi mauvais que ceux de Messieurs W. et Z., et une épître à ma belle, qui n'a d'autre mérite que de m'en rappeler le nom. Je fais un paquet de ces paperasses; et mon domestique qui ne veut pas que les fruits de mon génie soient entièrement perdus, les vend à la beurrière.

Hier, atteint subitement de je ne sais quelle manie d'ordre et d'arrangement, je me levai de bonne heure, et résolus de visiter tous mes meubles, de vider toutes mes armoires, et de dresser l'inventaire de tous mes effets, comme si je devois les mettre à l'enchère, ou les léguer à mes héritiers. Je commençai par un vieux chiffonnier que j'avois pour ainsi dire perdu de vue, depuis qu'il a été enlevé de ma chambre pour faire place à une commode élégante et à un joli bonheur-du-jour. Quelle fut ma surprise d'y trouver parmi une foule d'objets insignifians une boîte assez grande, dont je n'avais pas le moindre souvenir! Elle étoit ainsi étiquetée : *Effets précieux à conserver*. Pareille trouvaille ne pouvoit venir plus à propos; je croyois déjà être possesseur d'un bon nombre de bijoux, d'objets de prix avec lesquels je pourrais combler le déficit de l'hiver, et subvenir aux dépenses du printems. Mais au lieu de sacs d'écus, de billets de caisse, ou au moins de bons billets à ordre, je n'apperçois que cinq ou six mauvais volumes qui m'avoient été donnés quelques trente ans auparavant pour prix ..... de bons dîners que mon maître de pension recevoit de mes parens! plus, trois portraits de femme; plus, douze ou quinze mèches de cheveux de toutes couleurs; plus, une liasse de lettres de différentes écritures. L'une des miniatures réprésentoit une belle, poudrée à blanc, et en fichu de gaze; l'autre une jeune personne avec un caraco de toile de Perse; la troisième, une veuve affublée d'un tout petit manchon en satin, bordé de poil de chat!..... La première lettre que j'ouvris étoit de mademoiselle Sophie B*** qui me promettoit en 1780 de mourir mille fois plutôt que d'être à un autre que moi; la seconde de M. Charles D*** qui, en 1782, me juroit de me consacrer en tout temps son crédit, sa fortune et sa vie!.... Justement j'avois reçu la veille un billet de ma belle maitresse qui m'annonçoit qu'elle convoloit en *quatrième noce*, et une assignation de mon bon ami avec lequel je plaide depuis dix ans!.... Un autre à ma place eût été embarrassé de justifier ce changement de sentimens et de procédés; il eût rougi peut-être de ses choix passés et de ses affections présentes. Je me contentai de refermer la boîte, et d'ajouter au-dessous de la première étiquette : autre temps, autres mœurs!

****

Le mois d'avril n'a pas été heureux en nouveautés; à l'exception du *Solliciteur* et de *Rosine et Almaviva*, aucune pièce n'a obtenu un succès complet.

Le Caprice d'une Jolie Femme, à Feydeau, a éprouvé le même

sort que le *Palais de la Vérité*, à l'Odéon, c'est-à-dire, qu'on l'a sifflé, et que ces deux ouvrages n'ont pas eu de lendemain. Dans le *Palais de la Vérité*, figurent des courtisans maladroits, qui ne flatent que par ambition. Quant au *Caprice d'une Jolie Femme*, il consiste à se faire couper *une boucle de cheveux* pour celui de ses deux amans qu'elle veut épouser.

Les Pièces dont on annonce la prochaine réprésentation, sont *Tout pour l'Amour*, à l'Odéon, le *Trompeur malgré lui*, à Feydeau, le *Petit Wallace*, au Vaudeville, le *Mari sans le savoir*, et le *Sergent Quibrantador*, aux Variétés, l'*Epouse d'un jour*, à l'Ambigu. Aux Français, on verra.... l'ancien répertoire.

*.

Dans la séance que la Société d'encouragement a tenue le 9 avril, rue du Bac, nº. 34, on a remarqué une collection d'échantillons de *moirés métalliques*, dont les bijoutiers, les lampistes et les fabriquans de meubles commencent à faire usage. Ce sont des produits de la fabrique de M. Allard, située rue St-Lazare, nº. 11.

M. le Gros d'Anisy a présenté des impressions sur porcelaine, du fini le plus précieux. Ses ateliers sont rue du Cadran, nº. 9.

Les montagnes, que l'on est depuis long-temps occupé à établir dans le jardin Beaujon, auront un développement huit fois plus considérable que celui des montagnes russes. Non-seulement on y dégringolera, mais on sera remonté; et les dispositions sont telles qu'il n'y aura à craindre ni de se trouver les jambes en l'air en montant, ni de tomber sur le nez en descendant : la position du corps restera horizontale. La forme des chars tient du *tilbury*. Il sera possible de faire 10, 20, 30 lieues sans désemparer, sans se fatiguer, et en très-peu de temps.

Un restaurateur du premier ordre et un glacier vont se fixer dans cette enceinte; et les mesures sont prises pour que la bonne société ne trouve rien au-dessous d'elle dans cet établissement.

Le 20 de ce mois doivent paroître au bureau du Journal des Dames, les sept premiers numéros d'une nouvelle suite de costumes de Paris : en voici les titres : *Petite Bourgeoise*, *Demoiselle de boutique*, *Ecaillère*, *Blanchisseuse*, *Femme de chambre*, *Couturière*, *Modiste*.

Lingère, *Fleuriste*, *Brodeuse*, *Cuisinière*, *Bonne*, *Mercière ambulante*, *Bouquetière* suivront de près.

Ces costumes sont du même format et du même prix que ceux des femmes de la Normandie.

DEUXIÈME TOUR DE SALON.

C'est une grande affaire que l'exposition.

Le mot n'est pas par lui-même très-joli. Il rappelle une certaine *exposition* qui se fait sur la place du palais de justice, et où l'on voit des gens qui ont au cou une vilaine espèce de *cravatte*.

Mais éloignons de semblables idées. Ne nous attachons point aux mots, et revenons à de plus aimables choses.

Tout peut devenir aimable sous le pinceau d'un homme de talent. Les mêmes objets qu'on fuit en réalité, on les recherche quand un homme adroit nous en offre l'image.

Si une petite-maîtresse se met en route, si elle va de Paris à Lyon ou à Bordeaux rejoindre un mari, un père ou quelqu'autre personne chérie, et que sur le grand chemin sa voiture soit arrêtée par des voleurs, la dame aussitôt s'évanouit, on lui prend son argent, ses diamans, ses bijoux ; elle ne sent rien, n'entend plus rien, elle ne se reveille de sa léthargie que long-temps après l'évènement. Déjà arrivée au terme de son voyage, elle a encore les sens glacés, et elle fait au ciel mille sermens de ne se remettre jamais à courir seule sur les grands chemins.

Mais qu'un peintre habile lui répésente en un tableau l'*Arioste* que des brigands dévalisent et menacent de poignarder, notre élégante s'arrête, admire, entre avec charme dans tous les détails du costume de ces messieurs, rit de la barbe de l'un, des grimaces de l'autre, et trouve enfin ici délicieux ce qui autre part et dans la forêt de Bondy, par exemple, lui eût fait horreur.

Cet *Arioste* voyage un peu fraîchement habillé. Mais en peinture on aime les gens propres ; et en effet, il faut se garder d'offrir aux yeux des spectacles dégoûtans et repoussans.

Il y a quelques peintres qui n'évitent pas toujours ces extrêmes, et c'est une grande faute.

Au-dessus du tableau dont nous venons de parler, il y en a un autre du même auteur. Cet auteur est M. Mauzaisse, celui qui avoit fait le beau tableau de *la Mort du Coursier*. Le sujet étoit pris dans un petit poëme de M. Millevoye. Nous avons perdu le poète, le peintre nous reste, mais il seroit doux de les posséder ensemble.

Triste sort des hommes, ils ne peuvent jamais avoir tous les biens à-la-fois ! à mesure que quelque chose leur arrive, quelque chose aussi leur échappe : les faveurs ne leur sont point prodiguées ; leurs doux plaisirs sont suivis de chagrins amers, leurs triomphes sont voisins des défaites ; quand ils sont sages et qu'ils obtiennent de grands succès, c'est pour eux une raison de redouter des pertes douloureuses.

Ces réflexions nous ramènent tout naturellement au second tableau de M. Mauzaisse ; il représente *le Baptême de Clorinde*. Tancrède vient de blesser à mort un jeune audacieux qui lui

disputoit le passage : l'ennemi tombe, Tancrède approche, il soulève le casque de celui à qui son fer ôte la vie ; ô ciel ! quelle est sa peine ! il reconnoît sa maîtresse adorée sous cette armure brillante....

C'est un des beaux ouvrages du Salon, où il y a vraiment beaucoup de tableaux remarquables.

On peut dire que cette année il y a au Musée moins d'objets et plus de variété que l'on n'en vit à aucune époque.

Les artistes ont, pour la plupart, été les maîtres de choisir les scènes qu'ils vouloient peindre ; chacun a pris ce qui convenoit à son talent, et presque partout il y a de la verve et de l'inspiration.

M. Rouget se distingue par son tableau de *la Mort de St.-Louis*.

M. Paulin Guérin (qu'il ne faut pas confondre avec l'auteur de *la Didon*) a exposé deux portraits qui lui font honneur. Ce jeune artiste débuta, il y a quelques années, par un tableau de *Caïn* qui reste encore dans la mémoire des amateurs. Cette année, l'un de ses portraits surtout (celui de M. le comte de Forbin), est fait avec un art étonnant.

Il y a aussi le portrait d'une comtesse, par M. Prud'hon. Il le faut voir, c'est quelque chose d'extrêmement flatteur, et qui fera souhaiter à plus d'une beauté de se faire mettre ainsi sur la toile pour être un objet d'admiration.

Au-dessus de ce portrait, est un morceau intitulé : *le Joueur dépouillé*. Dépouillé, soit, puisqu'il est en effet dans l'état de nature. Ce n'est pas de ce côté que nous devons porter notre attention ; l'auteur a d'autres ouvrages qui fixeront nos regards plus convenablement. Nous nous en occuperons ; mais aujourd'hui, indiquons à ceux qui aiment le travail facile et gracieux tous les tableaux de M. Horace Vernet. Cet artiste soutiendra, s'il ne dépasse, la réputation de ses père et grand père. Là, c'est une halte ; ici, une surprise d'avant-postes; plus loin, un combat ; plus haut, une grande bataille. Tout est bien, tout est d'un talent vrai, d'une touche franche, et l'artiste peint en jouant, en courant, sans se gêner, comme le directeur du Vaudeville fait une chanson. On m'a assuré que sa bataille de Tolosa avoit été faite en 18 jours. Voltaire fit Zaïre en 18 jours aussi.

N'oublions pas Mlle Lescot : personne ne l'oublie. Elle a toujours ses paysannes italiennes qui ont à-la-fois de la finesse et de la naïveté : celle qui se fait dire la bonne aventure est une fille toute appétissante.

L'Education d'Henri IV, par M. Mallet, attire les regards. C'est un petit tableau placé du côté des croisées, dans la galerie d'Apollon. On aime à voir le bon Roi lisant son A B C, lui qui plus tard fit de si beaux édits pour la réforme de l'instruction publique.

Nous avons commencé par suivre l'ordre des numéros ; maintenant nous allons, selon que le caprice nous pousse, tantôt à la tête et tantôt à la queue du livret ; cela est plus conforme à

notre caractère et convient mieux au Journal des Dames. Il ne faut attacher à nos décisions que le prix léger que nous y mettons nous-mêmes ; nos jugemens ne sont pas des oracles.

Nous avons parlé du *Vésuve*. Il n'étoit pas encore au Salon ; nous le savions, mais nous devinions l'effet qu'il ne peut manquer d'y faire. Nous l'avons vu dans l'atelier du peintre. Il en est de même du tableau de M. Gérard représentant *l'Entrée de Henri IV à Paris*. On le connoît, on connoît le talent de cet académicien, et l'on auroit bonne envie de dire d'avance son sentiment sur cette belle page ; mais peut-être vaut-il pourtant mieux attendre que le tableau soit au Musée.

Les billets de faveur viennent d'être distribués. Il y en a de jaunes pour le vendredi et de rouges pour le samedi. Ces jours-là il y aura des toilettes.

LES JEUX D'ENFANS, PAR CATZ.

Fragmens traduits d'un Poëme qui parut en Hollande, en 1764.

..... O vous ! mortels sérieusement appliqués à de graves riens ; enfans ridés de tous les états, venez contempler ces jeux innocens et instructifs : ils composent un petit monde dont le nôtre n'est qu'une image grossie par le télescope de la vanité.

Voyez cet enfant qui, un bandeau sur les yeux, les bras tendus, les mains ouvertes, les doigts écartés, marche en glissant et en tâtonnant. Voyez comme il court, tourne, va, revient en cherchant quelqu'un de sa troupe qu'il puisse toucher dans sa course incertaine ; il le prend enfin, le nomme, et se trompe. Envain lui dit-on qu'il est dans l'erreur, qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchoit ; il insiste, et demande à voir la lumière pour vérifier sa prise trompeuse ; on arrache le voile, il reconnoît sa faute, mais trop tard. Hélas !... c'est ainsi que l'amour nous aveugle ; c'est ainsi que l'himen nous rend la vue.

Regardez cet autre, non moins insensé ; il quitte la prairie aux mugissemens aigus d'un taureau qu'on égorge dans la ferme prochaine qui appartient à ses parens. Ce n'est pas le desir de profiter de l'abondance que ce sacrifice nécessaire va porter dans la maison, qui le fait agir ; il ne songe ni à l'utilité de cet approvisionnement, ni à la graisse de cet animal qui doit l'éclairer, ni à sa chair qui le nourrira ; encore moins pense-t-il à la peau destinée à sa chaussure ; tout son empressement, son ardeur, tendent à demander la vessie qu'il obtient, et que soudain il remplit de vent. Transporté d'alégresse par sa grosseur, par sa légèreté et par sa résonnance, il la fait bondir cent fois ; mais que cette joie dure peu ! Ce ballon qu'il croyoit devoir faire sa félicité, tombe bientôt sur quelque pointe qui dans l'instant le perce. Le vent s'échappe, cette grosseur factice s'évanouit, et ne laisse qu'une peau flétrie. L'enfant pleure et revient tristement raconter son infortune à ses camarades, qui l'en consolent

par des éclats de rire. Hommes vains ! quel est le but de vos démarches ? une mince gloriole, une vapeur légère.

Considérez ce groupe de jeunes écoliers, qui, la bouche béante et la tête à demi-renversée, contemplent un cerf-volant. Ils ne pensent point à l'effet de la corde qu'eux mêmes tiennent et dirigent : ils ne voyent que l'élévation rapide de leur cerf qui semble le disputer à l'aigle audacieux. Mais, ô douleur ! la ficelle qui seule soutient ce nouvel Icare, cède à l'effort impétueux d'un coup de vent inattendu, se rompt et l'abandonne à ses propres forces. Bientôt il vacille, tournoie et se précipite dans un marais fangeux. La petite troupe vole sur ses bords, et ne peut s'empêcher de huer à la vue de la bourbe dont l'objet de son admiration est couvert : les pompons dont ils l'ont orné, dérangés par cette chûte, ajoutent encore à l'espèce de ridicule qu'ils y voyent ; et ils finissent par le fouler aux pieds et achever de le mettre en pièces. Tremblez, vous que la puissance suprême porte avec rapidité au faîte des honneurs et de la fortune. Un orage subit se forme ; le fil de la faveur se brise, et un même jour voit un courtisan chéri, le matin auprès du trône, et le soir dans la boue.

Deux adolescens tiennent, à la distance de vingt pas, une corde un peu lâche qu'ils font tourner à leur gré. Un troisième doit passer entr'eux sans la toucher, ou, mieux encore, danser au milieu sans que cette corde mobile, qui passe au-dessus de sa tête et sous ses pieds, l'effleure en aucune façon, sans quoi il perdroit la partie, et seroit obligé de prendre à son tour la place de ceux qui agitent le petit cable. Etudiez le mouvement de cet écolier ; voyez comme il épie le moment d'entrer, et quand la courbe sera au point favorable à son dessein. Il part ni trop tôt ni trop tard, ni trop lentement ni trop vîte, mais dans l'instant précis. Il saute alors avec autant de gaîté que de satisfaction, et il fatigue ses camarades qui envient son adresse et ses plaisirs. Que signifie ce jeu ? Manquez l'occasion, l'heure, la minute, la fortune vous échappe : vous perdez le fruit de vos soins, et rarement cet instant se retrouve.

Plus loin, c'est un cerceau qui roule légèrement sur le sable, et répète sans cesse son mouvement uniforme, avec plus ou moins de célérité. L'enfant qui le pousse ne prévoit pas que cette rotation successive est l'image de la vie qu'il mènera peut-être. Combien de mortels lui ressemblent ! ils parcourent sans cesse la ligne du même cercle, c'est-à-dire se lèvent le matin pour se coucher le soir.

Mais que vois-je ? un enfant qni paroît avoir quelque force, craint de marcher seul ! sa gouvernante fait semblant de le soutenir par ses lisières ; un valet-de-chambre feint de le conduire avec une longue paille dont il tient l'extrémité. L'enfant gâté, qu'on rend inepte et peureux par ces folles attentions, croyant être étayé de toutes parts, marche avec confiance, et l'imbécille n'ose s'abandonner à lui-même. Eh bien ! ames pusillanimes qui

vous attachez aux grands et aux riches du siècle, dans l'espoir d'en être secourus, et qui vivez sous eux dans le plus dur esclavage, volez de vos propres ailes, et vous sentirez tout le prix de cette indépendance, l'appanage de la divinité et le premier bien de l'homme.

Lecteurs, qui que vous soyez, c'est ainsi que des enfans peuvent vous instruire. Pittacus de Mytilène, l'un des sept sages de la Grèce, ayant été consulté par quelqu'un sur le choix d'une femme, répondit que les enfans, dans les rues, le lui indiqueroient. L'homme en question alla se mêler parmi eux ; mais ils le repoussèrent et lui dirent : *Va jouer avec tes semblables....* Il comprit que le sage avoit voulu lui conseiller de ne pas contracter un mariage disproportionné.

MODES.

Une écharpe est l'ornement de presque tous les chapeaux de paille d'Italie ; mais la manière de la nouer est si variée, que peu de ces chapeaux se ressemblent. Beaucoup d'écharpes couleur paille sont rayées en gros bleu. Les chapeaux de paille blanche reparoissent ; il y en a dont la doublure est jaune serin : le plus grand nombre est garni en lilas. Au bord des capotes écossaises et au haut de la forme, les rubans se plissent à plis ronds, si rapprochés, que cette garniture ressemble à une chicorée. Les bouquets à la mode sont toujours composés de plusieurs sortes de fleurs, et d'une grosseur énorme. On voit sur le devant de quelques chapeaux de paille jaune un cordon de roses blanches sans feuilles, qui forme diadême. D'autres chapeaux de paille jaune, tres-fins, sont surmontés de plumes duveteuses de marabout, et ornés d'une large blonde. L'étoffe paille et soie, dont nous avons parlé, a autant de lustre que le satin. Quelques modistes cousent trois ou quatre petites tresses de paille jaune sur du crêpe blanc, et en font une étoffe rayée à raies larges. C'est encore un assemblage de tresses de paille qui se trouve au centre de leurs nœuds de rubans blancs, ou de mousseline claire. La mode des bouillons n'est pas passée. On voit des chapeaux dont le tour de la forme, sur une hauteur de quatre doigts, est entièrement garni de bouillons. Ils sont communément de deux couleurs, rose et blanc, lilas et blanc, petit jaune et blanc.

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 1645. Nous donnerons, le 15, un second costume d'homme, qui en plusieurs points différera de celui-ci. Ces deux costumes sont également à la mode.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



Costume de Lonchamp.

N°. 26. (Vingt-unième Année.) 10 Mai 1817.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

TROISIÈME TOUR DE SALON.

S'il n'y a pas encore eu de grandes toilettes le vendredi, on y a du moins remarqué de fort jolies figures. Il en étoit de même du *Conservatoire de Musique*. Des femmes charmantes couroient à ses *Exercices*. Les Parisiennes aiment les beaux-arts.

Sur environ 300 artistes qui ont exposé cette année, j'ai compté plus de 50 femmes peintres; c'est le sixième: honneur au beau sexe. La peinture est vraiment un art fait pour lui.

Les hommes pourroient se charger des tableaux d'Histoire et de Batailles; des Marines et des tableaux d'apparat, des Portraits en pied, etc.

Les femmes auroient pour elles les tableaux de Genre et de Fleurs, les Paysages, les Portraits en miniature.

Les hommes seroient employés à la décoration des Temples, des Palais.

Les femmes, à la décoration des Boudoirs, Chambres à coucher, Salles de bain, etc.

Mais souvent il arrive le contraire. Les femmes peignent des Géans, et les hommes des Troubadours.

Ne faisons donc la part à personne. Car il est probable que notre distribution seroit fort mal reçue de tout le monde. Nous y aurions perdu cette année une foule d'ouvrages que nous sommes enchantés d'avoir. La nature est mystérieuse en ses

desseins, il faut l'abandonner à ses caprices et prendre avec gratitude ses dons comme il lui plaît de nous les faire.

M. Revoil et M. Richard ont enrichi le Salon de leurs productions toujours intéressantes. L'un nous a donné : *la Convalescence de Bayard* et *la Tendresse Paternelle* ou *Henri IV et ses Enfans* ; l'autre, *Madame Elisabeth de France*, *sœur de Louis XVI*, *Madame de la Vallière*, et *Madame la Duchesse de Montmorenci* qui pleure son époux, *depuis dix ans*.

Les tableaux de ces Messieurs sont regardés *curieusement* ; mais il faut le dire, ils attirent moins la foule que ceux des années précédentes. Ce genre-là a besoin d'une certaine classe d'amateurs. Il faut pour se passionner devant ces tableaux, donner dans les vieux châteaux, les vieilles quenouilles et dans tous les gentils affiquets du tems passé. Cela ne peut pourtant pas s'appliquer au tableau d'Henri IV, qui est tout-à-fait aimable : le cœur est dans les yeux pour regarder ce bon Roi. Quand on l'a vu, on veut le revoir. Toutes les actions de sa vie sont attachantes. Quand on s'y est livré un moment, on sent une foule de souvenirs qui reviennent à la pensée, et qui, si on s'y laissoit aller, toucheroient jusqu'aux larmes.

Il y a sous le n°. 414, un tableau de M. Hersant qui est d'une grâce parfaite. C'est Louis XVI, qui distribue de l'argent à de bons villageois, pendant le rigoureux hyver de 1788. Toutes les têtes de ce tableau ont une expression vraie, qui émeut et qui flatte.

Nous n'avons rien dit du *Saint-Etienne*, de M. Abel de Pujol ; ce n'est pas assurément que nous soyons demeurés insensibles à ses beautés. Il a fait sur nous un prodigieux effet. Cette composition porte le premier numéro du livret. elle est aussi à notre gré, la pemière par ordre de mérite. Il n'y a rien dans le reste de pareil à cela. Non pas que là il y ait tout, mais on voit que le jeune artiste qui a pû s'élever jusqu'à ce haut dégré est destiné à faire mieux encore. Et dès à présent il doit être classé parmi les premiers maîtres.

Cet artiste est de Valenciennes. Il débuta il y a quelques années par la *Mort de Britannicus*. Il reçut alors des encouragemens et des éloges qu'il vient de justifier. Il a été pensionnaire du Roi à l'école de Rome. On reconnaît toujours les peintres qui ont vu l'Italie. Celui-ci n'a été que peu de tems sur cette terre classique. Il tomba malade quelques mois après son arrivée sur les bords du Tibre ; il fut obligé de rentrer en France, mais il y rapporta des images brillantes et des idées fécondes dont nous voyons aujourd'hui les fruits. Les voyages sous un si beau ciel, l'aspect des ruines antiques, et tant de hauts faits qui reviennent dans la mémoire font sur des âmes ardentes une impression qui ne s'efface jamais.

Nous lisons au n°. 419, ces mots bien lisiblement imprimés : *Cadre de Miniatures. Il renferme le portrait de l'Auteur et les portraits de son Epouse dans l'état naturel et de somnambulisme.*

C'est tomber de bien haut.

On a mis au Salon un *Bélisaire*.... Une jeune fille met une obole dans le casque du guerrier. Mais il faut avouer qu'après les Bélisaires de MM. David et Gérard, il y a quelque hardiesse à nous présenter celui-ci.

Mlle Mauduit doit être bien satisfaite de voir avec quelle attention chacun s'arrête devant son Saint Vincent de Paule et ses petits *Enfans-Trouvés*. Ce tableau, sous le n° 561, ne paroît pas être fini entièrement. Il faudroit que le pinceau eût un peu plus de vigueur; il faudroit que le peintre eût un peu plus de santé. Mlle Mauduit est fille du professeur de mathématiques, mort après 50 ans d'exercice au collége royal de France. Elle a, suivant ce qu'on nous a raconté, altéré sa santé en passant les nuits auprès du lit de son père, et de tels traits sont bons à connoître; ils ne nuisent point au cas que l'on fait d'un artiste et au prix qu'on attache à ses ouvrages.

Sous le n° 657, on a mis une *Vue d'Athènes*, prise du temple de Cérès, au coucher du soleil, le jour de la fête de St. Denis l'Aréopagite, *patron de la ville*.

Il faut voir les *Foins*, n° 664, les *Chanteurs ambulans*, n° 661, l'*Arrivée de St. Louis à Paris*, n° 659, par M. Roëhn, peintre de S. A. R. Monsieur.

Nous étions avec des Dames qui ne pouvoient se lasser de voir le grand paysage de M. Wattelet, dans le grand salon, n° 788. Elles auroient voulu être là et danser sur la pelouse, près de ces cascades, avec ces bergers. Cela étoit bien sentimental. Mais les hommes en *bleu*, à galon d'argent, vinrent nous prévenir fort poliment que quatre heures étoient sonnées, et qu'il falloit quitter la place. Nous sortîmes; le pli étoit pris, l'élan donné, et toute la soirée nous ne parlâmes que de l'ombre des bois, du bord des fontaines et de toutes ces merveilles que l'on chérit si vivement quand on demeure à la chaussée d'Antin, et qu'on ne va jamais à la campagne.

E.

Comme l'entrée du Jardin Beaujon n'est point encore publique, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant une idée des immenses travaux que l'on y exécute.

Les promenades artificielles sont construites en bois, sur un plan circulaire de 2703 toises de superficie. Le bâtiment principal est destiné à contenir, au rez-de-chaussée, une mécanique qui remontera les chars et les promeneurs. Au haut de ce bâtiment, dont la forme est celle d'un pavillon, se rattachent trois rampes, qui ont chacune 63 pieds d'élévation. Celle du milieu n'est inclinée que de 23 dégrés; elle contient quatre coulisseaux qui forment ensemble 1200 pieds de longueur. Ces coulisseaux recevront des cordes plates pour l'ascension des chars.

Les deux autres rampes à droite et à gauche sont circulaires,

et partent de trois points différens. A chacune sont adaptés trois coulisseaux, qui forment 1800 pieds pour une rampe. Le tout est calculé de manière qu'une course qui se composera de trois ascensions et de trois glissades, et dont la dernière se terminera en spirale, pour mettre les promeneurs hors de lice, aura 500 toises de longueur. Cet espace sera parcouru dans une minute ; ce qui donne, dans la plus grande vîtesse, 15 lieues à l'heure, vîtesse presque aussi considérable que celle des ballons.

Quoiqu'il semble que chaque course doive être terminée lorsqu'on aura parcouru les trois rampes montantes et descendantes, il n'est pas moins vrai que les mêmes personnes peuvent prendre cet exercice pendant une journée entière, sans mettre pied à terre, parce qu'elles seront reportées à la rampe montante, au moyen d'un mécanisme particulier.

Malgré l'extrême rapidité des chars, l'air ne peut incommoder, parce que les rampes étant circulaires, le visage n'est exposé que momentanément à l'impression du vent, et que différentes inclinaisons et contrepentes donnent différens dégrés de vîtesse. De là, au surplus, doivent résulter les sensations agréables que cet exercice promet.

Le mécanisme qui servira à l'ascension des chars et des personnes, se compose d'un manège à quatre chevaux, qui a 30 pieds de diamètre. Le grand rouet en aura 25 ; il engraînera dans un pignon ou lanterne de cinq pieds de diamètre, auquel il imprimera une vîtesse cinq fois plus considérable que la sienne, cependant avec un développement égal. Cette lanterne porte un arbre vertical, qui monte au dernier étage du pavillon, c'est-à-dire à 63 pieds. Au bout de cet arbre est une roue d'angle qui fait mouvoir un pignon, auquel sont fixées quatre grandes poulies de 22 pieds de développement, qui ont chacune une vitesse de trois mille pieds par minute. Ces poulies sont enveloppées de cordages plats, qui portent des anneaux de fer, lesquels agrafferont les chars pour les faire monter au haut du pavillon presqu'aussi vîte qu'ils descendront par les rampes circulaires.

Outre cette machine, il y en a une que l'on nomme le charriot à coulisse. Celui-ci, placé au bas de toutes les rampes et en avant de celles en spirale, porte plusieurs compartimens qui s'ajustent immédiatement à tous les coulisseaux des rampes courbes et droites ; de plus, il fait un service extérieur pour recevoir les personnes qui se proposent de monter dans la rampe droite, sans gêner la circulation de celles qui pourroient être en course à droite et à gauche, et qui se seroient données le défi d'arriver plus vîte à un but indiqué.

C'est à la sortie de ce charriot que l'on introduit en lice huit personnes de front, pour les livrer à la rampe montante.

Quant aux chars, nous avons dit que leur forme approchoit de celle du tilbury, voiture légère qui a remplacé le hockey. Leurs roues, qui sont de différentes hauteurs, parcourent deux chemins de pentes opposées, suivant les différentes inclinaisons

des rampes ; de manière que les promeneurs, en montant comme en descendant, et même lorsqu'ils se trouvent sur un plan horizontal, conservent l'à-plomb du corps, et, loin de craindre de perdre l'équilibre, peuvent se livrer aux sensations que les divers dégrés de vîtesse leur font éprouver.

Les chars sont maintenus dans leurs coulisseaux, par un timon ou gouvernail, qui dirige et ralentit leur course ; ensorte qu'il peut s'établir concurrence entre ceux qui voyagent à droite et ceux qui voyagent à gauche.

Ajoutez la beauté du jardin, un horizon immense, et la proximité des Champs-Elysées.

Notre amour propre attribue les changemens de modes à une délicatesse de goût, à un besoin d'améliorer, de perfectionner ; erreur. Une mode nous plait, non parce qu'elle est meilleure, mais parce qu'elle est nouvelle. Le goût devroit régler la mode, c'est la mode qui maîtrise le goût. On ne quitte pas une manière de s'habiller, parce qu'elle déplaît, parce qu'une autre semble plus commode et d'un meilleur effet ; on la rejette pour se conformer à la mode.

Toutes les modes paroissent d'abord singulières, parce que notre vue n'y est pas accoutumée ; et parmi les femmes qui les adoptent, il y en a beaucoup qui perdent aux yeux de la multitude une partie de leurs agrémens. Enfin, l'usage triomphe de ces premières impressions ; mais une mode nouvelle survient, qui ne plaît pas davantage que la première. Ainsi, le tems est très-court dans lequel les femmes jouissent des attraits de leur parure, ou, pour mieux dire, dans lequel cette parure ne nuit pas à leurs attraits.

En 1808, 1810, 1812 et 1814, M. Landon, peintre et correspondant de l'Institut, publia, pour faire suite à ses *Annales du Musée*, des gravures au trait, qui représentoient les morceaux les plus remarquables de peinture et de sculpture, exposés au Salon du Louvre en ces quatre années.

La première des six livraisons du volume sur le Salon de 1817, vient de paroître. Voici les sujets des planches que cette livraison contient : *Portrait en pied de S. M. Louis XVIII*, d'après M. Robert Lefèvre ; *Le Poussin présenté à Louis XIII, par le Cardinal de Richelieu*, d'après M. Ansiaux ; *Mort de Saint-Louis*, d'après M. Rouget ; *Mort de Louis XII*, d'après M. Blondel ; *Éruption du Vésuve*, d'après M. de Forbin ; *Scène des Prisons de l'Inquisition*, d'après le même ; *L'Arioste surpris dans les Montagnes de l'Appenin par une bande de voleurs*, d'après M. Mauzaisse ; *Baptême et Mort de Clorinde*, d'après le même ; *Renaud et Armide*, d'après M. Ansiaux ; *Portrait en pied de M. le Général*

Comte de Suzannet, d'après M. Mauzaisse. Ces gravures sont accompagnées de l'explication du sujet et d'observations sur le mérite de son exécution.

Prix du volume, qui contiendra 72 planches, et environ 150 pages de texte, 15 francs sur papier ordinaire, 18 francs sur papier de Hollande, 30 francs sur papier velin. On souscrit au bureau des *Annales du Musée*, rue de Verneuil, n. 30, au coin de la rue de Beaune.

SUR LA MORT D'UN ROSSIGNOL.

Toi qui pour vivre, aimer et plaire,
N'eus que l'ame et la voix ; hélas ! la fleur des champs
Couvre ta dépouille légère.
Non, je n'entendrai plus les sons purs et touchans
De cette voix brillante et vive,
Qui fit à mon oreille, et jusque dans mon cœur,
Retentir le chant du bonheur ;
Elle ne fera plus, dans mon ame attentive,
Si doucement gémir la romance plaintive :
Ces accens, ces soupirs par le cœur retenus,
Ces accords ravissans qu'animoit ma présence,
Non, je ne les entendrai plus.
Je ne jouirai plus de ta reconnoissance.
Dans ta cage légère, où mes soins assidus
Apportoient l'abondance et tous les dons de Flore,
Mon œil en vain te cherche encore ;
Je n'embellirai plus son mobile rempart,
Ce filet où mes mains enfermant avec art
Sous de flexibles nœuds ton aile fugitive,
Dans le sein du bonheur la retenoient captive.
C'est là qu'un feuillage nouveau,
Paré de sa fleur odorante,
Doucement incliné se courboit en berceau ;
Là, tu chantois sur un rameau,
Tu reposois sur la mousse naissante ;
Là, malgré les hivers, tu trouvois tous les jours,
Une onde plus limpide, un bocage plus sombre,
De nos bois ta patrie et la fraîcheur et l'ombre,
Et le printems et les amours.
Qu'un sort si doux fut peu durable !
J'ai vu s'éteindre sous mes yeux
Le chantre le plus pur, le plus harmonieux,
Et des oiseaux le plus aimable.

Tout, pour qui sait aimer, oui, tout devient malheur,
Et celui qui porte un cœur tendre,
Porte une source de douleur
Sans cesse prête à se répandre.
Un oiseau ? dira-t-on. Eh ! qu'importe, il charmoit,
Il chantoit, surtout il aimoit,
Et je le pleure enfin, je ne puis m'en défendre.
Dans ce bosquet chéri, que sa voix animoit,
Couvrons-le de fougère, et plaçons sur sa cendre
Le myrte le plus frais et la fleur la plus tendre ;
Sous ces arbres touffus qu'elle brave les vents ;
Ainsi que lui frêle et légère,
Ainsi que lui trop passagère,
Quelle y renaisse au moins par mes soins vigilans.
Adieu, touchant objet d'une amour toujours chère,
Je ne te verrai plus ; ah ! repose, et du tems
Qui nous menace encor, brave enfin la colère.
Tu fus reconnoissant, timide, solitaire ;
Ton regard plein d'amour étoit toujours sincère :
Dors, chantre aimable du printems,
Tu n'étois pas fait pour la terre.

Mme Babois.

Promenades Instructives et Amusantes d'un Père avec ses Enfans, dans Paris et ses Environs : par M. E***. (1)

Deux gravures sont en tête de chaque volume ; la première représente le château de Vincennes ; la seconde, les Montagnes Russes de la barrière du Roule. Au commencement du second volume, c'est le château des Tuileries, et une vue de cette partie du Jardin des Plantes où l'ours Martin attire ordinairement des curieux.

Quoique l'auteur ne perde jamais de vue le but moral, ses instructions ne sont pas fatigantes, parce qu'il a su en varier la forme. Les enfans qu'il instruit sont ses deux fils ; et sa profession est celle de manufacturier du faubourg Saint-Antoine.

DE QUELQUES MODES FRANÇAISES.

Isabeau de Bavière, qui étoit née en Syrie, apporta, lorsqu'elle vint épouser Charles VII, le bonnet syrien, que nos

(1) 2 volumes in-12, l'un de 250, l'autre de 262 pages ; prix : 3 francs 60 centimes, et port franc, 4 francs 50 centimes ; à Paris, chez Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n°. 14.

cauchoises ont conservé. C'en fut assez pour que les coëffures basses fussent dédaignées ; un peu plus tard parurent les coëffures en cœur, creuses en dessus et fort saillantes des côtés ; on fut obligé d'élargir les portes. Sous Henri IV, ce furent les collets de robes et les fraises qui dépassèrent la mesure. Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, avoit une coëffure basse ; les dames la conservèrent pendant les deux premiers tiers de la longue durée du règne de ce Prince. Une pyramide de cheveux boucles se forma ; et vainement toutes les personnes de goût réclamèrent. Cette mode qui déplaisoit au Souverain lui-même, dura dix ans. L'arrivée d'une inconnue, d'une *Petite Guenille d'Angleterre* (fragmens de lettres originales) la fit changer. Pendant les cinquante-neuf ans du règne de Louis XV, on porta des coëffures basses. Sous son successeur, elles s'élevèrent ; mais ce ne fut ni la pyramide du tems de Louis XIV, ni le prélude de notre coëffure chinoise. N'en déplaise au savant Henrion, aucune mode ne se reproduit telle qu'elle étoit primitivement. Cet antiquaire, mort en 1720, prétendoit avoir trouvé dans une suite de médailles grecques et romaines, toutes les modes françaises d'un espace de quarante ans.

MODES.

Les chapeaux de paille blanche sont maintenant très-nombreux ; on en borde beaucoup avec un ruban pareil, et l'on n'y met pas de doublure. Les uns sont ornés de plumes de marabout, les autres de deux ou trois roses tremières ou autres fleurs volumineuses. Quelques modistes substituent aux fleurs couleur paille que l'on est dans l'usage de mettre sur des chapeaux de paille d'Italie, des fleurs couleur citron. On sait que les fleurs de couleurs idéales ont des feuilles pareilles. Les bouillons et les écharpes sont toujours d'un usage très-fréquent. Parmi les chapeaux d'étoffe, on remarque ceux qui sont d'une étoffe écossaise, amaranthe et verte, ou l'amaranthe domine ; on met sur ces chapeaux de la girofflée amaranthe. Les bluets servent à garnir des chapeaux verts, dont le bord est orné d'un ruban gaze à raies vertes, plissé à plis ronds. Il y a encore beaucoup de spencers, en lévantine surtout : les uns ont des ganses par devant, les autres trois, cinq rangées de boutons.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1646.

Les sept Gravures que nous avions cru ne pouvoir être terminées que le 20, paroîtront le 15, au bureau du Journal des Dames.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1er. ou du 15.

(1646.)



Chapeau de paille d'Italie. Spencer de Lévantine.

N°. 27. (Vingt-unième Année.) 15 Mai 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 14 Mai 1817.

En faisant *Tout pour l'Amour*, l'auteur n'a pas fait *Tout pour le plaisir* du public, aussi ce roman dialogué en 4 actes sera-t-il bientôt suivi d'une *Matinée d'Henri IV*, attribuée à l'auteur du *Capitaine Belronde*; puisse-t-elle procurer d'agréables *Soirées* aux habitués de l'Odéon.

Le *Wallace* du Vaudeville est moins une parodie de l'Opéra de ce nom qu'une satyre contre le Théâtre Feydeau. Il y a beaucoup d'esprit dans cette bluette, mais plus encore de méchanceté. On dit, (mais je suis loin de le croire), que les auteurs M. *Sc...*, *H..d..*, *et D..p..* n'ont fait cette pièce que pour se venger de ce que le comité de Feydeau leur a refusé quelques ouvrages. Au surplus, on assure que M. *Désaugiers* a déclaré que c'étoit la dernière fois que l'on joueroit à son théâtre des pièces de ce genre, où sont prodiguées d'offensantes personnalités.

Saphira, à l'Ambigu-Comique, a procuré des applaudissemens nombreux et mérités à mademoiselle *Leroi*, on ne la connaissoit que comme une *Guerrière*, maintenant, on la citera

avec distinction comme *Actrice*, et déjà on l'a surnommée la *Georges* de l'Ambigu.

Le Mari sans le Savoir, aux invraisemblances près, est une pièce raisonnable, trop raisonnable même pour les *Variétés*, où l'on aime les folies. Toutes les plaisanteries de cette pièce roulent sur l'hymenée, sur les maris et sur les femmes. Nous citerons deux couplets au hazard :

AIR : *Du vaudeville de l'Avare et son Ami.*

Une femme veut qu'on révère
L'asyle *où dorment ses appas*,
Malheur à l'époux téméraire
Qui voudroit y porter ses pas !
Avec grand bruit elle réclame
Contre cette indiscrétion :
Qui veut la paix dans sa maison
Ne doit pas reveiller sa femme.

AIR : *J'ai vu partout.*

Quand deux époux qu'amour enflamme
Sont unis d'un tendre lien,
Le mari laisse agir sa femme ;
Ce qu'elle fait est toujours bien.
Mais, comme aux détails du ménage
Il faut pourtant s'associer,
D'acheter la femme a l'usage,
Le mari celui de payer.

*

POLICHINELLE.

Nous aimons tous les Marionnettes, et nous en sommes tous plus ou moins, demandez à M. Picard. Il a fait là-dessus une pièce fort amusante, et qu'on a imitée aux Variétés, comme cela se pratique.

L'invention est un don fort rare. Quand un auteur en est pourvu, sa fortune est faite. Il devient chef de Secte, et il traîne après lui la foule des imitateurs, traducteurs, commentateurs, parodistes, tous gens qui vivent de l'esprit du premier.

Quelque vieille femme raconte l'histoire de Cendrillon.

Un écrivain s'empare du conte, le met au net, et le publie.

Un faiseur d'opéra, y mêle des arietes, et le met en scène ; toute la ville, toute la France veut voir cela. C'est une mode, une rage, une fureur. On se bat à la porte du théâtre. La gloire des auteurs s'accroit de toutes les bourrades que les spectateurs se donnent.

L'Opéra est suivi d'un Vaudeville. Le Vaudeville donne lieu à une parade des Variétés. La parade enfante un mélodrame. Le sujet passe aux Ombres Chinoises, et enfin Cendrillon, le Prince Mirliflore et la pantouffle verte font maintenant les beaux jours à la barraque de Polichinelle.

C'est ainsi que voyagent les modes. De la petite-maîtresse, elles passent à la bourgeoise, de la bourgeoise aux dames de la Halle, et de celles-ci aux vieilles sorcières des rues Mouffetard ou Coquenard.

Le Polichinelle du boulevard joue mieux son rôle souvent que tel acteur vanté de nos théâtres à machines.

Quelquefois à nos spectacles, on fait paroître des Maréchaux, des Généraux, des Gouverneurs avec leur Etat-Major.

Les Etats-Majors, à l'armée, sont toujours composés d'Officiers distingués par leurs talens et leur tournure.

Mais au théâtre, les officiers qu'on nous donne sont ordinairement très-drôles, et je m'amuse plus à les regarder qu'à entendre le pathos que l'auteur leur fait débiter.

On les prend parmi les doublures et les *utilités*. Les habits qu'ils portent ne sont point faits pour eux. On voit leurs jambes menues comme des fuseaux, chaussées dans des bas de coton bleu. Heureux quand les mailles n'en sont pas échappées. Leurs culottes font des plis sur le genou, et s'ils ont des bottes, elles sont ordinairement poudreuses. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est le chapeau, chapeau à cornes, chapeau de caporal et qu'ils mettent droit sur leur tête à la façon de Polichinelle.

Il y a dans ma maison un petit enfant à qui j'ai fait cadeau d'un Polichinelle; il en est encore tout épris. Il n'y a que huit jours que je le lui ai apporté. Il l'embrasse, il le fait sauter, il lui parle et il lui rend toutes fraiches les leçons et les reprimandes qu'il reçoit lui-même de sa *bonne* et de sa maman.

Edgar, (c'est le nom de l'enfant) voudroit le soir coucher avec son polichinelle; mais sa bonne ne le veut pas permettre. Pendant la nuit il faut dormir, dit-elle, et ne pas jouer. L'enfant gémit, l'enfant pleure; mais on ne se laisse point attendrir, on le gronde, on l'enferme et il s'endort enfin au milieu de ses douleurs.

A peine a-t-il fermé les yeux et cessé de crier que Justine (la petite bonne, gentillette), debarrassée du soin de cette garde, court en bas chez le portier, et trouve là le jokei de la maison voisine avec qui elle babille longuement tous les soirs.

Tout va bien tant que madame n'est pas rentrée. Mais hélas! Madame arrive, il faut allumer le flambeau, aller fermer les persiennes, apprêter les souliers et la robe de boudoir. On est grondée à son tour pour mille choses fort essentielles que l'on a oublié de faire, et il n'est pas rare que Justine finisse aussi par verser des larmes de regret sur l'éloignement et la privation de son *Polichinelle*.

La dame chez laquelle Justine sert, est une jeune veuve fort belle et fort aimable. Elle se conduit admirablement bien, et tout le quartier en fait l'eloge.

Cependant un cabriolet s'arrête à la porte, un joli garçon en sort et s'élance dans l'escalier. Il monte, il sonne, il est admis...

— Dites moi Justine, qui est-ce donc ?
— C'est un secret.
— Ce n'est pas un intendant, ce n'est pas un agent d'affaires ?
— Que ferions-nous de ces gens-là ?
— Ce n'est pas un frère, un cousin ?
— Non, non, nous sommes *Orpheline*.
— Mais enfin....
— Devinez...
— Ah ! je le vois, ... c'est encore un Polichinelle.

F.

Nous venons de voir chez M. Nourtier, marchand d'étoffes de soie, rue Vivienne, n°. 16, *au Page*, plusieurs robes, qui font partie du trousseau de S. A. R. la princesse Charlotte de Prusse, qui doit épouser S. A. I. le grand duc Nicolas, frère de S. M. l'Empereur Alexandre.

Une des robes longues est de velours rose, frisé, avec de larges broderies en soie blanche et perles.

Une autre robe longue est brodée en guirlandes de lierre, faites avec des lames de couleur sur un fond de tulle.

Une robe ronde est de dentelle argent, avec un semé de fleurs d'or, une guirlande de marguerites idem, et une frange à torsades : le manteau, tout en dentelle d'or, est brodé en or.

Parmi les robes courtes, on en remarque une, en cachemire français, brodée en or sur un fond blanc : le dessin de cette broderie est le triomphe des ouvriers de Lyon.

Une autre robe ronde est un fond de tulle, à quadrilles argent, avec un point d'or au centre. Deux guirlandes argent et or, espacées, et de dessins différens, composent, avec une torsade argent et or, la garniture du bas de cette robe.

Une troisième robe ronde, en tulle, a trois rangs de crevés, à l'espagnole, en satin, et plus bas, une bordure en chenille et perles.

Une robe de bal, en tulle, est semée de roses argent en lames, et a, au bord inférieur, une guirlande de roses en relief.

Sur toute la hauteur d'une seconde robe de bal, en tulle, on voit des colonnes formées d'un ruban de couleur, et dans le bas, une guirlande de volubilis qui se dessine en festons et se rattache aux colonnes.

Le corsage de plusieurs de ces robes est drapé à la Ninon.

Une partie a été faite par Mme. Huchez, l'autre par Mlle. Victorine, qui a longtems travaillé chez M. Le Roy.

Chaque robe a sa toque correspondante, ou pour mieux dire, son chapeau-toque, entouré de plumes, et à bord retroussé d'un côté. Mme. Corot, Mme. Guérin, Mme. Herbault et Mlle. Fanni ont fourni ces toques.

La plus originale a, au lieu de plumes d'autruche, deux esprits, l'un la pointe en haut, l'autre, qui semble avoir percé la toque, et dont la pointe se trouve en bas.

Nous avons oublié de dire qu'il y avoit des bords de toques unis, d'autres festonnés.

On a vu dans les promenades et les jardins publics de la capitale divers instrumens avec lesquels on peut mesurer ses forces. Tout récemment on a parlé du boxeur français, qui sert à faire connoître la pesanteur d'un coup de poing. Un artiste célèbre (et qui pourtant n'a point réclamé de brevet d'invention) vient de découvrir la manière de mesurer la force de la poitrine. Au moyen d'un tube dans lequel on souffle de tous ses poumons, on connoît la quantité d'air qu'on peut déplacer, et l'on sait à point nommé si l'on a autant d'haleine qu'il en faut pour faire tourner un moulin ou pour éteindre une chandelle !

LES SIGNAUX.

Les signaux sont bien anciens; les historiens parlent de ceux qui étoient employés en tems de guerre chez les Grecs et les Romains ; les Carthaginois, si rusés, avoient sûrement les leurs, mais je crois que cette invention remonte à une plus haute antiquité, et que les télégraphes d'amour ont été en usage avant les télégraphes politiques. De tout tems, l'assemblage des fleurs et le choix des couleurs ont été des signes de reconnoissance pour les amans ; les feux sur les montagnes et sur une tour élevée n'ont pas toujours annoncé l'approche de l'ennemi ; plus d'une fois, une vive lumière placée près d'une fenêtre, a fait connoître à un amant favorisé qu'il étoit attendu par sa belle maîtresse !.... Heureux celui qui, dans l'âge des illusions, encore exempt d'ambition et de soucis, ne songe qu'à conduire à bien une intrigue amoureuse, et à se faire entendre mystérieusement au milieu des importuns et des jaloux ! Pour lui tout est plaisir ; ses inquiétudes même lui procurent des jouissances, surtout s'il sait qu'elles sont partagées par l'objet aimé. Un petit manège que je viens de découvrir dans mon voisinage, m'a suggéré ces réflexions dont les cœurs tendres sentiront la justesse.

Depuis quelque tems, j'étois assourdi par le son d'un cor

que je n'avois jamais entendu dans ma maison. Au lieu de solos, de symphonies, ou d'airs de chasse, je n'entendois que des ritournelles qui me paroissoient choisies avec une espèce d'affectation. Bientôt je crus entrevoir qu'on cherchoit moins à s'instruire ou à s'amuser sur un instrument difficile, qu'à donner un signal convenu... Je questionnai mon portier; par extraordinaire, il fit le muet..... Je mis mon valet en campagne; c'est un sot, il ne sut rien. Enfin, je pris le parti d'observer moi-même et voici ce que j'appris : un jeune officier, très-joli garçon, très-répandu, et très-endetté, s'étoit établi au dessus de moi depuis un mois. Cet aimable étourdi, retenu presque constamment par son service dans un poste peu éloigné de son domicile, et voulant savoir ce qui s'y passoit en son absence, étoit convenu de divers signaux avec son domestique; par exemple, s'agissoit-il d'un créancier? la petite ritournelle : « *Vous reviendrez demain matin*, lui annonçoit cette visite importune; étoient-ce deux ou trois amis qui se présentoient pour lui demander à déjeûner? le refrain : « *Allez-vous-en gens de la noce*, lui apprenoit qu'il ne devoit pas se déranger; arrivoit-il un ordre du ministre ou de l'état-major? l'air : *Entends-tu l'appel qui sonne*, lui donnoit l'éveil; enfin, une jeune femme, à l'œil vif, à la démarche voluptueuse, venoit-elle demander d'une voix émue si *son cousin* étoit rentré? vîte, une fanfare, ou ce beau chœur : *La victoire est à nous*, le faisoient accourir.......

Pourquoi faut-il que les meilleures choses finissent par perdre de leur prix et que les découvertes les plus ingénieuses aient un côté foible! Un piqueur ivrogne s'est installé chez le marchand de vin du coin; il a voulu joûter avec le valet de mon voisin; mais comme l'ours de la fable, il fait tout à contre-tems; il joue : *Vous reviendrez demain matin*, au moment même où la belle dame se présente, et : *La victoire est à nous!* quand c'est un créancier! Delà des quiproquos désespérans! Les deux joueurs de cor ont fini par se battre : mon officier n'ose plus employer les mêmes signaux..... En vain je prête l'oreille, *les chants ont cessé!*

****

SIX SEMAINES EN HÔTEL GARNI À LONDRES; ouvrage traduit de l'anglais par l'auteur de *Quinze Jours* et de *Six Mois à Londres*. (1)

Les originaux existent; soit. Chaque lecteur anglais les reconnoît et les nomme; à la bonne heure. Mais en France, il est douteux que ce roman soit lu avec intérêt. On ne s'amuse à un bal masqué qu'autant qu'on peut y reconnoître les mas-

(1) Un volume in-8°. de 369 pages; prix 5 francs, à Paris, chez Gide fils, rue St-Marc-Feydeau, n. 20.

ques. Ce qui peut-être plaira davantage, ce sont des notes du traducteur. En voici quelques-unes :

Ce n'est qu'à la fin de juin qu'on quitte Londres pour aller à la campagne, où l'on reste jusqu'à la fin de février.

Bond-Street peut se comparer à la rue Vivienne de Paris. C'est là que se trouvent les boutiques à la mode, et les élégans des deux sexes rougiroient d'employer à leur toilette la moindre chose qui n'eût pas été achetée dans cette rue.

On prend la main d'une femme à Londres en l'abordant, comme on la salue à Paris.

Les gens du meilleur ton entrent chez les marchands de fruits, chez les pâtissiers, les confiseurs, et y passent une heure à manger des raisins et des oranges, des gâteaux, des fruits à l'eau-de-vie, etc.

Il n'y a pas de jour où les journaux n'annoncent à Londres quelque dîner public. Les corporations de marchands, les associations politiques, les institutions de bienfaisance ne délibèrent qu'à table. On passe une demi-heure à dîner, et l'on boit ensuite pendant cinq ou six heures sans désemparer.

Les deux premiers services d'un dîner anglais ressemblent assez aux nôtres. Ensuite on sert du fromage, de la salade et des raves. Enfin on ôte la nappe, et l'on place le vin sur la table, ainsi que le désert, qui est ordinairement fort mesquin.

La carte des traiteurs est infiniment moins variée à Londres qu'à Paris.

On vend des glaces à Londres chez les marchands de fruits, chez les confiseurs, chez les pâtissiers, partout, excepté dans les cafés; mais elles sont loin de valoir celles qu'on fait à Paris.

Les boutiques des marchandes de poissons sont infiniment plus belles et beaucoup mieux arrangées à Londres qu'à Paris. Elles sont garnies d'un étal très-propre, revêtu de plomb et en pente. Le poisson y est arrangé avec ordre et symétrie, et arrosé à chaque instant pour en entretenir la fraîcheur.

Walter Scott est assez généralement reconnu pour le meilleur poëte vivant d'Angleterre. Il se trouve pourtant des personnes qui lui préfèrent lord Biron.

Il se fait à Londres trois expositions publiques de tableaux tous les ans. Le nombre en est considérable. Tel peintre fait dans une année 30 à 40 tableaux, et Dieu sait quels tableaux !

L'usage des poches n'est qu'à moitié supprimé à Londres. Les Dames en conserveut encore une qui se place par derrière, au lieu de se trouver sur le côté.

Les créanciers qui ont une prise de corps contre leur débiteur, ont le droit, en Angleterre, de saisir son cadavre quand on le transporte au cimetière ; et si la famille ne le rachète pas, ils peuvent le vendre à des chirurgiens pour en faire la dissection. Comme il n'est pas permis de faire de saisie le dimanche, on choisit ordinairement ce jour pour l'enterrement de ceux pour qui on craint cet affront.

Page 207, ligne 37 du dernier numéro, au lieu de *Charles VII*, lisez : *Charles VI*.

Au bas de la gravure 1646, au lieu de *paille d'Italie*, lisez : *paille blanche*.

MODES.

Les chapeaux d'étoffe sont de gros de Naples, de crêpe, quelques-uns de gaze. La manière de border la passe est toujours la même ; et pour les fleurs, ce que l'on peut dire, est que les modistes en assortissent les couleurs au fond et aux raynres du ruban ; car on met sur le même chapeau plusieurs sortes de fleurs. Sur les chapeaux de paille, les bouillons se font plus gros qu'à l'ordinaire. Tous les chapeaux de paille jaune sont très-fins. C'est le rose qui a la vogue pour les petites robes à raies ; on les garnit de trois volans pareils, et il y a entr'eux peu de distance.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1647 et 1648.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



Collet de Velours. Gilets de Casimir.



(1648.)

Capote et Redingote de Perkale.

N°. 28. (Vingt-unième Année.) 20 Mai 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.º oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

SALON.

Les Sculpteurs ont cet agrément que leurs compositions peuvent toujours reparoître deux fois au Salon ; la première fois en plâtre, et la seconde en marbre quand il se trouve un amateur pour payer le bloc et la façon.

Une figure en marbre, proportion de nature, coûte aujourd'hui chez les bons faiseurs, dans l'atelier d'un membre de l'Académie, 10, 12 ou 15,000 francs.

Une figure colossale, de 10 à 12 pieds, vaut 20 ou 25,000 francs.

Un buste ne coûte pas moins de cent louis, ou mille écus. Je parle de ceux qui ont de la tournure et de la grâce, et enfin qui sont présentables.

Car après cela il y a des bustes qu'on a, en marbre, pour 12 ou 1500 francs, même pour 600, même pour 300 francs ; mais quand cela descend si bas, vous comprenez que ce n'est pas merveille : on ne paie et l'on n'a que le bloc.

Il faut être généreux avec les artistes pour avoir d'eux quelque chose de bon. Tout homme qui marchande tue par cela même le génie. La sculpture, la peinture, comme la musique et la poésie, sont des arts libéraux dans lesquels il faut que la pensée soit indépendante pour être élevée ; si vous la rabaissez par de froids calculs, tout est perdu, Paris cessera d'être le rival de Rome.

Mais ne nous emportons pas et revenons à nos figures.

On voit d'abord en entrant à droite l'*Ajax* de M. Charles Dupaty. C'est un fort beau morceau, fort bien étudié et qui fait grand honneur à notre école.

L'Amour de M. Lemire, père, est d'un autre genre, et n'a pas moins de mérite. C'est une petite figure charmante qu'on voit en une niche dans la seconde salle.

Androclès et le Lion ..., fort bon groupe et qui fait beaucoup espérer du jeune artiste qui l'a mis au Salon.

Il y a à côté un *Narcisse* qui fixe l'attention. C'est l'ouvrage d'un jeune homme de Lyon, ainsi qu'une *Hébé* que l'on trouve plus loin. J'ai vu, je dois le dire, des statuaires fort envieux de ces deux figures, surtout de la première. Ils disoient qu'il y avoit des parties modelées sur le nud ; qu'il y en avoit qui n'étoient point du même style ; qu'il y avoit là du secours du maître ; j'ai vu même des gens qui nommoient un professeur à qui ces morceaux appartenoient tout entiers.

Le fait est que c'est bien un jeune artiste qui en est l'auteur. Toutes les critiques prouvent son talent. Son Narcisse est vraiment d'une grâce parfaite, et la jambe qu'Hébé porte en avant vaut, à mon gré, à elle seule, un monument entier que je pourrois citer.

J'aime à prendre la défense de ceux qu'on attaque injustement et à encourager les jeunes artistes dans leurs débuts. Ce sont des jouissances qu'ils nous promettent, et c'est notre intérêt de les enhardir.

Un élève de M. Bosio, le jeune Taggi, a exposé un petit joueur de disque. Cela est bien, de bon goût et de franche exécution.

M. Bosio a trois figures annoncées au livret. *Le duc d'Enghien*, *Aristée*, *Hyacinthe*. Ces trois figures sont en marbre. L'artiste les achève en ce moment. Elles sont presque finies. Nous les avons vues pas plus tard qu'hier encore au Palais des Beaux-Arts. Nous souhaitons, pour le plaisir des amateurs, qu'elles ne tardent pas à paroître au Musée.

La Reine Marie-Antoinette, à genoux, par M. Petitot, est destinée pour une des chapelles de l'église royale de Saint-Denis.

Les cinq grandes figures de *Colbert*, *Suger*, *Turenne*, *Duquesne* et *Duquay-Trouin* sont de celles qui doivent être placées sur le pont Louis XVI.

M. Brunot a mis sur une table des têtes, des jambes disséquées de cheval, de lion et d'autres animaux en plâtre. Tout cela est fait avec un art admirable. Il y a tel Peintre qui ne s'en vante pas et qui plus d'une fois s'est servi des *études* de ce Sculpteur pour modèles de ses chevaux de bataille, et de ses vaches de paysage.

M. Brunot a de plus, au Salon, une figurine équestre, en bronze, représentant Henri IV. C'est un objet fort agréa-

ble, et qu'un amateur peut se procurer pour 1000 francs avec le socle en marbre.

Le Musée d'Angers possède une épreuve semblable à celle qui est cette année au Musée royal, et les connoisseurs, là-bas, car il y en a, vont en foule visiter ce joli bronze ; c'est comme un pélérinage.

Près d'Henri IV, dans une embrâsure de croisée, sont des modèles en plâtre du Parthénon, des Propylées, du temple d'Erechtée ; puis du temple de Vesta, de celui de Faustine, du Panthéon de Rome et de beaucoup d'autres édifices remarquables. Je citerai à part la *Maison Carrée* de Nismes qui n'est pas un des morceaux les moins curieux.

Les salles d'exposition des sculptures sont très-bien appropriées à ce service ; mais il leur manque une entrée. On est obligé pour parvenir à elles de passer par un couloir étroit qui annonce mal un lieu consacré à l'une des plus brillantes parties des arts.

L'an prochain ce sera mieux sans doute.

E.

On cite parmi les nouveautés littéraires qui ont du succès, *le duc et la duchesse d'Angoulême dans le midi*, poëme en 4 chants ; par M. Boynest (1).

Une gravure, placée en tête de ce volume, fait partie des objets d'art exposés au Salon. Elle est en effet bien composée, et la figure principale, celle de *Madame*, duchesse d'Angoulême, offre un portrait en pied, très-soigné, et d'une ressemblance parfaite.

Le poëte, en célébrant des actions généreuses, a eu l'attention de ne rien reproduire de ce qui auroit pu réveiller des haines. Son style est élégant et a de la chaleur.

Les vers que nous allons transcrire, se trouvent dans le premier chant :

« Chassant l'épaisse nuit, l'astre qui vient d'éclore
Laisse à peine entrevoir les objets qu'il colore,
Du rivage de Blaye aux rives de Langon
L'azur brillant des flots blanchit sous l'aviron.
De peuples surchargés, les bateaux, les gondoles
Arrivent pavoisés de blanches banderoles ;

---

(1) Un volume in-12 de 76 pages ; prix, 2 francs ; à Paris, chez Demonville, imprimeur, rue Christine, n°. 2 ; et chez Mme. Goulet, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n°. 258.

Dans la ville déjà tout est en mouvement,
Inquiet, tourmenté d'un zèle impatient,
Vers le fleuve à l'envi chacun se précipite.
La foule suit la foule : on se presse, on s'agite ;
Un aimable désordre unit, confond les cœurs :
Vive le Roi ! voilà ce qu'on répète en chœurs ;
Ces mots partent sans art d'une âme vive et pure,
Ils sont pour les Français le cri de la nature :
Et ce cri, mille fois élevé vers les cieux,
Y porte notre amour, nos transports et nos vœux.

Les journaux de Londres disent que les Modes sont *encore* à la française. Ce langage pourroit étonner ; car les Anglaises ont conservé longtems à Paris leur chapeau écrasé, et plus longtems encore leur robe à taille longue ; mais dès l'été de 1814, aucune Anglaise ne quittoit Paris sans avoir fait emplette de modes françaises.

Pendant la campagne de 1701 en Italie, le comte de *** écrivit à Mme. la duchesse de ***, des lettres qui sont pleines de gaîté, de récits piquans et surtout de ces détails de mœurs, qu'on aime toujours à retrouver ; en voici un extrait :

Milan, 5 *janvier* 1701.

Je suis dans une ville où il y a treize portes, deux cents mille âmes et plus de trois mille équipages. François Ier. et Henri II, qui en ont été les maîtres, y ont fait creuser un canal qui prend l'eau du Tesin à six milles de Milan. Les rives de ce canal, depuis Bonfaloro, où il commence, sont bordées de maisons de plaisance, de jardins, de palais magnifiques ; et le même canal, qui porte des barques assez grandes, passe au travers de cette ville, en baigne les fossés, et retourne dans le Tesin.

Vous seriez surprise, et vos cochers le seroient encore davantage, de rencontrer des voitures sans nombre, dont pas une n'a jamais été et n'ira jamais le trot. Chacune va au petit pas. Quoique les rues soient assez étroites, ce beau flegme, qui fait qu'on n'est jamais pressé, fait qu'il n'y a jamais d'embarras. On se range, on se salue, et l'on ne se heurte point. Le Cours présente un spectacle tout aussi tranquille. Les équipages, pleins d'hommes et de femmes, vont s'établir dans la place du Dôme, vis-à-vis l'église métropolitaine, et demeurent ainsi cinq à six heures sans remuer. Quelques agréables vont à pied causer à la portière des Dames. C'est là le grand plaisir, la grande compagnie, et ce qu'on nomme le Cours.

Il y a deux cents maisons, dans la moindre desquelles il y a dix-huit ou vingt chambres de plein-pied, des ornemens sans fin, un peuple de valets, presque aussi oisifs que leurs maîtres, de longues galeries de tableaux, et celui ou celle qu'on va visiter ne se trouve jamais qu'au dernier cabinet. Jugez, madame, pour peu que je fasse dix visites par jour, et qu'à chaque porte de chaque appartement je fasse seulement six révérences, jugez et faites supputer par celles de vos dames qui calculent le mieux, combien votre premier écuyer fait par jour de plis de la hanche, sans compter ceux qui se font à la cour! Or, voici ce que c'est que la cour. M. et madame de V., gouverneur et gouvernante de cet état, logent dans un palais plus grand, sans contredit, que le Palais-Royal. Il y a le soir deux très-grandes chambres fort bien meublées, fort allumées, et qui se suivent. L'une se nomme la chambre de dais, l'autre la chambre du lit: effectivement le dais et le lit sont aussi magnifiques que des meubles peuvent l'être. Dans ces deux pièces, vouées de toute éternité à l'ennui du cérémonial, l'on a eu grand soin de ranger tout ce qui peut y tenir de chaises, toutes égales, toutes alignées, placées précisément comme au sermon, le premier, le deuxième et le troisième rang. Sur les six heures, les dames commencent à arriver. Elles entrent et se placent, chacun et chacune s'oriente comme il l'entend. Toutes les dames sont en corps, très-droites, très-contraintes, très-parées.

Madame la gouvernante paraît, ce qui, comme de raison, fait toujours rumeur et événement. On fait quelque médiocre partie d'hombre; le jeu fini, ces dames qui ne sont pas moins de deux ou de trois cents, ont la constance de rester là jusqu'à dix heures. On apporte du chocolat, du café, du thé, des glaces, et cela s'appelle faire la conversation. J'oubliais une belle circonstance. Comme il n'y a qu'une cheminée, qu'il fait assez froid, et que l'entrée ou la sortie des hommes fait que les portes sont toujours ouvertes, chaque femme à sa chauffrette.

Milan, 11 *Janvier* 1701.

. . . . Le chapitre des chauffrettes paroîtrait en France un usage ridicule. Hé bien, il paroit ici la chose la plus simple, et se pratique sans la moindre contradiction. Toutes les femmes en portent, et se les fourrent sous les pieds et sous les jupes. Je dois ajouter que les plus *délicieuses*, ont dans leur poche quelques grains d'encens qu'elles jettent de dessous la robe dans la chauffrette....

Milan, 4 *Février* 1701.

Enfin, Madame, j'ai été deux fois au bal... imaginez-vous une salle immense, dans laquelle il y a cinq ou six cents femmes, dont pas une ne croit être laide, ni avoir passé vingt ans; le moindre visage porte onze mouches de toutes grandeurs. Les habits sont

éblouissans d'or et de pierreries..... Les dames sont au premier rang, les autres au second avec les hommes qui ne dansent point.

Un maître de cérémonies, que l'on appelle M. le Bâtonnier, va, la canne à la main, faire la révérence à celui ou à celle qu'il veut faire danser. La belle danse, c'est la courante à 24. Le bâtonnier vient faire la révérence à douze dames, et autant d'hommes : il désigne et montre du doigt à chacun celle qu'il doit prendre : cela fait, la marche commence deux à deux comme une procession. L'on fait ainsi trois fois le tour de la salle, avec la liberté de se donner des airs penchés, et de se parler à l'oreille. Dès que cette marche est finie, les deux premiers qui la mènent vont faire la révérence au milieu, et reviennent prendre leur place ; ainsi des autres : c'est alors que la courante commence. Les douze hommes dansent avec les douze femmes, et par des mêlanges de figures, comme par une espèce de manège, moitié trot, moitié amble, chacun se retrouve avec sa dame.

Les dames ne portent point ici, en dansant, les mains aux côtés de leur robe ; elles les placent, je ne sais pourquoi, par devant à quatre doigts l'une de l'autre, tenant du pouce et du premier doigt la jupe qu'elles lèvent un peu, et des trois doigts qui restent faisant une espèce d'éventail. Au surplus, jamais de gants blancs ; il y a telle main qui n'en a pas changé depuis six semaines.

Mantoue, ce 9 avril 1701.

Ce fut hier, madame, un grand jour pour les affaires du Roi en Italie. J'entrai avec six mille hommes dans Mantoue, et j'eus la première audience du duc. Il me reçut, une épée sous le bras, de la longueur d'environ cinq pieds et demi. Toute votre toilette, excepté votre miroir, tiendroit dans la garde de cette épée, où étoient ses gants, deux mouchoirs, plusieurs tabatières, des montres, des boucles, enfin une boutique. Il avoit sous l'autre bras un petit chapeau gris, avec un long plumet noir. Il est, au reste, le meilleur, le plus civil, et le plus obligeant prince du monde. Madame la duchesse est très-polie et très-honnête ; mais elle a bien la plus vieille et la plus affreuse dame d'honneur qu'il soit possible d'imaginer. Cette dame a quatre-vingt ans ; son visage en a cent. C'est un squelette qui s'avise d'avoir de la coquetterie. Elle a encore certains regards à prétention. Elle est coëffée en cheveux qui, comme vous vous en doutez bien, ne sont point à elle, et qu'elle a soin de plaquer avec de la gomme sur le front le plus ridé que j'aye encore vu. Son habillement est moitié français, moitié espagnol ; sous les deux costumes elle est également ridicule. Une des dames de sa suite, coëffée à la grande manière, avoit au côté gauche du nez, une mouche qui représentait un cœur, et une autre mouche, taillée en flèche, au coin de l'œil. On me donna le plus grand et le plus étonnant

souper qui fût jamais. Je trouvai de la coriandre dans un potage et du chocolat dans un poulet rôti.

Ce qu'il y a de nouveau et de plus intéressant au Jardin Turc est, sous le pont, une grotte tapissée de glaces et ornée de cariatides.

A Londres, le vert a succédé au pourpre pour les ombrelles ; à Paris, c'est ordinairement du gros bleu avec des franges blanches, quelquefois du petit jaune, ou du blanc.

V'là d'z'hannetons !

Dût-on se moquer de moi, j'avouerai que je suis presque aussi heureux lorsque mon oreille est frappée de ce cri printannier, qu'une petite-maîtresse à l'apparition d'une caisse de modes.

V'là d'z'hannetons, d'z'hannetons ! Une seule chose me fâche, c'est que le prix d'une marchandise qui, à la vérité, n'est pas de première nécessité, ait aussi subi de l'augmentation. Au lieu d'hannetons pour un liard, ce sont aujourd'hui des hannetons pour un sou ; n'importe, qu'ils soient toujours les bien venus et n'y regardons pas de si près, à cause de l'espoir qu'ils me donnent et des souvenirs qu'ils me rappellent. De même qu'un guerrier, blanchi sous le harnois, se ranime au son de la trompette, une jeune fille au bruit du tambourin, et le plus mauvais poëte aux noms magiques de Parnasse et de gloire, de même, je reprends ma vigueur et ma gaîté toutes les fois que le cri v'là d'z'hannetons me reporte aux jours de ma jeunesse. Combien ces hannetons, traités à tort de sots et d'étourdis, ne m'ont-ils pas rendu de services, soit qu'ils fussent employés à mes jeux, soit qu'ils favorisassent mes amours ? Tantôt attachés à un long fil ou attelés à un chariot de cartes, ils me faisaient oublier mon cheval de bois, mon cerf-volant ; tantôt renfermés dans le sac à ouvrage de ma grand-mère et délivrés à propos, ils étaignaient les lumières, interrompaient les parties de jeu, et me fournissaient le moyen d'escamoter un baiser ou de glisser un billet doux !

Pauvres hannetons ! Il est bien juste que vous éprouviez ma reconnoissance puisque tant d'autres cherchent à vous calomnier ; on vous reproche de changer de forme, et d'être toujours mal, soit que vous vous serviez de vos aîles comme papillons, soit que vous rampiez comme chenilles ! Il sied bien à vos détracteurs de tenir un pareil langage ! En est-il beaucoup parmi eux qui n'usent pas de travestissemens ou qui puissent en choisir d'aussi

brillans que les vôtres ? On vous accuse encore de dépouiller nos arbres et de faner nos fleurs, c'est un mensonge, vous n'en avez ni la volonté, ni le tems ; quelques jours vous voient naître et mourir ; bien différens des méchans et des ambitieux dont la vie se consume en mauvaises actions ou en projets ridicules, vous suivez la seule impulsion de la nature, vous travaillez à votre réproduction. Puissiez-vous, paisibles hannetons, n'être pas trompés dans vos vœux, éviter les fièvres jaunes, noires, pétéchiales ou ataxiques, la grêle, la neige et la gêlée ; puissiez-vous multiplier à l'infini, et nous annoncer éternellement, comme c'est votre antique usage, d'abondantes récoltes et des jours sereins !

****

OUVRAGE NOUVEAU.

Formulaire de tous les actes, tant civils que commerciaux, que l'on peut passer sous seing privé ; avec des observations et des notes particulières en tête de chaque sorte d'acte ;

Ouvrage utile à toutes sortes de personnes, et à l'aide duquel on peut soi-même rédiger tous les actes usuels de la société, et gérer ses affaires sans le secours d'autrui. Troisième édition, revue et augmentée par M. Léopold, ancien docteur en droit de la Faculté de Paris, et avocat ; in-12 ; prix 2 fr. 50 c. ; et franc de port, 3 fr. 50 c. A Paris, à la Librairie d'Education et de Jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n°. 30.

MODES.

Les capotes de perkale commencent à avoir de la vogue. Elles sont garnies d'une ruche de perkale. Comme en 1807, quelques Dames portent leur schall suspendu au col (Voyez la gravure 787.) Beaucoup de robes de perkale n'ont d'autre garniture que des bouillons.

Il y a, depuis peu, quelques habits vert-olive clair. Depuis peu aussi, on fait des boutons de la couleur des habits avec un ruban de soie à petites côtes. Les collets avancent toujours beaucoup. Un collet, ci-devant, n'avoit que demi-aune ; aujourd'hui il porte trois quarts. Parmi les étoffes rayées pour gilets, ce sont celles à très-petites raies qu'on recherche le plus. On voit beaucoup de pantalons blancs ; quelquefois, ils ont, au dessous de la cheville, un petit nœud de ruban pour fermer l'ouverture.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1649.



1, Chapeaux de paille. 2, Cornette de Mousseline brodée.
3, Capote de Perkale. 4, Chapeau de Crêpe.

N°. 29. (Vingt-unième Année.) 25 Mai 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 24 Mai 1817.

La Matinée d'Henri IV, jouée à l'Odéon, a réussi, mais faiblement ; aussi va-t-on se hâter de donner *le Prisonnier de Newgate*, drame lugubre, en vers.

Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin vient d'offrir à ses habitués *le Panier de Cerises*. Quoiqu'elles viennent de Lyon, elles ont conservé leur fraîcheur et le public s'en est *régalé*.

L'Auberge ensorcelée n'a été représentée qn'une fois aux Variétés, on a trouvé qu'elle ne valait pas le *diable* ; cependant on y a distingué ce couplet chanté par mademoiselle *Pauline*, sur son amant :

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmans.*

Pour l'aimer j'ai bien des raisons ;
Le premier il m'apprit à lire ;
Je dois de plus à ses leçons
Le bonheur de savoir écrire.
De sciences c'est un trésor,
A merveille il se fait comprendre,
Et je crois qu'il aurait encor
Bien d'autres choses à m'apprendre.

*

LES RAQUETTES.

Je me souviens qu'en arrivant à Paris, j'étois aussi ambitieux qu'étourdi. Je me fis faire un habit de velours brodé en soie,

et j'achetai un chapeau dans lequel je fis mettre des plumes blanches, fort belles, surtout fort chères.

Vêtu et coëffé comme un marquis, j'allai chez tous ceux à qui j'avois été recommandé. Ils me recevoient à merveille; quant aux emplois, pas un n'en soufflait parole. On n'imaginoit pas qu'un homme si brillant fût autre chose qu'un homme de cour, et l'on eût toujours craint que quelque place que l'on m'offrît elle ne se trouvât au-dessous de mes mérites et de ma fortune.

Moi qui avois mis une bonne partie de mes économies dans mon habit, j'étois pressé d'avoir un traitement pour réparer cette brèche et pour exister honorablement. Je fis sentir quelle étoit ma position, mais cela apporta peu de changement au ton avec lequel on me traitoit. Je reçus par continuation le plus doux accueil de tout le monde, mais quand il s'agissoit d'aller au fait et de parler sérieusement, l'un me renvoyait à l'autre; du ministre je passois au sécrétaire-général, de celui-ci au chef de bureau, du chef au rédacteur; et ce dernier, pour se défaire de moi, me remettoit entre les mains du garçon de bureau, qui lui-même, me conduisoit au suisse, et quand j'étois là une fois, il falloit remonter en voiture pour aller revoir quelques autres protecteurs le lendemain.

Quelquefois je me rendois chez des dames très-aimables et très-puissantes, qui avoient, disait-on, l'oreille des grands personnages, mais ici on usoit d'un manège contraire. C'étoit la femme du concierge qui d'abord me faisoit attendre de manière à lasser la patience de tout autre que d'un ambitieux. Enfin elle venoit à moi et se chargeoit de m'introduire chez la femme de chambre, celle-ci étoit jolie ordinairement, et il étoit de rigueur qu'en passant je lui fisse quelques agaceries pour la bien disposer en ma faveur. Mais il arrivoit qu'elle prenoit fort mal mes libertés et qu'elle me poussoit avec assez de rudesse dans la chambre de sa maîtresse.

La maîtresse avoit la migraine. Et je ne puis dire combien de fois dans mes courses j'ai eu des migraines à essuyer. On me renvoyait au lendemain. Et de jour en jour ainsi on me berçait, on me balottoit; on me poussoit de l'un à l'autre; ce jeu ne ressembloit pas mal à celui des raquettes, et avec ma tête emplumée j'avois assez l'air d'un volant.

Autrefois on jouait au volant sans raquette. C'étoit avec la paume de la main qu'on chassoit la balle ronde ou la pelotte aîlée, de-là on appeloit le jeu lui-même : la Paume.

Mais depuis, nous sommes devenus plus délicats. Les élégantes ont des raquettes ornées d'or et de soie, de velours et de maroquin. Les bourgeoises ont des manches tout simplement garnis de peau de mouton. Les petites filles et les servantes jouent avec des raquettes d'osier.

Le dimanche, à Paris, on joue au volant du haut en bas de l'hôtel. La portière et sa fille jouent devant la porte, les valets dans l'antichambre, les enfans dans le jardin, et les dames dans le salon.

Je joue à ce jeu-là aussi , et j'y suis même d'une certaine force. J'y ai fait l'autre jour avec une jeune personne deux ou trois milliers de coups sans souffler et d'une haleine. Il y a des gens bien autrement habiles que cela. Ils commencent à l'aurore et finissent à la nuit. Ils s'arrêtent à peine pour les repas , car la passion des raquettes en est une comme une autre. Nous ne pouvons rien faire sagement et nous allons d'excès en excès , n'évitant l'un que pour tomber en un pire. Heureux quand notre folie se borne à l'amour des volans.

Rien n'est plus drôle que de voir une jeune femme et un jeune homme en face l'un de l'autre s'amusant à se renvoyer réciproquement la balle. Les yeux au ciel , la bouche béante , le cou tendu , c'est une position toute athlétique et toute pittoresque.

Ce jeu est fort sain et fort innocent. J'ai connu une dame qui ayant une fille qu'elle savoit être fort tendre , ne la laissoit jamais seule à ne rien faire avec un petit cousin qui la venoit voir et qui étoit fort entreprenant.

Quand la mère avoit à sortir de la salle où l'on se tenoit habituellement, elle mettoit en riant des raquettes aux mains de ceux qu'elle laissoit en tête à tête. Elle gageoit avec eux qu'ils ne feroient pas tel ou tel nombre de coups , et sous le prétexte de n'être pas trompée , elle les priait de compter haut afin que des pièces voisines elle pût entendre ce qui se passoit.

De cette façon elle croyait éviter tout péril. Mais le génie des jeunes filles est pénétrant et inventif. La petite personne devina bientôt l'intention de sa mère , elle fit signe à son cher cousin qui , sans jouer , comptoit toujours......

Croyez-moi , bonnes mères , fiez vous moins à vos oreilles qu'à vos yeux.

Il y a aux Antilles un arbre qu'on nomme *Raquette* , parce que ses feuilles sont en effet comme cet instrument. Ces feuilles portent des fruits un peu amers et cependant fort aimés des voyageurs parce qu'ils sont très-rafraîchissans.

Au Canada , les sauvages marchent sur la neige avec des raquettes , de peur d'enfoncer. Cela semblerait fort embarrassant à des Parisiennes. On en voit quelques-unes , en hyver, par la boue , avec des patins. Mais ce n'est rien encore , et pour courir dès le matin les magasins de nouveautés , les marchandes de modes , jugez de la peine de nos petites-maîtresses , s'il leur falloit avoir aux pieds des raquettes !

* *

A LA SENSIBILITÉ.

O sensibilité ! qui des ames chagrines
Fais le supplice et les douceurs ,
Souffre qu'à ton autel j'ose attacher des fleurs
Dont mon cœur trop souvent a senti les épines.

Je ne demande point à jouir, sous ta loi,
D'un bonheur sans mélange ou de peine ou de crainte :
Tu verses tour à tour le nectar et l'absinthe ;
Je ne refuse rien de ce qui vient de toi.

Sous tes loix cependant l'aveugle destinée
Condamne à des tourmens qu'ailleurs on ne sent pas ;
Et la pointe des maux par toi plus raffinée,
Pénètre plus avant dans les cœurs délicats.

Les vulgaires esprits qui te nomment faiblesse,
Sont des ennemis que tu crains ;
Et l'égoïste qui te blesse
S'étonne encor si tu te plains !

Quels maux tu dois souffrir quand celle à qui tout cède,
La mort, brise des nœuds que tu crus assurer !
Mais ces maux te sont chers ; tu craindrais le remède,
Et tu rougirais d'espérer.

Toi même alors gémis de cette loi si dure,
Qui, tôt ou tard, oblige à verser tant de pleurs ;
Toi-même accuses la nature
Qui vend si chèrement tes bienfaits à nos cœurs.

Mais que sont tes dangers, comparés à tes charmes ?
Sur ta rivale et toi s'il fallait prononcer,
Quel être assez aveugle oserait renoncer,
Pour la froide apathie, au don sacré des larmes !

De chagrins, de plaisirs un mélange apparent,
Dans mille et mille objets à nos regards se montre ;
Mais de ces mille objets en est-il qui rencontre
Les regards de l'indifférent ?

Rival en dureté de ces dieux de la fable
A qui le malheureux conte en vain ses douleurs,
Rien ne peut l'attendrir ; et son âme offre aux pleurs,
Aussi bien que l'idole, un marbre impénétrable.

Et toi, Greville ! (1) et toi ! rougis de tes efforts
Pour éteindre en ton sein une si pure flamme ;
La nature en voulut enrichir ta belle âme ;
Ah ! ne cache plus ses trésors.

---

(1) Auteur d'une ode à *l'Indifférence.*

Renonce à ton froid gnome, artisan de malices,
Et ne le presse plus de te désenchanter
Sur ces tourmens, sur ces délices,
Que tu savais si bien chanter.

Ce repos glacial, objet de ton envie,
Ne peut être goûté que par un cœur de fer;
Il proscrit l'amitié, l'amour, la sympathie;
Quand ce serait un bien, on le paierait trop cher.

Traduit de l'anglais, d'*Helena-Maria-Williams*.

PROPRIÉTÉ DES TERMES.

Beaucoup de mots de notre langue paroissent, aux yeux des étrangers, signifier la même chose, et ne sont pourtant pas synonimes. C'est une observation que l'on a faite avant moi; et l'on a cité cet Anglais qui, en arrivant à l'auberge de la Balance à Calais, appeloit à grand cris, le *célibataire*, pour dire le *garçon*. Il avoit vu dans le dictionnaire des Synonimes, *garçon* et *célibataire* sur la même ligne.

Un homme rencontre dans un cercle, une femme dont il avoit à se plaindre, et il n'ôtoit pas les yeux de dessus elle. Que signifie, monsieur, lui dit-elle, cette affectation à me *considérer?* Madame, répondit-il, je ne vous *considère* pas, je vous *regarde*.

Mme. Ce..... fit prier à dîner un homme de sa société, avec qui elle avoit eu la veille, une assez mauvaise querelle. La réponse fut qu'il n'iroit point, et il s'en défendit sur une indisposition. Le laquais dit que M. étoit incommodé. Deux jours après la dame vit dans une maison tierce, l'homme au refus. Quelle est donc, lui dit-elle, cette incommodité qui vous a empêché de venir dîner avec moi? — Je n'ai pas dit, Madame, que j'étois *incommodé*, mais *indisposé*.

La vieille Mme de S***, reprochoit à un jeune homme de lui avoir manqué d'égards. Je suis désolé, Madame, repondit-il, d'avoir pu déplaire à une femme aussi *respectable* que vous.

Qu'appelez-vous *respectable*, s'écria-t-elle avec humeur ? retournez au collège apprendre la valeur des termes.

Dans une petite dispute entre un gascon et son médecin, celui-ci se plaignit de n'avoir pas été satisfait entièrement. Il y a encore une visite qui n'est pas *payée*, disoit-il : vous me la devez. Ah ! docteur, répondit le cadédis, je vous l'ai bien *rendue* votre visite.

M. Brydone, dans son voyage de Sicile, raconte que l'hôtellerie qu'il occupoit à Palerme, étoit tenue par une Française assez bien de figure, mais d'une corpulence qui n'étoit pas médiocre. Il la complimenta sur ce qu'elle étoit fraîche et *grasse*. Ce dernier mot déplut à la dame. « Il est vrai, dit-elle » assez piquée, que je suis un peu en *embonpoint ;* mais je » ne suis pas si *grasse*. Pour parler notre langue comme il faut, » Monsieur, il faut dire *embonpoint ;* on ne dit pas *grasse*. Je » lui ai juré en la saluant jusqu'à terre, que ce mot seroit à ja» mais rayé de mon vocabulaire. »

***

Recherches et Observations sur les Eaux minérales de Néris, en Bourbonnais, département de l'Allier, par M. Boirot-Desserviers, docteur-médecin de la faculté de Montpellier, membre de la société de médecine-pratique de la même ville, de la société médicale d'émulation et de la société académique des sciences de Paris ; membre des sociétés de médecine de Lyon, Bordeaux, Toulouse, Tours, Nismes, Agen, et de plusieurs sociétés de médecine nationales et étrangères, inspecteur de l'établissement thermal de Néris (1).

Néris, qui n'est plus qu'un bourg, sur la route de Bourges à Clermont, étoit sous les Romains une grande ville. On y voit encore les restes assez bien conservés d'un amphithéâtre ; il y avoit de plus un temple dédié à Pallas, des casernes et un palais pour le gouverneur. « Au milieu de ces vastes ruines, témoins irrécusables de la barbarie des hommes, les eaux mi-

(1) Un volume in-8°. de 155 pages. Prix : 2 francs 50 centimes, à Paris, chez Ballard, imprimeur du Roi, rue J.-J.-Rousseau, n°. 8, et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois.

nérales de Néris, dit M. Boirot-Desserviers, n'ont pas changé de place, et le temps semble les avoir respectées pour dédommager ses habitans des malheurs qu'éprouvèrent leurs bons aïeux. »

Quatre ou cinq cents personnes s'y rendent annuellement de toutes les parties de la France. La saison s'ouvre le 20 mai, et se termine à la fin d'octobre. Par les soins de l'inspecteur-général, un vaste terrein couvert de ronces et de débris a été transformé en une promenade magnifique. Dans sa maison même se trouve salon de lecture, salle de billard, salon de compagnie et petite poste. Aux auberges, la dépense n'excède pas six francs par jour.

Les eaux minérales de Néris sourdent avec force et abondance dans un vaste bassin de forme ovale, et de deux cent vingt-six mètres de circonférence. Ce bassin est divisé en trois portions, et renferme quatre sources ou puits.

Après avoir parlé de l'analyse chimique des eaux de Néris et de leurs propriétés médicales, M. Boirot-Desserviers rapporte beaucoup de faits de pratique, qui constatent l'efficacité de ces eaux. Un sur-tout nous a frappé : « M[lle]. L...., âgée de dix-sept ans, d'une constitution nerveuse, eut un accès qui renversa ses bras sur ses reins et ses jambes sur ses cuisses. Conduite aux bains de Néris, il fallut, vu l'état d'infirmité où elle se trouvoit, que deux personnes l'y tinssent suspendue. Au dixième bain, les jambes se détachèrent des cuisses avec un craquement considérable, le même phénomène s'opéra dans les bras, mais ils étoient privés de force, et, pour ainsi dire, paralysés ; la douche générale, le bain de limon, la douche ascendante deux fois par jour, redonnèrent aux membres la force et le mouvement.... Elle partit au bout d'un mois et supporta l'hiver assez bien. Au printemps suivant, avec le secours des mêmes eaux la guérison fut complette. »

« Ce n'est guères qu'à partir du milieu du dernier siècle, dit M. Boirot-Desserviers, que l'on a fréquemment observé ce qu'on appelle vapeurs, maux de nerfs...... De nos jours, MM. Pinel, Esquirol et Louyer-Villermay ont dirigé leurs études et leurs observations sur cette classe de maladies. Ces trois médecins célèbres ont prouvé que l'influence de la douleur morale sur les sens et les organes abdominaux devoit être regardée comme une des circonstances les plus favorables au développement des maladies nerveuses ; aussi les années épouvantables de la terreur, les malheurs de la guerre, la division des esprits, les dénonciations odieuses et les destitutions injustes, ont singulièrement multiplié ce genre de maladie. »

Revenons aux antiquités de Néris. Feu M. Baraillon, médecin, leur a consacré un volume. Il avoit été précédé par un curé, nommé Renaud. « Ce bon et respectable pasteur, dit M. Boirot-Desserviers, étoit doué de beaucoup d'esprit et

d'un génie observateur. Il est le premier parmi les modernes, qui ait ouvert la route de l'histoire dans un pays dédaigné et même inconnu. »

Mme. Rondel, mère de famille, qui a déjà élevé plusieurs enfans de personnes aisées, outre les siens, desireroit en prendre de nouveau en pension, qui commenceroient à marcher seuls; elle en auroit le plus grand soin pour la nourriture et l'entretien. Elle demeure au premier, dans une maison en bon air, entre cour et jardins, rue St.-Dominique, n°. 48, au Gros-Caillou, près l'esplanade des Invalides.

MODES.

Le blanc est, pour les chapeaux, la couleur la plus à la mode. On porte en outre du rose, du lilas et quelquefois du jaune. Il est rare de voir des chapeaux tout lilas; mais fort souvent le lilas est employé comme garniture, et ici, par garniture, il faut non seulement entendre les rubans, mais même les fleurs. Peu de fleurs sont idéales pour l'espèce, mais beaucoup pour la couleur; on teint, par exemple, dans ce moment, des grappes de baguenaudier en lilas; et, ce qui est remarquable, le lilas lui-même n'est point en faveur. On porte encore des tulipes. Plusieurs modistes font un mélange de coquelicots et d'épis verts. Quelques chapeaux de paille blanche ont, autour de la forme, et pour unique garniture, une guirlande de roses simples et de petites tulipes entremêlées. Un ornement commun aux chapeaux de paille blanche et aux chapeaux de paille jaune, est, sur le côté, une écharpe, qui forme une très-grosse cocarde.

Malgré la grande vogue des étoffes blanches pour pantalons, plusieurs tailleurs en font en coutil de coton gris-ardoise, vert-d'eau, feuille-morte.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1650.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1650.)



Chapeau de paille. Robe à Corsage plissé tout autour.

N°. 30. (Vingt-unième Année.) 31 Mai 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re^. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LE SALON.

Nous ne quittons pas le Musée. Cette constance doit plaire à nos abonnées. C'est un hommage leur rendre que de leur parler longuement d'ouvrages dont une grande partie fut inspirée par elles et qui sont l'honneur de la France.

Il y a des fleurs et des fruits, de M. Berjon, de Lyon. Les fruits et les fleurs font envie, et je ne crois pas que l'on puisse rien présenter de plus frais et de plus vrai. C'est du Vandaël et du Vanspaendonk.

Ces deux derniers peintres, dont le talent est depuis longtemps fameux, ont exposé des vases et des corbeilles ravissantes.

Il y a dans un coin, bien haut, un portrait de M. Picard, de l'Académie Française. Je ne sais pas qui l'a peint et quel est le mérite de l'ouvrage, mais je sais bien qu'il y a dans les traits, la pose et la mise, une grande ressemblance. L'auteur des *Marionnettes* est là perché, au haut du grand escalier comme pour voir passer les curieux et pour prendre des notes sur quelque nouveau sujet de comédie.

Nous lui recommandons le *samedi*. C'est le beau jour, le jour par excellence. Le vendredi est le jour des *amateurs*. On

ne fait qu'une demi-toilette. Le samedi est le jour des élégans, et toutes les parures sont brillantes, toutes les voiles sont dehors.

Ce jour là, les promeneuses regardent un moment les tableaux, et tout le reste du temps elles se regardent entre elles. Le chapeau à plumes critique le chapeau à fleurs. La robe à guimpe déchire la robe ouverte. Les schalls carrés tirent à boulets rouges sur les schalls longs. C'est un combat perpétuel et des censures fort divertissantes.

On fait assaut de lorgnons et de lorgnettes. On a au doigt des pierres montées divinement. Tantôt on parle avec une volubilité extrême. Tantôt on garde un silence expressif. On lève au ciel des yeux pleins de flamme, ou bien on abaisse vers la terre des regards mélancoliques, on se livre à toutes sortes de simagrées et puis on finit par bâiller avec une grâce parfaite.

Le samedi la place du Louvre est pleine de voitures, de cabriolets, de calèches, de berlines, de bogueys, de tilburys et de guigues. Il faut, s'il arrive quelques piétons, qu'ils aient une grande adresse pour se faufiler au milieu des roues et des dangers.

Heureux concours, noble tribut payé aux arts, combien le jeune peintre qui, de son atelier et lorsqu'il en est encore à couvrir sa toile, voit déjà la foule qui se pressera un jour devant ses groupes et ses portiques, combien, dis-je, le peintre doit sentir son imagination s'élever et son génie s'accroître, quels efforts il doit faire pour donner à ses travaux cette touche profonde et sentie qui émeut et force l'attention, pour imprimer à ses tableaux ce caractère qui les fait sortir de la ligne, et fixe près d'eux les flots de ce peuple volage. . . .

Reprenons haleine après cette tirade et arrêtons-nous un peu devant cette petite composition. C'est *Daphnis et Chloé*, de M. Hersent. Quelle ingénuïté, quel intérêt tendre, quel charme dans toute cette scène. Cela repose les yeux et les idées. C'est un tableau qu'on voudroit avoir chez soi et qu'on ne se lasseroit point de regarder.

On parle de listes que l'on prépare pour les acquisitions. On a cité déjà deux tableaux de Drolling, père; tableaux qui sont des *chefs-d'œuvre*. On peut le dire, l'artiste est mort. Ces deux objets précieux sont sur la liste de la maison du Roi.

Il y aura des acquisitions pour monseigneur le duc de Berry et pour monseigneur le duc d'Orléans. Les ministres viendront à leur tour.

Tout cela doit transporter les artistes et nous devons nous attendre à avoir encore dans deux ans une exposition magnifique.

La Cryptographie, ou *l'Art d'écrire sous le secret*, mis à la portée de tout le monde, applicable à tous les idiômes, et dégagé des combinaisons, des chiffres et des caractères particuliers qui en rendent la pratique obscure, longue et sujette à erreurs.

In-4°. avec planches. Prix : 2 francs 50 centimes, et, par la poste, 3 francs; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30; et Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

Les premières tentatives que l'auteur fit pour trouver le moyen qu'il publie, datent de quinze ans; il sollicitoit alors une place d'élève aux relations extérieures. « Si ce moyen, dit-il, ne semble pas digne de couvrir de son voile impénétrable les importantes pensées du ministère, il pourra défendre contre *l'indiscrétion*, les spéculations de l'intérêt, les doux épanchemens de l'amitié et les tendres sentimens de l'amour. »

Le dernier numéro du *Mercure de France*, contenoit un *Eloge de la Pomme de Terre ;* dédié à la Société royale et centrale d'Agriculture.

L'auteur, *M. J. P. Brès*, nous paroît avoir heureusement décrit les propriétés de cette plante.

. . cuite sans apprêt, fumante dans ma main,
Sous sa cuirasse d'or, elle entr'ouvre son sein.
Dans ces banquets pompeux, où la truffe embaumée
Vient remplir à grands frais la perdrix parfumée,
La pomme des guérets, par un art merveilleux,
Eveille de Crassus l'appétit orgueilleux,
Quand, sous ses jolis doigts, l'adroite ménagère,
Pétrit avec le sucre une pâte légère.
. . . .
. . . .
Trop long-temps méprisé, cet heureux tubercule
Nous voila trop long-temps sa brillante fécule;

Mais le fer la déchire, et l'eau sait y chercher
Ce trésor que les dieux y voulurent cacher. . .
Et devant ce bienfait qu'offre une main divine,
L'homme voit pour jamais fuir l'affreuse famine.

LE JURY.

Tout le monde rêve ; j'ai cet avantage comme un autre. Je rêvais donc que j'étais chef d'un Jury qui devait juger les artistes et artisans de toute espèce. Chacun d'eux comparaissait à son tour devant nous, exposait ses titres et recevait l'éloge ou le blâme suivant qu'il le méritait.

Le premier admis en notre présence, était un homme de lettres, inventeur du genre mélodramatique, romantique et mélancolique, il fut condamné à relire trois fois ses ouvrages. Son avocat ayant demandé une diminution de peine, elle fut commuée en deux mois de prison.

A l'homme de lettres, succéda un peintre auxquels les sujets gracieux faisaient horreur, et qui n'avait jamais représenté dans ses tableaux, que des meurtres, des assauts, des climats glacés et des villes en cendres ; le tribunal lui ordonna d'aller étudier l'Endymion de Girodet, la Didon de Guérin, le Zéphir qui se balance de Prud'hon, etc. etc., et de substituer le blanc au noir dans ses compositions, sous peine d'être réduit à faire des enseignes pour la province.

Ces deux Messieurs furent remplacés par un virtuose, qui demandait une récompense éclatante pour ses chefs-d'œuvre de musique. Le tout ayant été scrupuleusement examiné, il fut obligé de reporter à Vienne, ce qu'il avait pris à Mozart, et à Naples ce qu'il avait pillé chez Cimarosa.... Il est parti dans une voiture lourdement chargée et l'on prétend qu'il revient à pied, tant son bagage est léger !

Après celui-ci, nous eûmes à examiner : le chapelier qui a remplacé la mode des chapeaux à trois cornes par celle des chapeaux ronds, il fut mentionné honorablement.

« Le tailleur qui a substitué le pantalon aux culottes, il obtint des suffrages très-flatteurs.

« L'artiste qui a inventé les bretelles élastiques, et la couturière qui a supprimé les poches ; les voix furent partagées à leur égard.

Le Jury que j'avais l'honneur de présider, était un peu fati-

gué, je proposai de suspendre la séance, mais un incident s'y opposa. Un membre s'étant levé précipitamment pour ramasser le gant d'une jolie lingère qui venait solliciter un brevet d'invention pour le point-à-jour, marcha avec sa botte ferrée sur le pied de son voisin. Celui-ci le repoussa si vivement sur le coin d'une console (notez que c'étaient deux jurés imberbes) qu'il manqua de l'estropier. Aussitôt grand débat entre eux, et grande colère contre les bottiers qui ferraient les hommes comme les chevaux , et contre les tapissiers qui employaient partout les formes anguleuses au lieu de formes rondes.

Ils furent admonestés sans désemparer et invités, les premiers, à faire des chaussures moins chères et plus légères ; les seconds à fabriquer des meubles d'un goût aussi antique, mais d'une forme plus commode. La jolie lingère, qui, par parenthèse, obtint la pratique de tous les membres du tribunal, joignit son avis au nôtre, et prétendit qu'elle était bien plus heureuse autrefois dans sa couchette de bois peint , que dans le beau lit en tombeau dont on lui a fait présent, et contre lequel elle se meurtrit les bras et les jambes ... L'appétit vient en mangeant et l'envie de juger en jugeant ; pendant que nous étions en train, nous expédiâmes encore maint et maint artiste, sans pouvoir nous accorder d'une manière absolue sur leur mérite. L'un trouvait qu'on faisait les maisons trop hautes, l'autre les voitures trop basses ; ainsi ce qui plaisait à celui-ci, était blamé par celui-là ; heureusement l'heure du dîner approchait. On se mit à table ; en la quittant, on se rendit à l'Opéra. Voyez quel est le pouvoir d'un bon repas et d'un joli ballet ! Nos opinions jusques là divisées, se réunissent, et il est décidé à l'unanimité que si quelques arts déclinent, si d'autres restent stationnaires, il en est deux qui ont atteint la perfection et qui honorent le siècle, celui de bien danser et celui de bien vivre.

* * * *

M. Guillaume, libraire, rue Hautefeuille, n°. 14, vient de donner une édition des *Contes des Fées*, par Perrault, qui ne coûte, pour Paris, que 75 centimes, et un franc pour la province.

Ainsi, destinés aux enfans, ces Contes pourront leur être abandonnés. Le volume renferme des gravures ; mais ce n'est point un livre de prix, une édition de luxe.

Du 1er au 25 juin doit paraître à Paris, le 1er volume du *Panorama d'Angleterre*, ou *Éphémérides Anglaises*, *Politiques*,

Littéraires et Philosophiques, publiées par M. Charles Malo, membre de plusieurs académies.

Ce volume qui sera in-8° et contiendra trois gravures et une planche de musique anglaise, coûtera aux souscripteurs 5 francs, et lors de la mise en vente 6 francs.

On souscrit à Paris, chez l'Editeur, rue de Vaugirard, n°. 61; et chez Plancher, libraire, rue Serpente, n°. 14.

On promet l'ouverture, avant quinze jours, des *Promenades Aériennes*. Le Pavillon sera surmonté d'un Phare qu'on appercevra de sept lieues.

LE SUCRE-D'ORGE.

J'étais fort jeune lorsque je vis jouer, pour la première fois, le *Roi-de-Cocagne*, comédie de Legrand. Je me souviens que je trouvais merveilleuse la scène où un seigneur de l'île de *Cocagne* apprend à un certain Guillot, nouvellement débarqué, que le pays est plein de friandises, que les palais eux-mêmes sont bâtis de *Confiture*.

« Morguenne ! Que j'allons manger d'architecture ! » s'écriait Guillot. On ajoutait :

« Et les murailles sont faites de *Sucre-d'Orge*. —
« Morgué, cela vient bian, car j'ai mal à la gorge, »

s'écriait encore Guillot.

Paris aujourd'hui a, sur ce point, quelque rapport avec le pays de *Cocagne*. Les rues, les ponts, les quais, les places sont bordés de paniers de *sucre-d'orge*, et jamais les maux de gorge ne furent plus fréquens.

Ils sont comme des buches, pour un sol, s'écriait, hier, près de moi, un petit garçon. Je me retournai : son hyperbole réussissait; car on achetait ses bâtons de sucre-d'orge.

Plus loin, un autre disait : *c'est comme des manches à balai*. Ces manches à balai étaient encore des batons de sucre-d'orge.

Un étranger qui ne se défierait pas de l'hyperbole, serait

sans doute, fort étonné, s'il entendait dire qu'à Paris, les petits garçons et les petites filles, mangent des *bûches* et des *manches-à-balai*, pour s'adoucir la gorge. On passerait tout au plus cela aux *Jongleurs Indiens* et à *Jacques de Falaise*.

J. P.

SOLEIL COUCHANT.

ROMANCE.

Soleil couchant, mieux que brillante aurore,
Du ménestrel inspire les chansons :
Rêves d'amour sont dans ses doux rayons,
Et vieux berger qui veut chanter encore,
Célèbre en son dernier chant
Soleil couchant.

Soleil couchant, charme du paysage,
Tes derniers feux vont dorer les créneaux
Où quelquefois, à travers les barreaux,
Jeune captive, à la fleur de son âge,
Suivit d'un œil languissant,
Soleil couchant.

Soleil couchant, à ta clarté mouvante,
L'Amour, souvent, alluma son flambeau ;
Pour éviter quelqu'obstacle nouveau,
Plus d'une fois, jeune et timide amante
Attendit en tressaillant,
Soleil couchant.

Soleil couchant, aux lieux de notre enfance,
Tes beaux rayons nous sont encor plus chers :

Combien de fois, sur des bords étrangers,
Le prisonnier, en pensant à la France,
A contemplé tristement
Soleil couchant.

M. le vicomte DE SULEAU.

MODES.

On voit le samedi, au Salon, beaucoup de plumes blanches sur des chapeaux de paille jaune. Ce sont les dames les plus élégantes qui portent les chapeaux les plus simples ; mais il y a au bas des robes un grand luxe de palmettes, ou de fleurs brodées, et de bouillons de mousseline claire. Souvent les bouillons sont séparés par des nervures de perkale ; et ces bouillons forment de grosses côtes : quelquefois, ce sont des piqûres qui font serpenter les bouillons ; quelquefois aussi, le dessin est un point d'Hongrie. Les fleurs qui parent les chapeaux, sont des fleurs des champs ou des roses. On voit des capotes d'organdie gauffrées comme les colerettes hollandaises. On porte encore des spencers de lévantine lilas ; ils ont des boutons d'étoffe jusques par-dessus l'épaule. Quelques dames font faire des robes presque aussi étroites du bas que du haut. (Voyez la gravure 1651). On porte des robes écossaises à trois volans, avec des capotes écossaises.

Beaucoup de personnes, dans cette saison surtout, font usage de la Pommade Végétale de Fortin, qui affermit et fait croître les cheveux : les contrefaçons, sous d'autres dénominations, ont contribué à en faire connoître l'efficacité. Elle se vend, à Paris, chez l'auteur, rue Sainte-Anne, n°. 32. Le pot de quart coûte 6 francs. Il faut affranchir les lettres de demande.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1651.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1651.)



Colerette hollandaise. Robe sans ampleur du haut et du bas.

N°. 31. (Vingt-unième Année.) 5 Juin 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 4 Juin 1817.

Mademoiselle Mars.

Dans le temps nous consacrâmes un article à Madame Catalani, la perle de l'Opéra-Buffa Nous en devons bien un à mademoiselle Mars, la perle du *Théâtre-Français*, qui est le premier de tous les théâtres du monde.

C'est une chose merveilleuse qu'une femme jeune et belle, qui saisit avec autant d'art tous les traits et toutes les nuances d'un caractère, toutes les intentions d'un rôle, qui se plie à tous les tons, se joue de toutes les difficultés, dit parfaitement les vers et parfaitement la prose, passe de l'ingénuité d'une étourdie à la gravité d'une épouse sensée, est tantôt mélancolique, tantôt gaie, fait la coquette et fait la prude, et toujours vous plaît, vous enchante par la réunion de tout ce qu'on peut souhaiter de plus aimable.

Ses manières sont toutes nobles ou gracieuses, sa voix toujours flatteuse et attachante, sa mise toujours fraîche et de bon goût.

En vérité, c'est une actrice délicieuse; plus on l'a vue, plus on veut la voir. Elle fait honneur au beau sexe, elle en fait à Paris, elle en fait à la France; car un talent d'une telle supériorité, dans quelque genre qu'il soit, honore toujours le pays qui l'a vu naître, la ville qui l'a formé.

Ce n'est pas ici engouement, c'est justice. Je ne suis ni en position, ni de caractère à m'enthousiasmer aisément. Je suis porté à

la censure plus qu'à la louange ; mais cette fois ma froideur s'anime et ma roideur baisse pavillon.

Le samedi 31 mai, M.lle Mars jouoit dans *le Tyran domestique*, de M. Alexandre Duval, et dans *les Jeux de l'Amour et du Hasard*, de Marivaux. Ce sont deux pièces d'une espèce bien différente, et l'actrice s'y montre dans des rôles qui n'ont rien de commun...... que le mérite qu'elle y déploie, le charme qu'elle y inspire et l'effet qu'elle y produit.

Ceux qui l'ont vue ne s'étonneront pas de ces éloges, fort à leur place d'ailleurs dans le Journal des Modes et des Dames, puisqu'ils sont donnés à une jolie femme et à une femme très-à-la-mode.

* *.

On trouve chez le sieur Bès, chimiste, rue de Grenelle-Saint-Honoré, nº 34, au premier, une poudre, dite *Absorbante*, fort utile aux dames qui travaillent en mousseline, en dentelle, en broderie. Cette poudre sèche la sueur.

Le même chimiste vend une eau pour enlever les taches de rouille, de fruit et d'encre. Une autre eau fait disparoître les taches d'huile, suif, beurre, cambouis et autres substances grasses. On peut l'employer sur toutes sortes d'étoffes de coton, de laine et de soie, sans les altérer.

POLITIQUE
ET
JEU D'ENFANT.

Je passais au Palais-Royal, j'étais avec une femme assez jolie, mais extrêmement babillarde et très-amie de la politique.

Moi, je ne peux pas souffrir la politique. Je trouve qu'il y a des gens qui sont chargés d'en faire, qui sont payés pour cela et à qui il faut en laisser le soin.

La dame et moi, nous étions en dispute là-dessus. Elle disait que si personne ne se mêlait des affaires publiques, cela serait le signe d'une indifférence criminelle et sujette aux plus grands dangers. . . . .

Personne.... Ce n'est pas cela.... Quelqu'un s'en *mêle* et la masse s'y *intéresse*, mais pourquoi, du fond de sa petite condition privée, vouloir gouverner les affaires ? Y peut-on quelque chose ? Non, sans doute.

Je parlais comme un oracle, mais ma belle dame était furieuse. Je voulus, pour la distraire, la conduire au Muséum. Impossible, elle me serrait le bras de manière à le meurtrir et je fus forcé d'entrer avec elle dans un cabinet de lecture.

Il y aurait là de quoi faire un tableau plaisant. On croirait être dans une salle de Chartreux. On ne parle que par signe, on s'assied, on se lève, on entre, on sort sans souffler un mot. Ma jeune politique même, malgré son ardeur causeuse, retenait sa langue, émue et ravie de se trouver dans le sanctuaire des nouvelles et au milieu de quarante *papiers* qui tous devaient extravaguer un peu plus ou un peu moins.

Nous les lûmes tous, l'un après l'autre, ou plutôt ce fut ma compagne qui les lut; moi, je dormais après avoir admiré ce vieux rentier, aux coudes percés, aux vertes lunettes, qui devorait les 20 colonnes du *Morning-Post.* A côté de lui était un élégant qui passait du Journal des Modes aux Petites-Affiches. Il cherchait dans le premier la forme des chapeaux ou la coupe des habits : choses essentielles; et dans le second un domestique sûr ou un cheval bien dressé : deux choses rares !

Un homme qui était rond, gros, gras, et qui avait l'air d'un vrai penseur, lisait et relisait le Mercure, à la page où sont les énigmes, et, ravi de sa perspicacité, il inscrivait à la marge avec un crayon le mot de la charade et du logogriphe.

Un étranger cherchait l'annonce des spectacles. Deux journaux indiquaient des pièces différentes pour un même théâtre. Cela mettait notre voyageur en un grand embarras. Mais je vis qu'il se déterminait pour le Chien Munito II, sur lequel il y avait unanimité dans les gazettes

J'aurais poussé mes remarques plus loin si le sommeil ne m'eût gâgné décidément.

Cependant ma jeune femme rassasiée de lecture et lasse de silence me prend par le bras, me reveille, m'entraîne et se met à disserter encore sur tout ce qu'elle vient de voir....

— Ah? disait elle, quelle mesure !

— Laquelle, je vous prie, et de quoi voulez-vous parler....

— Vous ne devinez pas?

— Non, en vérité.

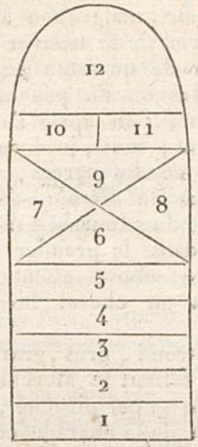
— Eh ! bien, c'est de la suspension de l'*habeus corpas*.

Je me mis à rire comme un fou. La dame en était toute offensée. — Qu'avez-vous ? Pourquoi ces éclats? — Ce n'est rien, seulement de grâce, appelez les choses par leur nom et si cela ne vous contrarie pas trop, dites : l'*habeas corpus*.... — *Corpus* ou *corpas*, qu'importe, la suspension n'en est pas moins prononcée....

J'étouffais, je me tenais les côtés. Mais cela ne pouvait durer ainsi. La galanterie me fit changer de propos et je m'arrêtai précisement en face de jeunes enfans qui jouaient à ce qu'on appelle dans mon pays le *Pied-Pourri* et ce qu'à Paris on nomme la *Marelle*.

Ce jeu est Egyptien. Il fut apporté à Marseille par les Phéniciens et il se répandit promptement dans les Gaules. Il tient des anciens hiérogliphes. Sa base consiste en une figure tracée

sur le sable, sur le sable du Palais-Royal, comme autrefois sur le sable du Nil. La voici :



Il y a douze cases, dont 4 en triangles comme les pyramides de Memphis, et une ceintrée.

Les 4 premières cases se comptent aujourd'hui par les numéros seulement; mais autrefois elles avoient des noms symboliques : *l'Elan*, *l'Espoir*, *l'Incertitude*, *la Crainte*.

La 5ᵉ case a toujours été celle du repos : on verra pourquoi.

La 6ᵉ et la 9ᵉ sont encore ce qu'elles étoient, l'équerre et la truelle; mais la 7ᵉ et la 8ᵉ ont des noms que je ne puis reconnoître pour antiques; c'est l'Italie moderne qui nous les aura donnés : Arlequin est au nº 7, et au nº 8 Colombine.

Les nºˢ 10 et 11 sont, pour leurs titres, d'origine française : on les nomme l'un *le Pâté chaud* et l'autre *la Salade*. C'est quelque petit gourmand qui aura été leur parrain.

Le 12ᵉ et dernier numéro s'appelle à présent *la Chaumière*. J'ai consulté grand nombre d'érudits, et je n'ai pu savoir quel étoit le nom Cophte ou sacré; aucun n'a su me répondre. Les ouvrages sur l'Egypte n'offrent point là-dessus d'éclaircissemens. J'ai vu des cartes de Philæ et d'Eléphantine; je n'y ai malheureusement rien trouvé qui fût dans le cas de lever mes doutes sur ce point important. Il faudra que j'aille moi-même à Appollinopolis pour tirer cela au clair.

En attendant, je vais poursuivre la description du jeu.

Quand la figure est régulièrement tracée, on se met à deux, à trois, quatre, et un plus grand nombre, tant qu'on veut. Les femmes y sont admises.

On prend dans sa main une petite pierre, et l'on tire au sort à qui commencera.

Une fois les rangs marqués, le premier lève un pied en l'air,

il jette sa pierre dans la case n° 1, et il va sur son autre pied chercher à faire sortir la pierre hors de la figure.

Si la pierre reste sur la raie, ou sort par les côtés, le joueur perd et un autre prend sa place.

Mais tant que la pierre sort par le centre, le joueur continue. Il poursuit sur un pied ses conquêtes du n° 1 aux n°s 2, 3, 4. Au n° 5, s'il y arrive, il peut poser les deux pieds par terre. (C'est la case du repos.)

Quand du n° 5 il passe au n° 6, il relève une de ses jambes et fait toujours sauter sa pierre jusques au dehors, par le bas.

Au n° 7, c'est comme au n° 6.

Au n° 8, il pose en arrivant ses deux pieds sur les cases 7 et 8.

A la case suivante, il pose successivement ses deux pieds en croix sur les n°s 7 et 8, 6 et 9.

De même, il pose ses deux pieds ouverts sur les n°s 10 et 11. Dans tous ces numéros, il est obligé de faire sauter sa pierre de la case supérieure à la case inférieure, du 11 au 10, du 10 au 9, et ainsi de suite; mais arrivé au n° 4, il faut que d'un seul coup il fasse sauter sa pierre hors du *hyérogliphe*.

Quand il est au n° 12, sa peine est finie, mais le plaisir est fini avec elle. Il sort alors par le ceintre et à reculons.

Ce jeu est l'image de la vie : on en sort de même par les talons, après y être entré plein de vigueur et d'espérance.

Pendant mes définitions et mes réflexions, ma belle dame bâilloit à son tour comme une bienheureuse. Quelle imagination en effet eût pu tenir à de pareilles explications !

Nous rentrâmes chez elle. Un bon dîner nous attendoit. Mais instruits par expérience et voulant éviter l'ennui que nous nous étions mutuellement donnés par nos contes, il fut convenu entre nous 1° qu'elle renonceroit à la politique; 2° que je ferois trève aux jeux d'enfans.

* *

L'Illusion, poëme, précédé du *Règne de la Terreur*, du *Voyage du Roi à Varennes*, d'*Hercule au Mont Œta*; suivi de *la Construction des Hôpitaux*, de *la Mort de Brunswick*, de *Charlemagne* et d'autres poésies; par M. Théveneau. (1)

Voici le début du poëme de l'Illusion :

Non, tu m'as dit souvent, pensif et solitaire,
Non, jamais le bonheur n'habita sur la terre :
J'étais riche, puissant, bon père, tendre époux!

---

(1) Un volume in-18 de 232 pages. Prix : 3 francs, et, port franc, 3 francs 50 centimes; à Paris, chez Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n. 14.

Mon or fit des ingrats ; mon crédit, des jaloux ;
Ma bonté, des méchans ; ma flamme, une infidèle,
Des malheureux enfin tu me vois le modèle ;
Tant d'affreux souvenirs renouvellent mes pleurs.

L'Auteur après avoir exposé à son ami qu'il a lui même langui dans les fers et vu la mort de près, lui dit :

L'Illusion nous reste, elle nous tend les bras ;
Vers son palais tous deux précipitons nos pas.
Je le sais comme toi ; déité mensongère,
Elle n'offre à nos vœux qu'une erreur passagère ;
Mais n'est-il pas bien doux de pouvoir au malheur
Dérober des momens promis à la douleur ?

. . . .

. . . .

En des climats sans nom, sur des mers inconnues,
Plane un vaste palais, balancé dans les nues :
L'Illusion y règne, et voit tous les mortels
D'un immortel encens parfumer ses autels.
Les flatteuses erreurs, les séduisans mensonges,
Bercés légèrement sur les ailes des songes,
D'un vol officieux, et la nuit et le jour,
Transportent les humains dans ce riant séjour.
Le malheureux y vole, et déjà l'infortune
A caché loin de lui sa présence inportune.
Le triple essaim des jeux, des plaisirs et des ris,
En bannit les chagrins, les pleurs et les soucis.
Impatient, vainqueur d'un immense intervalle,
J'entre, en fendant les flots d'une foule rivale.
Que vois-je ? Non ; d'argus les innombrables yeux
N'auraient pu lui suffire à contempler ces lieux :
Non jamais tout un lustre, écoulé dans les veilles,
Ne pourrait dignement chanter tant de merveilles.
Ce palais, rendez-vous de ce vaste univers,
Offre un peuple formé de cent peuples divers,
Où roulent confondus les sexes et les âges,
Et le riche et le pauvre, et les fous et les sages.
Sans admirer ni l'or, brillant de toutes parts,
Ni ces riches lambris décorés par les arts,
Tous, d'un desir égal, d'une égale vitesse
Volent au sanctuaire, où l'aimable déesse,
Sous un dais nuancé des plus vives couleurs,
Repose, mollement assise sur des fleurs.
Le peuple vers son trône en tumulte s'élance,
Il la voit et soudain règne un profond silence.

. . . .

. . . .

L'œil fixe, ivre d'amour, tout ce peuple à-la-fois
Reste sans mouvement sans haleine et sans voix.

La Déesse offre aux yeux éblouis un immense miroir.

Le spectateur s'y cherche ; et ravi d'y paraître,
Se voit, non tel qu'il est, mais tel qu'il desire être.

Un joueur passe le premier devant cette glace magique, puis une épouse abandonnée, un second Cromwel, un bâtard d'Apollon, une Coquette, un mourant.

. . . . Sa toux invétérée
Déchire à chaque effort, sa poitrine ulcérée.
Soudain sur son visage, où régnait la pâleur,
D'une santé trompeuse a brillé la couleur.
O surprise ! ô plaisir ! dans son âme ravie,
Pour longtems l'insensé croit renaître à la vie.
Mais tel que ces flambeaux qu'à leurs derniers instans
On voit lancer dans l'air des feux plus éclatans,
Il dispute au trépas quelques tristes journées,
Et meurt, en supputant ses futures années.

. . . .

. . . .

Tu le vois, cher Damis, de tant de malheureux,
Qu'aux pleurs a condamnés un destin rigoureux,
Les uns, de leurs beaux jours égayant leur pensée,
Ressaisissant enfin leur fortune passée,
Jouissent d'un bonheur né de leur souvenir ;
Les autres, s'élançant au sein de l'avenir,
Hâtent du tems tardif la lenteur importune,
Et savourent déjà leur précoce fortune.
Et de l'Illusion admire le pouvoir !
Quand au miroir magique ont cessait de se voir,
Des cerveaux ébranlés les fibres élastiques
Y répétaient encor ces scènes fantastiques.

. . . .

. . . .

M. Théveneau est plus connu comme mathématicien que comme poëte. On peut donc à-la-fois cultiver avec distinction les lettres et les sciences exactes.

Le dissinateur a pris pour sujet de la gravure qui précède le poëme de *l'Illusion*, une coquette aux dix lustres complets : un miroir lui donne, avec la fraîcheur du bel âge, les manières et le costume du jour. Cinq autres poëmes sont ornés de gravures, l'une, d'après Le Guide ; deux, d'après M. Lafitte, dessinateur du cabinet du Roi ; et deux appartiennent entièrement à M. Couché fils, graveur des six planches.

Le sieur H. Briard, parfumeur-distillateur, rue de la Grande-Truanderie, n° 6, vient de composer une eau de toilette, dite eau des *Rosières*, pour laquelle il a obtenu un brevet d'invention.

MODES.

Un chapeau de crêpe jaune avec des folettes pareilles, est un négligé très-distingué. Les chapeaux de paille d'Italie se portent très-grands ; on met dessus des plumes d'autruche blanches ; quelquefois on fait serpenter autour de la forme un ruban-gaze, couleur paille, et un ruban de satin blanc, entrelacés. Vert et bleu, ponceau, bleu et vert ; voilà les couleurs des étoffes écossaises que les modistes employent pour faire des chapeaux. Parmi les coquelicots et les bleuets, dont ces chapeaux sont ornés, se trouvent de l'herbe et des épis verts : les fleuristes imitent l'herbe avec des plumes teintes en vert. Quelques chapeaux de crêpe lilas sont garnis avec un large ruban vert tendre. Les écharpes de bourre de soie ne sont plus un ornement rare ; tantôt nos dames en font une cravatte, tantôt un sautoir, souvent une ceinture, quelquefois sautoir et ceinture. On porte des guêtres grises, comme les années précédentes, et, ce qui ne s'était pas encore vu, des robes de perkale écrue. Quelques robes blanches sont à manches étroites. Les manches ouvragées ont presque toutes des bouillons de mousseline, qui tantôt forment cercles, tantôt colonnes : quelquefois les bouillons serpentent, quelquefois aussi, au bas de chaque côte bouillonnée, il y a une garniture qui ressemble à un falbala.

Une étoffe nouvelle, pour pantalons, vient de paroître, c'est un casimir de coton $\frac{5}{8}$, à très-petites côtes, tissées dans l'étoffe ; il y en a en gris, en vert d'eau, vert olive, feuille morte. Nos tailleurs ont remarqué des Américains, qui portent des gilets à petits revers légèrement croisés, et à deux rangs de boutons de même étoffe ; ils se proposent de faire des gilets pareils.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1652.

La collection de *Merveilleuses* vient d'être augmentée d'un numéro ; c'est le 31e : il paroîtra le 20, au Bureau du *Journal des Dames.*

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.



Echarpe Ecossaise. Guêtres de Nankin.

N°. 32. (Vingt-unième Année.) 10 Juin 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong*, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 9 Juin 1817.

Les *reprises* sont à la mode ; depuis le plus grand jusqu'au plus petit, chaque théâtre a la sienne. *Fernand Cortez*, qui est devenu presque une nouveauté par les nombreux changemens que l'auteur y a faits, a surtout excité la plus vive curiosité, et tout promet à cet ouvrage une vogue de longue durée.

L'Opéra-Comique s'est également bien trouvé d'avoir reproduit *Lodoïska*, dont la musique est un chef-d'œuvre.

La Gaîté, qui avoit fructueusement exhumé son *Pied de Mouton*, a fait briller d'un nouveau lustre sa *Lampe Merveilleuse*.

La Barbe-Bleue procure de bonnes recettes au Cirque ; enfin, *le Château du Diable* est applaudi, après avoir été sifflé à la Porte-Saint-Martin.

Le Prisonnier de Newgate a obtenu du succès à l'Odéon ; les Dames y pleurent comme des Madeleines. Il n'est pas jusqu'au caissier qui ne verse des larmes, en songeant que ce drame attire peu de monde.

L'Auberge du Point du Jour n'a eu qu'une soirée d'existence au Vaudeville, qui espère être plus heureux avec la reprise de la parodie de *Fernand Cortez*, à laquelle on a ajouté quelques couplets de circonstance.

La parodie du ballet de Figaro a fait beaucoup rire aux Variétés. Les acteurs, par leurs gestes burlesques, ont une grande part à cet effet. Le prologue est un peu foible en couplets ; on n'a

guères remarqué que les deux suivans, chantés par une jeune fille qui consent à se charger d'un rôle de duègne :

Air : *Mon galoubet.*

Je le veux bien, (*bis*)
Je jouerai la caricature,
Pourvu que, ne déguisant rien,
Je ne gâte pas ma tournure,
Je ne grime pas ma figure,
Je le veux bien.

Je le veux bien, (*bis*)
Pour ce soir je me sacrifie;
Du costume je ne dis rien,
Pourvu que le public s'écrie :
« Que la duègne est jeune est jolie ! »
Je le veux bien.

*

LE BLANC D'ESPAGNE.

Nous faisons assez souvent l'éloge du rouge végétal. Il donne du vermillon aux joues de nos beautés fatiguées.

Aujourd'hui c'est le tour du blanc d'Espagne et des petits pieds de nos jolies femmes.

Les femmes les plus jolies, les plus élégantes, n'ont pas toujours des souliers de prunelle. Il y a des saisons et des jours où il est de bon goût d'avoir des souliers de peau.

Cette peau est fine et mince. Le quartier du soulier fait de faux plis et tombe. Cela blesse les pieds délicats et durcit l'épiderme. C'est de toute façon un très-grand désagrement : on ne savait comment y rémédier.

Une dame, grande observatrice et qui souffrait cruellement de l'inconvénient que je viens de signaler, ayant vu les danseuses de corde frotter de blanc d'Espagne la semelle et le dedans de leurs escarpins, a aussitôt adopté cette méthode et s'en est très-bien trouvée.

C'est, il y a deux ou trois mois, qu'elle a pris ce parti, et le premier juin, peu de personnes étaient encore dans sa confidence. Elle jouissait seule de sa découverte, elle ne cherchait point à faire des prosélytes, elle savait que ce qu'on vante est rarement accueilli. Il faut un hazard, une aventure pour faire apprécier les meilleures choses.

Cette circonstance est arrivée ; les jeunes amies ont remarqué ce qu'elles ont d'abord appellé une folie ; mais cette folie a été imitée, on en a reconnu les avantages, et aujourd'hui, dans la société de cette dame, l'usage du blanc d'Espagne est généralement reçu.

Avant de mettre ses souliers, on en fait frotter le bord inté-

rieur, on frotte aussi le talon de son bas, le tout légèrement. On s'arme ensuite du chausse-pied d'écaille, d'ivoire, d'ébène ou de corne, on tire le soulier gauche, puis le droit, ou si l'on veut le droit, puis le gauche (mais sans jamais les changer de pied), et l'on éprouve pendant la promenade les bienfaits des précautions que l'on a prises.

Si une belle veut aller sauter sur l'herbe ou danser sur la mousse, elle doit avant d'entreprendre ces sortes de jeux, toujours périlleux, plus ou moins, frotter la semelle de ses brodequins avec du blanc d'Espagne.

Quand on donne un bal en règle et qu'on a un salon trop ciré, il faut, pour éviter les chutes et autres accidens, avoir soin de faire écraser dans l'antichambre des pains de blanc d'Espagne sur la poussière desquels les valseurs et les faiseurs de pirouettes vont préparer leurs *chaussons*.

C'est avec du blanc d'Espagne qu'on remet à neuf les vieux flambeaux de bouillote, qu'on dessine, sur la pièce de drap, ces merveilleux habits qui nous pincent aujourd'hui la taille; qu'on fait sur l'ardoise mille calculs pour mesurer la distance des comètes chevelues; ou qu'on trace sur la toile la première ébauche du portrait d'une maîtresse charmante.

Les plus charmantes maîtresses sont sujettes à être délaissées. Elles-mêmes souvent hélas! elles prennent les devans. Elles nous trompent au premier soupçon qu'elles ont d'être trahies. Les amours en ce siècle-ci sont malheureusement de part et d'autre fort exigeans, fort impatiens et de peu de durée. Les plus belles promesses s'oublient en un moment, et les sermens les plus doux, qu'on gravait autrefois sur l'airain, ont l'air à présent de n'être écrits qu'avec du blanc d'Espagne!

* *

MUSÉE ROYAL.

La 11e livraison de cet ouvrage vient de paraître; elle ne le cède pas aux dix premières.

Voici les Sujets et les Artistes:

L'Annonciation. — Peint par Horace Lomi dit Gentileschi,
Dessiné par Gianni,
Gravé par Bettelini,

Une jeune Femme étudiant sur la mandoline.—Peint par Gérard Terburg,
Dessiné par Charles Chasselat,
Gravé par Audouin.

Une Prairie arrosée par une Rivière. — Peint par Paul Potter,
Dessiné par Marchais,
Gravé à l'eau forte par Pauquet et Fortier,
Terminé par Duparc.

Un Centaure. — Figure antique, d'un Artiste dont le nom ne nous est pas connu,
Dessiné par Valois,
Gravé par Girardet.

On souscrit à Paris, chez l'Editeur, rue Neuve-des-Mathurins,

n°. 20, Chaussée-d'Antin. Chaque cahier coûte 48 francs, et, avant la lettre, 96 francs.

M. Landon, Peintre de S. A. R. Mgr. le duc de Berry, Membre de la Légion-d'Honneur, Conservateur des Tableaux des Musées Royaux, et Correspondant de l'Institut, vient de mettre au jour, la deuxième livraison du *Salon de* 1817. Cette livraison contient onze gravures au trait.

Les Oracles Sibyllins, ou la suite des Souvenirs Prophétiques, ornés de gravures; par Mlle. M. A. Le Normand, auteur de *La Sybille au tombeau de Louis XVI.* (1)

Mademoiselle Le Normand compte parmi ses adeptes beaucoup de personnes d'un rang élevé.

« Sept fois heureux, dit-elle, ceux qui naissent dans une condition obscure! Ils passent leur vie, inconnus à un monde qu'ils ignorent, et reçoivent avec résignation les plaisirs comme les amertumes. Ah! de combien de tourmens sont au contraire la proie ces hommes qui, par leur naissance et leur fortune, se voient exposés aux regards du public! Ils trouvent dans tous ceux qui les connoissent, des juges inexorables de leurs actions; et les censures sévères dont ils sont l'objet, ne sont pas les moindres de leurs tourmens. »

Réponse de Duvigneul, marchand de cachemires, rue des Colonnes, n°. 7, à la plainte en calomnie portée contre lui par G. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. Prix: 50 centimes, à Paris, chez Delaunay, libraire, galerie de bois, au Palais-Royal.

Il s'agit de cachemires dans cette brochure, et, que nos dames y prennent garde, M. G. n'est pas le seul mauvais payeur que M. Duvigneul signale.

---

(1) Un volume in-8°. de 528 pages; prix 7 francs 50 centimes, et, port franc, 9 francs 50 centimes; à Paris; chez l'auteur, rue de Tournon, n°. 5, faubourg St-Germain; et à son magasin de librairie, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice, n°. 1. Les exemplaires sur papier vélin se payent le double.

L'ATTENTE.

ROMANCE.

Depuis une heure je l'attends ;
Conçoit-il mon impatience !
A-t-il compté tous les instans
Qui s'écoulent dans notre absence ?
Comment peut-on le retenir
Si long-tems loin de ce qu'il aime ?
Ah ! si j'en juge par moi-même,
Qu'il doit souffrir ?

Comme moi, tout l'attend ici :
J'ai pris la parure qu'il aime ;
Voici son livre favori ;
Ces fleurs, je les tiens de lui-même.
Ce siège qui le recevoit,
A mes yeux encor le retrace ;
Et c'est là que seroit sa place,
S'il arrivoit.

Mais, pour occuper ses loisirs,
Mon cœur, privé de jouissances,
S'entoure en vain de souvenirs,
En vain se berce d'espérances ;
Dans ces soins même il se déplaît.
Ah ! pour ceux que la peine accable,
Le souvenir le plus aimable
N'est qu'un regret.

L'attendre et puis le regretter,
Voilà quelle est mon existence ;
Faut-il, quand tout vient m'agiter,
Qu'il m'afflige par son absence ?
Du mal qu'il me fait aujourd'hui,
Ah ! ce n'est pas moi qui l'accuse ;
J'ai besoin qu'il ait une excuse,
Bien plus que lui.

Mais dans la crainte et dans l'espoir,
Le tems également s'avance ;
Voici la nuit, et de le voir
Chaque instant m'ôte l'espérance.

N'importe ; j'ai beau m'assurer
Qu'il ne peut plus vers moi se rendre,
Il m'est encor doux de l'attendre,
Sans l'espérer.

M. Campenon.

Cette romance se trouve, avec quelques autres poésies, à la suite de *la Maison des Champs*, poëme, par M. Campenon, membre de l'Institut (Académie Française), dont la troisième édition (1) vient de paroître.

Traité du Choix des Livres, par Gabriel Peignot. (2)

Depuis 1802, M. Peignot a publié sur la Bibliographie cinq ouvrages (8 volumes in-8°, Paris, Renouard), qui ont eu du succès ; on peut donc avoir confiance à ce Traité, qui est le résultat de lectures immenses.

Formey, secrétaire de l'Académie des Sciences de Berlin, donna en 1746, des conseils *pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie :* son ouvrage a vieilli. En 1785 et années suivantes, une société d'hommes de lettres publia en 156 volumes in-18, à Paris, une *Bibliothèque universelle des Dames* ; mais trop étendue pour certaines parties, cette collection est incomplète pour d'autres. L'annonce de l'ouvrage de M. Peignot doit donc intéresser nos abonnées. C'est un livre à consulter, soit que l'on veuille se composer une collection choisie, ou réduire celle que l'on possède à ce que la littérature offre de meilleur.

Attentif à recueillir tout ce qui peut piquer la curiosité de ses lecteurs, M. Peignot fait d'abord connoître les ouvrages pour lesquels des hommes célèbres de tous les tems ont marqué de la prédilection. Cette seule partie de son traité occupe 175 pages ; nous allons en extraire ce que nous croyons plus particulièrement convenir à ce Journal.

Charles-Quint étoit passionné pour *Thucydide*.

Henri IV avoit un goût particulier pour les *Hommes Illustres de Plutarque*.

Le livre favori du vicomte de Turenne étoit *Quinte-Curce*.

Christine, Reine de Suède, faisoit beaucoup de cas de *Martial*, de *Catulle*, de *Sénèque-le-Tragique* et de *Lucain*.

---

(1) Un volume in-18 de 213 pages, précédé d'une gravure. Prix, 3 francs, et, port franc, 3 francs 50 centimes, à Paris, chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois.

(2) Un volume in-8°. Prix : 4 francs, et, port franc, 4 francs 75 centimes, à Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arts.

Pierre Corneille aimoit beaucoup *Tacite*, *Tite-Live* et *Lucain*.

Ménage regardoit *Plutarque* comme l'auteur le plus essentiel.

Antoine Arnauld faisoit ses délices de *Cicéron*.

La Fontaine s'attacha d'abord à *Malherbe*, puis à *Horace*, *Virgile*, *Térence*, *Quintilien*, et leur fit succéder *Rabelais*, *l'Arioste*, *Boccace* et *le Tasse*; plus tard, il fit de *Platon* sa lecture habituelle.

Jean Racine savoit presque par cœur, à l'âge de 16 à 17 ans, *Sophocle* et *Euripide*, texte grec, et avoit déjà chargé d'apostilles les marges du texte grec de *Platon* et de *Plutarque*.

Saint-Evremond disoit de *Don Quichotte*, que c'étoit un livre qu'il pouvoit lire toute sa vie sans en être dégoûté.

Bossuet, consulté sur celui de tous les ouvrages qu'il voudroit avoir faits, répondit : les *Lettres Provinciales*.

Boileau disoit au P. Bouhours : « Mon père, lisez les *Provinciales*, et croyez-moi, ne lisons point d'autres livres ».

Voltaire assure que les meilleures comédies de Molière n'ont pas plus de sel que les premières *Provinciales*, et que Bossuet n'a rien de plus éloquent que les dernières.

Charles XII, étant à Bender, lisoit beaucoup de tragédies dans ses longs loisirs. Celle qui l'avoit le plus frappé, et qui lui plaisoit davantage, étoit le *Mithridate* de Racine, dont le caractère est si élevé.

Jean-Jacques Rousseau faisoit, dès son bas âge, sa lecture favorite des *Vies de Plutarque*.

Parmi les romans, Catherine II, Impératrice de Russie, choisissoit ceux de Le Sage. Elle aimoit le *Plutarque* d'Amyot, le *Tacite* d'Amelot de la Houssaie, et *Montaigne*. « Je suis une Gauloise, disoit-elle au prince de Ligne, je n'entends que le vieux français. »

Le prince de Ligne étoit passionné pour *Montaigne*.

Grosley vivoit habituellement avec *Erasme*, *Rabelais*, *Montaigne*, et les auteurs de la *Satyre ménippée*.

M. Peignot parle, à la fin de son Traité, des soins que demande une bibliothèque; de la classification des livres, de leur format, et même de la reliure. Il rapporte au tems de François Ier, l'usage qui commence à renaître de graver ou de peindre des ornemens sur les tranches, et cite comme un ouvrier fort habile pour les reliures en vélin blanc et à paysages sur les tranches, M. Noël, relieur à Besançon.

Les Promenades Aériennes du Jardin Beaujon seront ouvertes le 17 de ce mois.

LL. AA. RR Mgr. le Duc de Berri et Madame la Duchesse de Berri ont visité le 3, cet établissement. Le surlendemain, *Madame*, Duchesse d'Angoulême s'y est rendue incognito, accompagnée de son auguste époux et de Mgr. le Duc de Berri.

ENIGME.

Mon teint, jadis blanc comme neige,
Est jaune aujourd'hui comme un coing.
Je suis rond, j'ai deux bouts : après cela, dirai-je,
Que je suis un bâton ? Il n'en est pas besoin.
Un bâton, direz-vous ! — Oui, mais bâton qu'on aime,
Bâton d'une douceur extrême,
Bâton que vos enfans recherchent avec soin....
Vous ne devinez pas ! sans plus longue harangue,
Puisqu'à tous mes discours vous ne comprenez rien,
Mettez-moi sur votre langue,
Avant de *la jeter au chien.*

B.

MODES.

On fait quelques capotes écossaises avec de larges rubans cousus, et beaucoup de chapeaux avec de la gaze de laine : en place de ruche, c'est souvent un tulle en biais qui orne le bord de la passe. La rose du Japon est plus à la mode que la rose ordinaire. Les fleurs des champs, notamment les coquelicots, se montent quelquefois en cordon. Il y a des chapeaux de paille d'Italie si fins, qu'ils coûtent jusqu'à mille francs; Madame Mure, rue Vivienne, en a vendu plusieurs de cette qualité. Presque toutes les robes de perkale sont plus ou moins bouillonnées. Bientôt on ne verra plus de volans qu'aux petites robes de toile.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1653.

Demain, paroîtra, au Bureau du Journal des Dames, le 8e numéro de la suite d'*Elégantes de la moyenne classe.* La *Merveilleuse*, N° 31, que nous avions annoncée, est en vente; et le 102e numéro du *Bon Genre* paroîtra le 20.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1653.)



Chapeau Bouillonné. Volans pareils à la Robe.

N°. 33. (Vingt-unième Année.) 15 Juin 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong*, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N°s.* 439 *à* 457.

LE MARCHAND DE BOIS.

Je ne viens pas, dans le Journal des Modes, parler de *bois flotté*, *bois de gravier*, *bois de compte* et de tous les bois mesquins dont on se sert pour nos cuisines ou nos salons.

Ces bois-là chauffent fort bien nos petites-maîtresses ; mais celles-ci, toujours ingrates, ne veulent pas en entendre parler. Ce sont les choses dont elles se servent le plus qu'elles estiment le moins.

Bois à faire des meubles, des voitures, des instrumens de musique ; voilà ce qui compose mon assortiment. C'est en Asie, en Afrique et dans les deux Amériques que je suis allé faire mes provisions.

Mon magasin est en bois d'acajou, à colonnes cannelées et sculptées, le parquet est *acajou franc* à veines, à gerbes ; et les portes en *acajou bâtard*, qui est le plus estimé ; à cause des planches mouchetées et tachetées que l'on en peut tirer.

Rien de plus facile que de prendre connaissance de mes richesses.

Voici d'abord le *bois à caillou* des Antilles avec lequel on construit des maisons d'une grande solidité. Ce bois est incorruptible.

Vient ensuite le *bois-violon*, de l'Isle de France, bois léger avec lequel *Paul* faisait ses petits instrumens pour faire danser *Virginie* sur le bord de la rivière des Pamplemousses.

Je ne dirai qu'un mot du *Seringat*, bois de la Guiane, qui porte une gomme dont on fait des vessies élastiques, employées aux mêmes usages que nos seringues.

Il y a le *bois satiné* qui, en effet, prend le poli jusqu'à briller ensuite comme du satin. Il croît sur les bords du golfe du Mexique et dans les Antilles. Notre prunier lui ressemble un peu ; ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois, *bois satiné d'Europe*. Mais le bois des Isles vaut mieux, il est étranger !

Bois sanglant... parce qu'il est rouge... c'est tout bonnement le bois de Campêche, avec lequel on fait de si belle teinture et de si bon vin.

Bois de Sainte-Lucie. Je dois avouer tout bas, que si cette espèce se trouve dans mon magasin c'est par fraude. Tout marchand doit tribut au charlatanisme. Je fais accroire aux gens qui ne sont pas connoisseurs, que ce bois vient de la fameuse isle Sainte-Lucie, mais c'est tout bonnement un arbre de Lorraine, qui pousse vivement autour du village de Sainte-Lucie et qui n'en est pas moins doublement précieux, par sa couleur et son odeur. Cet arbre est une espèce de cerisier dont on fait des étuis, des nécessaires et une foule d'objets de tabletterie,

Bois de rose. Il n'y a pas longtems qu'on sait d'où il nous vient. Les uns disaient qu'on l'apportait de Rhodes, d'autres de Chypre. Mais moi, je l'ai trouvé aux Canaries ; c'est-là sa veritable terre natale, et l'on ne se douterait pas à son aspect de l'empressement avec lequel il est recherché à Londres, à Paris et dans toutes les villes de luxe.

Bois de garou. On se sert de son écorce en médecine.

Bois de fer blanc de l'Isle Bourbon, avec lequel on fait des casserolles.

Bois de chandelle. On le coupe en longues lattes, qu'on allume par le bout et qui brûlent comme des torches.

Bois de colophane, pour l'archet de nos virtuoses.

Bois de dentelle, qui peut remplacer parfaitement le tulle et la malines.

Enfin *bois immortel*, qui traverse les siècles sans s'altérer et qui ne ressemble pas à certaines réputations de ce tems-ci.

* *

L'ATTENTE.

ROMANCE.

Il ne vient pas ! et toujours je l'attends :
Ma voix l'appelle, et mon cœur le souhaite ;
Le moindre bruit bouleverse mes sens ;
Au moindre son, mon oreille inquiète
Croit, mais en vain, distinguer ses accens ;
Et tous les soirs en pleurant je répète
Il ne vient pas !

Sans l'espérer je l'attends chaque soir,
Et chaque soir au lendemain j'aspire.
Que de momens écoulés sans le voir !
Que de momens écoulés sans le lire !
Je veux bannir un amour sans espoir :
Mais le pourrai-je ? Hélas ! je le desire
Sans l'espérer.

Je le verrai demain peut-être enfin :
Ce doux espoir dans l'ivresse me plonge ?
Que le tems pèse ! il volera demain ;
Mais jusque là quel sombre ennui me ronge !
La nuit s'avance. . . . Hélas ! jusqu'au matin
Dormons, dormons, puisque du moins en songe
Je le verrai.

Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Crémone, et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie; par A. L. Millin, Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut Royal dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Conservateur du Cabinet des Médailles, des Antiques et des Pierres Gravées de la Bibliothèque du Roi, etc. etc. (1)

« Je ne saurais exprimer, dit M. Millin, le charme que j'éprouve à reporter mon imagination sur des objets qui l'ont si vivement frappée, à reproduire à mes propres yeux, en traçant leur description, des lieux dont l'aspect a tant ému mon âme. Je n'ai jamais trouvé dans mes travaux d'occupations plus douces que celles auxquelles cet ouvrage m'entraîne; entouré de livres dictés par le génie ou par l'érudition, de gravures qui représentent de beaux sites, de somptueux édifices et des tableaux ou des sculptures des grands maîtres, des hommes célèbres et des monumens singuliers, j'exerce mon jugement sur les sujets les plus graves et les plus importans de l'histoire ancienne et du moyen âge, et j'applique mon esprit à tout ce que la littérature et les arts ont de plus séduisant; mes recherches ont pour but de détruire des traditions mensongères, et de fixer, autant qu'il est possible, les opinions sur des faits inexactement rapportés ou regardés comme incertains. »

Au surplus, M. Millin dit ce qu'il a vu, expose ce qu'il a étudié, avance ce qu'il croit ou ce qu'il présume, et n'a pas la prétention d'asservir le goût de ses lecteurs et de maîtriser leur opinion.

Milan a été la capitale de l'ancienne Lombardie; elle l'est encore de la nouvelle. On y compte près de cent cinquante mille habitans. « Ses rues populeuses, dit M. Millin, ses riches boutiques, le nombre des cafés élégans et très-éclairés, la forme et l'élévation des maisons, l'activité des habitans pour leurs

(1) Deux volumes in-8°. l'un de 392, l'autre de 371 pages, avec deux vignettes. Prix : 12 francs, et, port franc, 15 francs; à Paris, chez Wasermann, libraire, rue de Richelieu, n°. 54, et au bureau des Annales Encyclopédiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 11.

affaires et pour leurs plaisirs, lui donnent un grand rapport avec Paris, dont elle paraît être un tableau dans un cadre moins étendu.

« Le principal édifice est la Cathédrale dont la flèche éclatante et hardie se voit de tous les points de la ville. . . . . . .
La grande Place, qui est celle du dôme, est irrégulière dans ses formes et entourée de bâtimens mesquins ; elle ne donne entrée qu'à des rues étroites, et ne répond aucunement à la beauté de l'édifice qui s'élève à son extrémité.

« L'église, toute de marbre éclatant, avec ses crêtes brodées, dentelées, découpées, hérissées d'aiguilles fines et brillantes, supportées par de grêles piliers, et couvertes de statues, éblouit par sa magnificence, et frappe par sa singularité : cette prodigalité de détails, ce luxe d'ornemens ne sont pas aujourd'hui approuvés, et ne doivent pas être imités; mais malgré les arrêts sévères dictés par le goût, on ne peut s'empêcher d'admirer cette immense fabrique qu'on appelle la seconde merveille de l'Italie, et la huitième du monde.

« .... La richesse d'ornemens des murs, des pilastres, des aiguilles, ne se peut décrire; toutes les parties anguleuses sont comme brodées, festonnées, découpées à jour; toutes les parties lisses sont ornées de statues placées dans des niches, accompagnées de gracieux baldaquins, sur des consoles supportéees par des cariatides : on en fait monter le nombre à quatre mille quatre cents ; c'est un plaisir de voir cette forêt de marbre, ce peuple de statues.......

« En entrant dans ce temple, on est étonné de son étendue ; c'est en effet la plus grande église du monde, après St-Pierre de Rome. Elle n'a pas plus de longueur que celle de Florence, mais elle est plus large et plus haute. Enfin, c'est dans tous les points, un modèle du style que les Italiens appellent *tudesque*, et que nous nommons improprement *gothique*.

Les rues de quelques quartiers de Milan sont tortueuses et étroites ; plusieurs sont non-seulement alignées, mais très-larges ; celles-ci reçoivent le nom de *corsi*, cours, parce qu'on y fait les courses de chevaux et qu'on s'y promène à pied, principalement le dimanche, depuis la sortie de la messe jusqu'au dîner. Le jardin public n'est guère fréquenté que par la bourgeoisie.

On remarque dans une des cours de l'archevêché un édifice d'une forme singulière. C'est une écurie octogone, à plusieurs étages; une rampe tourne autour et conduit du rez-de-chaussée au premier étage, où l'on met les chevaux comme au rez-de-chaussée, et au second où sont les fourrages.

M. Millin alla passer une soirée au spectacle de *Girolamo*, le plus célèbre théâtre de marionnettes qu'il y ait actuellement en Italie. En France les marionnettes n'amusent que des enfans ; mais dans toutes les parties de l'Italie, on voit aux théâtres

où on les fait jouer des hommes de tous les rangs et de tous les âges.

« On y représente, dit notre voyageur, des tragédies, des comédies, des opéras, et même des ballets-pantomimes qui sont réellement extraordinaires pour la richesse des accessoires, la célérité des changemens de décorations et la singularité des métamorphoses. Les figures sont ordinairement fort petites; mais les fils sont disposés de manière qu'on leur fait exécuter tous les mouvemens possibles avec une prestesse étonnante : les pantomimes sont surtout d'un effet singulier.

« Au milieu des événemens les plus compliqués, des scènes les plus tragiques, intervient toujours le personnage comique du pays; à Naples, *Pulcinella;* dans les Etats Romain, Toscan, Vénitien, *Arlichino*; à Turin, *Gianduja*; à Milan, *Girolamo*, sont chargés de l'amusement du peuple : des deux derniers, l'un parle piémontais, l'autre lombard, et jamais ils ne font un mouvement, ou ne disent un mot que l'auditoire ne laisse échapper des éclats d'un franc et gros rire, qui prouvent le véritable plaisir qu'il prend à voir si bien agir et à entendre si spirituellement parler le représentant de son pays. Girolamo et Gianduja sont de bons et gros paysans avec des manières lourdes, un visage grotesque dont les traits se rapprochent beaucoup de ceux de *John Bull*, représentant du peuple dans les caricatures anglaises. Les bévues de ces personnages doivent toujours être singulières, amener des incidens piquans, des traits grossiers, mais d'une gaîté vive et naturelle : on diroit que Girolamo et Gianduja sont les amis de chacun des spectateurs; on peut s'amuser de leurs quiproquo, rire de leurs équivoques souvent un peu libres; mais malheur à qui les tourneroit en ridicule, ou paroîtroit les mépriser. Quelles que soient leurs aventures, elles doivent toujours finir d'une manière avantageuse pour eux et honorable pour leur caractère, et le dénoument doit mettre en évidence leur probité, qui n'a été compromise qu'en apparence et pour l'amusement du public.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Bâton de Sucre d'Orge.*

L'ORAGE.

Les femmes les plus raisonnables sont éperdues au premier coup de tonnerre. Elles baissent les persiennes, ferment les croi-

sées, tirent les rideaux, se cachent la figure, se roulent sur les canapés.

On a vu pendant l'orage des réconciliations se faire et des haines s'éteindre, des mariages se conclure et de vieux créanciers s'acquitter. Quand la voix d'en haut parle, toutes les oreilles sont attentives. Les oiseaux cessent de chanter, les chevaux de hennir, et les hommes eux-mêmes, au milieu des batailles, malgré leur rage et leur fureur, ont par fois été arrêtés par les ouragans et les tempêtes. Les plus braves, frappés d'une terreur secrette, cessoient de brandir leur épée, la honte du meurtre suivoit cette réflexion soudaine, la pitié circuloit au milieu des légions et la paix étoit signée à la clarté des feux célestes.

Les orages qu'en des cas pareils il faut bénir, sont maudits souvent par les époux parisiens. Une ondée ruine dix mille toilettes. Aux Tuileries, aux premières gouttes de pluie, on voit les petites-maîtresses regagner leur voiture, les bourgeoises se jeter sous les arbres, les maris courir de tous côtés. L'un va chercher des souliers, l'autre fait une tente avec des chaises. Celui-ci plie le schall et le met sous son habit; celui-là qui est petit de taille, marche sur la pointe du pied en élevant le parapluie au-dessus de la tête de sa femme qui est grande: il faut préserver le chapeau neuf et les plumes follettes.

Cependant la grêle rend toutes les mesures inutiles. On ne sait où aller et que devenir. L'heure du dîner sonne, on entre chez Véry. De la table on passe au spectacle, car il faut renoncer au Boulevard. Toute la parure est confondue, on revient chez soi en lambeaux, déformé, déconfit, et il n'est pas rare qu'un coup de vent, un grain, un orage, coûte cent louis, de compte fait, à un mari.

Quand le baromètre va à la tempête, le physicien apprête ses instrumens, le peintre saisit ses pinceaux. Mais le mari qui ne peut déterminer sa femme à rester à la maison et qui va courir le monde avec elle, prévoit le danger, ne peut parer à tous les accidens, et peste cent fois contre sa destinée...... s'il n'a pas d'ailleurs la philosophie de son état.

*****.

Nous venons de recevoir le prospectus d'une *Chronique Languedocienne.*

Au lieu d'être, suivant l'usage, l'écho des journaux de Paris, l'éditeur de cette Chronique promet qu'on y trouvera des aperçus sur l'état politique et moral du Languedoc; l'examen des ouvrages qui y paroîtront; un exposé des travaux de ses

différentes académies; une relation succincte des procès les plus intéressans; des articles scientifiques et littéraires; quelques pièces fugitives; des observations sur les monumens antiques de cette province; une revue générale de ses usages, et du caractère de ses habitans.

Douze cahiers de 32 pages in-8°, par année. Prix : 12 francs. On souscrit à Nismes, chez Gaude fils, imprimeur-libraire, grande rue.

MODES.

Pendant quelques mois les chapeaux ont été moins évasés; aujourd'hui c'est à-peu-près comme dans le temps où l'on trouvoit la mode exagérée. Les deux tiers des chapeaux sont de paille. Outre la paille jaune et la paille blanche, il y a des pailles de fantaisie : les chapeaux de cette dernière espèce de paille, ou plutôt de ce mêlange de paille et de soie, se bordent d'un large ruban, cousu à plat, tandis qu'on met un tulle ou un ruban plissé sur le bord des autres. Les chapeaux de paille blanche se doublent quelquefois en rose, souvent en jaune serin. On voit encore des chapeaux tout jaunes. Quoiqu'on porte des fleurs de plusieurs sortes, les plumes, sur-tout les plumes folettes, sont toujours à la mode. Le jasmin entre dans presque tous les bouquets à la jardinière, on y voit aussi du géranium. Quelques modistes ont fait faire avec du jasmin, des boules de la forme de celles de l'hortensia ; on en met cinq de couleurs différentes sur un chapeau. Sur les capotes de perkale écrue il y a quelquefois un bouquet de roses boîteuses, moitié écrues moitié couleur de rose. Bientôt on ne verra plus que des bouillons au bas des robes. Tantôt ce sont des crevés ovales, comme ceux qui sortent des taillades espagnoles, tantôt des bouffettes rondes, d'énormes coulisses bouillonnées, ou des piqûres, qui prennent depuis le genou jusqu'au coude-pied.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1654 et 1655.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1654.)



Robe à Cœur et à Pélerine.

(1655.)



Chapeau de paille d'Italie. Voile à l'anglaise.

N°. 34. (Vingt-unième Année.) 20 Juin 1817.

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong*, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 19 Juin 1817.

La Veille des Noces, petite comédie jouée à la Gaîté, est une assez jolie *reminiscence* des *Jeux de l'Amour et du Hazard*.

Mlle. ***, donnée deux ou trois fois au Vaudeville, est une copie *certifiée conforme* de *l'Heureuse Erreur* de *Patrat*.

Quant au *Complot Domestique*, représenté à l'Odéon, c'est au contraire une comédie fort *originale*, pour ne pas dire bizarre.

Tous les théâtres répètent des pièces pour célébrer l'heureux événement attendu pour les premiers jours de juillet. On verra auparavant *Daniel dans la Fosse aux Lions* à la Porte Saint-Martin, *les Arrêts Bourgeois* au Vaudeville, et *Asinus Asinum Fricat*, aux Variétés. On y met, dit-on, aux prises deux précepteurs qui discutent avec beaucoup de véhémence sur Voltaire et Rousseau, qu'ils n'ont point lu. Cette scène peut être fort plaisante.

*

LE MARI MALADE.

Quel bonheur pour une femme sage, d'avoir son mari à soigner !

Quand Monsieur se porte bien, il court, il fréquente les spectacles et ne dit pas où il va.

Quand il souffre, quand une fiévre, un accident, ou quelqu'autre chose l'a mis sur les dents, il est toujours à la maison, il est souple, obéissant, et l'on en fait tout ce qu'on veut.

J'ai connu une dame (je crois l'avoir dit déjà,) qui sitôt qu'elle appercevoit un peu d'humeur dans l'esprit de son mari, lui faisoit prendre médecine et le rendoit bientôt dispos et gai. A peine guéri, l'époux, comme un oiseau, prenoit la volée, et c'étoit le prix que la dame recevoit de ses attentions.

Ma femme plus prudente ne me tire pas sitôt de peine. Elle me dorlotte et me domine dans mes temps de mal-aise, et elle fait si bien son compte, que je me crois longtemps malade encore après que j'ai recouvré la santé.

Les dîners fins se changent en dîners simples et modestes. A la moindre migraine on me prêche la sobriété.

Trop de lumière fatigue la vue, on réduit le nombre de quinquets et de bougies. Plus je me plains, plus l'obscurité augmente, et ce que je perds d'un côté je le gagne de l'autre. Mes maladies sont des économies.

Au lieu de truffes si chères et si échauffantes, ma femme me donne des choufleurs et des pruneaux ; non des pruneaux de Tours, en panier, fourrés et savoureux, mais des pruneaux en sac, pruneaux secs, pruneaux de provision et qui sont comme des balles de plomb quand on les avale.

Au lieu d'un verre de Madère sec le matin à jeun, elle me réveille avec un verre de petit-lait, et le soir pour remplacer le punch, on me donne de la tisanne.

Il n'est plus question des *baignoires* de l'Opéra ou de Feydeau.

On me plonge dans des baignoires plus réelles, remplies d'une eau tiède, battue, et teinte du suc de mille herbes émolliantes.

Adieu les bals et les parties de cheval, adieu les soupers d'amis et les repas de corps. Ma femme me fait la lecture dans quelque livre bien sérieux et bien grave qui me procure incessamment les douceurs d'un sommeil léthargique.

Voilà ce qu'aiment les femmes honnêtes, les épouses dévouées. C'est quand vous êtes réduits à cet état qu'elles vous tiennent et vous gouvernent.

Elles ne seroient peut-être pas fâchées de vous avoir brillans de verve et de santé, mais cela est impossible. Dès qu'un mari sent ses forces il s'échappe et on ne le revoit plus. Pour en jouir, il faut donc qu'il soit pris par quelque gros rhume ou catharre, fluxion ou colique. On juge par tous ces détails qu'une bonne et tendre femme doit, par vertu, souhaiter ou du moins ne pas craindre, que son mari se casse bras et jambes, afin d'en être un peu la maîtresse et d'avoir le plaisir de le voir auprès d'elle pendant quelques jours.

FÉLIX **.

Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Crémone, et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie; par A. L. Millin, Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut Royal dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Conservateur du Cabinet des Médailles, des Antiques et des Pierres Gravées de la Bibliothèque du Roi, etc. etc. (1)

SECOND ARTICLE.

Le nombre des volumes imprimés de la bibliothèque Ambrosienne de Milan est de cent quarante mille; celui des manuscrits de plus de quinze mille. « Il y en a, dit M. Millin, qui sont seulement précieux pour les érudits; d'autres sont intéressans, même pour des amateurs que la simple curiosité attire. Tel est un Virgile commenté par Servius, parce que Pétrarque y a joint des notes de sa main. Non seulement ces remarques sont ingénieuses; mais Pétrarque à voulu, pour ainsi dire, confier à un écrivain qui lui étoit cher, consigner sur un livre dont il faisait ses délices, les événemens qui l'affectaient, les sentimens auxquels son âme douce et tendre se plaisait à s'abandonner; il y marque l'époque où ce manuscrit si précieux lui a été volé, celle où par un extrême bonheur il lui a été restitué; il indique la perte qu'il a faite de plusieurs amis, avec la date des jours où ces tristes nouvelles lui sont parvenues. Toujours il exprime des regrets touchans, une noble douleur; mais c'est surtout le passage dans lequel il parle de la mort de Laure que les yeux cherchent avec une juste avidité. »

En passant en revue les peintres Milanais, M. Millin a occasion de parler d'un genre capricieux, devenu hors d'usage, et dans lequel excellèrent Bernardino Lanini, Giov. da Monte et Giuseppe Arcimboldi. Ce genre consistait à peindre des figures qui ne laissaient voir de loin que des traits d'hommes ou de femmes, mais qui de près étaient composés de tous les détails qui appartenaient à l'objet matériel que le peintre avait voulu représenter sous des traits allégoriques. Ainsi Flore et Vertumne n'étaient plus qu'un mélange de fleurs et de fruits; l'agriculture, un composé de tous les instrumens aratoires; et la chimie un bizarre assemblage de tous les vases et les ustensiles culinaires. Plusieurs tableaux de ce genre ont été exposés l'hiver dernier, chez un marchand de curiosités, boulevard Montmartre, en face du passage des Panoramas.

---

(1) Deux volumes in-8°. l'un de 392, l'autre de 371 pages, avec deux vignettes. Prix : 12 francs, et, port franc, 15 francs; à Paris, chez Wasermann, libraire, rue de Richelieu, n°. 54, et au bureau des Annales Encyclopédiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 11.

Après avoir fait l'éloge de l'ordre savant des Bénédictins, M. Millin parle des Bernardins qui, dans les environs de Milan, ont converti des terrains sablonneux et des marécages en bosquets et en prairies artificielles. « Il n'y a pas de pays, dit-il, où l'art des irrigations soit aussi bien entendu; l'eau y est tellement ménagée sur un sol parfaitement nivelé, que toutes les parties sont successivement arrosées et couvertes d'un voile léger et fluide d'eau courante qui nourrit la racine des herbes, et défend même le sol de la gelée, à moins que le froid ne soit excessif. Il y a de ces prairies que l'on fauche six fois par an.

« Pour ces arrosages il faut former des réservoirs, qu'on appelle *Fontanili*. Celui qui a trouvé de l'eau à une profondeur peu considérable, peut creuser et former un petit canal pour la conduire à son champ; les propriétaires des terrains intermédiaires sont obligés de lui en vendre la portion qui est nécessaire pour la construction de son canal. Tous les cas sont prévus et réglés par des loix particulières. »

Le fromage que nous nommons *Parmesan*, parce que le principal commerce s'en fait à Parme, vient de Lodi. Les gras pâturages, artificiellement arrosés, qui entourent cette ville, en fournissent le lait. Ce fromage a une dureté qui le rend très-propre à être rapé. « Les Romains, dit M. Millin, avaient porté sur la manipulation des fromages un soin particulier, et il paraît que ce sont eux qui ont transmis leurs procédés aux habitans des Gaules. Ces procédés se sont perpétués dans l'Italie, où le fromage est la nourriture d'un grand nombre d'individus. . . . . En quelque état que soit le beurre, on ne peut guère décider d'où il vient, tandis que le fromage de chaque pays a un caractère particulier, malgré ses nombreuses variétés: ainsi, quoique la nature du lait ait dans sa qualité une grande influence, la manipulation en a encore davantage; et elle paraît tellement locale, que chaque espèce de fromage est très-difficile, en réunissant les mêmes élémens et les mêmes circonstances, à contrefaire et à imiter.

« Plus on avance vers l'Orient, en suivant le cours du Pô, plus la terre devient fertile; les prairies s'étendent, et Cérès abandonne à Pan une partie de son empire. On récolte cependant encore beaucoup de grains, mais les champs qui les produisent semblent être semés entre les prairies pour rendre les campagnes de cette partie de la Lombardie encore plus belles par la variété des nuances du riche tapis qui les couvre et par la variété des produits du sol. »

Louis Carrache a décoré la cathédrale de Plaisance de plusieurs peintures à fresque. « Ces fresques, dit M. Millin, sont le premier ouvrage remarquable de ce genre que le voyageur trouve en Italie, et il est étonné de la grandeur de la composition, de l'immensité de l'ouvrage; elles le préparent à voir les chefs-d'œuvre qui l'attendent à Parme, à Florence, et surtout à Rome. »

Le palais ducal est bâti en briques comme tout le reste de la ville. Près de ce palais est une vaste enceinte, dans laquelle il y a des rues pour des boutiques de toute espèce. Les marchands s'y installent à des époques fixées et pour un tems déterminé.

« Les champs du Plaisantin, dit notre voyageur, sont bien cultivés ; le froment et le maïs y croissent en abondance, ainsi que beaucoup de plantes légumineuses. La vigne suspendue à des arbres donne de l'agrément à la route et contribue à la richesse du pays. Les villageoises ont un costume pittoresque, un air vif, et sont en général jolies : l'air de contentement qui règne sur les visages annonce l'heureux état du pays. Une route large et plantée de beaux arbres conduit en ligne droite jusqu'à Parme, dont on découvre de loin les hauts clochers. »

LES FLEURS,

IDYLLE.

Enfin, je vous retrouve, aimable solitude,
Bosquets mystérieux, grottes, réduits charmans;
Je fuis, j'échappe au monde, à son inquiétude.
Je viens vous consacrer de rapides momens.
Soyez mes seuls abris et mes seuls confidens;
Embellissez pour moi les heures de l'étude;
A qui voudrois-je offrir mes vœux et mon encens?
Seroit-ce à l'amitié? Mais hélas on publie
Que l'amitié n'est qu'un vain nom.
Seroit-ce à cet enfant, qui, d'une main hardie,
Menace la sagesse et bannit la raison?
Non, dût-il se venger, dût-il troubler ma vie,
L'amour n'aura de moi, ni soupir, ni chanson.
Hâtons-nous, il est tems de gagner la prairie.

La diligente aurore, au teint frais et vermeil,
A versé dans nos champs ses larmes amoureuses,
Et sur un char de feu j'aperçois le soleil
Qui dore des rochers les cimes orgueilleuses.
La nature s'éveille et reprend ses couleurs.
Sur son sein rafraichi, vous naissez, tendres fleurs :
Dans les plis d'un bouton, vos grâces resserrées,
Croissent avec le jour.... Quels parfums! Quel éclat!
D'un vert, ami des yeux, vos tiges sont parées;
De l'écharpe d'Iris, vos feuilles diaprées,
Ont le fragile émail, le tissu délicat;
Comme elle, au dieu du jour, vous devez la naissance;
Comme elle, vous brillez d'un rayon emprunté,
Comme elle, vous n'avez qu'un moment d'existence...
Et tel est, parmi nous, le sort de la beauté.

Jaloux de se montrer à mon œil enchanté,
Le muguet, le pavot, la superbe amarante,
La renoncule éblouissante,
Me charment tour à tour par leur variété.
Cessez de vous cacher, timides violettes;
Sous cet humble gazon qui vous dérobe aux yeux,
Ah! malgré vous, un parfum précieux,
A l'odorat charmé, décèle vos retraites.
Pourquoi, modestes Fleurs, voiler vos agrémens?
Avez-vous craint pour vos charmes naissans,
Et le souffle impur de l'envie,
Et le venin de ses serpens?
L'homme seul ressent leur furie.
Violette, sortez de votre obscurité;
Ah! venez effacer la tulipe brillante;
Qu'importe son éclat? Vous êtes plus touchante.
Elle peint la richesse, et vous, la volupté.
Que j'aime de ces lieux le calme et le silence!
Que mon cœur a besoin d'un asile écarté!

Des humains, je fuis la présence...
Ils n'ont pas, belles Fleurs, votre simplicité.
N'ayant point leurs défauts, vous ignorez leur peine.
Le crime et la douleur n'approchent point de vous;
Vous ne ressentez point les tourmens de la haine...
Ah! combien votre sort est doux!
A vivre deux matins, par le sort condamnées,
N'accusez point le ciel, roses trop fortunées;
N'enviez rien aux mortels insensés;
Las bien souvent de nos longues années,
Nous calculons les jours, et vous en jouissez...

Vous, mirthes dangereux, l'honneur de ce parterre
Qu'ombragent à l'envi vos festons immortels,
Vous, qu'Amour de sa main cultiva dans Cithère,
Vous, dont la tige meurtrière,
A fourni son carquois des traits les plus cruels;
Vous enfin de tout tems consacrés à sa mère,
Qui décorez son dais, parfumez ses autels,
Et couronnez dans les bras du mystère,
Le front efféminé des aveugles mortels,
Coupables arbrisseaux, craignez seuls ma colere...
Disparoissez... Mille autres, en ce jour
Partageront mes soins et mon amour.
Leur innocence doit me plaire.

Ce frais jasmin, dont la blancheur
Par le lys, à peine effacée,
Est l'image de la candeur,
Reviendra peindre à ma pensée
Une vertu chère à mon cœur.
Mais quoi! je le sens qui soupire;
Vœu téméraire! Vains sermens!...
Non, non, beaux mirtes que j'admire,
Vous êtes l'arbre des amans,
Ma main ne sauroit vous détruire.
Pourquoi de votre aspect craindrois-je les douceurs?
Dans ces solitaires asyles,
J'ai le cœur et l'esprit également tranquilles;
Je dors paisiblement, à l'ombre de vos Fleurs.
Demeurez, et croissez à l'abri des orages,
Toujours fleuris et toujours verts;
Unis à ces jasmins, soutenez leurs feuillages;
Et moi, fuyant l'amour, craignant ses faux hommages,
Je viendrai, sous vos doux ombrages,
Cacher ma rêverie et soupirer mes vers.

Mlle. M***.

OUVRAGE NOUVEAU.

Esquisse d'un Tableau général des Connoissances humaines, par le docteur Faure. In plano. Prix : 2 francs 50 centimes, et, par la poste, 2 francs 75 centimes; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

MODES.

On porte beaucoup moins de paille blanche que l'année dernière; mais les chapeaux de paille jaune sont en très-grand nombre, et les lingères vendent beaucoup de capotes de perkale. Quelquefois les ruches qui garnissent ces capotes sont faites d'une perkale découpée et sans ourlet; souvent ce sont deux, trois, quatre bandes d'organdie festonnées, que l'on plisse à gros plis. Les lingères vendent aussi des capotes de mousseline, brodées à œillets, avec un transparent rose. Toutes ces capotes sont très-grandes; on les attache avec deux bandes de perkale, quelquefois avec deux rubans de soie, qui se nouent sous le menton. Les modistes mettent aussi des ruches au haut

de la passe de leurs capotes et sur le bord ; elles en ont d'écossaises et d'un vert clair. A côté d'une capote de couleurs douces, comme lilas et vert d'eau, vous en voyez quelquefois de couleurs tranchantes, réunies, par exemple, gros jaune, gros vert et ponceau : pour faire ces dernières, on se sert de rubans que l'on rapproche : le besoin de cacher les coutures a fait imaginer d'appliquer une tresse de paille, puis on en a cousu deux, trois. Aujourd'hui huit ou dix tresses et davantage sont un ornement qui s'adapte à toutes sortes de passes. Parmi les fleurs de jardin, qui sont à la mode, il faut comprendre les roses couleur de chair, et parmi celles des champs, la mauve et une très-petite fleur bleu de ciel, à cinq feuilles, que les modistes appellent pensez-à-moi. Ordinairement les chapeaux et les capotes s'évasent. Pour varier, quelques modistes font des capotes à passe longue, toute droite. Au haut du corsage des robes, en place d'une coulisse imperceptible, c'est quelquefois un bouillon de la grosseur du pouce (voyez la gravure 1656). Lorsque les manches sont à côtes, les bouillons qui forment ces côtes sont d'une grosseur énorme ; et le bas de la robe est encore plus ridicule. Imaginez un matelas large de huit ou dix pouces, et épais de trois doigts, ou des sillons de la grosseur du bras ; la dernière mode est de les faire serpenter (par la gravure 1640, on peut voir quelle roideur cette espèce de garniture donne aux robes). Il n'y a plus d'entre deux à jour, ou brodés, et presque plus de remplis. Les volans sont très-petits (voyez la gravure 1656;) souvent on les festonne en rouge, en bleu, en jaune paille ; et, outre cela, on brode une palmette ou un demi-moulinet sur chaque feston. Quelquefois, pour servir de tête à un volant, les couturières passent une gance ronde dans une coulisse. Chose plus remarquable : trois, six, neuf gances forment quelquefois l'unique garniture du bas d'une robe, comme, les années précédentes, pareil nombre de remplis.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1656.

Le n°. 9 d'*Elégantes de la moyenne classe* vient de paroître au Bureau du Journal des Dames ; le n°. 10 paroîtra le 25.

Ce même jour, seront expédiées aux souscripteurs, les gravures de *Meubles* 447 et 448. La première de ces planches contient deux draperies, l'une d'alcove, l'autre de croisée; et la seconde, un lit.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1656.)



Corsage garni comme le bas de la Robe.

N°. 35. (Vingt-unième Année.) 25 Juin 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LA PROMENADE EN BATEAU.

Je n'aime point les parties projettées d'avance. Le plaisir s'use en préparatifs et quand on part il n'est plus de voyage.

J'ai un peu de superstition (comme toutes les âmes tendres) et je crains toujours, quand j'arrange une chose, qu'elle ne réussise pas, justement parce que je l'ai arrangée.

J'ai pour principe de ne point faire naître les circonstances ; c'est trop difficile, et les forces humaines n'y peuvent suffire. Heureux, si l'on peut les voir, les saisir, en profiter, c'est là où tend toute mon étude et le but de toute ma science.

Je rentrais paisiblement à mon logis. J'allois y retrouver ma femme. Un petit dîner de ménage m'attendoit. Le tête à tête a chaque jour un nouveau charme entre deux époux bien assortis. L'un prend un livre, l'autre lit la gazette. On finit le repas sans se parler. On passe ensuite dans le salon. On prend son café en se communiquant ses réflexions, la femme se met sur le canapé et le mari sur une bergère, ils s'endorment tous deux et font une espèce de méridienne. On les reveille quand la chaleur du jour est tombée et alors il vont faire un tour au boulevard de Gand pour *prendre le frais*......

Mais hier, pendant que je marchais tout pensif dans la rue de la Paix, une calèche vient au grand trot et le cocher se tue de dire gare. Je lève la tête et je reconnois dans la voiture un banquier de mes bons amis.

Qu'il est doux d'avoir pour amis des banquiers ! Ils roulent sur l'or, tout chez eux respire l'opulence, c'est le fruit de leurs soins assidus, ils savent parfaitement en jouir. Sérieux quand ils sont à leur cabinet, ils s'en dédommagent quand l'heure des affaires est passée. Le matin grands calculateurs et le soir joyeux philosophes, ils ont résolu le problême, et chez eux l'agréable se joint à l'utile.

— Eh ! c'est toi....

— Oui, c'est moi....

— Tu es seul ?

— Je vas trouver ma femme.

— Allons y tous les deux, monte à côté de moi...

— Volontiers, tu dîneras avec nous.

— C'est vous qui dînerez avec moi.

— Comment cela ?

— J'ai du monde, là bas, à la campagne. Je veux vous y emmener, ce sont tous gens de votre connoissance, gens aimables, bons vivans, poëtes badins, femmes jolies, vous completterez la fête et . . . . plus on est de fous plus on rit. . . .

— Il n'y a rien à repliquer à cela. Allons chercher ma femme.

Les femmes sont toujours prêtes quand il s'agit de courses en calèche et de fêtes champêtres. Elles sont folles, en général, des chevaux et des bois, de la verdure et des rivières. Or, il y avoit de tout cela chez notre banquier. Nous regardâmes un peu mes gravures pour donner à ma douce moitié le tems de faire un peu de toilette. Elle fut habillée en un moment et se trouva belle comme un ange.

Toutes les fois que le corset et la robe d'une dame vont bien, que son chapeau sied à sa figure, on est sûr qu'elle vous fait bonne mine et que la conversation ne languira point. Cela donne une assurance qui influe sur tout le reste du jour; et un mari qui veut que sa moitié soit constamment de bonne humeur doit lui laisser choisir une bonne modiste. Cela coûte un peu plus, mais on ne se fait pas d'idée des agrémens que l'on en retire.

Jamais madame ne boude, jamais elle ne gronde, et vraiment on y trouve des avantages que l'on ne sauroit trop payer.

Toutes les dispositions étant faites, nous montons dans le leste équipage et en trente minutes nous arrivons sur le bord de la Seine, dans une position délicieuse, sous des arbres frais et majestueux. On nous accueille de la manière la plus affectueuse. Le dîner qui bientôt est servi, égaye les esprits, anime le propos, chacun raconte en mangeant son anecdote et l'on ressent cette je ne sais quelle liberté qu'on ne peut avoir qu'à la campagne. Il n'y a pas de volonté qui tienne, à la ville on garde toujours un peu le décorum ; mais aux champs,

on s'abandonne, on se livre, on se confie, la gêne est consignée aux barrières et la joie pûre est dans tous les cœurs.

En sortant de table, les jeunes gens coururent au jeu de bagues, d'autres à l'escarpolette, de doux amans se perdirent entre les saules et les peupliers, des enfans les suivoient en folâtrant et sans nuire à leur entretien, ils empêchoient du moins les petites calomnies des jaloux.

Ma femme apperçut un canot. Elle est née sur les bords de la Manche, et la vue des agrès de marine la transporte d'aise, elle ne peut et ne veut point s'en défendre. Elle descendit vers la petite embarcation. Nous la suivîmes, le maître de céans, un jeune colonel et moi. Aucune autre dame ne voulut d'abord entrer dans la barque. Nous fîmes donc un voyage d'essai. Mais quand on nous eut vu naviguer, quand on eut été témoin de l'adresse du colonel à manier nos avirons, tout le monde voulut goûter du bateau. C'étoit à qui seroit des nôtres. Une jeune veuve put seule être admise. Notre banquier galant lui céda sa place et nous voguâmes tous les quatre sur le fleuve tranquille, par une soirée divine, sous un ciel pur, et entre des rivages enchantés.

On ne croiroit pas qu'à une ou deux lieues de Paris on pût jouir d'un pareil calme. Toute cette ville si tumultueuse avoit disparu pour nous. Nous nous laissions aller au cours de l'eau, nous passions au milieu de petits îlots fleuris; des baigneurs étoient dans le lointain, nous les évitâmes par un détour et nous nous lançames sous le pont de Neuilly. C'est un admirable monument. Il faut être dessous pour le bien connoître. Nos dames parlèrent à l'écho sous l'arche du milieu et ce fut une chose bien curieuse. La nymphe ne perd pas une syllabe et les sons peuvent se repeter jusqu'à 22 fois, quand on les prononce d'une voix bien claire et bien nette.

Nous avions emmené un petit mousse avec nous; il prit les rames pour remonter le courant quand nous fûmes à Villiers. Notre voyage fut charmant. La nuit étoit presque venue; un léger vent *ridoit la face de l'onde*; le front du ciel commençoit à se parer d'étoiles, et j'aurois de quoi faire ici une description toute romantique. Mais je laisse cela à nos gentils professeurs: je ne suis pas poète, mais historien. La poésie vit d'images, mais l'histoire vit de réflexions.

Je ne puis rapporter toutes les belles sentences que nous débitâmes en chemin. Ma femme, qui est déjà ordinairement assez sentimentale, l'étoit bien davantage encore, portée ainsi mollement sur un fleuve magnifique. Quant au colonel, ce n'étoit plus ces gaîtés d'avant-postes, qu'on pardonne, à terre, à ses fines moustaches; il tenoit des discours tout-à-fait platoniques, on auroit dit un sage du Portique ou de l'Académie. La jeune veuve en étoit toute émerveillée; elle ne souffloit parole, de peur de l'interrompre, mais l'expression de ses yeux et son silence même parloient éloquemment pour elle.

La promenade finit à notre grand regret. Nous abordâmes, aux applaudissemens de toute la compagnie accourue pour nous recevoir. On tira un feu d'artifice qui se multiplioit sur les vagues, et qui fit un effet merveilleux; puis l'heure de la retraite sonna, chacun regagna sa maison. Mais ma femme et moi, nous ne pensons plus qu'au fleuve et au petit canot; nous voulons absolument avoir un château sur les bords de la Seine, où nous irons durant tout l'été faire de longues promenades sur l'eau, avec des colonels et des veuves.

*****.

Mademoiselle de Luynes, nouvelle historique; par Mme de S.....y, auteur du *Duc de Lauzun*, de *Leodgard*, de Walheim, etc. etc. (1)

Le roman de Mme. *de Châteaubriand* a probablement donné l'idée de celui de Mlle. *de Luynes*, qui, mariée à M. de Verrue, piémontais, parut à la cour dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, fut adorée du Souverain Victor-Amédée, et essaya plusieurs fois de s'arracher aux séductions de l'amour et de l'ambition. « Beaucoup de femmes, dit Mme. de S.....y, ont résisté qui ont moins combattu. »

Une gravure orne ce volume. Le dessinateur a choisi le moment qui suivit un évanouissement de Mme. de Verrue. Il y avoit beaucoup de fleurs dans l'appartement, et c'étoit un jour d'assemblée : comme il eût fallu déplacer des banquettes pour ouvrir les fenêtres, M. de Savoie, qui étoit accouru, ordonna aux gardes-du-corps de service d'enfoncer les carreaux.

On va publier à Bordeaux une nouvelle feuille littéraire, intitulée : *La Ruche d'Aquitaine*; il en paroîtra deux numéros par mois.

A Madame la Comtesse Albrizzy, sur les Stances intitulés PARIGI.

» Sopra tutte evezzosa
» Più d'ogn'altra é festosa.

Nouvelle Sulpicie, ô Muse de Venise,
Favorite du Dieu des arts,
Lutèce vous admire en ses nobles remparts,
Où, comme la bonté, l'esprit vous divinise.
Ne la quittez plus dès ce jour
Pour votre flottante patrie!
Des vierges de Pallas, Lutèce est le séjour
Le culte de la gloire est son idolâtrie :

(1) Un volume in-12 de 248 pages. Prix, 3 francs, et, 3 francs 50 centimes, port franc; à Paris, chez Rosa, libraire, grande cour du Palais-Royal, au cabinet littéraire.

N'y recevez-vous point le parfum des mortels ?
Où vous portez vos pas, vous trouvez des autels,
Sans doute, et la cité que protège Amphytrite
Maudit les murs Parisiens.
Mais fier de posséder votre brillant mérite,
Les Français ont pour vous des yeux Vénitiens,
Et le goût est cosmopolite.
Un jeune prétendant au laurier de Daphné
Voulut, pour essayer sa poétique veine,
Vous rimer un cicerone
Aimable indicateur des trésors de la Seine.
Mais sans les avoir vus, vous connaissez bien mieux,
L'art topographique des lieux,
Le tableau du monde où nous sommes
Et le caractère des hommes,
Dont votre adroit crayon historiant les traits
Au burin de Clio confia les portraits.
Encor si d'Atala le poëte sublime
Vous avait de Paris esquissé les attraits,
Comme il nous a décrit la route de Solyme !
Mais à votre départ, comme à votre retour,
Qui pourrait se flatter de diriger vos traces ?
D'Albrizzi, dont la voix charme, instruit tour à tour,
Je vois l'itinéraire indiqué par l'amour,
Du bosquet des neufs sœurs, au temple des trois grâces.

La Comtesse DE V***.

Hygiène oculaire, ou *Avis aux personnes dont les yeux sont foibles et d'une trop grande sensibilité* (avec de nouvelles considérations sur les causes de la myopie ou vue basse); par J.-H. Reveillé-Parise, docteur en médecine (1).

Ce petit ouvrage, qu'on ne doit pas confondre avec ceux qui ont été écrits sur le même sujet, a pour but de présenter d'une manière nette et précise tout ce qu'il importe de connoître pour conserver sa vue en bon état sans renoncer à ses travaux. S'il n'y a rien d'absolument neuf dans les importans préceptes qui y sont exposés, au moins sont-ils présentés d'une manière piquante et originale. Quant à la nouvelle théorie de l'auteur sur les causes de la vue basse, c'est aux physiciens et aux médecins à décider la question. Selon lui, ce vice de la vue ne se voit que chez les peuples très-civilisés; il tient à un état particulier de la sensibilité individuelle; enfin, dit-il, il y a mille à parier contre

(1) Un volume in-12 de 194 pages; prix : 2 francs 50 centimes, et, port franc, 3 francs; à Paris, chez l'auteur, rue Mazarine, n°. 57, et chez Méquignon-Marvis, libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 9.

un, qu'un myope n'est pas un sot. En général, le docteur Reveillé-Parise n'est pas favorable aux besicles à verres concaves, auxquels il attribue, non sans fondement, l'origine d'une foule de maux d'yeux. « Par quel étrange caprice, ajoute-t-il, a-t-on regardé comme de bon ton cé qu'autrefois on évitoit avec tant de soin, et qui passoit pour l'enseigne de la vieillesse? Une mode, en général, n'a pour but que de donner aux autres une idée avantageuse de nos qualités physiques, ou bien de cacher quelque défaut corporel; mais celle de porter des lunettes n'a pu être et ne sera jamais qu'une fantaisie ridicule ou une puérile vanité. Ce n'est pas parce qu'il y a beaucoup de myopes que les besicles se sont multipliées, c'est plutôt l'usage irréfléchi de celles-ci qui a produit tant de mauvaises vues.... Nos salons, nos promenades, nos spectacles et nos cafés sont remplis de gens dont le nez est sans cesse armé de ces dangereux auxiliaires.... Il en est qui ne portent ni verres convexes ni concaves: ils font usage de lunettes à verres plans qu'on appelle *conserves*, et croient ainsi fermement que leur vue est à l'abri de toute altération. Mais à quoi sert ce genre de lunettes? Si la vue est déjà affoiblie, elles ne remédient à rien; si elle est bonne, elles sont tout-à-fait inutiles: c'est vouloir, dans ce cas, ressembler à cet homme dispos et vigoureux, qui portoit des béquilles pour ménager ses jambes.... » Cependant, malgré le savoir et l'expérience du docteur, je lui prédis qu'il aura tort. C'est ou ce n'est pas la mode, voilà la loi suprême: ce qui n'ôte rien au mérite de son livre.

Paris, 19 juin 1817.

Au Rédacteur du Journal des Dames.

Dans le numéro de votre journal du 15 de ce mois, vous passez en revue les bois que le luxe a introduits dans l'usage domestique. Mais ces bois tant vantés et tant préconisés, au détriment de nos bois indigènes, méritent-ils réellement d'être substitués à tant d'autres arbres dont vous ne dites rien? Le charme, l'aune, le saule, le coudrier, l'érable et tous les bois blancs, ne sont-ils pas plus utiles aux arts? C'est ce que je ne me propose pas d'examiner ici: toutefois je demanderai la priorité, ou si vous voulez la préférence, en faveur de l'érable; son bois est si léger, sa couleur est si agréable, qu'il doit naturellement plaire aux dames; l'érable possède d'ailleurs d'autres qualités non moins précieuses: maniable et sonore, ce bois fournit de bons instrumens de musique, tels que piano, harpe, violon, guitarre; les plus élégans paniers de cabriolet, de phaéton, de casse-cou, de dormeuse, de voiture de campagne ou chaise d'amour, sont de bois d'érable. Son charbon, dont les dames espagnoles font usage pour entretenir la douce chaleur de leurs braseros, répand une odeur balsamique; sa finesse et sa combustibilité sont telles, que la poudre de chasse qu'en font préparer les belles Amazones de l'ancienne Ibérie, est supérieure à

toutes les autres poudres de petite guerre : on en augmente la force et la détonation, en ajoutant, d'après le procédé du docteur Baini, trois gros de chaux vive par livre de poudre.

Que dirai-je du bois de noyer ? Tout le monde ne sait-il pas que les meubles faits avec ce bois ne le cèdent en rien aux meubles d'acajou, qu'ils sont aussi agréablement jaspés, aussi diversement colorés, aussi élégamment parsemés de veines que l'arbre exotique? Mais ce que tout le monde ne sait peut-être pas, c'est que la racine de noyer, variée dans sa couleur, flexible dans toutes ses parties, légère comme l'acajou, est propre à plus d'un ouvrage d'agrément et d'utilité. On en fait des jeux d'échecs, des damiers, des boîtes, des chiffonnières, des tables de toilette et de voyage ; on en fait des pistolets et des carabines d'un travail si fini, si léger à la main, si agréable à l'œil, que ces armes n'ont pas de prix, surtout si des chevaliers les reçoivent des mains de leurs dames.

Le Béarnais.

L'ORAGE.

Mais quel vent chaud vient raser les sillons !
Quelle furie a soufflé sur la terre !
Où fuit ce pâtre ? Et d'où vient la poussière
Qui sous ses pieds roule en noirs tourbillons ?
Sous ces noyers, dont la feuille emportée
Tournoie en l'air, par les vents disputée,
Que vient chercher ce chasseur éperdu ?
Et dans la ferme, où l'effroi le devance,
Qui fait ainsi rentrer inattendu,
A demi plein, le char de l'abondance ?

O de l'Orage indice trop certain
Le voyez-vous s'étendre sur nos têtes ?
Entendez-vous, dans l'horison lointain,
Ce roulement précurseur des tempêtes ?
Fuyons ! . . . Mais quoi ! Le ciel sombre, attristé,
Qui, ce matin, des couleurs de l'aurore
S'embellissait à mon œil enchanté,
Même en son deuil, sait m'attacher encore.
Le jour en vain me ravit son flambeau ;
J'attends l'éclair qui, par un feu nouveau,
Allume, éteint et rallume son phare ;
J'aime à sentir la tiédeur de cette eau,
Qui du nuage échappe en goutte rare ;
Et si la nue en long sillon tranchant
Ouvre son sein, le ferme, l'ouvre encore,
Et de vos toîts tout à coup s'approchant,
Semble y porter l'effrayant météore,

N'avez-vous pas la flèche de Franklin,
Qui, vers les cieux s'ouvrant un sûr chemin,
Dresse sa tige, atteint la foudre errante,
Et de ses feux aussitôt s'emparant,
Du haut du fer où leur flamme serpente,
Guide à vos pieds leur courroux expirant;
Tandis qu'au loin les cloches du village,
Que font mouvoir l'ignorance et la peur,
Vont dans les airs, tout noircis de vapeur,
De leur vain bruit irriter le nuage.

Vous, toutefois, qu'intimide l'Orage,
D'un autre aspect réjouissez vos yeux.
Des cieux plus purs soudain l'urne est tarie;
L'ombre, que chasse un soleil lumineux,
S'est repliée et court dans la prairie;
Déjà d'Iris le ruban vaporeux
Se courbe en arc sous la voûte des cieux;
Et, sur la foi du présage céleste,
Vos promeneurs que la pluie a surpris,
De votre toît, caravane modeste,
Le dos mouillé, regagnent les abris.

Extrait de *la Maison des Champs*,

Poëme dont la troisième édition se vend 3 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

MODES.

Outre les chapeaux de paille, toujours très-nombreux, on remarque des chapeaux de tulle, ajustés avec des rubans ombrés, et des chapeaux de crêpe blanc, ornés de fleurs de la saison, ou seulement d'épis qui commencent à jaunir. Le coquelicot est la fleur des champs la plus à la mode; on la voit épanouie et en boutons sur beaucoup de chapeaux de paille jaune; il y en a aussi quelquefois sur des capotes écossaises; sur les capotes vertes, ce sont des bleuets. Les couleurs les plus tranchantes se trouvent réunies dans les capotes écossaises. Les ceintures de ruban (voyez la gravure 1656) deviennent assez nombreuses. On porte de grands, de moyens et de très-petits fichus de dentelle noire. Des rangées de bouillons sont moins à la mode qu'une seule et très-haute bande bouillonnée.

On fait des gilets avec un piqué superfin, à très-petits points, couleur chamois ou paille. Les pantalons, toujours blancs et très-larges, ont, comme à l'ordinaire, trois baguettes de chaque côté. Les basques des habits sont presque pointues.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1657.

Le 10e. numéro d'*Elégantes de la moyenne classe*, que nous avions annoncé, vient d'être mis en vente; le 11e. paraîtra le 30.

(1657.)



Chapeau orné de plumes de Marabout. Robe de Lévantine.

N°. 36. (Vingt-unième Année.) 30 Juin 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LE LAIT D'ÂNESSE

Les modes se glissent dans les sciences et dans les arts comme dans les costumes et les plaisirs. Du tems de l'infortunée Héloïse et de l'aimable Laure, les dames apprenoient le grec et le latin ; plus tard, sous le règne brillant de Louis XIV, l'italien eut la vogue ; aujourd'hui, nos belles s'adonnent à l'anglais. Il en a été de même pour les autres genres d'étude ; elles ont abandonné tout-à-tour le luth pour la guitare, le clavecin pour le piano, et ce dernier instrument pour la harpe ou le clavicorde. Ces changemens amenés par le tems, l'inconstance des goûts et les nouvelles relations entre les peuples, ne sont pas les seuls que le beau sexe ait adoptés. On a vu la mode s'introduire jusque dans la manière de vivre et dans les médicamens. Les déjeûners à la fourchette ont remplacé chez beaucoup de nos dames le café et le thé, ou du moins ont suppléé à cette nourriture légère ; d'autres, habituées à ne boire que de l'eau pure, ont commencé par la mêlanger avec du vin, puis ont fini par s'accoutumer au punch et aux liqueurs. Aujourd'hui, l'on riroit d'un docteur qui prescriroit à ses jolies malades le séné, la rhubarbe et la saignée ; mais en revanche, les eaux minérales factices, les bains de vapeurs (odorantes) et le lait de tous les quadrupèdes sont en honneur ; depuis la chèvre jusqu'au chameau, il n'en est point que l'on n'ait essayé, et sans la

mort presque subite de l'éléphant femelle, je pourrois dire quelle est la vertu de celui de cet énorme animal. Notre siècle étant celui des expériences et des découvertes, j'avois formé le projet d'essayer un régime *laiteux* qui pût au besoin changer ou modifier les tempéramens et les humeurs. Mon prospectus, rédigé d'une manière passablement emphatique, avoit été adressé spécialement aux maris et aux amans de ma connoissance, auxquels je promettois avant peu une révolution complète dans les goûts et les habitudes de leurs dames. Celle que la mollesse de sa fibre rendoit lente et paresseuse, devoit, au moyen du lait de chèvre, devenir en peu de tems vive et alerte; telle autre, en butte à trop de pétulance et d'exaltation, auroit calmé son sang avec le lait de brebis; la femme trop hardie se seroit corrigée avec le lait de biche, et l'innocente auroit acquis de la malice, graces à la femelle du renard. Mon plan, accueilli d'abord avec bienveillance, surtout par les parties intéressées, commençoit à opérer des merveilles dans un bon nombre de ménages, lorsque le charlatanisme d'un confrère est venu le renverser. Parmi toutes les espèces de lait que j'avois choisies pour opérer mes cures, j'avois négligé à dessein le lait d'ânesse. Premièrement, je pensois qu'il étoit depuis si long-tems à la mode, que cette raison seule devoit le faire proscrire; en second lieu, je le croyois peu propre par ses qualités à améliorer l'état de mes pratiques. Tout le monde connoît l'entêtement de l'ânesse. Je craignois que le lait de cet animal ne communiquât une partie de son obstination aux personnes qui en feroient usage. Le confrère dont j'ai parlé plus haut a pensé autrement; il a fait un petit traité bien fleuri et bien captieux, pour prouver que le lait d'ânesse soulage la poitrine et adoucit la peau, rafraîchit le sang et blanchit le teint; j'ai répondu que les femmes brunes qui boivent du lait, quel qu'il soit, conservent toujours la peau bise, et que d'ailleurs, supposé que celui d'ânesse embellisse le physique, il ne pouvoit que nuire au moral. Mon homme ne s'est pas tenu pour battu; il a cité le nombre de ses cures: j'ai cité les miennes. Les opinions restoient partagées sur notre savoir. Un dernier coup m'a terrassé. *Il a fait imprimer* la liste des dames *abonnées* au lait d'ânesse; on y a vu 2 princesses, 6 duchesses, 12 femmes de lords, 20 financières et 40 actrices, sans compter un nombre considérable de petites-maîtresses de tout âge et de tout état. On a été convaincu qu'un remède adopté par de pareils personnages devoit être le remède par excellence; on l'a prôné, vanté, porté aux nues; il a acquis plus de vogue que jamais, et probablement il la conservera long-tems encore.

* * * *

On trouve chez Achard, rue de Grammont, des Meringues les plus fines et les mieux faites du monde. Nous espérons que cet avis sera goûté des jolies femmes qui (comme le dit Philibert cadet) sont toujours un peu friandes.

Quelques Essais, par M. Jouslin de Lasalle, membre de la société des Soupers de Momus.

Tel est le titre d'une brochure qui se vend 2 francs 50 c., à Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5. Un fragment d'une épître de M. Léon de Casenove, insérée parmi les poésies de l'auteur, va nous le faire connoître :

. . . .

. . . .

Il faut, aux vrais enfans de Mars,
Un peu de folie en partage ;
Et le ciel t'avoit fait trop sage
Pour commander à des hussards.
Témoin cette épître charmante,
Ces vers où ton heureux crayon
Sait rendre Minerve attrayante,
Et d'une grâce séduisante
Embellit l'austère raison.
Je me plais aux douces images
Que tu me fais de ton destin :
Je te vois, parmi les bocages,
Promener tes pas sans dessein,
Et reposer sous les ombrages,
Virgile ou Racine à la main.
Près de toi mon ame est guidée ;
Je suis tes travaux, tes loisirs,
Et me fais, du moins en idée,
Le compagnon de tes plaisirs.
Cher ami, c'est dans la retraite
Que l'on peut prétendre au bonheur ;
Ce dieu ne court point, il s'arrête
Dès qu'il trouve la paix du cœur.

Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Crémone, et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie; par A. L. Millin, Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur, Membre de l'Institut Royal dans l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Conservateur du Cabinet des Médailles, des Antiques et des Pierres Gravées de la Bibliothèque du Roi, etc. etc. (1)

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Colorno est la maison de plaisance des ducs de Parme. Ses

(1) Deux volumes in-8°. l'un de 392, l'autre de 371 pages, avec deux vignettes. Prix : 12 francs, et, port franc, 15 francs ; à Paris, chez Wasermann, libraire, rue de Richelieu, n°. 54, et au bureau des Annales Encyclopédiques, rue Neuve-des-Petits-Champs, n°. 11.

jardins sont renommés ; on parle surtout d'un berceau d'orangers. M. Millin remarqua aussi deux rangées d'arbres, dont chacun a devant lui une colonne ; de sorte, dit-il, que les branches semblent de loin sortir du chapiteau.

Excepté les paysans, toutes les personnes que M. Millin avoit rencontrées pendant son voyage, étoient vêtues à la française ; à *Reggio*, il fut frappé du grand nombre de femmes habillées de noir et coëffées d'un voile de la même couleur. « Leur vêtement, ajoute-t-il, a tant de rapport avec celui des religieuses, qu'un Français pouvait croire que tous les monastères avoient été ouverts et abandonnés. »

Reggio partage, avec d'autres villes de l'Italie, l'honneur d'avoir vu naître des femmes distinguées par leur savoir. Une d'elles, la comtesse Veronica Valeria Maleguzi, née en 1630, soutint, à l'âge de vingt ans, une thèse sur plusieurs questions de théologie, de philosophie et sur les sept arts libéraux. « Elle sortit glorieuse, dit notre voyageur, de ce combat littéraire et sacré, et sa réputation s'accrut dans toute l'Italie. Cependant, il faut le dire, ces talens qui faisoient l'espoir de sa noble maison pour lui trouver un établissement digne d'elle, excitèrent l'admiration, et n'inspirèrent point d'attrait. Peut-être les Reggiens craignirent-ils de s'associer une femme qui argumentait avec tant de supériorité ; personne ne rechercha sa main. »

Carpi, qui n'est qu'à quelques lieues de Reggio, a donné le jour à Guido del Conte, inventeur de ce mélange de plâtre et de colle, que nous nommons Stuc, et avec lequel l'inventeur obtenoit des imitations de marbres, d'agathes, de jaspes, etc., en y introduisant des couleurs.

C'étoit un dimanche, vers midi, que M. Millin arriva à *Modène* : les dames se promenoient le long de la grande rue. La plupart étoient en noir. Les bourgeoises portoient le *Zendado*, espèce de voile que la coquetterie laisse entr'ouvert quand la figure est jolie..... La situation de Modène, dans une plaine, entre deux rivières, à peu de distance des montagnes, est très-agréable.

La grandeur des places de *Mantoue*, la sumptuosité des édifices, et les portiques qui bordent plusieurs rues, annoncent une ville qui a tenu autrefois un rang important ; mais Mantoue, devenue seulement place de guerre, a perdu son intérêt et ses charmes. « Ce n'est plus, dit M. Millin, qu'une belle caserne entourée de vastes magasins. J'ai remarqué, ajoute-t-il, dans plusieurs villes de cette belle partie de l'Italie, un usage qui m'a paru insupportable : les caves sont pratiquées sous les rues, et reçoivent le jour par des ouvertures fermées avec des tringles de fer rondes ou carrées, mais très-minces ; ces barres tremblent toujours, et à chaque pas on craint d'être précipité dans un gouffre. »

M. Millin fit attention au grand nombre de maisons peintes,

que l'on voit dans Mantoue. Toutes les rues devenoient autrefois, dans les réjouissances publiques, des espèces de théâtres On voyait sur les façades des maisons, des palais et des perspectives. « Quoique la difficulté de trouver aujourd'hui, dit notre voyageur, des artistes d'un aussi grand mérite que ceux qui ont fait ces décorations, et que, par économie, une bonne partie ait été recouverte de plusieurs couches de craie, il reste encore assez de débris pour faire juger du bon goût de cette ancienne magnificence. »

La ville de *Crémone* a la forme d'un vaisseau dont la grande tour seroit le mât. Cette ville est propre et belle; ses rues sont larges, droites, et elle a de grands palais dans un style gothique. M. Millin n'a point oublié les violons de Crémone; la France possède encore quelques-uns de ceux que Charles IX y fit faire.

La plupart des hommes ne se rappellent le temps de leurs classes qu'avec une sorte de douleur et d'amertume, à cause des peines qu'ils endurèrent. Moi et tous mes camarades, nous ne nous souvenons du collège qu'en bénissant notre professeur et en regrettant les douces journées qu'il savoit nous procurer.

Parmi nous il y en a qui ont plus profité des études que des exercices; j'ai fait le contraire, et j'ai plus tiré de fruit des exercices que des études.

On nous laissoit sauter et courir. Combien de fois dans ma jeunesse j'ai franchi de hautes barrières et des haies épaisses. Les plus larges fossés, les obstacles de toute espèce, rien n'arrêtoit mon courage, et il m'est plus d'une fois arrivé de passer sans rien casser par-desus des tables toutes servies. Je grimpois le long des arbres comme un écureuil.

Un soir, le feu prit à une maison de campagne, où j'étois allé faire les vendanges. Deux petits enfans étoient couchés dans une chambre dont on ne trouvoit pas la clé. La porte résistoit à nos coups de hache. La flamme gagnoit l'escalier. Il étoit impossible d'y tenir. La mère étoit absente, mais le malheureux père étoit dans un état difficile à décrire. Il avoit la tête perdue et il jetoit des cris qui déchiroient tous les cœurs : *Mon fils! Ma fille! Mes enfans!*

J'étois allé à la chasse. La course s'étoit prolongée et je rentrois peu chargé de gibier. J'entends la voix de mon ami, je vois une fumée épaisse et de larges étincelles qui couvrent l'horizon; je précipite mes pas, j'accours, j'arrive, le mal étoit presque sans remède. Je demande une corde alors, j'y fais promptement des nœuds, j'y mets un crochet, comme je peux, je la jette au balcon, elle se fixe, je monte, je reparois bientôt avec les berceaux précieux et je parviens à sauver d'un seul coup les deux enfans chéris. *Mandrin* et *Cartouche* tiroient sans doute un grand parti de la *corde nouée*; mais ce n'est pas une raison de les dédaigner, pas plus qu'on

ne dédaigne les épées et les pistolets, quoique les voleurs de grand chemin en fassent un terrible usage.

Les filles du boulevard, qu'on méprise, ont des schalls et des dentelles, cela n'empêche point les femmes honnêtes d'en porter.

Une autre fois j'étais à la guerre. Je m'étais éloigné du camp. Il y avoit, dans un château voisin, une jeune veuve que j'avois eu occasion de connoître, et qui m'avoit invité à dîner. J'y étois allé, malgré les risques qu'il y avoit à courir. Je trouvai chez elle un de ses oncles, bon vivant qui nous retint longtems à table. La nuit vint, on ne voulut point me laisser partir et je ne me fis pas trop prier pour rester à coucher dans la maison. L'espoir de revoir le lendemain la dame à déjeûner me faisoit oublier tous les dangers de ma position.

L'ennemi rôdait aux environs. Ses *Espies* (comme dit Montaigne) surent bientôt qu'il y avoit un jeune officier au château. Un complot se forma contre moi. Il n'étoit question de rien moins que de me prendre et de me pendre après, pour l'exemple.

Un domestique instruit de ces belles dispositions eut la complaisance de venir en secret m'en faire part. J'étois enfoncé dans un sommeil délicieux et je faisois toutes sortes de jolis rêves. Tout à coup je me sens tirer par les pieds, par le bras, par l'oreille, enfin, je sors de ma léthargie, j'apprends de quoi il s'agit et je vois qu'il n'y a pas de tems à perdre. Je voulois descendre, prendre mon cheval et fuir au galop. Mais les avenues étoient déjà gardées. On entendoit le bruit sourd des armes dans la cour, et il s'y mêloit de petits propos à-peu-près de la nature de ceux-ci : *Nous le tenons, nous verrons s'il est alerte, nous allons le faire danser....* discours fort divertissans et qui sont le témoignage de la bienveillance naturelle que les hommes ont les uns pour les autres.

Ils ne savoient pas à qui ils avoient affaire. Au lieu de perdre le tems à maudire ma destinée, je pris les draps du lit, je les déchirai par bandes, j'en fis des cordes, en les roulant, et je les attachai au lit ; ils pendoient dans le parterre, je me laissai glisser jusqu'en bas. Je me perdis dans les bosquets et m'amusai je crois, dieu me pardonne, à cueillir des roses, mais cela ne fut pas long, je descendis à un ruisseau qui étoit au bout du parc. Je le sautai avec une perche, j'atteignis la grande route et je reparus triomphant à notre état-major.

Il ne fut question pendant toute la semaine que de mon adresse et de mon bonheur. L'aimable veuve vint me féliciter avec son oncle d'avoir échappé à un tel péril, je lui offris mon bouquet de roses, elle versa de douces larmes en le mettant à son côté, et d'une voix dont je n'oublierai le timbre de ma vie, elle me dit qu'elle avoit serré dans sa chiffonnière, pour les garder comme des reliques, les draps dont j'avois fait ma corde nouée.

*****

L'extrait en quatre volumes in-8°. des *Mémoires du Marquis de Dangeau*, fait par madame de Genlis, avoit paru surchargé de détails d'un faible intérêt ; voici un abrégé de l'abrégé, par madame de Sartory : celui-ci n'est qu'en deux volumes in-12. (1)

L'éditeur y a joint des notes ; quelques-unes ont été puisées dans les *Mémoires de Saint-Simon*, d'autres dans les *Souvenirs de Madame de Caylus* ; voici une de celles qui appartiennent à madame de Sartory, elle concerne la duchesse du Maine, qui, ennuyée de la gêne que lui imposoit la Cour, alla à Sceaux tenir elle-même une espèce de Cour. « On y jouissoit de tous les plaisirs ; elle les animoit par son esprit, par son imagination et par ses fantaisies. Pour rendre ses divertissemens plus piquans, les fêtes ne commençoient qu'à la nuit ; on les appeloit les *Nuits Blanches*. On faisoit une loterie des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Celui qui tiroit le C donnoit une comédie ; l'O exigeoit un petit opéra ; le B, un ballet. Cette passion pour les plaisirs de l'esprit ne lui faisoit point oublier celle de l'ambition. Aussi entreprenante, aussi audacieuse que son mari étoit timide et faible, elle lui reprochoit hautement l'honneur qu'elle lui avoit fait de l'épouser. Son ascendant sur lui étoit sans bornes ; elle le ruinoit de fond en comble, sans qu'il osât proférer une plainte ; il est vrai que c'étoit de la manière la plus gaie et la plus agréable. »

LE BERCEAU DU PREMIER NÉ.

ROMANCE.

Voyez-vous cette fleur naissante
Se faner même en son éclat ?
Ainsi l'épouse encore amante
Pâlit dans un nouvel état.
Mais quand au doux titre de mère
Son jeune cœur va trésaillir,
L'heureux époux qu'elle rend père
La verra bientôt embellir.

A genoux, d'une voix timide,
Près du berceau du nouveau né,
Favila, l'œil encor humide,
Bénit le Dieu qui l'a donné.
La trouvas-tu jamais plus belle,
Aux doux instans de ton bonheur,
Toi dont une chaîne éternelle
Fixe le destin et le cœur ?

(1) Prix : 6 francs, et 7 francs 50 centimes, port franc ; à Paris, chez Rosa, libraire, au cabinet littéraire, grande cour du Palais Royal.

Partage les jeux, le sourire
De ce tendre et premier enfant,
Et vois Favila te redire :
Je suis heureuse en l'embrassant.
Lorsque dans ses bras elle presse
Ce gage d'amour, qu'il est doux
De penser : Favila caresse
Un fils l'image d'un époux.

S. Garrigou.

L'année dernière, nous avons annoncé l'*Art de soigner les Pieds*, brochure in-8°., prix : 75 centimes ; voici une nouvelle édition, qui, comme la première, se vend, à Paris chez mesdames Guislin, mère et filles, pédicures, rue du Chantre-Saint-Honoré, n°. 27.

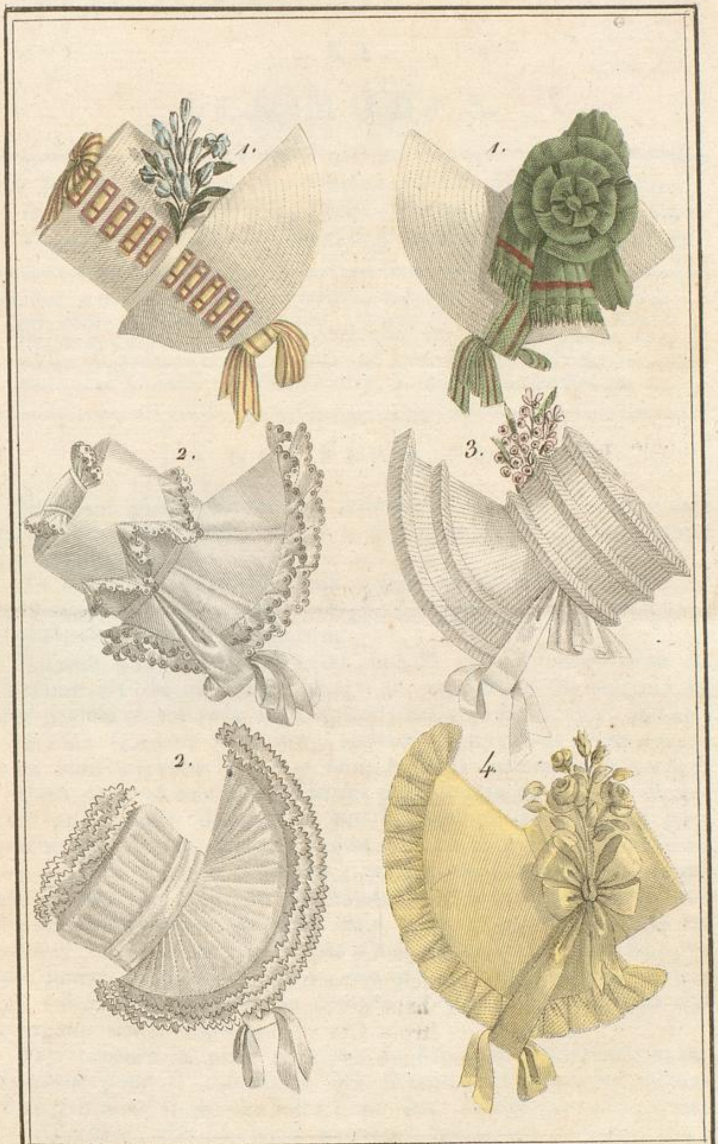
On trouve à la même adresse, une *Pommade pour la destruction des Cors*, et une *Eau Divine pour fortifier les Muscles et les Nerfs.*

MODES.

Les fleurs, sur presque tous les chapeaux, ont été, depuis plusieurs mois, réunies en botte ; mais voici une large guirlande que plusieurs modistes posent presqu'au haut de la forme, et qui en fait à-peu-près le tour : il entre communément des fleurs de deux couleurs dans cette guirlande, et une couleur se détache de l'autre, en formant deux, trois cordons, ou un zig zag. Les chapeaux de crêpe blanc sont toujours à la mode ; on les borde d'un large ruban blanc, cousu à plat, ou d'un ruban écossais ; lorsque ce ruban est amaranthe et vert, ce sont plusieurs brins de giroflée amaranthe qui parent le chapeau. On double encore des chapeaux de paille blanche en jaune-citron. Nous avons vu quelques chapeaux de crêpe lilas, dont la garniture se composoit de rubans citron et d'œillets de poëte couleur lilas. On met sur des chapeaux de paille jaune du chèvre-feuille et des épis mûrs. Les capotes de perkale ont le dessus plat : leur garniture consiste en ruches plus ou moins épaisses, plus ou moins ornées. On voit au bas de quelques robes blanches, trois volans plissés à plis ronds comme un jabot, et sans festons. Quelques robes blanches ont deux petits revers, comme on en a fait pendant quelque tems aux spencers, et un très-petit collet rabattu. Le haut des manches de ces mêmes robes est bouffant, et le reste étroit. Ces manches cachent le poignet ; elles ont, sur le dessus du bras, une patte en travers, à trois pointes, avec trois boutons.

Quelques jeunes gens portent des pantalons de nankin gris.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1658.



1, Chapeaux de paille. 2, Capotes de Perkale.
3, Capote d'Organdie. 4, Chapeau de Crêpe.

N°. 37. (Vingt-unième Année.) 5 Juillet 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LA COURSE A PIED.

Je ne me plais qu'avec ma femme; il y a neuf ans que cela dure. C'est une rareté, il n'y a pas maintenant de raison pour que cela finisse.

On voit cependant de vieux maris qui s'avisent de faire les petits-maîtres et qui, après avoir été longtems fidèles, deviennent tout-à-coup volages et libertins.

J'espère qu'il n'en sera point ainsi de moi. L'imagination de l'homme est de sa nature légère et vagabonde. La mienne va loin parfois et est près de s'égarer; mais je la retiens, je l'appaise: ma femme, peut-être, se seroit ennuyée de mon amour si de tems en tems il ne s'y étoit mêlé la crainte de le perdre.

Quoi qu'il en soit nous n'avons point besoin de secours étrangers pour passer doucement nos dimanches. Je vois des personnes qui, pour s'amuser, réunissent ce jour-là à leur château tout ce que Paris a d'élégant, et qui malgré cela ne s'amusent guères. Moi, je n'ai de château présentable, qu'à soixante-dix lieues d'ici; je ne puis m'y faire transporter toutes les semaines; je ne me soucie pas d'aller chez les autres. Ensorte que je me contente des bois, des parcs, des jardins publics qui valent bien au bout du compte les petits enclos retrécis des bourgeois de la capitale.

J'ai toujours eu pour principe de déjeûner solidement avant de partir pour la campagne. Ma femme a là-dessus les mêmes idées que moi; nous entrâmes donc chez Hardy où nous prîmes des coquilles, des côtelettes pannées, des fraises, de bon vin, du café. C'étoit le repas de deux amans et je ne serois pas étonné que les jeunes gens de bon ton qui nous lorgnoient

de loin et même de près, m'eussent fait l'honneur de me croire en bonne fortune.

Déjeûner chez soi, un jour de fête, est froid et mesquin. Le *chez soi* est d'une monotonie qu'il faut rompre de tems à autre afin d'éviter la langueur. Les petits mets du café coûtent un peu plus que ceux de la maison, mais ils ont un goût d'*extraordinaire* qui leur donne du prix.

A la porte du café nous trouvâmes un cabriolet de contrebande, que les loueurs de carrosses font sortir le dimanche pour les voyages des gens de bonne compagnie qui n'ont pas de calèche à eux.

Ces cabriolets n'ont point de gros numéros noirs sur un fond blanc, comme ceux qui stationnent sur les *Places*. Ils ont de jolis numéros blancs sur un fond noir comme les cabriolets de maître. Quand une fois on est dedans et que le marché est fait, on a l'air d'avoir un équipage et cela est toujours très-flatteur. Ceux qui spéculent sur la vanité d'autrui sont bien certains de s'enrichir.

Nous marchâmes d'un trot soutenu par le boulevard de la Madeleine, la place Louis XV, le pont Louis XVI, les Invalides, le Champ de Mars, la barrière de l'Ecole Militaire, Vaugirard, Issy, et un peu plus loin que le dernier village au bas de la côte, nous mîmes pied à terre et nous congédiâmes le cocher.

Il étoit midi. Le soleil dardoit ses rayons les plus vifs sur un chemin, montant, sablonneux, mais pavé au milieu et en tout fort commode à parcourir si ce n'eût été la chaleur. Nous n'étions pas à moitié de la hauteur que déjà nous étions tout trempés.

Nous fîmes halte au lieu qu'on nomme le *Lavoir*, parce qu'en effet on y fait la lessive. Il y a des saules qui entrourent un bassin carré. Une selle de blanchisseuse nous servit de siège. L'eau descendoit des sources prochaines et arrivoit à nos pieds en murmurant. Elle auroit fini par nous endormir. Nous reprîmes notre course et nous nous vîmes bientôt à l'entrée du parc de madame la Princesse de Rohan. Nous n'y entrâmes point et sur la route nous rencontrâmes ainsi nombre de belles maisons dont nous n'apperçûmes que les murs.

Nous fîmes une pause à la grille, sous les acacias, plantés là exprès. C'est une chose très-bien entendue de la part des propriétaires que les bancs qu'ils mettent devant leur porte et les arbres dont ils les ombragent. Ils reçoivent pour cela les bénédictions des voyageurs.

Nous longeâmes le bourg du Val et traversâmes celui de Fleury. Ce sont des lieux charmans, des retraites infiniment agréables. Un de nos célèbres Peintres de Fleurs, a dans ces parages une maison qui étoit extrêmement curieuse par les raretés qu'on y avoit rassemblées. Les cosaques visitèrent cela en 1815 et ils en furent émerveillés... ..

C'est le garde du parc de Meudon qui nous faisoit des histoires là-dessus. Les gardes-chasse ont toujours mille contes à vous faire sur la contrée qu'ils habitent. Ils connoissent toutes les familles, leurs alliances, leurs relations; ils sont habiles surtout pour l'indication des sentiers qu'il faut suivre et des bons endroits par où il faut passer.

Nous voici dans le parc, bien planté, bien coupé, et fort beau de toutes façons. Nous arrivons à la fontaine des *Nains* et ma femme s'y désaltère. Sa main lui sert de gobelet. Sur les marches est une vieille femme aveugle qui entre volontiers dans les détails de sa vie.

Longtems elle habita le faubourg Saint-Germain. Son mari étoit coëffeur pour dames. Elle faisoit, elle, de faux chignons, et le dimanche, elle lisoit des romans; ou bien elle alloit au spectacle avec le premier garçon de la boutique.

A présent, son mari est mort; le *premier garçon* est parti pour l'armée et n'en est plus revenu. La clarté des cieux a disparu pour la pauvre perruquière et elle n'a plus eu de ressource que de se retirer dans une cabane sous les murs du parc, où elle vit de la grace de Dieu et des bienfaits de ceux qui viennent à la fontaine.

En quittant la vieille aveugle, nous fûmes salués par trois jeunes filles de douze à quatorze ans, alertes comme des sauterelles et toutes trois, ma foi, fort gentilles. Elles chantoient en sautant et se tenant par la main. L'une d'elles, la plus jolie et la plus hardie, s'avança vers moi et d'un air espiègle me dit: *N'oubliez pas la petite Chanteuse.*

Non, non, je ne l'oublierai pas, ... lui répondis-je, *et je veux la payer sans délai.*

Sur ce, et sans balancer, je la pris dans mes bras et en dépit de ses résistances je lui donnai sur sa joue incarnate un baiser bien innocent, mais en même tems bien appliqué.

Cela se trouvoit fait si à propos, que ma femme y applaudit la première. Les deux compagnes de la petite chanteuse, se moquoient d'elle; mais elle n'avoit point la mine trop honteuse de l'aventure et de loin elle me fit une révérence qui n'étoit pas celle d'une personne courroucée.

Nous pénétrâmes dans le taillis, en passant près de l'étang de Trévaux qui est à sec, en ce moment. Les bords sont pleins de fougère, plante odorante que les poëtes font si richement et si souvent rimer avec bergère.

La chaleur se concentroit sous le feuillage et nous étouffions faute d'air. Nous gravîmes un ravin par une voie tortueuse et nous nous trouvâmes sur la lisière du bois. Un doux zéphir vint raffraichir nos sens. Nous prîmes quelque repos au pied d'une touffe de bouleaux. Puis nous nous remîmes en marche.

J'avois emporté avec moi le poëme de Malfilâtre: *Narcisse dans l'isle de Vénus.* Nous lisions, nous faisions nos remarques,

j'appliquais les descriptions du livre aux tableaux que nous offroit la nature. Tout cela étoit vraiment délicieux.

Villebon s'offrit à nos regards. C'est un château flanqué de tourelles, habité aujourd'hui par des officiers de la Venerie, en retraite. Il ne faudroit pas d'autre asile à ma philosophie. C'est un pays admirable et tout-à-fait inspirateur. J'y fis un impromptu pour ma femme. Mais elle a désiré qu'il fût uniquement pour elle, j'ai promis de ne pas le rendre public. L'amour-propre de l'auteur cède à la tendresse de l'époux. C'est un grand sacrifice!

Nous étions enchantés de ces solitudes. Les Parisiens ne s'éloignent guères des auberges ou des guinguettes. Ils restent au milieu des danses et de la poussière. Les bois demeurent silencieux et l'on pourroit, si l'on vouloit, se croire transportés dans les antiques forêts de l'Amazone ou du Missouri.

On nous servit du *lait de beurre* dans le donjon d'un vieux piqueur. Nous poursuivîmes notre course par l'*Etoile de la Patte d'Oie*, nous nous rapprochâmes du petit parc, dans des avenues couvertes, et après cinq ou six heures d'excursions pittoresques, nous regagnâmes la terrasse de Meudon. La vue en est magnifique.

Les mœurs de la ville commencèrent là à reparoître. On nous offrit de la bierre au haut de l'allée de *Bellevue*. Nous traversâmes les ruines de l'ancien château de Mesdames.

Nous passâmes devant la caserne de Sèvres, et nous reprîmes à la grille du parc de Saint-Cloud, une *petite voiture* qui nous ramena au galop à Paris.

**

LETTRE D'UNE FEMME TRÈS-LAIDE.

Assez d'autres vanteront les avantages de la beauté, et n'auront peut-être pas tort. Pour moi, qui suis fort laide, je vous parlerai de la laideur, car je sais, par expérience, qu'on peut être heureuse sans un joli visage, et qu'une laide figure engage celle qui la possède à chercher pour plaire, car c'est le but général, un équivalent de la beauté.

Il n'en est point, dira-t-on; moi, je soutiens que l'esprit est préférable, et qu'il a fait plus d'amans passionnés, que la beauté la plus régulière.

J'aime beaucoup cette belle et spirituelle anglaise, qui se cachoit sous un masque, et enveloppoit sa taille élégante, pour ne devoir ses conquêtes qu'à son esprit.

J'ai aussi retenu ces vers de Lucrèce :

> On peut sans être belle être long-tems aimable.
> L'attention, le goût, les soins, la propreté,
> Un esprit naturel et constamment affable
> Donnent à la laideur les traits de la beauté.

Et ces traits-là ne s'effacent jamais. L'amant que l'on s'est

fait avec ces traits-là ne change pas. Ceci me rappelle une petite anecdote :

On entretenoit un Roi de Perse, des amours de Leilé et de Megnoun ; il fut curieux de voir un amant si parfait, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il aimât si éperduement sa maîtresse ; celui-ci lui dit : *il faut la voir pour comprendre à quel point je l'aime.* On la fit venir, et l'on vit une femme maigre et laide. Comment, dit le Roi, voilà l'objet de tant d'ardeur ? La dernière des esclaves de mon sérail est plus jolie que cette femme. *Eh bien !* dit Megnoun, *jugez si je l'aime, puisqu'elle est à mes yeux aussi belle qu'elle est laide aux vôtres.*

Dans la jeunesse, il n'y a point de laideur décidée, comme dans la vieillesse, la beauté n'est plus qu'en souvenir ; mais une jeune personne, habituée à s'entendre dire qu'elle est laide, cherchera à orner son esprit ; on la verra complaisante pour attirer la bienveillance, timide et modeste par le sentiment de ce qui lui manque pour plaire ; elle sera bonne dans la crainte d'être repoussée ; elle aimera pour être aimée. Et, dans l'âge où l'on n'est plus ni jeune ni jolie, n'ayant aucun regret, elle aura encore sur la belle une supériorité marquée par l'acquisition de mille vertus. D'ailleurs, on ne sait plus alors si elle fut laide, ses qualités ont fait oublier sa figure, elle-même ne s'en souvient pas, puisque les sentimens du cœur ont fait taire chez elle toute espèce de vanité. Elle est plus heureuse que la belle, et l'est aussi plus long-tems : donc la laideur est préférable à la beauté.

P. S. Plusieurs personnes croiront peut-être, d'après ma lettre, que j'ai de l'esprit ou que je crois en avoir, on se trompera ; mais ce que je puis assurer, c'est qu'il suffit pour être heureuse, d'abord d'être bien persuadée que l'on manque de beauté et d'esprit, ensuite d'être bonne, très-bonne : avec cette qualité qui donne de vrais amis, on passe sur tout le reste.

Par Madame T.

L'Angleterre et les Anglais, ou *Petit Portrait d'une grande famille*, copié et retouché par deux témoins oculaires (1).

Depuis deux ans, voici, sur l'Angleterre, le huitième ouvrage que nous annonçons ; mais la plupart des autres n'étoient que des esquisses : deux Anglais et un Français, qui a fait

---

(1) Trois volumes in-8°., prix : 15 francs, à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°. 8.

un séjour de quinze années en Angleterre, ont concouru à la composition de celui-ci.

Afin de parler avec plus de liberté, l'auteur principal s'est donné pour Espagnol, et, s'il faut s'en rapporter aux traducteurs, les Anglais ont été tellement dupes de la ruse, qu'on s'est arraché, pour ainsi dire, le tableau critique du soi-disant Espagnol. Trois éditions en ont été faites en très-peu de tems.

« Dormir à Londres, dit le prétendu étranger, est un art qui ne s'apprend qu'à la longue et par habitude. A peine suis-je couché, que je distingue la voix d'un *watchman*, espèce de garde de nuit, non-seulement commis à la surveillance des rues et au maintien de la tranquillité publique, mais chargé encore d'instruire, toutes les demi-heures, les bons habitans de Londres et de l'heure et de l'état de l'atmosphère. Pendant les trois premières heures, on m'apprit qu'il faisoit clair de lune; ensuite on me dit que le ciel se couvroit de nuages; enfin, à trois heures et demie du matin on m'informa que le tems étoit pluvieux. — Étrange et plaisant usage que celui de payer des gens pour apprendre à d'autres le tems qu'il fait à chaque heure de la nuit, jusqu'à ce que ceux-ci soient assez familiarisés avec le cri de l'instructeur, pour dormir profondément, sans l'entendre. »

» Le palais du prince régent (*carlton house*), n'offre pas un échantillon favorable de l'architecture anglaise. Devant le corps du bâtiment, s'élèvent trente colonnes, accouplées sur une seule et même ligne, soutenant un entablement fort commun qui les réunit toutes; et comme elles ne contribuent en rien, ni à l'ornement ni à l'utilité de l'édifice, on ne peut s'empêcher de se demander pourquoi et comment elles sont là. Mais la vérité est, que ce peuple a plus d'or que de goût. »

Le traité définitif venoit d'être signé lorsque notre voyageur arriva; on avoit proclamé la paix, et cette proclamation fut suivie de réjouissances publiques, mais il paroît s'en être moins occupé que de la cérémonie de la proclamation. « Elle est, dit-il, fondée sur une fiction, savoir, que le maire de Londres et tous les bons habitans de la cité sont dans une parfaite ignorance de la paix qui vient d'être conclue. En conséquence, les portes de *Temple-Bar* qui séparent les deux villes, c'est-à-dire Londres et le quartier Westminster, et qui restent constamment ouvertes, soit de jour, soit de nuit, sont fermées à cette occasion. Le héraut d'armes avec toute sa suite s'avance à cheval vers les portes, et y frappe fortement pour se les faire ouvrir. Le lord-maire, monté lui-même sur un cheval de parade, se tient, à point nommé, de l'autre côté des portes, pour lui répondre : *who is there?* (qui est là ?) Alors le héraut d'armes se nomme, annonce sa mission, et demande à entrer pour proclamer la bonne nouvelle; sur quoi la porte

lui est ouverte à l'instant.... Le héraut et ses acolytes n'étoient en tout qu'une vingtaine. Le jour de la fête de son patron, la plus pauvre confrérie d'Espagne offre un cortège plus brillant. Au fait, les Anglais ne s'entendent pas en cérémonies publiques. »

Ce que le prétendu Espagnol ne peut s'empêcher d'admirer, c'est l'arrangement des boutiques. Non-seulement, comme à Paris, ce sont des glaces sans tain qui les ferment, mais quelquefois ces glaces ont une teinte rosée ou pourprée, qui se reflète sur les marchandises.

Les escaliers des maisons anglaises sont généralement étroits. « L'art, dit notre voyageur, n'a point encore appliqué ici l'élégance et la commodité des formes spirales : à chaque pas un palier vous arrête, et vous présente un angle aigu ; mais ce vice de construction disparoît en quelque sorte sous cette suite de tapis moelleux, chargés de couleurs riches et brillantes, qui s'élèvent de marche en marche, jusqu'aux derniers étages. Au reste, la disposition de ces tapis n'est pas toujours la même. Là, le sapin modeste, dont la marche est formée, se cache entièrement sous un premier drap vert, au centre duquel un second tapis se pose ; ici, la pierre polie et blanche, ou le bois même, que l'art en a rendu l'image, fait ressortir encore la couleur du tapis. »

Toutes les fenêtres sont intérieurement garnies de volets, qui se replient sur eux-mêmes, et rentrent pendant le jour dans le corps de la boiserie, de chaque côté de la fenêtre. « Outre les barres de fer qui servent à les fermer la nuit, dit le voyageur, le nombre prodigieux de vols qui se commettent dans cette ville, a nécessité l'usage de sonnettes d'alarme, que l'on attache à ces volets, dans l'intérieur de chaque chambre, et plus particulièrement encore dans les appartemens d'en bas.

Chaque croisée a de longs stores et une espèce de demi-persiennes. « Ces persiennes, qui s'élèvent jusqu'à la moitié de la croisée, servent merveilleusement à tromper la curiosité des passans, et à plonger ceux qui s'en défendent, dans une obscurité parfaite. »

Après avoir parcouru plusieurs rues, le voyageur demanda où étoient situées les maisons des grands seigneurs ; et il apprit qu'elles étoient, pour la plupart, au nombre de celles qu'il avoit déjà vues ; à l'exception cependant de quelques hôtels, que de hautes murailles dérobent entièrement aux yeux des profanes, et dont l'architecture n'offre rien de remarquable. On lui cita néanmoins l'hôtel de Burlington, situé dans la rue de *Piccadilly*, et habité par le duc de Portland. » Ce lord Burlington avoit consacré une partie de sa vie et toute sa fortune au perfectionnement de l'architecture en Angleterre : Malgré ses défauts, son hôtel passe, aux yeux des gens de

l'art, pour un des meilleurs ouvrages de l'architecture moderne. On présume cependant que cet édifice unique, dans cette partie de la ville, sera bientôt abattu pour faire place à de longues murailles de briques, c'est-à-dire à de nouvelles rues. L'énorme accroissement du prix du terrain à Londres, a fait supputer que l'emplacement de cet hôtel et du jardin qui en dépend, donneroit un revenu de huit mille livres sterling (près de 200,000 fr.) ; et d'après l'esprit commercial du pays, il est à présumer que l'hôtel sera mis en vente.

MODES.

Le blanc est la couleur la plus à la mode. Les modistes font des chapeaux de gros de Naples blanc et de crêpe blanc; et la quantité de capotes de perkale, que vendent les lingères, est incalculable : les plus nouvelles sont surmontées d'un petit fichu en en marmotte. Toutes les capotes de lingères sont évasées comme un chapeau; celles que les modistes font en étoffe écossaise, ont au contraire une passe très-longue et presque droite. Parmi les fleurs idéales il faut citer des roses à cent feuilles, couleur lilas, qui parent des chapeaux de crêpe lilas. Les gros œillets commencent à être à la mode. On porte toujours du géranium, du chevrefeuille, des barbeaux et de la giroflée amaranthe. Un demi-fichu de gros de Naples blanc, en marmotte, sert à garnir quelques chapeaux de paille jaune.

Trois, quatre, six rangées de bouillons, au bas d'une robe blanche, voilà la garniture ordinaire; viennent ensuite les volans plissés à plis ronds, enfin les entre-deux de tulle et les broderies sur la robe même.

Les habits couleur olive se multiplient : les uns ont un collet de velours assorti ; les autres, un collet de velours noir : on met dessus des boutons pareils, ou de métal blanc. Au lieu de trois, il y a, de chaque côté, cinq baguettes sur quelques pantalons blancs.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1659 ; et aujourd'hui paroît le 12e. numéro de la suite d'*Elégantes de la moyenne Classe*.

Le 102e. Numéro de la suite du *Bon Genre* paroîtra le 10.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



Sautoir noué en Cravate. Robe à la Vierge.

N°. 38. (Vingt-unième Année.) 10 Juillet 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS.

Ce 9 Juillet 1817.

L'Opéra-Comique continue d'être *enguignonné*. Les *Hussards* ont eu le même sort que le *Caprice d'une jolie Femme* et *le Trompeur malgré lui*. On espère que le *Sceptre et la Charrue* auront une meilleur chance.

L'Odéon, au contraire, après une série de chutes, compte plusieurs succès : *le Prisonnier de Newgate*, *le Complot Domestique* et *les Deux Anglais* on complettement réussi. Cette dernière pièce, dont le sujet ne sembloit devoir offrir que des scènes fort touchantes, puisqu'il s'agit de deux personnes prêtes à se suicider, est une comédie que soutient la gaîté autant que l'intérêt. On attend beaucoup d'une autre comédie en 5 actes, intitulée *les Anciens Amis*, qu'on attribue à M. Picard.

La reprise du *Trésor*, au Théâtre Français, a fait peu de sensation. Une tragédie et une comédie nouvelles y sont annoncées.

Au Vaudeville, *l'Hôtel Bazancourt* n'est pas fort achalandé ;

et *Mademoiselle Hamilton* a été à-peu-près traitée comme *Mademoiselle* ***.

Tandis que *Caïn* fait grand bruit au Cirque, *la Romance et le Portrait* sont tombés tout doucement à l'Ambigu.

La Femme à vendre, qu'on vient d'offrir à la Gaîté, est une bluette très-plaisante. Voici un des couplets qu'on a fait répéter :

AIR : *Vers le Temple de l'Hymen.*

Que le temps soit triste ou beau,
Quand le sommeil me tourmente,
Je reviens, l'âme contente,
M'étendre dans mon tonneau :
Là, reposant sur la dure,
Du temps je brave l'injure ;
J'ai le ciel pour couverture,
Et, dans toutes les saisons,
La lanterne pour veilleuse ;
L'espérance pour berceuse ;
Pour oreiller, mes chansons.

LES DEUX HOMMES EN UN.

Il y a en moi deux êtres bien distincts : le sage et le fou, le misanthrope et le philantrope, le confiant et le soupçonneux, le prodigue et l'avare, le modeste et le présomptueux, le mondain et le solitaire, le philosophe et l'ambitieux.

C'est selon que je me suis levé, que j'ai fait tels ou tels rêves, que le vent souffle, et que mon sang travaille.

Nous sommes d'admirables et de pauvres machines. Un rien nous détraque, un rien nous remet. Quelquefois je me sens abattu et courbé sous le poids des plus tristes images. Tout-à-coup je relève la tête et ma raison renverse tous ces fantômes.

Je suis gai le matin, je suis triste le soir. Je veux et puis je ne veux plus. J'ai tantôt un courage surnaturel et tantôt une extrême foiblesse.

Dégoûté du monde je veux fuir au fond des bois. J'aspire après le silence des campagnes et je me plonge déjà en idée dans les flots argentés de la Loire.

Frappé bientôt par une affiche de comédie, je cours au théâtre, et fais le petit-maître au balcon.

En déjeûnant je prétends qu'il faut tout savoir et j'ai le dessein de tout apprendre. Je trouve que l'étude des langues est utile surtout et qu'elle seule peut vous mettre en rapport avec les héros et les auteurs de tous les âges.

Mais à dîner je change de thèse et je soutiens qu'un cerveau bien organisé ne doit puiser qu'en lui-même ses inspirations. Toute imitation est indigne, et l'imitation naît toujours de l'érudition. Homère inventa et ne traduisit point. Il faut (si l'on peut) marcher sur ses traces. Mais se courber lâchement sur des dictionnaires? Fi, cela est au-dessous de notre dignité. Contemplez l'univers et chantez....

Je fais mille promesses à ma femme et j'ai le dessein de lui être fidèle. Elle vaut à elle seule assurément tout ce que je pourrois trouver dans dix maisons voisines. Cependant si j'arrive chez quelque beauté, faisant sa toilette et la coquette, j'avoue que je sens ma foi qui chancèle. Je ne suis pas de pierre enfin et ma vertu a besoin de secours.

Il y a des momens où je n'ai ni jugement ni courage. Je céderois alors à des enfans. — Il y en a d'autres où je suis ferme comme un roc, où j'oppose un front calme aux plus vives attaques de mes ennemis et où je gouvernerois le monde, s'il étoit d'humeur de se laisser conduire par moi.

J'ai cherché à me faire un caractère égal et ferme. Je n'ai pu y parvenir. Ma nature est rebelle à mes soins. Je suis inconstant et bizarre, je le vois et ne puis me corriger. Beaucoup de mes amis me ressemblent. Nous sommes venus au milieu des troubles. Nous ne manquons pas tout-à-fait d'instruction, mais d'éducation. La matière s'est offerte sous toutes les formes à nos observations, nous avons de l'acquit sans tenue, et de l'expérience sans principes.

Je me dis sans cesse que je veux rester davantage à la maison et je suis toujours dehors. Je veux vendre mes chevaux et j'en marchande tous les jours de neufs. Je vante les repas de famille et j'emmène six fois la semaine ma femme chez le restaurateur.

Je prêche l'économie et je fais des dettes. Je parle de sobriété et je ne vis que de glaces et de mets sucrés.

Je n'écris jamais que des choses frivoles et je ne lis que des ouvrages sérieux. Je suis un homme inexplicable, et plus je me regarde, moins je me connois. Je suis dur et compatissant, tendre et glacé, brave et craintif. C'est un assemblage tout étrange et qui ne pèche pas par l'uniformité.

Voilà mon portrait esquissé. Je ferai un autre jour celui de ma femme.

Il y a des époux qui se font peindre et encadrer, par des

artistes habiles. Ils accrochent dans le salon leurs jolies figures et les exposent aux railleries des mauvais plaisans.

Je ne veux point avoir nos portraits en peinture, mais je les donne par écrit. C'est une foiblesse à peu-près pareille et c'est ainsi que le ciel nous a faits. Notre vie est un tissu d'inconséquences et nous n'avons que le choix des ridicules....

**

La troisième livraison du *Salon de* 1817 ; recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 24 avril, vient de paroître.

Cette livraison contient 15 gravures au trait par MM. Normand père et fils, et 16 pages de texte par M. Landon, peintre de S. A. R. Mgr. le duc de Berri, conservateur des tableaux des Musées royaux et correspondant de l'Institut.

Réjouissez-vous, Mesdames et Messieurs ; je vous offre un présent *à nul autre pareil*, un bijou, un trésor qui doit vous procurer des jouissances pures et un bonheur sans fin.... Ce don précieux est :

Le Livre des Epoux et des Epouses, (1)

Où l'on indique toutes les causes qui produisent les mauvaises unions, amènent et entretiennent la discorde, le trouble et le désordre dans les ménages. — Où l'on présente en même-tems les moyens de bien assortir les époux et les épouses, de les rendre fidèles, de les préserver et guérir de la jalousie, d'écarter d'eux les tracasseries, les querelles, les divisions, les haines, et de les faire jouir de la paix, de la concorde et du bonheur dans leur ménage, etc., etc.,

Ouvrage utile

non-seulement, à tous les hommes, à toutes les femmes nouvellement et anciennement mariés, à tous les veufs, à toutes les veuves qui sont dans l'intention de se remarier, mais encore à tous les jeunes gens et à toutes les jeunes filles, d'âge à contracter mariage.

(1) Prix : 1 fr. 50 cent., à Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 5.

Vous y verrez 1°. que l'homme est né pour la femme, et la femme pour l'homme ; deux choses que vous ignorez peut-être, mais qui n'en sont pas moins vraies. 2°. Que le mariage est une fort belle invention, excepté *en ligne directe* cependant, c'est-à-dire entre tous les ascendans et descendans légitimes ou naturels, comme frères et sœurs, oncles et nièces, etc. 3°. Que cette institution est tellement goûtée, par certaines veuves surtout, qu'on a été obligé de fixer à dix mois, l'époque où elles peuvent convoler en secondes noces, délai bien long sans doute pour plusieurs de ces Dames, mais que la loi a jugé nécessaire !

On y trouvera encore un passage où il est dit : que le mariage est ou un port favorable, ou un naufrage malheureux ; mais comme cet aveu échappé à l'auteur, pourroit causer quelques inquiétudes aux âmes timorées qui ne cherchent que des jouissances certaines dans une union légale, il se dépêche de les rassurer un peu plus loin en leur indiquant les moyens d'éviter le *naufrage* et d'arriver *au port*. Ces moyens consistent à prendre une femme

Qui ne soit ni trop belle, ni trop laide,
Ni trop jeune, ni trop vieille ;
Ni trop sotte, ni trop bel-esprit ;
Ni trop riche, ni trop dépourvue des dons de la fortune ;

cette honnête médiocrité doit aussi être recherchée par la femme qui desire un bon mari, avec cette différence pourtant qu'il lui est permis de le prendre riche, car : « un mari » n'est jamais plus *respectable* aux yeux de son épouse, et ne » conserve jamais mieux *l'autorité* que la nature et les lois » lui ont donnée sur elle, que lorsque c'est de lui qu'elle » reçoit sa fortune. »

Tout bien considéré, il m'a paru que l'auteur cherchoit à inspirer aux femmes autant d'aversion pour les hommes libertins, qu'aux hommes pour les femmes bel esprit. « Les li- » bertins, dit-il, assez aimés du beau sexe, qui a toujours » l'espoir de les convertir, sont parmi les époux, les plus » mauvais qu'on puisse choisir..... Mais de toutes les femmes, » il n'en est point de pires que celles dont les occupations » sont : de feuilleter les brochures, les romans et tous les » ouvrages frivoles qui paroissent ; de s'attacher à frédonner » des ariettes .... de quêter et débiter les nouvelles du jour, » les critiques et les anecdotes littéraires .... de courir les spec- » tacles et les cercles à la mode, de visiter et recevoir chez » elles les savans et les auteurs, de se faire des adorateurs » par son pédantisme, son verbiage scientifique et son jargon » sentimental, etc. »

Après les divers paragraphes que je viens de citer, il en est un beaucoup plus important que j'aborde en tremblant, c'est celui *de la fidélité*. J'en suis fâché pour ces Dames, mais voici la manière dont il commence : « presque tous les époux

« infidèles ne le sont que par la faute de leurs épouses. » Après ce préambule, qu'elles ne trouveront peut-être pas très-impartial, l'auteur ajoute : en effet, « consultez tous ces époux, » ils vous diront que l'humeur acariâtre, le caractère altier, » *l'insubordination*, l'orgueil, l'entêtement, l'opiniâtreté, l'in- » solence, l'impertinence, les mauvais procédés, la coquet- » terie, la légèreté, la dissipation, les sociétés dangereuses, » enfin l'inconduite de leur épouse, les ont forcés d'aller cher- » cher hors de chez eux des jouissances qu'ils ne pouvoient » plus s'y procurer. »

Ce fait une fois prouvé, il ne s'agit plus que d'y remédier ; rien de si facile, suivant l'auteur ; voici ce qu'il prescrit :

« Que les épouses aient pour leurs époux de l'amour, de » l'estime et du *respect* ; qu'elles cherchent à s'en faire aimer » par leurs soins, leurs attentions et leurs prévenances ; qu'elles » se montrent toujours disposées à faire leurs volontés (celles » de leurs époux, s'entend) ; qu'elles fassent le sacrifice de » ces sociétés, de ces plaisirs, de ses sorties, de ces prome- » nades (le boulevard de Gand, et les Montagnes Russes, » je suppose), de ces toilettes qui peuvent leur donner du » mécontentement ou de la jalousie ; qu'elles ne trouvent de » plaisir que dans leur compagnie, et qu'elles remplacent par » une vive amitié, les transports de l'amour que le temps » auroit affoiblis...... » Rien de plus sage que ces préceptes, aussi je ne puis rien leur comparer si ce n'est les conseils qu'il donne aux époux enclins à la jalousie ; j'avois d'abord envie de les retracer ici ; j'ai réfléchi que c'étoit inutile. Dans notre siècle philosophique on ne rougit pas de se montrer jaloux d'un camarade, d'un parent, d'un ami, surtout s'il nous surpasse en honneurs, en fortune, en dignités ; mais qui oseroit s'aviser d'être jaloux de sa femme !

****

L'Angleterre et les Anglais, ou *Petit Portrait d'une grande famille*, copié et retouché par deux témoins oculaires (1).

SECOND ARTICLE.

Un des plus longs chapitres de ce voyage est consacré aux garçons de tavernes, cafés, grands hôtels publics. On appelle ces domestiques, *Waiters*, attendans ; « Et jamais, dit l'au-

(1) Trois volumes in-8°., prix : 15 francs, à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°. 8.

teur, dénomination ne fut plus convenable et plus juste. Ces attendans sont en effet dans une attente continuelle.

« Toujours prêts à voler au premier signal qu'on leur donne, ils épient et devinent, plus encore qu'ils n'attendent, la manifestation du desir; leur soumission va jusqu'à la bassesse, leur prévenance jusqu'à l'importunité, leurs calculs jusqu'à la turpitude. Entrez dans une taverne, un café, une auberge ouverte aux gens du grand monde; ôtez votre chapeau en entrant; appelez le waiter à voix basse, et vous courez grand risque de l'appeler inutilement; demandez lui d'un ton modeste et simple ce dont vous avez besoin, et vous serez forcé de répéter souvent votre demande. Présentez vous au contraire d'un air sec et dédaigneux; parcourez hardiment toutes les parties de la salle sans paroître soupçonner la présence des personnes qui y étoient avant vous; jetez-vous avec bruit sur la première chaise venue; emparez-vous de la place la plus commode et la plus près du feu; appelez le waiter d'une voix de stentor; parlez-lui d'un air sec, arrogant, insolent même, sans daigner le regarder, commandez ce que vous souhaitez, et dès lors il concevra la plus haute idée de votre personne et de votre bourse; vous en serez servi avec la promptitude de l'éclair; les attentions, les égards, les prévenances, les marques de respect vous seront tour-à-tour prodiguées, et toute la maison sera bientôt remplie du bruit de votre importance! en un clin-d'œil, sans l'avoir ordonné, sans même vous en être aperçu, vous serez débarassé de votre chapeau, de votre canne, de votre redingote; vous étendrez la jambe, et vos bottes seront tirées; et tandis qu'elles passeront des mains du waiter dans celles du valet en sous ordre, chargé de restaurer l'éclat de leur cirage, une paire de pantoufles vous sera apportée; et l'humble waiter, s'abaissant devant votre grandeur, se reservera l'honneur de vous chausser lui-même. Cependant, vous avez déjeûné ou dîné, et l'heure de repartir arrive: vous criez de nouveau waiter! et à peine a-t-il le temps de répondre *Sir*? que déjà le voilà devant vous, immobile, incliné et dans le plus profond silence. Vous vous apercevez enfin qu'il est là, et, sans détourner les yeux de dessus le journal que vous avez l'air de lire, vous lui demandez vos chevaux et le mémoire; mais tout cela d'un ton plus sec, plus rapide, plus arrogant encore; et, en deux mots: *The bill ant horses*, auxquels il a grand soin de répondre aussi laconiquement lui-même, *yes Sir*; car vous touchez à l'instant critique qui va décider s'il doit conserver de vous une haute importance. Dans le cas contraire, la soumission se changeroit en impertinence. Le *bill* est apporté; vous vous gardez d'en examiner le montant; et sans suspendre votre lecture, vons jetez votre argent sur la table, en répétant seulement l'ordre relatif à vos chevaux. Enfin, on vous annonce qu'ils sont prêts; et, à l'instant même, vos bottes, votre chapeau et votre canne vous sont

successivement présentés ; votre redingote vous a été passée par le waiter, qui n'a pas oublié de l'épousseter légèrement sur vous. Vous vous disposez à sortir : les valets sont déjà rangés sur deux files, dans toute la longueur du corridor ; l'infatigable waiter vous devance lui-même, court à la porte ; en ouvre les deux battans, s'efface pour vous livrer passage, et s'incline profondément devant vous : tant de soins ont déjà été payés sans doute ; mais ici vous lui mettez encore un schelling dans la main, et il s'incline de nouveau jusqu'à terre, en vous donnant le titre de *your honour*. Vous voilà enfin dans la rue ! Votre homme vous a bien servi et bien flagorné, vous l'avez bien payé et bien avili. Suivez la même marche en France, on vous répondra par des injures ; prenez ce ton en Italie ou en Espagne, et vous courez grand risque d'être poignardé à l'heure même. »

Notre voyageur prétend qu'il n'y a aucun pays où la classe opulente mette autant d'importance et de recherche aux jouissances de la table. « La tortue, apportée des Indes Occidentales, arrive ici, dit-il, encore vivante ; et son arrivée est d'une telle conséquence, que les lettres d'avis sont immédiatement expédiées à tous les journaux de la capitale. . . . Depuis la paix, pas une table qui n'ait son pâté de Périgord, l'Inde fournit les épices des sauces, et principalement la poudre de *Curry* ; les jambons viennent en foule de la Westphalie et du Portugal ; les langues de rennes, de la Laponie ; le caviar, de Russie ; les saucissons, de Boulogne ; les macaronis, de Florence ; les olives, de France, d'Italie, d'Espagne ; les fromages, de Parme et de Suisse ; le poisson conservé dans la glace, passe du fond de l'Ecosse, aux marchés de Londres ; et nul gourmand ne mangeroit du mouton qui ne fût du pays de Galles. »

MODES.

On porte beaucoup de chapeaux de paille jaune et de capotes de perkale. Quelques modistes mettent deux rangées de bouillons vers le haut de la forme des chapeaux d'étoffe.

Les gances rondes, au-dessus des volans, sont plus à la mode que jamais. Quelquefois, au lieu d'une, on met deux, trois gances au-dessus de chaque volant. Au bas de quelques robes, la garniture bouillonnée forme des colonnes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1660.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1660.)



Capote de Perkale. Redingote de Perkale.

N°. 39. (Vingt-unième Année.) 15 Juillet 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 14 Juillet 1817.

Daniel qu'on vient de jouer au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, est un très-beau mélodrame, en costumes et surtout en décorations ; il offre un spectacle pompeux, mais l'action en est froide et languissante ; heureusement, l'auditoire est, de tems en tems, réveillé par quelques *Ponts Neufs* et par des morceaux de musique très-bruyans.

Il semble que les auteurs qui ont chanté *Les Montagnes Aériennes* se soient donné le mot pour la composition de leurs pièces épisodiques : dans toutes trois *la Folie* joue un rôle, et ces bluettes ne diffèrent que pas les originaux qui y figurent. Au Vaudeville, ce sont un médecin, un chirurgien, un inventeur de tout ce qui a été découvert, une maîtresse de pension, etc. Aux Variétés, on voit un ermite habitant la chaussée d'Antin, une danseuse de l'Opéra, un marchand de nouveautés, M. l'Antimèche inventeur *du nouvel éclairage*, homme qui a beaucoup de *lumières*. A l'Ambigu, qui est le 1er en date, paroissent tour-à-tour une vieille élégante, un anglais, un aëronaute, un rentier et des marchandes de modes du Marais. Ces lanternes magiques n'ont d'autre mérite que celui d'offrir quel-

ques détails spirituels. *La Folie* de l'Ambigu, fait la comparaison suivante entr'elle et sa sœur, *la Sagesse*.

AIR : *Du Pot de Fleurs.*

Entre nous, plus que l'on ne pense,
On trouve des rapports, je crois ;
Nous avons tant de ressemblance
Qu'on peut s'y méprendre par fois.
Si je fais mainte peccadille,
La Sagesse a bien ses erreurs,
Et dans leurs excès les deux sœurs
Ont souvent un air de famille.

*

A MADAME T.

Madame,

J'ai lu avec attention la lettre que vous avez insérée dans le dernier numéro du Journal des Modes. Vous dites que vous êtes laide, mais ce n'est peut-être qu'une façon de parler. Vous voulez des complimens, comme toutes les personnes de votre sexe et vos aveux sont des coquetteries.

Je vous déclare que ce ne seroit pas là mon compte, et notez que toute ma réponse n'est écrite que dans la supposition que vous êtes laide et vraiment laide. Si vous êtes jolie, je me retire, et il faudra regarder mes confidences comme non avenues.

Fi d'une femme jolie, elle est toujours dédaigneuse, capricieuse, exigeante. Il faut qu'elle traîne à sa suite une foule d'adorateurs. Son mari n'est que son serviteur, elle le trouve gauche, insipide, gênant, et de toutes manières c'est l'homme le plus malheureux du monde.

Une femme laide est un trésor, elle est fière de la passion qu'elle a inspirée, elle met tout en œuvre pour conserver sa conquête, elle est obligeante, elle est soumise, elle est soigneuse, et de toutes façons c'est un bijou.

J'ai eu dans ma vie bien des occasions de me marier. On m'a jetté à la tête un grand nombre de beautés ravissantes; mais leurs yeux vifs m'ont fait peur, et leur toilette m'a cassé les bras. Ces beautés n'avoient point de fortune, elles portoient tout avec elles, comme le sage grec. Moi, qui ne suis pas extrêmement philosophe, je ne me suis pas laissé prendre à tous les petits pièges que l'on m'a tendus.

Je me persuade que vous êtes riche. Une laide doit l'être. Car enfin vous ne dites point que vous êtes hideuse et je ne tiens pour telle que celle qui est à-la-fois laide et sans dot !

Je marche donc encore dans cette hypothèse : vous avez de bonnes rentes. Vous avez perdu vos parens ; je le dois croire : une fille qui écrit dans les journaux ne doit avoir ni père ni mère qui la surveille.

Vous signez et l'on vous appelle *Madame*. Mais cela me prouve une chose, c'est que vous êtes d'un âge mûr. Vous ne voulez plus qu'on vous traite comme une petite fille de douze ans, et vous prenez le titre de Dame qu'à tous égards, je n'en doute pas, vous êtes digne de porter.

Madame donc, je vous avouerai que j'ai toujours eu un foible pour les héritières. Voici les propositions que j'ai à vous faire dans l'état où en sont les choses.

Je suis jeune, c'est-à-dire je ne suis pas vieux. L'été pour moi se prolonge, grace aux soins que je prends de mon individu. Je me couche de bonne heure, je me lève matin, je suis sobre et je ne sais ce que c'est que haïr, ce sont là des conditions presque sûres pour vivre sain et longtems.

J'ai une belle terre à dix lieues de Paris, bien boisée, bien tenue, en plein rapport; et à la ville, on me connoît des maisons, petites et grandes, qui se louent comme par enchantement.

J'ai de l'instruction, du goût, de l'imagination, je vous ferai des couplets le jour de votre fête. Mon portefeuille est garni à l'avance, et j'ai de quoi charmer nos longues soirées d'hiver. Je vous lirai tous mes cahiers et je ne doute point que vous n'en soyez transportée.

J'ai un grand art pour nouer ma cravatte et je ne pense pas que sur ce point, on trouve, au boulevard, un petit-maître qui puisse m'en remontrer.

Enfin je suis un homme accompli, car à toutes les qualités, que je viens d'énumérer avec complaisance, je joins une laideur qui peut, je l'espère, le disputer à la vôtre.

Vous n'êtes point sans doute de ces laides qui veulent pour époux des Adonis. Si vous aviez ce ridicule, je ne ferais pas du tout votre affaire. Mais non, je vous crois l'esprit trop bien fait. Je me rassure et pour ne vous point trahir, je vais, après avoir esquissé la partie morale de mon portrait, citer quelques-uns des principaux traits de mon physique.

Figurez-vous Esope ou Vulcain. . . . Si, malgré ce début, vous passez outre, je suis sauvé, car j'ai réellement de la grâce dans ma difformité. Je suis comme le dromadaire, qui, sous sa double bosse, annonce un air de dignité. Quand je suis quelque part on me lorgne, on m'admire et il n'est pas rare que des essaims de jeunes demoiselles, mignonnes et gentilles, me suivent en courant pour avoir le plaisir de me voir.

J'ai l'œil un peu rouge, mais tendre. C'est l'œil droit. Quant à l'œil gauche il y a longtems qu'il est fermé. C'est une aventure que je vous raconterai quand nous serons unis ensemble par les doux liens du mariage.

Mes cheveux tirent sur le rouge. Vous savez que c'est une rareté. On vante Apollon pour sa chevelure dorée. Nous sommes cousins de ce côté, et ma tête est comme un soleil.

Je crois que je n'ai pas besoin d'entrer dans de plus grands détails. J'en ai ait dit assez pour séduire une femme, comme vous, experte et raisonnable.

Quand vous serez décidée, faites le moi savoir par la petite poste et je volerai aussitôt à vos pieds.

Adieu, Madame, agréez mes respectueux hommages.

Benjamin **.

On vient de mettre en vente chez Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 5, le tome 3me de *l'Ermite de la Guiane*, par M. de Jouy, de l'Académie Française; qui forme le dixième des Mœurs Françaises, et orné de deux gravures en taille-douce, exécutées avec une rare perfection, et de beaucoup de vignettes.

Prix : 3 francs 75 centimes pour Paris; et 4 francs 50 centimes, par la poste. Prix des 10 volumes, ornés de 22 gravures et de vignettes, 37 francs 50 centimes pour Paris, et 44 francs par la poste. Le même ouvrage, 10 volumes in-8°., 60 frans pour Paris, et 72 francs par la poste.

On a fait un heureux changement aux *Promenades Aériennes* du jardin Beaujon. Trois chars devoient occuper toute la largeur des rampes circulaires, et descendre de front; mais les curieux n'auroient pu voir que de loin : la voie destinée à l'un des chars est devenue une galerie où ils peuvent se placer.

Tous les jours, depuis l'ouverture de ces promenades, il y a foule. Jamais entreprise aussi vaste n'avoit été formée à Paris. Chacune des rampes, en fer à cheval, a 400 pieds de développement. Ajoutez la rampe droite par où les chars remontent. C'est sous une partie de cette rampe, que l'on a placé le café; il occupe douze arcades.

Le dessous des rampes circulaires est aussi percé d'arcades; mais la destination de ces galeries n'est pas encore connue.

Le restaurateur occupe un pavillon qui avoit été bâti par le financier Beaujon. Ce bâtiment est à quelques pas des promenades; on y est servi par des nègres qui ont la même livrée que les garçons du café.

Parmi les objets de mode qui occupent aujourd'hui nos élégantes, on cite le trousseau de la comtesse. . . . , fille d'un seigneur russe puissamment riche.

Ce chef-d'œuvre est, dit-on, sorti des mains de Mme. Duret, jeune couturière que son talent place déjà au rang de nos mo-

distes les plus distinguées et qui s'est associée pour ce qui concerne la lingerie Mlle. Bisson, lingère en vogue.

On prétend que M. le comte.... a consacré 150,000 francs à ce trousseau.

Mme. Duret et Mlle. Bisson habitent la même maison, rue Vivienne, n°. 18.

La nouvelle édition des *Œuvres complettes de La Fontaine*, annoncée en un seul volume in-8°, vient de paroître en deux (1). L'éditeur, sans élever le prix de cet ouvrage, annonce qu'il a mieux aimé donner deux volumes de grosseur ordinaire, que d'en offrir un d'un poids et d'une dimension peu convenables. Cette division lui a donné d'ailleurs la facilité d'employer des caractères plus gros que ceux qui se trouvent dans la plupart des éditions dites *économiques*. On a renfermé dans le tome 1er. les *Fables*, les Remarques des Commentateurs, les *Œueres diverses*. Il est orné d'un portrait, d'une jolie vignette offrant la vue de la maison du Fabuliste à Château-Thierry, et de quinze gravures. Le second volume contient les *Poëmes*, le *Théâtre* et les *Contes*. Il est accompagné d'un *fac simile* de l'écriture de La Fontaine.

On a réuni dans ces *Œuvres complètes* des pièces qui manquoient aux éditions précédentes, et justement attribuées à l'auteur célèbre. Cette nouvelle édition est précédée d'une *Vie de La Fonfontaine*, et accompagnée d'observations nouvelles qui en augmentent beaucoup l'intéret.

Le 102eme. Numéro de la collection du *Bon Genre*, qui a paru le 10 de ce mois, au bureau du Journal des Dames, représente les Montagnes du jardin Beaujon.

Les Malheurs de l'Amour, ou *les Mémoires d'une Femme* (2).

« Le temps, dit l'auteur, vieillit moins que les passions..... Je revis ce sage, M. de Molvan, qui m'avoit prophétisé mes malheurs ; lui seul ne paroissoit pas changé. J'entrai dans sa

(1) Deux volumes in-8°. de plus de 500 pages chacun. Prix, pour les souscripteurs, 12 fr., et 15 fr., par la poste; pour les personnes qui n'ont pas souscrit, 15 fr., et 18 fr., par la poste. Il a été tiré quelques exemplaires sur papier vélin satiné, prix 30 fr.; papier coquille, 40 fr.

A Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, éditeur de la *Collection des Mœurs françaises*, rue Christine, n. 5.

(2) Un volume in-12. Prix : 2 francs, et port franc, 2 francs 25 centimes ; à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°. 8, et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal.

maison ; sa pupille étoit assise au milieu de plusieurs enfans dont elle étoit mère.... Dupe encore de l'espérance et pleine des regrets d'une félicité dont j'avois trop peu joui : qui ne seroit encore tenté d'aimer, m'écriai-je, quand on voit l'amour produire un tel résultat ? C'est faute de sensibilité que je n'ai pas été heureuse ; Cécile, seule (c'étoit le nom de la pupille) a mérité son bonheur par la vivacité et l'ardeur de ses sentimens. »

« Vous vous trompez, répondit M. de Molvan : Cécile n'a jamais connu l'amour. Vous l'avez vue dans un âge où rien n'égaloit sa modération ; en état d'être mariée, elle a pris un époux de ma main. Elle devoit l'aimer ; je suis sûr qu'elle l'aime tous les jours davantage, parce qu'un sentiment raisonnable est de nature à croître encore. Ne voyez-vous pas, au contraire, qu'un amour violent, porté tout de suite à son comble, ne peut se soutenir ? On compte sur sa durée ; et combien cette idée-là a-t-elle fait de victimes ? »

ŒILLET DE POÈTE.

Anciennement on disoit : œillet de *poippe*, du mot *poippe*, qui signifioit montagne ; ainsi, œillet de *poëte* ne se dit que par corruption, quoique l'on trouve ce mot dans le dictionnaire de l'Académie.

L'Angleterre et les Anglais, ou *Petit Portrait d'une grande famille*, copié et retouché par deux témoins oculaires (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Dans presque tous les salons anglais notre voyageur remarqua, entre les croisées, au-dessous des glaces, des espèces de tablettes mobiles en bois d'acajou. Ces tablettes étoient étroites et longues : d'abord il eut quelque peine à s'en expliquer l'usage, parce que les chandeliers de cristal et les petites figures de bronze qu'elles supportoient, ne lui paroissoient pas devoir exiger une base aussi solide ; mais, en examinant de plus près, il reconnut que ces tablettes étoient doubles et que la partie supérieure tenoit à l'autre par des charnières artistement cachées ; de sorte que, du moment qu'il eut soulevé celle-ci, un des quatre pieds de l'autre, se détachant de lui-même, vint lui servir d'appui ; et, à son grand étonnement, la pré-

(1) Trois volumes in-8°., prix : 15 francs, à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°. 8.

tendue tablette oblongue se transforma en un quarré parfait, dont toute la surface intérieure, étoit couverte d'un drap vert. « Voilà, dit-il, bien de l'art et du goût appliqués à un funeste usage : ces jolis meubles sont des tables de jeu. »

On dit qu'un certain tyran d'Asie attacha une récompense à la découverte d'un nouveau plaisir. De même les Anglais encouragent quiconque peut leur créer des besoins. Un tirebouchon fatigue le bras, le vin est troublé par la secousse, et le gouleau d'une bouteille peut se casser ; de là le tirebouchon mécanique, qui n'exige d'autre effort que de tourner un piston et fait doucement sortir le bouchon. Restoit encore l'inconvénient de se salir les doigts en détachant le bouchon ; un second inventeur imagina le tirebouchon concave, qui réunit le double avantage d'extraire le bouchon et de le faire tomber de lui-même.

Pour les mouchettes, autre perfectionnement. A la mouchette ordinaire a d'abord été adapté un tube mobile, assez creux pour ne jamais se remplir de façon à gêner les mouvemens du ressort ; mais une mouchette plus ingénieuse vient d'être proposée : celle-ci fera ses fonctions d'elle-même.

Notre voyageur a vu une fourchette portative pour faire griller le pain. « Et je vous laisse à imaginer, dit-il, ce qu'on peut faire d'un pareil instrument dans sa poche ! Mais ce n'est pas tout encore : cette invention bizarre a été coulée bas par un certain homme à projets, qui a commandé pour son propre compte, un garde-feu de poche ; ce curieux instrument ne doit coûter que le prix modique de 200 livres sterling (4800 francs). »

Les modes n'ont point été omises dans ce voyage ; mais excepté le *fluide bouclant* et l'usage d'*huiler les habits* et de les mettre ensuite en presse dans un lieu froid, pour en augmenter le lustre, nous n'avons rien vu dans deux longs chapitres, qui ne soit parfaitement connu. On a porté, à Paris comme à Londres, des habits si larges et si longs, qu'un homme ne paroissoit être que taille ; des culottes si étroites, qu'il falloit les efforts de deux garçons tailleurs pour les essayer ; et avant que mistriss Bell fît annoncer dans les papiers de Londres le *corset du divorce arménien*, nos couturières vendoient un corset qui portoit le nom de *divorce*.

A quelques milles de Londres, notre voyageur alla voir un célèbre jardin de tulipes. Chacune étoit dans un pot séparé, et le jardin entier étoit recouvert d'une tente fermée par des espèces de stores. « De ma vie, dit-il, je n'ai vu des transports aussi vifs que ceux du maître de la maison à la vue de ses tulipes. On eût dit que ses pensées, ses vœux et son esprit passoient aussi dans son parterre. Sa seule affaire, d'un bout de l'année à l'autre, est de les élever, de les arroser, de les choyer avec une tendresse paternelle ; aussi ces chers enfans étoient-ils d'une beauté parfaite. »

Peut-être n'est-il pas de pays où la passion pour les objets rares soit poussée plus loin qu'en Angleterre. La richesse des habitans, la rapidité des communications, et la facilité avec laquelle les marchandises sont transportées d'un point de l'île à l'autre, sont autant de causes qui favorisent cette passion ; « mais c'est dans la bizarrerie de la nation même, ajoute le voyageur, qu'il faut en chercher la véritable source : l'un rassemble des affiches de spectacle, l'autre fait des collections de théières, de cartes de visite. Celui-ci s'amuse à recueillir des échantillons de toutes les espèces de perruques connues de mémoire d'homme ; mais l'amateur par excellence est un certain gentleman de province, qui, au prix des plus grandes peines et des plus folles dépenses, est parvenu à recueillir, et recueille encore de nos jours, les cordes de tous les pendus des trois royaumes. Le muséum de cet original présente, par ordre chronologique, une longue suite de toutes ces cordes symétriquement accrochées aux murailles de son cabinet, avec une inscription qui contient le nom du criminel auquel elle a servi, l'historique de son crime, les détails de son procès, l'époque, le lieu, le jour et l'heure de son exécution. »

MODES.

Quelques modistes emploient des pois à fleurs et des pieds d'alouette ; les coquelicots, le chèvre-feuille, les œillets de poëte, les épis mûrs sont très-communs. On porte peu de paille blanche, beaucoup de paille jaune et beaucoup de capotes blanches : quelques-unes sont de gros de Naples.

Les bouillons, au bas des robes blanches, ou fond blanc, à mouches couleur de rose, lilas, paroissent être moins en faveur. On a vu samedi, au Salon, une très-grande quantité de robes dont le bas étoit garni de volans de mousseline claire, festonnés et brodés. On y a vu aussi beaucoup de canezous, beaucoup de pélerines. Parmi beaucoup de ceintures en rubans rayés, il y avait des écharpes de mousseline.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1661 et 1662.

Aujourd'hui paroît le 13me. No. de la suite d'*Elégantes de la moyenne classe.*

Le 20, paroîtront les Gravures de *Meubles* 449 et 450.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, No. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1661.)



Chapeau de paille d'Italie. Robe bouillonnée et brodée.

(1662.)



Chapeau de paille. Robe et pantalon de perkale.

N°. 40. (Vingt-unième Année.) 20 Juillet 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 19 Juillet 1817.

Contre l'usage établi depuis long-temps au Théâtre-Français, la représentation de la tragédie nouvelle a été très-calme. *Phocion* a réussi sans aucune opposition; la versification en est très-soignée, mais cet ouvrage gagneroit beaucoup à être mis en trois actes; il obtiendra beaucoup plus de succès à la lecture qu'à la représentation et sera plus estimé des littérateurs que des dames : le mot d'*amour* n'y est pas prononcé une seule fois.

L'opéra joué à Feydeau sous le titre du *Sceptre et la Charrue*, est fait dans les meilleures intentions sans doute, mais au théâtre l'intention ne suffit pas; les deux derniers actes sont des plus médiocres et la musique est au niveau du poëme.

Deux petites pièces de circonstance ont reçu un bon accueil à la Porte St-Martin et au Cirque, enfin, *la Fille maudite*, (offerte à l'Ambigu) est un mélodrame moral qui prouve *comme quoi* une demoiselle s'expose aux plus grands dangers lorsqu'elle écoute plus son cœur que la voix paternelle.

*

LA MAISON DE CAMPAGNE.

J'ai un de mes petits parens qui est né à Paris, et qui a de l'esprit, mais qui ne se pique pas d'être habile. Hier, il me

demandoit par où couloit la Seine, si c'étoit du Gros-Caillou à la Rapée, ou de la Rapée au Gros-Caillou.

Je le satisfis sur ce point et sur divers autres pour le moins aussi difficiles. Je lui expliquai ce que c'étoit que *Gand* et *Coblentz*. Il va tous les soirs fort régulièrement à ces deux boulevards, mais il ne s'étoit jusqu'ici mis en peine que de la figure et de la toilette des femmes, des manières et du jargon des jeunes gens.

Sa tante, qui est ma femme, et qui a un foible pour lui, qui le gâte et qui veut qu'on pardonne tout à ce cher neveu, m'engagea à le mener avec nous voir la maison de campagne que nous voulons acheter.

Je n'ai pas de dessein fixe. Il m'est indifférent que ma terre soit du côté de Meudon ou du côté de Montreuil, par Corbeil ou par St-Germain. Je veux tour-à-tour visiter tous les jolis bourgs et villages des environs de Paris. J'entre dans toutes les maisons qu'on me dit être à vendre. Je questionne tous les gens qui laissent leur porte ouverte et j'espère que je finirai par trouver mon affaire.

J'ai manqué un coup superbe. En un lieu charmant, il y avoit un pavillon joli, qui me convenoit à merveille; c'étoit une actrice qui l'avoit fait arranger comme un temple, comme un boudoir; c'étoit un vrai bijou; les créanciers sont venus, il a fallu se défaire de cet asile chéri, témoin de tant de douces fêtes, et par malheur je ne me suis pas trouvé là. L'objet (je parle du pavillon) a été donné pour rien et c'est une occasion que je regretterai toute ma vie.

Il y a un château d'assez belle apparence que j'ai en vue. Il appartient à deux époux fraîchement mariés, et qui vont un train de poste; équipages, festins, modes, jeu, plaisirs de toutes sortes, tout est mis en œuvre à-la-fois. Cela doit finir par quelque catastrophe. Je suis à l'affût, je guette le moment, je dois avoir ce bien pour la moitié de sa valeur si je m'y prends comme il faut. Ma délicatesse est un peu blessée de ces calculs; mais enfin, je me rassure en faisant réflexion qu'après tout un Juif n'en donneroit pas le quart. Nous vivons en ennemis sur la terre, et les moins *arabes* passent pour charitables.

En attendant l'événement nous sommes sortis ce matin, ma femme, mon neveu et moi, par la porte Saint-Antoine et la barrière du Trône. Picpus est auprès, c'est un quartier célèbre par les pensions de jeunes gens et de jeunes demoiselles qui y sont établies. Les promenades environnantes sont extrêmement agréables.

Saint-Mandé se voit à droite de la route. C'est un des cinq ou six villages que parcourt Philibert aîné avant d'arriver à la maison de M. Duparc, dans la comédie de l'Odéon. Ce village me tient au cœur, j'étois allé faire une partie dans le

bois de Vincennes, il y a une quinzaine d'années. Nos dames étoient toutes des plus élégantes qu'il y eût alors. Une sur-tout étoit la coquetterie et la grâce-mêmes, je me pris à cet astre comme un papillon à un flambeau, et dans l'ardeur qui me possédoit, au milieu de nos courses, dans les bocages, je fis des déclarations que d'abord on écouta fort mal. On me bouda pendant tout le reste du jour, et ce ne fut que le soir, au retour, en passant à Saint-Mandé que l'on reçut mes excuses.

Mais silence, ma femme est ici, oublions pour le moment ces peccadilles et mettons de côté tous ces souvenirs pour ne les rapeller que vers nos vieux jours, quand il n'y aura plus à craindre les récidives.

Voilà ce fameux donjon de Vincennes que je ne vois jamais sans soupirer. Ces canons qui sont sur les tours, donnent un peu de sévérité au paysage. On construit à présent dans l'église de la forteresse un monument de deuil et de larmes. Deux régimens sont là en garnison. Le bruit des armes du château se mêle au violon des guinguettes, et ces contrastes jettent dans l'âme je ne sais quel vague et quelle tristesse qui empêche de trouver des paroles.

Le bois est épais et d'un verd foncé. Le terrein est humide et frais, dans la partie du moins que nous traversâmes, car il y a d'autres cantons où le terrein est sec et pierreux. Nous atteignîmes la grille du parc, vers Nogent, et nous passâmes à pied dans ce petit bourg rempli de maisons comme nous en cherchions une. Il y en a plusieurs à vendre et notre curiosité fit là d'amples récoltes.

A l'entrée du village est une petite croix entourée de peupliers et au pied de laquelle un vieillard étoit en prières.

Plusieurs rois de la première race eurent des palais à Nogent. Les moines de Saint-Maur et ceux de Saint-Magloire y firent bâtir aussi des retraites où ils passoient la belle saison. Aux rois et aux moines ont succédé les bons bourgeois de Paris qui affectionnent beaucoup cet endroit. On dit que Watteau, le peintre, y séjourna et y mourut assisté par un curé qui étoit aussi jovial que l'artiste étoit mélancolique.

L'air est pur dans ces parages et ma femme a un desir violent de s'y fixer, quant à moi je ne me presse point et avant de délier ma bourse, je veux tout examiner; mais les femmes sont plus vîte décidées!

Riches plaines, vallons délicieux, rivière paisible, il y a là en effet de quoi tenter. Voyons, passons le bac de Brie. J'apperçois sur la hauteur une habitation qui me paroît tout exprès faite pour nous.

Brie est sur la rive gauche de la Marne, entre Nogent, Noisi-le-Grand, Villiers et Saint-Maur; c'est un petit village paisible où tous les visages inspirent la confiance.

Le fermier du bac est brave homme et causeur. Ce fut lui qui nous enseigna une closerie où pour un prix fort modéré on nous servit des *œufs au miroir* (œufs sur le plat) avec du petit vin du crû.

Le vin de Brie ne jouit pas, comme on sait, d'une haute renommée. On se souvient de ces vers de la chanson :

> Vin de Suresne, vin de Brie.....
> Déguisez-vous..... etc.

Eh bien, je vous assure qu'en été, dans les grandes chaleurs et quand on a grand soif, on le trouve très-potable. Il désaltère parfaitement et il porte dans les esprits une petite pointe qui les réveille.

Un vieux garde-chasse qui fait la police dans ces campagnes, depuis environ trente-six ans, nous prêta son couteau, dont la lame étoit respectable par son usure. Ce couteau, nous dit-il, a servi long-temps sur la table de M. de Silhouette qui fit bâtir ce château que vous voyez en face. Il passa ensuite, avec la terre, à M. Delaage, l'ancien fermier-général. Je l'achetai lors de la vente, à la mort de cet excellent maître et je le garde comme une relique.

Le château de Brie appartient aujourd'hui, à M. le baron Louis. C'est une propriété superbe, dans une position magnifique. La rivière baigne les murs du parc. Un moulin construit sur deux isles, à quelques centaines de pas, est d'un effet très-pittoresque.

L'église est sur le bord de l'eau. Au-dessus du maître-autel est un grand tableau qui m'a paru de la vieille Ecole. Il a du mérite et il est digne d'être vu.

Tout près de l'église est une pelouse verte, ombragée par des saules où les villageois viennent le dimanche attendre la messe, et conclure des marchés ou des mariages.

La famille Vestris avoit à Brie une fort belle maison. Nous y sommes entrés. Elle a changé de maîtres. Mais le propriétaire actuel, homme fort poli, nous montra la salle dans laquelle le *dieu de la danse* avoit fait élever une espèce de petit théâtre où il apprenoit à ses enfans à faire des entrechats et des pirouettes.

Nous avions le dessein de revenir par *Neuilly-sur-Marne* et *Fontenay-aux-Bois*. Mais notre cocher nous fit observer que le ciel se chargeoit de gros nuages et qu'il étoit à craindre qu'un orage ne fondît sur nous. Je me déterminai à reprendre le même chemin par lequel nous étions arrivés, nous repassâmes le bac, et nous rentrâmes à Paris sans avoir arrêté ni acheté de maison de campagne, mais enchantés d'avoir donné à notre neveu une première leçon de géographie.

FERDINAND **.

Carte Topographique circulaire des environs de Paris.

Cette nouvelle Carte a pour centre l'Eglise métropolitaine de Notre-Dame : le rayon est de 29 kilomètres (environ 15,000 toises), dans la proportion d'*un pouce six lignes pour une lieue de poste* (2,000 toises). Elle est gravée sur une feuille, dite *grandmonde*, par M. *Barriere* père, ancien graveur de première classe du dépôt général de la guerre, écrite par M. *Bariolle ;* et a été dirigée par J. *De la Tynna*, de la société royale académique des sciences, auteur du *Dictionnaire topographique, historique et étymologique des rues de Paris* et propriétaire rédacteur de l'Almanach du Commerce.

Prix : *dix francs*, enluminée par départemens, arrondissemens et cantons. — A Paris, au Bureau de l'Almanach du Commerce, rue J. J. Rousseau, n°. 20.

La circonférence de cette carte représente une étendue de 175 kilomètres (environ 45 lieues de poste ou 90,000 toises) sur l'échelle désignée ci-dessus ; au Nord elle s'étend jusqu'à *Luzarches*, *Pontoise* et *Compans ;* à l'Est jusqu'à *Claye* et *Lagny ;* au Midi jusqu'à *Corbeil* et *Arpajon ;* à l'Ouest jusqu'à *Chevreuse*, *Triel* et *Trappes :* elle comprend à l'Est une partie des arrondissemens de *Meaux* et de *Melun*, département de *Seine et Marne ;* au Centre le département de la *Seine* entier ; à l'Ouest, au Midi et au Nord une grande partie du département de *Seine et Oise.*

Les limites des départemens, arrondissemens et cantons sont exactement tracées ; les noms des départemens, arrondissemens et cantons, ceux des chefs-lieux de départemens, arrondissemens et cantons ; ceux enfin des communes, châteaux, fermes, hameaux, etc. sont écrits chacun d'une manière et d'une grandeur méthodiques et convenables à leur dégré d'importance.

Des recherches scrupuleuses et nombreuses faites tant sur les cartes existantes que sur des plans inédits ; des renseignemens particuliers dus à la bienveillance des propriétaires de châteaux et maisons de campagne ; des corrections provenant du cadastre ; les travaux entrepris depuis une quinzaine d'années aux environs de Paris fidèlement tracés ; l'orthographe, exactement observée, d'après l'étymologie, enfin la beauté de la gravure rendent cette carte préférable à celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour.

DE L'INCONVENIENT DES RICHESSES.

Je suis né gueux comme un peintre d'autrefois, fier comme un philosophe d'aujourd'hui, paresseux comme un commis de

tous les tems. Qui croiroit que malgré ces trois graves défauts, dont le premier a depuis longtems été qualifié de vice, j'ai trouvé le moyen de faire fortune et d'être un personnage dans le monde? Un autre, à ma place, en tireroit vanité et s'en rejouiroit surtout; eh bien! que l'on admire l'incohérence de mes idées; après avoir désiré ardemment les richesses, les honneurs, je suis presque tenté de maudire le hazard qui a comblé mes souhaits! Je regrette mon ancienne obscurité, ma liberté si douce, toutes les aises qu'elle permet et tous les plaisirs qu'elle procure; depuis que je parcours Paris dans un char mollement suspendu, au lieu de faire usage de mes jambes comme autrefois, pour aller chercher mon déjeûné au Roule, mon dîné à la Rapée, et mon gîte à l'Estrapade, je ne me sens aucun appetit, mon sang s'épaissit et l'ennui galoppe avec moi.... C'est encore pis, si je reste dans mon hôtel; entouré d'un valet de chambre qui ne permet pas que je passe ma chemise, d'un secrétaire qui voudroit me dispenser de signer mon nom, et d'un intendant qui souffre à peine que j'examine le total de son mémoire, je suis affaissé par les vapeurs ou accablé sous le poids du désœuvrement. Le demi-jour qui règne dans mes appartemens achève d'affaiblir ma vue, d'engourdir mes sens, et la plupart du tems, j'oublierais, étendu sur un divan, et le conseiller-d'état que j'ai invité par ton, et la beauté qu'attire mon opulence, si le roulement de leur carosse et la voix de mes gens ne me faisoient sortir de mon espèce de léthargie. La société arrive, on sert, et pendant quatre heures, au lieu de jouir franchement des plaisirs de la table avec quelques amis véritables, je me vois forcé d'entretenir mes convives de lieux communs, de flatter l'un, d'applaudir l'autre, ou de recevoir moi-même un encens proportionné au nombre des plats et à l'éclat des bougies.

Lorsque je ne sacrifie point à la vanité en tenant table ouverte, je supporte un autre genre de contrainte; je vais encenser la puissance et le crédit, ou j'accompagne au spectacle une grande Dame à laquelle je dois trouver de l'esprit et des grâces parce qu'elle a fait un mauvais roman et choisi une bonne couturière. Suivant elle, si j'écoute la pièce, j'ai l'air d'un provincial; si je lorgne une actrice, j'affiche un mauvais ton; parler haut, c'est annoncer des prétentions; parler bas, c'est montrer trop de familiarité! .... Ne sachant qu'elle contenance tenir, je baîlle et je m'esquive de ma loge, non sans regretter l'heureux tems, où moins riche, mais plus libre et plus gai, j'allais au parterre avec un ami, ou aux secondes galeries avec ma maîtresse! O tristes honneurs, fatales richesses, si vous pouviez encore prévenir la goutte, les soucis, les indigestions et les insomnies, j'attacherois quelque prix à votre possession, mais loin de me procurer le bonheur, vous accroissez le plus souvent mes peines et mes inquiétudes. Si j'entends le tocsin, je crois que c'est ma maison qui

brûle ; si l'on parle de grêle ou d'inondation, je vois déjà mes champs dévastés ; à la veille d'une promotion, je crains que mon nom ne soit omis sur la liste, au moment d'une disgrâce, je tremble qu'il ne s'y trouve !....

Après avoir calculé l'avantage et le désagrément des richesses, j'ai pris une résolution aussi sage qu'extraordinaire, celle d'y renoncer, mais à l'âge de 40 ans seulement !... Bien des gens pensent que plus on vieillit, plus on a besoin d'argent ; je suis d'un tout autre avis, ainsi mes bons amis, vrais ou simulés, et vous messieurs les marchands, fournisseurs, etc., que j'honore de ma pratique, tenez vous le pour dit et agissez en conséquence. Pendant quatre ans encore, je vous donne la permission de vous amuser et de vous engraisser à mes dépens. Assistez à mes bals, à mes fêtes, multipliez les dépenses et les mémoires, je n'y trouverai pas à redire, mais je vous en supplie, lorsque je me serai dépouillé volontairement, n'allez pas me traiter comme tant d'autres et dire que je suis un sot, un dissipateur ! Il n'est pas très-commun de voir des gens qui renoncent de gaîté de cœur à ce que le vulgaire appelle les jouissances du luxe et les plaisirs de l'opulence. Au lieu de me gourmander, louez donc ma philosophie, mon désintéressement ; que deviendroient les parasites et les flatteurs, si par une critique intempestive on empêchoit les gens riches de se ruiner !

****

Le 14me numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* paraîtra le 25 de ce mois, au Bureau du Journal des Dames.

M. PETIPA ET SON BALLET.

Nous avons vu M. Petipa à la Porte St-Martin ; il y faisoit les beaux jours.

Engagé à Marseille, au Grand Théâtre, il y poursuit ses succès, et de simple acteur il devient compositeur.

Il a donné récemment la *Naissance de Vénus et de l'Amour.*

Comment, dit-on, il offre à-la-fois la naissance de la mère et celle de l'enfant ? quelle folie !

Pourquoi cela ? Cette querelle me paroît injuste. Je prends par goût et par métier la défense d'un homme qui voue ses talens au plaisir du beau sexe.

D'abord ce n'est peut-être qu'un anniversaire que l'on célèbre dans ce ballet. Alors, il n'y a rien là de surprenant. A Paris, tous les jours, je vois fêter le double anniversaire de la naissance d'une petite bourgeoise et de son premier né.

Ce qu'on fait pour une citadine on peut bien le faire pour une habitante de l'Olympe.

Mais quand il seroit vrai que le ballet fît naître le même jour le fils et la mère, qu'y auroit-il ici d'étonnant ? Ne

s'agit-il pas de la *Beauté* et de *l'Amour?* L'Amour ne naît-il pas aussitôt qu'apparoît la Beauté ?

Dès qu'au boulevard de Gand une jolie femme passe, les promeneurs se sentent épris d'un feu qui n'est autre chose que l'amour qui se glisse dans leur cœur.

Quelqu'un à qui je faisois ces réflexions, me disoit : « Mais » enfin, pour que la beauté fasse naître l'amour, il faut du » moins qu'elle soit un peu grande et toute formée. »

Ce quelqu'un-là jugeoit matériellement des choses. J'aurois pu lui répliquer que les beautés les plus formées n'étoient pas les plus recherchées ; mais je préférai me tenir dans le cercle mythologique et le combattre avec les armes d'une érudition toute fabuleuse.

Vénus, mon cher ami, Vénus sortit toute brillante des flots de la mer. Elle étoit alors telle qu'on l'a vue toujours depuis, fraîche, blanche, potelée, délicieuse, adorable.

En abordant sur les côtes de la Grèce, elle vit tomber à ses pieds tous les mortels, et je veux bien vous confesser, qu'au lieu d'un seul et unique Amour, il est probable qu'elle en fit naître tout tout-à-coup mille et davantage.

Ou plutôt ce n'étoit qu'un même enfant, qu'un même amour, qui se multiplioit pour embrâser tous les sens et pour ravir toutes les imaginations.

Ce sont là des mystères que pénètrent facilement les plus simples. Qu'y a-t-il de plus merveilleux à cela qu'à cette Pallas qui sort toute armée du cerveau de Jupiter ?

Croyez-moi, M. Petipa ne prête nullement à la critique Il a fait dans son ballet, preuve de tact et de sentiment. Sa Vénus et son Amour sont de très-bon aloi. Déjà nous avons vu à Paris une pantomime de ce genre, composée à Bordeaux (*Almaviva et Rosine*). Faisons des vœux pour qu'on nous donne aussi dans peu la pièce composée et applaudie à Marseille.

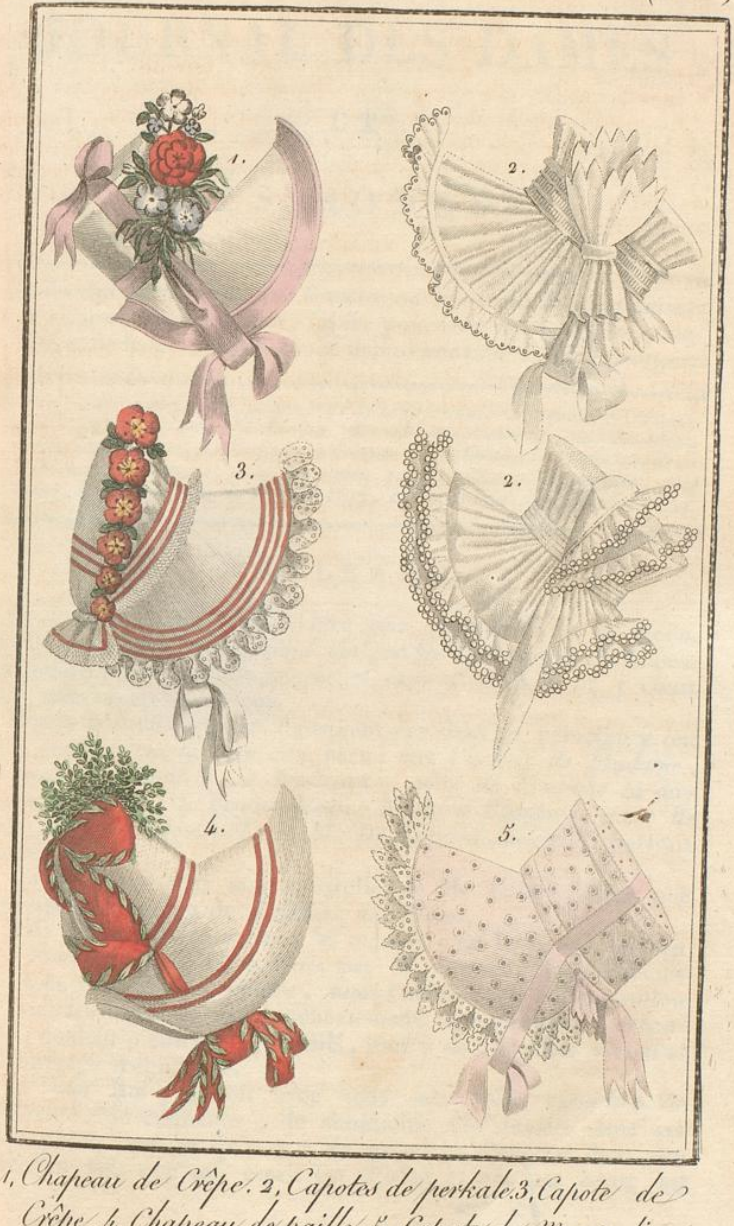
Le Dansomane.

MODES.

Presque toutes les modistes mettent maintenant autour de la forme des chapeaux, une couronne de sept ou huit sortes de fleurs de la saison. Nous avons dit qu'elles faisoient les capotes à passe droite ; c'est encore la mode : cette passe droite et longue, elles la couvrent quelquefois de bouillons. Chez les couturières on ne bouillonne plus autant de bas de robes. Les petits volans et les gances rondes sont la garniture par excellence.

Quelques jeunes gens portent des habits noirs à collet encore plus bas que de coutume, et à basques plus longues. On voit quelques gilets rayés. Les trois quarts et demi des pantalons sont blancs.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1663.



1, Chapeau de Crêpe. 2, Capotes de perkale. 3, Capote de Crêpe. 4, Chapeau de paille. 5, Capote de Mousseline.

N°. 41. (Vingt-unième Année.) 25 Juillet 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re*. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les N*os*. 439 à 457.*

TABLEAUX.

Le *Salon* n'a pas cessé d'être une promenade à la mode. Les beaux jours n'en ont point éloigné les amateurs et les dames. La foule s'y est toujours portée et dans ce moment on y court avec une nouvelle ardeur.

Divers tableaux qui ne figuroient pas dans le principe y ont paru successivement. On cite parmi eux *l'arrivée de Madame, duchesse d'Angoulême, à Bordeaux ;* celle *de Madame la duchesse de Berry, à Fontainebleau ; Madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, à Montreuil ;* et *M. De Laroche-Jacquelin*, portrait héroïque.

On remarque aussi une aquarelle de M. Isabey, c'est une représentation fidèle de l'*escalier du Musée.*

Mais ce qui attire surtout les regards c'est le grand tableau de *l'Entrée d'Henri IV à Paris* par M. Gérard. Nous l'avions vu dans l'atelier du peintre, nous l'avons revu à l'exposition et toujours avec un égal enchantement. Composition, exécution, couleur, ensemble, détails, tout y est, et c'est vraiment un ouvrage magnifique.

Le bon Roi y paroît avec tout son noble caractère de générosité, de confiance, de simplicité. On démêle dans ses traits chéris tout ce qu'il y a de grand et d'auguste dans son âme. On voit que son esprit est satisfait et que son cœur est

ému. Le geste de sa main droite est plein de noblesse et de franchise. Le heros est monté sur son cheval de bataille, qui désormais va se reposer et qui semble fier de porter encore une fois son glorieux maître.

Voilà Saint-Luc et Matignon, les deux braves, qui précèdent la marche. Sully est auprès du Roi. Brissac, qui *rendit* la ville, attend un regard du souverain. C'est L'Huilier dans ce moment, qui fixe l'attention d'Henri IV.

L'Huilier, prévôt de Paris, apporte les clefs de Paris. Il est suivi des Magistrats et des principaux du peuple.

De l'autre côté c'est encore le bon peuple qui s'élance au-devant du bon roi. On voit Néret et ses deux fils, tous trois honnêtes marchands et maintenant valeureux guerriers, armés pour la défense du trône. Ce vieillard béarnais qui va revoir ses fils dans l'armée, cette jeune fille qui doit y retrouver un amant, ce jeune homme qui reconnoît son frère dans le porte-drapeau et qui l'embrasse, cette femme en deuil, qui a perdu son mari dans les guerres et qui montre avec transport à son enfant adoré le roi qui apporte les consolations et la paix, toutes ces parties sont de l'effet le plus pittoresque.

Derrière, dans les groupes à cheval, on distingue Biron, Bellegarde. Celui-ci un peu trop galant, jette un coup-d'œil à la belle Gabrielle, qui est aux balcons du Louvre.

Henri IV ne voit pas cela, il est occupé de bien autres merveilles et lui-même il est une merveille, objet de toutes les admirations et de tous les hommages.

Il faut excepter pourtant quelques ligueurs sombres qui fuient en grondant et qui font présager de nouveaux troubles. Il y a des gens qui ne sont jamais contens de rien. Le ciel est lui-même n'est pas sûr, il est à l'orage. Mais la joie du peuple est pure et tout en général dans le tableau respire un air de fête de famille qui ravit et entraine.

C'est assurément une des plus belles compositions que depuis longtems on ait vues. Toutes les nuances des divers sentimens y sont marquées. La passion s'y montre selon la situation des personnages et l'on reconnoît ici le peintre *des Trois Ages* (1). Tout est plein de chaleur et de vie, et quand on pense que tout cela a été fait en 10 ou 11 mois, en vérité on peut bien dire que sous tous les rapports l'artiste est un homme étonnant.

F.**

M. le Rédacteur, j'ai un petit *cousin* fort aimable qui me mène au spectacle toutes les fois que je puis m'absenter du magasin de modes, où je suis 1re demoiselle. Le spectacle est

---

(1) Tableau de M. Gérard, désigné dans le tems pour un prix décennal.

un plaisir bien pur et peu coûteux lorsque comme nous on a des billets *donnés*, à moitié prix, que nous procurent d'honnêtes personnes chargées d'applaudir les nouveautés. Jadis le théâtre étoit, dit-on, l'école des mœurs, mais, si cela continue il sera l'école du scandale. Déjà Messieurs du Vaudeville se sont permis, contre toute bienséance, de mettre en scène des marchandes de modes et de lancer sur elles des épigrammes d'autant plus indécentes, que la plupart d'entr'eux sont fort bien accueillis dans nos magasins ; non contens d'attaquer un sexe *sans défense*, ils critiquent aujourd'hui les moustaches des commis marchands ; cela est encore plus sérieux. Mon petit cousin, qui avoit laissé pousser les siennes, s'est vu contraint de les raser pour échapper aux mauvaises plaisanteries dont il étoit l'objet depuis quelques jours. Je tenais beaucoup à ses moustaches qui lui donnoient un air guerrier et me rendoient toute fière lorsqu'on le prenoit pour un officier. Je ne conçois pas qu'on applaudisse le couplet que chante à ce sujet M. Calicot, dans le *Combat des Montagnes*, aux Variétés. Quant à moi, je me suis tenue à quatre pour ne point le siffler. J'ai retenu ce couplet, que je livre à toute la colère de vos abonnées.

Air : *Du Pot de Fleurs.*

Oui de tous ceux que je gouverne
C'est l'uniforme, et l'on pourroit enfin
Se croire dans une caserne
En entrant dans mon magasin.
Mais ces fiers enfans de Bellone,
Dont les moustaches vous font peur,
Ont un comptoir pour champ d'honneur
Et pour arme une demi-aune.

Mon petit cousin, qui compose aussi des vers, fort jolis pour quelqu'un qui n'en fait pas son état, dit que *Bellone* et *aune* ne riment point. Ainsi je soutiens que ce couplet n'a ni rime ni raison, et que ceux qui l'applaudissent comme ceux qui l'ont fait, n'ont aucune idée des convenances sociales; tel est le but de cette lettre que je vous prie de vouloir bien insérer.

Votre affectionnée,

Aglaé.

ÉLÉGIE

A UN RUISSEAU.

Ruisseau, que la mélancolie
Aime à suivre à pas lents, dans l'ombre ensevelie ;
Cher confident de mes douleurs,
Laisse-moi reposer sur ton rivage humide :
Hélas ! Je ne viens point par de folles clameurs,

Troubler la naïade timide ;
Au doux bruit de tes flots, je viens mêler mes pleurs.

Jadis, amant heureux, célébrant la tendresse,
Sur les traces de ma maîtresse,
D'un cœur tranquille comme toi,
Je t'apportais l'espoir : d'un cœur plein de tristesse,
Je ne t'apporte que l'effroi.
Pour une ingrate, pour Estelle,
Cueillant des fleurs dans ces lieux fortunés,
De leurs bouquets brillans je parais l'infidèle ;
Tout a changé, Ruisseau, mes bouquets sont fanés.
Le tems, l'amour et leurs métamorphoses,
Désenchantent pour moi tes ombrages chéris.
Ces fleurs qui sous ma main tomboient toujours écloses,
Ma main les cherche encore : à la place des roses,
Je ne rencontre que soucis !

Ah ! Rends-moi, pur crystal, rends-moi l'oubli du monde,
Courbé sous le poids des regrets,
Un malheureux t'implore, accorde-lui la paix !
Mais de ta course vagabonde,
Voile à ses yeux la triste vérité;
Sa joie en s'écoulant ressembloit à ton onde,
Qui ne reviendra plus au lieu qu'elle a quitté !

P. Sylvain Blot.

Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges, depuis une cinquantaine d'années ; par J. J. Juge, ancien professeur d'histoire naturelle. Avec cette épigraphe :

Le tems conduit la mode et la mode les mœurs. (1)

Delille.

« Le premier trait frappant dont je me souvienne, dit M. Juge, remonte à 1759. J'étudiois sous les Jésuites, et je demandai à mon professeur où il convenoit de porter les programmes de la thèse que je devois soutenir ? Il me répondit : *Partout où vous verrez des vîtres.* En effet, il y avoit alors à Limoges très-peu de croisées à grands carreaux ; les autres étoient en panneaux de verre enfumé, montés en plomb ; lorsqu'il en tomboit quelque lambeau, on y colloit du papier.

(1) Un volume in-8°. de 229 pages : prix : 4 francs, et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez madame Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon, n°. 7.

» L'ameublement répondoit assez bien à cette apparence extérieure. Des lits dont le dossier, le ciel, les amples rideaux et la courte-pointe étoient de même étoffe rembrunie; de grandes armoires de noyer, qu'on changeoit de place à volonté; de grandes tables fixes, revêtues d'un vieux tapis de Turquie, et des coffres couverts de cuir, avec des compartimens de clous dorés, étoient ce qui décoroit les principaux appartemens. Ces meubles existoient dans certaines maisons depuis deux ou trois siècles. M. Lafosse père, mort presque centenaire, n'avoit acheté, pendant toute sa vie, aucun meuble nouveau; son fils, âgé de 83 ans, s'est contenté de ceux de son père, et n'en a pas d'autres aujourd'hui.

» Il n'y avoit pas soixante maisons qui fussent fournies de couverts d'argent.

» Une seule croisée à balcon existoit alors à la maison de M. Roulhac, place des Bancs. Dans les jours de procession, les passans s'arrêtoient pour voir toute une famille presque suspendue en l'air; car ce balcon, qui existe encore, n'est supporté que par deux barres de fer; il date de 1740.

» On n'allumoit guères d'autre feu que celui de la cuisine, où toute la famille mangeoit : quatre voies de bois, que chacun tiroit de son domaine, fournissoient une ample provision pour l'année. Au moyen de cet arrangement, une seule chandelle, ou lampe, répandoit assez de clarté pendant la nuit, et une seule personne faisoit tout le service.

» La conversation étoit générale, par conséquent décente.

» On avoit la précaution d'envoyer coucher sans lumière les enfans, les commis et les domestiques, soit pour leur donner l'habitude de mettre chaque chose à sa place, soit pour éviter qu'ils ne missent par mégarde le feu à la maison.

» La cuisine, qui servoit aussi de salon de compagnie, étoit, pour ainsi dire, tapissée d'images et de portraits de famille; on y distinguoit un immense vaissellier où étoient rangés en symétrie des plats, des assiettes et des écuelles d'étain. La fayence étoit presque inconnue. Au lieu de tournebroche, il y avoit une grande roue en bois, qu'on faisoit mouvoir au moyen d'un animal qu'on y renfermoit; quelquefois c'étoit une oie qui faisoit rôtir un dindon, en attendant qu'elle fût elle-même mise à la broche.

» On se servoit de linge roux, parce qu'on trouvoit qu'il ne blanchissoit que trop par l'usage.

» La garde-robe étoit composée de deux habits, l'un d'été, l'autre d'hiver, avec un habit noir pour les tems de deuil; lorsque ces habits étoient un peu rapés, on les faisoit retourner, ils servoient encore quelques années; venoit le tems où ils n'étoient plus portables, alors le tailleur avoit l'adresse d'en tirer de beaux habits pour les enfans. Les garçons gardoient la jaquette jusqu'à l'âge de six ou sept ans.

» On portoit ordinairement des sabots, c'étoit la chaussure la plus saine pour l'hiver, et en même tems la moins dispendieuse;

ils coûtoient quatre à cinq sous la paire. Avec cette chaussure, on auroit eu mauvaise grâce de se servir de parapluie ; il n'y en avoit que pour les dames ; ils étoient de toile cirée avec des baguettes de bois au lieu de baleine, les plus élégans étoient de toile grise.

» Presque toutes les femmes portoient des capotes (espèce de surtout qui les couvroit de la tête aux pieds), tantôt pour se garantir des injures du tems, tantôt pour se dispenser de s'habiller. Avec ce costume très-économique, fait d'étoffe légère, taffetas, étamine ou camelot, elles étoient admises partout : c'étoit la mode.

» Au 15 mai, on quittoit les habits d'hiver pour les reprendre au 1er novembre avec les manchons. Les manchons n'étoient point une vaine parure, ils réchauffoient non-seulement les mains, mais encore la région de l'estomac et de la poitrine. Ils pouvoient par conséquent garantir d'un coup de vent froid, à la sortie d'un appartement tempéré.

» Les hommes ne se paroient d'aucun bijou, il y en avoit très-peu qui eussent une montre : les plus riches portoient une bague, qu'ils tenoient de père en fils ; eux seuls avoient des tabatières : les artisans se munissoient d'une râpe, et lorsqu'ils vouloient prendre ou donner du tabac, il falloit attendre qu'ils eussent râpé la prise.

» Les habits d'homme étoient surchargés de plis avec de gros boutons et des boutonnières d'un bout à l'autre, derrière et devant ; des paremens ouverts par le bas, arrondis et remontant jusqu'au coude, une ample veste de la même étoffe, presqu'aussi longue que l'habit ; des haut-de-chausses très-larges et des bas retroussés sur le genou : les jarretières s'appliquoient extérieurement sur le tout. Les souliers étoient quarrés par le petit bout, et surmontés de longues oreilles qui couvroient le coude-pied.

» Les longues chevelures étoient à la mode chez les gens du peuple, comme au tems du Roi Dagobert. Les riches portoient une vaste perruque à trois marteaux, qui rouloient sur les épaules à chaque mouvement de la tête, et un simulacre de chapeau sous le bras.

» Le vêtement des femmes qui vouloient briller, étoit aussi bizarre et bien plus incommode. Des paniers larges de plus d'une aune, des manchettes à trois rangs, un petit mantelet de taffetas noir, un gros chignon poudré, une coiffe en carcasse, et des souliers à talon haut.

» La gêne où étoit une fille avec son corset, l'obligeoit à porter sa tête en avant : pour corriger ce défaut, on employoit un collier de fer, recouvert de velours noir : l'appendice de ce collier appuyoit sur le corset et forçoit la tête à se tenir en arrière.

» C'étoit un spectacle singulier de voir autour d'une mère de famille quatre ou cinq grandes demoiselles, toutes jolies, droites comme des piquets, obligées de lever les bras pour voir

tricotter, et ne répondant que par monosyllabes ; il faut avouer qu'une pareille contrainte étoit bien faite pour inspirer l'envie d'en voir la fin : aussi, l'espérance de quitter le corset et son collier étoit pour un fille qui se marioit, une des douceurs qu'elle se promettoit dans son changement d'état. »

Le 14me. numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris* vient de paroître ; le 15me paroîtra le 31, au Bureau du Journal des Dames.

Une boutique de papetier nouvellement ouverte, passage Feydeau, n°. 5, près la rue Vivienne, offre, entr'autres curiosité, des *Valises à ouvrage* en moiré métallique, des *Boëtes à aiguilles* en maroquin ponceau, brodé en acier, et des *Bouquets de fleurs en cire*, richement encadrés.

De l'Eté sous le rapport de la Peinture.

Vers la fin du printems, les sucs nourriciers des végétaux s'arrêtent pour ainsi dire, afin de faciliter l'opération de la nature, qui mûrit les fruits. L'été commence bientôt, et fait sentir le poids de sa puissance à tout ce qui respire. Au lever de l'aurore, les êtres animés jouissent, avec délices, de la fraîcheur du matin ; les végétaux, couverts d'une rosée abondante, répandent au loin la suavité de leurs parfums ; les oiseaux remplissent l'air de leurs voix variées ; le soleil avance avec splendeur, les animaux se taisent ; il poursuit sa carrière, et ils cherchent à l'éviter ; il arrive à sa plus grande élévation, ils se cachent et se mettent à l'abri de ses feux dans tous les lieux qui leur offrent une ombre tutélaire. La soif les consume ; ils se traînent à pas lents vers le bord d'un ruisseau ou d'un étang ; mais ce secours n'est que momentané ; la chaleur les pénètre avec plus de force ; ils se réfugient sous un feuillage épais ou dans quelque caverne profonde et fraîche, où ils puissent respirer plus librement. Le silence de la nature atteste son affaissement ; les hommes, affaiblis par le travail et la chaleur, s'abandonnent au sommeil qui doit réparer leurs forces épuisées ; un calme général et lourd semble se répandre et peser sur la nature entière.

Il seroit très-difficile à un artiste de représenter ces momens d'été, si son génie ne faisoit pas un choix des accidens multipliés qui surviennent dans cette saison brûlante. Il peut placer avantageusement les scènes variées que présentent les hommes et les animaux, lorsqu'au moment où le soleil est près d'achever sa course, ils vont se plonger dans la mer ou dans les rivières, ou

lorsque, vers midi, ils se réfugient au fond des forêts épaisses et silencieuses pour y trouver un asile contre la chaleur étouffante. Il peut tirer parti du spectacle des moissons, de ces ondes dorées dont les champs de blé sont couverts et qui sont mises en mouvement par les vents du midi; de la récolte du grain, des différentes façons de le recueillir, de le mettre en gerbes, de le battre ou de le faire fouler par les chevaux, de le vanner, etc., enfin de tous les travaux relatifs à la moisson. Il peut y ajouter les repas champêtres, les amusemens des moissonneurs, leurs danses, leurs fêtes, les diverses espèces de chasse et de pêche, le retour des champs après le coucher du soleil, lorsque les animaux domestiques rentrent paisiblement sous la garde d'un pâtre qui fait résonner sa musette pour égayer son troupeau et se délasser des fatigues de la journée. Cette marche simple et lente d'animaux bêlans et mugissans à l'approche du village; le berger, les jeunes filles dont il est quelquefois suivi, la poussière que leurs pas font élever dans les airs, la gaîté qui les anime, que de tableaux faits pour exciter l'artiste à saisir ces momens qui peignent si bien la vie pastorale et champêtre! Le Poussin a choisi pour caractériser l'*Eté*, l'histoire de Booz et Ruth, et il en a tiré tout le parti possible. Claude le Lorrain a peint des soleils couchans d'été avec des fêtes villageoises.

MODES.

Plusieurs modistes se servent de petites gances de paille jaune pour enjoliver les chapeaux de crêpe blanc; elles en mettent dix ou douze sur le bord d'une passe et la rayent ainsi à très-petites raies. Il entre presque toujours des épis mûrs ou de l'herbe verte dans les couronnes composées de plusieurs sortes de fleurs: ces couronnes sont fort à la mode. On borde les passes plus souvent avec une ruche de blonde qu'avec une ruche de tulle. La mode des canezous et des pélerines se soutient. La garniture de quelques pélerines est plissée à petits plis.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1664.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.



Chapeau de Gros de Naples. Robe de Perkale.

N°. 42. (Vingt-unième Année.) 31 Juillet 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^{re}. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 30 Juillet 1817.

Lutèce que l'on vient de donner à la Gaîté est une espèce de lanterne magique, où l'on voit Paris tel qu'il étoit anciennement. La dernière décoration représentant le pont Neuf et l'isle de la Cité est fort belle. Un petit prologue en vaudeville, intitulé le *Bureau de Location*, offre aussi quelques couplets qui ont paru faire plaisir, notamment celui-ci :

AIR : *Ils le seront toujours.*

Entre le vin, la gloire et les amours,
Ces bons Gaulois laissoient couler leurs jours ;
Et de descendre d'eux le Parisien s'honore :
Ils furent bons guerriers, nous le sommes encore :
Nous le sommes encore,
Nous le serons toujours.

*

PETITE CRITIQUE.

J'égratigne, mais je ne mords pas. J'ai appris dans les fables de La Fontaine que le métier de railleur était un vilain métier. Pour une personne qu'une épigramme fait rire, il y en a dix qu'elle fait pleurer.

Je me tiens en un cercle borné, mais où règne le calme et la paix. J'ai le naturel du lièvre, et ne suis point ami des batailles. Je mesure mes traits et pèse mes paroles. Avec ce ton-là je ne me ferai pas, je le sens, une grande réputation. A Paris, on n'admire que ce qu'on craint. Le moyen de se faire des prôneurs c'est de se montrer bien perfide et bien terrible.

Mais dans ce journal on ne vise point à ce genre de célébrité. Notre caractère à tous nous en éloigne. Le cadre que nous avons choisi ne se prête point aux noirceurs. Nous sommes les apôtres de la mode, non de la méchanceté. Si nous glissons de tems en tems quelques leçons dans nos articles, elles sont, en vérité, bien anodines. Nos censures marchent rarement sans leur correctif, les blessures que nous faisons portent leur baume avec elles.

Il est juste, lorsque nous nous restreignons dans de si étroites limites, qu'on nous laisse au moins nos coudées franches sur notre terrein. Il ne faut pas nous chicaner sur notre style, auquel nous mettons si peu de prétention. Notre modestie mérite quelque indulgence, notre réserve vaut bien quelques égards, nous soignons nos dessins plus que notre prose; nos phrases sont jetées en l'air sans conséquence, et nous n'avons point le projet de les réunir un jour pour en faire un livre.

Qu'on nous laisse donc, et qu'on ne vienne point épiloguer nos discours. Nous jouons sur les mots comme les faiseurs de couplets, et de même qu'on chante leurs vers au dessert, de même aussi on lit nos feuilles légères en prenant le café ou les *gouttes de Malte*. Une fois la table ôtée et le repas fini, on oublie le chanteur et l'écrivain. Messieurs les censeurs perdraient leur tems de s'attaquer à de semblables bagatelles.

Qu'ils aillent combattre de plus fiers champions, et ne viennent pas chercher à rompre des lances contre des gens qui n'ont que des fuseaux.

Il y a des fuseaux d'ébène et des fuseaux d'ivoire, mais les bonnes travailleuses préfèrent les fuseaux de buis. Ceux-ci sont infiniment plus commodes que les autres, ils ne cassent point les fils, et par eux une personne adroite peut faire, avec une étonnante rapidité, du tulle à dents et de la dentelle à jour.

Les demoiselles de Paris ne travaillent guère à ces ouvrages, il faut aller en Normandie pour voir des métiers bien conduits et des *points* merveilleux.

A Paris on ne fait point de tulle; on l'achète; on n'a pas le tems de travailler, on va s'asseoir au boulevard ou aux Tuileries, on court aux premières représentations, et, à présent, on sort de bonne heure pour aller aux montagnes Beaujon.

Ces montagnes sont le rendez-vous de la plus fine fleur de la société. Le prix d'entrée est chers, les courses de char, les raffraîchissemens, les cartes du restaurateur, tout y est hors de prix, et c'est là ce qui en fait le mérite. Autrement ce serait une guinguette, mais comme cela c'est un palais. *Paphos*, *Idalie*, *Frascati* n'ont rien été en comparaison. Le *Wauxhall* et le *Rannelagh* baissent pa-

villon. Les *Tivoli* sont d'un autre genre, ils auront leurs fêtes à part, et ils ont droit encore aux visites des amateurs, mais *Beaujon* est un lieu enchanté.

Le jour on s'y promène dans des bosquets délicieux, et la nuit, au milieu de ces mille bougies, on croit être dans l'île des Lanternes.

Les belles commencent à se lancer dans les chars. La nouveauté les avait d'abord séduites à la fois et épouvantées ; mais déjà elles se familiarisent avec ces *cascades*, et vous les verrez bientôt se précipiter en foule, comme des nymphes aîlées, du haut de cet olympe.

Les dames du faubourg St.-Germain et des environs du Luxembourg vont s'essayer aux *Montagnes Suisses*, sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Les toilettes peuvent être là plus modérées : on y paroît en schall reteint et chapeaux de *paille* lisse, à six francs, sans bouquet.

Ces chapeaux, qui font les beaux jours des rues *Cassette* et de *Vaugirard*, ne sont portés que par les grisettes dans la rue Saint-Denis, et par les femmes de chambre à la chaussée d'Antin.

Il faut, pour les élégantes du beau quartier, des *pailles d'Italie*, des *pailles blanches*, surchargées de plumes ou de fleurs.

Il y a des élégantes partout, mais il faut convenir cependant qu'en certains parages, elles sont clair semées, leur centre et leur métropole est au boulevard des Italiens, chez Tortoni et à l'Opéra Buffa. C'est là leur patrie, ailleurs elles sont en exil....

*****

Changemens survenus dans les mœurs des habitans de Limoges, depuis une cinquantaine d'années ; par J. J. Juge, ancien professeur d'histoire naturelle. Avec cette épigraphe :

Le tems conduit la mode et la mode les mœurs. (1)

DELILLE.

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Des *vêtemens*, M. Juge passe à la *nourriture*. « La plus stricte économie, dit-il, règnoit dans les détails du ménage, on ne mangeoit guère que du pain de seigle, appelé pain-d'hôtel ; le pain de froment étoit pour les étrangers et tout au plus pour les maîtres de maison. Point d'autre vin que celui du pays, attendu que les grandes communications avec le Bas-Limousin, le Périgord et l'Angoumois n'étoient pas encore ouvertes.

(1) Un volume in-8°. de 229 pages : prix : 4 francs, et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez madame Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Eperon, n°. 7.

» On eut trouvé fort étange qu'un enfant demandât quelque chose à table ; cependant s'il avoit le malheur de montrer de l'aversion pour les comestibles communs, on le forçoit d'en manger, en disant : *Qu'il falloit s'accoutumer à manger de tout;* si le dégoût se déclaroit pour d'autres mets et d'un grand prix, par exemple, pour le poisson de mer ou le gibier, alors le langage changeoit : *Vous n'en voulez pas, eh bien ! n'en mangez pas; on peut vivre sans cela.*

» La maîtresse de la maison tenoit toutes les provisions renfermées, et portoit continuellement sur elle une douzaine de clefs. Elle comptoit toujours, en disant qu'elle ne comptoit jamais assez. La servante payoit tout ce qu'elle avoit le malheur de casser.

» On ne prenoit du café que par remède. Un pain de sucre du poids de quatre livres suffisoit à la consommation annuelle des bonnes maisons; j'ai vu quelquefois nos voisins venir emprunter familièrement le nôtre, pour figurer un moment sur leur table; ils le remettoient le plus souvent sans y avoir touché.

» Quand on tuoit un cochon gras, on en faisoit part aux plus proches parens, et ceux-ci en usoient de même.

« Le marchand de vin n'alloit pas toujours à la cave; il disoit : *Allez le tirer vous-même.*

» On se rappelle encore la manière de vivre de ces tems-là ; elle a presque passé en proverbe. Chacun mangeoit la soupe dans son écuelle, à neuf heures du matin, pour déjeûner. Le dimanche à dîner, le bouilli; le soir, la longe de veau. Lundi, bouilli fricassé, blanquette. Mardi, fraise de veau, volaille. Mercredi, quarré de mouton, omelette au lard. Jeudi, gigot rôti, hachis. Vendredi, morue, haricots. Samedi, purée, potage aux choux.

» La bonne viande coûtoit à la boucherie trois sols la livre ; il en falloit chaque semaine pour environ un petit écu ; mais aussi, lorsqu'il s'agissoit de donner quelque repas d'apparat, rien n'étoit épargné, le beau linge paroissoit, et l'on servoit avec profusion. Deux traiteurs suffisoient pour ces sortes de festins.

» Certains jours de l'année, tels que les Rois, le Jeudi-Gras, Pâques et les fêtes nationales, étoient destinés à des banquets de famille; les parens et amis étant réunis, ne songeoient qu'à faire bonne chère, chantoient en chœur, trinquoient à tout moment et se livroient sans réserve à la grosse joie. Sur la fin du repas, tous les convives buvoient à la santé de celui qu'ils vouloient le plus honorer. De tems immémorial, il étoit reçu que dans ces occasions chacun portât son plat ; quelquefois il y avoit sur la table cinq à six cochons de lait ou une vingtaine de poulets. Les étrangers disoient : « Les Limousins sont de » bonnes-gens ; au dessert, ils vous offrent un fruit, ils vous en » donnent deux. »

» On dînoit dans tous les ménages à midi précis, on soupoit

à six heures, on se couchoit à huit en hiver et à neuf en été. Dans les grands jours on se promenoit après souper; dans les petits, on jouoit au piquet ou aux dames. Les heures étant ainsi réglées, le tems pour vaquer au travail et aux affaires étoit le même pour tous : il se faisoit plus d'ouvrage qu'aujourd'hui et l'on se portoit mieux.

» Les domestiques avoient tant d'attachement pour leurs maîtres, qu'ils changeoient rarement de condition ; ils étoient assidus, laborieux, sobres, faisant toujours quelque réserve sur leurs modiques salaires; réserve dont quelquefois ils gratifioient, en mourant, ou leur bonne maîtresse ou quelqu'un de ses enfans.

» De leur côté, les maîtres étoient reconnoissans envers leurs vieux serviteurs; ils leur léguoient un logement dans la maison avec une pension viagère en blé ou en argent : quelques maîtres, mieux avisés, promettoient une forte somme pendant qu'ils vivroient. C'étoit le moyen d'être encore mieux soignés. On n'exigeoit aucun service des domestiques pendant qu'ils prenoient leur repas. Le proverbe étoit que *quand César avoit dîné, il laissoit dîner ses gens*. La maxime des domestiques étoit de *bien boire, bien manger, et ne point faire de tort à son maître.*

» Il n'y avoit pas en ville d'autre lieu public d'amusement qu'un jeu de paume, fréquenté par la bonne compagnie ; et plusieurs jeux de billard, où se rassembloient les libertins et les escrocs. Le fils de famille qui s'y laissoit entraîner étoit sévèrement repris par ses parens. Ceux-ci ne sortoient guère que le dimanche; sur la plupart des maisons étoit une galerie (espèce de belvédère), d'où l'on découvroit le riant paysage qui s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche de la Vienne. Plusieurs amis ou voisins s'y rassembloient dans l'après-midi, pour passer le tems à jouer et à verser maintes rasades. La peine de celui qui perdoit au jeu étoit de verser à boire aux autres.

» Nos négocians jouissoient de la plus brillante réputation; il étoit inouï qu'aucun d'eux eût manqué au moindre de ses engagemens. Le plus grand ordre règnoit dans leurs affaires, ils alloient eux-mêmes à l'emplette, et tiroient tout de la première main pour gagner davantage. Ceux qui avoient vingt mille francs de revenu n'en dépensoient que quatre. C'est sous ce rapport qu'ils étoient connus dans les grandes villes de commerce ; toutes les demandes qu'ils pouvoient faire à l'étranger étoient expédiées sur leur seule signature. . . . La confiance auroit-elle craint de se livrer à la probité ! »

Parmi les usages particuliers au Limousin, M. Juge cite le bal que donne une future épouse, quelques jours avant son mariage. « C'est une fête qu'elle prépare pour ses bonnes amies ; elle prévoit qu'il faudra bientôt se séparer d'elles; et c'est dans le sein des plaisirs qu'elle veut commencer ses tendres adieux. »

Limoges a un Jardin public, appelé *Belle-Vue*, où, comme à notre Tivoli, on donne des fêtes et des bals champêtres; l'ouverture en a éte faite le 24 mai de cette année.

M. Lesigne vient d'obtenir un brevet pour un mécanisme destiné à faire courir quinze chars à-la-fois.

Londres 22 Juillet.— Il y a trois semaines qu'une Lady de 21 ans, s'étant baignée au milieu du jour, séchoit ses cheveux au soleil. Bientôt après elle se trouva incommodée, et donna des signes d'aliénation mentale. Depuis ce tems, elle n'est pas encore rétablie.

DES SALUTS ET DES RÉVÉRENCES.

Le salut et la révérence sont ainsi définis dans quelques Dictionnaires « Démonstration extérieure de civilité, d'amitié, de respect, » faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde, qu'on visite, soit en inclinant le corps, soit en ployant les genoux, » pour leur rendre par cet abaissement, un hommage particu- » lier, etc., etc. » Cette définition n'est pas exacte, puisqu'on a omis de dire que pour que le salut fût complet, il falloit ôter son chapeau. Il est vrai que ce dernier point est assez ridicule. Figurez vous deux Messieurs à la presse devant le Tableau de Gérard; ils s'apperçoivent en même tems, veulent s'incliner, mais l'un, qui s'est fait faire place momentanément en mettant son corps de biais, est repoussé vigoureusement par un amateur; il perd l'équilibre et va saluer la balustrade, tandis que l'autre, injurié pour avoir poché l'œil de son voisin en ôtant son chapeau, entend de tous côtés maudire sa gaucherie et sa politesse. Pareille scène se répète au spectacle, au boulevart de Gand, et plus d'une fois l'on a vu des personnes assises face à face en voiture, se faire des bosses au front pour avoir voulu saluer au même instant des piétons de leur connoissance! Il me semble que par un commun accord on pourroit remédier à cet abus. Les innovations qui tendent à changer les lois d'un état sont souvent dangereuses, mais celles qui n'intéressent que les caprices de la mode, ne tirent point à conséquence. Ainsi je vais proposer un code de politesse à ma manière, l'adoptera qui voudra.

D'après ce code, je ne conserverais l'ancienne manière de saluer en inclinant respectueusement le corps que dans trois occasions seulement, devant une personne âgée, en présence d'un Prince, d'un Ministre, d'un Général ou d'une Dame élevée par son rang.

Les personnes d'une classe inférieure (quelle que fût leur qualité) devraient se contenter du salut militaire (la main devant le front) qui me paroît aussi noble que respectueux.

Deux amis, ou du moins ceux auxquels on convient d'accorder ce titre à Paris, exprimeroient leurs sentimens en se donnant la main, mais sans faire de signes maçonniques, ou autres, comme cela s'est vu quelquefois.

Les gens à gages, domestiques, ouvriers, etc., n'étant pas tenus d'avoir toujours les mains propres, seroient dispensés du salut militaire (cité plus haut) envers leurs maîtres et supérieurs; ils s'arrêteraient seulement devant eux, en faisant front et posant leurs mains le long des cuisses.

J'ai dit que l'on saluerait une grande dame en s'inclinant respectueusement, et une personne d'un rang inférieur, en posant la main au front, mais je n'ai point indiqué de quelle manière ces dames nous feraient le salut, et se le rendraient entre elles; je crois d'abord qu'on doit leur interdire l'ancienne révérence, qui, la plupart du tems, est gauche, soit qu'on ploye les genoux en avant, comme Babet et Toinon, ou qu'on les écarte à la façon de nos grands'mères. Je suis d'avis que les dames se saluent entre elles, et nous rendent le salut en mettant la main droite sur la poitrine; au moyen d'une nuance délicate et presque imperceptible, elles auraient la facilité de montrer leurs dispositions plus ou moins bienveillantes, en approchant plus ou moins la main du côté du cœur. Les ames tendres doivent apprécier cette manière de saluer, qui, à coup sûr, l'emporte sur un faible mouvement de tête.

Dans quelques cas rares, mais aisés à prévoir, les dames croiseroient les deux mains sur la poitrine, en s'inclinant un peu; on comprend que ce ne seroit qu'en présence de personnages augustes.

Le public aussi étant une puissance, on employeroit envers lui les manières les plus respectueuses; acteurs et actrices s'inclineroient devant lui.

Je ne terminerai pas mon cours de politesse sans parler de la manière de s'embrasser, qui est aussi une espèce de salut.

Je défends les baisers sur les joues et sur le col. Dans certaines occasions, à la veille d'une séparation, après une longue absence, une dame qualifiée donnera sa main à baiser. Deux amies s'embrasseront sur la bouche, un protecteur ou une protectrice donneront le baiser de la modestie sur le front; dans aucun autre cas, on ne sera condamné à baiser un visage recouvert de rouge.

Je ne parle pas des amans; ceux-là ont un langage et des manières à part; ils ne saluent point ou saluent gauchement; ils ne s'embrassent point devant témoins; leur démarche est froide, mais leur cœur est embrâsé de mille feux; pour eux la politesse est une formalité gênante, l'étiquette un tourment. Transportés dans un monde idéal, leur code est bien plus universel et bien mieux observé que le mien, aussi c'est celui de la nature!

****

OUVRAGE NOUVEAU.

Jeanne d'Arc, ou *Coup-d'œil sur les révolutions de France, au tems de Charles VI et de Charles VII, et sur-tout de la Pucelle d'Orléans*; par M. Berriat-Saint-Prix. Avec un itinéraire exact des expéditions de Jeanne d'Arc, son portrait, deux cartes du théâtre de la guerre, plusieurs pièces justificatives et des documens inédits qui jettent un grand jour sur l'histoire de la célèbre héroïne. Un vol. in-8°. Prix 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Pillet, imprimeur-libraire, éditeur de la Collection des *Mœurs françaises*, rue Christine, n. 5.

MODES.

Quelques chapeaux blancs ont une double couronne, l'une de fleurs, l'autre d'épis mûrs : ce sont les épis qui forment la couronne extérieure. Le crêpe blanc est toujours en grande faveur : quelquefois on associe au crêpe, du gros de Naples blanc. On continue d'appliquer des gances de paille jaune sur du crêpe blanc : dans l'origine de cette mode, les gances étoient peu écartées ; elles se touchent aujourd'hui. On voit quelques capotes vertes à passe arrondie au-dessous de l'oreille, avec une gerbe d'épis mûrs du côté droit.

On appeloit, il y a plusieurs années, robes *à la Grecque*, celles dont le haut du corsage n'étant froncé ni par-devant ni par-derrière, formoit draperie ; il y a maintenant quelques robes de cette sorte. Une mode beaucoup plus ancienne se renouvelle ; c'est le demi-fichu blanc, de mousseline, sans garniture, dont la pointe s'attache au bas du dos, et que l'on porte sans colerette. Tandis qu'on plisse des volans à gros tuyaux (voyez la Gravure 1665), on en voit de plissés à très-petits plis. Quelques garnitures de canezous se plissent aussi à plis fins.

Les Anglais nouvellement débarqués ont des pantalons qui ne descendent pas tout-à-fait jusqu'à la cheville, et moins larges que les nôtres; cela n'empêche pas nos tailleurs de faire les pantalons larges et presque traînans.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1665.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1er. ou du 15.



Chapeau de paille d'Italie. Robe de Perkale.

N°. 43. (Vingt-unième Année.) 5 Août 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LE DINER SUR L'HERBE.

Ma plume est légère comme la *mode* à laquelle je l'ai consacrée; elle a des inadvertances comme elle et dernièrement elle me faisoit dire, en parlant du tableau de M. Gérard : *L'Huillier*, prévôt de *Paris*, présente à Henri IV, les clefs de *Paris*.

Ces deux *Paris* qui viennent l'un sur l'autre, ont mauvaise grâce. Il fallait : *L'Huillier* . . . . présente les clefs de la *Ville*, etc.

Mais c'est une chose déjà oubliée. Passons à d'autres sujets.

La mode est maintenant d'aller à la campagne; on le comprend : la ville est brûlante durant l'été, et sans hyperbole on peut dire que le soir on *étouffe* au boulevard. Toute cette foule et toutes ces haleines sont dans le cas de faire trouver mal les petites-maîtresses les plus déterminées. On modère cela par les *glaces* de Tortoni et par ses *Plombières* qui sont de nouvelles façons de potions rafraîchissantes, fort recherchées des élégans. Mais toutes ces merveilleuses choses n'empêchent pas d'étouffer. J'en reviens là; j'y ai passé et je sais ce qu'on en peut croire.

J'y trouvai, il y a peu de jours, deux couples fort tendres, et il fut arrêté que, fuyant ce monde étourdi, nous irions,

loin de cette fournaise, passer quelques heures sous les arbres, respirer un peu l'air des champs et enfin dîner sur l'herbe.

J'ai un petit pavillon fort joli à Bagneux, à une ou deux lieues de *Coblentz*. Nous partimes en calèche et nous fûmes bientôt à la barrière d'Enfer.

Les catacombes sont là tout près ; ne descendons pas dans ces tristes souterrains ; roulons plutôt gaîment sur la plaine fleurie qui les recouvre.

Voici l'hôpital Montrouge. On y est admis moyennant une très-modique rente, quoique pourtant on y soit fort bien traité. Un écrivain qui passe devant une telle maison, éprouve une émotion douce, il pense en lui-même que si le sort trahit ses vœux, si sa gloire s'en va en fumée, si ses ouvrages tombent et si les richesses dont il se faisoit l'image s'évanouissent, il trouvera en ces lieux et à peu de frais un asile agréable et paisible. Il fera bien de s'y faire inscrire de bonne heure, car les rangs des candidats sont pressés et souvent il arrive qu'il y a moins de lits que d'aspirans.

Montrouge (le grand) avoit un antique et beau château que l'on a démoli. On loge dans les *bas côtés* et je m'accommoderois encore fort bien de ce qui reste. Le parc est très-bien planté. On sème du blé dans les allées, et cela donne à l'ensemble un air tout à fait champêtre. J'y ai été d'autres fois, et de fort belles dames qui venoient s'y promener, ne laissoient pas que d'ajouter du prix au paysage.

M. Amaury Duval, de l'académie des inscriptions, a une maison charmante dans ces parages. Madame Récamier l'habitoit il y a quelques années. M. Auguste de Labouisse y fit un voyage. Sa muse toute vouée à l'hymen, étoit veuve, pour quelques semaines alors, mais elle resta toujours fidelle, et au milieu de mille séductions, elle ne soupira que pour Eléonore. Tout cela est consigné dans un opuscule que le poëte a fait imprimer chez M. Pierre Didot, et que j'ai dans ce moment sous les yeux. Honneur à la Fidélité ! c'est, dit-on, par le tems qui court, une vertu fort rare en ménage.

Nous prenons par des chemins de traverse et nous arrivons à Fontenay. Tout le monde sait la chanson :

O Fontenay, qu'embellissent les roses !

Je connois un monsieur qui jadis a eu une fort belle voix et qui ne chante jamais que cette chanson-là. Quelque part qu'on l'invite, il faut toujours qu'au dessert il entonne son : *O Fontenay* ! Ce monsieur est un excellent homme, bon vivant, mais qui na jamais vu *Fontenay aux roses* et qui célèbre sur parole ce délicieux village.

Chaulieu y eut une retraite chérie ; il y faisoit beaucoup de bien. Il donnoit des conseils aux garçons et dotait les filles.

C'est sur un trait de ce genre que M. Philippon de la Madeleine composa une petite comédie-vaudeville qu'on jouait avec succès, il y a une quinzaine d'années. Il y régnoit un ton parfait. Le style étoit pur et les phrases correctes. Les vers étoient bons, les rimes étoient riches; c'étoit un modèle que nos auteurs d'à-présent ne se piquent pas de suivre.

Ce fut à sa maison de Fontenay que Chaulieu adressa les stances qui commencent par celle-ci :

> Désert, aimable solitude,
> Séjour du calme et de la paix!
> Asile où n'entrèrent jamais
> Le tumulte et l'inquiétude....

Depuis, le dieu de la Guerre a paru dans ces contrées, les roses ont été pendant quelque tems fanées, mais elles sont aujourd'hui plus belles que jamais, et les successeurs du tendre abbé peuvent reprendre la lyre et chanter de nouveau leurs plaisirs.

Notre calèche s'arrête à la petite porte de mon jardin qu'on décore du nom de parc. Nous avons laissé *Fontenay* derrière nous et nous sommes dans ce *Bagneux* que j'aime à cause de son heureuse position, de ses sites pittoresques, de sa vue enchanteresse, de son air pur et du repos dont j'y peux jouir.

Mon *parc*, touche le *jardin* où le cardinal de Richelieu venoit, il y a cent cinquante ans (plus ou moins), promener ses rêveries et ses vastes projets.

Le clocher du village sert de point de mire à mon salon. Ce clocher, moderne, est enté sur une tour de la plus haute antiquité. Le portail de l'église est curieux. On y voit, en sculpture, quatre anges en adoration aux pieds de l'Eternel. Cela donne une idée de ce qu'étoient les arts à cette époque-là.

Mais je vous ai annoncé un dîner sur l'herbe. Il n'arrive point. Je vous fais faire des courses pour gagner de l'appétit. La table est toute dressée, c'est un tertre de gazon frais. Au milieu du gazon est un cerisier de Montmorency, couvert de fruits divins qui seront pour le dessert. Un alerte jokei place autour de l'arbre, des œufs, un pâté de Lesage, un poulet fin, des flacons de vin de Bordeaux, du petit lait d'Henri IV, on s'assied sur des X couverts de feuillage et l'on procède à ce repas frugal. On y fait fête. Les gais propos volent de bouche en bouche. Fait de l'esprit qui peut. Les bonnes *bêtises* ont aussi leur mérite, on mêle à tout cela un petit grain de philosophie, les Parisiens sont toujours philosophes à table, et à la fin du dîner, en mangeant de la crême avec des fraises, une de nos dames nous fit cet impromptu :

> Beaux arbres, témoins des plaisirs,
> Qu'on goûte en cet asile agreste,

De nos amans redites les soupirs,
De nos maris redites les desirs,
Mais soyez discrets sur le reste.

F***.

La France; par lady Morgan, ci-devant miss Owenson, avec cette épigraphe :

Chaque jour de ma vie est une feuille dans mon livre.
THOMAS (1).

Lady Morgan est irlandaise : son voyage eut lieu en 1816.

« La première impression que Paris me fit éprouver, dit-elle, comme une grande ville, fut lorsque j'y entrai par le boulevart Italien. La pluie qui tomboit par torrens, comme nous passions à la barrière de Clichy, cessa tout-à-coup quand nous arrivâmes aux boulevarts, et le ciel pur et brillant de la France vint prêter tout son lustre à une scène sans égale pour moi; il sembloit que quelqu'une des villes fantastiques des contes arabes se présentoit tout-à-coup à mes yeux pour les fasciner et égarer mon imagination. . . . . La soirée n'étoit pas avancée, c'étoit le moment où, à Paris, le désœuvré et l'homme industrieux, le riche et le pauvre, oublient les uns leur ennui, les autres leur travail, pour chercher ce qu'on manque si rarement de trouver dans ce pays, le plaisir. . . . . La multitude joyeuse qu'une pluie momentanée de printems avoit dispersée sous différens abris, sortoit en ce moment de ses retraites avec une gaîté d'esprit qu'un léger contre-tems ne fait qu'entretenir chez les Français, bien loin de l'abattre. . . . . . Si ces beaux et spacieux boulevarts qui entourent Paris étoient un échantillon auquel répondît la capitale dont ils font l'ornement, ce seroit bien certainement la ville superbe « qui lève la tête bien haut, et qui dit : c'est moi et il n'en existe pas une autre telle que moi. »

Lady Morgan fait encore l'éloge des quais; mais Paris lui paroît un rassemblement de plusieurs villes, plutôt qu'un grand tout. « Chaque quartier, dit-elle, offre une vue tout-à-fait différente. Le quartier du Luxembourg a l'air d'un village groupé autour du château de son seigneur. La totalité du faubourg St-Germain semble une ville antique, située à mille lieues de la cité moderne et élégante de la chaussée d'Antin. »

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 326, l'autre de 464 pages, prix: 21 fr., à Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17.

Lady Morgan n'approuve pas l'énorme grandeur des maisons de Paris. « Qui ne préféreroit pas, dit-elle, la petite porte qui se ferme sur tout ce que nous avons de plus cher, et où nul autre n'est admis, à la grande porte cochère d'un édifice immense qui sert de caravenserail au premier hôte qui s'y présente. »

Jamais lady Morgan n'avoit vu une salle aussi vaste que la grande galerie du Musée. « La perspective brillante que forme sa longueur, et dont l'œil peut à peine atteindre la fin, son superbe plafond, les sculptures élégantes et les dorures qui ornent ses architraves, ne laissèrent, dit-elle, place dans mon esprit qu'à la surprise et à l'admiration. Le chagrin des Parisiens, au moment où il falloit rendre à des troupes étrangères les trésors que cette galerie contenoit, prouve un esprit national, un raffinement, un dégré de culture, qui rappellent tout ce qu'on a dit et écrit sur le peuple d'Athènes.

» Mais, poursuit lady Morgan, les transports avec lesquels ces dépouilles avoient été reçues lors de leur arrivée à Paris, quand l'Apollon du Belvédère fut porté du port aux Tuiles au Champ-de-Mars, suivi de toute la population de la capitale, au milieu des acclamations de joie, sont des émotions qui conviennent mieux au caractère français, que l'expression de la douleur et du regret, et c'est aux Français eux-mêmes qu'il appartient de bien les décrire. Je les ai entendus raconter l'installation de ce chef-d'œuvre qui réalise tout ce qu'Homère avoit conçu du dieu de la lumière et du génie, avec une éloquence et un enthousiasme qui leur faisoit oublier qu'ils ne possédoient plus un trésor qu'ils avoient acheté si cher, qu'ils estimoient tant, et dont ils regrettoient si vivement la perte. »

Lady Morgan dit des rues de Paris. « La paresse y chercheroit en vain une niche pour y sommeiller. L'industrie s'est emparée de tous les coins, elle en occupe tous les angles, elle en remplit le plus petit espace, et multiplie, sous mille formes différentes, des efforts auxquels son inépuisable fertilité ouvre des ressources sans nombre. Colbert, ce grand ministre, disoit que les Français changeroient les rochers en or, si on les laissoit faire. La justesse de cette observation se trouve parfaitement démontrée par les habitans de Paris. Dans tous les quartiers de cette ville, ils exercent le long des trottoirs et des parapets, sur les quais et les ponts, aux coins des rues, sous les passages et les arcades, une foule de petits métiers, de professions, de travaux qui présentent l'industrieuse activité d'une ruche d'abeilles, et qui indiquent un peuple laborieux par instinct, et étranger aux vices dont la paresse est la mère et la nourrice. Quiconque se sent l'envie de prier, avec le pélerin de la Mecque, qu'il puisse ne pas rencontrer « de figures mélancoliques » sur son chemin, voit exaucer ce vœu en passant dans les rues de Paris. La mendicité même y sourit en vous adresant son humble requête, et

retient ses plaintes pour exposer ses besoins par la mélodie d'une chanson. »

Lady Morgan remarqua que, même pour les gens du peuple, il y avoit dans les rues de Paris une sorte de politesse qui n'avoit pas moins d'influence que l'autorité civile pour maintenir le bon ordre : « Le porteur d'eau, dit-elle, qui éclabousse involontairement le tondeur de chien, occupé à faire la toilette de quelque petite *Sylphide*, met à l'instant ses seaux par terre pour demander mille et mille pardons à M. Jean le Tondeur ; et M. Jean le Tondeur, ramassant les instrumens de son art, qui gênoient le passage du poli porteur d'eau, lui répond : Eh ! mon dieu, Monsieur, c'est à moi à vous faire des excuses. La politesse est une monnoie courante dont la circulation est générale dans les rues de Paris. Elle est en France ce que l'art de boxer est en Angleterre. »

Un autre motif d'étonnement pour lady Morgan fut le raffinement du langage. « J'achetois un jour, dit-elle, au joli marché aux Fleurs, quelques roses, les premières de la saison. Une dame française qui étoit avec moi, dit à la bouquetière qui les attachoit ensemble, et qui vendoit du poisson les jours où elle ne vendoit pas de fleurs, qu'elle en demandoit un prix trop cher. « Comment donc, Madame, s'écria la marchande, trop cher ! Si l'on veut des fleurs précoces, il faut payer à proportion. » Qu'on seroit surpris si l'on entendoit l'expression *des fleurs précoces* sortir de la bouche d'une bouquetière de notre marché de Covent-Garden ! En arrivant à l'hôtel où nous descendîmes, je demandai à la femme du portier si elle pouvoit faire pour une telle heure des arrangemens que je désirois dans notre appartement. Elle me répondit : « Je serai toujours aux ordres de Madame, à minuit comme à midi. » Je demandai au portier lui-même si nos malles étoient en sûreté dans l'antichambre : « Tout est sacré ici, me dit-il; je prends tout sur ma tête. »

Lady Morgan convient qu'à cette aptitude qu'ont les classes inférieures pour s'exprimer avec élégance, elles joignent quelquefois un jargon scientifique fort ridicule. « Elles le prennent, dit-elle, soit dans les annonces affichées à chaque coin de rue : « Cours de Médecine, Cours de Chimie, Cours d'Hydraulique, etc. » soit dans la facilité avec laquelle chacun peut suivre les cours publics. Une couturière du second ordre venant un jour prendre mes ordres, me demanda : « Comment Madame veut-elle que sa robe soit *organisée* ? » Tandis que nous étions en visite chez le général La Fayette, un ouvrier arrangeoit un paratonnerre sur le toît du château. M. La Fayette lui fit quelques observations sur la manière dont il le plaçoit. « Monsieur le général, dit l'ouvrier d'un air d'importance, depuis qu'on a inventé la science de chimie en France, les botanistes ont toujours arrangé ainsi les paratonnerres. »

MADRIGAL.

Je hais l'amour, disait toute en colère
L'aimable Aglaure au jeune et beau Tircis,
Qu'elle avait vu sur la coudrette assis,
Prendre en riant deux baisers à Glicère.
Oui je le hais, répétait la bergère ;
L'ingrat, hélas ! lorsque dans ma candeur,
Autant que moi je le croyais sincère,
Il ne voulait que déchirer mon cœur ;
Mais à ce cœur il ne doit plus prétendre,
C'est un méchant, il faut l'abandonner.
Non, dit Tircis, d'un air soumis et tendre,
C'est un enfant, il faut lui pardonner.

Madame Victoire Babois.

DEMOISELLE A MARIER.

Les faiseurs de livres et de journaux ont le privilège d'enjoliver leurs récits, de les broder, et même de torturer un peu la vérité pour les faire valoir davantage; sans prétendre blâmer ces Messieurs, je suis bien aise de dire en passant à mes lecteurs que je ne les imite point ; je parle mal, mais je ne ments pas. J'annonce tout simplement ce que j'ai appris ou ce que j'ai vu; ce petit préambule étoit nécessaire pour faire passer l'annonce suivante qui toute extraordinaire qu'elle peut paroître, n'en est pas moins véritable et sérieuse.

« Des parens honnêtes, considérés et jouissant d'une fortune » *considérable*, avoient formé le projet d'établir leur fille aînée, » âgée de 25 ans à-peu-près. Le futur, jugé très-sortable, » s'étoit empressé de faire les cadeaux d'usage ; la dot avoit » été stipulée, le trousseau acheté, et l'on étoit à la veille de » célébrer la noce, lorsqu'un événement imprévu a fait rompre » le mariage. Comme une rupture aussi brusque pourroit faire » naître des soupçons défavorables sur le compte des parens » ou de la demoiselle, si le motif n'en étoit pas connu, on » s'empresse de déclarer qu'elle n'a été provoquée ni par » des mauvais procédés, ni par de méchans rapports, ni par » des affaires embarrassées, et encore moins par des défauts » corporels. . . . . . Un caprice ou un goût extrêmement suscep- » tible de la part du futur, a seul donné lieu à ce fatal évé- » nement.

» M. de V*** aimoit de passion les yeux bleux comme M. de » L*** aime les ongles roses. Or, Mlle. de T*** les avoit ab- » solument tels qu'il les désiroit, c'est-à-dire, d'un bleu ni » trop clair, ni trop foncé ; à-peu-près comme ceux que pos- » sédoit Mme. de La Vallière ; de plus, fendus en amande, et

» garnis de beaux cils bruns; M. de V*** s'étoit accoutumé à ces
» jolis yeux; il en avoit fait peindre un sur une tabatière,
» un autre sur une épingle, et il s'apprêtoit, dit-on, à les
» placer dans un quartier de ses armoiries, comme j'en ai vu
» à Longchamp sur je ne sais quel carrosse, lorsqu'il crut
» s'appercevoir que leur couleur changeoit, et que de bleux
» qu'ils étoient, ils devenoient tout rouges. Le fait est que
» Mlle. de T***, à laquelle on donnoit en mariage un trous-
» seau estimé 20,000 francs, avoit passé plusieurs journées à
» le *marquer*...... Delà cette fatale rougeur et le cruel évé-
» nement qui s'en est suivi!

» Mlle. de T*** en a été si piquée qu'elle a juré d'abord
» de renoncer à toute espèce de mariage; depuis, elle s'est
» ravisée, mais craignant, ainsi que ses parens, qu'un nou-
» veau travail, dans le cas où elle auroit à *marquer* un autre
» trousseau, ne causât un nouvel accident, elle s'est décidée
» à ne prendre pour époux qu'une personne dont le nom
» commenceroit par un V. Malheureusement cette lettre ini-
» tiale n'est pas très-commune dans les noms propres. Aucun
» prétendant ne s'est encore présenté, ou n'a pu convenir, c'est
» ce qui engage la famille à donner quelque publicité à cette
» condition *sine quâ non*. »

Les gens incrédules, et ceux qui ne connoissent pas bien le cœur féminin, pourront croire que c'est une historiette faite à plaisir; qu'ils se détrompent, et qu'ils se rappellent ce vers dont l'application est si fréquente :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

****

MODES.

Pendant long-tems le blanc a été, pour ainsi dire, la seule couleur que les modistes employassent. Aujourd'hui on voit chez elles une certaine quantité de capotes couleur de rose. La passe de ces capotes est froncée, et a, de distance en distance, comme des cercles de paille jaune. On met toujours des couronnes sur les chapeaux de crêpe blanc; mais au lieu d'entremêler les fleurs, on donne pour entourage à de grosses roses ou à des marguerites, du géranium, du réséda ou une autre petite fleur : des liserés de deux couleurs appareillent ordinairement les couronnes, l'un jaune, par exemple, et l'autre gros rouge; la couronne alors est formée de roses jaunes et de géranium.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1666.

Le 103e. numéro du *Bon Genre* paraîtra le 15 de ce mois, au bureau du Journal des Dames.

(1666.)



Pélerine et Volans plissés à plis Ronds.

N°. 44. (Vingt-unième Année.) 10 Août 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N^{os}.* 439 *à* 457.

PARIS

Ce 9 Août 1817.

Adrienne Lecouvreur, si célèbre de son vivant, au Théâtre-Français, y a fait le 2 de ce mois une triste apparition ; elle a passé comme une *ombre*.....

L'Enfant du Malheur a eu plus de *bonheur* au Cirque de MM. Franconi, et partage avec le *Cheval Gastronome* les applaudissemens du public.

Le théâtre St-Martin a l'espoir de soutenir, pendant quelque temps, *Daniel*, par l'*Amour et la Folie*, petit ballet anacréontique, auquel succédera *le Siège de Tolède*, production Lyonnaise et très-renommée, dit-on, dans le département du Rhône.

Le Café des Variétés est très-achalandé et va donner un nouveau prix au *Combat des Montagnes*. Ce petit prologue étincelant d'esprit, a eu le mérite de ramener la paix où régnoit la guerre. On y fait ainsi l'éloge du commerce :

Air : *J'ai vu partout, etc.*

C'est lui qui répand l'abondance
Par ses efforts industrieux,
C'est lui dont l'utile influence
Unit tous les peuples entr'eux.

Aux nobles fruits de la victoire
Si les états doivent l'honneur,
Si les beaux arts en font la gloire,
Le commerce en fait le bonheur.

*.

L'EMBARRAS DU CHOIX.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Un certain **** nous a parlé dans le dernier numéro de votre Journal, d'une Demoiselle qui cherchoit un mari, mais qui vouloit que le nom du futur commençât par un V.

Mon nom commence par un A. C'est, pour la forme, précisément tout le contraire.

Le V est comme un entonnoir, l'A est comme une mître de cheminée.

La première *marque* ne pourroit servir que dans le cas où l'on voudroit la regarder à l'envers. Cela auroit mauvaise grace et seroit d'un mauvais augure : il ne faut pas commencer les affaires de ménage par le renversement de toutes les idées ; il ne pourroit s'ensuivre que désordre et confusion.

Je vois donc que je suis contraint de renoncer à cette belle personne aux yeux bleux, qui devenus rouges par excès de travail n'en avoient pour moi que plus de charme.

Cependant je ne veux point rester garçon. J'ai en vue deux jeunes demoiselles qui sont fort gentilles toutes les deux, mais qui ont des qualités bien différentes. L'une est de province et l'autre de Paris. Voyons un peu, repassons dans notre esprit les vertus et les agrémens, les défauts peut-être aussi et les petits caprices de l'une et de l'autre. Toute femme a ses caprices, cela n'empêche point un honnête homme de se marier. Le contrat et la bénédiction rendent patient et philosophe. Mais enfin, avant d'aller à la messe, il est bon de savoir qui l'on épouse. Voyons, calculons, passons en revue les deux rivales.

1°. *La Demoiselle de Province.*

Elle est taillée en force, sans toutefois être massive. Son embonpoint est raisonnable, il annonce une santé robuste, et son teint est d'une fraîcheur qui fait plaisir à voir.

Ses cheveux sont du plus beau noir. Sa peau est ferme sans être rude; au contraire, elle est fort douce. La main est bien faite, les doigts sont agiles et le pied est vraiment mignon.

La jambe est alerte, et la belle, dans les champs, franchit sans peine une gerbe de bled ou une botte de foin, le tout sans que la pudeur ait le moins du monde à rougir de ces courses et de ces jeux.

Les femmes de province ont une certaine manière d'attacher, d'arranger et de tenir leurs jupons et leurs robes, qui fait que malgré le vent, le passage des barrières, les parties de chasse, les promenades à cheval et autres amusemens de ce genre, on ne voit jamais au-dessus de leur cheville de pied.

La jeune personne est rangée et appliquée, elle fait des gilets de laine à son père avec de grandes aiguilles d'ébène ou de baleine qui ont au bout un bouton d'ivoire.

Elle a toujours à ses bas des semelles qu'elle-même a cousues, et qui, par derrière, montent prudemment jusqu'à trois doigts au-dessus du quartier de la chaussure.

Je ne lui connois point de bas à jour ; elle garde les broderies pour ses manches, et encore là sont-elles fort simples et fort modestes. On n'use point à ces bagatelles trop de temps et de coton.

Quant à la marque du linge, elle y est très-habile, et même elle ourle fort bien les draps et les serviettes de la maison. Elle fait ses chemises et n'a point de femme de chambre, ce qui est d'une grande considération, car souvent les femmes de chambre ne sont que les confidentes de toutes sortes de folies, et des complaisantes dont il faut se défier.

Elle écrit correctement et lisiblement. Tous les ans elle adresse à ses grands-parens, qui demeurent à quelques lieues de là, une lettre pour la *bonne année* et une autre pour leur fête. Quelquefois elle va, accompagnée de sa mère ou de son oncle, porter son bouquet et ses vœux elle-même. Sa correspondance diminue d'autant. Elle n'a point d'écritoire d'écaille, point de canif de nacre ; elle se sert des plumes du cabinet de son père et même aussi, je crois, de celles de la cuisine. Enfin c'est une fille sage, naïve, économe, qui n'a appris que trois mois à danser, six mois la musique, et qui n'en a pas moins une jolie voix et de la grâce quand elle se présente, mais ce n'est pas de la grâce d'opéra, c'est quelque chose de réservé, de décent, de vraiment aimable et très-propre à séduire un cœur comme le mien ....

Continuons notre examen.

2°. *La Demoiselle de Paris.*

Elle a de beaux cheveux blonds relevés en natte sur sa tête ; un petit cachemire est jeté négligemment sur ses épaules. Son cou est d'une blancheur éblouissante, et ses yeux tour-à-tour brillent d'un feu vif qui vous pénètre, ou sont d'une langueur qui vous enchaîne.

Elle est svelte et légère; sa taille est souple et voluptueuse. Quand elle est à sa harpe, elle se balance en préludant avec un art qui vous transporte ; c'est Sapho ; c'est Corinne! .... Quel nom ai-je prononcé? *Corinne !*... Ah ! mes yeux se remplissent de larmes... et ces accords mélancoliques, ces sons harmonieux, cette voix ravissante ont porté le trouble en mes sens, ..

On sonne, on vient ; c'est une marchande élégante, chargée de fleurs et de collerettes. Mille essences parfument sa corbeille. Les garnitures sont jetées sur la harpe, sur les chaises, sur le parquet. On essaye une jolie capotte, on fait quelques pas devant la glace, on boude, on s'admire, on rit, on gronde, on renvoie tout cela, tout cela est affreux ; on s'étend sur le canapé, on prend un livre, on lit, ou plutôt je crois qu'on ne lit pas, on me regarde, je m'approche, on se lève furieuse, on m'ordonne de sortir, on a la migraine, on s'appuie sur moi, on souffre, on est malheureuse, excessivement malheureuse !

Justine apporte une lettre, on l'ouvre avec inquiétude, je veux la voir, on la déchire, il faut répondre, on tire de son sein un petit livret dont on déchire un feuillet, on écrit au crayon deux mots, deux chiffres, deux signes symboliques, je me fâche à mon tour de ces mystères, je veux savoir. . . . *Je veux savoir !* . . . C'est bien une phrase de mari. On se moque de ma colère, on se met à son métier, on veut être calme, on brode sur le coin d'un mouchoir une guirlande de myrthe et de roses, l'amour est à l'autre coin avec ses ailes et son carquois. Les jeux, les ris sont aux angles opposés, c'est un dessin tout à fait anacréontique et les sujets sont pris dans les vignettes du petit Almanach des Dames.

Mais déjà le mouchoir et le métier sont bien loin. On fait avancer la calèche, on s'élance sur le trône roulant ; dans cet élan rapide toutes les formes sont dessinées, l'œil attentif apperçoit au haut d'une jambe divine une jarretière historiée et à rébus.

Entraîné, attiré, étourdi, ébloui, je monte aussi dans la calèche. On va aux Montagnes-Beaujon, aux Champs-Elysées, aux Tuileries, au *Combat des Montagnes*, chez Tortoni, au boulevard de *Gand*, je me perdrois dans le tourbillon sans le bel astre qui me conduit et qui m'éclaire. . . .

Hélas ! Monsieur le rédacteur, il faut dans ce moment me pardonner mon style et mes extravagances. Je n'ai pas l'esprit libre, je n'ai pas la tête à moi. L'enchanteresse a fait taire ma raison. . . .

Il faut que je laisse à mes idées le tems de se remettre. Je doute qu'à cette heure-ci mes calculs fussent bien justes et ma décision bien saine. Je vois, là, devant mes yeux, la Provinciale et la Parisienne. . . . Je vas de l'une à l'autre, je suis comme une *âme en peine*. . . .

Voilà l'heure du sommeil, je me jette sur mon lit, la nuit, dit-on, porte conseil ; demain, à l'aurore, je vous ferai part de ma résolution.

Agréez, Monsieur, l'hommage de ma haute estime,

L'Indécis.

Post-Scriptum. J'épouse la Demoiselle de Province.

Autre P. S. Je prends la demoiselle de Paris.

P. S. Non. . . . C'est la belle aux cheveux noirs.
P. S. Non. . . . C'est la blonde. . . . je me risque. . .
Nota bene. Rien n'est arrêté. . . . Attendez encore, je vous prie. . . . Le sage dit qu'en pareille affaire, avant de conclure, il faudroit y penser *toute la vie*. . . . Mais c'est bien long et je ne suis pas si sage, vous aurez donc une solution prochaine. Quel embarras ! Que ne suis-je en Turquie ! Je les épouserais toutes les deux !

L'Indécis.

CHANT DU SOIR.

Ombre des nuits, ombre propice et chère,
Cache aux jaloux la trace de mes pas !
L'heure est sonnée : au bosquet des lilas,
Isnel m'attend, tremblante et solitaire :
Ton voile épais prête à la volupté,
Et ton silence enhardit la beauté.

Plus frais, déjà le pur souffle des brises
Va murmurant dans les bois d'alentour :
Voici venir le moment où l'amour
Tente, en riant, ses douces entreprises ;
Et, vers la tour dirigeant son essor,
Ravit sa belle à l'argus qu'il endort.

Le rossignol, sous la mobile voûte
Des arbrisseaux, ornement de ces lieux,
Commence enfin ses airs mélodieux :
Timide, il chante, et le silence écoute,
L'écho redit ses accords si touchants,
Et la bergère applaudit à ses chants.

Près d'un ruisseau, de qui l'onde azurée
Parmi les fleurs s'écoule en frémissant,
Au sein des nuits, combien est ravissant
Le doux baiser de l'amante adorée !
Moins doux cent fois est l'instant du réveil
Au malheureux qu'oppresse un lourd sommeil.

Mais, par dégrés, silencieuse et sombre,
La nuit s'avance, et le jour est voilé :
Tout dort au bois : du soir l'insecte aîlé,
En voltigeant, seul bourdonne dans l'ombre.
Dieu du bonheur, viens, dans ces lieux charmans,
Me couronner du myrte des amans !

Auguste Moufle.

La France ; par lady Morgan, ci-devant miss Owenson, avec cette épigraphe :

Chaque jour de ma vie est une feuille dans mon livre.

THOMAS (1).

SECOND ARTICLE.

Au lieu de taxer les Parisiens de légèreté, d'insensibilité aux douceurs de la vie domestique, parce que, le dimanche, une grande partie de la population se répand dans les promenades, l'impartiale lady Morgan dit : « En Angleterre, un climat capricieux, des alternatives rapides de soleil et de nuages, de chaud et de froid, de sécheresse et d'humidité, font qu'on ne peut faire dépendre ses jouissances de l'état de l'atmosphère, et rendent nécessairement *le coin du feu* le point central de réunion de la société domestique. Cette habitude, née de la nécessité, est toujours citée comme une vertu par la partialité nationale, quand on la fait contraster avec les usages moins sédentaires des autres nations. On pourroit cependant mettre en question si une chambre bien fermée, où l'air ne pénètre point, où l'on ne peut se livrer à l'exercice, est plus favorable au développement des vertus sociales que le bon air d'un jardin, ou l'ombrage d'un bosquet; si l'atmosphère sulfureuse d'un feu de charbon de terre n'épuise pas plus promptement les sentimens doux, paisibles et enjoués si nécessaires pour embellir et animer l'existence journalière, que l'air pur qu'on respire sous la voûte des cieux. La plus grande partie de la vie domestique se passe en Angleterre au coin du feu; c'est en plein air qu'on en jouit en France; mais les groupes qui forment chaque cercle dans les deux pays, ont entre eux la même affinité, sont réunis par les mêmes liens.

« . . . . . . L'habitant de Paris, à qui l'on donne le sobriquet de *Badaud*, n'a pas l'idée d'un plaisir qu'il ne puisse partager avec sa femme et ses enfans. . . . . . La boutique une fois fermée, un marchand va, le dimanche, avec toute sa famille, chercher une atmosphère pure soit aux Tuileries, aux Champs-Elysées, ou dans les environs de Paris. . . . . . Après le dîner, on régale les enfans du *jeu de bague*. Le petit bon-homme monte sur le cheval de bois avec l'air de dignité d'un écuyer; sa sœur, assise dans le fauteil, essaie, tandis que la machine tourne, de faire entrer sa petite baguette dans la bague; le propriétaire de la mécanique préside au jeu en répétant les plaisanteries qu'il a déjà faites mille fois, et chaque fois qu'un des petits candidats aux honneurs olympiques réussit dans ses efforts, le père et la mère s'écrient : c'est à Marie, c'est à Camille, c'est à Fanchette! La bonne est sûre d'avoir la première place

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 326, l'autre de 464 pages, prix : 11 fr., à Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17.

que laisse vacante une de ses jeunes maîtresses, et la vieille dame elle-même ne résiste pas toujours à la tentation de revenir aux amusemens de son enfance. »

La première tragédie que Lady Morgan vit représenter en France fut *Britannicus*. La chambrée se trouva complète de très-bonne heure, les instrumens qui garnissoient l'orchestre avoient fait place à des spectateurs serrés à y étouffer. « Les uns, dit Lady Morgan, lisoient la tragédie, les autres en discutoient un passage particulier ; un bourdonnement sourd, semblable au bruit de feuilles agitées par un vent léger, se faisait entendre dans toute la salle ; mais le rideau, en se levant, imposa silence à toutes les voix, mit tous les muscles en repas, et fixa sur le théâtre, si je puis me permettre cette expression, l'existence même de l'auditoire. Les théâtres des autres pays rassemblent des spectateurs, mais ce n'est que dans ceux de la France qu'on peut trouver un auditoire. Pendant le cours des cinq actes, l'attention ne fut pas distraite un seul instant ; pas un œil ne quitta le lieu de la scène, pas une oreille ne cessa d'y prêter son attention : chacun sembloit savoir la pièce par cœur, et chacun l'écoutoit comme s'il ne l'eût jamais vue. »

Lady Morgan assista le 14 avril 1816 à la première séance publique des classes réunies de l'Institut, devenu Institut Royal de France. « On avoit tant parlé, dit-elle, on attendoit tant de choses de cette séance, qu'on fit autant de démarches, qu'on mit autant d'empressement pour se procurer des billets d'admission, que j'en vis ensuite quand il s'agit d'asssister aux fêtes de la cour, ou d'aller voir la corbeille de la duchesse de Berri. Les femmes desiroient y assister aussi vivement que les hommes. . . . . La belle chapelle des Quatre-Nations étoit déjà pleine lorsque nous y prîmes place, exactement en face de la grande tribune où, sous des draperies de velours vert, brodées de lis d'argent, et surmontées du buste du Roi, présidoit le duc de Richelieu. . . . . Les membres de l'Institut, représentant les quatre académies, étoient assis en demi-cercle de chaque côté, autour d'un espace qui restoit vide au centre de la salle. Derrière eux, et dans les galeries du centre, s'élevoit un amphithéâtre de parure et de charmes mêlés avec les curieux et les savans. Des perruques et des guirlandes de fleurs, des lunettes et des lorgnettes d'opéra, des fronts ridés et des lèvres souriant avec coquetterie, sembloient étroitement liés pour la cause de la littérature, de la science, et de l'institut. . . . . . Des gardes remplissoient les vestibules, et se tenoient à chaque porte ; et jusque dans le sanctuaire de la science et de la philosophie, entre les bancs qui servoient de trône à la beauté, sur lesquels méditoit la science, on voyoit briller ces bayonnettes effrayantes de soldats armés, au milieu des plumes et des fleurs, parmi les bustes consacrant la mémoire

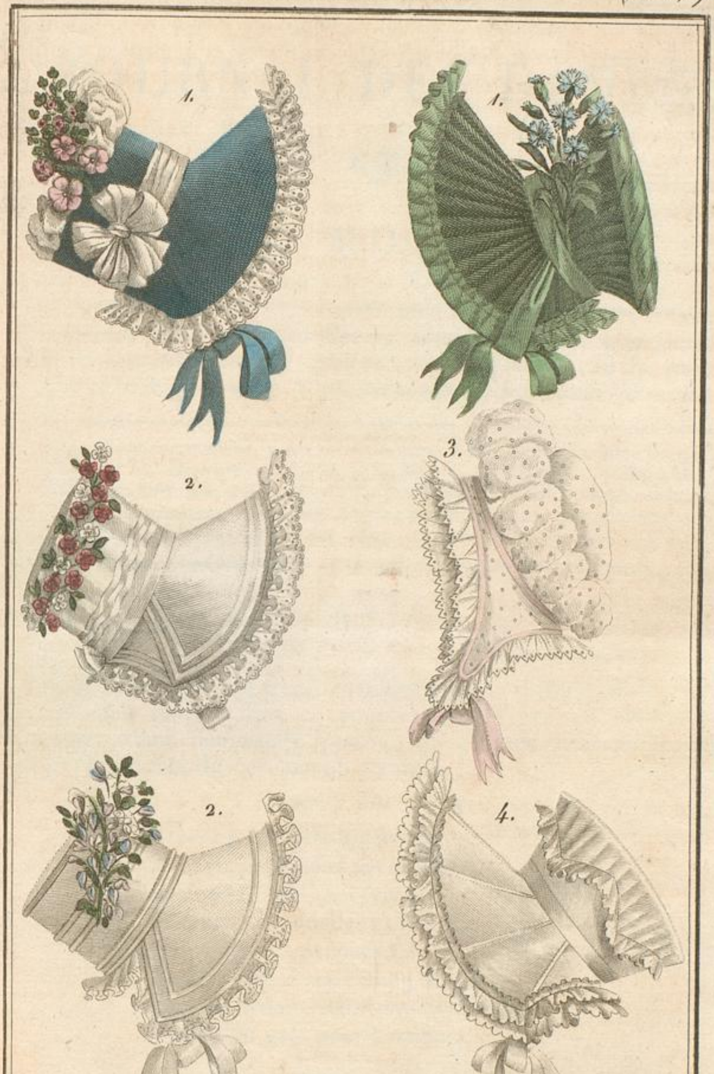
des génies qui n'existent plus. Ce mélange bizarre de dames et de philosophes, de galanterie et de science ; de tout l'étalage de la littérature, avec un pouvoir armé remplissant le fond du théâtre ; des instrumens de mort étincelant au milieu des roses de la mode, présentoient à mon imagination un tableau aussi rare que curieux. C'étoit un coup-d'œil singulier ; un coup-d'œil, pourrois-je dire, qui jetoit l'agitation dans le cœur. C'étoit l'image de ces séances renommées de l'ancienne Académie Française, dont j'avois si souvent lu tant de choses. C'étoit la réunion de presque tout ce que la France possédoit en ce moment de plus distingué en talent, en génie, en connoissances, en célébrité : des hommes d'état, des philosophes, des naturalistes, des poëtes et des artistes. . . . . . Je n'avois jamais vu tant de têtes bien formées, ayant un air si prononcé et si intelligent. Très-peu avoient pourtant un caractère de beauté, mais tous les traits étoient fortement ciselés, pleins d'âme et d'esprit. »

MODES.

Il y a plus de trois mois que les modistes font des chapeaux de crêpe ; c'est encore l'étoffe à la mode. On met sur les chapeaux lilas, comme sur ceux de crêpe blanc, de petites gances de paille jaune. Quelquefois le dessus de la forme des chapeaux se bouillonne. Les fleurs se portent plus souvent en couronne qu'en botte. Il y a des couronnes de marguerites, de roses jaunes, de chèvre-feuille et de roses de Provins. Les œillets se portent en botte : les blancs sont les plus à la mode. Comme le chèvre-feuille est naturellement rouge et couleur paille, c'est ordinairement cette fleur que les modistes choisissent pour orner les chapeaux qui ont, l'un à côté de l'autre, deux rouleaux petit jaune et ponceau. Sur les capotes écossaises où le gros rouge domine, c'est un paquet de roses de Provins.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1667.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.



1, Chapeaux de Gros de Naples. 2, Chapeaux de Crêpe.
3, Cornette de Mousseline. 4, Capote de Perkale.

N°. 45. (Vingt-unième Année.) 15 Août 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re^. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 14 Août 1817.

Gentil Houzard a été traité *cavalièrement* au théâtre St-Martin. On n'a fait répéter que ce couplet chanté par un artificier, amoureux d'une demoiselle *blanche*, qui a l'âme assez *noire* pour rejeter les vœux de cet amant suranné.

Air : *Du Verre.*

Dans un bouquet ingénieux
Ce soir posté sous ses croisées,
Je ferai briller à ses yeux
Bombes, chandelles et fusées.
Soyez sûr que par mes talens
Je me rendrai son cœur propice,
Car les femmes dans tous les temps
Ont eu du goût pour l'artifice.

JE LE TIENS.

C'est ce que me disoit dernièrement avec un air de triomphe, Madame de Lenval, en me montrant un contrat de mariage, qu'elle avoit signé la veille. Veuve à seize ans, elle en comp-

toit alors dix-huit, et pendant ces deux années, elle avoit vu voltiger autour d'elle, tous les papillons de Paphos.

Un seul avoit sû lui plaire ; c'étoit M. de Luzi. Avec de la jeunesse, de la fortune et de l'amabilité, il n'avoit contre lui, qu'une aversion décidée pour le mariage. Il cherchoit à former des nœuds, sans se donner des fers ; il vouloit, en plaçant son cœur, se conserver le droit de le reprendre ; et sur ce plan s'étoit ordonnée sa manière de faire sa cour.

Madame de Lenval le devina bien vite et suivit un système différent ; elle ne vouloit pas, en engageant ses affections, les mettre sous la foi de l'amour, mais sous la garde de l'honneur. Affermie dans cette idée, elle avoit agréé les soins de M. de Luzi, ses attentions et ses prévenances ; elle avoit usé de son crédit pour avancer quelques parens ou secourir quelques malheureux ; elle lui avoit même témoigné qu'elle le chérissoit autant qu'elle pouvoit en être aimée. Estime, attachement, confiance, voilà ce qu'elle lui montroit, rien de plus.

Il demandoit, il pressoit et n'obtenoit que des espérances : c'est ce qui l'enflamma davantage.

Tels sont, Mesdames, ces hommes que vous croyez enchaîner par des fleurs et qui rompent vos guirlandes, au moment où vous croyez pouvoir dire : *Je les tiens.* Vos bontés ne les rendent heureux, que pour en faire des inconstans. Soyez cruelles, sans les désespérer, et pour la vie, ils seront sous vos loix.

Ce fut le sort de Luzi. Il parla mariage ; il fut écouté ; et il scella son bonheur, en signant ce contrat que me montroit toujours Madame de Lenval. *Je le tiens*, me disoit-elle, dans son transport, et je justifie cette fin d'un joli couplet de vaudeville :

On accorde tout à celle
Qui jamais n'accorde rien.

***.

Quelques bonnetiers de la rue Vivienne ont adapté à l'espèce de corsets que l'on nomme *suppléans*, ces houppes de soie plate avec lesquelles se font les mollets postiches. C'est surtout l'élasticité qui fait le mérite de ces nouveaux corsets.

Presque tous les tilburys sont peints en vert foncé ou en noir, doublés en bleu de ciel, et garnis de baguettes de cuivre poli.

La caisse des carricks est ordinairement jaune, le train noir, rechampi de jaune ; et la doublure bleue ou vert américain.

La France; par lady Morgan, ci-devant miss Owenson, avec cette épigraphe :

Chaque jour de ma vie est une feuille dans mon livre.

THOMAS (1).

TROISIEME ET DERNIER ARTICLE.

Plus heureuse que beaucoup de voyageurs qui ne peignent la société que sur des renseignemens, Lady Morgan fut admise dans les meilleures compagnies. « Peu de jours après notre (2) arrivée, dit-elle, nous reçumes des billets d'invitation pour la même soirée chez l'ambassadeur d'Angleterre et chez la princesse Louise de la Trémouille. J'allai chez tous deux, et j'eus ainsi l'occasion de comparer les assemblées des deux nations. Nous passâmes entre deux longues files de voitures d'Anglais qui remplissoient la rue Saint-Honoré, en approchant de l'hôtel de notre ambassadeur : le vestibule et l'antichambre de cette demeure magnifique étoient remplis de domestiques portant la splendide livrée de la maison de Stuart. Lady Elisabeth Stuart étoit à la porte de son premier salon pour recevoir les hôtes nombreux de toutes les nations qui affluoient sans cesse, et dont la majeure partie étoit pourtant des Anglais, des Irlandais et des Ecossais. Elle y mettoit autant de grâce et de politesse que si cette tâche laborieuse, qu'elle remplissoit avec tout le cérémonial usité à Londres, ne lui eût pas coûté les peines et les fatigues qui en sont nécessairement la suite. C'étoit le bruit, le mouvement, la confusion d'une grande assemblée (*a Rout*) d'Angleterre. Chacun regardoit, chacun parloit, personne n'écoutoit. Les rafraîchissemens se distribuoient en abondance, et un élégant souper étoit préparé pour succéder à la distribution de l'orgeat, des glaces et du punch glacé. Nous ne restâmes pas pour participer à cette hospitalité surérogatoire, nous partîmes de bonne heure, et nous nous rendîmes à l'hôtel de la Trémouille.

« Il est situé au centre de la rue de Bourbon. A peine le moindre bruit troubloit-il le silence qui y règnoit lorsque nous y entrâmes, et les réverbères n'éclairoient que faiblement les murs noirs et élevés des cours spacieuses qui déroboient à la vue du vulgaire la demeure d'une grandeur héréditaire. Un

---

(1) Deux volumes in-8°., l'un de 326, l'autre de 464 pages, prix : 11 fr., à Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Bourbon, n°. 17.

(2) Sir Charles Morgan, Docteur en Médecine, a fait imprimer à la suite du voyage de son épouse, trois appendices sur l'état de la Législation, des Finances et de la Médecine en France.

seul coup frappé à la porte annonçoit l'arrivée d'une visite, et la porte cochère s'ouvroit lentement, sans qu'on vît le mécanisme qui la faisoit mouvoir, et comme si elle se fût ouverte par le moyen de la roue d'une porte de couvent. Dans la cour, les carosses et les cabriolets étoient placés sous la remise, ou rangés en file des deux côtés. Notre domestique nous conduisit lui-même par un vestibule silencieux jusqu'au haut d'un escalier en pierre, sur lequel donnoit l'antichambre. Là il nous confia aux soins du maître d'hôtel, à qui il dit nos noms, et s'assit sur un fauteuil près du poële. Nous suivîmes notre nouveau guide, qui ouvrit les grands battans pour nous introduire dans les appartemens. Toutes les salles étoient illuminées de la manière la plus brillante. Celle de billard, ce jeu que les deux sexes jouent si bien et si généralement en France, étoit remplie de joueurs et de spectateurs. Nous trouvâmes compagnie nombreuse assise dans le grand salon. On causoit, on sembloit animé, et pourtant chacun restoit en repos à la place qu'il avoit prise. Quelques hommes seulement étoient debout, et divisés en *petits pelotons*, suivant l'expression française : d'autres étoient appuyés sur le dos des chaises des dames, et s'entretenoient avec elles. . . . La princesse de la Trémouille ne couroit pas de chambre en chambre faire des révérences éternelles ; elle n'étoit pas postée en sentinelle près de la porte d'entrée, pour goûter le plaisir fatigant de recevoir ses hôtes : tranquillement assise dans un fauteuil, dans sa belle chambre à coucher, le *sanctum sanctorum* du goût, de l'élégance et de la splendeur dans les appartemens français, elle regardoit jouer au piquet deux vénérables ducs, revêtus des marques distinctives de leur rang. Ce fut presque la seule table de jeu que je vis dans toutes les soirées et dans toutes les réunions auxquelles j'assistai en France.

« La manière dont une Française reçoit la visite des personnes de son sexe est civile et respectueuse. On peut y remarquer une teinte de cérémonie, mais elle porte toujours l'empreinte de la politesse et de l'attention. L'accueil qu'elle fait aux hommes, est en général prévenant, mais ne manque pas d'une certaine dignité. Elle ne se lève pas de son siège ; elle paye leur salut d'un sourire, d'un mouvement de tête, d'un *bonsoir*, d'un *bonjour*, d'un *comment cela va-t-il ?* ou de quelque autre petite marque d'attention. C'est un air, c'est un regard, c'est quelque chose, ce n'est rien. »

ROMANCE D'AGNÈS, D'AMOUR ET FIERTÉ,

ROMAN D'AUGUSTE LA FONTAINE.

AIR : *Ah! S'il est dans votre village.*

Quand la nuit couvre la prairie
De ses voiles silencieux,

Je contemple l'azur des cieux
Dans une longue rêverie.
Douce douleur est avec moi,
Hélas ! Dites-moi donc pourquoi ?

Le murmure des eaux m'attire
Au bord des ruisseaux gémissans.
Je fuis les jeux, les feux brillans,
Pour Philomèle qui soupire ;
Elle se plaint tout comme moi,
Hélas ! etc.

D'où vient ce tourment plein de charmes
Qui trouble mon cœur abattu ?
Je cherche et je n'ai rien perdu ;
Mais pour qui donc coulent mes larmes ?
Toujours je demande pourquoi ;
Le savez-vous, dites-le moi !

Vers la grotte la plus obscure,
J'aime à suivre un étroit sentier.
Je voudrais fuir le monde entier,
Et n'avoir plus dans la nature,
Rien que ma douleur avec moi,
Hélas ! etc.

Si, dans ma chambre, un rideau sombre,
Du jour me voile les rayons,
La nuit si j'aime les vallons,
Oh ! voyez-vous, c'est que dans l'ombre,
Ma douleur est mieux avec moi ;
Hélas ! etc.

Je crains l'éclatante harmonie
De nos belliqueuses chansons.
J'aime et je retiens tous les sons
De la douce mélancolie ;
Elle soupire comme moi ;
Hélas ! etc.

Quand la lune dans les nuages,
Qu'agite le courroux des vents,
Avec ses voiles blanchissantes
Forme d'effrayantes images

J'ai peur, et pourtant chaque soir,
Dites pourquoi je veux les voir ?

Assise seule au pied d'un chêne,
Mon front s'incline sur ma main ;
Puis je sens se gonfler mon sein.
Mes nœuds, mon voile, tout me gêne ;
Douce douleur me fait souffrir ;
Ah ! dites-moi, dois-je en mourir ?

Mme. Victoire Babois.

LA MÉNAGERIE DE MADAME ***.

C'est dans une rue écartée de Paris qu'existe un établissement fort curieux, et qui le dispute au Muséum d'Histoire Naturelle dans beaucoup de parties.

Madame *** avoit un époux voyageur. Il fallut faire des courses avec lui, parce qu'il n'aimoit pas à se trouver seul au milieu des routes, des mers et des déserts.

Monsieur recueilloit des plantes, des graines d'arbres, des schistes ou des granits. *Madame* faisoit des provisions d'animaux vivans, d'animaux empaillés et de curiosités de toutes sortes dans le premier règne de la nature.

On revint en France. On se fixa dans une petite ville de Bretagne, où les collections du cher époux étoient en grand honneur.

Mais cet honnête homme s'étant empoisonné avec une des plantes précieuses qu'il avoit rapportées de la terre des Patagons, la veuve quitta ces lieux de regrets et vint s'établir dans la capitale où elle vit maintenant avec sa fortune, entourée d'un cercle brillant de petits savans à l'eau rose.

Près de son boudoir est une galérie à colonnes, disposée à la manière italienne, mais vitrée en hiver et chauffée à une douce température.

Là sont rassemblés dans des loges, des cages, des niches, tous les chats du monde et de toutes les espèces.

Vous savez ou vous ne savez pas que dans le *genre chat*, il faut comprendre le lion de Zaara,

Le conguar du Pérou,
Le tigre de Tonquin,
Le jaguar de la Guyane,
La panthère, Le léopard } du Sénégal et du Congo,
Le chirigouazou, L'ocelot } du Paraguay,
Le mélas de Java, le serval, le caracal, le lynx ou loup

cervier du commerce et le *chat domestique* enfin, qui vit en fort bonne intelligence avec le *chat sauvage* des forêts du Nord. Ces bêtes-ci sont empaillées à l'exception des deux dernières.

C'est un drôle de chat qu'un lion. La fable du rat qui coupe le filet et sauve le roi des animaux, n'en semble que plus miraculeuse après ces explications.

Notre savante a surtout un chat vivant qui a les oreilles longues, contre la coutume des individus de son espèce, et qui vient de la Chine. Il a appartenu à la femme d'un Mandarin qui le dorlottoit et le caressoit, comme on voit plusieurs de nos Françaises caresser et dorlotter leur épagneul ou leur angora.

Les chats d'Angora ont un poil long et fin qu'on file comme de la soie et dont nos grand'mères faisoient des mitaines.

Après les chats viennent les singes. La ménagerie en a un assortiment complet. Il y a entr'autres un sappajou qui fait l'exercice comme un homme. Il est habillé en mamelouk, on lui a donné de petites bottes, il va le long de la galerie traînant son sabre et faisant sonner ses éperons, comme on le verroit faire à un vrai guerrier.

Deux perroquets sont perchés sur leur *arbre* et disent couramment de grosses sottises aux maris qui viennent les agacer. On distingue particulièrement dans leurs discours un certain mot de très-mauvais ton et que l'on devroit bien pour notre repos rayer du dictionnaire des perroquets.

Je ne sais pas quel a été l'instituteur d'un joli chien caniche qui du matin au soir est sur ses deux pattes de derrière, faisant la révérence pour les *demoiselles* et refusant absolument de sauter pour celles qui ne le sont plus.

Sous des fils de laiton se voient deux jeunes colombes avec leurs mâles roucoulans. Leur amour est encore dans sa fleur, et les leçons qu'ils donnent aux passans sont assurément fort douces à suivre.

Dans un coin est un gros bouc qui fume sa pipe. C'est une invention et un caprice de la dame. Il a devant lui un gros volume in-folio qui a l'air d'un livre trouvé à Herculanum ou à Thèbes. Il est plongé dans les rêveries de l'érudition : c'est l'image de quelque chose du 10e ou 11e siècle, car de nos jours la science n'exclut point une tournure aimable et un teint de printemps.

Ce qui est charmant c'est un moineau, pareil au moineau de Lesbie, moineau mignon, alerte, fin, qui mange dans la main de sa maîtresse et boit dans un dé. Il est propre comme un enfant bien élevé et jamais on n'a à lui reprocher la moindre incongruité, bien différent d'une foule de petites bêtes qui, pendues au plancher, chez de bons bourgeois de ma connoissance, font voler dans votre assiette, lorsque vous êtes à table, mille choses qu'on n'a point l'habitude de manger.

(1668.)



Chapeau et Pantalon à la Russe.



Tablier-Robe.

N°. 46. (Vingt-unième Année.) 20 Août 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re*. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

MONTAGNES AÉRIENNES.

La Folie est une des divinités qui dans tous les tems furent les plus chères aux Parisiens On la trouve sur les places, dans les rues, aux théâtres, dans les petites maisons et dans les grandes; dans les cafés, sur les boulevards, elle étend ses ailes bienfaisantes, et tout le monde va se mettre dessous pour se ranimer.

Il y avoit long-tems qu'elle n'avoit eu de jardin un peu convenable pour ses ébats. Après celui du Pavillon d'Hanôvre et de Frascati, on en a vu s'ouvrir quelques-uns qui ont eu la vogue, quelques-uns même, jusqu'à ce jour, n'ont pas cessé d'être fréquentés, Tivoli est de ce nombre: on y a fait de bonnes folies.

Mais enfin nous avions besoin de quelque chose d'extraordinaire, qui nous frappât les sens, qui étonnât les provinciaux et les étrangers, et qui conservât à la capitale de la France sa prééminence en fait de lieux de plaisir.

De braves entrepreneurs se sont mis en frais pour soutenir et relever même encore en ce genre la gloire nationale, et nous avons aujourd'hui un établissement qui n'a pas son rival en Europe.

Le terrein sur lequel il est placé fut dès long-tems consacré à notre déité chérie. Un certain moulin qu'un homme de goût y fit construire, lui valut une grande célébrité. Tout Paris connoît et a voulu voir la *Folie Beaujon*: le luxe et l'élégance y étoient réunis; la terre étoit par elle-même aride, ingrate, elle devint féconde; une montagne de sable fut changée en côteaux et en vallons fleuris, plantés de vignes et de beaux arbres verts; des eaux remontées du sein de la colline descendirent en nappes et coulèrent en ruisseaux. Tout fut délicieux où tout avoit été sauvage. Les jeux, les ris, les amours se fixèrent dans ces char-

mans bosquets ; et nos jolies femmes ont conservé de doux souvenirs des fêtes qui furent données dans cette habitation ravissante.

Ce jardin, témoin discret de plus d'un mystère, est aujourd'hui rendu public : ses deux portes sont ouvertes à la foule ; l'une est dans le faubourg du Roule, l'autre sur l'avenue de Neuilly, près la barrière de l'Etoile.

On entre plus volontiers par celle-ci ; et d'abord, quand on arrive, on voit sous les arbres, en bas, une longue file de brillans équipages ; les voitures plus modestes vont se placer sur deux rangs dans la rue de Berry, au-dessous du jardin Beaujon.

Vous montez par un chemin sablé, et dont la pente est adoucie par le circuit qu'on lui fait faire. Deux bureaux se présentent à vous, l'un pour prendre des billets, l'autre pour déposer les cannes et les épées.

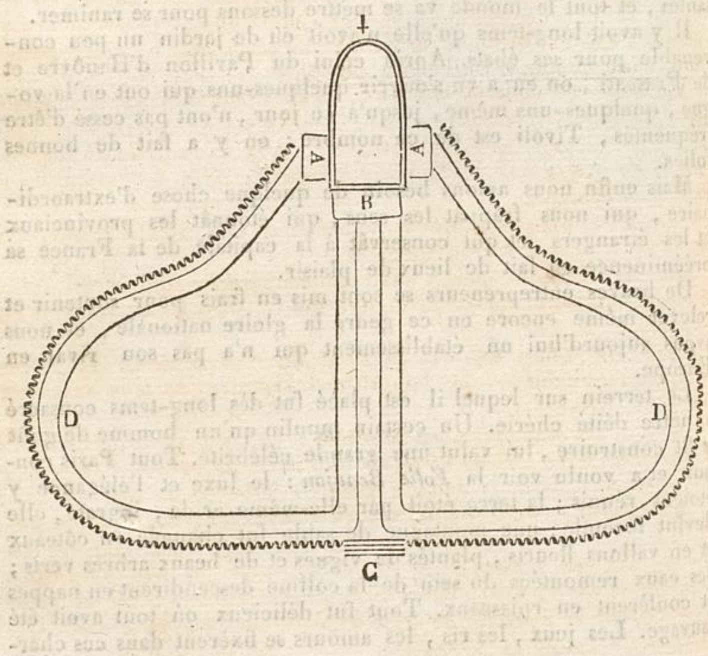
On peut s'abonner au mois ; le prix est de 30 fr.

Le billet ordinaire est de 2 fr.

Nous allons donner l'itinéraire qu'il faut suivre pour jouir du coup-d'œil le plus agréable et pour profiter de tous les avantages de la position.

Je suppose qu'avant de monter dans les chars vous voulez savoir ce que c'est. Venez donc avec moi.

Voici la figure du manège que ces chars parcourent :



Vous voyez le haut pavillon où se rendent les *voyageurs*, par un escalier intérieur et en spirale.

Le point A est le point de départ des chars. B est le poin de retour.

Il y a deux routes, l'une à droite, l'autre à gauche; par chacune d'elles deux chars peuvent courir, aussi voyez-vous deux lignes sur la figure tracée.

Le point C est celui par lequel on pénètre dans les galeries qui bordent en dehors la route des chars, et qui sont marquées ici par des lignes en zig zag.

Le point C touche le sol. Les points A, B sont à 60 pieds d'élévation.

Quand vous vous élancez au point A, vous franchissez rapidement l'espace qui vous sépare du point D. Là, le sentier se relève et ralentit sa course, mais ce n'est que pour mieux sauter. Vous retombez bientôt dans un *précipice* dont vous n'êtes sauvé qu'au point E. Un crochet alors saisit votre *calèche*, et vous remontez au petit trot au point B.

Le trajet dure une minute.

Deux personnes descendent dans chaque char. On pourroit donc voir jusqu'à huit coureurs à-la-fois; mais généralement, et par prudence, on attend qu'un char soit de retour pour en faire partir un autre.

J'ai parlé de *prudence*, et vraiment je suis bien bon. Cette divinité est d'une autre espèce que la Folie; elle doit être bien surprise de s'entendre nommer en un endroit pareil. La vérité pourtant, c'est qu'elle y veille et y préside.

La Folie est dans la tête et le cœur des acteurs et des spectateurs; elle les entraîne à mille tentatives qui pourroient leur devenir funestes, si la Prudence n'étoit là, conduisant les entrepreneurs et guidant leurs agens nombreux dans les emplois qui leur sont confiés.

Il semble que par toutes les précautions que l'on a prises, les accidens sont devenus impossibles.

Je ne conseille point aux femmes grosses de se faire *ramasser* aux Montagnes Aëriennes; elles pourroient accoucher en chemin.

Mais les jeunes femmes lestes et hardies peuvent se livrer à cet amusement en se faisant accompagner de leur mari ou de leur frère.

Il y a un moment, au tournant, où l'on roule comme la foudre. La dame, dans ce tourbillon serre de près son chevalier et il peut y avoir là-dedans quelque chose de tendre.

Au total c'est un plaisir qui n'est pas commun. Il n'est pas donné à tout le monde de s'y livrer et de s'y risquer. Le cœur bat en partant, et la poitrine est un peu oppressée dans le voyage. On entend, de temps en temps, de petits cris durant la course, et c'est un excellent jeu pour ceux qui aiment les émotions vives.

Nous recommandons aux voyageurs de placer toujours leurs compagnes en dedans de la machine. Dans le cercle qu'on parcourt, l'effort est en dehors, du côté des galeries et c'est-là que l'homme doit se tenir pour prêter son secourable appui à celle qui s'abandonne à sa foi.

Il faut être à sept heures au jardin et monter de suite à la galerie. Il faut en faire le tour pendant que le soleil est encore sur l'horison, afin de jouir de la vue magnifique que l'on a du pavillon. Ce pavillon est élevé sur de triples arcades dans le genre de celles de l'aqueduc d'Arcueil.

On voit Paris à ses pieds; les tours, les clochers, les télégraphes, les dômes du Panthéon, des Invalides, se distinguent au milieu de ces mille édifices. Montmartre et ses moulins font sur la gauche un effet magique. En se tournant on découvre Saint-Ouen, Clichy, Anières, Neuilly, Chaillot, et toutes ces plaines, ces villages, ce fleuve dans le lointain, ces collines, ces nuages et ce mouvement qui se fait autour de vous, cette musique harmonieuse qui sort des bocages, tout cela vous enchante, vous ne savez trop où vous êtes, et votre imagination peut se croire transportée dans les jardins d'Armide ou de Babylone.

Cent lumières éclairent les montagnes, quand la nuit est venue. Mais dans ce vague de l'air, les rayons vacillent et se perdent. Il faudroit peut-être le double de lanternes, il n'y auroit plus rien à desirer.

Quand on passe sous le plancher sur lequel roulent les chars en descendant, on croit entendre le tonnerre. Si l'on se place sous les chars, quand ils remontent, et qu'on regarde la chaîne qui les hisse, en entend un bruit qui ressemble au traquet d'un blutoir.

Il ne faut pas rester là. Le café est à côté; prenez y des glaces; elles sont fort bonnes; le local est fort bien. Les garçons ont pour uniforme de petites vestes grises avec le collet vert, et de larges pantalons de calicot.

A deux pas, est le restaurateur, dans un bâtiment très-joli. La cuisine y est délicate. La carte y répond. Le petit rentier économe ne doit pas venir faire mettre là son couvert. Mais le riche banquier, le prodigue marquis, le lord puissant, la coquette légère, y trouveront des cabinets préparés pour eux et ils pourront là du moins goûter cette joie indicible que l'on éprouve à *jetter l'argent.*

Jamais, certainement, on n'avoit rien vu qui ressemblât aux Montagnes Aëriennes. Nous ne doutons point qu'on n'accoure de Londres, de Berlin, de Rome et de Bordeaux pour les admirer.

La spéculation sera bonne pour les capitalistes qui l'ont faite et Paris y trouvera de plus d'une manière son avantage.

Nous terminons en faisant nos complimens à l'architecte.

H**.

Le Lépreux de la cité d'Aoste; par l'auteur du Voyage autour de ma Chambre (1).

Près de la porte de la ville d'Aoste, se trouvent les ruines d'un ancien château. Suivant la tradition populaire, le comte René de Chalans, poussé par les fureurs de la jalousie, y laissa mourir de faim, dans le 15eme siècle, la princesse Mencie de Bragance, son épouse.

Plus loin, à quelques centaines de pas, est une tour carrée, adossée à un mur antique, et construite avec le marbre dont il étoit jadis revêtu. Cette tour fut réparée vers la fin du dernier siècle, par ordre du gouvernement, et entourée d'une enceinte, pour y loger un lépreux, et le séparer ainsi de la société, en lui procurant tous les agrémens dont sa triste situation étoit susceptible. L'hôpital de Saint-Maurice fut chargé de pourvoir à sa subsistance, et lui fournit quelques meubles, ainsi que les instrumens nécessaires pour cultiver un jardin. C'est là qu'il vivoit depuis long-tems, livré à lui-même, lorsqu'un militaire se trouvant, pendant la guerre des Alpes, logé à Aoste, passa par hasard auprès du jardin du lépreux, dont la porte étoit entr'ouverte.

« Au bruit que fit l'officier en entrant, le solitaire, sans se retourner et sans regarder, s'écria d'une voix triste : *Qui est là, et que me veut-on?* Excusez, répondit le militaire, un étranger auquel l'aspect agréable de votre jardin a peut-être fait commettre une indiscrétion, mais qui ne veut nullement vous troubler. *N'avancez pas*, répondit l'habitant de la tour en lui faisant signe de la main, *n'avancez pas, vous êtes auprès d'un malheureux attaqué de la lèpre.* — Quelle que soit votre infortune, répliqua le voyageur, je ne m'éloignerai point, je n'ai jamais fui les malheureux ; cependant, si ma présence vous importune, je suis prêt à me retirer.

» *Soyez le bien venu*, dit alors le lépreux, en se retournant tout-à-coup, *et restez si vous l'osez après m'avoir regardé.* Le militaire fut quelque tems immobile d'étonnement et d'effroi à l'aspect de cet infortuné, que la lèpre avoit totalement défiguré. Je resterai volontiers, lui dit-il, si vous agréez la visite d'un homme que le hasard conduit ici, mais qu'un vif intérêt y retient.

---

(1) Un volume in-12 ; prix : 1 fr., et, port franc, 1 fr. 25 cent. A Paris, chez Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, nº 34.

» *Le lépreux.* — De l'intérêt !.... je n'ai jamais excité que la pitié.

Le militaire. — Je me croirois heureux si je pouvois vous offrir quelque consolation.

» *Le lépreux.* — C'en est une grande pour moi de voir des hommes, d'entendre le son de la voix qui semble me fuir.

» *Le militaire.* — Permettez-moi donc de converser quelques momens avec vous, et de parcourir votre demeure.

» *Le lépreux.* — Bien volontiers, si cela peut vous faire plaisir. (En disant ces mots, le lépreux se couvrit la tête d'un large feutre dont les bords rabattus lui cachoient le visage). Passez, ajouta-t-il, ici au midi. Je cultive un petit parterre de fleurs qui pourront vous plaire : vous en trouverez d'assez rares.... Si quelques-unes vous paroissent belles, vous pouvez les prendre sans craindre, et vous ne courez aucun risque en les portant sur vous. Je les ai semées, j'ai le plaisir de les arroser et de les voir ; mais je ne les touche jamais.... Je craindrois de les souiller, et je n'oserois plus les offrir.

» *Le militaire.* — A qui les destinez-vous ?

» *Le lépreux.* — Les personnes qui m'apportent des provisions de l'hôpital ne craignent pas de s'en faire des bouquets. Quelquefois aussi les enfans de la ville se présentent à la porte de mon jardin. Je monte aussitôt dans la tour, de peur de les effrayer ou de leur nuire. Je les vois folâtrer de ma fenêtre et me dérober quelques fleurs. Lorsqu'ils s'en vont, ils lèvent les yeux vers moi : *Bonjour*, *lépreux*, me disent-ils en riant, et cela me réjouit un peu.

» *Le militaire.* — Si je pouvois vous faire lire dans mon ame, et vous donner du monde l'idée que j'en ai, tous vos desirs et vos regrets s'évanouiroient à l'instant.

» *Le lépreux.* — En vain quelques livres m'ont instruit de la perversité des hommes et des malheurs inséparables de l'humanité, mon cœur refuse de les croire. Je me représente toujours des sociétés d'amis sincères et vertueux ; des époux assortis, que la santé, la jeunesse et la fortune réunies comblent de bonheur. Je crois les voir errans ensemble dans des bocages plus verts et plus frais que ceux qui me prêtent leur ombre, éclairés par un soleil plus brillant que celui qui m'éclaire, et leur sort me semble plus digne d'envie, à mesure que le mien est plus misérable. Au commencement du printems, lorsque le vent de Piémont souffle dans notre vallée, je me sens pénétré par sa chaleur vivifiante, et je tressaille malgré moi. J'éprouve un desir inexplicable et le sentiment confus d'une félicité immense dont je pourrois j[illegible]ir et qui m'est refusée. Alors je fuis de ma cellule, j'erre dans la campagne pour respirer plus librement ; j'évite d'être vu par ces mêmes hommes que mon cœur brûle de rencontrer ; et du haut de la colline, caché entre les broussailles comme une bête fauve, mes regards se portent sur la ville d'Aoste. Je vois de loin, avec des yeux d'envie, ses heureux

habitans qui me connoissent à peine ; je leur tends les mains en gémissant, et je leur demande ma portion de bonheur. Dans mon transport, vous l'avouerai-je ? j'ai quelquefois serré dans mes bras les arbres de la forêt, en priant Dieu de les animer pour moi, et de me donner un ami ; mais les arbres sont muets, leur froide écorce me repousse ; elle n'a rien de commun avec mon cœur qui palpite et qui brûle. Accablé de fatigue, las de la vie, je me traîne de nouveau dans ma retraite, j'expose à Dieu mes tourmens, et la prière ramène un peu de calme dans mon ame.

« *Le Militaire.* — Ainsi, pauvre malheureux, vous souffrez à la fois tous les maux de l'âme et du corps.

« *Le Lépreux.* — Ces derniers ne sont pas les plus cruels !

« *Le Militaire.* — Ils vous laissent donc quelquefois du relâche.

« *Le Lépreux.* — Tous les mois ils augmentent et diminuent avec le cours de la lune. Lorsqu'elle commence à se montrer, je souffre ordinairement davantage ; la maladie diminue ensuite, et semble changer de nature ; ma peau se dessèche et blanchit, et je ne sens presque plus mon mal, mais il seroit toujours supportable sans les insomnies affreuses qu'il me cause.

« *Le Militaire.* — Quoi ! Le sommeil même vous abandonne !

« *Le Lépreux.* — Ah ! Monsieur, les insomnies ! Les insomnies ! Vous ne pouvez vous figurer combien est longue et triste une nuit qu'un malheureux passe toute entière sans fermer l'œil, l'esprit fixé sur une situation affreuse, sur un avenir sans espoir. »

Après avoir embelli son local, le Vaudeville a fait sa rentrée et il a débuté par traduire à son tribunal les autres théâtres qui osent jouer, *sans sa permission*, des pièces à couplets. Il paroît que ce *haut et puissant seigneur* a l'intention de réclamer le privilège de la chanson ; on croyait ce petit mutin moins *exclusif*.

Il représente comme un niais le vaudeville Saint-Martin ; il dit au vaudeville de la Gaîté qu'il sait mieux se battre que parler, au vaudeville de l'Ambigu qu'il *dissimule* son esprit, à l'Opéra-Comique, que lorsqu'il croit chanter *juste*, *c'est faux* ; il n'est pas jusqu'à *Séraphin* qu'il ne personnifie pour l'humilier.

L'Apollon du boulevard du Temple et le Sénéc hal de l'Opéra-Comique, très-plaisamment parodié par *Gontier*, ont obtenu grâce pour des longueurs et des traits qu'on fera bien d'effacer.

Arlequin, architecte du Vaudeville, à qui l'on demande si ses travaux seront bientôt terminés, chante le couplet suivant :

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Paris, comme on dit à la ronde,
N'a pas été fait en un jour ;
En sept jours, on a fait le monde,
Me répondent-ils tour-à-tour.
A cette œuvre assez difficile,
Moi, je ne vois que deux raisons :
L'architecte étoit plus habile
Ou bien les jours étoient plus longs.

A la Porte-Saint-Martin, le *Siège de Tolède* a eu lieu au bruit des sifflets ; il y a cependant de bien belles choses dans ce mélodrame, telles que des combats, des trahisons, des pamoisons et des génuflexions.

*.

A C. . . . . E.

Sans dire un mot j'ai déclaré ma flamme,
Un seul baiser sut enchaîner mon âme,
Et ce baiser brûlant, gage de mes amours,
Equivaut au serment de t'adorer toujours.

C.

MODES.

Nous avons parlé des liserés ponceau et jaunes sur du crêpe blanc, avec des fleurs assorties ; c'est encore la mode. On continue aussi d'appliquer des gances de paille sur du crêpe. Une ruche de blonde ou un tulle posé en biais, servent plus souvent à border les passes qu'une ruche de ruban. Quelques chapeaux sont ornés de marabouts.

On porte beaucoup de canezous : quelques-uns ont une rangée de boutons par devant. On met au bas des robes une ou deux gances au-dessus de chaque volant ; lorsque la garniture consiste en bouillons, il y a des gances pour les séparer. On voit quelques robes à manches courtes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1670.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

(1670.)



Chapeau de Crêpe et Tulle. Robe garnie de bouillons.

N°. 47. (Vingt-unième Année.) 25 Août 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim**re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 24 Août 1817.

On vient de jouer l'*Heureuse Moisson* au théâtre Saint-Martin ; c'est la troisième pièce nouvelle donnée à ce théâtre depuis dix jours. Les auteurs, qui ont *glané* sans façon dans les champs de leurs prédécesseurs, ont recueilli une riche *moisson* d'applaudissemens. Quelques-uns de leurs couplets ont été redemandés, entr'autres celui-ci, que chante un jeune laboureur.

Air : De l'Auberge ou de Ménage de Garçon.

Pour semer avec avantage
Faut qu'un terrein soit labouré,
Il n'en est pas d' même en ménage
On n' veut pas qu'il soit préparé.
Pour l' mari, c'est d'un bon augure
Quand il trace l' premier sillon ;
En s'mant dans un' terr' sans culture
L'amour fait un' meilleur' moisson.

La plupart des théâtres ont célébré la Saint-Louis en donnant de petites pièces de circonstance, et dont l'*à-propos* fait le principal mérite.

Les premières nouveautés qui seront jouées sont *la Clochette* à Feydeau, *les anciens Amis* à l'Odéon, *le Dragon de Vincennes* au Vaudeville et aux Variétés, qui retarderont peut-être *Werther* ; *les Machabées* à l'Ambigu, et *Atala* au Cirque.

*.

DISTRIBUTION DES PRIX.

Il faut avoir des *époques* dans la vie, car des jours uniformes seroient d'une monotonie assommante.

Les fêtes, les anniversaires, les vacances, la rentrée des classes, les prix, les succès, même les défaites sont d'utiles jalons placés sur la route des ans. On les atteint, on les dépasse, on court de l'un à l'autre, le cœur souvent rempli d'amertume, quelquefois dilaté par la joie, toujours soutenu par l'espérance, et l'on arrive ainsi à la fin de la carrière, étonné de s'y trouver déjà et se récriant sur la briéveté de la course.

De toutes les fêtes, celle de la distribution des couronnes est assurément la plus heureuse.

Il y a plus tard des plaisirs plus vifs; mais ils ne sont pas sans mêlange. Les charmes de l'amour, les douceurs du mariage, sont payés souvent par bien des larmes.

Il n'y a que la jeune gloire du collège qui soit pure et qui ne cause que des ravissemens. Tout s'y trouve : le charme et l'avantage de la réussite, le bonheur de plaire à ses parens et de justifier leurs soins.

Là, chose merveilleuse! le triomphe n'excite point l'envie. On a des rivaux sans avoir d'ennemis, et les applaudissemens vous sont donnés par ceux qui vous ont disputé la palme.

J'assistais à la distribution des prix du collège d'Henri IV, c'est vraiment une cérémonie touchante. Il y a des pères qui viennent de cent lieues pour la voir. Les mères viennent aussi et ne sont pas les dernières. Rien ne les pourroit empêcher d'assister à une pareille solemnité. Celles surtout qui ont vu dans les lettres de leurs fils quelques signes propres à faire naître la pensée que des récompenses sont attendues.

Les portes sont à peine ouvertes que déjà tous les bancs sont garnis. Les jeunes gens se précipitent au milieu de la foule et viennent embrasser les auteurs de leurs jours. On ne voit partout que tendres caresses. . . .

Hélas! Il y a des pères qui viennent seuls, tristes, entraînés par un penchant secret qui les abuse. Ils cherchent leur enfant et ils ne le trouvent point. Ils n'est plus là! . . . La tombe a dévoré toutes les espérances!

Un discours est prononcé pour ouvrir la séance. Les juges ont pris place. On écoute, en un grand recueillement, les paroles sages et pleines de bonté qu'un professeur habile adresse à cette jeunesse intéressante.

Il loue les forts, il encourage les faibles, il gronde les

paresseux ; mais il y a peu de ceux-ci ; et l'an prochain, ils mériteront à leur tour des éloges. Leur zèle s'éveille au bruit des fanfares, et leur âme toute émue répond aux vœux du bienveillant proviseur.

Quel silence, quelle attente quand les prix enfin sont proclamés !

Quels cris, quels bravos quand le nom de l'élève est connu ! il paroît sur l'estrade, il reçoit le baiser d'honneur, on couvre sa tête de chêne et de laurier, il revient, il rentre dans les rangs chargé de livres, on l'interroge, on le presse, on l'exalte. Il pâlit, il rougit, et dans le fond de son cœur il se passe mille choses qu'il n'oubliera jamais.

Les études dans les collèges de Paris, sont très-fortes et les prix qu'on obtient sont bien mérités. Il y a des classes de cinquante, soixante, quatre-vingt et cent élèves, qu'il faut vaincre et surpasser pour avoir droit à la couronne. Les accessit sont encore bien gagnés et ceux qui en ont sont des élèves distingués.

Le premier prix, le prix d'honneur, celui qui est disputé entre les meilleurs élèves des quatre collèges royaux, a été remporté par Alfred de Wailly du collège d'Henri IV.

Le prix de philosophie au même collège, a été remporté par le jeune Laugier, fils du professeur de chimie générale, au Jardin du Roi. Il est curieux de voir un petit philosophe de 16 ou 18 ans, qui marche sur les traces de Locke et de Condillac. Bientôt, partant de ce point élevé, il s'élancera dans les sciences, ou dans les lettres, ou dans l'étude des lois, ou dans la carrière administrative ; et, préparé à toutes les fortunes, maître de tous les élémens, il parcourra d'une manière brillante le cercle de travaux et d'épreuves qui s'ouvre devant ses pas.

La séance est levée. Les mères s'emparent de leurs fils. Le dernier jour des études est le premier jour des vacances. On se sépare en riant. Les moissons et les vendanges vont remplacer les thêmes et les versions.

Cependant l'élève zélé emporte ses dictionnaires, et ses journées ne seront point tout entières passées dans les jeux. Il y aura des heures de repos, des heures de travail, et quand il reparoîtra au collège, ce cera pour se replacer aux premiers rangs.

J'ai vu un jeune enfant qui dans sa petite classe a eu un second prix de version. Il le doit peut-être aux lettres naïves qu'il écrit régulièrement à sa mère, et qui peu-à-peu forment son style.

En arrivant à la maison, il a vu sur un cippe un beau buste en marbre, d'Henri IV.

Le jeune lauréat a mis aussitôt sa couronne sur la tête du bon roi, faisant ainsi hommage de ses premiers succès au protecteur de son collège.

M * *.

FLEURS.

L'art de placer des bouquets de fleurs naturelles ou même artificielles, dans les coîffures et sur les chapeaux, étoit connu des bouquetières et des modistes de Rome et d'Athènes. Voici ce que Pline raconte à ce sujet; nous ne changerons rien au langage de son vieux traducteur :

« Ceux de Chiarenza de la Morée furent les premiers qui compassèrent les couleurs et les senteurs des fleurs qu'on mettoit ès chapeaux. Toutefois cela vient de l'invention de Pausias, peintre, et d'une bouquetière nommée Glycera, à qui ce peintre faisoit fort la cour, jusques à contrefaire au vif les chapeaux et bouquets qu'elle faisoit. Mais cette bouquetière changeoit en tant de sortes l'ordonnance de ses chapeeux et bouquets, et le mélange des fleurs qu'elle y mettoit, pour mieux faire rêver son peintre, que c'etoit grand plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel de Glycera contre le savoir du peintre Pausias; et de fait encore y a-t-il des tableaux de la facture de ce peintre, et signamment un où il peignit cette bouquetière assise et faisant un chapeau.

. . . . . . Après que les chapeaux de fleurs eurent régné quelque temps, on commença a mettre en jeu, petit à petit, les chapeaux surnommés égyptiens et les chapeaux d'hiver, lorsqu'il n'est possible d'avoir des fleurs fraîches, lesquels étoient faits de râclures et rabotures de cornes teintes en diverses couleurs ».

LE DÉPART,

ÉLÉGIE (1).

à ***.

Hélas ! Il est donc vrai, le sort n'a pas voulu
Que, dans les doux transports d'une constante ivresse,
Je visse près de toi s'écouler ma jeunesse ?
Mes soins n'ont pu fixer ton cœur irrésolu !
Toujours plus soumis et plus tendre,
Tourmenté, dévoré d'un malheureux amour,
Quand je te conjurais de différer d'un jour
Ce voyage imprudent que tu viens d'entreprendre,
Tu m'as abandonné, sans espoir de retour,
Tu m'as fui sans daigner m'entendre !
Pardonne ce reproche à mon cœur désolé !
C'est le premier, le seul que t'adresse ma bouche :

(1) Cette pièce fait partie d'un récueil de Poésies fugitives que l'auteur se propose de publier incessamment.

D'ennuis, de douleurs accablé,
Que mes regrets, mon désespoir te touche!
O dieux! Quel mortel assez fort
Pourrait endurer sans se plaindre
Ce revers mille fois plus affreux que la mort?
Le silence est cruel, je n'ai pu m'y contraindre.
Du ciel compatissant ce don consolateur,
L'espérance à mon âme est pour jamais ravie:
Je n'ai plus rien ici qui m'attache à la vie:
Et la plainte est permise à qui perd le bonheur.
Qui me rendra ces jours, ces heures fortunées
Qui semblaient me promettre un si doux avenir?
Le sort a désuni nos tristes destinées,
Et ces jours sont passés pour ne plus revenir!
Ne crains pas aujourd'hui que ce cœur qui t'adore
T'impute ses tourmens nombreux:
Je connais trop le tien, il est né généreux;
Et je serais heureux encore
Si le destin propice eût exaucé tes veux.
Mes pleurs ont reçu ton excuse,
Et de tes yeux charmans j'ai vu couler les tiens:
La necessité seule a rompu nos liens;
C'est elle seule aussi que ma tendresse accuse.
Sur ces bords désormais tristement égaré,
Chaque instant accroîtra mes timides alarmes;
Je pleurerai ce départ abhoré,
Tant qu'il me restera des larmes;
Je traînerai partout, au désespoir livré,
Plein du souvenir de tes charmes,
Le trait dont je suis déchiré.
O plaisirs, que l'amour amène!
O momens trop vite écoulés!
Vous vous en êtes tous allés
Comme une ombre légère et vaine,
Dont le faible rideau s'étendait sur la plaine,
Et que loin des champs consolés
Le souffle du zéphire entraîne;
Et vous n'avez laissé, dans mon cœur abattu,
Qu'un vide affreux, insupportable!...
Rongé par le regret, ainsi qu'un vil coupable,
A vingt-cinq ans, j'ai déjà trop vécu!
Des maux d'une absence cruelle
Le tems ne pourra me guérir:
A cette accablante nouvelle
D'où vient que je nai pu mourir?

Chère amante, combien ma douleur fut extrême,
Quand tu me dis la veille, en me serrant la main :
« Je ne te verrai plus demain ;
« Je vais perdre tout ce que j'aime ! »
Mes regards sur les tiens restèrent attachés :
De nos chagrins mortels également touchés,
En longs embrassemens s'épuisèrent nos âmes :
De tes baisers d'adieu je dévorais les flammes.
Bientôt, à tes genoux, languissant et rêveur,
J'interrogeais tes yeux, pour mieux juger ton cœur ;
Et ton sein, qu'agitaient des tourmentes affreuses,
Palpitait, inondé de larmes douloureuses.
Il fallut te quitter, je partis ; mais, hélas !
Quel fut mon désespoir en sortant de tes bras !
Ah ! sous ma main désespérée,
Si, de mes faibles jours détestant la durée,
Un tube meurtrier se fût offert alors,
N'en doute pas, ô mon amie !
N'en doute pas, dans mes transports,
A tes pieds je tombais sans vie !
Le lendemain, hélas ! pour la dernière fois,
Je te revis, de douleur éperdue ;
Et ma présence inattendue
Te rendit le calme et la voix.
Du plus doux des baisers tu payas ma tendresse :
Soudain l'instant approche, on vient, et du départ
Sur le pavé brûlant j'entends rouler le char :
Tu montes.... C'en est fait, j'ai perdu ma maîtresse !
Long-tems, d'un inquiet regard,
Je suis au loin ce char rapide ;
Mais tout-à-coup mon œil humide
Ne voit plus qu'un épais brouillard...

Depuis ce jour fatal, tourment de ma pensée,
En vain je cherche le répos :
Le sommeil et ses doux pavots
Ne rafraîchissent plus ma paupière épuisée :
Je souffre ensemble tous les maux.
Vers la demeure fraternelle,
Quand l'heure du soir me rappelle,
Solitaire et pensif, dans le vallon désert,
Que naguères charmait ta modeste élégance,
Je vais flatter mon cœur d'un rayon d'espérance,
Et mon chagrin cuisant est alors moins amer.

A ton nom prononcé je tremble et je soupire,
Et vingt fois par instant je me le fais redire.
J'occupe encor la place où nous causions tous deux,
Cette place témoin de mes premiers aveux....
Non, et j'ai besoin de le croire,
Non, je ne t'ai pas dit un éternel adieu !
J'espère quelque jour te revoir en ce lieu
Où de tes traits chacun veut garder la mémoire.
Cet espoir consolant est encore un plaisir :
C'est lui qui, dans ces jours d'orage,
A su rafermir mon courage :
Puisse-t-il bientôt s'accomplir !
A son illusion tout entier je me livre ;
Mais si, malgré mes pleurs et mes gémissemens,
Le destin loin de toi me condamnait à vivre,
Je ne gémirais pas longtems.

Auguste Moufle.

Le Lépreux de la cité d'Aoste; par l'auteur du Voyage autour de ma Chambre (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Le Lépreux avoit un petit chien qui, rebuté par tout le monde à cause de sa laideur, étoit devenu un trésor dans une cellule. Les habitans de la ville s'en allarmèrent parce qu'il s'échappoit quelquefois, et crurent qu'il pourroit porter parmi eux le germe de la contagion. Mais laissons parler le Lépreux :

« Des soldats, par ordre du commandant, passèrent, en ma présence, une corde au cou du chien et l'entraînèrent. Lorsqu'il fut à la porte du jardin, je ne pus m'empêcher de le regarder encore une fois : je le vis tourner ses yeux vers moi, pour me demander un secours que je ne pouvais lui donner. On vouloit le noyer dans la Doire ; mais la populace, qui l'attendoit en dehors, l'assomma à coups de pierres. J'entendis ses cris et je rentrai dans la tour plus mort que vif ; mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir ; je me jetai sur mon lit dans un état impossible à décrire ; ma douleur ne me permit de voir dans cet ordre juste, mais sévère, qu'une barbarie aussi atroce qu'inutile ; et quoique j'aye honte aujourd'hui du sentiment qui m'animoit alors, je ne puis y penser de sang-froid. Je passai toute la journée dans la plus grande agitation. C'étoit le dernier être vivant qu'on venoit d'arracher d'auprès de moi, et ce nouveau coup avoit rouvert toutes les plaies de mon cœur.

(1) Un volume in-12 ; prix : 1 fr., et, port franc, 1 fr. 25 cent. A Paris, chez Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34.

« Telle étoit ma situation, lorsque le même jour, vers le coucher du soleil, je vins m'asseoir ici sur cette pierre, où vous êtes assis maintenant. J'y refléchissois depuis quelque tems sur mon triste sort, lorsque là-bas, vers ces deux bouleaux qui terminent la haie, je vis paroître deux jeunes époux qui venoient de s'unir depuis peu. Ils s'avancèrent le long du sentier, à travers la prairie, et passèrent près de moi. La délicieuse tranquillité qu'inspire un bonheur certain, étoit empreinte sur leurs belles physionomies; ils marchoient lentement: leurs bras étoient entrelacés; tout-à-coup je les vis s'arrêter : la jeune femme pencha sa tête sur le sein de son époux, qui la pressa dans ses bras avec transport. Je sentis mon cœur se serrer. Vous l'avouerai-je ? L'envie se glissa pour la première fois dans mon cœur; jamais l'image du bonheur ne s'étoit présentée à moi avec autant de force. Je les suivis des yeux jusqu'au bout de la prairie, et j'allois les perdre de vue dans les arbres, lorsque des cris d'allégresse vinrent frapper mon oreille : c'étoient leurs familles réunies qui venoient à leur rencontre; des veillards, des femmes, des enfans les entouroient; j'entendois le murmure confus de la joie, je voyais entre les arbres les couleurs brillantes de leurs vêtemens, et ce groupe entier sembloit environné d'un nuage de bonheur. Je ne pus supporter ce spectacle; les tourmens de l'enfer étoient entrés dans mon cœur; je détournai mes regards et je me précipitai dans ma cellule. Dieu ! qu'elle me parut déserte, sombre, effroyable! C'est donc ici, me dis-je, que ma demeure est fixée pour toujours! C'est donc ici où, traînant une vie déplorable, j'attendrai la fin tardive de mes jours! »

MODES.

Ce n'est plus guères en couronne, mais en botte, que l'on porte les fleurs. On voit peu d'œillets, mais beaucoup de marguerites, de blanches sur-tout et de gros bleu. Le crêpe est toujours en faveur; plusieurs modistes en ont fait, ces jours derniers, de grandes capotes ou calèches, couleur de rose, blanches, et les ont ornées d'une blonde, cousue sur le bord et presque droite. Sur quelques chapeaux de crêpe blanc, en place de deux liserés, l'un ponceau, l'autre gros jaune, c'est un liseré jaune et un liseré gros bleu.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1671.

Au bas de la Gravure 1668, il y a : chapeau et pantalon à la russe; il falloit : habit et pantalon à la russe.

Le 26 ou le 27, paroîtra au bureau du Journal des Dames, le 17eme numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

(1671.)



Capote de Perkale. Robe de Perkale, garnie en Mousseline.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trimre. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les N*os. 439 *à* 457.

ELOGE DE L'IGNORANCE.

J'ai un cousin qui dès l'âge de douze ans, étoit une petite merveille; il parloit grec et latin, expliquoit l'hébreu et commentoit l'apocalypse; ses parens énorgueillis de ses succès, éblouis par ses couronnes, ne tarissoient pas d'éloges sur son compte; ils le comparoient tantôt à Démosthènes, tantôt à Cicéron, mais aucun des savans anciens et modernes, n'offroit, suivant eux, autant de ressemblance avec leur cher enfant, que le fameux Pic de la Mirandole. Chacun sait que dans un âge encore tendre, ce prodige de science étonnoit l'Europe et émerveilloit l'Italie par ses connoissances universelles. Mon cousin jetoit peut-être autant d'éclat dans son endroit, mais moins favorisé du sort que son illustre devancier, il n'étoit ni duc, ni riche, il falloit donc qu'il songeât à acquérir des biens un peu plus solides que la renommée et la gloire; ses parens le sentirent et lui proposèrent le choix d'un état. L'épée eut la préférence. On auroit tort de s'étonner de cette résolution de la part d'un savant, ne voit-on pas journellement des hommes d'esprit, de beaux génies même, manquer de sens et de tact dans les affaires les plus simples! J'en reviens à mon cousin Prosper. Il avoit lu les Commentaires de César, les Mémoires du maréchal de Saxe, la Tactique de Guibert; il possédoit passablement son Bezout, et croyait en conséquence que la carrière militaire lui offriroit une ample

moisson d'honneurs et de lauriers. Pauvre calcul! dans je ne sais quelle occasion, mon cher cousin, qui du reste faisoit assez mal son service, à cause de sa mauvaise santé, ayant voulu endoctriner son colonel et contredire son major, fut traité de blanc-bec et mis aux arrêts. En même temps on lui fit insinuer qu'il ne tiendroit pas à ses supérieurs qu'il fût encore sous-lieutenant à 40 ans. Il n'y avoit qu'un parti à prendre, c'étoit de donner sa démission; elle fut acceptée, et Prosper endossa la robe d'avocat; on croit peut-être qu'il suffit d'être éloquent, zélé et instruit pour réussir au barreau; mon cousin possédoit tous ces avantages et perdit ses trois premières causes; un vaste théâtre lui présentant trop de rivalités, il s'établit dans une ville de troisième ordre. Là, il n'éprouva aucun échec, parce qu'il n'eut aucun combat à livrer. Je me trompe, il obtint un jour un triomphe complet, mais ayant plaidé comme on plaidoit sur le forum, ayant cherché à émouvoir les passions des assistans, par des récits exagérés, des invocations déplacées, il fut interdit. Le pauvre Prosper, encore arrêté dans sa course, et voulant n'avoir presque plus rien à démêler avec les vivans, se fit médecin. Selon lui, Hyppocrate, Galien, Boërhave, Dussault n'étaient pas des gens sans talens, mais comme ils avoient laissé la science à-peu-près stationnaire (c'est le mot), il résolut de suivre une autre route que la leur. Il purgea quand il falloit saigner, et saigna quand on devoit purger. Il ne tua ni ne guérit moins de malades que ses confrères, mais comme sa méthode étoit inusitée, et qu'à force d'essais ridicules ou funestes, il avoit trouvé quelques remèdes inconnus, on le traita de charlatan, on lui intenta des procès, on l'accabla de pamphlets et de caricatures jusqu'à ce qu'il eût renoncé au bonnet de docteur. Pour s'en consoler, il se coëffa du chaperon de mari. Mais de nouvelles tribulations l'attendoient dans ce nouvel état; les veilles, les contrariétés et un travail excessif, avoient épuisé chez lui les sources de la vie. Une consultation de ses anciens confrères, dont la rancune n'étoit pas encore épuisée, constata qu'il ne pouvoit pas être père, ni même epoux; voilà donc mon savantissime cousin condamné à ne pouvoir faire à 25 ans, ni guerre, ni procès, ni médecine, ni même ce que fait l'homme le plus sot, un rejeton de son nom!...

Doué par la nature de l'esprit le plus étroit, et de la paresse la mieux conditionnée, je n'ai rien fait, rien appris et rien su. Aussi je me porte à merveille. Possesseur d'une fortune honnête que je n'ai point augmentée, mais que je n'ai jamais compromise, je coule des jours fortunés auprès de ma petite femme et de mes sept gros enfans. Etranger aux opinions pour lesquelles on se bat, aux livres pour lesquels on se dispute, je ne vois que mes voisins et mes mérinos, je ne lis que le journal d'agriculture et l'almanach de Liège. Si dieu me maintient dans ces sages dispositions, j'espère enterrer en-

core trois ou quatre générations de savans, et prouver par mon exemple aux érudits du vingtième siècle qu'il n'est rien de tel qu'un ignorant pour faire son chemin et savoir vivre.

****

Parmi les poëtes qui ont concouru cette année pour le prix de poésie proposé par l'Académie Française, on cite Mme. la Princesse de Salm, qui a obtenu une mention honorable.

Les journaux ne sont pas d'accord sur la forme du charriot sans attelage, inventé par le baron de Drais, dans le grand duché de Bade. Les uns veulent que ce soit un fauteuil, les autres une selle; mais tous conviennent qu'il y a deux roues placées l'une derrière l'autre; et que c'est par le mouvement des pieds que le voyageur fait avancer sa voiture.

Le Roi de Suède a décoré d'une médaille d'or le fabricant Ocberg, pour un procédé propre à rendre la toile imperméable à l'eau. Dans la Belgique, on obtient le même résultat en passant d'abord la toile dans une légère dissolution d'alun, ensuite dans l'eau de savon. Une étoffe quelconque de lin, de coton, de laine; du papier blanc ou gris, deviement ainsi parfaitement imperméables.

Une commission composée de MM. Gossec, Chérubini, Catel, Lesueur, Charles, de Prony et Berton, avoit été chargée par l'académie des beaux-Arts de lui faire un rapport sur de nouveaux procédés employés dans la confection des instrumens à cordes et à archet. M. Chanot, officier du génie maritime et amateur de musique, qui avoit sollicité ce rapport, avoit joint à son mémoire un violon exécuté d'après ses procédés. Dans la séance du 26 juillet, la commission entière, après avoir fait faire par M. Boucher, trois épreuves du violon de M. Chanot, et pareil nombre d'un violon de *Stradivarius*, a été d'avis que le nouveau modèle, à égalité de volume, et circonscrit dans les mêmes dimensions principales, devoit avoir le son plus fort et mieux nourri qu'un violon de forme ordinaire.

M. Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n°. 5, vient de publier le prospectus d'un *Dictionnaire universel portatif du Commerce*, qui coûtera, chez lui, 10 francs aux personnes

qui auront souscrit avant le 1er. octobre, et 12 francs après cette époque.

Ce dictionnaire paroîtra en un volume in-8°. de 1000 pages, au mois de novembre. On y trouvera, par ordre alphabétique :

1°. L'explication de tous les mots qui ont rapport au commerce.

2°. La situation géographique de tous les lieux qui intéressent le commerce ; leur distance respective ; les mers, fleuves, rivières, canaux qui favorisent le commerce ; les productions de leur territoire, leur industrie, leurs monnoies.

3°. Les productions et marchandises de toutes espèces ; la manière dont elles se répandent dans le commerce ; les poids et mesures dont on se sert pour leur vente ; la manière de se garantir des fraudes.

4°. Les foires et marchés.

5°. Les loix, ordonnances et réglemens sur l'exercice du commerce ; les devoirs et obligations du commerçant.

6°. Des modéles de tenue de livres, d'inventaire, d'acte de vente ou achat, d'acte de société, etc. etc.

EPITRE A LA FONTAINE.

Seul héritier du sage de Phrygie,
Qui, dans mon sexe, objet de ton encens
Veux un bon cœur, compagnon du bon sens,
Une âme franche, et le don d'être amie ;
O La Fontaine! oracle de ma vie,
Règle mon goût et fixe mes penchans.
Ton livre est d'or ; c'est l'école du monde.
Ta comédie à cent actes divers
Par les leçons d'une raison profonde,
Forme nos mœurs, corrige nos travers ;
Combat l'orgueil avec ses propres armes ;
Dirige, éclaire et modère nos vœux ;
Dans nos devoirs nous fait trouver des charmes,
Et nous apprend le secret d'être heureux.

De l'amitié, le charme de ta vie,
Tu nous prescris le culte solennel :
Modèle heureux de l'amour fraternel,
Tes *Deux Pigeons*, à mon âme ravie,

Ont mieux appris à goûter son bonheur.
Je lis leur fable en embrassant ma sœur,
Et je lui dis : Oui, mon unique amie,
Oui, le bonhomme a lu dans notre cœur.

O La Fontaine ! excuse mon audace,
Si quelquefois, égayant mon loisir,
J'ose parler la langue du Parnasse,
Et permets-moi cet innocent plaisir.
Viens m'inspirer ; viens m'apprendre à choisir
Les mots heureux, à les mettre à leur place,
A cacher l'art sous la naïveté,
Et laisse-moi te dérober la grâce,
Plus belle encor que ne l'est la beauté.

Daigne quitter les rives du Léthé ;
Reviens pour vivre au sein de ma famille.
De Sévigné, jadis l'aimable fille,
A tes leçons dut sa célébrité,
Je veux, comme elle, être aussi ta pupille ;
Je le sais trop, je n'ai pas le talent
Et les attraits qui te la rendoient chère.
Tu ne pourras trouver en moi Grignan,
Mais près de moi tu trouveras sa mère.

Mlle. N. de N.

La Gaule Poétique, ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la Poésie*, *l'Eloquence et les Beaux-Arts* ; par M. de Marchangy. Tomes 5, 6, 7 et 8 ; in-8°. (1)

Le dernier chapitre du 5me. volume est tout entier consacré aux armoiries, et c'est un de ceux qu'on lit avec le plus de plaisir. Bien expliquées, des locutions vieillies présentent un sens curieux ; et mieux connus, des signes qui ne semblaient que bizarres, rappellent des origines piquantes.

(1) A Paris, chez Chaumerot jeune, libraire, Palais Royal, galerie de Bois, N°. 188.

Le cadre des armoiries étoit ordinairement un bouclier. Le *chef* représentoit le casque ou la couronne du vainqueur ; le *pal*, sa pique ou sa lance ; la *bande* et la *barre*, son baudrier ; la *fasce*, son écharpe ; le *sautoir*, son épée ; le *chevron*, ses bottes et ses éperons ; la *bordure* et l'*orle*, sa cotte de maille.

« Les figures du blason, dit M. de Marchangy, avoient encore mille autres origines ; tantôt c'étoient les marques des dignités et des fonctions. Les magistrats portoient dans leurs armes des mortiers et des hermines ; les bannerets, des enseignes ; les échansons, des coupes d'or ; les grands veneurs et les officiers de la fauconnerie, la hure d'un sanglier, des cors-de-chasse, ou des oiseaux de proie ; tantôt c'étoient les gages d'une piété fervente, ou les souvenirs d'un pélérinage et d'un vœu ; tantôt c'étoient les symboles des vertus, des talens et des plaisirs. Deux mains l'une dans l'autre désignoient la concorde et la foi. L'ancre signifiait la constance inébranlable ; les tourteaux, si communs dans les écussons, y représentoient le pain de la bienfaisance, les gâteaux des saintes fêtes et l'exercice de l'hospitalité ; deux cygnes tenant dans leurs becs un anneau, une branche de mirthe ; des palombes, un cœur traversé d'une flèche, des bagues, des jarretières, une rose avec ou sans épines, un arbre que le lierre embrasse pour toujours furent de doux monumens de tendresse et d'amour.

« Souvent encore, en partant pour des guerres lointaines, et prêt à traverser les mers, on traçoit dans les écussons, les images de la patrie et les sites du pays natal ; quelquefois c'étoit un maronnier qu'on avoit planté dans l'avant-cour d'un castel, c'étoit le donjon qu'habita longtems la damoiselle adorée, c'étoit un pont dont le parapet avoit servi de banc au couple amoureux, c'étoit enfin le puits du rendez-vous, le saule des adieux. Ces objets de si chère souvenance, peints sur le bouclier du brave, charmoient sa longue absence, et souvent aux rives étrangères le rendoient à ce qu'il n'avoit plus. »

Les croisades seules auroient suffi pour couvrir les émaux du blason de toutes sortes de figures allégoriques. Ces pieux voyages expliquent pourquoi l'on voit dans un grand nombre d'armoiries, des coquilles, des merlettes, des bezans d'or, et des croix. « Les coquilles étoient la parure des pélerins à leur retour d'outre-mer. Les merlettes sont des oiseaux de passage, on les peignoit sans bec et sans pieds, pour en faire de plus fidèles emblêmes des chevaliers, qui souvent revenoient mutilés des combats de la Terre-Sainte ; les bezans d'or étoient une monnoie d'Orient, qui devint dans l'art héraldique le symbole de la rançon des captifs ou du tribut que les chrétiens imposoient aux infidèles. Mais la croix surtout, la croix que plaçoient sur leurs vêtemens ceux qui partoient pour Jérusalem, consacra, dans les armes de mille familles, le souvenir de ces expéditions religieuses. »

Les armoiries admettoient aussi des légendes ou devises ; elles étoient dictées par la gloire, et surtout par l'amour ; en voici quelques-unes : *nulle autre n'aurai. — Elle et la gloire. — Belle et sans blâme. — Elle me voit. — Plus que toutes. — Souvenance. — Plus deuil que joie. — Quoi sans vous ? — Vaincre pour elle. — Je reviendrai.* Presque toutes les devises recevoient une nouvelle force des emblêmes auxquels elles s'appliquoient.

On peignoit un carquois vide, et pour devise : *ses traits sont dans mon cœur.* Une rose en bouton : *moins elle se montre, plus elle est belle.* Une hirondelle traversant les mers : *pour chercher le soleil, je quitte mon pays.* Un amour courant après une bulle de savon : *si tu la touches, elle s'évanouira.* Une nacre ouverte aux rayons du soleil : *sa beauté vient du ciel.* Une hermine, avec ces mots : *plutôt mourir que de me souiller.* Un tournesol en bouton : *c'est aux rayons de mon astre que j'ouvrirai mon cœur.* Un labyrinthe : *j'aime à m'y perdre.* Un ibis, qui ne fait son lit que sur des plumes : *ma naissance est illustre.* Une grenade ouverte : *sous la pourpre, on n'est pas à l'abri des blessures.* Un phénix sortant du bûcher et regardant le soleil : *d'un feu à l'autre.* Un grenadier chargé de fleurs : *tous les ans nouvelles couronnes.* Un lion enchaîné par un berger : *doux et terrible.*

« Quelle émotion, dit M. de Marchangy, agitoit une femme, quand, au retour de son héros, elle voyait les écuyers porter, au milieu des trophées, les armes sanglantes et poudreuses où se lisoit encore le mot du cœur et de la fidélité ! Quelle joye surtout éclatoit dans ses regards, et cependant quelle pudique rougeur coloroit son front, quand, placée parmi les spectateurs des tournois, elle entendoit les juges du camp proclamer la devise du vainqueur ! Cette devise éclose dans un mystère d'amour, dans le charme d'un tête à tête, et qui maintenant est apprise au bruit des fanfares, et répétée par une cour brillante et nombreuse ! »

OUVRAGES NOUVEAUX.

Salon de 1817 ; recueil de pièces choisies parmi les ouvrages de peinture et de sculpture exposés au Louvre le 24 avril 1817, et autres productions nouvelles et inédites de l'école française, gravées au trait avec l'explication des sujets et un examen général du salon ; par C. P. Landon, peintre de S. A. R. monseigneur le duc de Berry ; membre de la Légion d'Honneur, conservateur des tableaux des musées royaux, ancien pensionnaire de l'académie de France à Rome, et correspondant de l'Institut.

Cinquième livraison, composée de neuf planches, dont deux doubles, et quatorze pages de texte.

La sixième livraison complettera l'ouvrage. On souscrit à Paris, au bureau des *Annales du Musée*, rue de Verneuil, n°. 30, au coin de la rue de Beaune.

Description des cinq parties du globe terrestre, par Mme Clément, née Hémery. Un volume in-8°., prix 2 francs 50 centimes; à Cambray, rue de Noyon; et à Paris, chez les principaux libraires.

L'auteur est cette même dame Clément qui, en 1797 et 1798, a fourni plusieurs articles au Journal des Dames.

MODES.

Les modistes ont fait depuis quelques jours beaucoup de chapeaux lilas; et ce sont des rouleaux de cette couleur qui ornent la plupart des chapeaux blancs. Au lieu de poser les fleurs sur le côté, quelques modistes les rapprochent du milieu de la forme. Ces fleurs sont ordinairement des marguerites; on les met couleur de rose sur un chapeau blanc, au nombre de cinq ou de six, avec autant de boutons; vert tendre sur un chapeau lilas, et gros bleu sur un chapeau vert. Le nombre des capotes augmente; il y en a de vertes et de bleues; elles sont garnies de chicorées pareilles. On mettoit au commencement du printems les écharpes-iris de bourre de soie autour de la forme du chapeau, et après avoir formé un nœud, on laissoit les pointes inégales pendre d'un côté: aujourd'hui on pose ces écharpes sur la forme, comme un fichu en marmotte; et les pointes, après avoir été introduites dans deux entailles faites au bas de la passe, viennent se nouer sous le menton.

Sur la planche 1668 on a vu un col échancré par devant, haut des côtés, et agrafé par derrière; c'est toujours la mode; mais aujourd'hui l'habit serait vert olive, et aurait un collet de velours, non pas assorti, mais tranchant.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1672.

Le 5 septembre paraîtra le 18e. numero de la suite de Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

(1672.)



Bonnet de Mousseline brodée. Robe garnie en Crevés.

N°. 49. (Vingt-unième Année.) 5 Septembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.º oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 4 Septembre 1817.

Une nouvelle comédie en 5 actes de M. *Picard*, intitulée: *Vanglas ou les anciens Amis*, vient d'obtenir beaucoup de succès à l'Odéon. Cet ouvrage dont les deux situations principales sont fort dramatiques, offrait quelques longueurs que l'auteur a fait disparoître à la seconde représentation. Le personnage qui donne son nom à la pièce est un homme en place, chargé par le ministre, de faire un travail contre un de ses amis auquel il a donné asile. L'amitié et l'ambition de *Vanglas* sont aux prises; il sacrifie la première à la deuxième, et il en est puni au dénouement par sa destitution.

Le mélodrame d'*Inès* a également réussi à la Gaieté; cet ouvrage, dont le héros est un nouveau *Sargines*, sera suivi de la *Mer-Rouge*. On donnera auparavant à l'Ambigu les *Machabées* et à la porte Saint-Martin *Onze heures du soir.*

*.

LES VOYAGES.

Autrefois c'étoit une grande affaire que de sortir de chez soi. Un père de famille qui alloit à vingt lieues, plaider un procès

substantielles ; et les eaux fortes ont été ménagées de façon à donner au graveur une grande facilité pour rendre tous les détails des dessins et en conserver l'esprit.

C'est par le Midi que l'auteur a commencé son voyage. Les sujets des douze planches qui composent les deux premières livraisons, appartiennent aux départemens du Rhône, des Bouches du Rhône, de l'Isère et de Vaucluse.

Tous les mois il doit paroître une livraison du prix de 4 francs.

L'ex-jésuite *Georgel*, né en Lorraine en 1731, secrétaire d'ambassade et chargé des affaires de France à la cour de Vienne à la fin du règne de Louis XV, défenseur du cardinal de Rohan dans la trop fameuse affaire du collier en 1785, exilé par lettre de cachet à Mortagne dans le Perche en 1786, déporté en Suisse en 1793, envoyé en députation en Russie par l'Ordre de Malte en 1799, rentré en France en 1802, mort en 1813, a laissé des *Mémoires*, que M. Georgel son neveu, avocat à la cour de cassation, va publier : ils paroîtront en trois livraisons de 2 volumes in-8°. chacune. Le prix des six volumes sera de 28 francs. On souscrit chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30. Tout l'ouvrage sera mis en vente le 1er. décembre prochain.

La traduction de l'ouvrage du médecin suisse Zimmermann, intitulé : *la Solitude considérée relativement à l'esprit et au cœur*, avoit déjà eu à Paris deux éditions ; la troisième vient de paroître en 2 volumes in-12, chez Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n°. 14. Ces deux volumes coûtent 5 francs, et, port franc, 6 francs 50 centimes.

Catherine II profondément affligée trouva des consolations dans la lecture de cet ouvrage. L'auteur mourut dans sa patrie en 1795 ; il avoit donné des soins au Grand Frédéric dans sa dernière maladie.

L'ENNUI DE LÉONORE.

Quel chagrin obscurcit tes yeux ?
Qu'as-tu, ma chère Léonore ?
Toi qu'un souris si gracieux
Naguère embellissoit encore.
Un amour tendre et malheureux
A cessé de troubler ta vie ;
Tout prévient, tout remplit tes vœux.
« Hélas ! dit-elle, je m'ennuie.

« Oui je veux, je dois fuir l'amour.
« Ma liberté c'est toi que j'aime ;
« Mais avec toi, pourquoi le jour
« Est-il d'une longueur extrême ?
« Pour mieux tromper les vains desirs,
« Des arts la charmante magie
« Devoit remplir tous mes loisirs ;
« Je les cultive. . . . . et je m'ennuie.

« J'ai cru que sans témérité
« Je pouvais chercher la sagesse,
« Suivre la froide vérité
« Et surtout bannir la tendresse.
« J'ai trouvé sagesse et raison,
« Même un peu de philosophie ;
« Je suis docile à sa leçon ;
« Je lis, je pense. . . . et je m'ennuie.

« J'ai voulu donner tout mon cœur
« A l'amitié tendre et fidèle ;
« Je lui confiai mon bonheur
« Et je prétendis n'aimer qu'elle.
« Pour présider à mon destin
« Toujours au gré de mon envie,
« Je la trouve soir et matin ;
« Elle est constante. . . . et je m'ennuie.

« Je vois les différens appas
« De Melpomène et de Thalie.
« Je trouve à la fin d'un repas
« Les ris, les jeux et la folie.
« Souvent le déclin d'un beau jour
« M'offre une douce rêverie.
« Je puis à mon gré tour-à-tour
« Rire ou rêver. . . . et je m'ennuie.

Des beaux-arts, lui dis-je à mon tour,
Tu n'as pas goûté tous les charmes !
Les Muses célèbrent l'Amour
Et ne sentent pas ses alarmes.
Sans rien coûter à la raison,
Elles enchanteront ta vie.
Jamais dans le sacré vallon,
On n'entend dire. . . . je m'ennuie.

Mme. Victoire Babois.

La Gaule Poëtique, ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la Poésie*, *l'Eloquence et les Beaux-Arts* ; par M. de Marchangy. Tomes 5, 6, 7 et 8 ; in-8°. (1)

SECOND ARTICLE.

Vers le milieu du 6.me volume, M. de Marchangy parle de deux personnages, qu'il qualifie d'*êtres délicats*, *ingénieux et sensibles*, d'Abailard et d'Héloïse.

« Abailard, issu d'une noble famille de Bretagne, devoit le jour à l'union de Bérenger et de Lucie ; sa naissance et sa fortune lui frayoient le cours des dignités militaires, s'il n'eût point manifesté dès l'enfance des goûts studieux peu compatibles avec la profession des armes. A seize ans il avoit lu tous les orateurs et les poëtes grecs et latins, et tous les docteurs de l'église ; il savoit les principales langues des anciens, et toutes celles de l'Europe moderne : la logique et la jurisprudence n'avoient plus de secrets pour lui. Tourmenté du besoin de connoître et d'être connu lui-même, il cède à ses frères ses droits d'aînesse, et parcourt les villes et les monastères de France où la renommée lui désignoit de doctes personnages, afin de jouter avec eux de savoir et d'éloquence. »

Partout il surpassa ses maîtres, ses concurrens, et s'en fit d'implacables ennemis. La principale chaire de Paris étoit vacante ; il l'obtint, « et s'y élança, dit M. de Marchangy, plein d'ambition et de joie..... On venoit en foule d'Angleterre et d'Allemagne écouter cet oracle..... Partout ses élèves le suivoient pour recueillir ses moindres paroles ; un souverain n'auroit pas eu un cortège plus nombreux. Mais au milieu de sa gloire, un récit vient la troubler tout-à-coup et faire succéder de mornes rêveries à ses leçons éloquentes. On lui apprend que dans Paris habite une jeune beauté, qui du fond de sa retraite modeste partage avec lui l'admiration publique ; on la disoit la plus belle des Françaises, mais on vantoit surtout son esprit et ses connoissances. Pierre de Cluni racontoit que jamais plus de talens ne s'étoient alliés à plus d'attraits. Quelques-uns croyoient que le beau sang des Montmorenci couloit dans ses veines. Son oncle Fulbert la retenoit près de lui dans le cloître de la cathédrale, loin du monde, dont elle eût été l'ornement et l'idole. Abailard écoute en si-

(1) A Paris, chez Chaumerot jeune, libraire, Palais Royal, galerie de Bois, N°. 188.

lence ces éloges souvent répétés ; pour la première fois il sent la vanité de la science qu'il méditoit ; il soupçonne qu'il est d'autres succès et d'autre bonheur que ceux où son âme avoit jusqu'alors aspiré.

» De son côté Héloïse, prévennue par la réputation du fils de Bérenger, ne voyoit que lui sur la terre digne de plaire et d'être aimé. Elle se peignoit cet homme extraordinaire, pareil au fabuleux Apollon qu'elle avoit contemplé dans Homère. »

Héloïse et Abailard se virent enfin ; et l'imprudent Fulbert servit les mutuels désirs des deux amans au-delà même de leur espérance, en souhaitant que sa nièce reçût des leçons d'Abailard. Celui-ci prétexta, pour voir avec plus de liberté son élève, que les heures du soir étoient les seules que ne réclamassent pas ses occupations habituelles. Au moyen de cet arrangement ses visites nocturnes n'eurent rien de suspect, et il trouvoit ainsi l'occasion de prolonger ses entretiens.

« Cependant Abailard, dit M. de Marchangy, absorbé par ses nouveaux sentimens, se livroit avec moins d'ardeur à ses travaux publics ; le souvenir d'Héloïse l'occupoit sans relâche ; s'il lisoit, il s'arrêtoit en rêvant sur la page oubliée, la parcouroit vingt fois sans la comprendre, et sans chercher à la comprendre ; s'il parloit au milieu de ses disciples, la phrase expiroit sur ses lèvres, et suspendant involontairement son discours, il suivoit dans le vague de sa passion la fugitive image des plaisirs de la veille, ou pensoit à ceux que bientôt il alloit goûter. Cet espoir coloroit son visage d'un éclat inopiné, son front se dilatoit, une lueur divine passoit dans ses yeux comme un éclair ; puis s'apercevant tout-à-coup qu'il avoit cessé de parler, il saisissoit le sens interrompu avec une nouvelle éloquence, électrisé par l'espoir du prochain bonheur qu'il venoit d'embrasser dans son extase, et par le désir de plaire encore davantage à sa belle maîtresse. »

L'amour ne pouvoit être longtems un secret entre deux personnages aussi célèbres. Tout Paris s'entretenoit de l'intimité de ces deux amans ; l'oncle d'Héloïse fut le dernier instruit, mais son courroux n'en devint que plus terrible.

Avant de prononcer des vœux qui devoient à jamais le séparer du monde, Abailard souhaita qu'Héloïse s'ensevelît comme lui dans un cloître. Celle-ci, pleine d'attraits et seulement âgée de vingt-deux ans, ne montra aucune répugnance. Nous avons les lettres éloquentes et passionnées que ces deux amans s'écrivirent.

Lorsqu'Abailard mourut, Héloïse en étoit séparée depuis vingt ans ; « et cependant, dit M. de Marchangy, la nouvelle épouse qui, à l'autel même de l'hymen, voit tomber à ses pieds son amant frappé de la foudre, ne laisse pas éclater plus de désespoir que n'en éprouva l'inconsolable Héloïse en apprenant la mort d'Abailard. Où pouvoit être le sujet de tant d'afflic-

tions ? Son Abailard étoit mort en héros chrétien, et, désormais à l'abri des persécuteurs, il se reposoit de ses maux dans les bras d'un être clément et miséricordieux. Qu'avoit-elle à regretter dans la perte de celui que, depuis si longtems, elle étoit condamnée à ne plus voir, à ne plus entendre, et dont la vie n'étoit guère moins le néant que la mort même ? O fidélité, fidélité ! Toi qui, nourrissant l'amour d'un lait généreux, en fais une redoutable puissance capable de braver tous les obstacles, il est donc vrai que tu peux survivre à l'espérance, aux illusions, aux jouissances ? Tu t'accrois dans les larmes, et tu partages avec la vertu le privilège de te fortifier et de t'ennoblir au milieu des chagrins et des vicissitudes de la fortune. »

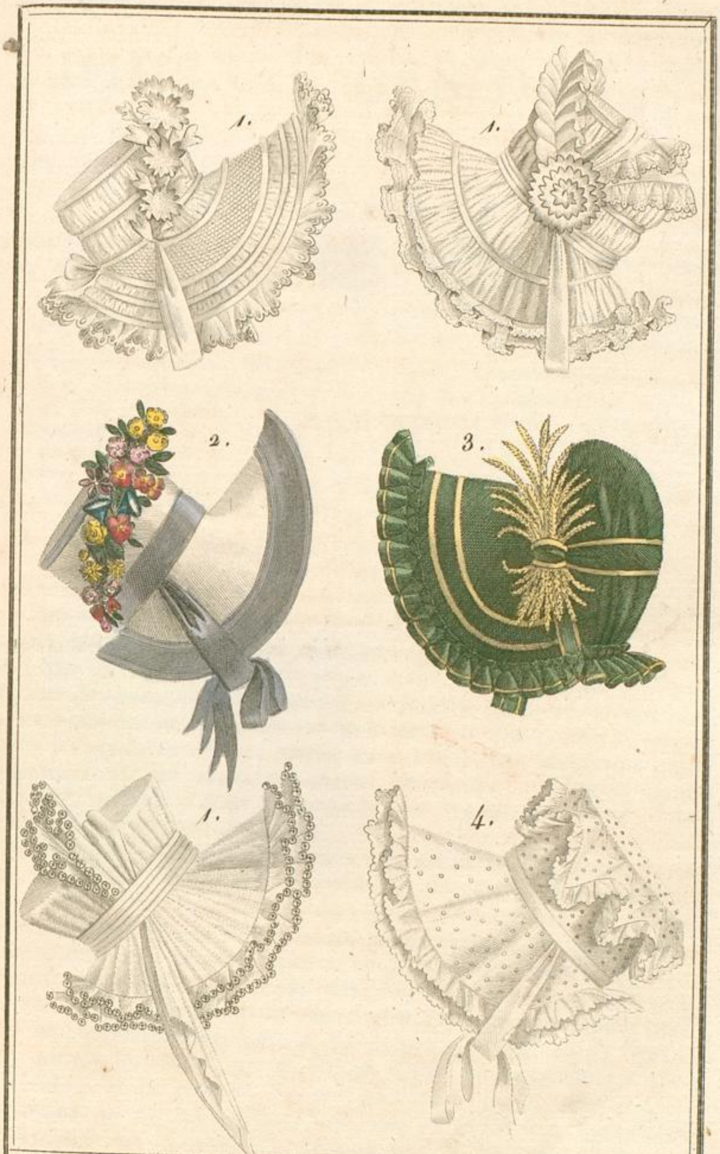
MODES.

Le blanc, le lilas et le rose sont les trois couleurs à la mode. C'est encore en crêpe que se font la plupart des chapeaux : ceux de crêpe rose ont, pour l'ordinaire, des lisérés pareils ; on en met quelquefois de lilas sur des chapeaux de crêpe blanc, et de jaunes sur des chapeaux de crêpe lilas. Aucune fleur n'est aussi fréquemment employée par les modistes que la reine marguerite. Quelquefois la même touffe est composée de marguerites gros rouge, couleur de rose, lilas ou gros bleu, et blanches. Lorsque les marguerites ne sont que d'une seule couleur, on leur associe tantôt des œillets, tantôt du réséda du geranium ou des roses jaunes. Le bord des chapeaux est orné d'un ruban plissé en ruche, ou d'une blonde. Le nombre des capotes vertes, ornées d'une chicorée, n'a pas augmenté. Au lieu d'un fichu en marmote, plusieurs capotes de perkale ont une pièce quarrée ou à six pans, (voyez le n°. 4 sur la planche 1673) qui couvre le dessus de la forme, et dont les pointes viennent se rattacher, en descendant vers la passe.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1673.

Aujourd'hui 5 septembre, paraît le 18e. numero de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



1, Capotes de Perkale. 2, Chapeau de Crêpe.
3, Capote de Gros de Naples. 4, Capote de Mousseline.

N°. 50. (Vingt-unième Année.) 10 Septembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

MES MAITRESSES.

Honni soit qui mal y pense ! Quoique jeune, je ne suis point un homme à bonnes fortunes. Je n'ai point l'indiscrétion si fréquente aujourd'hui d'étaler mes triomphes, d'apprendre au public que j'ai su captiver un jeune cœur à la chaussée d'Antin et faire le tourment d'une veuve du Marais. Assez de romances, de complaintes et de chansons publiées par des poëtes d'almanachs l'instruisent de ces graves événemens. Les maîtresses dont je parle sont des personnes sages, modestes, réservées dont je suis l'écolier, dont je prends des leçons d'histoire, de dessin, de musique, etc., etc.

Quel conte ! dira-t-on ; quoi ! pendant qu'il existe à Paris tant de lycées, d'écoles secondaires, d'écoles à la Lancastre, vous vous avisez de prendre des leçons particulières ! et de qui encore ! . . . . De qui ? messieurs les critiques ? de trois jolies demoiselles dont la plus âgée a vingt ans. Chacun a son goût ; le mien est d'être réprimandé par une jolie bouche plutôt que par une voix rude ; d'avoir devant les yeux une institutrice en cornette, plutôt qu'un pédant en robe doctorale. Deux beaux yeux qui me boudent, me font plus d'effet que cinquante coups de férule, et la menace de me quitter si je ne profite pas des leçons qu'on me donne, me touche mille fois davantage que la punition la plus rigoureuse. Qu'on ne croye pas que l'instruction qui nous est transmise par une personne d'un sexe différent soit la moins efficace et la moins solide, l'exemple d'Héloïse et d'Abailard prouveroit, au besoin, le contraire ; mais sans chercher si loin, on peut juger par mes progrès

combien l'éducation que je reçois, l'emporte sur l'éducation ordinaire. Autrefois je bâillois ou je frissonnois lorsqu'il s'agissoit d'aller en classe ; j'emportois un morceau de pain sec que j'avois à peine le tems de manger ; j'entrois dans une salle froide et obscure où l'on me faisoit répéter des leçons que je n'entendois pas ; puis j'écrivois sous la dictée quelques passages que je traduisois mal. Aujourd'hui, je consulte avec impatience ma pendule pour savoir si ma maîtresse d'*humanités* va bientôt arriver. J'appelle peut-être improprement ainsi celle qui m'apprend la grammaire, la géographie, l'histoire, la botanique et le dessin. Comme les leçons commencent de bonne heure et finissent tard, j'ai soin de faire préparer un joli déjeûner que nous partageons, l'hiver auprès d'un bon feu ; l'été, dans un petit kiosque placé au milieu de mon jardin. Là, entourés de livres et de fleurs, nous commençons une séance qui me paroît toujours trop courte. Après m'avoir enseigné par sa diction pure et élégante l'art si difficile de bien parler et de bien écrire, elle prend une sphère, me fait parcourir avec elle la voûte céleste, de là me ramène sur la terre, me retrace la naissance, les progrès et la chute des empires, puis entrant dans des détails sur ce globe que nous foulons ensemble, elle me fait connoître les noms et les propriétés des plantes qui le couvrent. Sans cesser de l'écouter, je forme un bouquet des fleurs les plus belles, je le lui offre, et pour m'en remercier, elle me permet quelquefois de copier ses jolis traits. C'est ainsi que se compose la leçon de dessin et que se termine la séance entière. A peine est-elle partie, que ma maîtresse de danse arrive ; à coup sûr, il n'est pas plus choquant de voir une demoiselle instruisant un jeune homme dans cet art difficile, que de rencontrer un danseur de théâtre dans une pension de filles. Les inconvéniens, s'il y en a, sont les mêmes, et les avantages sont tous de mon côté. Au lieu d'une ignoble pochette, ma maîtresse prend une lyre qu'elle pince avec un goût exquis. Comme elle n'a jusqu'à présent que moi d'écolier, elle me consacre tout son tems, et me fait faire des progrès rapides. De la danse forte et grave, nous passons au fandango, au boléro ; déjà, par ma vigueur et mon aplomb, je rappelle le célèbre T***. Puissé-je ne pas éprouver son sort, et surtout le devoir aux beaux yeux de mon institutrice! Dès que je lui ai remis son cachet et tiré ma révérence, je passe dans mon salon où ma maîtresse de musique m'attend. C'est une élève de Garat pour le chant et de Pradher pour le piano. Que l'on juge, s'il se peut, des momens délicieux que je passe avec elle et du charme de ses leçons ! Jusqu'ici, jeune et timide, n'osant donner des développemens à ma voix, je me suis borné à soupirer la romance ; mais grace à ses soins et à sa complaisance, j'espère être avant peu en état de chanter des airs de bravoure. . . . . Nous commençons à exécuter des duos assez difficiles et c'est principalement dans

les morceaux italiens qu'elle croit que je ne comprends pas, que je montre une expression qui l'enchante. Les mots : amour, bonheur, tendresse y sont prodigués à chaque note ; on ne peut s'imaginer combien les femmes les trouvent remplis d'harmonie !

On voit par le récit abrégé que je viens de faire, que je ne perds pas mon tems. Cependant mon éducation seroit incomplette si je ne me procurois deux maîtresses dont j'ai encore besoin, une pour l'équitation et l'autre pour l'escrime. Je fais venir la première d'Angleterre. On m'a dit que je trouverois l'autre près du boulevard du Temple.

* ***

De l'Influence de l'étude sur le Bonheur, dans toutes les situations de la vie. Discours en vers, qui a obtenu l'accessit du prix de poésie, décerné par l'Académie Française, dans sa séance du 25 août 1817; par M. Charles Loison, maître de Conférence à l'Ecole Normale. (1)

EXTRAITS.

. . . .
. . . .

Qu'il est digne d'envie, ô Muses, près de vous,
Celui qui, dans l'ardeur d'apprendre et de connoître,
De cette nuit confuse où le sort nous fit naître,
Avec de longs efforts, par dégrés s'affranchit,
Et de trésors nouveaux chaque jour s'enrichit !

. . . .
. . . .

Combien des faux plaisirs, dont la foule est avide,
Les charmes sont bornés et la fuite rapide !
Ils dépendent du lieu, de l'humeur, du moment ;
La volupté d'un âge est pour l'autre un tourment.
Muses, dans vos faveurs vous êtes plus égales !
Vous les versez partout de vos mains libérales ;
Le moindre des mortels jouit de vos appas.
Dans toutes les saisons et dans tous les climats,
Sous un ciel sans nuage, au milieu des tempêtes,
Vous nous offrez des fruits et des fleurs toujours prêtes.
Heureux qui dans l'éclat de ses beaux jours naissans,
Lorsque tout parle au cœur, sollicite les sens,
Lorsque la volupté nous tend partout ses chaînes,
Qu'en torrens embrâsés le sang court dans nos veines,

---

(1) Brochure in-8°. Prix : 1 franc, et 1 franc 25 centimes, port franc ; à Paris, chez Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n°. 14 ; et à leur Salon littéraire, galerie de pierre, n°. 156, au Palais-Royal, côté de la rue de Louvois.

Et que de mille feux notre âme s'allumant,
Tout en nous est puissance, ardeur et sentiment;
Heureux qui peut alors savourer vos délices,
Qui de sa vie en fleurs, vous offre les prémices,
De loin sème avec vous pour une autre saison,
Et vous donne à régler son cœur et sa raison!
Heureux encor, heureux, alors que les années
De l'homme déjà mûr fixent les destinées,
Celui qui dans vos bras cherchant un doux repos,
Y vient de tems en tems oublier ses travaux,
Son état, ses projets, les affaires publiques,
Les soins, peut-être, hélas! les chagrins domestiques.
Plus heureux, le vieillard, dans l'âge des dégoûts,
Qui de tout dépouillé, retrouve tout en vous!
Seul, souffrant, sans appui, réduit à sa foiblesse,
Quel baume adouciroit les maux de sa vieillesse?
Le Tems jusqu'en leur source a tari ses plaisirs,
Glacé son espérance et même ses désirs.
De ses sens tour à tour son ame abandonnée,
En elle-même enfin languit emprisonnée,
Et même avant la mort semble déjà mourir.
Oh! que vienne l'étude alors le secourir!
Pour lui le monde entier renaîtra dans un livre;
Insensible aux assauts que l'âge en vain lui livre,
Il peut braver l'ennui, le tems et sa rigueur;
Son âme en s'exerçant, entretient sa vigueur;
Dans ses veines toujours un jeune sang bouillonne,
Et Sophocle à cent ans peint encor Antigone!

. . . .

. . . .

Il est des tems affreux et des jours meurtriers
Où le malheur s'étend sur des peuples entiers;
Quand la Discorde, errant au milieu de nos villes,
Souffle partout la haîne et les fureurs civiles,
Ou qu'épuisée enfin, ses efforts expirans
Pour couronner son œuvre enfantent les tyrans,
De qui dans l'univers implorer l'assistance?
L'infortune est partout: nulle part l'espérance.
Le fer ensanglanté demande encor du sang,
La gloire et la vertu, le savoir et le rang,
Tout succombe; mais loin de ces scènes tragiques,
Le sage s'est enfui dans les siècles antiques.
Demain son tour viendra; mais attendant son tour,
Il trompe l'infortune et lui dérobe un jour.

. . . .

. . . .

La 37me année des Etrennes *Lyriques* sera mise sous presse le 15 septembre.

On reçoit les envois de Poésie, chez Janet père, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 59.

Les plus remarquables des huit gravures qui se trouvent dans l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, par M. Lebrun de Charmettes, sont : une vue de la Maison qu'habitoient les parens de Jeanne d'Arc, une vue de la Chambre où elle naquit, l'entrée de Charles VII et de Jeanne d'Arc dans la ville de Rouen, une vue de la grosse Tour où Jeanne d'Arc fut renfermée, Jeanne d'Arc en habit de religieuse, dans sa prison, écoutant sa sentence de mort.

La Gaule Poétique, ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la Poésie*, *l'Eloquence et les Beaux-Arts* ; par M. de Marchangy. Tomes 5, 6, 7 et 8 ; in-8°. (1)

TROISIÈME ARTICLE.

Les Troubadours et les Trouvères furent, comme on le sait, dans le Midi et dans le Nord de la France, les chansonniers, les conteurs et les romanciers des 12e. et 13e. siècles.

M. de Marchangy, au commencement du 7me. volume de sa Gaule Poétique, examine quelle impression ils dûrent produire sur leurs contemporains. « Reportons-nous, dit-il, au siècle où les Troubadours naquirent ; l'ignorance stupide et grossière régnoit dans la France abrutie par la servitude et la féodalité ; aucun accent digne de l'homme n'avoit interrompu le dur silence qui avoit suivi en Italie la chute de l'empire de l'Occident ; seulement dans les abbayes du Mont-Cassin et de Saint-Victor de Paris, et dans plusieurs de nos monastères, des moines déchiffroient péniblement et sans goût les œuvres de quelque savant inconnu, ou rimoient grossièrement des légendes et des faits chronologiques. Ces foibles lueurs d'instruction ne s'étendoient pas hors du cloître ; les nobles, les chevaliers dédaignoient l'éducation. La guerre, la chasse, les joûtes, étoient encore leurs seuls exercices, et les plus grandes dames vivoient ennuyées et captives dans leurs châteaux monotones, où nul livre ne pouvoit égayer leur triste solitude.

« . . . . Tout-à-coup sur les bords verdoyans et fleuris de la

(1) A Paris, chez Chaumerot jeune, libraire, Palais-Royal, galerie de Bois, N°. 188.

Durance et de l'Adour, sous le ciel bleu de l'Aquitaine et de l'Occitanie, et dans les champs que la Somme arrose, mille lyres amoureuses font entendre leurs concerts variés. A ces chants imprévus, la France, sortie de sa pénible léthargie, est demeurée en extase. Les Troubadours, nés comme par miracle et sans qu'on puisse leur assigner une origine connue, se propagent avec une étonnante rapidité ; ils ne font que paroître, et déjà refluant des rives occitaniques vers les autres parties de la France, ils vont répéter chez les grands leurs chansons, leurs triolets, leurs romances. Les châtelains les moins accessibles, séduits par ce langage enchanteur et nouveau, reçoivent avec empressement, avec enthousiasme, les maîtres de la gaie science. Partout où ces derniers paroissent, les ombres de l'ennui, les soucis, les rêves de l'ambition sont dissipés, le sourire et la joie épanouissent tous les visages. Nulle fête désormais sans les Troubadours ; ils ont au banquet la place d'honneur ; et sur le banc circulaire de la veillée on brigue près du foyer le plaisir d'être à côté d'eux. On les comble de caresses ; on leur offre en présens des robes magnifiques, des coursiers, des ceintures et des pierreries.......
Bientôt s'adoucissent les mœurs féodales ; les seigneurs, au lieu de chercher au-dehors de sauvages distractions à l'ennui qui les dévoroit, au lieu de menacer leurs voisins, et de tyranniser leurs vassaux, sont retenus dans leurs manoirs par les divertissemens du Troubadour, qui mène à sa suite des ménestrels et des jongleurs pour remplir l'intervalle de ses chants. »

Devant le perron de chaque habitation seigneuriale étoit ordinairement planté un ormel ; là siégeoit l'espèce de tribunal, présidé par des femmes, et que l'on nommoit *Cour d'Amour*. L'ouverture de cette assemblée excitoit autant de joie, et faisoit faire autant de préparatifs que l'annonce d'un carrousel.

M. de Marchangy peint ainsi une caravane qui, au son des lyres et des flûtes, se rendoit à une Cour d'Amour : « Un nuage de poussière fuyoit comme une légère vapeur devant un grand nombre de haquenées et de mulets richement chargés. C'étoit un brillant cortège composé de dames, de filles d'honneur, de bachelettes, écuyers et camaristes qui se dirigeoient vers le château de Romanin. Depuis que cet antique manoir étoit devenu l'asile des Troubadours errans et le siège des Cours d'Amour, les tourelles s'étoient changées en colombiers, les remparts en terrasses, brillantes des fleurs du lilas, du chèvre-feuille et des rosiers. Sur les créneaux, jadis ébréchés par les lances et noircis par les brandons et les fascines, serpentoient la vigne et la clématite. L'intérieur du château ne présentoit pas de moins agréables métamorphoses. Au lieu des grilles qui fermoient les fenêtres, on ne voyoit que les chassis de vitraux en losange, sur lesquels on avoit tracé en diverses couleurs, des devises et des *rébus* d'un sens amoureux.

Entr'autres questions discutées sous l'ormel de Romanin, M. de Marchangy cite les suivantes :

« *Si vous aimiez une jolie demoiselle, craindriez-vous moins qu'elle fût mariée que trépassée ?*

L'amant est-il plus heureux quand il se souvient de son bonheur, ou quand il est au moment de le connoître ?

Si vous aimiez loyalement, et qu'on vous payât de retour, vaudroit-il mieux, à votre avis, que votre dame fût belle passablement et très-sage, ou très-belle et sage modérément ?

Un amant aime une dame qui n'a j'amais tenu compte de ses hommages ; maintenant une autre dame a du goût pour lui, doit-il prendre celle-ci pour sa mie, ou attendre que la première ait pitié de lui ?

Mais la discussion de ces questions n'étoit qu'un prélude ; voici une des causes de l'audience proprement dite : « Un amant concluait à ce que sa dame fût condamnée à faire enlever, dans le plus bref délai, une cage où étoit logée une caille, laquelle criait quand il vouloit entrer, ou chanter la sérénade, et interrompoit ainsi, par sa piaillerie, les couplets de plainte amoureuse. La défenderesse objectoit que cette caille étoit un pauvre oiseau qui gagnoit sa vie à chanter, que d'ailleurs, en interrompant le galant, elle lui donnoit peut-être avis que des indiscrets et des rivaux étoient aux écoutes. L'amant répliquoit que, s'il en étoit ainsi, il consentoit que la caille demeurât où elle étoit, pour y vivre et chanter ainsi qu'elle pourroit ; mais il concluait subsidiairement à ce qu'il fût enjoint à la dame de paroître à la fenêtre, afin qu'il pût du moins la voir et lui parler par signes, s'il ne pouvoit s'en faire entendre.

« Dans une cause plus grave, une mie plaidoit contre son amoureux, et l'accusoit d'avoir feint de se tuer pour obtenir des faveurs par commisération et pitié, et de s'être ensuite vanté de son stratagême. La cour, après avoir entendu les parties, déclara le défendeur coupable du crime de lèze-amour, le priva de ses biens et trésors, c'est-à-dire, des rubans et anneaux qu'il avoit pu recevoir, l'exila à vingt lieues du pays qu'habitoit la dame, le condamna à être battu par les dames de la Cour *avec des branches de groselliers et des tiges de vert osier*, et après qu'il auroit subi ladite peine, lui enjoignit de *faire un pélerinage nus pieds à monseigneur Saint-Valentin, et d'y porter un vœu de cire du poids de quinze livres.* »

Il faudroit tout-à-fait ignorer quelles étoient les mœurs du tems pour croire que les décisions rendues par les dames du galant tribunal, n'avoient d'autre sésultat que d'égayer un moment ceux qui se prêtoient à ces plaisanteries agréables. Au contraire, les arrêts étoient sans appel et un amant auroit été honni s'il se fût dérobé à l'exécution ponctuelle de sa condamnation.

Comme les Cours d'Amour attiroient beaucoup de gens riches, les marchands choisissoient ces époques pour tenir des foires brillantes. « La foire de Romanin, dit l'auteur de la Gaule Poétique, se tenoit sur les bords de l'Isère. Là étoient étalés des tapis rouges et violets, des peliçons, des surcots, des robes d'écarlate, des fourrures de robes, des corroies garnies d'argent et *servant ceintures pour relever gorgerette*. Plus loin se vendoient des armures ciselées et dorées avec art, des comestibles, des vins et des fruits. On voyait surtout des marchands d'amulettes, de croix bénites, de noëls, de chapelets et de verroterie.... Les trouvères et les dames alloient de groupe en groupe et de boutique en boutique, s'amusant du mouvement et de la variété des patois divers et des quolibets de toute espèce. »

O ! souvenir, tu déchires mon âme,
N'en puis chasser trop douloureuse flamme;
Serment, si doux, d'un fugitif amour,
Veux l'oublier, y songe tout le jour !

*******E.

OUVRAGE NOUVEAU.

Le Poëte de Famille, ou *Chansonnier des circonstances*, telles que jour de l'an, fêtes, anniversaires, départs, retours, etc. etc. etc., pour grand-père, grand'mère, oncle, tante, parrain, marraine, instituteur, institutrice, protecteur, protectrice, etc. etc.

Partie de l'Enfance et de l'Adolescence.

Un volume in-18 de 330 pages, orné de deux gravures, prix : 2 francs, et, port franc, 2 francs 50 centimes ; à Paris, chez Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n°. 14.

MODES.

Outre les liserés, beaucoup de chapeaux ont, depuis quelques jours, une doublure d'une couleur qui diffère de celle du dessus. Autre innovation : c'est sous la passe, et non sur le bord de la passe, que plusieurs modistes plissent un tulle à plis ronds. Le crêpe est toujours à la mode. Quelques doublures de chapeaux de crêpe sont en satin. Les chapeaux de crêpe jaune se doublent et se garnissent en lilas ; les chapeaux verts, tantôt en lilas, tantôt en blanc. On porte toujours beaucoup de marguerites.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1674.

Le 20, paraîtra le 19e. numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

1817. Costume Parisien.



Robe de Perkale.

N°. 51. (Vingt-unième Année.) 15 Septembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 14 Septembre 1817.

Les grandes chaleurs ont beaucoup refroidi le zèle des théâtres de Paris; en 13 jours, ils n'ont donné que deux nouveautés : le *Vaudeville* a fait *une promenade à Saint-Cloud;* c'est une revue de quelques personnages ridicules, et dans laquelle on trouve trois ou quatre couplets assez piquans. On regrette qu'elle ne soit pas plus gaie et qu'elle n'ait pas retracé des scènes plaisantes qui se passent aux fêtes de Saint-Cloud.

Un tableau d'un tout autre genre vient d'être présenté au théâtre Saint-Martin, c'est celui d'une malheureuse famille mourant de faim dans une *mansarde*, triste asile que viole un jeune libertin qui enlève la fille d'un négociant ruiné. Celui-ci, plein de remords d'avoir attaqué et blessé le père du raviseur, vient se brûler la cervelle dans *l'hôtel* même de ce bon seigneur. Tout est sombre et lugubre dans ce mélodrame, à la fin duquel un *suicide* tient lieu de *divertissement*. Ce dénouement qu'on avoit mal accueilli, a été changé, et il ne seroit pas surprenant que les amateurs du genre larmoyant revinssent quelquefois visiter *l'Hôtel et la Mansarde.*

Les Montagnes de Belleville rivalisent avec les autres et réunissent chaque jour la foule des *glisseurs et glisseuses.* On y voit même des papas et des mamans qui *glissent* bourgeoisement en famille et partagent, avec leurs enfans, un plaisir que la mode a mis en vogue.

*.

LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

Je suis fou des plaisirs innocens, j'aime les bois, les vallons, les mœurs simples.

J'aimais aussi beaucoup les bergers et les bergères ; mais depuis que j'en ai vu, le goût m'en a passé. Les bergers sont gras et sales. Les bergères ont la peau rude et noire. Cela n'a nullement rempli l'objet que se promettoit mon imagination.

Je suis revenu vers les jeunes personnes de la ville qu'un même amour que le mien pour la belle nature entraîne, dans ce temps-ci, loin des boulevards et des spectacles.

Je n'ai point de château ; mais j'ai des amis qui en ont. Cela revient au même. S'il faut le dire, c'est plus agréable. J'ai dix châteaux pour un, qui ne me coûtent rien à entretenir et où je suis libre comme un oiseau.

J'en ai dans tous les beaux sites des alentours de Paris, au sud, au nord, à l'est, à l'ouest. Quand je sais qu'une calèche part pour un lieu, je me jette dedans, j'emporte avec moi les gazettes, les romans nouveaux, le procès de l'Aveyron, Lady Morgan, les discours de l'Académie et je suis sûr d'être reçu partout à bras ouverts.

A la campagne on aime les nouvelles. On vit comme au bout du monde, on ne sait rien et c'est une chose bien douce que de voir quelqu'un qui vient les mains pleines de contes, de feuilletons, d'estampes de modes, de caricatures.

On m'entoure, on me questionne, on m'apporte des pêches délicieuses pour me raffraichir. Cela vaut mille fois les *glaces* et les *plombières*, même celles de Tortoni qui sont si bonnes pourtant !

On sort avec une jeune personne, on va cœuillir des fleurs, on en fait un bouquet, on le lui offre, on veut soi-même le placer, la belle résiste à ce badinage, elle sent qu'il ne faut pas que la promenade se prolonge, elle s'échappe, elle rentre au château ; alors en galant chevalier, voulant rendre hommage à sa grâce et à sa vertu, on lui adresse ces vers que Voltaire fit autrefois tout exprès pour une occasion à-peu-près pareille :

» De tous les cœurs et du sien la maîtresse
» Elle allume des feux qui lui sont inconnus.
» De Diane c'est la prêtresse
» Sous les traits de Vénus. »

Nos poëtes d'à-présent trouveront que ce quatrain n'est pas merveilleux. Il étoit assez bon quand il fut fait. Je ne prétends pas à mieux, et comme je n'ai pas la veine poétique, je prie ces dames de vouloir bien se contenter de mes réminiscences.

On a des chevaux dressés comme des chiens de chasse, on fait une cavalcade et l'on n'a pas d'idée des petits accidens charmans qui arrivent dans ces voyages.

C'est un éperon qui se détache, une robe qui vole, une selle qui tourne. La curiosité et la complaisance y trouvent toujours leur compte. On fait preuve d'attention, de délicatesse, d'adresse, de courage, on franchit des fossés profonds, on passe au milieu des taillis, on cause des surprises, des frayeurs, on galoppe, on piaffe, on caracolle, on risque cent fois de se casser le cou et tout cela vous met fort avant dans les bonnes grâces de vos compagnes.

L'autre jour dans une maison où il y a plus de trente chevaux lestes et fringans, nous prîmes des ânes, nous les avions fait venir de deux lieues à la ronde, et par caprice nous fîmes une partie sur ces animaux entêtés. Il y en eut un qui devant un puits s'arrêta tout court, nous eûmes beau le rouer de coups de cravache et de bâton, il ne bougea plus, il seroit mort sur la place, il fallut changer de route et suivre la volonté de maître Aliboron. Les dames, assises sur leurs *trottillonnantes* montures, rioient comme des folles et se moquoient de leurs conducteurs qui avoient l'air des enfans de Sancho-Pança.

Car c'est ainsi que les femmes payent nos services. On se tue pour elles le corps et l'âme, et pour toute récompense on devient l'objet de leurs quolibets.

Enfin, c'est notre sort, d'être leurs victimes!

Au retour de la course, on monte en bateau. Dans tous les châteaux, à présent, il y a des rivières. Quand le ciel n'en a pas donné une, on achète les sources des environs et l'on forme à grands frais un lac, en serpenteau, qu'on décore d'un nom de l'histoire ou de la fable. C'est le Potose ou le Scamandre; le Gange ou l'Euphrate; on orne ses bords de temples Grecs, et de kiosques Chinois; on le couvre de petites barques peintes, qui sont les frégates du canton, et l'on se livre à la chute du jour, des combats mémorables.

Les hommes luttent à la proue, les femmes sont assises sur l'arrière, spectatrices destinées à devenir la proie du vainqueur. On se heurte, on se pousse, on fait voler les vagues en milles perles éblouissantes, on s'accroche, on saute à l'abordage, l'un des rivaux succombe et va boire l'*onde amère*, la victoire est proclamée et le vaincu tout trempé, tout honteux, les vêtemens collés sur le corps, s'en va se rechauffer devant un feu ardent préparé tout exprès dans une vaste salle qu'on nomme l'*Hôpital*.

Là les médecines sont des vins d'Espagne, de Bordeaux, de Frontignan. Le malade en prend quelques doses, il change de linge et de pantalon et il reparoît bientôt prêt à livrer de nouveaux assauts et à former de nouvelles entreprises.

Quand il pleut on a un billard. On a un petit théâtre por-

tatif où l'on joue des proverbes. Les femmes se mettent comme des Anges. Le négligé du matin est voluptueux. La toilette du soir est élégante. On vit là comme des prédestinés, et je demande si ce n'est pas ainsi qu'il faut aimer la campagne et ses plaisirs?

EDGAR.

On vient d'ouvrir rue Vivienne, près le passage Feydeau, une boutique uniquement destinée à la vente de vases, de candelabres, de caisses à fleurs, de rouleaux ou nécessaires de dames, de colliers de serviettes, etc. etc, en *moiré métallique*. Sans éblouir l'œil par des reflets étincelans, ce moiré les flatte par les ondulations que produit un mélange de surfaces obscures et chatoyantes. Certaines agathes ont, pour les sinuosités, du rapport avec le moiré métallique; on en trouve aussi dans le spath, mais rien n'en donne mieux l'idée qu'une belle plaque de nacre. Il faut, toutefois, observer qu'outre le moiré métallique blanc, il y en a de jaune, de vert et de bleu.

On trouve rue Croix-des-Petits-Champs, n°. 36, des tissus de mérinos de la première qualité et de toutes les nuances, ainsi que des schalls-mérinos.

Un sellier de Paris construit, par brevet d'invention, des cabriolets de place, qui différeront de ceux d'aujourd'hui principalement en ce que le cocher ne se trouvera point à côté des personnes qu'il conduira. Ce cocher aura une livrée.

PORTRAIT DE MÉLANIE.

Mélanie avoit vingt-quatre ans quand je l'ai perdue; il y en avoit trois que je la connoissois. Mon sentiment pour elle commença comme l'amour. A la première vue, je l'ai devinée; car ce n'étoit pas une personne qui se mît jamais en avant, qui fît jamais un calcul personnel. Son envie de plaire étoit de la bienveillance; c'étoit la grâce de la bonté. Ses agrémens, comme ses qualités, avoient la même source, le desir de faire du plaisir et du bien aux autres. Jamais un retour sur elle-même ne prévint ou ne détermina ses paroles ni ses actions. C'étoit la personne la plus naturelle que j'aie jamais connue, parce que rien au monde ne l'empêchoit d'être elle. Elle n'avoit aucun tort à cacher, aucune prétention à faire valoir, et tant d'indépendance par sa position et par la simplicité de ses goûts, qu'il ne lui est pas arrivé en sa vie de sacrifier un seul de ses instans,

une seule de ses paroles, à tout ce qui n'étoit pas son sentiment ou son devoir.

Sa figure étoit extrêmement agréable, une taille élégante, des cheveux blonds d'une beauté ravissante, des sourcils noirs et des yeux bleux, dont le regard avoit un charme inexprimable; ses manières étoient simples et pleines de grâce. Son image me poursuit sans cesse; rien ne me la retrace, mais tout me la rappelle. Je la compare à chaque femme que je vois, et cette inutile peine aggrave ma douleur : je ne trouve que des contrastes où je cherchois des rapports.

Son esprit naturel, comme tout ce qu'elle possédoit, se faisoit surtout remarquer dans ses lettres : elle se plaisoit dans le monde à écouter. Ce n'étoit point cette excessive timidité, l'une des formes de l'amour-propre, qui la forçoit à se taire. Elle ne craignoit rien, parce qu'elle n'ambitionnoit rien; mais elle avoit un goût si vif et si vrai pour les succès des autres, qu'elle leur cédoit toujours la place qu'elle auroit dû occuper.

Dans le tête-à-tête, lorsqu'il n'étoit plus question de montrer son esprit, et qu'il falloit seulement partager vos sentimens, personne n'avoit une conversation plus inépuisable; elle vous parloit de vous sans cesse, de vous au-delà même de l'intérêt que vous y preniez. Elle m'a souvent découvert des objets de crainte ou d'espérance; elle m'a présenté mon sort avec plus de détail que je n'en avois moi-même aperçu.

On ne croit pas à la perfection, et peut-être qu'en attachant ce mot aux seuls phénomènes de la nature, en n'en cherchant l'application que dans les hommes doués d'un génie ou d'un talent supérieurs, on ne trouvera jamais à le placer; mais si l'âme la plus pure, la plus vertueuse et la plus indulgente; si les contrastes, nés de la réunion de tous les genres de qualités, forment ce qu'on peut appeler la perfection, jamais créature humaine n'a mieux mérité cet éloge.

Je n'ai vu personne avoir plus de caractère dans les grandes choses et de facilité dans les petites. J'en ai trouvé la raison dans son absence absolue de personnalité. Quand on ne se compte jamais pour rien, on n'appartient jamais qu'à son devoir et à ses sentimens, et l'un est garant de la fermeté comme les autres de la complaisance.

Cette angélique personne ne fut pas heureuse. Tout ce qui l'entouroit, père, mère, sœurs, amies, l'adoroient; mais un sentiment, dont le hasard seul peut faire le bonheur ou le malheur de la vie, un sentiment qu'elle étoit si digne d'inspirer, mais dont elle n'obtint pas le retour, empoisonna sa destinée.

Sa destinée! . . . . Quelle peine éprouve l'amitié, lorsqu'elle sent les consolations impuissantes, et qu'elle voit mourir du regret de n'être point aimée l'objet qui lui est si cher! L'empire de Mélanie sur elle-même étoit si grand, que dans le monde même, et surtout dans son intérieur, on s'apercevoit peu de sa tristesse. D'ailleurs, elle avoit l'âme si douce, que la sérénité

d'une conscience pure, la bienveillance d'un cœur humain, perçoient à travers sa mélancolie. Pendant sa vie comme à sa mort, elle sourioit à ce qui l'entouroit, au milieu de l'excès de la peine ou de la douleur. Depuis quelque tems cependant elle étoit moins malheureuse, son cœur jouissoit plus des autres liens, et l'estime de son mari commençoit à lui suffire.

Ce n'est pas elle que je louerai de ce qu'elle n'étoit pas méchante, de ce qu'elle ne se plaisoit pas à donner des ridicules ou à trouver des torts. L'absence d'un défaut n'est pas un éloge digne de Mélanie; mais je dirai que sa bonté active ne se rallentissoit jamais: c'étoit pour les pauvres de la bienfaisance, pour les inférieurs un accueil simple, pour tout ce qui composoit sa société une indulgence éclairée et courageuse, qui faisoit attacher du prix à son suffrage, quoique l'on n'eût jamais à redouter ses critiques.

Cinq jours avant sa mort, on la croyoit sauvée; je m'approchai de son lit, et je lui peignis la joie la plus vive que mon cœur ait jamais éprouvée. Elle s'attendrit, et je m'éloignai dans la crainte de lui faire du mal. J'ai toujours pensé depuis que c'étoit sur mon erreur qu'elle pleuroit, et qu'elle avoit alors la certitude de son danger. J'ai profondément regretté la réserve que je m'étois imposée. Elle m'auroit parlé, j'aurois retenu dans mon cœur ses expressions angéliques, et dans la solitude où je donne souvent des larmes à sa mémoire, peut-être mon imagination trompée croiroit-elle encore entendre ses derniers accens.

Feu Mme *de Staël.*

Après avoir parlé de l'espèce de lavis, que l'on nomme *aqua tinta*, M. Boutard faisoit, il y a quelques jours, ces judicieuses réflexions dans *le Journal des Débats :*

C'est donc encore ici un moyen d'obtenir promptement, et à bon marché, des ouvrages inférieurs à ceux qu'on fait mieux avec plus de tems et de dépense par les procédés anciens. C'est un progrès de l'industrie, nullement un perfectionnement de l'art, deux choses fort différentes, et assez ordinairement tout l'opposé l'une de l'autre.

» Comme les fruits de la terre, comme toutes les choses de ce monde, les arts ont leur saison de maturité, passé laquelle ils ne font plus que se faner, mollir et se dissoudre. Tant que cette saison n'est pas venue, la science du jardinier s'applique à hâter par toutes sortes d'artifices la marche du tems; mais quand l'automne arrive, c'est d'un soin tout contraire qu'il se faut occuper. Alors il n'est sorte de précaution que le cultivateur prudent ne prenne pour rallentir les développemens qui ne sauroient être désormais que progrès vers la destruction.

» Je voudrois donc qu'avant de s'engouer d'un procédé nouveau, qu'au lieu de provoquer d'une ardeur égale toute innovation dans les arts, de fomenter, de précipiter les révolutions de l'industrie, on s'appliquât d'abord à considérer à quel point

en sont les choses; si l'âge de maturité n'est point arrivé et dépassé déjà ; s'il s'agit encore de gravir vers la perfection, ou bien s'il n'y a plus au contraire qu'à se retenir, se cramponner sur le penchant de la décadence? . . . . Je voudrois que la gravure s'arrêtât, aussi long-tems du moins qu'il sera possible, au procédé des Bervic, des Desnoyers, des Massard. »

La Gaule Poétique, ou *l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la Poésie*, *l'Eloquence et les Beaux-Arts* ; par M. de Marchangy. Tomes 5, 6, 7 et 8 ; in-8°. (1)

QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Une fête bien étrange eut lieu à Paris en 1424. Le duc de Bedfort, régent d'Angleterre, pour célébrer les avantages que ses lieutenans venoient d'obtenir dans les plaines de Rouvray, enjoignit aux Parisiens de se rendre avec leurs habits de fête au cimetière des Innocens. « Ce champ funèbre, dit M. de Marchangy, où le moindre grain de poussière formoit un débris de l'humanité, étoit plein jusqu'à sa surface. En attendant que le tems eût consumé toutes les dépouilles dont il regorgeoit, on alloit inhumer ailleurs. Bedfort profitant de cette vacance, juge ce sinistre emplacement propre à devenir le théâtre de la fête dont lui-même est le complaisant ordonnateur; une allégorie digne du sombre et nébuleux génie du peuple que Bedfort représente, est l'idée principale de cette fête, où des individus de sexe différent, de toute condition et de tout âge, doivent en figurant des danses, passer tour-à-tour, au son des instrumens, devant le simulacre de la Mort. . . . »

Autour du cimetière étoient amoncelés, depuis bien des siècles, des ossemens poudreux. Ce fut là que le régent fit choisir un squelette pour le revêtir d'un manteau de pourpre et ceindre sa tête de la couronne royale. « Bientôt, dit l'auteur de *la Gaule Poétique*, mille et mille figurans, en costumes divers et bizarres, les uns richement vêtus, les autres sous les habits de l'indigence, les uns exprimant par leurs danses les plaisirs et la volupté, les autres marquant la cadence d'un pas chancelant, et paroissant accablés sous le poids des douleurs, viennent tour-à-tour au son des instrumens, fléchir devant l'effigie de la Mort. Leurs pantomimes indiquent ou l'effroi, ou la résignation, ou l'espérance; des couples amoureux voltigent en riant vers le but funéraire, et sèment de roses le chemin qui les y conduit; des viellards en présence même de la lugubre divinité, comptent l'or du coffre qu'ils portent avec soin. »

On sait qu'au milieu de la fête, un officier, accourant à toute bride, se pencha vers l'oreille du prince et l'avertit que les bourgeois de Paris commençoient à se soulever dans l'intention de rappeler Charles VII.

(1) A Paris, chez Chaumerot jeune, libraire, Palais Royal, galerie de Bois, N°. 188.

Jean Holbein, né en 1498, a peint sur les murs du cimetière de Bâle, une danse des morts qui a été gravée par Chrétien de Méchel, à Bâle, en 1779.

OUVRAGES NOUVEAUX.

Panorama d'Angleterre, ou *Ephémérides Anglaises politiques et littéraires*; publié par M. Charles Malo, de l'Athénée des Arts, des Académies de Lyon, Douay, etc. etc. Tome Ier, in-8°. de 332 pages, orné de quatre gravures. Prix : 6 francs, et, port franc, 7 francs; à Paris, au bureau du Panorama, rue de Vaugirard, n°. 61, près l'Odéon, et chez Plancher, libraire, rue Serpente, n°. 14.

Le Poëte de Famille, ou *Chansonnier des circonstances*, par les Convives de l'ancien Caveau, des Dîners du Vaudeville, du Caveau moderne et des Soûpers de Momus.

Partie de l'Age mûr.

Deux volumes in-18, ensemble de 456 pages, et ornés de quatre gravures. Prix : 3 francs, et, port franc, 3 francs 75 centimes; à Paris, chez Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n°. 14.

MODES.

Sur presque tous les chapeaux, les fleurs et les liserés sont de deux couleurs; et souvent ces couleurs tranchent : le jaune citron, par exemple, et le rouge; le rose et le gros-bleu se trouvent l'un à côté de l'autre. En place de liserés, quelques modistes mettent des torsades de soie sur le bord de la passe des chapeaux : ces torsades sont aussi rapprochées que l'étoient les ganses de paille. Le marabout reprend faveur. Plusieurs chapeaux couleur de rose ont été, ces jours derniers, garnis de marabouts blancs; et l'on a vu des marabouts jaunes sur des chapeaux de crêpe jaune. Nous venons de parler des liserés qui tranchent; quelquefois la même disparate a lieu pour les fleurs : on voit des roses jaunes entourées de géranium; et des roses couleur de rose, à côté de la fleur brune que l'on nomme scabieuse.

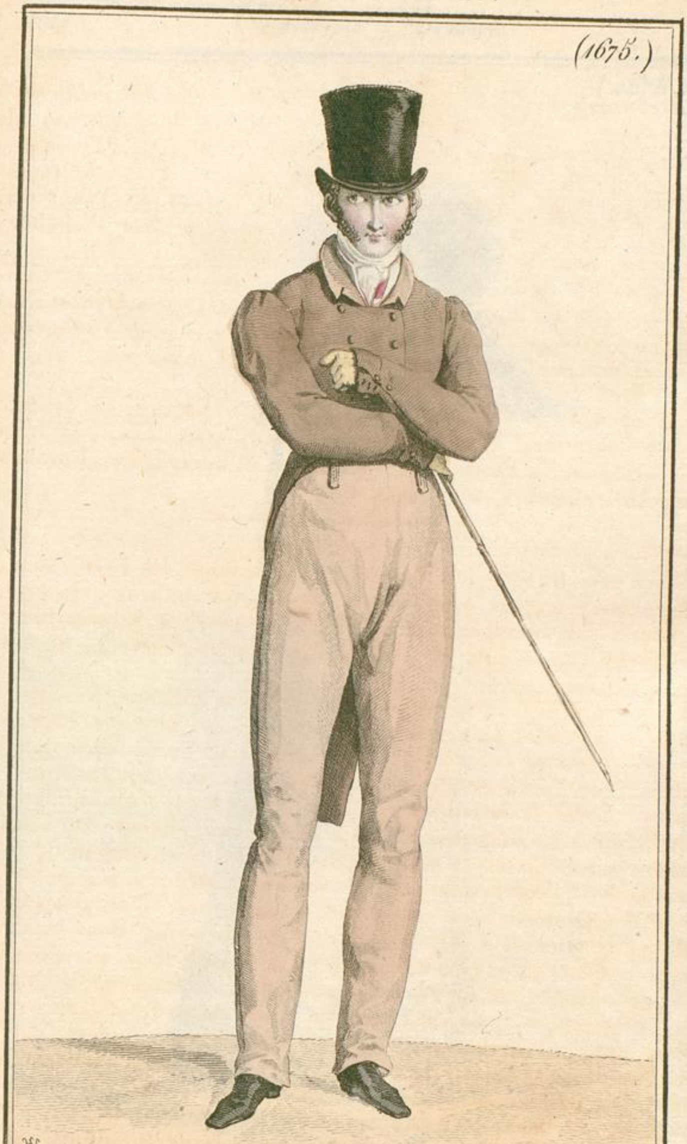
Les chapeaux verts sont ordinairement ornés d'un diadême de fleurs de grenadier. On voit quelques chapeaux dont la garniture consiste en marguerites de deux couleurs, lilas, par exemple, et gros jaune, et en ruches d'un ruban écossais où le lilas et le gros jaune dominent. Les chapeaux de paille d'Italie reparaissent, et n'ont, comme au printems, d'autre garniture qu'un ruban de satin blanc; ce ruban, il est vrai, forme, sur le haut du chapeau, un diadême de coques.

Les garnitures de robes se composent de bouillons encadrés dans des ganses, ou de volans surmontés de bouillons.

Les gilets rayés sont encore fort à la mode. On voit quelques pantalons de la couleur de l'habit.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1675 et 1676.

(1675.)



Habit et pantalon de Drap.

(1676.)



Robe en Cœur, à deux rangées de Boutons.

N°. 52. (Vingt-unième Année.) 20 Septembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

MA CANNE.

Un Espagnol à qui l'on demandoit quelle étoit la partie de son corps qui lui occasionnoit le plus de dépense, répondit sans hésiter que c'étoit son nez.... Quoique ce brave homme fût probablement un grand preneur ou priseur de tabac, on auroit pu contester la vérité du fait; mais je crois qu'il seroit difficile de me démentir lorsque j'avance que la partie la plus coûteuse de mon équippement est.... ma canne.

Qu'on ne pense pas que ce soit à cause du prix que j'y mets; ce meuble, objet de mode pour les uns, de fantaisie pour les autres, est pour moi d'une utilité indispensable. J'ai le goût et le besoin de la promenade : or, les courses que je fais journellement dans Paris, m'obligent, à défaut de guigue et de landau, d'avoir recours à un bâton. Le mien n'est ni d'un bois rare, ni d'un travail exquis; c'est un simple rotin, du prix de 12 francs, mais qui au bout de l'année me coûte très-certainement plus cher que mon plus bel habit. Il me sera aisé de le prouver.

Comme beaucoup de gens, j'ai le malheur d'être réduit à solliciter. Je cours régulièrement tous les matins dans deux ou trois ministères, chez cinq à six grands seigneurs, et je visite au moins trois fois par semaine une grande dame qui est l'amie de l'amie d'un personnage éminent. Dans chacune de ces maisons, ma canne est assujétie, non à un droit de passe, mais à un droit

de garde. Chez le Suisse du ministère, c'est peu de chose; vu le long espace de tems qui s'est écoulé depuis que je sollicite, il prend à moi un certain intérêt, et refuse obstinément mes petites rétributions. C'est presque toujours un commissionnaire stationné à la porte, et auquel je confie, suivant le tems, ma canne ou mon parapluie, qui les reçoit. Dans les hôtels que je fréquente, c'est tout différent : j'ai affaire à des valets de chambre très-occupés, qui oublieroient de garder ma canne et même de m'annoncer, si je ne leur rafraîchissois souvent la mémoire. Là, les petites pièces ne passent pas, fussent-elles du meilleur aloi : aussi, je le répète, il est des époques dont je me rappelle, principalement vers le commencement de l'année, où ma canne m'a coûté plus d'argent qu'elle ne pèse. Revenons à ma belle dame : elle dort tard, elle craint le bruit, on n'entre point dans sa cour en voiture; ses escaliers sont garnis de tapis et ses fenêtres de volets rembourrés. On voit que l'on seroit mal reçu chez elle si l'on y alloit en bottes et avec un bâton à la main. Aussi je ne m'y présente qu'en escarpins, je marche sur la pointe du pied, et en entrant dans le vestibule, j'ai le soin de remettre ma canne à un jokei, qui la remet à un laquais, lequel la remet à une gentille soubrette.... C'est ainsi, du moins, que cela se fit la première fois que j'allai dans la maison. Après avoir cherché inutilement cette maudite canne dans l'endroit où je la croyois placée, je fus obligé d'en suivre la filière de main en main, et de payer les trois gardiens. Aujourd'hui je vais au but; je m'adresse directement à Mademoiselle Justine qui me protége, et qui n'accepte plus de moi que des bonbons et des billets pour les Montagnes.

Après mes visites du matin, je me rends à ces merveilleuses Montagnes, où j'ai obtenu mes entrées pour quelques articles de journaux, et où je goûte parfois le plaisir de voir dégringoler mes protecteurs. Quoique je dise, il faut que je paye pour ma canne; je dois encore payer à la porte des Musées, où je tue le tems lorsqu'il est mauvais; je paie au Cabinet d'Histoire naturelle, à l'Académie, à l'entrée des tribunaux, des prisons, à Tivoli, chez Ruggieri, etc. etc. etc., et le soir je ne puis aller au parterre de nos théâtres sans payer encore!

Après cette énumération qui n'est pas complette, on sera forcé de convenir que les cannes sont à Paris un objet de luxe, et l'un des plus chèrement imposés. Il faut supposer aussi qu'elles sont un objet de mode sur lequel l'industrie a spéculé, puisque l'on a affermé, à la Folie Beaujon, pour la somme énorme de mille francs par mois, le cabinet où on les reçoit et un autre cabinet beaucoup moins fréquenté. Si ce fait est vrai, il faut avouer que toutes les spéculations sont gigantesques, dans cette gigantesque entreprise.

Nous nous proposons de parler plus tard du chapeau et de la tabatière, comme objets de dépense.

****.

C'est improprement que l'on appelle *charivari*, le large pantalon qui tire son origine des uniformes russes; il faut dire: *charvari*.

Le cosmétique, connu sous le nom de *Bésoard d'Arabie*, ou *Boule de Beauté*, vient d'éprouver une légère augmentation de prix, à cause des simples étrangers qui entrent dans sa composition.

Au lieu de 6 fr., la boëte, composée de trois bésoards, coûte 7 fr.

Le dépôt est toujours rue du Helder, n° 1, chez Mme Debierne, en face des Bains chinois.

ÉNIGME.

Toujours quelque lien m'attache,
Heureux qui peut me bien placer;
A moins que l'on ne m'en arrache,
Je meurs où l'on m'a su fixer.

Si je parois, c'est une fête,
Je plais, on me trouve charmant,
Et je fais plus d'une conquête
Quand j'exprime le sentiment.

Il me faut toujours de la grâce,
Du naturel, de la fraîcheur:
De l'art aisément je me passe,
L'art n'est jamais qu'un corrupteur.

Un amant n'a pas mon audace,
J'approche plus que lui du cœur;
Qui pourroit occuper ma place
Seroit au comble du bonheur.

M. C. M. D. V.

LA FÊTE DE SUSSY.

M. Edgar, qui, dans le dernier numéro de ce Journal, nous a vanté les plaisirs de la campagne, n'aime pas les bergères et les villageoises; il trouve qu'elles ont la peau rude et noire.

Il y en a, sans doute, qui ne sont pas des plus attrayantes; mais j'en sais aussi de fort jolies.

Si une élégante Parisienne est faite pour plaire, on peut aussi voir avec intérêt la villageoise en petit corset, en bonnet rond, doublé de rose ou de bleu, en robe blanche et en tablier noir.

Les dames ne veulent pas qu'on apperçoive les charmes des paysannes, et leur jalousie éclate là-dessus en propos fort amers: ces propos ne me touchent point.

La beauté et la grâce me plaisent partout où elles se trouvent, et je ne suis point du tout petit-maître en fait d'amour.

Je cours les fêtes des environs de Paris. Tous les dimanches je parois dans un lieu différent. Je ne cherche pas tant les grandes cohues que les petits bals sous les arbres. J'ai vu le premier dimanche de Saint-Cloud, mais là c'est encore la ville : la poussière vous aveugle, la foule vous étouffe, les traiteurs vous écorchent.

Je préfère Meudon; on y danse tout l'été dans l'avenue, au *Petit Tivoli.* Il y a la salle haute et la salle basse; ce sont des salles de verdure; le sable fin sert de parquet.

La musique est au milieu, les grisettes sont en bas et les Parisiennes en haut; les spectateurs forment amphithéâtre.

J'y avois remarqué trois jeunes villageoises qui avoient les plus beaux yeux du monde; huit jours après elles ne s'y trouvèrent plus.

On annonça la fête de Sussy. Je montai dans une petite voiture et je me rendis de ce côté; c'est précisément à l'opposé de Meudon. Ce n'avoit pu être que dans un mouvement de dépit que je m'étois déterminé à m'éloigner des bocages où j'avois rencontré et puis perdu celles que j'appelois *les Trois Grâces.*

Jugez de ma surprise et de mon bonheur quand je les vis apparoître comme par miracle au milieu des jeux et des mirlitons. Elles étoient venues passer quelques semaines chez leur oncle, jardinier en chef dans un château de ce pays. Le fils du maître de ce château et un de ses cousins les poursuivoient de très-près; j'arrivai à tems.

Je vous assure que le babil de ces jeunes filles est très-amusant. Elles ont des sentimens élevés, et l'on seroit fort mal venu si on manquoit envers elles à la délicatesse. Les manières sont aisées, mais il faut que les discours soient réservés. On permet beaucoup de choses à la plaisanterie, mais il ne faut pourtant pas qu'elle aille jusqu'à l'indécence.

Certes, toutes les filles des champs ne leur ressemblent pas; mais avouez aussi que toutes les comtesses ne sont pas des Vénus. Il y a du mêlange en toutes choses. La sagesse est de ne rien dédaigner de ce qui est bon, et l'adresse de prendre toujours ce qu'il y a de mieux.

PROSPER.

Tableau descriptif, *moral*, *philosophique et critique de Londres*, *en* 1816 ; par M. all Ears et all Eyes (tout Oreilles et tout Yeux). (1)

L'auteur de ce tableau commence par témoigner son étonnement de ce qu'une traversée de sept lieues suffit pour qu'on trouve un pays où rien ne ressemble à ce qu'on a vu de l'autre côté de la mer. « En France, dit-il, on lie en bottes les produits des prairies artificielles ; en Angleterre, on en forme des meules, pour les couper avec un large couteau et en faire des paquets semblables à des rames de papier. . . . Le hazard offre-t-il à vos regards quelque belle grille de fer ? Vous croyez trouver la porte d'entrée pour les voitures en face du vestibule ou du perron ; point du tout : les portes sont placées latéralement, et les voitures ne peuvent y arriver qu'en décrivant un demi-cercle. . . . . Rencontrez-vous des bouchers portant des provisions à leurs pratiques ? Vous ne leur voyez point de panier au bras, mais un auget sur l'épaule : c'est dans cet auget remarquable par une extrême propreté, que la viande est placée. Traversez-vous une boucherie ? Vous n'entendez point retentir les coups de couperet, c'est l'aigre son de la scie qui affecte votre oreille. Enfin, visitez-vous un marché ? Vous remarquez que les choux, les chicons, etc., sont apportés à Londres avec leurs racines, tandis qu'en France on n'étale que la pomme. . . . . Vous sert-on du *beef-steak* dans une auberge, pour premier plat ? le second est encore du *beef-steak*. . . On y mange les légumes sans assaisonnement. . . . »

Les anglais aiment beaucoup les arbres verts. Nous regardons le lierre comme une plante parasite ; on le voit au contraire à Londres croître et s'étendre sur la façade des maisons pour en dérober la nudité. Les ifs et les sapins sont très-communs dans les environs de la capitale. Le houx même est cultivé comme un arbuste d'ornement.

Le samedi est un jour de fatigue pour les servantes. Elles épongent les parquets et les escaliers ; et au dehors, dans une longueur de vingt à quarante pieds, de larges dalles bien lavées, semblent tenir lieu de tapis pour conduire à l'entrée de la maison.

Tous les jours les carreaux des boutiques sont nettoyés.

---

(2) Deux volumes in-8°, l'un de 341, l'autre de 317 pages. Prix : 10 francs, et, port franc, 11 francs 50 centimes, à Paris, chez Scherff, libraire, place du Louvre, n° 12.

Comme à Paris, chaque marchand le dispute à son voisin pour attirer les passans et faire naître le desir. « Tantôt, dit l'auteur du *Tableau de Londres*, les produits de l'industrie, soutenus par des cordons de soie, se déroulent et déploient aux regards, la variété de leurs dessins et de leurs couleurs; tantôt ils s'offrent aux yeux en draperies d'une forme conique : ici on les présente en rouleaux couchés; là en rouleaux moins massifs et plantés debout comme des colonnes flutées : plus loin, ils forment des piles carrées et à jour; ailleurs, enfin, vous voyez dix à douze de ces rouleaux rapprochés les uns des autres sur une ligne horizontale, avec une combinaison propre à en faire mieux ressortir les couleurs, tandis que la partie supérieure sert à supporter d'autres marchandises. »

Les Anglais voyagent-ils par goût! L'auteur du Tableau de Londres le croit. « Ennuyés, dit-il, de vivre sous un ciel humide et variable, ils éprouvent le desir bien naturel de jouir, au moins pendant quelque tems d'un ciel pur. » L'auteur parle ensuite du plaisir que ces insulaires doivent goûter. « Quand ils boivent d'excellens vins français, ou qu'ils mangent des fruits d'une saveur délicieuse. . . . Ajoutez à cela, dit-il, qu'un Anglais trouve la facilité dans certaines parties de la France, dans la Touraine, par exemple, l'Anjou, le Maine, etc., de vivre aussi splendidement qu'en Angleterre, en dépensant trois fois moins. »

L'Egypte a fourni au Musée de Londres les objets les plus curieux qui l'enrichissent. L'auteur cite entr'autres, deux monumens de marbre noir qui sont couverts d'hyéroglyphes, et qui ont fait partie du mausolée de Cléopatre, et un sarcophage, que l'on croit avoir renfermé la dépouille mortelle d'Alexandre. « La plupart de ces curiosités égyptiennes, dit-il, avoient été recueillies par des artistes Français; mais elles devinrent la propriété des Anglais, en 1800. »

On imprime tous les jours à Londres, le dimanche excepté, huit journaux du matin et sept du soir. Trente-huit autres sont publiés à des jours fixes, pendant la semaine. Chaque dimanche, il en paroît dix. Le nombre des exemplaires des journaux du matin, est de quinze mille; on évalue à treize mille le nombre de ceux qui paroissent le soir; et à vingt-six mille le nombre des journaux du dimanche.

Les Anglais disent que les Français sont *vains*. « Et moi, dit l'auteur du *Tableau de Londres*, je soutiens qu'ils sont *glorieux*. Cette différence de caractère se manifeste jusque dans les *enterremens*. Un Français qui ne veut point d'une jouissance vide et illusoire ne s'occupe pas de ses funérailles; que lui importe comment on l'inhumera? Il ne pourra pas en être le témoin. Un Anglais y assiste d'avance par la réflexion; il veut encore être *Milord* quand il ne sera plus. De là, le soin qu'il prend de commander ou d'acheter un magnifique cer-

cueil ; de là, sa prévoyance à prescrire lui-même l'ordre de sa pompe funèbre ; de là, l'usage d'embaumer les corps, de les exposer pendant quinze jours sur un lit de parade, à la manière des souverains. De là en un mot, cet appareil fastueux avec lequel on porte ses restes dans le lieu qui leur est destiné. »

L'arbre fruitier que l'on remarque le plus fréquemment aux environs de Londres, est le poirier. Il y a très-peu de pommiers. Les fruits rouges ne mûrissent que tard et difficilement. La volaille, quoique de petite espèce, est toujours d'un prix si élevé, qu'elle ne peut figurer que sur la table des riches. Le gibier n'y est pas aussi abondant que dans les marchés de France ; la vente d'ailleurs n'en est pas permise ; mais, en revanche, la venaison est très-commune ; et cela provient du grand nombre de cerfs et de biches dont les parcs anglais sont remplis. Les pâtissiers emploient principalement cette sorte de viande.

Nous allons joindre à ces extraits quelques petits articles qui nous seront fournis par le *Panorama d'Angleterre*, ou *Éphémérides Anglaises* (1).

« La salle de Drury-Lane est fort embellie. Les principales loges ont de petites antichambres, où l'on pourra faire du feu. L'antichambre de la loge du Prince Régent est garnie d'un sopha en drap écarlate, de six fauteuils dorés, d'un grand fauteuil de gala, et d'une table de jeu.

« Dans un enclos de Londres, destiné aux peintres en carosses ; se trouvoit une poutre sur laquelle depuis nombre d'années, les ouvriers essuyoient leurs brosses, il s'y étoit formé une croûte tellement épaisse et tellement solide, qu'on a pu la scier comme du bois. On en a fait des plaques qui, par la variété de leurs couleurs et leur dureté, imitent le plus beau marbre.

« Il est constant que si les droits d'entrée étoient supprimés, l'Angleterre seroit inondée de toiles de Hollande et d'Allemagne. Les toiles d'Irlande, malgré leur beauté, le cèdent à toutes les autres du côté de la solidité. Les toiles de France, surtout celles de Cretonne, l'emportent infiniment sous ce point de vue. Les Français se montrent, avec raison, fiers de leurs manufactures de coton. Les soieries de Lyon sont supérieures à celles de toute l'Europe. Les plus belles laines de France ont laissé celles d'Angleterre à une grande distance. Il n'y a que nos grosses étoffes de laine qui ne craignent pas de concurrence.

---

(1) Un volume in-8° de 332 pages, orné de quatre gravures. Prix : 5 francs, et, port franc, 7 francs ; à Paris, au bureau du Panorama, rue de Vaugirard, n° 61, près l'Odéon, et chez Plancher, libraire, rue Serpente, n° 14.

« Tous les soirs, il part de Londres dix-neuf diligences et malles. Ces dernières emportent journellement, l'une portant l'autre, 33,000 lettres et 30,000 journaux. »

MODES.

La forme des robes et des manteaux de Cour ne change pas; mais leur garniture suit les variations de la mode. Dans ce moment, par exemple, on met au bas d'une robe de crêpe trois rouleaux de satin, et une ruche au bas de celle de satin.

Souvent la robe est de la même couleur que le manteau, surtout lorsqu'elle est brodée en or ou en argent. Outre les broderies du bas de la robe, il y a quelquefois des colonnes en broderie.

On voit, avec des robes de satin blanc, des manteaux couleur de rose, bleu de ciel, cerise, jaune paille. Les manteaux se garnissent de fleurs ou de dentelle.

Les manches sont toujours courtes, en sabot; mais il y a quelquefois un bouillon entre le sabot et la manchette.

Outre les fleurs, on met dans les cheveux de petites plumes, plates ou follettes. Ces plumes sont au nombre de dix, et forment demi-guirlande. Les couronnes de fleurs se posent sur le front, et s'inclinent sur le côté gauche. On porte beaucoup de roses. Les jeunes dames donnent la préférence aux roses tendres et aux roses blanches rosées. Les meilleurs coëffeurs, notamment M. Hyppolite jeune, coëffeur de S. A. R. Madame la Duchesse de Berry, ont diminué de moitié la hauteur des coëffures chinoises. Les cheveux de devant se séparent par le milieu et forment de gros anneaux et un tire-bouchon de chaque côté. On porte les barbes plus larges Les turbans ont remplacé les toques.

Soit que la garniture du bord des chapeaux soit une blonde, ou une ruche de tulle, cette garniture se pose souvent sous la passe. On porte presque en égale quantité du lilas, du rose et du blanc. Les marguerites et le géranium sont les fleurs les plus communes.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1677.

Le 25, paroîtront les Gravures de *Meubles* 451 et 452.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

(1677.)



Robe de Perkale. Canezou garni de Mousseline.

N°. 53. (Vingt-unième Année.) 25 Septembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re*. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N*os. 439 *à* 457.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

J'ai un ami qui est bien l'homme le plus extraordinaire que l'on puisse connoître. Il s'éloigne toujours de ses affaires dans les momens les plus importans. Il craint les embarras, il redoute jusqu'à ceux que donnent les plaisirs. Il ne se maria qu'à condition qu'on ne feroit point de noces. On dit une messe basse, on ne fit point de contrat. Il alla lire les journaux suivant son habitude, il rentra pour souper, il n'y avoit que sa femme et les quatre témoins ; et le lendemain, de grand matin, le mariage étant consommé, il partit pour la chasse, où il resta huit jours. Il ne pensoit plus à la maison.

Cependant sa femme est devenue grosse, elle va accoucher, il a eu peur de l'aventure et il est allé dans une de ses terres du midi faire les vendanges. C'est moi qu'il a chargé de veiller à sa place à tous les détails. Heureusement que sa femme est

d'une sagesse exemplaire et que moi-même je suis un Caton, car bien certainement on jaseroit.

Quoi qu'il en soit mon homme est en poste, il descend vers Lyon, il ira à Montpellier et c'est-là qu'il doit apprendre la délivrance de sa moitié.

C'est une drôle de commission que celle qu'il me donne. Un garçon n'est pas bien au fait d'une foule de petites choses qui sont nécessaires en cas pareil. Je dois être le parrain de l'enfant. Il faut chercher le nom que je veux lui donner. La mère nous aidera. La marraine est jolie comme un ange et ce sont encore des cadeaux à faire de ce côté. N'importe, si cela me coûte, cela ne me peine point.

La petite marraine est jeune et riche. Elle prendra là sa première leçon de ménage et si elle veut j'acheverai la leçon. Il faudra que je me marie à mon tour. Il y a un âge où l'on en sent une grande envie. Mais quand une fois on laisse passer ce desir, il ne revient plus, on vieillit, on devient irrésolu, et l'on meurt isolé, ou bien dans un moment d'humeur on fait un mauvais choix : c'est bien pis que le célibat.

Il faut se marier de bonne heure. De bonne heure aussi on a des enfans, et je sens que c'est une douce chose, j'ai de la joie rien qu'en pensant à ce petit être que nous attendons et qui pourtant n'est pas pour moi. Que seroit-ce si c'étoit mon fils, mon sang, mon bien, ah! quel bonheur!

Il est naturel de s'occnper de toutes ces choses quand on est à la place où je suis. La layette est prête. Langes, couches, petits bonnets, barcelonnette, tout est préparé, tout est là, bien blanc, bien brodé. Les enfans à présent, ont l'air d'enfans de princes, tout ce qu'on leur destine est charmant, ils sont dans du coton et rien ne peut blesser leurs membres délicats. Mais aussi, de ces soins extrêmes il naît bien des sortes de dangers. La santé ne se fortifie pas au milieu de ces mille attentions. A la campagne, les enfans ne sont pas tant dorlottés et ils ont un meilleur tempéramment.

On ne peut faire entendre raison là-dessus à nos Parisiennes. Leur tendresse et puis leur vanité ne veulent rien céder. On est bien aise de prouver aux personnes qui viennent voir le nouveau né, toute la sensibilité dont on est doué et tout le goût qu'on a. C'est par la toilette du poupon qu'on juge de l'amour de la mère. Pauvretés que tout cela ; mais il faut s'y soumettre et on nous traite fort mal, nous autres hommes, quand nous faisons nos réflexions sur ces intérêts chéris.

Comme ici je n'agis pas pour mon compte je passe plus facilement sur ces singularités. J'obéis à la mode ; mais il en est une pourtant à laquelle je n'ai pas cru devoir condescendre.

Les dames ont presque toutes depuis 15 ou 20 ans un accoucheur, un docteur jeune ou vieux, qui fait le capable et qui

aux premières douleurs s'empare de votre femme comme de son propre bien. Il n'est pas rare qu'il renvoye le mari, pour être plus à son aise. Mon bel ami ne se l'est pas fait dire. Il a décampé avant l'opération. Mais je suis resté et j'ai voulu établir cette fois un ordre plus décent et plus convenable.

Quand ma mère me donna le jour, ce fut une *sage-femme* qui l'assista. Il est certain que mon père, par crainte d'accidens graves, avoit dans la pièce voisine, un habile médecin qui seroit entré en cas de besoin, pour prêter main forte; mais il n'arriva rien de fâcheux. Je me comportai fort bien dans ces premiers momens et j'avois déjà un excellent caractère.

Presque tous les accouchemens sont heureux ainsi. Sur cent il n'y en pas un de difficile, et sur mille pas deux de funestes. Les malheurs viennent souvent de ce que les femmes s'impatientent et de ce que ceux qui les entourent perdent la tête. Si tout le monde avoit du sang-froid, les choses iroient à merveille. La nature est là qui opère toute seule bien mieux que quand on veut l'aider. J'ai causé, dans ces derniers jours, avec des gens expérimentés, point charlatans, vraiment instruits, qui m'ont bien endoctriné et bien rassuré sur ma mission.

En attendant j'ai prévenu Madame Lachapelle, la sage-femme en chef de l'hospice de la Maternité, c'est une personne dont on m'a fait un grand récit, et ma petite mère future est bien contente que je lui aye procuré un pareil secours pour le moment *cruel et doux*.

Une femme se confie bien plus entièrement à une autre femme en de semblables momens. Les appréhensions que cause un homme étranger, à une âme timide et modeste, peuvent avoir, elles seules de mauvais et tristes effets. Je sais qu'il y a des créatures et des coquettes à qui ces précautions sont fort indifférentes et qui riront de cette pruderie; mais celles-là peuvent garder leurs chirurgiens élégans et leurs accoucheurs petits-maîtres; je ne m'en mêle point.

Il y a aussi des sages-femmes auxquelles je ne m'en rapporterois pas du premier coup. Il faut y prendre garde. Il y en a de maladroites et de dangereuses. Mais celle que j'ai choisie est certainement au-dessus de tout ce qu'on peut avoir. Elle a peut-être accouché ou vu accoucher, depuis dix ans, vingt mille femmes! Cela commence à bien faire et je puis avoir l'esprit en repos.

Ma petite dame se promène beaucoup. Elle est leste et fraîche. Quand nous sommes sur le boulevard de Gand, chacun la regarde. On se demandoit hier ce qu'elle nous donneroit, seroit-ce une fille? seroit-ce un garçon? Un vieux général qui étoit

présent, plus galant que tous nos jeunes-gens, récita aussitôt à la belle, ces vers connus, mais toujours gracieux.

C'est un amour
Dont vous embellirez la terre,
C'est un amour
A qui vous donnerez le jour.
En voulez-vous la preuve claire?
L'enfant dont Vénus est la mère,
C'est un Amour!

*****.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Bouquet*.

PROMENADES AÉRIENNES.

Dans le dernier numéro de la *Gazette de Santé* (1), M. de Montègre disoit des courses en char sur les Montagnes du Jardin Beaujon :

« On se feroit de ces courses une idée assez juste en se représentant une force qui pénètre dans la profondeur de nos organes pour en agiter, pour en secouer chaque partie, pour y produire de légères contractions, et renouveler ainsi les sucs dont elle est abreuvée. Il ne résulte de ces secousses imprimées à chaque fibre de notre organisme, ni excrétion de sueur, ni fatigue musculaire, ni douleur et brisement, comme il arrive après un violent emploi des muscles, ou simplement après l'exercice du cheval, lorsqu'on n'en a pas une grande habitude. Seulement chaque organe et même toutes les parties de chaque organe reçoivent un accroissement de ton; et par suite accomplissent mieux leurs fonctions naturelles......

« Rien ne peut combattre avec plus d'efficacité l'influence énervante du séjour au milieu d'une grande ville, et de la manière d'y vivre : c'est dans ces jeux que les enfans sujets

---

(1) Cette Feuille paroît tous les dix jours. L'abonnement est de 18 francs par an, et de 10 francs pour six mois. On s'abonne chez M. de Montègre, médecin du Gouvernement, rue du Cherche-Midi, n°. 23.

aux engorgemens glanduleux trouveront leur guérison : c'est là que tant de jeunes femmes reprendront de la fraîcheur, qu'elles oublieront ces déchiremens d'estomac, dont elles sont si fréquemment incommodées, et qui sont presque toujours liés aux dérangemens d'évacuations nécessaires : par un semblable exercice, habituellement répété, elles préviendront, ou feront disparoître presque toutes les maladies nerveuses, produites par l'assemblage d'un corps oisif et d'un esprit agité : là, encore, doivent aller les personnes dont les digestions sont lentes et pénibles, ou qui souffrent de quelque embarras dans les organes biliaires, c'est-à-dire, presque tous les habitans de Paris; les uns, parce qu'ils travaillent trop, les autres parce qu'ils sentent trop vivement; ceux qui ont des pesanteurs de tête, de la difficulté dans les mouvemens; ceux qu'une tendance à l'obésité menace de réduire à l'impuissance de se mouvoir; mais, au contraire, les personnes qui portent le germe d'une maladie inflammatoire, qui sont disposées aux crachemens de sang ou à quelque hémorragie, doivent absolument renoncer à ces amusemens qui leur deviendroient funestes. »

ÉLÉGIE.

Sur les bords de l'Oder, aux champs de la victoire,
Armand vit terminer sa carrière et sa gloire ;
De sa tendre Corine, en ce jour malheureux,
Tels étoient les accens et les cris douloureux :
« Armand, ouvre les yeux, regarde ton amie,
« Que mes baisers de feu te rendent à la vie,
« Reçois-moi sur ton sein, presse moi dans tes bras,
« Destins, cruels destins, ah ! ne m'accablez pas !...
« Amant infortuné, vois Corine expirante,
« Réponds à mes soupirs, reconnois ton amante.
« Mais hélas ! Tout espoir disparoît à mes yeux,
« Tant doux plaisirs d'amour, recevez mes adieux ;
« Le frisson de la mort circule dans mes veines,
« Il va mettre le terme à mes cruelles peines ;
« Arbres de ce bosquet, qui vîtes mon bonheur
« Et vous sombres cyprès, partagez ma douleur ;

« Redites aux passans qu'amante infortunée
« Vit finir en ces lieux sa triste destinée ! !....
« Là , coulèrent ses pleurs et sa voix s'éteignit.....»
Le silence revint , mais rien ne répondit
Aux accens douleureux de la triste Corine ,
Que l'écho fatigant de la forêt voisine.

V...., *Officier de la Légion d'Indre-et Loire.*

Fragment traduit de l'allemand de Sturz.

Lord B. Tu me parois bien satisfait, bon vieillard.

Williams. Pourquoi pas , Monseigneur ? Je ne suis pas riche, mais il ne me manque rien...... Et puis Monseigneur est maintenant chez nous ; mon bail finit à la Saint-Michel , s'il convenoit à notre bon maître de le renouveller ; mon père et moi , nous nous sommes longtemps nourris sur cette ferme, et j'espère qu'elle n'est pas devenue pire......

L. B. Donne, brave Williams , donne-moi ton bail , une plume et de l'encre...... Mais où as-tu appris l'art d'être heureux ?

W. Celui qui veut manger du gâteau doit mettre la main à la pâte ; cela , Monseigneur , je l'ai appris de mes abeilles. Lorsque j'ai gagné mon dîner , il me paroît encore meilleur. (*Ici vint un chien qui aboya le lord.*) Ce chien ne mord pas. Viens , brave Loup ! Tant que j'aurai du pain , tu le mangeras trempé dans du lait. Il nous faut tous vivre ensemble. Un ingrat n'est point un homme.

L. B. Dans ta longue vie , n'as-tu jamais rencontré que de bons amis , des voisins sociables , des gens honnêtes !

W. Oh ! Monseigneur ! la vie a bien quelques peines...... Mon voisin Stefenson (Dieu lui fasse paix !) m'a souvent échauffé la tête. Il vouloit absolument , par ses tracasseries , me rendre la ferme désagréable ;...... j'y suis pourtant encore, et j'ai assez vécu pour faire du bien à ses enfans. Lorsque je me sentois comme ça tant soit peu chagriné , Monseigneur , je me mettois doublement à l'ouvrage , et ne regardois ni à droite ni à gauche ; et le soir , quand je voyois mes enfans accourir, en sautant au devant de moi , et que ma femme me recevoit à la porte avec un visage de bonne amitié .... alors tout étoit

oublié : aucun de mes ennemis n'a eu la joie de me rendre amer un seul verre de bière.

L. B. C'est fort bien, Williams. Cela se conçoit ; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un homme de tant de bon sens ne se lasse pas d'une vie si ennuyeuse et si monotone. Labourer et semer toujours le même champ, aller et revenir toujours par le même chemin !

W. Vous ne parlez pas sérieusement, Monseigneur.

L. B. Très-sérieusement, Williams. Je connois des gens qui ont plus joui du monde que toi, et qui pourtant le trouvent à la fin ennuyeux, rebutant, et très-monotone. Quand nous vivrions encore cent ans, Williams, la nature ne pourroit nous offrir, ni à toi, ni à moi, rien de nouveau.

W. Et à moi, dans ma simplicité, Monseigneur, le monde me paroît tous les jours nouveau.... Que je me rappelle seulement de quarante ans ; comme tout a changé ! Cet arbre-ci, je pouvois le plier comme une branche d'osier ; cet autre, je l'ai vu planter ; ce champ de froment étoit une bruyère ; près de ma maison, il n'y avoit pas un seul arbre fruitier ; là, à la main droite, où paissent maintenant nos meilleures vaches, le terrein s'appelle encore le marais...... Aujourd'hui mon jeune garçon sautoit de joie en maniant les beaux épis, qui sont si communs cette année !

L. B. Viens souvent me voir, Williams ; je veux vivre parmi vous, et apprendre la sagesse de toi et de tes enfans.

L. L...s.

L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse ?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse ;
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment ?
Le sais-tu ? Non. Connois donc ma foiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux :
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux !
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement ?

Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille;
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille!
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis j'*aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! Je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! Dans mon trouble fatal,
Je te parois injuste, ingrat; mais j'aime:
Ah! Songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

Feu MILLEVOYE.

MODES.

Les chapeaux sont de crêpe doublé ou de gros de Naples; on met quelquefois sur ces derniers des rubans rayés couleur sur couleur. Les garnitures ordinaires consistent en deux ou trois liserés. Les assortimens les moins communs sont un liseré citron et un liseré gros bleu sur du blanc, ou un liseré souci et un liseré bleu de ciel sur du blanc également. On continue de mettre des biais en place de ruches autour des passes. Les marguerites se portent tantôt en touffe, tantôt en guirlande. On ne voit encore aucun vêtement d'automne.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1678.

Aujourd'hui paroissent les Gravures de *Meubles* 451 et 452, et le 23me. N° de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



1, Chapeaux de Crêpe. 2, Chapeaux de Perkale.
3, Chapeau de Tulle et Gaze. 4, Cornette de Perkale.

N°. 54. (Vingt-unième Année.) 30 Septembre 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *a* 457.

PARIS

Ce 29 Septembre 1817.

L'Homme Gris, que vient d'offrir l'Odéon, n'est pas comme on le croyoit, un ivrogne; c'est un homme *vêtu de gris*, et dont la conduite mystérieuse jette de l'intérêt sur l'ouvrage qui a obtenu beaucoup de succès, et qui attireroit la foule à tout autre théâtre qu'à l'Odéon.

Le même jour, *les Machabées* que l'on jouoit à l'Ambigu Comique, ont excité une espèce d'enthousiame, dû à la beauté du spectacle et surtout au tableau magnifique du dernier acte qui est terminé par l'apothéose des *Machabées*. Aussi a-t-on dit que le dénouement *étoit enlevé*.

Atala et Chactas finissent au Cirque, comme les *Machabées* à l'Ambigu, par une apothéose, et soutiennent assez bien la comparaison avec eux, quoique l'action n'en soit pas aussi animée. Ces deux ouvrages ont été *aux nues*.

Les deux Petits Dragons du Vaudeville et des Variétés ont éprouvé un sort différent : on a applaudi l'un et sifflé l'autre.

L'Opéra-Comique, qui, par parenthèse, n'a point donné de nouveautés depuis le 14 juillet, vient de remettre deux

anciennes pièces ; c'est un effort de zèle, dont on doit lui savoir gré.

En présentant sur la scène *les Femmes Infidèles*, le théâtre St-Martin n'offre rien de nouveau...... (Ce vaudeville a déjà été joué à Lyon).

*.

LES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Les âmes ont été quelque temps comprimées. La guerre étoit trop près de nous. Le bruit des armes effarouche les plaisirs. Il y avoit encore des promeneurs, car à Paris, il faut qu'on se promène ; mais on quittoit peu les boulevards. On se serroit, dans le danger, les uns contre les autres. On se groupoit autour des cafés pour savoir les nouvelles.

Les Champs-Elysées étoient devenus un camp de gens à moustaches et à lances. On n'y passoit qu'en frissonnant.

Aujourd'hui l'ordre est rétabli. La confiance est revenue. Les tentes ont disparu. On a renouvelé les arbres dont les chevaux russes avoient rongé l'écorce. Les restaurateurs ont repeint leurs salons. Les danses de *Mars* et de *Flore* ont repris leur activité. Les joueurs de ballon, de paume et de quilles sont à leur poste. La tristesse a par-tout fait place à la joie.

On a mis des lanternes dans une des allées, comme il y en a aux boulevarts de Coblentz et de Gand. On va s'asseoir sous ces dômes de verdure et jouir de la fraîcheur du soir. On respire là au moins, et l'on n'est pas à tout moment heurté, coudoyé, froissé, importuné par toutes sortes d'*individus*.

Les personnes qui se rendent jusqu'aux Champs-Elysées sont des demi-amateurs de la belle nature. Là elle est encore un peu peignée et parée ; elle n'a pas cet air de sauvagerie et de négligence qu'on lui trouve à cinq ou six lieues plus loin. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'avoir des forêts et des plaines à sa disposition. Mille affaires retiennent à Paris. C'est quelque chose encore que de sortir du tourbillon, du tumulte, de la poussière et de goûter quelque charme sous ce feuillage assez bien conservé pour la saison.

Au pied d'un orme touffu, une jeune nymphe, une muse, une Sapho nouvelle fait entendre les sons brillans de sa harpe. Tous les airs de Plane, de Désargus, de Dalvimare, de Nadermann, lui passent tour-à-tour sous les doigts. La foule étonnée, s'arrête. On écoute, on admire et l'on paye.

C'est sans doute la sœur de la savante musicienne, qui, une petite corbeille à la main, parcourt les rangs des spectateurs, provoque et reçoit leurs offrandes. Chacun se com-

porte décemment. Les deux jeunes perrsonnes habillées avec goût ont un voile qui leur cache aux trois quarts la figure. Il y a des curieux qui ont prétendu s'être assurés qu'elles étoient très-jolies.

Près de ce concert il y en a un autre non moins suivi et non moins agréable. C'est un jeune homme qui chante et joue du violon d'une manière remarquable. En province, dans un salon de juge ou de négociant, il feroit assurément fortune. Il a du sentiment et de l'aplomb. C'étoit, j'imagine, ainsi qu'étoient autrefois les Troubadours.

Un petit carré de drap verd étendu sur la terre et ayant à chacun des coins une bougie, indique assez l'usage auquel il est destiné. Ailleurs on fixe le prix des places, ici il est *ad libitum*, on s'en remet à la conscience des amateurs, mais il y en a un trop grand nombre qui l'ont sourde et qui viennent à la fête à crédit.

Les sons de ce violon et ceux de cette harpe se mêlent quelquefois d'une façon qui ne flatte pas l'oreille. Ou il faut que les deux musiciens se tiennent un peu plus éloignés l'un de l'autre, ou il est temps qu'ils se réunissent tout-à-fait. Leurs accords, dans ce dernier cas, n'en auront que plus d'attrait. Ils alterneroient et l'on auroit tantôt un *concerto* de Viotti, tantôt une *fantaisie* de Bochsa. Les duos viendroient ensuite, puis les romances attendrissantes et ce seroit un véritable opéra.

En attendant il ne faut pas oublier le fauteuil où l'on apprend combien on pèse. Pendant qu'on est assis, on se voit dans une glace fort claire et fort bien illuminée. Toutes les promeneuses veulent se faire peser et se mirer : les amans les trouvent toutes belles; les maris les trouvent toutes légères.

Une marchande accourt avec des *plaisirs* et des *oublies*. On croque quelques *cornets* de cette pâte fine et sucrée. La marmotte et la vielle ont leur séance; l'aveugle passe avec sa voix lamentable. On le quitte pour le jeu de bague aux lampions. La bierre mousseuse est servie sur une petite table verte et portative. On se désaltère à peu de frais et l'on rentre à la maison vers dix ou onze heures dans l'enchantement de cette petite course bourgeoise.

H**.

ÉNIGME.

On ne devroit point m'approcher ;
Je suis de diverse nature,
On veut me voir et me cacher ;
Chez le sexe surtout je cours mainte aventure.
Sans être un corps, je pèse ; et cependant je voi

Qu'à me poursuivre l'on s'attache ;
Mais j'en suis bien vengé ; l'importun qui m'arrache,
Prend souvent mon ombre pour moi.
L'obscurité m'est nécessaire :
Elle fait mon mérite, et surtout en amour ;
Eh ! n'ai-je pas raison de chercher le mystère ?
Je meurs dès que je vois le jour.

AMOUR-PROPRE D'AUTEUR.

Un auteur, pour entreprendre quelquelque chose de grand, a besoin de s'en croire capable ; il est nécessaire qu'il rêve la gloire pour la conquérir. Qui ne lui pardonneroit un si beau rêve, lorsqu'il assure ses succès et nos jouissances ? Malheureusement il y a des auteurs qui s'engouent de leur mérite au point de se rendre ridicules.

Cléon avoit composé une pièce propre à faire fuir du théâtre les spectateurs les mieux aguerris contre l'ennui. Las de voir jouer son ouvrage dans le désert, il alla trouver le directeur du théâtre : « Ma foi, Monsieur, lui dit-il, vous me servez assez mal. — Moi, Monsieur ! eh ! de quoi vous plaignez-vous ? J'ai fait *monter* votre pièce par mes meilleurs acteurs. — J'en conviens ; mais vous avez soin de ne la donner que les jours où la salle est vide. » Ce dernier point étoit vrai : Cléon ne se trompoit que sur la cause.

On relevoit, un jour, devant Dorante, une faute grave échappée à un de nos meilleurs auteurs. « Messieurs, s'écria Dorante, il n'y a pas tant de quoi vous récrier ; tenez, j'ai mis la même chose dans mon dernier drame ».

S. A.

GALERIE DES BEAUX-ARTS,

C'est le plus aimable peuple de la terre qui a été aussi le plus habile et le plus sage.

Ce sont les Grecs qui nous ont donné les plus beaux exemples de philosophie et de générosité, de valeur et d'amour de la patrie. Ce sont eux qui nous ont laissé les plus rares modèles dans la poésie et l'éloquence, la danse et la musique, la statuaire et la peinture.

Quand on dit aux Parisiens qu'ils ressemblent aux Athéniens, on leur fait un grand compliment ; qu'ils s'efforcent de le mériter !

Tout le peuple Grec se portoit aux jeux publics. Le plus simple citoyen y trouvoit place, et il assistoit alors aux représentations des plus admirables ouvrages.

Son goût et son cœur se formoient à la fois. Le poëte chantoit les victoires remportées, les barbares vaincus, la liberté conquise, quelquefois même il pleuroit les défaites et ranimoit les âmes abattues.

Tous les chants entretenoient une ardeur salutaire et flattoient toutes les imaginations faciles à émouvoir.

Nos jeux sont plus simples. Notre théâtre n'a point le même but. Il se divise en haut et bas répertoire. Les beaux ouvrages ne sont guères offerts qu'à la classe choisie de la société, le peuple *s'abreuve* des platitudes du boulevart.

Le boulevart pourtant s'épure, avouons-le. On commence à y peindre les mœurs. On s'apperçoit que les auteurs veulent y être raisonnables. L'âge est venu leur donner ses leçons et le *petit public* comme le grand aura bientôt son Molière.

C'est ce que je souhaite.

Les salles de Spectacles sont fort embellies depuis quelque tems. Il faut que les pièces y répondent. Il y a tel *foyer* de petit théâtre qui a l'air d'un temple ou d'un boudoir. On y voit des tableaux, des statues, des bustes, des bas reliefs, des canapés de velours et mille autres merveilles.

« Tous ces objets sont vingt fois répétés
« Dans des trumeaux tout brillans de clartés.

Cela est charmant et mérite d'être remarqué ; mais ce qui ne le mérite pas moins, c'est l'établissement qu'on vient de former rue de Choiseul, n°. 3, sous le nom de *Galerie des Beaux-Arts*. MM. Heuraux et Boudin en sont les directeurs. Ils ont de grands dépôts au Marais, rue des Francs-Bourgeois. Mais dans la rue de Choiseul on voit une suite extrêmement intéressante de marbres de toute espèce.

Là on peut se procurer une Cléopâtre pour 1500 francs, un Amour pour cinquante louis, une Vénus pour mille écus,

Les bustes du Roi en beau marbre blanc se vendent de 2000 à 3000 francs.

On trouve dans cette galerie l'Hébé de Canova et des figures de la plupart de nos artistes célèbres.

La vue n'en coûte rien ; on y va à toute heure, toujours sûr d'être bien reçu.

Je passais dans la rue, mes yeux se portent sur une maison d'assez belle apparence et j'apperçois dans le fond de la cour une Diane, un Apollon. Je m'arrête devant ces deux divinités dont l'une est si chaste et l'autre l'est si peu. Je m'approche, on ouvre les portes, je parcours à loisir toutes les salles, on me donne toutes les explications que je desire, et c'est bien le moins que je consacre ici ma gratitude pour cette complaisance.

Je voudrois être riche, j'aurois une passion pour les belles statues ; non que nouveau Pygmalion, j'eusse l'espoir ou la tentation de les animer ; mais j'en ornerois mes jardins, mes salons, et je ne serois pas comme une foule de nos millionnaires insensibles qui n'ont que des *attiques* de plâtre et le portrait de leur femme en biscuit.

Dans la salle d'entrée sont des tables de marbres recherchés, des cheminées de granit, des coupes de porphyre, etc.

Plus loin, des colonnes et des monumens funéraires, préparés, prêts à mettre en place et dont hélas ! les familles n'ont que trop souvent besoin. La mort qui va moissonnant chaque jour dans tous les rangs assure le débit de ces objets. Le malheureux amant vient en ces lieux choisir la pierre qui doit couvrir les restes de sa maîtresse adorée. La mère au désespoir y vient chercher l'urne qu'elle veut de ses mains tremblantes placer sur la tombe de son fils....

Détourne toi, mon cœur, de ces tristes images, sortons, portons nos pas d'un autre côté, rentrons dans le monde et dans les affaires, cessons de nous livrer à des sentimens trop douloureux, à des regrets trop amers, puisqu'enfin il nous faut vivre et que nous ne pouvons rien changer à notre sort !

« Tel est l'arrêt......................
« Six jours de peine, un seul jour de bonheur.
« Du mal au bien toujours le destin échange,
« Mais il est peu de plaisirs sans douleur
« Et nos chagrins sont souvent sans mélange.

M.

Description Historique et Statistique de la ville de Reims; ouvrage divisé en vingt chapitres : Histoire, Gouvernement Civil et Ecclésiastique, Sacre des Rois, Chapitres, Abbayes et Couvens, Hôpitaux, Coutumes, Antiquités, Monumens modernes, Beaux-Arts, Instruction, Biographie, Agriculture, Commerce, Routes et Canaux, Population ; avec le récit abrégé de ce qui s'est passé à Reims dans la guerre de 1814 et de 1815, et orné de vingt gravures représentant les Monumens anciens et modernes. Par J. B- F. Geruzez, ex-Génovéfain, Professeur au Collége Royal de Reims. (1)

Vers la fin de 1810, la société académique de Châlons-sur-Marne, chargea, par l'organe de son secrétaire, M. Geruzez

(1) Deux volumes in-8°, ensemble de 716 pages : prix 10 francs, et, port franc, 13 francs; à Paris, chez Le Normand, imprimeur-libraire, rue de Seine, n°. 8.

de travailler à la statistique de Reims ; mais ce n'est pas seulement de la situation présente que l'auteur s'est occupé, souvent il remonte jusqu'aux Romains, quelquefois même jusqu'aux Gaulois.

« J'ai, dit-il, composé cet écrit à une époque mémorable, au moment où une grande et terrible révolution venoit de s'opérer et où beaucoup d'usages, de monumens, d'institutions venoient d'être anéantis. J'en ai rappelé et conservé le souvenir. Plus tard, tout cela auroit fini par s'effacer de la mémoire. »

La plupart des chapitres sont des espèces de dissertations, qui tiennent à l'histoire générale de la France. Cependant on ne reprochera point à l'auteur de s'être trop étendu ; rien de ce qu'il dit n'est inutile, et plusieurs articles ont le mérite de la nouveauté.

Quatre gravures représentent des Antiquités Romaines ; huit des Monumens du moyen âge ; sept des Monumens modernes ; la dix-neuvième est l'esquisse d'un Tableau ; et la vingtième offre un Plan de la ville de Reims, telle qu'elle étoit il y a plus d'un siècle.

M. Geruzez dit de l'archevêché que c'est un bâtiment plus remarquable par son étendue que par sa régularité ; il fut commencé sur la fin du 15me. siècle. L'Hôtel-de-Ville a été construit depuis 1627 jusqu'à 1636.

On compte à Reims 14 places, en y comprenant les trois marchés ; 166 rues et 4200 maisons.

L'auteur cite comme très-remarquable l'année 1746 ; ce fut l'époque de la nomination de M. de Pouilly à la place de Lieutenant de la ville de Reims. « Alors, dit-il, une philosophie douce et bienfaisante animoit tous les hommes éclairés d'un rang élevé. Toutes les têtes fermentèrent pour l'embellissement de Reims, pour tous les projets nobles et utiles. Reims renfermoit dans son sein plusieurs hommes d'un mérite éminent, et pour comble de bonheur, au milieu d'eux se trouvoit le chanoine Godinot, dont la bourse intarrisable étoit toujours ouverte pour les besoins de sa patrie et de ses concitoyens. »

Dès le milieu du 16me. siècle on avoit senti la nécessité d'établir des fontaines à Reims ; M. de Pouilly vint à bout de réaliser ce projet. Les travaux furent commencés en 1746, et l'eau coula en 1753. Dans un bâtiment quarré, surmonté d'une tour à sept étages, quatre roues font mouvoir six corps de pompe, et monter l'eau dans un bassin au haut du bâtiment, d'où elle se répand, par des canaux de fer souterrains, dans dix-sept fontaines.

Dès 1710, Reims eut des lanternes ; elles furent remplacées par des réverbères en 1792.

La salle de spectacle peut contenir 1500 spectateurs ; elle fut commencée en 1778. On y joue trois fois par semaine. Les plus fortes recettes sont de 1200 francs.

En 1788, il n'y avoit qu'un café à Reims; on en compte aujourd'hui quatorze. Il est vrai qu'avant la révolution plusieurs bourgeois louaient des jardins et s'y rassembloient le soir pour jouer et goûter ; ce qui n'a plus lieu maintenant.

En 1803, un salon de lecture fut formé par un Rémois, qui bientôt eut l'ambition d'en faire un Athénée. Il acheta des instrumens de physique, des objets d'histoire naturelle, et l'on y commença des cours ; aujourd'hui ce n'est plus qu'un café ; mais, pour y être admis, il faut être abonné. Chaque abonné a le droit de conduire un étranger.

En 1814, pendant l'été, a commencé une autre réunion dans un endroit voisin des promenades publiques. On y danse le dimanche, le lundi et le jeudi, et l'on y donne à manger tous les jours.

M. Geruzez a eu soin de rappeler que l'abbé de l'Attaignant composoit des chansons pour plusieurs Dames de Reims, et que ce n'étoit pas le seul chanoine qui se fît remarquer par son esprit et sa politesse.

La préparation chimique de Mlle. Brossard, rue Montorgueil, no. 33, a éprouvé une hausse de 4 francs par flacon, c'est-à-dire, que celui de 36 francs se vend présentement 40 ; et celui de 18, 20 francs.

Ce Cosmétique efface les rides, et fait disparoître les boutons et les taches de rousseur.

M. Foucault-Chardonneau, négociant à Tours, desireroit céder son Magasin qui consiste en Modes et Nouveautés ; la valeur des marchandises est de 15 à 20 mille francs.

S'adresser directement à Tours, ou à MM. Etienne et Delaunay, marchands d'étoffes de soie, rue Saint-Denis, no. 118, à Paris.

MODES.

Le blanc et le rose ne sont plus aussi communs dans les magasins de modes. On a fait, depuis peu, beaucoup de chapeaux gros bleu et gros vert, avec des chicorées pareilles, et quelques chapeaux violets avec des liserés et une doublure citron. Ordinairement les chapeaux verts et les chapeaux gros bleu se doublent en blanc. C'est seulement pour des envois, et non pour Paris, que l'on fait des chapeaux de velours noir plein ; leur doublure est rose.

Quelques couturières ont des commandes de spencers de velours noir et gros bleu, qui seront échancrés par-devant et par-derrière, et qui auront des épaulettes à la jockei, des manches longues presque justes, et une rangée de pattes au bas de la taille.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1679.

(1679.)



Chapeau de Gros de Naples. Fichu noué en Rosette & croisé.

N°. 55. (Vingt-unième Année.) 5 Octobre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re^. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 4 octobre 1817.

Le sentimental *Werther*, sous les traits de Potier, et la sensible Charlotte, réprésentée par l'énorme madame Vautrin, attendrissent chaque soir les amateurs au théâtre des Variétés et les font pleurer. . . . à force de rire. Le dénouement de cette farce diffère un peu de celui du roman, au lieu de se tuer, *Werther* s'enivre et consent à s'éloigner de l'objet de sa passion. — Voici un des couplets qu'il chante à son ami Volmar.

Air : *du Galoubet.*

Sans sentiment (*bis.*)
Comment veux-tu donc que l'on prouve
Que l'on possède un cœur aimant ?
Malheur à qui me désapprouve,
Un homme est mort lorsqu'il se trouve
Sans sentiment. (*bis.*)

*.

LA MERE ET LA FILLE.

On prétend qu'il existoit autrefois beaucoup de mères qui se montroient jalouses de leurs filles, et qui pour écarter une

rivalité dangereuse, les releguoient dans un couvent, ou les marioient au sortir de l'enfance. Je suis trop jeune pour juger de la vérité de cette assertion, mais si elle est exacte, il faut avouer que les choses sont bien changées. Aujourd'hui, on ne voit que de tendres mères, qui, au lieu d'isoler leurs filles, les lancent dans le tourbillon du monde, les conduisent journellement soit au bal, soit aux spectacles, et s'occupent avec un soin tout particulier de leurs plaisirs et de leur parure. Sans faire le moraliste, il me semble qu'on peut blâmer également ces deux excès; le premier éteignoit l'amour filial, rendoit les enfans presque étrangers à leurs parens, et les mettoit dans la fâcheuse alternative ou de périr d'ennui, ou de contracter des nœuds mal assortis; le second tend à donner de trop bonne heure aux jeunes personnes le goût de l'indépendance, de la dissipation, et à leur faire trouver le mariage insipide, par le changement qu'il apporte souvent dans leur manière de vivre. En effet, il n'est pas rare d'entendre dire à un grand nombre de jeunes femmes qu'elles étoient bien plus libres et s'amusoient beaucoup mieux étant demoiselles. J'ai une cousine qui se trouve dans cette position. En la voyant il y a six mois à côté de sa mère, on les eût prises pour deux sœurs ou deux amies; c'étoient les mêmes robes, les mêmes garnitures, les mêmes chapeaux; la mère seulement se distinguoit par un cachemire un peu plus grand que celui de sa fille, mais dans les soirées d'apparat, les toques les plus élégantes, les plus belles plumes et les tuniques les plus richement brodées étoient pour celle-ci; il arrivoit même souvent qu'elle portoit des diamans, tandis que sa mère n'avoit que des perles ou du corail. A table, elle étoit servie la première; en voiture, elle avoit la meilleure place; il en étoit de même au spectacle, et j'ai ouï dire qu'une fois, en voyage, elle avoit occupé le seul lit de sangle qui fût disponible dans l'auberge, tandis que sa mère avoit couché dans un fauteuil. Ce bon tems, ce tems de délices, où ma cousine voyoit toutes les volontés fléchir devant la sienne, dureroit peut-être encore si elle ne s'étoit avisée d'épouser un homme qui n'a qu'un seul défaut, mais le plus horrible de tous, celui de vouloir parfois être le maître chez lui! Cet être ridicule prétend que sa femme peut se contenter de cinq cents francs par mois pour sa toilette, d'une seule loge à l'année et de la même calèche pendant une saison. Il dit encore que les veilles trop répétées altèrent la santé, que les romans gâtent l'esprit et que les mélodrames corrompent le goût; aussi est-il sans cesse en querelle non seulement avec sa femme, mais avec sa belle-mère qui se reproche d'avoir *sacrifié* sa fille bien aimée à un homme *insociable*. Heureusement que cet époux barbare est passionné pour la chasse; pendant ses fréquentes absences, la mère et la fille reprennent leurs habi-

tudes chéries, montent à cheval, conduisent elles-mêmes un élégant tilbury et dégringolent de compagnie à la Folie-Beaujon. Elles sont tellement avides de nouveaux plaisirs, et de nouvelles sensations, que dernièrement, sans mes vives représentations, elles auroient monté dans le ballon de M. Margat. Jugez de la surprise du mari s'il les avoit vu descendre au milieu de la plaine de Sèvres pendant qu'il étoit occupé à faire lever un lièvre ! Qu'elle différence entre la mère et la fille dont je parle, et les aimables voisines que j'ai sous les yeux, ou pour mieux dire devant mes fenêtres ! Celles-ci, quoique jouissant d'une fortune considérable, suivent les modes sans les outrer, et goûtent les plaisirs de la société sans en être esclaves. Leur vie uniforme, mais tranquille, entretient chez elles la santé et le contentement. Le matin, lorsque les femmes de leur classe se livrent encore aux douceurs du sommeil, elles sont déjà levées ; elles font une toilette simple mais élégante et vaquent aux soins de la maison ; tandis que la mère donne ses ordres aux domestiques, reçoit les fournisseurs, la fille prend ses leçons et perfectionne une éducation qui doit, un jour, faire son bonheur et l'honneur de sa famille. Un peu plus tard, elles font ou reçoivent des visites, mais seulement à des amies ou à des parens, car l'étiquette les gêne et le grand monde leur déplaît. Le soir, elles se promènent et rentrent aux mêmes heures ; soit par goût, soit par raison ou par modestie, elles choisissent pour leur promenade les lieux les plus solitaires et les moins fréquentés. Les sombres allées des Tuileries et la terrasse du bord de l'eau sont les endroits qu'elles préfèrent. En les voyant ainsi fuir les regards de la multitude, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de leur bon esprit qui les fait renoncer volontairement à des sociétés tumultueuses qu'elles pourroient embellir, ou de leur tendresse mutuelle qui suffit pour remplir le vide de leurs journées. Heureuse la mère qui voit sans jalousie, la beauté, l'amabilité de sa fille, qui jouit des hommages qu'elle reçoit, comme de ceux qui lui sont adressés à elle-même, et qui l'aime assez pour redouter le jour où elle la verra passer de ses bras, dans ceux d'un époux ! ..... Heureuse la fille qui possède une mère tendre, belle et spirituelle, et qui malgré les dons de la nature et de la fortune, ne desire point d'autre amour, ni d'autre suffrage que le sien !.... Heureux encore celui qui connoît ce couple charmant, et qui peut, en l'admirant chaque jour, apprendre à dédaigner les plaisirs bruyans, et les félicités trompeuses !

****.

Le mot de l'énigme du dernier numéro est *Secret*.

ÉLÉGIE

Sur la mort d'une Jeune Fille.

Elle n'est plus ! le ciel nous l'a ravie !
Nous la pleurons ; mais regrets superflus !
Du long sommeil elle s'est endormie :
Elle n'est plus !

Vous ris et jeux, cortège plein de charmes,
O vous naguère autour d'elle assidus,
A nos sanglots venez joindre vos larmes :
Elle n'est plus !

Comme s'élève une jeune pensée,
Naissoient au jour ses attraits ingénus :
Comme un sourire elle s'est éclipsée ;
Elle n'est plus !

Nous la cherchons dès que la fraîche aurore
Vient annoncer le retour de Phœbus ;
Le soir, la nuit, nous la cherchons encore :
Elle n'est plus !

Quatre printems composoient tout son âge.
Evélina, cher espoir des vertus,
De l'innocence étoit la douce image :
Elle n'est plus !

Ces tristes pleurs qu'ici tout renouvelle,
Sont les premiers pour elle répandus.
Ces pleurs, hélas ! seront ignorés d'elle :
Elle n'est plus !

Son âme au sein de la gloire céleste,
Goûte à longs traits le bonheur des élus.
D'Evélina le seul tombeau nous reste :
Elle n'est plus !

Couvrons de fleurs son urne solitaire.
Prenons du dueil les sombres attributs ;
Et que ces mots soient gravés sur la pierre :
« Elle n'est plus ! »

Albert MONTÉMONT.

M. Geruzez a inséré dans sa *Description Historique et Statistique de la ville de Reims* (1), un assez long mémoire sur *l'ancienne manière de bâtir*, par M. Lacourt, ancien chanoine de la cathédrale ; voici les passages qui nous ont paru les plus curieux :

« Les murs des grands édifices étoient de petites pierres d'échantillon de quatre à cinq pouces en carré, posées par assises. Le ciment des joints excédoit les pierres d'un quart de pouce, en forme de bordure, ce qui faisoit un assez bel effet. Les angles étoient de pierres de taille, ainsi que les fenêtres. La délicatesse n'avoit pas encore inventé ces croisées si bien fermées que l'air a peine à s'y faire un passage. Il n'y avoit d'autre fermeture qu'un verrou fort simple ou une targette qui pressoit contre le montant de pierre qui étoit au milieu. Dans l'intérieur de la croisée, de chaque côté, on faisoit excéder d'environ quinze pouces un massif qui tenoit au mur, à hauteur de siège, pour se reposer et prendre le frais.

» Les chambres étoient voûtées ou plafonnées. Les voûtes étoient toutes en arcs doubles, portées à leur naissance sur quelques figures d'animaux accroupis ou de personnages grotesques. Les plafonds étoient simples ou en compartimens de sculpture, avec un ornement au milieu et à chaque coin. Les murs étoient, ainsi que les lambris, rehaussés par une peinture de feuillage avec des animaux d'espace en espace. Comme on n'apperçoit au haut du plancher aucun vestige de cloux ou de tringles, on juge qu'anciennement on ne se servoit pas de tapisseries.

» Les cheminées étoient profondes et larges de huit à neuf pieds, et hautes de six à sept. De leurs saillies elles remontoient en pyramide pour regagner le mur qui les portoit. Les portes étoient basses et étroites à proportion du bâtiment. On pratiquoit dans l'épaisseur des murs, des armoires qui se terminoient en manière d'écusson, et qui étoient fermées par un ou deux volets. Les pavés en mosaïque étoient fort en vogue, ainsi que les vitraux peints.

» Si le maître de la maison avoit des armes ou une devise favorite, on avoit grand soin de les faire mettre en sculpture dans les endroits les plus apparens ».

A MON AMI LE VOYAGEUR.

Mon cher ami,

Pendant que tu cours la poste en Provence ou bien en Languedoc, ta femme ici met au jour un gros garçon, frais comme une rose, et qui fera plus tard un joli petit électeur.

---

(1) Deux volumes in-8°, ensemble de 716 pages : prix 10 francs, et, port franc, 13 francs ; à Paris, chez Le Normand, imprimeur libraire, rue de Seine, n°. 8.

Je ne sais où te trouver pour t'apprendre cette nouvelle, et je te l'écris par le journal. Tu es un faiseur de cadeaux à toutes les belles, tu vas souvent chez les marchandes de modes pour acheter des chapeaux, tu y liras ma lettre, et cela t'engagera à hâter ton retour.

Les grands embarras sont finis. Ah! mon ami, c'est un rude métier que d'être femme. Quelles souffrances! quelles anxiétés! Les jours d'accouchement sont des jours de bataille. Il faut avoir un courage merveilleux pour supporter tout ce qui arrive en de pareils momens. Tous les maux sont là à-la-fois; le corps et l'âme luttent ensemble. Tout coopère à ce grand acte de la nature, et la pauvre patiente est dans un état qui arrache des larmes aux plus insensibles.

Mais aussi quand l'opération est terminée, quand l'enfant est né, quand ses petits cris se sont fait entendre, quand la mère peut le voir et l'embrasser, quel bonheur! quelle joie!... Ah! mon ami, qu'il est doux alors d'être femme!

Nous ne savons point tout ce qui se passe dans le cœur d'une mère. Quelles émotions profondes! Il les faut craindre et modérer; il faut calmer ces élans si vrais et si tendres. Telle qui résiste à l'excès de la douleur, succomberoit à l'excès du plaisir.

Tout va bien jusqu'à présent. Ta femme veut nourrir, et son petit monsieur est, comme son père, un peu gourmand. Nous avons du lait pour lui; je dis *nous*, car je suis, grâce à toi, moitié nourrice et moitié garde-malade.

De mon tems, les femmes mettoient presque toutes leurs enfans chez des nourrices de la campagne. J'étois, moi, à deux lieues de la ville. Ma mère venoit me voir tous les deux jours seulement, et pourtant, à coup sûr, elle avoit pour moi bien de la tendresse. Mais ce n'étoit pas l'usage de garder chez soi ses enfans, personne n'y pensoit, peut-être même n'auroit-on pas trouvé cela bien.

Aujourd'hui, c'est tout le contraire, on trouveroit mal que les femmes voulussent se soustraire à ce devoir qui leur est imposé; il faut de grandes raisons pour ne s'y point soumettre. La mode a gagné tous les rangs, et les petites-maîtresses elles-mêmes se font un honneur de ce qui autrefois leur eût causé une espèce de honte.

Nous sommes allés à l'état civil sans pompe et sans cérémonie. Les registres sont tenus avec une grande exactitude, et j'ai bien eu soin, avant de signer, de relire tous les noms. Ta femme en a voulu trois : le tien, celui du parrain et puis un petit nom de fantaisie. C'est ce dernier que portera l'enfant.

Les mères et les femmes en général, mettent beaucoup d'importance à ce nom-là. Le nom influe par la suite sur le sort du jeune homme qui le porte; il n'est point indifférent de s'appeler Polycarpe ou Alfred, Nicolas ou Oscar.

J'ai un de mes amis qui a dû ses bonnes fortunes au joli nom

d'Ernest qu'il avoit su prendre à propos. Il se nommoit *Jean-François*, mais, de bonne foi, il n'y avoit rien là-dedans de pittoresque; *Ernest* est bien plus intéressant, et quand il est prononcé par une petite bouche, il est tout-à-fait magique.

Il est convenu que ce n'est qu'ici, à ton retour, qu'on te dira le nom d'adoption de ton fils. Nous t'attendons pour le baptême. Ce jour-là il y aura un déjeûner où les élus de la famille seront engagés; on boira à la santé de ton charmant petit héritier et à la tienne aussi.

Nous avons un jeune orateur qui, en secret, apprête un compliment qu'il doit nous débiter à table. Mais déjà un poète de ta connoissance, en apprenant la naissance de ton fils, a fait un impromptu dont tout le monde a été ravi, et qui probablement figurera dans le prochain Almanach des Muses.

Le voici; il répond à mon billet de *faire part :*

« Grand merci de votre nouvelle,
« Vous m'en voyez tout enchanté.
« Madame veut nourrir : tant mieux d'abord pour elle;
« C'est preuve de forte santé.
« Tant mieux aussi pour le bambin fêté.
« Dès les premiers jours de sa course
« Modèle des autres enfans,
« Il va faire briller esprit, grâces, talens,
« Car il aura puisé de bonne heure à la source.

Il me semble, mon ami, que ce madrigal est du bon tems. Ta femme est, comme tu vois, une Muse qui inspire de fort belles choses.

J'espère qu'en route tu nous feras quelque poëme agréable sur sa délivrance. Il n'est pas juste que ta Minerve seule reste muette, quand ici toutes les nôtres babillent comme des pies.

Surtout, en revenant, apporte-nous du ratafiat de Grenoble; si tu passes à Angers, prends-y du guignolet. Ta femme est folle de ces liqueurs simples et saines. Charge-toi de quelques paniers de pruneaux de Tours, et n'oublie pas les pâtés de Chartres.

Adieu, mon ami, j'entends le poupon qui pleure, il faut que j'aille le bercer et l'appaiser. Je t'embrasse de tout mon cœur, ta femme te dit bien des choses, et tout le monde te fait ses complimens.

Tout à toi, EDMOND.

BOUTADE CONTRE L'AMOUR.

Cruel Dieu des Amans,
O toi, dont les blessures,
Aussi promptes que sûres,
Causent tous mes tourmens;
En vain, de ta puissance
Tu prétends m'accabler,

J'invoque l'inconstance ;
Amour, tu dois trembler !
Va, si ta douce ivresse,
M'a fait croire au bonheur,
J'abjure ma foiblesse
Et maudis mon erreur.
Fier de porter les chaines
D'une ingrate beauté,
Je chérissois mes peines
Et vantois ta bonté ;
De ce honteux servage,
Ma raison s'affranchit ;
Et contre mon courage,
Tout ton pouvoir fléchit.
A l'abri des alarmes,
Déja tes vains plaisirs
Pour moi n'ont d'autres charmes
Que ceux des souvenirs.
Si, dupe des promesses
Dont tu sais nous bercer,
J'allois, par tes caresses
Me laisser amorcer,
Cherchant la paix de l'âme
Dessous un pampre frais,
Pour tempérer ta flamme,
Je boirois à longs traits !

MODES.

On continue de doubler en blanc les chapeaux verts et les chapeaux gros bleu, garnis de chicorées. Les chapeaux blancs, couleur de rose, citron, bordés d'une blonde, et ornés de marguerites sont encore très-nombreux. On voit dans quelques magasins des chapeaux noirs, dont la garniture consiste en liserés bleux, doublure bleue et plumes d'autruche, longues et frisées. Ordinairement deux de ces plumes sont bleues et celle du milieu noire ; quelquefois la plume bleue se trouve au milieu et les plumes noires de chaque côté.

C'est en bleu que sont garnies quelques nouvelles robes de mérinos blanc.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1680.

Le 22me. Nº. de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, paroîtra le 10, au bureau du Journal des Dames.



Chapeau orné de deux Ruches. Robe de Mérinos.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re^. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 9 octobre 1817.

La pièce nouvelle du Vaudeville, intitulée *Le Retour des Maris*, n'a pas eu autant de succès qu'en a obtenu *le Comte Ory* dont elle est la suite. Ce sont les mêmes personnages, plus, ces maudits maris qui reviennent toujours si mal à propos. Ils conçoivent d'abord des soupçons sur la fidélité de leurs femmes, mais elles finissent par leur persuader que les chevaliers compagnons d'Ory sont des pélerines. . . . . On a trouvé que le *Comte Ory* avoit perdu de sa gaîté et de son esprit; mais n'est-ce point pardonnable, puisqu'il se marie?

*.

Monsieur le Rédacteur,

Je suis veuve et consolée. Ma douleur a été longue. Il y a six ans que je pleure. C'est assez. A partir de ce jour je quitte le deuil. Le ciel ne nous a pas mis sur la terre pour être toujours en larmes. Je vois bien qu'il veut que je vive, il faut suivre ses décrets.

J'ai d'abord beaucoup maigri. Mes yeux sont devenus rouges et mes joues caves. Je n'avois plus ni force ni courage.

Mais à la fin la santé est revenue. L'embonpoint a reparu. Les grâces se sont de nouveaux montrées. C'est la providence qui a tout conduit. Ma volonté n'y a été pour rien. J'ai suivi mon instinct et n'ai point assurément fait preuve de légéreté.

Me voilà encore une fois lancée dans le monde et je signale ma rentrée par cette lettre. Je vous prie de recommencer à m'envoyer votre journal. Je ne vous ferai point de complimens; vous ne les aimez pas.

Je vais passer huit jours à une campagne charmante à trois lieues de Paris. Pendant ce tems-là, on arrangera mon hôtel à la chaussée d'Antin.

Je ne veux pas l'habiter seule. Il est d'un goût fort recherché. Il y a du marbre et des glaces partout. Les amours sont dans des niches, les bronzes sur les consoles, les lustres pendus au plafond. Il y aura des tentures délicieuses, de riches tapis, un lit divin.

Je voulois avoir un ami pour partager la jouissance de toutes ces choses. Mais qu'un ami est de difficile découverte ! Je me souviens de ces vers de je ne sais quel enfant d'Apollon :

> Les amis de l'heure présente
> Ont le naturel du melon :
> Il faut en entamer cinquante
> Avant que d'en trouver un bon.

Or, il ne seroit pas décent que je ne fisse une trop longue revue. On nous traite si rigoureusement nous autres pauvres veuves ! On nous donne pour amans tous ceux que nous recevons avec quelque distinction. On nous épie, on nous censure. Nos actions sont envénimées et nos sentimens méconnus.

Je vois bien qu'il faut que je me marie. Je veux un homme de trente ans. Je tiens à ce qu'il ait de la gaîté dans l'esprit et de l'élégance dans les manières. Je ne veux point d'un philosophe du *portique*, je veux des mœurs douces, faciles, une mise de bon ton, et un cœur tout formé.

Les illusions du *bel âge* et toutes ces *romanesqueries* tant vantées ne me séduiroient point. J'aime le positif et la connoissance des choses. Je veux un mari qui ait sû apprécier toutes les belles sentences des prudes, comme aussi tous les sophismes des coquettes et qui, par l'expérience, soit arrivé à cette analyse prudente qui, sans détruire le bonheur, sait en choisir les élémens.

Que mon époux soit bon et je serai fidelle. Si je ne craignois de le gâter d'avance, je lui dirais que je serai fidelle lors même qu'il seroit insconstant. Nous autres femmes, nous naissons toutes vertueuses, et quand nous quittons la bonne voie, ce n'est jamais que par accident ou par distraction.

La preuve que la vertu nous est naturelle, c'est le répentir que nous éprouvons quand nous nous en sommes écartées. Les regrets nous assiègent, la douleur nous consume, les excès sont des remèdes violens que parfois nous employons pour nous soustraire à ces maux. Mais ils ne nous guérissent point, au contraire ils aggravent nos peines, et nous périssons dans les tourmens, victimes de nos principes secrets.

Heureusement je n'en suis pas là réduite. Ma vie a été pure et ma conscience est tranquille. La demarche que je fais ici ne doit point paroître étonnante. Ce sont les circonstances qui m'y obligent. Dans la société maintenant on ne songe qu'à la

politique et point du tout à la galanterie. On déserte nos salons pour les cabinets de lecture. Il faut sonner la trompette pour ramener nos *esclaves*. La fortune et l'ambition sont les idoles de nos adorateurs. Il faut employer les grands moyens pour les rattacher à notre char et vaincre leur indocilité.

Puisqu'on ne demande pas ma main, je viens l'offrir. Mais j'avertis que quoique d'assez bonne volonté pour former les nœuds du mariage, je n'en serai pas moins fort exigeante. Je ne conseille pas à ceux qui ne sont pas décidément aimables de se mettre au nombre des concurrens. Il faudra bien s'étudier avant de se faire inscrire sur la liste des candidats. J'examinerai et péserai ensuite tous les titres, pour prendre une décision en parfaite connoissance de cause.

En attendant, Monsieur le Rédacteur, je vas faire faire mes robes de noces. Ces dispositions qui précèdent le grand jour de l'hymen ont un véritable attrait. Il est infiniment agréable de s'occuper de l'achat de ces plumes, de ces bouquets, de ce voile pour aller à l'église, de ce petit bonnet pour la nuit, du chapeau de la veille, du schall du lendemain. Il y a bien des femmes pour lesquelles les plus doux plaisirs furent dans ces préparatifs !...

Je m'apperçois que je deviens rêveuse. Brisons-là, je vous prie. Quand les affaires seront arrangées, je vous enverrai, Monsieur, une lettre de *faire part*.

Je suis votre très-humble servante,

EUPHRASIE.

FRAGMENS D'UN POÈME NOUVEAU :

L'Influence du sol natal, par M. Abel Gaudefroy (1).

Quel intérêt profond, quel charme impérieux
Nous fait aimer le sol qu'ont aimé nos ayeux,
Et mêle à l'air natal une douceur secrète ?
Qu'aux plus lointains climats la fortune nous jette,
Qu'elle y verse sur nous la gloire et le bonheur :
Du bonheur, de la gloire un sentiment vainqueur,
De nos premiers beaux jours nous retrace l'image,
Rappelle à nos regrets le paisible rivage
Où s'ouvrirent nos yeux à la clarté du ciel,
Nous charme au souvenir du foyer paternel,
Et nous fait tressaillir au seul mot de patrie.
Eh ! qui ne trouve pas dans son âme attendrie
Ce doux instinct qu'en nous Dieu lui-même a jeté
Pour en former le nœud de la société ?

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Qu'Homère m'attendrit quand, refroidi par l'âge,
Fatigué de tracer des scènes de carnage,

---

(1) Un volume in-12. Prix : 1 fr. 50 cent. A Paris, chez J. L. L. Foucault, libraire, rue des Noyers, n° 57.

Il chante ce héros qui, lassant les revers,
Va chercher sa patrie au sein des vastes mers !
C'est en vain que, pour dot, une belle déesse
Lui vient offrir des dieux l'immortelle jeunesse,
Et pense l'arrêter dans son riant séjour :
Le héros attristé va s'asseoir tout le jour
Sur les bords sabloneux de la mer mugissante;
Et là, les yeux fixés vers la patrie absente,
Il implore l'instant qui, terminant ses maux,
Lui montrera son isle au loin sortant des eaux,
Et de la ville, encor dans l'horizon perdue,
L'ondoyante fumée allant chercher la nue.
Et ce chantre si pur du malheureux Nisus,
D'Evandre au toit de chaume, et du vieux Latinus,
Qui des trésors d'Homère a grossi sa richesse,
Moins grand, moins créateur, mais qu'on relit sans cesse,
Combien ne doit-il pas à l'objet de mes vers ?

. . . .

Les amis, les parens d'un navigateur sont assemblés sur le port.

Lui, près du mât assis, rêveur, préoccupé
De quelque grand objet, se recueille, frappé.
Vous croyez qu'élancé sur les mers orageuses,
Il médite déjà ses routes périlleuses,
Ses travaux, ses dangers, ses succès à venir,
Les maux à réparer, surtout à prévenir.
Non : l'âme en cet instant heureusement bercée
Par un songe flatteur qui rit à sa pensée,
Il voit déjà le jour où, triomphant des mers,
Il revient embrasser ces rivages si chers,
D'une épouse chérie arrêter les alarmes,
Baigner son jeune fils de paternelles larmes.
S'il tente, si loin d'eux, des travaux incertains,
C'est pour leur préparer de plus nobles destins;
Aimant moins sa famille, aimant moins sa patrie,
Il n'eût jamais quitté sa retraite chérie.

Qu'il faille supporter un long exil, tous jusqu'aux sauvages se trouveront atteints du *mal du pays*.

Le jeune étudiant en médecine, qui sert ici d'exemple, crut d'abord

...Que ses travaux, ses études chéries,
Les pénibles devoirs, l'amitié, les plaisirs,
Multipliant ses soins, occupant ses loisirs,
Imposeroient silence à son inquiétude.

Vain espoir !

. . . .

Son front, d'ennuis chargé, de jour en jour pâlit :
L'amitié semble même accroître encor sa peine,
Et l'aspect des humains l'importune et le gêne.

Le mal presse, il se met en route :

Déjà Paris se perd en un lointain brouillard;
Il se hâte; il franchit les campagnes fécondes
Que l'inconstante Loire enrichit de ses ondes;

Il découvre bientôt les antiques remparts
Où, fier de seconder le commerce et les arts,
Aux languissantes eaux de la Saône indolente,
Le Rhône court mêler son onde turbulente.
Ses regards aussitôt s'élancent vers les lieux
Que du soleil naissant dorent les premiers feux;
Et, du sein des vapeurs de l'horizon bleuâtre,
Il voit sortir un vaste et long amphithéâtre,
De gigantesques monts dont les sommets neigeux
Opposent leur argent au vif azur des cieux:
Ces monts de l'exilé recèlent la patrie.

. . . .
. . . .

Voilà que le chemin, par un brusque détour,
Se courbe vers le nord; un nouvel aspect s'ouvre
Aux yeux du voyageur; un hameau se découvre:
C'est le sien! ô bonheur! moment inespéré!

. . . .
. . . .

Son sein s'épanouit, son corps n'a plus de poids;
Libre, agile, animé d'une vigueur nouvelle,
Il marche d'un pas ferme au hameau qui l'appelle,
Lieu chéri que ses yeux n'espéroient plus revoir.
C'étoit l'heure paisible où les ombres du soir,
Par dégrés s'abaissant sur l'humide campagne,
Rappellent le pasteur auprès de sa compagne:
Des troupeaux au bercail retournoient lentement;
Le vallon répétoit leur long mugissement;
L'airain retentissant dans le clocher antique,
Invitoit les mortels à ce simple cantique,
Qu'à l'heure où le soleil ouvre ou quitte les cieux,
A la Vierge divine offrent les cœurs pieux.
A ces bruits si connus, si chers à son oreille,
Un trouble plein de charme en son âme s'éveille,
Et mille souvenirs, offerts confusément,
De son cœur énivré hâtent le battement.
Frémissant de plaisir et d'un reste de crainte,
Il se hâte, et bientôt touche à l'heureuse enceinte.
Le voilà sur le seuil; il hésite un moment,
Immobile, pressé d'un doux saisissement,
Il aime à prolonger un trouble qui l'enchante;
Et, tout près d'un bonheur dont l'image touchante
L'attendrit tant de fois et le fit tressaillir,
Pour mieux le savourer il veut se recueillir;
Mais bientôt le desir par le retard s'irrite.
La clef tourne trois fois sous la main qui l'agite;
Et, cédant à l'effort d'un bras impatient,
La porte sur ses gonds roule, et s'ouvre en criant.
Il entre. Oh! qui peindra les rapides pensées
Qui soudain dans son cœur se rassemblent pressées!

. . . .
. . . .

Il vient de ressaisir les jours de son enfance.
Vers ces tems fugitifs de bonheur, d'innocence,

Tout reporte en ce lieu ses paisibles regards.
Ces meubles d'autrefois, confusément épars,
Les voilà tels qu'au jour où, les yeux pleins de larmes,
Et d'avance troublé par de vagues alarmes,
Pensif, il s'éloigna de ces paisibles lieux.
Quel plaisir de fouler ces vieux sièges poudreux !
Il s'asseoit, il se lève, et puis s'asseoit encore,
Parcourt tous les recoins de l'enceinte sonore,
Où de ses pas pressés résonne le seul bruit,
Reconnoît chaque objet, fouille chaque réduit,
Des plus tendres regrets trouve partout la source.
Ici, quand le soleil avoit fini sa course,
Un champêtre repas l'invitoit à s'asseoir;
Près de ce noir foyer, ses voisins, chaque soir,
Entourant du sapin la flamme résineuse,
Racontoient des vieux tems l'histoire merveilleuse.
Ce lit ! ah ! qu'il est plein de souvenirs touchans !
Là, tout près d'expirer sous le fardeau des ans,
Son vieux père appela sa famille éplorée,
Et, tirant de sa couche une main révérée,
Ranimant avec peine une mourante voix,
Il bénit ses enfans pour la dernière fois.

. . . .
. . . .

A ces émotions qui chaque jour se taisent,
Commence à succéder le calme du bonheur.
Le doux contentement où repose son cœur
A ranimé bientôt ses forces languissantes;
Et déjà la jeunesse et ses couleurs riantes,
Revivent sur ce front où siégeoit la douleur.

. . . .
. . . .

L'auteur de ce poëme est mort, à l'âge de trente-deux ans, en 1809.

LES THÉÂTRES.

Les Théâtres ! ... c'est, Monsieur le Rédacteur, le titre d'un livre que je viens de publier, permettez-moi de faire ici l'éloge de cet ouvrage.

Nous autres auteurs, nous suivons maintenant cette méthode. Nous ne chargeons personne du soin de vanter nos productions. Nous faisons cette besogne nous-mêmes et nous sommes par là plus sûrs de notre affaire.

Un censeur ordinaire croit toujours devoir en conscience faire la part de la critique; mais un auteur n'a point ces scrupules, il se fait des complimens sans restriction et il ne craint point de se donner de l'encensoir par le nez.

Vous avouerez d'abord que j'ai choisi un sujet merveilleux : les *Théâtres !* Il n'y a personne en France qui ne s'intéresse à

ces établissemens. On y court en famille ; on y porte son argent, sa dot, ses épargnes. Encore si avec cela on s'y amusoit; mais souvent, hélas ! on s'y ennuye, on y bâille à avaler sa langue, et moi qui crois en avoir trouvé la cause, je viens offrir les moyens de la faire cesser.

Je suis vraiment un homme bien précieux et bien aimable. Je m'occupe des plaisirs de nos élégans et de nos petites-maîtresses, de nos bons bourgeois et de nos petites marchandes, je veux reparer un édifice qui s'écroule et rendre à l'art dramatique tout son éclat.

La comédie est exilée de la province, elle s'est réfugiée toute entière à Paris, et là encore ses temples sont assez négligemment desservis. Je veux lui faire quitter le deuil et lui rendre ses habits de fête.

Le mélodrame biscornu envahit nos spectacles et détruit notre goût. Je veux lui faire une guerre à outrance et sinon le faire disparoître, du moins resserrer ses limites et le reléguer aux antipodes.

Quant à la danse et à la chanson, je les protège et les attire. Elles sont les compagnes de notre enfance, les amies de notre âge mûr, les consolatrices de notre vieillesse.

On chante quand on ne danse pas encore et l'on chante toujours après que l'on ne danse plus.

Bonds légers, jolis airs, multipliez-vous, tirez nos esprits de leurs rêveries sombres et rendez à notre Nation cet air de franchise et de gaîté qui lui sied si bien.

Les ballets, les spectacles, la comédie, la musique influent plus qu'on ne pense sur les destinées d'un peuple. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer toutes les belles idées que j'ai là-dessus.

Qu'il suffise à mes lecteurs de se rappeler que c'est par les théâtres qu'on se forme au beau langage, aux pures dictions, aux grandes manières.

Un livre composé sur des objets d'une telle importance ne peut manquer d'être un livre curieux.

Le mien traite de dix matières jusques là fort obscures. Voici les titres de quelques-uns de mes chapitres :

Droits d'Auteur,
Bénéfices d'Acteurs,
Ordres de Début,
Fêtes Champêtres,
Environs de Paris.

Je fais précéder tout cela de considérations sur la nécessité de réunir tous les théâtres en une seule administration.

Je dis quelle autorité il me paroît naturel de mettre à la tête de ces opérations. Mais quelle que soit celle qu'on choisira, encore est-il vrai que les théâtres languiront tant qu'on n'aura pas suivi le plan général que j'indique.

Vous conviendrez que je parle en homme pénétré. Je ne

mets pas en doute que si on me lit avec attention, on ne s'écrie, dans la sincérité de son âme, que j'ai raison et mille fois raison.

Je me fais l'apôtre de la vérité et son intérêt seul me guide, je parle *sans haine et sans crainte*, comme devant un tribunal. Je crois bien que malgré tout cela je m'expose à une foule d'attaques. Mais j'ai bon courage et j'aurai pour moi la riposte.

Va, mon livre, va chez les marchands de nouveautés, va tenter les passans, les provinciaux, les savans, les grisettes, les duchesses. Tout le monde y trouvera son lot. Mon style n'est point lourd et prétentieux. Il est leste et dégagé, peut-être un peut trop ; mais il n'y a que la broderie qui soit à jour.

C'est la mode aujourd'hui de parler follement des choses graves, et en un tems où l'on voit des personnages mettre la politique en bouffonneries, j'aurois eu mauvaise grâce d'affecter de la profondeur dans des frivolités.

Je ne suis point tombé en une pareille faute. j'ai laissé courir ma plume au gré de ses caprices, et d'un bout à l'autre du volume j'ai dit *la vérité en riant*.

Souffrez, Monsieur le Rédacteur, que je termine cette lettre comme un prospectus et que j'apprenne à vos abonnés que mon Livre est en format in-8°. ; qu'il est imprimé sur d'assez beau papier ; qu'il a environ 300 pages (18 feuilles) ; qu'il se trouve chez Delaunay, au Palais-Royal, et chez Eymery, rue Mazarine ; qu'il se vend 4 francs, broché, et qu'il est indispensable pour tous les directeurs, acteurs, actrices, amateurs, auteurs, propriétaires de salles, etc.

J'ai l'honneur d'être,
Monsieur le Rédacteur,
Votre très-humble serviteur,
****.

MODES.

Les principales modistes ont depuis quelques jours des pluches rayées et nuées, des velours épinglés, rayés couleur sur couleur, et des gazes veloutées. Les chapeaux gris et les chapeaux tout noirs, ou doublés de bleu sont assez communs. Pendant longtems tous les chapeaux ont eu le dessus de la forme plat ; on en voit maintenant quelques-uns à calote ronde ; ces derniers ont une passe très-évasée.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1681.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.

1817. Costume Parisien.



Robe à Schall.

N°. 57. (Vingt-unième Année.) 15 Octobre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LE CALCULATEUR.

Les oncles ont souvent et même presque toujours plus de bon sens et d'expérience que les neveux, mais ceux-ci, par la raison même qu'ils sont jeunes et étourdis, sont moins susceptibles de préjugés et de manies. Ils vivent au jour le jour, cherchant plutôt à jouir qu'à améliorer leur sort, trop heureux s'ils ont assez d'argent pour suffire à leurs caprices et de santé pour supporter leurs plaisirs. Je parle ici avec connoissance de cause; je suis dans la classe des neveux étourdis, et j'ai un oncle qui, quoique plein d'esprit et de connoissances, a un côté extrêmement bizarre. Il vise en tout à la perfection, mais la science la mieux cultivée par lui est celle de l'économie domestique. Grand calculateur, et grand amateur des procédés nouveaux, il se procure avec soin tout ce qui paroît avec un brevet d'invention, puisque, selon lui, il doit en résulter une augmentation dans ses revenus, ou une diminution dans ses dépenses. Moins par esprit national que par calcul, il fut un des premiers à substituer la betterave au sucre de cannes et la chicorée au café. Cette innovation ayant nui à sa santé, sans profiter à sa bourse, il y renonça, mais pour en adopter une autre. Ce fut ainsi qu'il essaya tour-à-tour les cheminées à la Prussienne, à la Francklin, à la Desarnod, se servit de charbon de terre, de tourbe et briquettes, et finit par le bois de hêtre! Les lampes d'Argant, de Quinquet, de Noël, ornèrent successivement ses apparte-

mens ; aujourd'hui il est enthousiasmé des moirés métalliques de la rue Vivienne, qui sont réellement admirables, mais je ne doute pas qu'il ne revienne bientôt aux bougies. Je ferois un volume, si je voulois retracer tous les essais extravagans ou dispendieux auxquels mon oncle s'est livré, et toujours dans des vues très-louables. Je me contenterai d'en citer quelques-uns pour en dégoûter ceux qui seroient tentés de l'imiter. Beaucoup de maîtres habillent leurs gens ; mon oncle est de ce nombre. Jusqu'à ce moment, il avoit conservé la manie, autrefois générale, des grands domestiques. Il employoit donc à son service, deux laquais de belle taille, et un cocher-géant, qui par sa corpulence auroit fait honneur à un ambassadeur ; cet état de choses lui parut susceptible d'améliorations, en vingt-quatre heures sa maison fut renouvelée, et ses beaux laquais firent place à des espèces de domestiques nains, qui, moins grands d'un bon pied que leurs prédécesseurs, produisirent une économie notable de drap ; mais qu'arriva-t-il ? L'un de ces domestiques, aussi jeune qu'étourdi, cassa les porcelaines et les cristaux ; l'autre, qui ne manquoit pas d'adresse, étoit si petit, qu'il ne pouvoit coëffer mon oncle, ni lui passer son habit ; enfin le cocher avoit si peu de forces, qu'un jour, les chevaux s'étant emportés, mon oncle faillit périr. Il fallut choisir d'autres gens, faire de nouveaux habits, et penser à autre chose. C'étoit le tems des nouvelles cafetières, des fourneaux économiques, et des tournebroches à mouvement perpétuel, mon oncle se hâta de bouleverser sa cuisine ; mais soit par la faute du maçon, soit par l'entêtement du maître-d'hôtel, il n'eut que du café trouble, de la soupe mal faite, et du rôt mal cuit ; ces contre-tems ne l'empêchèrent pas quelque tems après de faire de nouvelles expériences. On parloit beaucoup dans le monde d'une voiture à quatre roues qui n'en avoit que trois. L'économie d'une roue lui parut excellente. La voiture fut commandée, payée et réformée sans que je puisse dire si ce fut sa faute ou celle de la mode. Bref, mon cher oncle, après avoir encore essayé des draps et des toiles imperméables, des parapluies à canne et des souliers corioclaves, se passionna tout-à-coup pour les éditions économiques. Je ne sais où ce nouveau goût le conduira, mais il est certain qu'il a déjà été obligé d'agrandir sa bibliothèque, et de vendre une partie de ses anciens livres pour y mettre les nouveaux. Dieu sait ce qu'il a gagné à cet échange !

Il ne lui manque plus aujourd'hui que de réaliser un projet dont il m'a déjà parlé plusieurs fois, celui de prendre une femme par raison d'économie. Heureusement que son choix n'est pas encore arrêté, et qu'il ne le sera peut-être jamais, car il veut une femme introuvable, c'est-à-dire un être privilégié :

Qui n'aime ni le jeu, ni la parure, ni les bals ;

Qui ne se laisse tromper ni par son cuisinier, ni par sa couturière, ni par sa marchande de modes;

Qui chérisse ses amis autant que son carlin, et ses enfans un peu plus que ses chiffons;

Qui ne fasse ni mémoires, ni dettes;

Qui ne reçoive ni déclarations, ni billets doux;

Enfin qui sache au besoin, se contenter d'une table simple, d'une mise modeste, d'une société peu nombreuse, d'une fortune de vingt mille livres de rentes et d'un mari de trente ans;

Mon oncle est, comme on le voit, bien loin de compte; qui sait cependant si le sort, pour le dédommager de ses mauvaises spéculations jusqu'à ce jour, ne le fera pas prospérer dans l'état hasardeux du mariage! De son tems, Boileau comptoit dans Paris jusqu'à trois femmes parfaites; la population étant doublée depuis cette époque, on peut *calculer* les chances du mariage, et s'assurer qu'une bonne femme n'est guères plus rare qu'un terne!

****.

La Cantate qui suit, présente une allégorie à l'aide de laquelle l'auteur vivement épris de Mlle. Amélie ****, confie son amour à Mme. *****, et supplie cette Dame de lui prêter un appui que l'Amitié lui fait espérer.

L'AMITIÉ.

CANTATE

*Dediée à Madame ******.*

L'aurore s'enfuyoit des cieux.
Phébus avec effort se faisoit un passage
Au milieu d'un sombre nuage
Sur le trône des airs assis victorieux.
Un froid humide attristoit la nature;
Flore n'osoit reprendre sa ceinture,
Et les oiseaux tristes, silencieux,
Vers l'orient tournoient les yeux.
Au murmure plaintif des timides nayades,
Aux longs gémissemens des tremblantes driades.
Hector en pleurs mêloit ses soupirs amoureux.
Des bergers le plus tendre et le plus malheureux
Hector, le long d'un noir bocage,
Venoit promener chaque jour
Le chagrin inquiet que lui causoit l'amour.
Il fuyoit les jeux du village
Et ses agneaux autrefois si chéris.
Sans cesse il répétoit aux échos attendris:
Le doux zéphir règne après le tonnerre;

L'heureux printems succède aux noirs frimas
Le jour à l'ombre, et la paix aux combats :
Le mal ne fait que passer sur la terre,
Et mes tourmens ne s'appaiseront pas !

Lorsque l'amour me soumit à ses armes,
Quelle douceur je voyais dans ses yeux !
Que son souris me sembloit gracieux !
Que son langage avoit pour moi de charmes !...
C'est donc ainsi que nous trompent les Dieux.

Le doux zéphir règne après le tonnerre ;
L'heureux printems succède aux noirs frimas,
Le jour à l'ombre, et la paix aux combats :
Le mal ne fait que passer sur la terre,
Et mes tourmens ne s'appaiseront pas !

En ce moment, vers un autel rustique
Qu'à l'Amitié jadis ses mains avoient dressé,
Le front chargé d'ennuis, et le cœur oppressé,
Il s'avançoit d'un pas mélancolique.

Au fond d'un bois toujours en paix,
Dans un vallon fleuri, non loin d'un antre frais,
S'élève cet autel. Là, coule une onde pure ;
Là, règne un chêne antique, orgueil de la nature.
En ce lieu, l'ormeau bienfaiteur
Soutient la vigne chancelante ;
Le lierre y trouve un protecteur.

Hector est à l'autel. Dans son âme tremblante
Déjà pénètre un calme heureux,
Mais Hector a besoin d'un appui généreux...
Il implore en ces mots l'Amitié consolante :

Si tu chéris ces fleurs, ces bois,
Si cet autel a pu te plaire ;
Si j'ai toujours suivi tes lois
En cédant au Dieu de Cythère ;
Déesse, viens à mon secours...
Daigne sourire à mes amours :
Tu peux en ma faveur intéresser ton frère.

Ma bergère brille en ces lieux
Comme Vénus sur l'Idalie ;
L'aurore enviroit ses beaux yeux ;
La jeune Flore est moins jolie...

Mais, l'insensible ne voit pas
Quel encens brûle sous ses pas !
A ces traits, Amitié, reconnois Amélie.

Si tu chéris ces fleurs, ces bois ;
Si cet autel a pu te plaire ;
Si j'ai toujours suivi tes lois
En cédant au Dieu de Cythère ;
Déesse, viens à mon secours...
Daigne sourire à mes amours :
Tu peux en ma faveur intéresser ton frère.

Il dit. Soudain levant son front majestueux
Phébus pousse son char ; il redouble ses feux.
Devant lui, le nuage sombre
Qui portoit la tristesse et la nuit sous son ombre,
S'enfuit et disparoit. Le doux bruit des ruisseaux,
Le parfum d'un air frais, le chant de mille oiseaux,
Du berger enchanté suspendent la souffrance.
Il s'étonne, il admire, et regarde les cieux.
Il voit sous un arc radieux
L'Amitié soutenant la riante espérance,
Et le bonheur jouant sur les genoux des Dieux.

Hector Béviere.

Petit volume contenant quelques aperçus des Hommes et de la Société ; par Jean-Baptiste Say, de l'Académie Impériale de Saint-Pétersbourg. (1)

Presque tous les journaux ont donné des extraits de cet ouvrage ; mais comme la plupart avoient en vue la politique, ce qui convenoit plus particulièrement à cette feuille est demeuré intact ; et nos lecteurs nous sauront gré de le leur faire connoître.

« Les Anglais ne font jamais de complimens aux femmes. Ils les aiment, comme on fait partout, parce qu'il est impossible de ne pas les aimer ; mais enfin ils ne leur font pas des complimens qu'ils taxent de faussetés prétentieuses, et ils sont tout fiers de cela. Il ne sentent pas que si le compliment n'est pas une vérité, il annonce du moins le desir de plaire, et ce desir est toujours flatteur pour celle qui en est l'objet. Les complimens qu'on adresse aux femmes sont comme les civilités que se font entr'elles les personnes bien élevées. Ils

(1) Un volume in-18 de 176 pages. Prix : 1 franc 80 centimes, à Paris, chez Deterville, libraire, rue du Battoir, n°. 8.

remplacent le sentiment, comme les civilités remplacent la bienveillance et le respect. Ils sont l'image d'une disposition qui flatte ; et comme on ne les prend que pour ce qu'ils valent, il y a dans ce commerce peu de danger et beaucoup d'agrément.

« L'amour et l'objet aimé sont tout pour une femme qui aime. Dans un jeu où elles mettent tant du leur, elles exigent beaucoup. Si l'homme qu'elles aiment si bien, avec tant d'abandon, s'occupe de quelque chose qui ne soit pas elles, il est indifférent, il manque de confiance ; c'est un égoïste, un ingrat : on le méprise, on le déteste. Aussi voit-on souvent des hommes embarrassés de l'amour qu'on a pour eux.

« Que de misères dans l'amour malheureux ! Penchans contrariés par la fortune, par l'ambition, par la religion ; des enlèvemens, des fils déshérités ; des femmes infidèles ; des jalousies ; des querelles ; des perfidies ; des vengeances ! . . .

» Que de misères encore dans l'amour heureux ! Des enfans à élever, à établir ; quelquefois à perdre ! le déchirement des séparations ; les torts de la fortune qui souvent frappe des êtres chéris ; l'uniformité, l'ennui ! . . .

» Hé bien, avec tout cela, il n'y a rien de si charmant que l'amour . . . . même l'amour malheureux.

DIALOGUE.

« *Mondor.* Je m'ennuie.

Un Ami. Je le crois bien.

Mondor. J'ai pourtant beaucoup de richesses; chacun est empressé de me plaire ; mes desirs sont satisfaits aussitôt que formés ; il n'y a pas un artisan qui ne mette son esprit à la torture, pour flatter ma sensualité. L'artiste s'évertue pour m'amuser de sa musique, de ses peintures, de son architecture, de sa déclamation. Je ne devrois pourtant pas m'ennuyer.

L'Ami. Pauvre Mondor !

Mondor. Pauvre ! Cette épithète m'est nouvelle.

L'Ami. Vous êtes passif en tout cela.

Mondor. Qu'appelez-vous passif?

L'Ami. Vous attendez les impressions ; vous ne les faites pas naître.

Mondor. Sans doute ; mais n'est-ce donc pas en recevant des impressions agréables qu'on est heureux ?

L'Ami. C'est tout le contraire. Le musicien qui vous joue un air, l'auteur qui fait le roman que vous devez lire, ne s'ennuient pas, eux, parce que leurs facultés sont exercées ; le desir du succès les tient en haleine ; leur amour-propre, leur bien-être, leur fortune sont intéressés à l'issue de leurs efforts.

Faites, au lieu de vous laisser faire, et l'ennui épouvanté se sauvera de chez vous.

« Les femmes et les princes prétendent toujours qu'ils aiment la vérité. Allez la leur dire, et vous verrez ce qui en est. Aussi le plus mince apprentif dans l'art de faire sa cour, sait-il qu'il ne faut jamais dire que des vérités agréables.

« Je dirois volontiers de la plaisanterie comme de la musique : un peu fait plaisir, quand elle est bonne ; davantage fatigue ; et ces deux divertissemens trop prolongés, excèdent.

« La musique où il n'y a pas de chant, n'est que du bruit qu'on fait en mesure. Mais la musique la plus chantante, la plus belle, la mieux exécutée, fatigue toujours au bout de quelque tems . . . . du moins ceux qui l'écoutent. A une soirée où l'on faisoit d'excellente musique, mais un peu trop prolongée, quelqu'un s'adressant à une femme connue par son esprit, lui dit : n'êtes-vous pas ravie ? . . . . — Ravie ? non, pas précisément, répondit-elle, mais je prends mon plaisir en patience.

« Je le vois d'ici, Damoclète : vous êtes fier de l'éducation que vous donnez à vos enfans ; vous vous applaudissez de leur avoir caché la perversité des hommes ; vous croyez les avoir laissés purs : j'ai peur . . . . — De quoi ? — Que vous ne les ayez rendus niais. — Ho ! — Savez-vous ce qui donne tant d'avantages à l'intrigue pour surprendre la bonne foi des honnêtes gens ? c'est votre principe d'éducation. Il fait la joie des charlatans. Je vous estime heureux même si quelqu'un de vos enfans se trouve avoir un caractère assez ferme pour ne pas se dire à une certaine époque : *mon père a fait de moi une dupe. Je croyois à la bonne foi ; il n'y en a point sur la terre. Bien fou qui ne fait pas comme les autres.*

« Ne vous méprenez pas sur mes intentions, Damoclète. Je ne vous dis pas : *enseignez le vice*, mais ne le dissimulez pas ; pour qu'il séduise il faut y être plongé : il n'est pas aimable lorsqu'il est vu de dehors. Montrez-le avec toutes ses conséquences et toutes ses difformités, mais sans le calomnier : on vous soupçonneroit plus tard d'avoir chargé le tableau et l'on ne croiroit plus la vérité elle-même. Pourquoi ne faites-vous rien connoître à vos enfans de vos soupçons et de vos découvertes, des précautions que vous prenez contre la mauvaise foi, la cupidité, la corruption des hommes ? Pouvez-vous enseigner quelque science plus utile et d'une plus constante application ?

« On aime un peu les gens qui sont bons ; on aime beaucoup ceux qui pourroient être méchans, et qui ne le sont pas. Donnez-moi le pouvoir de faire du mal : en me croisant les bras, je vais me faire adorer ; on fera peut-être un poëme épique en mon honneur.

« Quand on est puissant, il faut être bien peu bon pour être excellent, et bien peu beau pour être divin.

« Les grandes entreprises se présentent de loin comme ces chaînes de montagnes que le voyageur voit longtems à l'avance. Il n'en apperçoit pas d'abord toutes les aspérités ; mais à mesure qu'il s'en approche, il en mesure avec une sorte de terreur l'élévation et l'escarpement ; il y voit des forêts coupées de ravins, des chemins bordés de précipices, des ponts dangereux, et des descentes hazardeuses ; mais quand on est parti, que faire ? il faut arriver.

M. Sauvat, propriétaire du café du quai des Orfèvres, n°. 16, à un dépôt d'*Eau Citronique*. Cette liqueur est destinée à remplacer le citron en toute saison et dans tous ses usages. Prix : 2 francs 50 centimes et 5 francs.

MODES.

Les pluches rayées servent principalement à couper les étoffes unies, notamment le satin : on emploie souvent ces pluches en biais. Déjà ont paru quelques oreilles d'ours en velours. Les chapeaux de pluche unie sont couleur de rose, ou gris. Quelques écharpes-iris ont été ajustées sur des chapeaux de velours noir plein. L'on a doublé la semaine dernière beaucoup de chapeaux noirs en bleu ; la doublure jaune et les liserés jaunes sur du noir, commencent à prendre faveur. En place de ruche de tulle ou de blonde, c'est quelquefois une rangée de coques de ruban qui borde la passe d'un chapeau.

Beaucoup de spencers de velours noir ont au bas de la taille une rangée de petites pattes rondes ou coquilles.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1682 et 1683.

Le collet à schall, la taille pincée et la cravate sans nœud, sont à remarquer sur la Gravure 1682.

Le 15, paroîtra, au bureau du Journal des Dames, le 23me. Numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*.



Redingote à l'Anglaise. Pantalon à la Russe.

(1683.)



Spencer de Velours.

N°. 58. (Vingt-unième Année.) 20 Octobre 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) *50 c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1817, comprendront les* N°s. 439 *a* 457.

LA SUITE DES COUCHES.

Mon bel ami,

Tu t'arrêtes à la Flèche, c'est une petite ville charmante où il y a, je le sais, des poulardes excellentes et dont tu es très-friand; mais il faudroit pourtant songer que nous t'attendons ici.

Tu as pris le chemin des écoliers. Mais souviens-toi que nous sommes à la fin des vacances et que les journaux ont partout annoncé *la rentrée*.

Il faut, mon ami, que tu reviennes au logis conjugal. Tu n'y trouveras plus que des roses et des plaisirs. Tu as esquivé la grossesse, l'accouchement, le baptême; mais la suite à présent est tout-à-fait aimable.

Du matin au soir la maison ne désemplit pas de jolies femmes qui viennent visiter la tienne. Les équipages sont à ta porte, pressés comme à celle d'un ministre; les laquais font les impertinens dans la rue; les femmes de chambre médisent de leurs maîtresses. Quant à la *garde* de l'accouchée, c'est une personne discrette qui sait son métier sur le bout du doigt et qui ne dévie pas un seul instant de ses devoirs.

C'est elle qui gouverne ta femme. Elle modère tour-à-tour et sert ses desirs. Elle arrange l'enfant avec une adresse admirable. Ce petit être semble déjà lui sourire pour la remercier de ses soins.

Ta femme seroit déjà sortie si on l'avoit écoutée. Les femmes sont toujours imprudentes. Leur courage les abuse. Elles comptent sur leurs forces, et ces forces les trahissent. Ne crains rien, *madame la garde* est là qui veille. C'est une sentinelle qui ne s'endort pas, elle saura garantir sa *malade* de tous les accidens, elle est tout le jour sur pied, toute la nuit en l'air, ce qui ne l'empêche point d'être grasse et fraîche, propre et en somme fort appétissante. C'est une garde de bonne maison qui fait on ne peut mieux les honneurs du nourrisson et de la nourrice.

La nourrice a bon appétit. Dès l'aurore on lui fait un potage. Elle prend par-dessus un petit verre de Malaga. A dix heures vient le déjeûner avec des cotelettes. A midi une tartine de confitures. A trois heures un bouillon. Le dîner est servi à la chute du jour, il est à-la-fois copieux et délicat. Durant la nuit on a de petits rafraîchissemens mêlés de biscuit et de sucre.

L'estomac doit se soutenir avec ce régime et le lait qu'on donne est promptement remplacé par le vin qu'on avale, le tout suivant l'ordonnance.

Les Dames qui nous arrivent portent envie à cet état. On voit qu'elles voudroient y être. Chacune raconte ce qu'elle a eu, ce qu'elle a fait en pareille occasion. Ces confidences ne seroient pas toujours très-bonnes à être entendues par les demoiselles. Celles-ci ne paroissent point encore. Cependant, par réflexion, il ne seroit peut-être pas mal qu'elles prissent des leçons dont un jour elles auront besoin et qu'elles eussent devant les yeux les exemples qu'il faudra bien qu'elles imitent tôt ou tard.

Quoi qu'il en soit, nous faisons tout dans les formes. Nous avons eu pendant la première semaine une clôture rigoureuse. Nous nous en dédommageons à présent. Le salon bien clos, bien chauffé est un petit club de modes. Chaque beauté vient y apporter les nouvelles du moment sur les chapeaux, les robes, les toilettes.

On parle des premières représentations, des débuts, des aventures de coulisse, des opéras qu'on prépare. Une grande affaire est en train. Tu connois les bâtimens de la rue de Rivoli, entre les rues Castiglione et du Luxembourg. Ils étoient primitivement affectés au placement de la direction des postes. On avoit dit ensuite qu'on y mettroit le ministère des finances. Eh ! bien, mon cher, on assure aujourd'hui qu'on va y placer l'Opéra. C'est une belle idée ! Vois-tu déjà la bonne compagnie, en revenant du bois de Boulogne, s'arrêter au temple des arts. De la terrasse des Feuillans on entendra la musique. La foule dans les beaux jours abonde dans ce quartier. Elle y sera bientôt dans toutes les saisons. Elle se pressera sous les péristiles de la nouvelle salle, elle remplira les cafés qui s'établiront autour et le spectacle sera autant dehors que dedans.

Ta femme, qui s'amuse de tout depuis qu'elle est délivrée, projette déjà d'avoir une loge pour y mener son petit bambin. Autrefois tous les gens de bon ton avoient des loges à l'Opéra. On étoit à la queue pour en obtenir une. Sur un million de recette annuelle il y en avoit moitié d'assurée par là.

Maintenant on se cotise pour avoir un coupon, et comme dans Londres la financière, il n'est pas rare de voir à l'heure qu'il est, à Paris; des gens qui s'arrangent pour voir avec le même billet l'un le commencement, l'autre la fin d'une tragédie ou d'un ballet.

Ah ! fi, que cela est mesquin.

Je ne veux pas oublier de te dire que ton frère nous a envoyé d'Amiens par la diligence une petite *bonne* pour ton fils. C'est sa filleule, elle s'appelle *Frasie*, c'est un nom recherché, ses manières y répondent, elle a de l'esprit, de la décence, de l'activité. C'est (jusqu'à présent) une fille accomplie. Il faut croire que cela durera.

Nous t'attendons d'une minute à l'autre. Ton couvert sera désormais toujours mis à table. Il y a là de quoi t'engager à accourir. Adieu. Ton fidèle

EDMOND.

Nous venons de recevoir un recueil de *portraits de personnages remarquables dans tous les genres*. Ce sont des bustes, au nombre de 80, qui ont été dessinés et gravés par M. Fremy, peintre renommé pour la miniature à l'huile. Les deux tiers de ces personnages sont vivans. Un beaucoup plus grand nombre a été dessiné de face, ou de trois quarts, que de profil. Parmi les portraits de femmes, on remarque ceux de Mme la princesse de Salm et de Mme Catalani; parmi les hommes, beaucoup de membres de l'Institut. Le texte se compose de 72 pages.

Prix : sur papier ordinaire, 12 francs; sur papier-vélin, 18 francs; à Paris, chez Fremy, peintre-éditeur, rue de la Tixeranderie, n. 25.

LA GUÉRISON.

Depuis deux mois, foible, insensible
A tout secours consolateur,
Je languissais; un mal horrible
Prenoit racine dans mon cœur.

Déjà mes yeux mourans et sombres,
A la lumière à peine ouverts,
Voyoient comme un point l'univers
Se perdre dans la nuit des ombres.
Seul, parcourant ce beau séjour
Où partout vivoit la pensée
De ma félicité passée,
Je m'écriais : « Contre l'amour
» La tombe est l'unique remède ;
» Fatal empire à qui tout cède,
« Tu vas me céder à ton tour !.. »
Et comptant qu'à cette heure même ;
La mort enfin m'exauceroit,
Ma main sur le sable écrivoit :
« Je meurs, trahi par ce que j'aime ! »

Mais de la retraite profonde
Où s'ouvroit pour moi le tombeau,
Qui m'a ramené de nouveau
Vers les calamités du monde ?..
J'adressais mes adieux aux bois,
Et de larmes involontaires
Mouillois ces feuilles solitaires
Que l'amour fouloit autrefois...
Comme elles, jouet de l'orage,
J'allois tomber....— « Reprends courage,
« Ne meurs pas ! « me crie une voix :
« Pour toi l'avenir se colore ;
« Reviens enfin de tes erreurs ;
« Ta jeune amante, dans les pleurs,
« Languit, t'accuse et t'aime encore...»
A ces mots, j'ai revu le jour
Tel qu'une aurore éblouissante ;
Et dans ma santé renaissante,
J'ai souri... c'étoit à l'amour !

La nuit, le nautonnier sur l'onde,
En butte à l'aquilon du nord,
Tremblant dans sa nef vagabonde,
N'a pour horison que la mort :
Tout-à-coup, du sein de l'orage,
Un éclair lui montre la plage...
Il rit des vents ; il est au port.

P. Sylvain Blot.

Rome, Naples et Florence, en 1817 ; par Mr. de Stendhal, officier de cavalerie. (1)

L'auteur est au service d'une puissance étrangère. Lorsqu'il quitta Berlin, il étoit âgé de 30 ans. Le premier article de son voyage porte la date du 4 octobre 1816, et le dernier celle du 20 juillet 1817.

« MILAN, 4 *novembre* 1816. — J'arrive, à sept heures du soir, harassé de fatigue; je cours *à la Scala*. . . . Tout ce que l'imagination la plus orientale peut rêver de plus singulier, de plus frappant, de plus riche en beautés d'architecture, tout ce que l'on peut se représenter en draperies brillantes, en personnages qui non-seulement ont des habits, mais la physionomie, mais les gestes des pays où se passe l'action, je l'ai vu ce soir. . . . . . . Il n'y a pas une lampe dans la salle; elle n'est éclairée que par la lumière qui vient des décorations. . . . . Cependant je distingue fort bien les gens qui entrent au parterre.

20 *novembre*. — Ici le spectacle est pour rien; il coûte 36 centimes aux abonnés. Pour cela, on a le premier acte de l'opéra, qui dure une heure; on commence à sept heures et demie en hiver, et à huit heures et demie en été; ensuite, grand ballet sérieux, une heure; ensuite, le second acte de l'opéra, trois quarts d'heure; enfin un petit ballet comique, ordinairement délicieux, et qui vous renvoie chez vous, mourant de rire, vers minuit et demi, une heure. . .

23 *novembre*. — Mme. Catalani est arrivée et nous annonce quatre concerts : le croirez-vous? une chose choque tout le monde : le billet coûte 10 francs. . . .

25 *novembre*. — Enfin, ce concert de Mme. Catalani, si attendu, a eu lieu dans la salle du Conservatoire, qui n'a pas pu se remplir. Il y avoit quatre cents personnes environ. Quel tact dans ce peuple! Le jugement est unanime; c'est la plus belle voix dont on se souvienne, supérieure de bien loin à la Banti, à la Billington, à Marchesi. . . . . Il faut l'entendre une fois, pour avoir un regret éternel que la nature n'ait pas joint un peu d'âme à un instrument si étonnant. . . . .

FLORENCE, 7 *décembre*.... Tout est pauvre au théâtre de Florence, habits, décorations, chanteurs : c'est comme dans une ville de France du troisième ordre. On n'y a de ballets que dans le Carnaval.....

VITERBE, 9 *décembre*...... Les voyageurs se mocquent bien de nous, lorsqu'ils nous parlent de la belle Italie. La route

---

(1) Un volume in-8°. de 366 pages. Prix : 4 francs, à Paris, chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois; et chez Pelicier, libraire, au Palais-Royal, galerie des offices.

de Florence à Rome m'a fortement rappelé la Champagne. Seulement, la plaine aride se change en collines désolées.

10 *décembre.* — J'entre à Rome par cette fameuse porte du peuple; j'ai mon logement sur le cours, dans le palais Ruspoli. Ah! que nous sommes dupes! Cela est inférieur à l'entrée de presque toutes les grandes villes de ma connoissance; à mille lieues au-dessous de Berlin. Que dirai-je de l'entrée à Paris par l'arc de Triomphe de l'Etoile?......

NAPLES, 11 *janvier* 1817. — Entrée grandiose; on descend une heure vers la mer par une large route, creusée dans le roc tendre, sur lequel la ville est bâtie. Albergo d'e Poveri, premier édifice. Cela est bien autrement frappant que cette bonbonnière si vantée, qu'on appelle à Rome la porte du peuple.

Nous voici au palais *dei Studj*; on tourne à gauche; c'est la rue de Tolède. Voilà un des grands buts de mon voyage, la rue la plus peuplée de l'univers. Je cours les auberges pendant cinq heures: il faut qu'il y ait ici sept à huit cents Anglais; je me niche enfin au septième étage, mais c'est vis-à-vis St-Charles, et je vois le Vésuve et la mer.

St-Charles n'est pas ouvert; je cours aux *Florentins*, c'est un petit théâtre en forme de fer à cheval allongé, excellent pour la musique, à-peu-près comme Louvois...... Salle brillante; toutes les loges sont pleines, et de femmes très-parées: car ici ce n'est pas comme à Milan, il y a un lustre......

12 *janvier.* — Voici enfin le grand jour, jour de l'ouverture de St-Charles, folies, torrens de peuple, salle éblouissante. Il faut donner et recevoir quelques coups de poing et de rudes poussées. Je me suis juré de ne pas me fâcher, et j'y ai réussi. Les deux basques de mon habit sont détachées. Ma place au parterre m'a coûté 32 carlins (14 francs), et mon dixième dans une loge au troisième, 5 sequins.

Au premier moment, je me suis cru transporté dans le palais de quelque Empereur d'orient, les yeux sont éblouis et l'âme ravie. Rien de plus frais, et cependant rien de plus majestueux...... Cette salle, reconstruite en trois cents jours, est un coup d'état...... Dès qu'on parle de Ferdinand: *il a rebâti St-Charles*, vous dit-on: tant il est aisé de se faire aimer du peuple!

20 *janvier.* — Encore St-Charles. La salle est or et argent, et les loges bleu de ciel foncé. Les ornemens de la cloison qui sert de parapet aux loges, sont en saillie: de là la magnificence. Ce sont des torches d'or groupées et entremêlées de grosses fleurs de lis. De tems en tems cet ornement, qui est de la plus grande richesse, est coupé par des bas-reliefs d'argent. J'en ai compté, je crois, trente-six.

Les loges n'ont pas de rideaux, et sont fort grandes. Je vois par-tout cinq ou six personnes sur le devant.

Rien de plus majestueux et de plus magnifique que la grande

loge du Roi, au-dessus de la porte du milieu; elle repose sur deux palmiers d'or de grandeur naturelle. La draperie est en feuilles de métal d'un rouge pâle.

La lumière étincelante qui pénètre dans tous les coins de la salle permet de jouir des moindres détails.

23 *janvier*. — J'ai oublié la frayeur des dames le 12 au soir. Vers la cinquième ou sixième scène de la cantate, on commença à observer que le théâtre se remplissoit insensiblement d'une fumée noire. Cette fumée augmente. Vers les neuf heures, je jette les yeux par hazard sur Mme la duchesse del C***, dont la loge étoit à côté de la nôtre; je la trouve bien pâle; elle se penche vers moi, et me dit avec un accent de terreur superbe : « Ah ! Sanctissima Madonna ! Le feu est à la salle ! Les mêmes gens qui ont manqué leur coup la première fois, recommencent : qu'allons-nous devenir? — Madame, si vous n'avez rien de mieux qu'un ami de deux jours, je vous offre mon bras. L'incendie de Schwarsemberg me vint tout de suite à l'esprit. Nous étions au troisième; l'escalier est extrêmement roide : on alloit s'y précipiter. Je me mis à sentir l'odeur de cette fumée. C'est du brouillard, dis-je à notre belle voisine : la chaleur d'une telle foule fait sécher une salle si humide; j'ai su que cette idée, qui s'étoit présentée à tout le monde, n'avoit pas empêché d'avoir une belle peur, et que, sans le *qu'en dira-t-on*, et la présence de la cour, les loges eussent été vides en un instant.

8 *mars*. — Je pars, je n'oublierai pas plus la rue de Tolède que la vue qu'on a de tous les quartiers de Naples : c'est, sans comparaison, à mes yeux, la plus belle ville de l'univers. Il faut ne pas avoir le moindre sentiment des beautés de la nature, pour oser lui comparer Gènes. Naples, malgré ses trois cent quarante mille âmes, est comme une maison de campagne placée au milieu d'un beau paysage. A Paris, l'on ne se doute pas qu'il y ait au monde des bois ou des montagnes; à Naples, à chaque détour de rue, vous êtes surpris par un aspect singulier du Mont St-Elme, de Pausilippe ou du Mont Vésuve. Aux deux extrémités de toutes les rues de l'ancienne ville, on aperçoit, au midi, le Mont Vésuve, et au nord le Mont St-Elme. Cette baie si belle, qui semble faite exprès pour le plaisir des yeux, les collines derrière Naples toutes garnies d'arbres, cette promenade au village de Pausilippe ne peuvent pas plus s'exprimer que s'oublier ».

OUVRAGE NOUVEAU.

Manuel du jeune orthographiste, ou *Cours théorique et pratique d'orthographe*, contenant des règles neuves ou peu con-

nues sur le redoublement des consonnes, sur les diverses manières de représenter les sons ressemblans de la langue française, et généralement sur toutes les difficultés de l'orthographe d'usage et de principes; suivi d'un traité des participes, et d'un recueil des mots homonymes de la langue française. Par F. Tremery, de la Société grammaticale et professeur de Grammaire française. Un vol. in-12. Prix 2 fr. et et 2 fr. 50, franc de port. A Paris, chez Caillot, libraire, rue St-André-des-Arcs, n°. 57.

La simple addition d'une cuillerée d'*Eau citronique* à une caraffe d'eau ordinaire, suffit pour en faire une limonade qui a le goût et les propriétés de la limonade cuite. On s'en sert, avec le même avantage, pour les glaces, le punch, etc. Elle peut être conservée dix ans et plus, sans que son parfum, son goût et ses autres qualités s'altèrent.

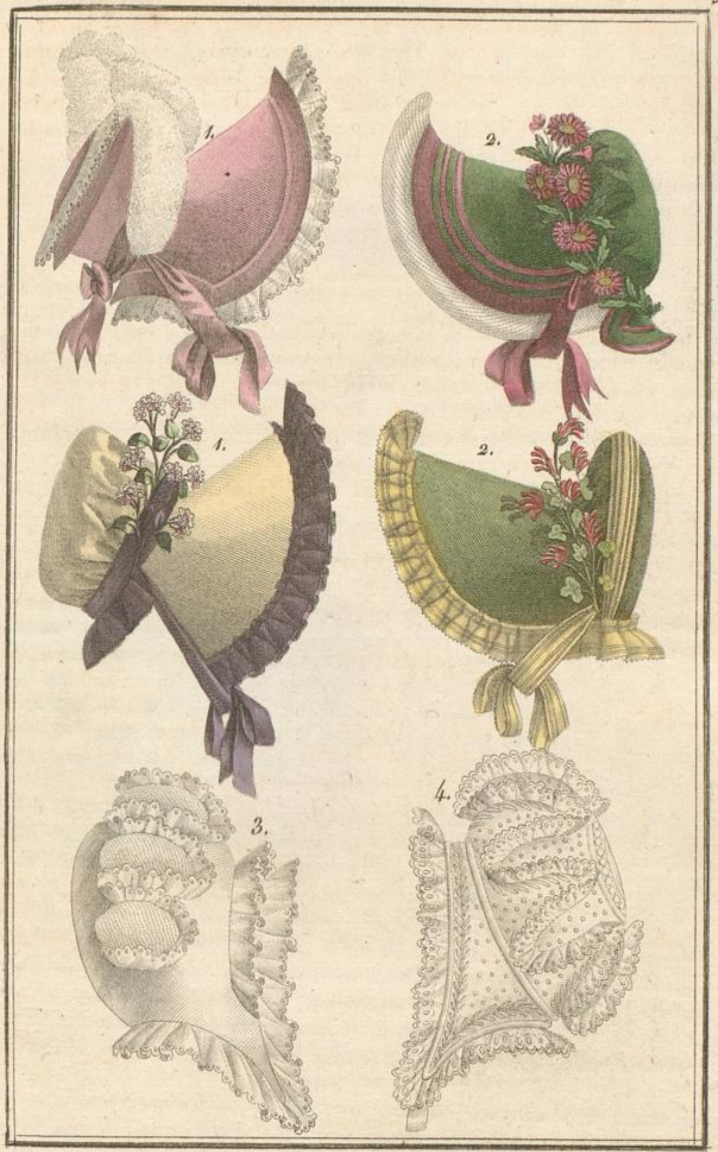
Nous avons dit qu'on vendoit cette liqueur, au café du quai des Orfèvres, n°. 6.

MODES.

On a commencé par les garnitures de pluche. Aujourd'hui il y a beaucoup de chapeaux de pluche; et quelquefois la doublure est de pluche comme le dessus. Ces pluches sont unies. La pluche blanche se double avec de la pluche rose. Quelques chapeaux de pluche blanche sont ornés de marabouts; plus communément la garniture des chapeaux de pluche consiste en oreilles d'ours de velours. Nous avons parlé des écharpes-iris; on s'en sert toujours pour former draperie, tantôt sur le dessus, tantôt autour de la forme des chapeaux de velours noir. Les chapeaux de satin se garnissent encore avec de la pluche rayée. Quelques chapeaux ont le bord de la passe un peu retroussé.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1684.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



1, Chapeaux de Crêpe. 2, Chapeaux de Gros de Naples.
3, Cornette de Perkale. 4, Cornette de Mousseline.

N°. 59. (Vingt-unième Année.) 25 Octobre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*^re^*. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paraissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les N*^os^. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 24 octobre 1817.

Il y a long-tems que le Théâtre-Français n'avoit eu un succès comme celui que vient d'obtenir *la Manie des Grandeurs* ou *l'Intrigante*. Cette comédie, en cinq actes et en vers, n'est pas exempte de défauts, sans doute ; mais ils sont bien compensés par les beautés qu'elle renferme, notamment au troisième et au cinquième actes. Le personnage de *l'Intrigante* de M. Duval est peut-être plus méprisable que dans la pièce de M. Etienne ; mais Mademoiselle Mars a joué ce rôle d'une manière si parfaite, qu'elle a fait disparoître tout ce qu'il y auroit eu de choquant dans une autre bouche que la sienne.

L'Opéra-Comique, qui languissoit dans un honteux repos, s'est enfin réveillé en faisant sonner sa *Clochette* : *le Diable Page* est venu fort à propos pour réparer une partie des pertes que ce théâtre a faites depuis quelques mois ; aussi la mère d'Azolin (le possesseur de la merveilleuse *clochette*), dit-elle en voyant ce *diable* : *Ah! seigneur Lucifer, c'est le ciel qui vous envoie.* Mais il seroit à desirer que l'Opéra-Comique ne voulût point rivaliser avec les petits théâtres pour la pompe du spectacle, et obtînt des succès auxquels les peintres-décorateurs n'eussent aucune part. Souhaitons lui des *Maison à vendre*, des *Prisonnier*, des *Joconde.*

Les autres nouveautés jouées ces jours derniers au Vaudeville et aux Variétés, sont deux bluettes (*Arlequin seigneur de village* et *l'Etude sens dessus dessous*) ; l'une se meurt de langueur, l'autre est morte subitement. — Le vieux drame intitulé *les Deux Epouses*, que le Théâtre Saint-Martin vient d'exhumer, est un de ces ouvrages dits *estimables*, qui ne font ni rire, ni pleurer, mais qui font bâiller.

*

Monsieur le Rédacteur,

J'ai un ami qui m'accuse d'être négligent, oublieux, ingrat. Je n'ai pas besoin de vous dire que cet ami est de province. Ils poussent là les sentimens jusqu'à l'excès; ils ne savent point s'attacher avec modération; ils ne connoissent point ce calme d'un cœur parisien, qui ne s'émeut de rien, qui s'attend à tout et qui ne sait ce que c'est que de battre avec précipitation à l'ouverture d'une lettre ou bien au bruit d'une voiture qui s'arrête.

Cet ami se plaint de ne point recevoir régulièrement de mes nouvelles. De bonne foi, puis-je lui écrire tous les jours, et n'ai-je pas des occupations qui remplissent mes instans jusques-là que je trouve à peine le tems de dormir?

Faut-il prendre sur mon sommeil? Cela seroit-il juste? L'amitié pourroit-elle l'exiger? N'iroit-elle pas alors jusqu'à la tyrannie?

Quand on est dans un château, au milieu des bois, on a des heures de reste pour lire et pour écrire; on entretient des correspondances bien plus pour soi que pour les autres. On se délasse d'un insipide ennui par des confidences qui ne sont pas toujours bien amusantes, en vérité.

Mais à Paris, au milieu de ce tourbillon d'affaires, de plaisirs, est-il possible qu'on songe à coudre ses idées, à brouiller du papier; on ne parle que par monosyllables, on jette ses mots en courant, on n'écrit que des billets, et déjà, pour griffonner ce peu de lignes, j'ai été dérangé dix fois.

Je suis abonné à cinq journaux; on me les a apportés tour-à-tour: il faut les parcourir, on passe de l'un à l'autre, on veut savoir ce que devient le procès de Rhodez, la guerre des colonies, la querelle des théâtres. On parle dans les coulisses d'une grande réforme qui se prépare. Toutes les muses sont en l'air, tous leurs nourrissons en alarmes. Tous les feuilletons crient à la décadence de l'art dramatique, et l'on ne peut plus tarder à voir dans cette partie de grandes mesures qui donneront de l'aliment à nos esprits.

Si l'on en croit certains bruits, il paroîtroit que l'acteur Joanni est sur le point d'être engagé à l'Odéon. On a proscrit Mademoiselle Georges; elle fait merveille à Rouen. Il paroît qu'on ne seroit pas très-éloigné de la rappeler de son exil.

Voilà des intérêts majeurs et qui remplissent toute la pensée. Après cela, Tortoni a fait remettre sa *guérite* devant son café; c'est l'annonce de l'hiver. Cette saison va décidément arriver, et le glacier complaisant fait arranger sa double porte de vitres, qui garantit du vent de bise ses *habitués*.

Aux *plombières* va succéder le punch. Les déjeûners à la fourchette, que l'on abrégeoit pour courir au bois de Boulogne, vont se prolonger maintenant. On cause, en sablant le Champagne, en savourant le moka.

Quand on est bien lesté, le matin ; on se rend chez les petites dames en crédit. On les trouve assises mollement dans leur boudoir. Fatiguées de romans et de brochures, elles vous écoutent avec une attention marquée. Il y en a toujours dans le nombre qui aiment mieux filer elles-mêmes les romans que de les lire ; en galant chevalier, on sert leur penchant, et cela ne laisse pas encore que de demander du tems.

Tantôt on veut voir la parade au château des Tuileries ; tantôt on veut assister à une séance de l'Académie, au Palais des Beaux-Arts. Le soir, on dîne chez un banquier ou chez une jeune comtesse. Les mets y sont exquis. Chez le banquier, on parle toilette ; chez la comtesse, on parle finance. Ensuite, on fait mettre les chevaux ; on doit assister à un concert ou à une première représentation. On n'a pas vu *l'Homme Gris*, on n'a pas vu les *Machabées*, il faut y aller absolument ; on court de l'un à l'autre, on entend le commencement de la première pièce et la fin de la seconde ; on mêle tout cela, et le lendemain on fait ses critiques, qui sont très-divertissantes.

Ayez la bonté de me dire, Monsieur le Rédacteur, s'il reste un moment pour écrire à un ami, enterré dans le fond d'un département ? non, non, sans doute. On rêve à lui, on a son image devant les yeux, mais on n'a pas une minute à lui accorder *matériellement*.

J'espère que mon plaidoyer est complet et ma cause bien défendue. Confirmez mes raisons, donnez leur du poids par l'insertion dans votre Journal, et agréez, Monsieur, l'hommage de la haute estime avec laquelle je suis votre très-humble serviteur,

OSCAR.

Mœurs et Caractères du dix-neuvième siècle, par M. Gallais, auteur du *Dix-Huit Brumaire*, avec cette épigraphe :

Pour rendre les hommes meilleurs, il ne faut que les éclairer.

DUCLOS (1).

Commençons par le chapitre intitulé : *de l'Education des Femmes*. « Jamais peut-être, dit l'auteur, les femmes n'ont été plus aimables qu'elles le sont aujourd'hui ; jamais leur éducation n'a été plus cultivée. Mais aussi jamais elles n'ont été moins épouses, moins mères de famille, moins éclairées sur les devoirs qu'elles sont appelées, par la nature, à remplir dans la société. »

M. Gallais ne voudroit pas que de jeunes pensionnaires passassent une partie de la journée, la plume à la main, à étudier la grammaire, la géographie, l'analyse ; à prendre des leçons de

---

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 484, l'autre de 556 pages. Prix, 13 fr., et, port franc, 16 fr. 50 cent. ; à Paris, chez Belin-Leprieur, libraire, quai des Augustins, n° 55.

piano, de chant, de danse, de dessin, lors même qu'elles n'ont aucun goût pour ces beaux arts, ni aucune vocation pour les talens qu'ils exigent.

« Passe, dit-il, pour la grammaire et la géographie ; il n'est pas hors de propos qu'une femme connoisse les principes de sa langue et les divisions territoriales de son pays, pourvu toutefois qu'elle n'en tire pas vanité. Passe encore pour le dessin ; parce qu'il peut servir à la broderie, et occuper l'esprit sans nourrir l'orgueil.

« . . . . . . Il est impossible qu'une fille qui a passé les premières années de sa vie au milieu des arts, des artistes, des applaudissemens d'une foule d'adorateurs, et de toutes les fumées de l'orgueil, devienne jamais une femme douce, patiente, soumise, économe et vigilante. »

L'article *Spectacles* se trouve dans un chapitre intitulé : *la Leçon maritale*. « Tu n'iras point au spectacle, dit un mari âgé de 36 ans, à sa femme âgée de 18, parce que c'est là qu'on s'accoutume à voir, en riant, des maris trompés, des femmes séduites, des tartufes de mœurs et de religion, d'aimables libertins, des étourdis charmans, qui affichent les femmes par leurs indiscrétions, ou qui les enivrent d'éloges. »

Une autre défense que beaucoup de jeunes femmes trouveront également rigoureuse, est celle d'avoir des amies de leur âge. Voici, toutefois, un exemple qui appuie le précepte :

« Le mari d'une jolie femme se félicitoit tous les jours du bonheur dont il jouissoit dans son intérieur. Sa femme étoit économe, laborieuse et uniquement occupée des soins de son ménage. Deux amies de pension, nouvellement mariées, vinrent un jour lui rendre visite : toutes les deux étoient drapées d'un riche cachemire qu'elles étoient bien aises d'étaler aux yeux de leur ancienne camarade. Après en avoir vanté avec complaisance le dessin, les couleurs, le tissu moelleux, elles demandèrent à voir celui de notre jeune ménagère. — Je n'ai rien à vous montrer, répondit celle-ci en rougissant. — Comment, rien ? reprirent-elles ; mais c'est une honte pour toi, c'est une indignité de la part de ton mari ? Et ce trait lancé, les voilà parties.

« Le lendemain, la jeune femme s'occupa moins de son ménage, et fut triste toute la journée. Le surlendemain, elle avoit les yeux rouges et le teint plombé. Son mari inquiet s'informa de sa santé. Elle se mit à pleurer. — Tu as du chagrin ! — Oui. — Tu as vu deux de tes amies avant-hier ? — Oui. — Je t'ai souvent dit, ma bonne amie, qu'il n'y avoit pas de plus mauvaise compagnie pour les femmes que les femmes : tu le vois, j'avois raison. — Mais vous ne m'avez pas dit que toutes les femmes de mon âge avoient un *cachemire* : pourquoi n'en ai-je pas un comme les autres ? — Parce que je n'ai pas le moyen de t'en donner, et que notre bonheur ne tient pas à cette bagatelle. — Bagatelle tant qu'il vous plaira, Monsieur ; mais si vous ne me donnez pas un cachemire, c'est une preuve que vous ne m'aimez plus, et j'en mourrai de chagrin. — Je ne veux point te laisser mourir, ma chère

amie, mais tu ne voudrois pas non plus déranger mes affaires : composons. Je te donnerai demain un schall presque aussi beau que celui de tes jeunes amies, et qui me coûtera beaucoup moins cher. La jeune femme parut satisfaite, et le jour même, son mari lui apporta un faux cachemire, qui, au lieu de cent louis, ne lui avoit coûté que cent vingt francs : le dessin en étoit charmant, les couleurs imitoient celles des tissus asiatiques, et l'étoffe en étoit aussi moëlleuse.

« Le lendemain, par un temps superbe, la jeune femme alla se montrer aux Tuileries, au Boulevart de Coblentz, au café Turc, avec son schall qu'elle portoit tantôt plié sur le bras, et tantôt déployé sur ses épaules : on pouvoit croire qu'elle avoit un cachemire. Quelques-uns s'y méprirent à cause de sa taille élégante. Elle en reçut des complimens : elle étoit satisfaite. Lorsque ses deux amies de pension, devenues les véritables ennemies de son repos, vinrent lui faire une seconde visite, elles lui parlèrent de son schall, voulurent le voir, et lui dirent en ricanant que ce fameux cachemire n'étoit qu'un schall français ; que toutes les grisettes en avoient un pareil; que son mari étoit un avare, un fâcheux, un misérable de lui refuser ce que tous les maris honnêtes donnoient à leurs femmes.

» Hélas ! dit-elle, il sera tout ce que vous voudrez ; mais il ne voudra jamais m'en donner un autre. — Il ne faut pas t'en passer pour cela : on s'arrange. — Quel arrangement voulez-vous que je fasse ? — Nous te le dirons ; viens avec nous....

» J'ignore quels arrangemens ces dames firent ensemble ; mais, peu de jours après, la jeune ménagère avoit perdu ses habitudes de douceur, de travail et de modestie, et avoit gagné un cachemire de 80 louis, si semblable à son premier schall de 120 francs, que son mari s'y trompa ; mais il fut le seul, ou peut-être ne fit-il que semblant de s'y tromper : car, depuis ce temps-là, on ne l'a plus entendu se féliciter de son bonheur domestique »

Compère étoit autrefois le nom que les pères et les mères donnoient au parrain de leurs enfans ; « et dans ce sens, dit M. Gallais, il avoit quelque chose de touchant, par l'idée d'une sorte de paternité spirituelle qu'il associoit, qu'il mettoit en commun avec la véritable paternité.

» C'est aujourd'hui, poursuit-il, le nom qu'on donne à toutes les personnes qui se prêtent à un arrangement quelconque, pris à l'effet de mystifier, d'amuser un cercle, ou d'obtenir un succès de circonstance; et, dans ce sens, il n'a plus rien que de ridicule ou de méprisable.

» Les *compères* sont devenus d'une grande ressource dans un temps où le plaisir qui naît de la conversation est rare, et où le besoin de prendre du plaisir est très-vif. A la rigueur, tous les hommes et toutes les femmes qui ont des prétentions, sans titre, à la gloire, au talent, à la bienfaisance, ont des compères.

» . . . . . . A côté de cette femme, plus brillante de parure que de jeunesse, j'apperçois une autre femme timide et gauche, qui lui parle avec déférence, et qui l'écoute avec attention. On croit dans le monde, que c'est une ancienne amie de couvent; et d'autres assurent que c'est tout simplement une demoiselle de compagnie. Ni l'une, ni l'autre : c'est un compère dont la timide gaucherie a été sentie, calculée, arrangée pour relever l'aisance et la bonne grâce de la noble dame, qui la mène partout avec elle.

» Etes-vous prié à l'un de ces dîners fastueux que donnent de temps en temps nos financiers modernes? Vous y verrez pêle-mêle des médecins, des avocats, des chansonniers, des journalistes et des courtiers d'affaires. Chacun d'eux a son compère, et réciproquement; chacun d'eux veut paroître un moment, et a soin qu'on lui arrache le secret de son savoir faire. Le médecin a fait une cure admirable; c'est l'avocat qui la racontera. L'avocat a gagné un procès très-compliqué; c'est le médecin qui lui en fera compliment. M Des . . . . a fait une chanson nouvelle; c'est M. B . . . qui en révèlera le secret: et ainsi des autres. . . .

» On appelle *Commères*, les *femmes de basse condition* qui veulent savoir toutes les nouvelles du quartier, et qui parlent à tort et à travers. « (*Dict. de l'Acad.*) « Le sens du mot n'est pas changé, dit M. Gallais. Les femmes qui parlent de tout à tort et à travers, et qui vont répétant partout les nouvelles et les méchancetés de leur quartier, sont restées des *commères*. Mais ce n'est plus comme autrefois parmi les femmes de basse condition, qu'il faut les chercher, ou s'attendre à les trouver : on en trouve dans toutes les classes. » Et il rapporte la conversation de deux dames qui, le voyant à l'écart, assis et immobile, les yeux fermés, dans une pièce où l'on jouoit, le crurent profondément endormi. C'étoit chez un ambassadeur : Mesdames A. et B., dont nous tairons les propos, faisoient, par conséquent, partie de la bonne compagnie.

Qui n'a pas entendu parler de ces *mystificateurs* d'office, qui vont de maison en maison, offrir leurs services et jouer des rôles de princes, de niais, de victimes, d'étrangers, etc., pendant de longs repas, ou des soirées entières, sans autre but souvent que celui d'amuser sept ou huit imbéciles, compères ou confidens du badinage, aux dépens de sept à huit personnes de bons sens, toujours faciles à tromper quand elles ne sont point sur leurs gardes? Voici une mystification dont l'auteur fut témoin :

« Une jeune actrice des Français, aimable et jolie, avoit été invitée en 1805, à dîner chez un riche banquier. A table, elle fut placée à côté d'un homme couvert de broderies, chamaré de cordons, et que tous les convives appeloient *mon prince* et *votre altesse*. Elle se conforma à l'étiquette; et, en lui parlant toujours avec respect, elle ne lui donna pas d'autre titre que

celui d'*altesse*. Tout autre en eût été la dupe comme elle. Le prétendu prince qui n'étoit pas sans esprit, soutint son rôle à merveille; parla des affaires publiques en homme qui en avoit l'habitude, des souverains avec une noble aisance, des plaisirs avec une aimable légèreté. Il fit de tendres complimens à toutes les femmes, et à sa jolie voisine des déclarations très-pressantes. Il lui offrit au dessert, un très-beau *solitaire*, comme un *souvenir* qu'il la prioit d'accepter et de conserver. La jeune actrice l'accepta, en pensant qu'il étoit offert à son talent, plutôt qu'à sa personne, puisqu'il étoit présenté devant vingt-cinq témoins. Le reste de la soirée se passa gaîment et bien. La mystification fut soutenue jusqu'au bout par le parasite et ses compères. La demoiselle ne douta pas un instant qu'elle n'eût affaire à un grand prince; et le diamant sur lequel elle jetoit les yeux de tems en tems, la confirmoit dans son opinion.

« Le lendemain, à son réveil, on lui remit une lettre. Quelle fut sa surprise et sa douleur en même tems, en apprenant que le prince, à côté duquel elle avoit dîné, qui lui avoit fait de si pressantes déclarations, et auxquelles elle avoit souvent répondu avec trop de complaisance, n'étoit qu'un bouffon qui s'étoit moqué d'elle toutes la journée; que le banquier et quelques autres convives avoient participé à cette mauvaise plaisanterie; et qu'on la prioit de renvoyer par le porteur, le *solitaire*, qui étoit la seule chose vraie qu'il y eût dans tout cela!

» Doucement, Messieurs, répondit la demoiselle, lorsqu'elle fut remise de son étonnement. Vous vous êtes amusés à mes dépens, en me priant de recevoir un diamant: je ne sais pourquoi je ne prendrois pas ma revanche en le gardant. Vous me l'avez donné devant vingt-cinq témoins; vous m'avez prié de le garder comme un *souvenir*. Je l'ai accepté de bonne foi; il m'appartient de bon droit. Vous dites aujourd'hui que tout cela n'étoit qu'une plaisanterie: je n'en sais rien et ne suis pas obligée de vous croire; mais, dans ces cas-là, il m'appartient encore, parce qu'il fut le moyen principal, et qu'il doit être le prix d'une mystification qui me déplaît, ou d'une insulte que je n'ai pas méritée. Dans les deux cas, j'ai droit à un dédommagement ou à une réparation; et si la délicatesse m'empêche de garder votre insolent cadeau, mon amour-propre humilié et la justice exigent qu'il ne rentre pas en vos mains: les pauvres en profiteront ».

« Telle fut sa réponse, dont il courut des copies. Les avis furent partagés. Les uns prétendirent que le solitaire devoit être rendu, puisqu'il n'avoit pas été donné de bonne foi; les autres, en plus grand nombre, décidèrent qu'il pouvoit être gardé, comme réparation de l'insulte qui en avoit accompagné le don. Les mauvais plaisans, sans doute, se firent eux-mêmes justice; car ils cessèrent de réclamer le diamant; et son produit fut distribué aux pauves.

MODES.

L'étoffe à la mode est la pluche de soie unie : souvent la doublure est de pluche comme le dessus, mais d'une couleur différente. La pluche blanche se double en pluche rose, et la pluche r ose en pluche blanche. Aux chapeaux peu évasés, le bord se retrousse, pour que la doublure soit apparente. Il y a des pluches de deux sortes de bleu, de trois ou quatre sortes de vert, des pluches citron, des pluches carmelite, des pluches orange et des pluches grises. Après le rose et le blanc, c'est le gris qui a le plus de vogue. Les oreilles d'ours en velours sont toujours à la mode; cependant on voit quelques fleurs de batiste, notamment des roses trémières blanches sur des chapeaux de pluche couleur bronze. D'abord les écharpes-iris ont été posées sur des chapeaux de velours noir; on en met aujourd'hui sur des chapeaux de pluche blanche. Depuis peu, il y a des toques de velours noir, qui sont ornées d'un oiseau de paradis. (Voyez pour la forme, la gravure 1685) les chapeaux de satin, les plus remarquables, sont violets, et ont une doublure de pluche citron.

Les spencers de velours noir sont toujours en grande faveur; presque toujours on met dessus un petit schall ou sautoir de mérinos, que l'on noue au col, et dont les bouts pendent : quelquefois ces bouts sont quarrés. On ne voit point de douillettes. Les redingotes de mérinos se garnissent avec de très-larges bandes de velours plein d'une couleur tranchante, ou avec un double froncé pareil. Quelques élégantes portent des brodequins cuir et étoffe, *à l'anglaise*.

Toutes les redingotes d'hommes se ressemblent pour la coupe; il n'y a qu'un rang de boutons, et la taille est très-étroite et basse : les basques sont presque traînantes; mais en place de boutons plats en ruban de soie, ce sont des olives. Quelquefois le collet à schall dépasse un peu la pointe du revers, par conséquent, est un peu plus large. On voit quelques gilets à très-grandes barres. Beaucoup de pantalons sont de drap olive comme les redingotes. On ne met plus qu'une baguette aux pantalons. Quelques carricks ont, au-dessus des quatre pélerines, en place de collet debout, un collet rabattu de la largeur et de la forme d'un collet d'habit.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1685.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

(1685.)



Costume de Cour.

N°. 60. (Vingt-unième Année.) 31 Octobre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

LES VENDANGES.

A..... près Sancerre, ce 25 octobre 1817.

Que tu étois bien inspirée, ma chère Olympe, lorsque tu as refusé de m'accompagner dans ce maudit pays! et moi, que j'étois folle de croire qu'on s'amusoit ailleurs qu'à Paris! Je n'en suis éloignée que depuis douze jours, et j'en ai passé onze dans la tristesse et l'ennui! Si tu me demandes quel est le jour qui m'a paru mériter une exception, je te dirai que c'est celui où j'ai quitté la capitale; je me suis arrêtée près d'Arpajon, dans un beau château où l'on fait grande chère, où l'on joue la comédie et la bouillotte, où l'on parle politique et où l'on médit; je me suis crue dans ton salon ou dans le mien. En partant de ce joli séjour, je n'ai plus vu que des auberges froides et mal meublées, des gens de campagne qui n'étoient ni paysans, ni citadins, des moutons maigres et des rouliers bourrus. Quelle différence entre la route de la Sologne, quoique fort belle, et celle qui mène au bois de Boulogne! et quel malheur d'être réduite à me servir pour la première fois de ma diligence à double siége, dans un pays où l'on ne prise une voiture que par le nombre des voyageurs qu'elle contient! J'étois seule dans la mienne avec ma femme de chambre; je mangeois peu et je ne buvois que de l'eau, tant je trouvois la cuisine et le vin détestables; juge de la mine que me faisoit chacun de mes hôtes qui me servoit habituellement un aloyau et une oie, un dindon et un

gigot, le tout sans salade, ni légumes. Je n'en payais pas moins mon écot fort cher, et il m'arrivoit encore souvent d'entendre murmurer entre les dents les mots de bégueule, de mijaurée, lorsque je me remettois en route. Enfin, je suis arrivée ici, et sans me donner le tems de me reposer, mon mari jadis aimable et galant agent de change, aujourd'hui triste et ennuyeux propriétaire, m'a obligée de faire des visites à ce qu'il appelle les grosses têtes du canton. Ah! ma chère, que je maudis les vendanges! Elles ne sont réellement amusantes qu'au Vaudeville ou à l'Opéra. Ici, c'est un martyre. On enfonce dans la boue jusqu'aux genoux, on s'enrhume, et il n'est guères possible de rentrer chez soi sans avoir laissé ses souliers dans une ornière et sa robe accrochée à un cep de vigne. J'ai voulu essayer une fois de marcher avec de jolis petit sabots, fort en usage parmi les élégantes de l'endroit, mais j'avois l'air de ces patineurs qui débutent sur le canal de l'Ourcq. Tous les enfans me suivoient en criant: elle arrivera, elle n'arrivera pas! Je fus forcée d'y renoncer. Il y a trois jours, j'ai fait une partie de chasse. Croirois-tu qu'à peine la bête lancée, messieurs les chasseurs nous ont plantées, mes compagnes et moi, auprès d'un gros arbre, où nous avons eu le plaisir de recevoir la pluie pendant toute la journée; ces galans chevaliers, conduits par le cerf, jusque sur la frontière du département, voulurent bien nous faire dire le lendemain que la chasse avoit été superbe!.... Je l'aurois peut-être oubliée, cette maudite chasse, malgré les fatigues et l'ennui qu'elle m'a causé, si hier au soir elle n'avoit pas fait le sujet presque continuel de la conversation. Dans une assemblée d'apparat qui a eu lieu chez M. R***, nous n'avons eu à opter qu'entre le loto et la grande misère (1), les élections et le cerf dix cors. J'ai manqué d'en mourir.

Mais, à propos de vendanges, j'oubliois de te dire, ma chère amie, qu'elles ont fait une belle peur à mon mari. Le danger qu'il a couru sera peut-être cause que je quitterai bientôt ce pays où j'étois menacée de passer l'hiver loin de toi et des *Machabées* que l'on dit si intéressans! Voici le fait: une tradition populaire dont je ne puis vérifier la justesse, a établi qu'un bain pris dans la cuve où le raisin fermente, étoit un puissant confortatif. Mon époux, qui, soit dit entre nous, n'est plus qu'un ci-devant jeune homme, a voulu en essayer, mais secrètement de crainte qu'on ne fît peut-être quelques mauvaises plaisanteries sur son compte. Ce mystère a failli lui devenir fatal; entré seul dans la cuve, il a été saisi par les vapeurs du vin: il y auroit trouvé son tombeau

---

(1) Terme du jeu de Boston.

sans un de nos gens qui alloit là secrètement aussi pour faire sa provision de vin doux. Mon mari fut retiré du cuvier ; mais sa perruque y resta. Ce chef-d'œuvre de Michalon, qui le rajeunissoit d'une dixaine d'années, et dont l'existence n'étoit pas même soupçonnée, fait aujourd'hui grand bruit dans le pays. Les envieux, (où n'en existe-t-il pas ?) prétendent que mon mari a un esprit d'emprunt ainsi que sa chevelure, que sa fortune pourroit bien aussi avoir été empruntée, et que même sa femme..... Je ne te rapporterai pas toutes les autres impertinences de ces provinciaux. Leur plus grand tort à mes yeux, c'est de n'avoir ni opéra, ni bal masqué, ni modes fraîches, ni montagnes artificielles. A propos de montagnes, j'ai entendu dire qu'elles seroient remplacées, l'an prochain, par des gouffres profonds. Déjà, m'a-t-on assuré, on en creuse un à Tivoli. Je ne puis croire qu'on veuille nous enterrer toutes vives, car après tout, les Parisiennes ne sont pas des vestales. Quoi qu'il en soit, mande-moi ce que tu auras appris à ce sujet.

Je suis en attendant ta fidèle

HERSILIE.

Exemples de l'exagération dans le langage.

(Dialogue).

Bonjour ma *toute belle*; j'étois d'une inquiétude *affreuse* de toi ; voilà *un siècle* que je ne t'ai vue. — Une migraine *horrible* m'a fait souffrir le *martyre* depuis trois jours. — Apprends le malheur *extrême* qui m'arrive. Tu connois Dorval ? — Jeune homme *charmant* qui t'aimoit à *l'adoration*. — Il m'en avoit fait le serment, eh bien ! une rivale heureuse m'a ravi son cœur, et tu vois en moi la *victime* du plus *cruel* abandon ; tu conviendras qu'il n'est pas de situation plus *terrible* que la mienne; depuis ce tems, je m'ennuye à *périr*. — Ton chagrin me cause une peine *mortelle*. — Je m'attendois à ce *désespoir*; tu es la plus *tendre* des amies, aussi Floricourt te *chérit-il*. — Je dois convenir qu'il n'est pas *au monde* d'homme plus *passionné ;* son âme est *brûlante*, et si j'étois séparée de lui, j'irois à *mille lieues* pour le retrouver. — Plus j'examine la broderie de ta robe et plus je la trouve *ravissante*. — Tout le monde en est *extasié*. — Ce chapeau te sied à *merveille*. — Il est de la modiste par *excellence*. — Que dis-tu des *Danaïdes ?* — Le sujet en est *horrible* et le style *pitoyable ;* mais les danses sont *enchanteresses* et l'enfer est *admirable*. — Le *Calife généreux* (nouveau ballet calqué sur le *Calife de Bagdad*) nous promet, dit-on, des soi-

rées *délicieuses* et doit partager la foule *innombrable* qui, depuis un mois, se porte aux *Machabées*. — Tu m'y fais songer; ma loge est retenue pour voir ce ballet où, (selon Sinville), tout est *suave* : j'y *vole*.

Nota. On peut affirmer sans *exagération* que l'Odéon, en offrant *les Plaisirs de la Vendange*, a donné tout ce qu'il y avoit de plus médiocre; à cet égard, il n'y a qu'une voix, et les auteurs ont fait un miracle : ils ont mis tous les journalistes d'accord.

*.

Il y a rue de Touraine, n° 7, faubourg Saint-Germain, une école gratuite de dessin pour les jeunes personnes.

Madame Frère de Montizon est la directrice de cet établissement, qui existe sous la protection et par les secours du Gouvernement.

Cent trente, cent cinquante et quelquefois deux cents élèves, y reçoivent à la fois des leçons. On y enseigne toutes les différentes parties de l'art :

Figure,
Animaux,
Ornement,
Paysage,
Fleurs.

Il y a des classes séparées pour les divers genres, qui donnent aux écolières (quand elles ont mis à profit le tems de leurs études) le moyen de se placer avantageusement dans des ateliers de broderie, dans des manufactures de papiers peints, etc. etc.

Cette année les cours ont été brillans; les soins de Madame de Montizon ont été couronnés des plus heureux succès. La distribution des prix vient d'avoir lieu, elle a été faite d'après un concours dont M. Girodet a été établi juge par l'Académie.

Les *Grands prix* ont été remportés par Mesdemoiselles Cyane Lecoq et Flore-Adèle Delapeyrouse.

Les prix qui viennent ensuite ont été décernés à Mesdemoiselles Zoé Frambourg, Caroline Pavageau, Angélique Roland, Antoinette Chalons, Camille Montagne et Catherine-Esther Persenet.

IMITATION DE CATULLE.

O bois charmant! ô douce solitude!
De mes plaisirs témoin toujours discret,
Séjour aimable où je chéris l'étude,
Je vous revois, mon cœur est satisfait.

Tranquille ici, loin de Rome et du monde,
Vallons rians, je puis donc aujourd'hui,
Sur vos gazons, dans une paix profonde,
Couler enfin des jours exempts d'ennui!
Long tems en butte au poison de l'envie,
Trahi souvent par mes plus chers amis,
J'ai souhaité que la mort ennemie
Vînt mettre, hélas! un terme à mes soucis;
Mais, ô beaux lieux, qui me rendez Lesbie,
Je vous revois, et mes maux sont finis;
Je vous revois, et j'aime encor la vie!
Quel changement!... Je ne l'entendrai plus
Cet hébété, ce fatigant Crésus,
Aux noirs soupçons incessamment en proie;
Ni l'insipide et vénale beauté
Qui, d'un vain luxe armant sa vanité,
Sur des carreaux chargés d'or et de soie,
Avec orgueil m'offroit la volupté.
Aux froids sophas de l'opulence austère,
Tu sais, Amour, combien mon cœur préfère,
Ces lits de mousse, asile des zéphirs,
Où, dès ce soir, l'amante qui m'est chère
Viendra m'offrir la coupe des plaisirs,
Sous les habits d'une simple bergère.

Auguste Moufle.

Mœurs et Caractères du dix-neuvième siècle, par M. Gallais, auteur du *Dix-Huit Brumaire*, avec cette épigraphe :

Pour rendre les hommes meilleurs, il ne faut que les éclairer.

Duclos (1).

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

On ne se connoît pas dans les grandes villes. « Cela peut être, vous répond M. Gallais; on n'y prend pas le tems de s'étudier; mais on n'a pas non plus celui de se détester. On aime comme on hait, c'est-à-dire légèrement; et c'est peut-être à cette légèreté dans les affections, dans les ressentimens comme dans les amitiés, que les guerres civiles sont moins cruelles et moins durables dans les grandes que dans les petites villes.

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 484, l'autre de 556 pages. Prix, 13 fr., et, port franc, 16 fr. 50 cent., à Paris, chez Belin-Leprieur, libraire, quai des Augustins, n° 55.

» Cette légèreté, poursuit-il, n'empêche pas que la société des grandes villes ne soit infiniment plus douce et plus aimable que celle des petites villes. Point de roideur, point d'exigeance; de l'instruction, de l'esprit et de l'aménité, voilà ce qui distingue la bonne compagnie des grandes villes. Chacun y vit comme bon lui semble; on se renferme, on s'isole, ou l'on se répand quand et comme on veut. On ne demande compte à personne de ses pensées ni de ses actions; et si, par hasard, vous rencontrez un questionneur importun, à coup sûr c'est un provincial.

» . . . . . C'est dans les grandes villes seules qu'on peut exciter utilement aux actions généreuses, comme aux grandes entreprises des sciences, des arts et du commerce.

Mais la vie n'y est pas physiquement aussi longue que dans les campagnes. « Cet inconvénient, dit M. Gallais, tient moins à l'air délétère qu'on y respire, qu'au genre de vie qu'on y mène, à la nourriture qu'on y prend, au mouvement qu'on s'y donne, aux sensations qu'on y éprouve, à la violence avec laquelle nous courons après les objets de tous nos desirs; aux chagrins que nous causent les entreprises mal concertées, les projets avortés, les desseins contrariés; aux regrets qu'excitent les pertes au jeu, les méprises en amour, les infidélités en amitié, les mécomptes en considération. . . . .

L'usage est fait pour le mépris du sage. M. Gallais combat ainsi cette maxime: « Avec peu d'esprit et beaucoup d'humeur, il est facile de trouver à blâmer dans tous les usages de la vie; avec beaucoup d'esprit et tant soit peu de complaisance, on s'y soumet, on les explique, on les trouve raisonnables.

» Le misanthrope et l'étourdi ne voient dans l'usage des étrennes du premier de l'An, qu'un échange bannal de cadeaux et de complimens, qu'un assujétissement pénible, et qu'un usage ridicule. Avec plus de bienveillance et de réflexion, ils y auroient vu l'un et l'autre un mouvement de bonté, une agitation bienfaisante, un renouvellement d'alliances, de plaisir, d'affections, de gaîté et d'espérances. N'est-il pas trop heureux que dans l'année il y ait au moins un jour où l'on soit un peu plus ami, un peu plus parent que de coutume?

» A quoi bon, s'écrient nos philosophes échappés du collège, à quoi bon ces *Billets de faire part*, ces avertissemens de naissance, de mariage et d'enterrement que vous envoyez à des indifférens qui s'en embarrassent fort peu, et qui, la plupart du tems, ne les ouvrent seulement pas? *A quoi bon*, Messieurs? à doubler nos plaisirs ou à diminuer nos douleurs en les communiquant et en les faisant partager à nos amis. Quand, sur dix personnes qui receveront nos billets, il ne s'en trouveroit qu'une seule de véritablement sensible à l'événement que nous lui apprenons, les complimens de condoléance ou de félicitation que nous devons en recevoir, ne seront point sans effet sur notre situation; ils en adouciront l'amertume, si elle est douloureuse; ils en prolongeront la douceur, si elle est agréable. »

LA CLOCHETTE ET LES MONTAGNES.

J'arrive de province et je n'ai point encore de coterie. Je suis franc comme un campagnard, mes façons ne sont pas trop à la mode; mais il n'est pas mal d'avoir de tems à autre, dans un Journal, des disparattes et des bizarreries : cela délasse.

On vante *la Clochette*, et moi, je n'en trouve pas le son *merveilleux*. Est-ce là le genre de l'Opéra-Comique? Ne fait-on plus d'esprit que pour les yeux? Tout le mérite des ouvrages doit-il être dans les décorations? Tout le talent des acteurs est-il dans leurs costumes?

C'est au théâtre que *l'habit ne fait pas le moine*. Tems charmant des jolis airs, des jolis vers, qu'êtes-vous devenu?

On crie contre le *mélodrame*, mais il se moque de ces vaines attaques et s'empare de toutes les issues; il est partout, on ne voit que lui, et des écrivains qui étoient faits pour briller dans les meilleurs genres, se lancent dans celui-là à corps perdu, au risque de nous faire bâiller et de se perdre de réputation.

Quoi! ce sont là toutes nos inventions!

J'aime mieux les *Montagnes* : j'y vas par la pluie et par le froid, j'ai des bottes épaisses et un bon carrick. Quand j'ai déjeûné au café de Chartres, j'ai besoin de faire de l'exercice.

J'allois d'abord à Beaujon; mais c'est un peu cher : Belleville a mes visites maintenant. Pour vingt sous on voit les marionnettes, pour cinq sous on peut dégringoler. Je m'y trouvois l'autre jour avec le *prodigieux* acteur des Variétés et une délicieuse et grasseyante actrice de la Comédie-Française; ils payoient les billets de montagne en contremarques de théâtre. Cet échange me parut fort drôle. Si l'on peut chez les restaurateurs payer la *carte* au même prix, c'est fort commode, et je ne m'étonne pas qu'on y fasse tant de petits soupers.

Les Montagnes Beaujon sont vraiment dignes d'être vues; il y a du haut du pavillon un *panorama* qui, à lui seul, vaut l'argent qu'on donne à la porte.

Les Montagnes Belleville sont plus modestes; on y a moins fait de dépense, mais elles plaisent par leur simplicité même.

A Beaujon, on va un peu par étiquette; à Belleville, c'est par partie de plaisir.

A Beaujon il faut de la toilette, à Belleville le négligé est de bon goût.

Les deux établissemens ont leurs inconvéniens et leurs avantages.

Dans la belle saison, les étrangers (qui ont de l'argent) iront de préférence à Beaujon; les Français (qui ne sont pas si riches) iront à Belleville.

Mais faut-il absolument de l'argent pour se divertir? Vous verrez que là où seront les Français, là aussi sera la bonne joie, avec

l'aménité, l'urbanité, la confiance.... C'est du moins ce que je souhaite et ce que j'espère.

J'aurai quitté Paris au printems; je serai retourné dans mes champs, dans mes bois. Nous avons aussi nos montagnes et nos vallées, qui ne font pas tant de frais que celles de Paris, mais qui ont pourtant, ne vous en déplaise, mille fois plus d'agrément; là, les ruisseaux ne sont pas d'emprunt et les gazons de contrebande.

De vastes plaines, de hautes cascades, des rocs sourcilleux, des collines riantes, voilà ce qui s'offre incessamment à nos regards toujours enchantés, toujours surpris; car la nature a cela de magique, qu'elle paroît chaque jour plus admirable; plus on la voit, plus on la trouve étonnante, plus on veut la voir.

Mais, halte-là, je perds mon tems, et je tombe dans le ridicule de parler de la *belle nature* aux Parisiens!

HYPOLITE.

MODES.

Les chapeaux de pluche de soie, doublés de pluche, sont toujours fort à la mode; par devant, on recoquille tant soit peu ces chapeaux, et rien ne les borde. Quelques élégantes ont paru dans le jardin des Tuileries, avec des spencers de lévantine rose et des chapeaux de pluche blanche doublés de rose, d'autres avec des spencers bleu de ciel et des chapeaux blancs doublés en pluche bleu de ciel. On a vu dans la même promenade des chapeaux de velours noir plein, doublés en satin blanc, et beaucoup de spencers de velours noir, avec deux rangées de boutons, écartées du haut, très-rapprochées du bas. Sur quelques spencers, les boutons étoient d'acier, larges, plats et à jour. Les manches de beaucoup de spencers de velours sont surmontées d'un diminutif de manche, très-large et bordé d'un ruban. (Voyez la gravure 1683). Que l'on se rappelle ces petites ganses de paille qui ont si long-tems figuré sur des chapeaux de crêpe blanc; aujourd'hui, ce sont des tresses d'or que les modistes appliquent près du bord de la passe de quelques chapeaux de velours noir. La cherté rendroit le marabout plus rare si nos plumassiers n'avoient pas trouvé le moyen de l'imiter avec du duvet de paon blanc.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1686.

Le 104me numéro du *Bon Genre* paroîtra le 31 de ce mois au Bureau du Journal des Dames.

Le 5 novembre, nous publierons le 24me numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

(1686.)



Chapeau de Velours épinglé. Redingote de Mérinos.

— 4 224 pl.

Manque 3 pl. de texte

Complet comme Brunet

1817 — 1820

Tafel 1694
doppelt eingebunden
1687–1742 57 Kupfertafeln
1 =
5 Bde Tafel 1687 – 1910
(1 doppelt) zusammen 225 Tafeln

N°. 61. (Vingt-unième Année.) 5 Novembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong*, *de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

LES EMPRUNTEURS.

Après la race des créanciers, je n'en connois pas de plus insupportable que celle des emprunteurs. Rien n'est sacré pour elle : regardant le bien des autres comme le sien, elle ne fait aucune difficulté de s'emparer de vos chevaux, de vos voitures, de vos meubles et même de vos vêtemens, sans s'embarrasser si vous-même vous n'en avez pas besoin. Un emprunteur qui n'emprunte que de l'argent, peut être regardé comme un homme honnête et délicat, en comparaison de quelques-uns de ceux que je connois. En effet, l'argent ne s'use point, et lorsqu'après l'avoir emprunté on le restitue exactement, on a quelquefois rendu un service au propriétaire qui l'auroit dépensé ; il n'en est point de même d'un équipage, d'un manteau, d'un cachemire, objets qui perdent de leur valeur entre les mains de l'emprunteur, personne presque toujours fort peu soigneuse. Je ne prétends pas cependant qu'on doive refuser d'obliger un ami lorsqu'il a recours à nous ; loin de moi ce coupable égoïsme qui n'est que trop commun aujourd'hui ; mais je veux qu'on oppose un refus opiniâtre à ces connoissances d'un jour, qui, après vous avoir demandé à titre de prêt vingt-cinq louis, finissent par se contenter de vingt-cinq francs ; à ces voisins d'une semaine, qui commençant d'abord par prendre chez vous de l'eau et du feu, s'accoutument peu-à-peu à vous emprunter votre table

à manger, votre argenterie, votre cuisinier et parfois votre vin!

Le rôle d'un emprunteur, que quelques personnes croyent si difficile, n'exige que de l'habitude et de l'audace. Le début seul est épineux; mais une fois le premier pas fait, la première parole lâchée, le métier n'offre que plaisir et profit. J'en ai journellement la preuve sous les yeux; dans la maison que j'habite, précisément au-dessus de moi, demeure l'emprunteur le plus habile, le plus hardi, le plus opiniâtre qui existe à Paris et peut-être dans toute la France. Ce personnage, dont personne ne connoît l'état ni les moyens, pourroit, si on le jugeoit par son mobilier, passer pour un homme peu favorisé des dons de la fortune; des meubles mal assortis, des livres dépareillés, des instrumens de musique et des tableaux posés çà et là, sans soin ni symétrie, annoncent un ménage en désordre; mais d'un autre côté, une mise recherchée, un cabriolet, une calèche, des laquais changeant fréquemment de livrée, semblent indiquer une grande aisance et même de l'opulence. Au milieu de ces apparences contradictoires, que faut-il penser de mon voisin D*** ? Il va nous l'apprendre lui-même dans une conversation de quelques minutes : écoutez-le. Il entre chez moi pendant que je suis occupé à faire ma toilette, et s'énonce ainsi, sans me donner le tems de lui offrir un siége : « Excusez-« moi, cher voisin, si je vous fais une visite d'aussi bon matin; » j'ai appris que vous alliez sortir, et comme j'ai un petit ser-» vice à vous demander, je me suis hâté.... » — C'est à M. D*** que j'ai l'honneur de parler? — A lui-même; je sais que vous ignorez ma naissance, mon rang, mon pays, ma fortune, que vous connoissez à peine mon nom : mais moi, j'ai appris le vôtre par le portier, j'ai su de plus que vous étiez riche et obligeant, et je viens sans façon vous emprunter un billet de 500 fr. que j'ai perdu cette nuit en jouant contre un Anglais. — Monsieur, je vous avoue que cette demande m'étonne, n'ayant pas, comme vous en convenez vous-même, l'honneur de vous connoître.... — Je vous pardonne cet étonnement, mais vous me prêtez, n'est-ce pas?.... — Il m'est impossible dans ce moment.... — Ah! ah! je le vois, je m'y suis pris trop tard, et vous avez prêté à cette jolie femme que je viens de voir sortir de chez vous! — Vous êtes dans l'erreur — Eh bien! vous ne me refuserez pas votre cabriolet pour aller chez ce diable d'Anglais? — Je croyois que vous en aviez un à vous? — Il appartenoit à un de mes amis qui a eu la malhonnêteté de me le reprendre hier à la porte du Vaudeville, quoique je ne m'en servisse que depuis 15 jours. — Le mien est chez le charron. — Prêtez-moi au moins votre jockei, que j'envoie demander un délai...... — Mais le vôtre? — Il est retourné chez son maître auquel je l'avois emprunté pour faire mon déménagement. — Et ce grand laquais, cette calèche? — L'un appartient au génér l R*** de la garde; l'autre à Mlle. D*** des Français; mais finissons, je vous prie, où est votre jockei? — Chez mon

notaire. — Au moins vos pistolets ne sont pas chez l'armurier, prêtez-les moi? — Pourquoi faire? — Pour me battre avec le Goddem, en cas qu'il veuille me faire payer de suite, ou me tenir de mauvais propos. — Les voici. — Grand merci, j'espère vous les rendre bientôt, mais ne pourriez-vous pas me prêter encore quelque chose? — Quoi donc? — Un de vos amis pour me servir de témoin.... — Non, en vérité! — J'espère que du moins vous me prêterez votre chirurgien.....

****.

Une grande foule s'est rendue samedi et dimanche au cimetière du père La Chaise. Rien de plus touchant que le spectacle qu'offrent des enfans et des vieillards agenouillés auprès des tombes, priant pour les parens qu'ils ont perdus, et arrosant de larmes les fleurs qu'ils renouvellent. La plupart des visiteurs étoient en deuil, ou annonçoient par leur recueillement qu'ils regrettoient l'un un frère, l'autre un ami; pourquoi faut-il que quelques curieux et curieuses aient affecté de ne venir en ce lieu de douleur qu'avec un visage riant, et comme à une partie de plaisir.... Ces disparates m'ont paru trop choquantes pour n'être pas signalées.

*.

Souvenirs de Londres en 1814 *et* 1816; suivis de l'histoire et de la description de cette ville dans son état actuel; avec douze planches et un plan de Londres. (1)

Voici les titres des douze planches: *Abbaye de Westminster*, (bâtie en 1065 : les tombeaux des Rois et des grands hommes de l'Angleterre y sont réunis.) — *Chapelle de Henri VII*, (monument précieux dans le style gothique, quoiqu'il ait été exécuté à la renaissance des arts.) — *Hôtel de Sommerset*, (l'un des plus vastes édifices de Londres; il porte le nom de son premier propriétaire : c'est le siège de presque toutes les grandes administrations du Gouvernement : la marine, le timbre, la loterie, les impôts, etc.) — *Hôtel du Lord Maire*, (pendant l'exercice de ses fonctions). — *Eglise de St-Paul* : (construite sur le modèle de St-Pierre de Rome.) *Maison de campagne de Garrick.* (Le jeu inimitable de cet acteur lui valut

(1) Un volume in-8° de 281 pages, de l'imprimerie de Crapelet. Prix : 7 fr.; papier vélin, 12 fr. A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue St-André des Arts, n° 55, et Delaunay, libraire, au Palais Royal.

une fortune de plusieurs millions.) *Palais de St-James.* (Ce fut long-temps la résidence des Rois d'Angleterre pendant l'hiver ; maintenant la cour ne s'y rassemble que dans les grandes cérémonies.) — *Château de Windsor*, (construit sous Guillaume-le-Conquérant ; c'est la résidence habituelle du Roi Georges.) — *Hôpital de Greenwich*, (pour les marins : son étendue, sa régularité et ses belles proportions le mettent au rang des plus beaux monumens de l'architecture.) — *La Bourse*, (édifice construit en 1667, et qui a coûté 80,000 liv. ster. de cette époque.) — *Le Monument*, (colonne de 202 pieds de haut, érigée en mémoire de l'incendie qui consuma la plus grande partie de Londres en1666.) — *Hôtel de la Compagnie des Indes*, (édifice moderne et d'une grande étendue.)

L'auteur a fait deux voyages à Londres, l'un d'environ six semaines, en 1814 ; l'autre de cinq, en 1816. La première fois, il voyagea seul, la seconde, avec sa femme. Les Souvenirs de ses deux voyages ont la forme épistolaire.

« Il est difficile, dit-il, d'indiquer précisément le tems nécessaire pour la traversée de Calais à Douvres ; mais avec un capitaine intelligent et un bon paquebot, comme ils le sont presque tous à Calais, le terme moyen peut être quatre heures. Il y a des exemples de passages faits en une heure, et fréquemment en deux ou trois heures. »

On n'est plus retardé à Douvres par le bureau des passeports. Les commis sont actifs et simplifient les formalités autant qu'il leur est possible. Notre voyageur les a vus refuser des offres d'argent qui leur étoient faites pour hâter l'expédition d'un passeport au préjudice d'un autre. Mais les douaniers ! . . . . . . L'ouverture des bagages a lieu devant un expert « dont le coup-d'œil pénétrant découvre presque toujours quelques droits à percevoir. » En présence de notre voyageur, on confisqua à des dames des bas de soie, des gants, des fleurs de chapeau ; et elles payèrent le droit pour quelques volumes que l'on jeta pêle-mêle dans une balance.

« A quelques lieues de Douvres il y a des plantations de houblon à perte de vue ; c'est la vigne de l'Angleterre. »

Pour se former une idée de l'étendue de Paris, il faut le parcourir, tandis que du milieu des rues de Londres qui sont « larges, droites et prolongées à perte de vue, on voit de suite que ce doit être une ville immense. »

En commençant ses promenades, l'auteur fut assez heureux pour rencontrer chez un Anglais de sa connoissance un membre du Parlement qui leur offrit de les accompagner à une séance de la Chambre des Communes. « Rien, dit-il, n'a répondu à l'idée que je m'en étois formée ; la salle est petite, et ressemble presque à une chapelle, avec une galerie élevée de douze à quinze pieds, et des rangs de sièges garnis en maroquin vert ; le tout lambrissé de bois, sans ornemens. La Chambre Haute n'est pas plus imposante. »

On vante beaucoup les trottoirs de Londres ; l'auteur dit que tout le monde s'y portant, « c'est un travail et une étude que de s'esquiver sain et sauf de la mêlée. Encore, ajoute-t-il, si l'on étoit seulement exposé au choc d'un public honnête! Mais des porte-faix avec des fardeaux sur leur tête, des brouettes, des charretiers, des garçons de toute espèce, chargés de provisions, des porteurs d'affiches, plantés comme des termes, s'emparent *librement* des trottoirs et obstruent les passages. »

Ces porteurs d'affiches que nous avons le bonheur de ne pas connoître à Paris, les placent sur les deux côtés d'une planche quarrée, et s'installent dans les rues les plus fréquentées.

L'auteur parle avec admiration des équipages qu'il vit au parc de St-James, le jour anniversaire de la naissance de Georges III. Il n'en est pas de même des chaises à porteurs, « qui amènent les douairières, les vieilles duchesses, pairesses, etc., costumées d'une manière plus antique les unes que les autres. Elles sont couvertes de poudre, de rouge, de diamans, reliques de famille, et montés du tems de la reine Anne. Quatre à cinq laquais en grande livrée, la canne à la main, suivent et précèdent la chaise. Cet équipage est vraiment burlesque. »

En l'absence du Roi, qui habite toujours le château de Windsor, la Reine vient tenir un grand lever à son palais, et recevoir pour son auguste époux les hommages et les félicitations de toute la cour. A l'occasion de cette fête, des officiers d'artillerie donnèrent un bal où se réunirent plus de sept cents personnes. Notre voyageur y passa la nuit; sa femme dansa plusieurs anglaises qui durèrent chacune trois quarts-d'heure. « Des cordons de soie, dit-il, indiquent l'espace que doivent occuper les danseurs avec leurs partners; et les musiciens jouent le même air jusqu'à ce que les figures et les passes accoutumées soient toutes épuisées. Je n'ai rien trouvé de fort divertissant dans cette espèce de danse qui n'a pas varié de tout le bal. Des diamans ou trois plumes en aigrettes, semblables à celles qui décorent les armes du Prince Régent, formoient la coëffure des dames, et des couronnes de fleurs celles des demoiselles. Les officiers anglais ont fait très-agréablement les honneurs de leur bal. Parmi les rafraîchissemens qui étoient distribués avec abondance, j'en ai remarqué d'une singulière espèce : c'étoit du vin chaud, et de petites tranches de jambon farci de moutarde, entre deux tartines de pain. Ce mets paroissoit aussi goûté des dames que le sont chez nous les friandises servies dans les mêmes occasions. »

L'espace de tems, dit notre voyageur, où l'on rencontre le plus de voitures, est depuis deux heures jusqu'à quatre. « Les comtesses, les marquises, les baronnettes, les élégantes viennent jeter un coup-d'œil sur les étoffes nouvelles des magasins à la mode, ou y faire des emplettes; et il n'est pas rare de voir huit ou dix voitures arrêtées devant la même boutique. C'est

aussi l'heure de la promenade aux parcs et des visites, car les visites sont une des obligations les plus impérieuses des sociétés anglaises. C'est véritablement une dette qu'il faut acquitter de son nom ou de sa personne, et l'expression usitée en fait assez connoître l'importance. (On dit en anglais, *to pay a visit*, payer une visite.) Cependant on ne trouve point chez les Anglais cette politesse exquise et gracieuse des sociétés de Paris. »

Treize cents carrosses de place et quatre cents chaises à porteurs font le service de la capitale, outre trois mille bateaux ou barques, qui vont et viennent sur la Tamise, pour le transport des personnes et des effets.

On avoit conseillé à l'auteur de se faire habiller à l'anglaise dès son arrivée, afin de n'être pas montré au doigt dans les rues; il n'en fit rien. « Hier, dit-il, nous sommes sortis en habit de voyage, sans être le sujet des sarcasmes, encore moins des insultes des passans. On m'avoit dit à Paris qu'un Français ne pouvoit sortir sans être exposé à entendre autour de lui certaine exclamation injurieuse. Ne seroit-ce pas encore une observation particulière qu'un voyageur aura généralisée ? car on aime beaucoup à généraliser maintenant ; c'est plutôt fait. J'ai remarqué d'ailleurs que nos habillemens ne diffèrent plus autant de ceux des Anglais qu'il y a deux ans. Les communications fréquentes des deux peuples amènent insensiblement quelques variations dans leurs modes, et les Anglaises aujourd'hui portent leurs chapeaux presqu'aussi hauts que ceux des Françaises. Ma femme cependant prendra le voile de dentelle noire, parce qu'elle n'a pas d'autre moyen pour éviter les atteintes de ces atômes de charbon de terre qui voltigent sans cesse dans l'air ».

Un Français fixé en Angleterre depuis plus de vingt ans, et marié à une Anglaise, invita notre voyageur à dîner. Ce dîner fut servi à l'anglaise, c'est-à-dire que tous les mets étoient cachés par des couvercles de cuivre plaqués d'argent. Les serviettes sont maintenant d'un usage presque général. Après le dessert, et quelques tours de flacon de Madère, les convives entrèrent dans la salle de billard, où l'aînée des demoiselles offrit le café.

L'auteur dit d'un autre repas : « Avec moins de luxe, peut-être eût-il été plus agréable. Il y avoit une soupe à la tortue, obligée dans toutes grandes occasions ; vingt convives ; quatre services et un dessert magnifique, où il ne manquoit que des fruits. On a servi des vins de toute espèce, le Madère à l'ordinaire. Les dames ont quitté la table à neuf heures. Le maître de la maison a proposé aussitôt un toast à l'honneur des dames; un de ses amis a répondu, et les flacons ont commencé leurs rondes précipitées. A dix heures et demie (à cause de nous), toute la compagnie se trouvoit réunie dans le salon. On a pris alors le café : des tables de wisk ont été occupées, puis à minuit est

venu le thé, et une collation de pâtisserie, de gélées, des fruits des îles, etc. Les dames, qui, au commencement du dîner, disoient ne pas savoir le français, se sont trahies ensuite, et conversoient avec une grande facilité, et souvent avec esprit. Nous nous sommes retirés à une heure et demie ».

L'auteur alla voir l'amphithéâtre d'Astley, qui, dit-il, « ne vaut pas celui des frères Franconi. Les chevaux et les cerfs sont inférieurs à leurs rivaux de Paris; les mélodrames et autres parades de nos boulevarts sont des chefs-d'œuvre en comparaison des pièces que l'on y représente ».

La rotonde et les jardins du Wauxhall font les délices des Anglais. « Puisqu'il en est ainsi, dit notre voyageur, on ne peut pas dire qu'ils soient difficiles à contenter, et les propriétaires n'épuisent pas leur imagination à varier les plaisirs de ce séjour. L'illumination seule en étoit brillante. On avoit annoncé, par extraordinaire, des danseurs de corde, et Mme Saqui fit une ascension très-ordinaire au milieu des flammes du Bengale. Cependant les gentlemen extasiés se pressèrent sur ses pas, voulurent la porter en triomphe, et la reconduisirent avec de grandes exclamations ».

Les courses d'Epson excitèrent avec plus de raison la curiosité de notre voyageur. « De tous les côtés, dit-il, dans la campagne, on appercevoit des équipages qui suivoient la même direction. Les cavaliers en foule, au milieu des bruyères, sembloient autant de chasseurs qui poursuivoient la bête. Tout se portoit sur le même point ».

Il y eut trois courses à six chevaux chacune, et à trois-quarts-d'heure d'intervalle. « S'il y en avait davantage dans la matinée, dit l'auteur, on les supporteroit à peine. L'attention devient si vive, on s'attache tellement aux coursiers et à ceux qui les montent que l'on éprouveroit bientôt plus de fatigue que de plaisir. »

« En France, dit l'auteur, le bon accueil de l'aubergiste, les attentions des servantes, leur bonne humeur, ne sont point comptés aux voyageurs; tout cela se paye dans les auberges anglaises, et l'on peut dire exactement que chaque coup de sonnette accroît la somme de la dépense. » Il croyoit qu'à Paris on exagéroit la cherté des vins en Angleterre. Point du tout. « Ceux de Bordeaux coûtent quinze francs, ceux de Bourgogne vingt francs la bouteille. Le Madère est d'un prix un peu inférieur; le vin d'Oporto, d'un usage plus commun. » Ces deux derniers vins sur-tout sont rehaussés d'eau-de-vie; ce qui ne plaît pas à tout le monde comme aux Anglais.

« C'est ici, mon ami, dit notre voyageur à son correspondant qu'il fait bon avoir un coffre bien garni; la dépense est malgré soi excessive. »

Le fils d'un banquier de Paris arrivé à Londres depuis

quelques jours, en considéroit les inconvéniens sous un autre rapport. « Est-ce une ville que Londres, disoit-il à notre voyageur ; où sont nos boulevarts de Coblentz, notre Palais-Royal, nos fêtes de Tivoli, nos salons de Tortoni ? Si je fredonne un air, on me prend pour un fou ; je n'ai pas encore vu le sourire d'une anglaise ; la conversation est toujours glacée d'orgueil et de politique. Si je découvre un jardin, je n'en puis jouir que des yeux et à travers des grilles de fer ; si je vais aux parcs, j'y rencontre des bestiaux. Il m'a été impossible de trouver un billard ; si je demande des glaces dans un café, on m'offre de l'eau chaude. Au spectacle je n'ai entendu que des cris perçans, des lamentations, ou les plus basses bouffonneries. J'en ai bien assez de Londres, et je cours retenir ma place ; cette idée me soutiendra jusqu'à mon départ. »

MODES.

Les deux tiers des chapeaux sont de pluche, et une bonne moitié est doublée de pluche ; mais rarement la doublure est de la couleur du dessus. Quelques chapeaux de velours noir plein sont doublés en velours pareil, quelques autres, en satin blanc. On fait beaucoup de toques de velours noir et de chapeaux à bord étroit, sur lesquels on met un esprit ou deux plumes blanches. Dernièrement, à l'Opéra, deux dames portoient sous un chapeau de velours noir, un large bandeau de velours violet, échancré sur les côtés, taillé en pointe au milieu du front, et bordé de perles blanches. Il y avoit dans cette même soirée, des turbans de cachemire et des coëffures en cheveux, ornées de perles d'or.

Le seul changement qu'ait éprouvé le costume des hommes consiste dans le pantalon, qui est sans coulisse, et un peu moins long.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1687.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



sous un autre
soit-il à notre
, notre Palais-
Tortoni ? Si je
je n'ai pas en-
on est toujours
un jardin, je
grilles de fer;
ux. Il m'a été
nde des glaces
u spectacle je
ns, ou les plus
res, et je cours
squ'à mon dé-

, et une bourse
a doublure est
e velours noir
autres, en satin
noir et de cha-
esprit ou deux
eux dames por-
rge bandeau de
pointe au milieu
avoit dans cette
coëffures en che-

me des hommes
, et un peu moins

e 1687.

dressé, port franc
près le boulevart,
du 15.

(1687.)



Chapeau de Velours doublé en Satin. Spencer de Velours.

N°. 62. (Vingt-unième Année.) 10 Novembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*[re]. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paraissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N[os]. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 9 novembre 1817.

L'Ingénue de Brives-la-Gaillarde a obtenu peu de succès aux Variétés, et le lendemain *les Femmes Orateurs* ont été sifflées au Vaudeville; le public s'est montré, en cela, peu galant envers le sexe. Il y a de jolis détails dans ces deux petites pièces, mais ils n'ont pu déguiser la nullité du fond. L'Ingénue égrillarde fait cacher trois amans, comme *Madelon Friquet;* l'un de ces amans est un jeune roué parisien qui, peut-être, soutiendra la pièce pendant quelque temps. La seconde est une véritable satyre contre les femmes politiques et les assemblées délibérantes. *Le Tribunal des Femmes*, aux Variétés, est sans doute moins spirituel; mais il est plus gai que le sénat féminin d'Athènes. Les auteurs ne s'attendoient certainement pas à la mauvaise réception qu'on leur a faite. Avant les sifflets, ils répétoient, dit-on, d'après un de leurs devanciers : « *Applaudissez, Athéniens, c'est de l'Aristophane tout pur.* »

Maria, ou la Demoiselle de Compagnie, qu'on annonce à l'Odéon, est une petite comédie en vers qui doit le jour, dit-on, à un ancien acteur du Vaudeville, devenu professeur.

*.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Je suis bretonne et entêtée : mon mari est gascon et goguenard; cela fait un joli ménage. Cent fois les voisins ont cru que nous allions nous séparer de biens et de corps.

Mais qu'ils se trompent ! Nous nous aimons à la rage, mon mari et moi, et malgré nos querelles, toujours suivies de doux raccommodemens, j'étois la femme la plus heureuse de la terre, lorsqu'une fatale circonstauce est venue déranger tous mes plaisirs.

Mon mari, Monsieur le Rédacteur, s'est avisé de faire un livre, et tout-à-coup ma joie a disparu. La copie, les *épreuves*, l'impression, tout l'absorbe. La vente l'occupe, moins par intérêt que par amour-propre. Les feuilletons le déchirent ou le louent, selon leur *couleur* ou leur caprice. L'auteur veut répondre ; c'est un casse-tête pour lui et une désolation pour moi. J'ai beau prier, prêcher, crier, le livre fait des siennes, et la pauvre femme est seule, dans un coin, délaissée.

Quand je me suis mariée, Monsieur, c'étoit à condition que j'épousois un *homme du monde* ; et, pas du tout, il se change en un *homme de lettres*. La différence est grande, et je trouve à cela toutes sortes de mécomptes.

L'homme du monde me faisoit des vers, à la bonne heure, cela ne compromettoit pas encore ma tranquillité. Ces vers ne sentoient point le métier, ils n'étoient ni limés, ni rimés ! On les faisoit à cheval, au galop, en riant, en jouant, en dînant. Ces impromptus galans ne nuisoient pas à ma réputation de jolie femme. Mon mari les mettoit dans les almanachs, sans dire qu'ils étoient de sa façon ; cela évitoit pour lui le ridicule et me tiroit, moi, d'une obscurité désobligeante. Les *agréables* prétendoient que j'étois *mieux faite* que la chanson ou la romance qui m'étoit adressée. Je trouvois la louange douce et mon époux charmant.

Il me menoit au spectacle. Il me lisoit le soir tous les romans nouveaux. Nous allions au bal ensemble et quelquefois nous faisions en tête à tête, chez Véry, des dîners d'amans, tout cela étoit délicieux.

Mais à présent, hélas! plus de dîners, plus de bals, plus de romans. Monsieur pense, Monsieur compose, Monsieur puise du matin au soir dans de vieux livres pour parer le sien de citations rajeunies. Monsieur a toujours l'air distrait et préoccupé. Je me mets devant lui, il ne me voit point, il me heurte, il me pousse et court à son écritoire afin de ne pas perdre une belle idée qui lui est venue. Le soir je crois le tenir, j'imagine que l'heure du sommeil va le ramener du moins vers sa femme. Vain espoir, Monsieur s'enferme dans son cabinet, il met le verrou ; et s'il s'endort, c'est la plume à la main et le nez sur sa table.

Vous voyez si je suis à plaindre! O vous, Monsieur, qui vous vouez par caractère au service des dames, prêtez-moi secours en cette occurence. Si mon mari venoit vous apporter ses œuvres, recevez-les, promettez-lui d'en parler dans votre journal, mais aussitôt qu'il sera parti, mettez-vous vîte à faire

une critique amère de cet ouvrage inique, puisqu'il prend sur un temps qui m'étoit dû, et sur une existence qui m'avoit été promise par contrat.

Dans un livre on trouve toujours bien de quoi mordre. Je vous enseignerai charitablement les endroits foibles, les endroits pillés, vous les déchirerez à belles dents, vous dégoûterez par là mon mari de ses travaux funestes et vous me sauverez de l'isolement cruel auquel je suis depuis trop longtemps réduite.

Cet isolement a ses dangers. Il me faut un appui, un compagnon, une société.

Je suis naïve et bonne. Je ne demande pas mieux que d'être sage. Aidez-moi, secondez mes efforts, tombez sans pitié sur mon transfuge, rendez-le à ses amours, à nos transports, et comptez sur la reconnoissance de celle qui fut à quinze ans et qui sera jusqu'à la mort.

Votre abonnée CHRISTINE.

Apologie des Femmes ; contre l'opinion de J.-J. Rousseau.

1816.

Rousseau, tu t'es mépris : ce sexe qui m'enchante,
S'il inspire l'amour, il l'éprouve et le chante.
Non, la seule Sapho n'a point en vers brûlans
Peint d'un cœur embrâsé les tendres sentimens :
Célèbre par ses feux, ses talens et ses charmes,
Noble dans ses revers, touchante dans ses larmes,
Héloïse consacre à l'immortalité
Son amour, ses malheurs et sa fidélité.
Dans son ame de feu puisant son énergie,
Combien Labé nous touche et plaît dans l'élégie !
Celle qui, de Guibert éprise avec ardeur,
Du mal qui la poursuit sentant la profondeur,
Résiste à son penchant, en sa faute intéresse,
Malheureuse, combat son cœur et sa tendresse,
Voile ses sentimens et les dérobe au jour,
Les peint éloquemment et meurt de son amour.

Combien, par tant d'écrits où se peignent leurs ames,
De Rousseau réfuté triompheront les femmes !
Et, des préventions domptant l'iniquité,
Conserveront l'éclat de leur célébrité !

Aujourd'hui même encor, ce peintre de Corinne,
Qui d'un ton si touchant fit soupirer Delphine,
Ah ! que son éloquence et que ses sentimens
Sont mâles, généreux, fiers, sensibles, brillans ! (1)

(1) Cette illustre auteur, douée d'un talent viril et d'une angélique bonté, est morte depuis la composition de ces vers.

Oui, ce sexe charmant, qu'on vexe et qu'on adore,
(Dût l'orgueil masculin s'en offenser encore!)
Ce sexe, l'ornement du village et des cours,
Qui retient sur ses pas les Grâces, les Amours,
Si puissant par ses pleurs, si fort dans sa faiblesse,
Comme il sait l'inspirer, sait peindre la tendresse.
Il peut prétendre à tout : modeste, réservé,
Dans la frivolité par nos soins élevé,
On le voit quelquefois dans la noble carrière
De nos précautions rejeter la lisière.

Est-il donc à ce sexe un succès interdit?
Il réunit talens, vertus, courage, esprit.
Eh! n'a-t-on pas cent fois dans ses mains souveraines
Dignement des Etats vu s'affermir les rênes;
Et, dans nos jours sanglans de discorde et d'horreur,
Il brava les bourreaux, il dompta la terreur.
Les arts lui sont soumis : au Parnasse, au théâtre,
Il captive les sens de la foule idolâtre;
Et, quoiqu'à son essor nous fermions les chemins,
Il règne, en les charmant, sur les jaloux humains.
Oui, d'un fidele cœur soumettons-lui les flammes.
Ainsi que les Vertus, les Muses sont des femmes.

Louis Du Bois.

Souvenirs de Londres en 1814 *et* 1816; suivis de l'histoire et de la description de cette ville dans son état actuel; avec douze planches et un plan de Londres. (1)

SECOND ET DERNIER ARTICLE.

Les spectacles finissent encore plus tard à Londres qu'à Paris. « Jamais, dit notre voyageur, on n'en est quitte avant minuit avec les acteurs, et avant une heure avec le public et les voitures. Dernièrement à l'Opéra, nous sommes restés dans les corridors près de quarante minutes, sans pouvoir changer de place. Mais il y a certainement quelque chose de *fashionable* (de bon ton, à la mode) dans ce genre de presse; car les jolies femmes ne s'en plaignent pas. Elles sont le point de mire de tous les curieux gentlemen qui restent sous le vestibule, s'agitent sans avancer, et maintiennent ainsi la foule

---

(1) Un volume in-8° de 281 pages, de l'imprimerie de Crapelet. Prix : 7 fr.; papier vélin, 12 fr. A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue St-André des Arts, n° 55, et Delaunay, libraire, au Palais Royal.

stationnaire pendant une heure entière. Au dehors, la multitude de voitures qui se précipitent les unes dans les autres, prolonge encore les retards. »

Notre voyageur vit jouer *la Femme Jalouse* de Colman, sur un des trois grands théâtres. Miss O'neill, actrice jeune et belle, remplissoit le rôle principal. « Je ne me permettrai pas, dit-il, de juger le talent de cette actrice. Lorsque dix-huit cents spectateurs paroissent émerveillés à sa vue, qu'ils l'applaudissent à chaque phrase, presque à chaque mouvement, je ne puis juger que par comparaison, et non d'après mon sentiment. Je suis donc bien certain que si une actrice au Théâtre-Français jetoit des cris aussi perçans que ceux de miss O'Neill, faisoit autant de contorsions, de gestes outrés, de trépignemens, elle ne paroîtroit pas deux fois sur la scène. Les goûts diffèrent comme les pays. »

« Après *la Femme Jalouse*, on a joué *Jean de Paris* (*John of Paris*) avec la musique, non pas choisie de Boïeldieu, ainsi que l'annonçoit l'affiche, mais travestie, sans doute par esprit national. C'est comme si nous avions vu deux pièces sur le même sujet.

«...... La pantomime, *Londres et Paris* fait la fortune d'un petit spectacle. Je m'attendois à des rapprochemens piquans, à des caricatures plaisantes, à des traits malins, satyriques même : que j'étois loin de compte ! L'Angleterre, richement habillée, paroît, accompagnée de la France qui est costumée de la façon la plus bizarre, et coëffée d'un bonnet de folie haut de trois pieds et surmonté de roses. Des scènes d'un grotesque ignoble se succèdent alors, et présentent l'imitation de quelques costumes de Paris et de Londres. Quand les baladins ont rempli leur rôle, ils disparoissent comme des ombres chinoises. Le tout est assaisonné de quelques mots de français jetés par instant, aux grands éclats de rire des hautes loges occupées par la populace. Sa joie bruyante s'est surtout manifestée en voyant l'enseigne de la *Soupe Maigre* d'un traiteur français. Celui-ci sert une soupe claire et une salade à son hôte, tandis que l'anglais est assis à une autre table, au milieu des jambons et des roast beefs..... Le ballet ma paru assez original dans l'imitation des danses françaises. Une Anglaise contrefaisoit plaisamment les pirouettes, les jetés en l'air et les grands écarts de nos danseuses. »

Tous les ans l'on réunit dans la cathédrale de St-Paul les enfans de la Charité. Les Anglais parlent de cette assemblée avec vanité. « Encore quelques années de perfectionnement dans leurs machines et dans leur système libéral de charité, dit notre voyageur, et dix cathédrales comme St-Paul ne suffiront pas pour la représentation annuelle de la classe indigente de Londres ».

La brasserie de MM. Barclay et Perkins est si considérable, qu'il faut plus de cent chevaux pour en faire le service exté-

rieur. « Tu ne peux, dit notre voyageur à son correspondant, te faire aucune idée d'un pareil établissement, parce que ses dimensions sont tout-à-fait extraordinaires, et surpassent tout ce que l'on peut raisonnablement se représenter en ce genre. Nous avons marché pendant plus d'une heure sur une double rangée de cuves qui contiennent chacune de 2000 à 2500 quartauts de bière, et la plus grande environ 6000. Il y a cinquante-deux cuves en totalité. Les propriétaires ont fait l'inauguration de la dernière, récemment construite, en donnant un repas splendide à cinquante personnes assises à table au fond de la cuve. Tout le travail qui concourt à la fabrication de la bière, s'opère par la puissanee d'une machine à vapeur de la force de trente-six chevaux. Il y a très-peu de monde occupé dans l'intérieur de la brasserie ; par les procédés ordinaires, elle pourroit employer douze à quinze cents ouvriers. Je te demande ce que tu penses d'une aussi grande réduction dans l'emploi des bras. J'ai souvent entendu faire beaucoup valoir les avantages que l'on retire de l'application des machines dans presque toutes les manufactures d'Angleterre ; on le conçoit aisément, et ces avantages paroissent trop évidens au manufacturier, pour qu'il puisse s'inquiéter des autres résultats. Mais de quoi n'abuse-t-on pas dans le monde ! si l'on poursuit ce système de machines, quel avenir se présente à cette masse d'hommes laborieux, qui se trouveront bientôt sans travail, sans ressources, sans espérance ! »

Le correspondant de notre voyageur lui avoit souvent vanté la typographie anglaise. Les deux premiers imprimeurs de Londres eurent la complaisance de lui montrer les livres à l'exécution desquels ils ont employé les soins les plus minutieux, et qu'ils regardent comme leurs plus beaux ouvrages. « Ils étoient sous mes yeux, dit-il ; mais j'avois aussi présentes à mon souvenir les éditions des deux Didot, et je les voyois plus brillantes et plus parfaites. Il n'y a pas surtout de comparaison à faire sur la beauté des types ».

Les gravures des éditions anglaises sont fort inférieures aux nôtres, et cependant fort dispendieuses. Notre voyageur, toutefois, reconnoît la supériorité des vignettes anglaises gravées sur bois. « Ce genre de gravure, dit-il, est porté à un tel dégré de perfection, que la taille-douce ne peut y atteindre. L'effet en est tout différent, et ne produit pas le ton moëlleux ni le relief de la gravure en bois ».

L'excessive cherté des livres en Angleterre rend les imprimeurs de ce pays excusables d'avoir combiné les procédés typographiques de façon à réduire les collections des meilleurs auteurs à un petit nombre de volumes ; mais en France, on eût pu se passer d'éditions *compactes*, et « laisser aux Anglais, comme dit notre voyageur, l'honneur de l'invention. Toutes les éditions compactes que l'on imprime aujourd'hui à Paris, sans parler de leurs inconvéniens, qui sautent aux yeux, sont

d'une exécution inférieure à celle des éditions les plus communes, et ne pourront jamais avoir aucune valeur dans le commerce ».

Le systême des machines a été appliqué à l'imprimerie en Angleterre. Notre voyageur vit la presse du journal anglais *le Times*. Elle est mise en mouvement par une machine à vapeur de la force de quatre chevaux. « Les résultats, dit-il, sont très-médiocres comme impression ; mais ils atteignent le but de l'inventeur, qui étoit d'obtenir une grande célérité dans le travail ». Notre voyageur vit une autre machine à moitié construite, qui devoit imprimer toutes sortes de livres, et étoit présumée devoir coûter 3000 liv. ster. (12,000 fr.) « Je crois, dit-il, assez connoître le mécanisme de l'impression, pour juger qu'on n'exécutera jamais rien de passable au moyen de cette machine, qui doit tirer les deux côtés de la feuille par le même mouvement. O Guttemberg ! que de moyens on invente pour pour faire rétrograder ton art ! »

Les Anglais ont aussi une machine à papier. « Elle marche supérieurement, dit notre voyageur. La pâte délayée dans la cuve se répand d'elle-même sur une grande forme ; se sépare de l'eau en se tamisnat par petites secousses ; un peu plus loin elle prend de la consistance, passe sous un cylindre de feutre, et vient se rouler en demi-feuille solide et non-interrompue sur un autre cylindre ; le tout par l'effet d'un seul mouvement imprimé à la machine entière. Il n'y a plus de doute sur le succès de cette invention, qui n'a fait que suppléer par un mécanisme ingénieux l'opération toute mécanique qu'exécutoient des ouvriers. Mais la fabrique est déserte ; trois hommes seulement travaillent à couper le papier sur les dimensions demandées. Soixante-douze y trouvoient de l'occupation précédemment ».

« Combien, poursuit notre voyageur, n'y a-t-il pas de travaux et de manufactures où l'établissement des machines pourroit devenir un bienfait pour l'humanité ! Elles suppléeroient alors des ouvriers qui, toujours exposés à l'action du feu, de l'eau ou d'un air infecté, traînent une vie misérable et languissante. Mais l'appât du gain dirige le plus souvent l'esprit des inventeurs, et non le soulagement de leurs semblables. Les améliorations de cette espèce arrivent toujours lentement ».

Les recherches que les Anglais font, depuis trois ans, à Paris, de nos anciens vîtraux, des vieilles ferrures, des vieux coffres, des vieilles bordures, nous ont fait connoître leur goût pour le style gothique ; mais un château nouvellement bâti dans ce style ! notre voyageur l'a vu, et il assure que beaucoup de seigneurs anglais ont « un goût particulier pour ce genre de constructions. Sans doute, ajoute-t-il, parce qu'il est très-dispendieux, et qu'un château de forme antique donne une plus haute idée de la noblesse du lord ». Portes, ameublemens, vases, pendules, tout, dans le château dont on vient de parler, semble appartenir au 12[e] siècle, et n'a pas quatre ans d'existence. « Le parc qui en dépend a près de trois mille de tour,

dit notre voyageur, et réunit tout ce qui fait la beauté des jardins anglais : terrein inégal et uni, rivières, rochers, cascades, gazons, arbres magnifiques. Des femmes étoient occupées à couper les gazons avec des ciseaux, et les balayoient comme des tapis ».

Le goût des fleurs est presque général à Londres. Il y a autour de la ville des serres chaudes magnifiques, où l'on cultive des plantes de toute espèce, « mais qui sont, dit notre voyageur, d'une cherté incroyable ». Deux petits rosiers lui coûtèrent 10 schillings (12 fr.), le jour même du marché aux fleurs, et quoiqu'un amateur qui l'accompagnoit l'eût adressé à son marchand ordinaire.

Lorsque la princesse Charlotte, fille du prince régent, épousa le prince de Cobourg, les marchands, pour se mettre en vogue, vendirent des étoffes, des chapeaux, des parfums, des pâtisseries *à la Cobourg* ; et l'on n'étoit pas à la mode, si l'on ne portoit sur soi quelque chose du nom de Cobourg. « Dans quelques semaines pourtant, dit notre voyageur, le souffle léger de la Mode effacera l'idole du jour, pour la remplacer par une autre. Qu'on vienne ensuite reprocher aux Français leur inconstance et leur légèreté ! »

Avant de terminer cet article, nous croyons devoir faire observer qu'un plan de Londres, très-net, très-détaillé, et douze gravures d'un grand intérêt, d'une exécution soignée, se trouvent dans un volume, imprimé par Crapelet sur de très-beau papier ; et cependant le prix de ce volume excède d'un franc tout au plus celui des volumes in-8° ordinaires.

ERRATA.

Page 489 du dernier numéro, ligne 21, au lieu *d'Epson* ; lisez : *d'Epsom*.

MODES.

Il y a, depuis peu, des chapeaux de velours noir, doubles en pluche orange, carmélite, ponceau. La quantité de chapeaux de pluche blanche est toujours très-considérable. Depuis que la pluche est en vogue, on ne met plus de liserés ; il est même assez rare que le bord des chapeaux soit garni. On voit souvent cinq ou six plumes de marabout réunies en bouquet sur le côté droit d'un chapeau de pluche blanche. Il y a aussi des plumes de marabout sur quelques toques de tulle. Les toques noires sont ornées d'un esprit ou d'un oiseau de paradis. La plupart des toques tiennent du turban. Nous avons parlé de tresses d'or appliquées sur des chapeaux de velours noir ; on en met aujourd'hui sur des chapeaux de pluche blanche.

La Pommade végétale du sieur Fortin, pour fortifier et conserver les cheveux, soutient sa renommée. Elle se vend chez l'auteur, rue Sainte-Anne, n° 32 ; un pot coûte 6 francs. Les lettres doivent être affranchies.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1688.



(1688.)



Chapeau orné d'une Echarpe. Redingote de Drap.

N°. 65. (Vingt-unième

JOURNAL

DES M

Ce Journal paraît, avec une G
le 15 avec deux Gravures, (
six, et 36 fr. pour un an.) So

En 1810, a été commencée, pour se
une suite de Gravures colorié
Draperies, Bronzes, Orfévrerie
à deux. L'abonnement, pour un
franc. Les Livraisons de l'anné

Lepeintre est un élève
y a 16 ans; dès son enf
dispositions: Lyon et Borde
Quelquefois on l'a vu jouer
égale perfection, le Misanthr
aux Variétés a été très-brill
meilleur choix pour consoler
est bien au-dessus du genre
gagnait-il 10,000 fr. à l'Od

Deux parodies de la Cloch
tems au Vaudeville et aux
dit-on, à leur tribunal les I
tinguée de la Manie des Gr
esprit se rencontrent.

LE RETOUR D

Il est bien agréable d'être
on reste chez soi, où l'on so
à table; on habite la campag

N°. 63. (Vingt-unième Année.) 15 Novembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 14 novembre 1817.

Lepeintre est un élève des Jeunes Artistes, où il jouoit il y a 16 ans; dès son enfance il annonçoit les plus heureuses dispositions : Lyon et Bordeaux retentissent encore de ses succès. Quelquefois on l'a vu jouer dans la même soirée et avec une égale perfection, le *Misanthrope* et *Je fais mes Farces*. Son début aux Variétés a été très-brillant, et l'on ne pouvoit faire un meilleur choix pour consoler de la perte de Potier. Son talent est bien au-dessus du genre auquel il se destine, mais gagneroit-il 10,000 fr. à l'Odéon ou au Théâtre-Français?

Deux parodies de *la Clochette* vont paroître presqu'en même tems au Vaudeville et aux Variétés. Ces théâtres traduisent, dit-on, à leur tribunal *les Danaïdes*, *l'Homme Gris* et *l'Intrigante* de *la Manie des Grandeurs*. On voit que les beaux esprits se rencontrent.

*.

LE RETOUR DE LA CAMPAGNE.

Il est bien agréable d'être riche, me suis-je dit souvent; on reste chez soi, ou l'on sort; on passe son tems au lit, ou à table; on habite la campagne, ou la Chaussée d'Antin; on

ne travaille qu'à ce qui plaît, ou plutôt on ne fait rien; c'est alors qu'on doit s'applaudir d'être venu au monde. Cependant, ces richesses que l'on envie, ne font pas toujours le bonheur; on voit plus d'un Crésus goutteux, plus d'un Apicius malingre, et plus d'un Lucullus sans appétit. Les riches, d'ailleurs, sont soumis à une étiquette, à une gêne continuelles, qui diminuent bien leurs jouissances. Donne-t-on une pièce nouvelle, il faut qu'ils assistent à la première représentation, au risque d'y bâiller depuis le commencement jusqu'à la fin; s'agit-il d'une fête bien ennuyeuse, d'une promenade ou d'une cérémonie bien insipide, il faut également qu'ils y paroissent sous peine de passer pour des gens de mauvais ton, des sauvages ou des hiboux. Je me trouvois il y a peu de jours dans une société de personnes distinguées par leur rang et leur fortune; je fus à même de remarquer pour la millième fois combien l'ennui se plaît sous les lambris dorés. Il ne sort guères de là que pour aller dans les assemblées politiques ou littéraires. Celle où j'étois admis, ne se composoit, comme je l'ai déjà dit, que de personnages éminens. Moi seul, humble et chétif individu, je ne marquois ni par mes places, ni par mes beaux habits; je ne cherchois même point à briller dans un concert auquel j'avois été obligé de prendre part, lorsque sans m'en douter, je me vis l'objet d'une attention toute particulière. La maîtresse de la maison, qui, je l'avoue, en l'honneur de la politesse parisienne, traite avec les mêmes soins et les mêmes prévenances toutes les personnes qu'elle reçoit chez elle, vint me prendre par la main et me fit asseoir sur un divan entre deux femmes charmantes que je voyois pour la première fois; puis, sans me donner le tems de les saluer, elle me dit : vous voilà au milieu de deux dames qui ont séjourné six mois dans leurs terres; elles ne sont de retour que depuis hier, et ne savent pour ainsi dire, rien de ce qui s'est passé dans la capitale pendant leur absence; contez-leur tout ce qui peut les intéresser; parlez de modes, de spectacles, de caricatures; indiquez-leur le roman nouveau, la toilette du jour; votre rôle est agréable; je suis persuadée qu'il sera rempli avec esprit, et écouté avec reconnoissance, n'est-il pas vrai, Mesdames? — Oh! très-certainement, nous brûlons d'entendre Monsieur. « Pour ma part, dit une autre jolie femme qui venoit d'être décavée à la bouillotte, je suis affamée de nouvelles; je sors du Morbihan où je n'ai entendu parler depuis un siècle que de récoltes, de pâturages, de canaux de desséchement; je suis si lasse des économistes, que j'ai l'économie en horreur ». Et moi, reprit ma voisine de droite, j'habite depuis le 1er. de mai ma terre de Servac, dans l'Angoûmois; ah! si vous saviez ce que c'est que ce pays; la chère y est excellente et à bon marché. Les habitans, tous un peu gourmands, sont de mœurs douces et faciles; on ne s'y occupe qu'à boire, manger et chasser; on ne s'y que-

relle ni pour des motifs d'intérêt, ni pour des affaires d'opinion; en un mot, c'est la terre promise; eh bien! j'y mourois d'ennui, et sans les huîtres de Marennes et les truffes de Ruffec, j'aurois ignoré si j'étois en France ou à la Chine. » Il vous sied bien, Mesdames, répartit vivement ma voisine de gauche, de vous plaindre du pays que vous habitiez? Que diriez-vous donc, si, comme moi, vous aviez été releguée pendant cinq mois dans le département de la Lozère? croyez-vous qu'on y coule des jours filés d'or et de soie? A propos de soie, ajouta-t-elle sans attendre de réponse, on dit qu'elle est bien augmentée? Porterons-nous cet hiver de la Royaline ou du Ternaux, du reps ou du cachemire français?.... Monsieur nous le dira peut-être? — Moi, Madame? A peine ai-je eu le tems d'étudier Paris; comme vous j'arrive de la campagne.... (Toutes les trois) — Ah! si ce pouvoit être de Rhodez? — Non, Mesdames, c'est tout simplement des environs de Surène, où nous possédons aussi une femme célèbre.... — La Rosière, n'est-ce pas? Il y a donc toujours des Rosières? — Oui, Mesdames, même à l'Opéra-Comique; mais il ne faut pas croire que tous les théâtres offrent à notre admiration des personnes aussi douces; le genre des innocentes est presque passé de mode; j'en donne pour preuve l'empressement avec lequel on a accueilli *le Petit Dragon*, qui soit dit entre nous, est un assez mauvais sujet, et *les Danaïdes* qui ne sont rien moins que modestes et vertueuses. — Ah! ne nous parlez pas de ces vilaines femmes; leur caractère est outré; on peut bien faire enrager son mari, mais le tuer, fi donc! — Encore passe pour la *Sposa extravagante*... — Comment, Monsieur, il y a une pièce qui porte ce titre! en vérité, ces auteurs sont d'une impertinence!..... Tantôt c'est la Femme Jalouse, tantôt la Femme colère, puis la Femme difficile à vivre, puis la Sposa stravagante...... — Je vous demande grace pour celle-ci, en faveur de l'actrice célèbre qui la représente. — Elle auroit dû refuser ce rôle. — Qu'importe qu'elle montre quelques travers à la scène, lorsqu'elle fait voir tant de bonnes qualités à la ville? Vous savez sans doute ce qui lui est arrivé? — Non, veuillez nous l'apprendre...... — Vers minuit, son portier est réveillé en sursaut par un grand coup de marteau; il tire le cordon, personne ne paroît; il sort; que voit-il? un enfant nouveau né, qu'on avoit laissé dans le coin de la porte, avec un écrit qui le recommandoit à Mme. C***. — Un enfant? bon Dieu! pareil trait est-il déjà arrivé? — Sans doute, et dernièrement à son retour de la campagne, une Dame...... — Vous nous faites trembler.... Pardon, Monsieur, de vous quitter si brusquement, mais il se fait tard, il y a un brouillard affreux, si l'on alloit en profiter......

****.

LE VER ET LE LIMAÇON,

Fable imitée de Pignotti, lue à la séance publique de la Société philotechnique, le 26 octobre 1817.

Au fond d'un chêne épais,
Un ver, un limaçon, tous deux vivoient en paix;
Pour adoucir les chagrins de la vie,
Ils les souffroient en compagnie.
Aux arrêts du destin philosophes soumis,
Tous deux railloient par fois tout animal superbe;
Et partageant ensemble une paille, un brin d'herbe,
Ils vouloient, disoient-ils, vivre et mourir amis.

C'étoit bientôt l'instant où la nature
Prépare au ver un destin tout nouveau :
Son corps entier va changer de figure ;
Les couleurs de la mort s'étendent sur sa peau ;
Froid, immobile et respirant à peine,
Un sommeil léthargique engourdit tous ses sens ;
Le pieux limaçon, croyant sa mort certaine,
L'entoure d'herbe tendre et de bourgeons naissans.
Il prend une peine inutile ;
Le ver paroît descendre au ténébreux manoir ;
Et son cher compagnon, réduit au désespoir,
A son corps immobile
Rend au moins le dernier devoir.
O prodige ! le ver brille encore à sa vue ;
Dans ses membres glacés, une douce chaleur
Relève sa force abattue.
Tel autrefois l'amour, à la voix d'un sculpteur,
Donna la vie à sa statue.

Le ver renaît plus beau, plus digne d'être aimé,
En joli papillon, le voilà transformé :
Il rampoit, maintenant sa marche est assurée ;
Il déploie, en jouant, son aile colorée ;
Mais un plus bel habit le rend plus orgueilleux ;
L'ingrat, sur le passé, ne jette plus les yeux :
Sur le sein d'une rose
A peine il se repose,
Qu'une nouvelle fleur appelle encor ses vœux ;

Bientôt d'un clair ruisseau le murmure l'attire :
Il voltige, il s'y voit, bat de l'aile et s'admire.

Toujours franc, toujours bon,
Le pauvre limaçon
Voit, de son vieil ami, la nouvelle existence,
Et près de lui gaîment s'avance.
D'un air leste et moqueur, le papillon charmant,
De son vieux compagnon, reçoit le compliment;
Sa voix lui devient importune;
Il a changé de mœurs en changeant de fortune,
Et l'orgueil lui fournit mille et mille raisons
Pour n'avoir plus d'amis parmi les limaçons.
A ce mépris il ajoute l'outrage;
Un jardinier, la serpette à la main,
Émondoit, en chantant, les arbres du jardin:
Quitte, dit-il, cet inutile ouvrage;
En vain à tes sueurs,
L'arbre taillé promet de belles fleurs :
Vois cet insecte vil qui, dans sa marche impure,
Les menace déjà d'une horrible morsure;
Veux-tu des fruits, écoute mes leçons,
Et, du jardin, chasse les limaçons.
Surpris d'une telle arrogance,
Le limaçon s'écrie en sa douleur :
Tu changes donc d'amis en changeant de couleur !
Hier, tu réclamois encor mon assistance;
Pour toi, je me suis dépouillé,
Papillon, de frêle existence,
Crois-tu faire oublier, par ce ton d'impudence,
La fange où ton corps s'est souillé?
Beau sire ! on te connoît; malgré ton insolence,
Tu n'es qu'un ver richement habillé.

De bien des gens, ma fable est la peinture;
La fortune toujours les rend présomptueux;
Et dès que leur habit porte quelque dorure,
Les amis d'autrefois ne sont plus rien pour eux.

M. Etienne Gosse.

Voyages en France depuis 1775 *jusqu'à* 1807 (1).

Ces voyages sont au nombre de 40, et forment un ensemble de 7269 lieues.

---

(1) Quatre volumes in-8°., ornés de 32 gravures représentant les

Jeanne Royez, ou *la Bonne Mère*, ouvrage en 4 volumes in-8°, Paris, Le Normant, 1814, est du même auteur. C'est là que nous avons vu qu'en 1811, il était presque septuagénaire; qu'il a servi trente-cinq ans par terre, par mer ou dans les administrations; que les assignats et des banqueroutes particulières lui ont ravi les dix-neuf vingtièmes de sa fortune, et qu'il habite à Paris, forcément, un quartier perdu, une rue presque déserte, où il vit seul.

Le principal mérite des quatre volumes que nous allons parcourir, est l'exactitude. Avec ce guide on connoît parfaitement les distances, les sites, le genre de culture et les ressources qu'offrent presque toutes les parties de la France. Ce voyageur a aussi décrit les mœurs et même les costumes.

Dijon est le lieu de sa naissance. « Dijon, dit-il (mai 1807), plaît et ennuie; c'est une des plus tristes et des plus jolies villes; peu de belles maisons, mais toutes fort propres au dehors, un petit pavé long qui est commode à marcher, et qu'on tient avec soin; mais deux ou trois rues vivantes et le reste comme inhabité. Voulez-vous cependant voir tout ce qu'il y a de *beau monde à Dijon?* Allez le dimanche, un peu avant la nuit, sur le *cours* ou dans le *parc*, et je vous réponds que, si vous n'êtes point ébloui, au moins serez-vous très-étonné, très-scandalisé du luxe bourgeois de ces *Dijonnais*. On a ici plus d'orgueil que de moyens: *l'être et le paraître* y sont toujours en opposition, on a pourtant de l'esprit et même du savoir dans cette ville; jusques-là que vous y trouverez des femmes qui parlent plusieurs langues, mais qui ne sauroient pas relever une maille dans le bas de soie qu'elles portent. Elles ont étudié la *géométrie*, et n'ont point appris à blanchir leurs dentelles; elles savent broder et ne savent pas coudre........ »

L'auteur met encore plus de sévérité (janvier 1807) dans la censure du luxe d'une petite ville du Nivernais, Bellevue-les-Bains, aujourd'hui Bourbonne-les-Bains. « Les gens médiocres d'état et de fortune, y vivent extrêmement mal, dit-il, mais la femme est toujours bien parée. Un étranger prendrait pour riches toutes ces femmes, s'il ne les voyait qu'à l'église ou à la promenade. La frugalité est fort louable, mais l'abstinence qui veut habiller l'orgueil est bien dupe, surtout dans un village où il n'y a personne qui n'ait le bilan de son voisin et sa généalogie. Le luxe des vêtemens ne paroît explicable que dans une

---

ports de Cherbourg, Honfleur, Cette, Marseille, Toulon, Rouen, Nantes, Granville, Boulogne, Calais, Dunkerque, Antibes, Bayonne, Vandres, Bordeaux, St.-Jean de Lutz, Lorient, Dieppe, St.-Valery sur Somme, Fécamp, Oleron, St.-Valery en Caux, Caen, St.-Servan, Landerneau, Morlaix, Brest, St.-Malo, Vannes, les Sables d'Olonne, La Rochelle et Rochefort. Prix: 26 francs; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

ville grande et populeuse, où chacun se persuade qu'en prenant des patins, ou marchant sur des échasses, il va faire croire que cette grandeur empruntée est sa taille naturelle. »

M. de Voltaire ne trouvoit *point de plus bel asile* que Lyon. « Si cet éloge est plus qu'un compliment, dit notre voyageur (novembre 1801), il est aisé de voir d'où est venue l'illusion. M. de Voltaire n'aura été promené qu'en voiture et dans les beaux quartiers; on se sera arrêté avec lui en face du côteau pittoresque de *Fourvières*, et de là à *Bellecourt*, aux *Terreaux* et sur les *quais du Rhône ;* mais c'est le cadre de *Lyon*, ce n'est point la ville. Un curieux en carrosse n'est point incommodé d'un pavé pointu, et n'en fait point la remarque. On ne lui montre pas les échelles périlleuses par où l'on communique d'un quartier à l'autre sur la rive droite de la *Saône ;* en un mot, on ne voit pas, on ne connoît pas une ville, si on ne la parcourt à pied.......

» On hésitera peut-être à croire, dit notre voyageur, qu'une ville aussi industrieuse que Lyon, renferme une extrême malaisance. . . . . Presque tout le monde est marchand ; il en arrive que chaque marchand débite peu. Les loyers sont très-chers et emportent une grande partie du gain.... Vous verrez trois ou quatre vieilles filles associées pour tenir une petite boutique ; vous trouverez dans une seule chambre, au sixième, sept à huit dévideuses de soie. Elles n'ont qu'une marmite et qu'un feu ; je dis mal : elles n'ont point de feu ; elles n'allument leur poêle de fonte que pour faire cuire leurs maîgres alimens, et le charbon de terre est éteint tout aussitôt. . . . . On use presque généralement ici d'un pain de ménage très-bis et très-dur; c'est une espèce de biscuit de mer ; les deux croutes se touchent. On fait ces *galettes* aussi larges que la bouche du four; aussi a-t-on un meuble exprès pour loger ce pain : c'est une espèce de boîte à claire voie, qu'on place au bout de la table. »

Notre voyageur fait remarquer qu'à Lyon, excepté dans les maisons très-vieilles, les cages d'escalier sont grandes, les dégrés en pierre, et les repos voûtés. « Par ces moyens, dit-il, en cas d'incendie, on a quelque temps pour fuir ; au lieu qu'à Paris, les premières atteintes du feu mettent en flamme un escalier d'allumettes; et les malheureux habitans de cette maison n'ont que l'alternative de se jeter par la fenêtre, ou de se laisser brûler.... Quand est-ce que les voyages seront utiles à ceux qui les font, et à la société dont les voyageurs sont membres ? On devroit réciproquement transporter les bons usages d'une contrée à l'autre. Notre ville de Lyon instruiroit Paris dans la meilleure règle pour les escaliers ; Paris apprendroit à Lyon à distribuer un appartement. On n'a pas même ici le soupçon d'une science si aimable et si commode ; on ne sait faire que de grandes chambres carrées qui communiquent *comme cela se trouve......* »

La description que l'auteur fait des *Bastides* des environs de Toulon (juin 1781), ou plutôt des Toulonnais allant à leurs

Bastides, est fort plaisante. « C'est dans ces châteaux gascons, dit-il, c'est dans ces cabanes récrépies, et qui, d'une certaine distance, ressemblent à de petits colombiers, que, tous les jours après-midi, chaque petit marchand ou artisan Toulonnais traîne ses enfans et sa femme pour manger de la salade ou des oignons. Le cortège est curieux : une femme toujours grosse ou nourrice, est grimpée sur un âne dont la taille, plus ou moins haute, indique la fortune ou la vanité du maître. Deux paniers de jonc garnissent les deux flancs du coursier à longues oreilles ; la femme appuie ses pieds sur l'un de ces mannequins ; dans l'autre est la provision. Sur les genoux de la maîtresse est le nourisson, quand elle en a un ; sur la croupe de l'âne est un autre enfant, quelquefois deux ; la mère, dans l'une de ses mains, tient une corde qui lui sert de bride. Son mari par derrière, armé d'une houssine, presse la lenteur de l'animal. La servante est à côté du maître, et donne la main à deux enfans, pendant que deux autres accrochés aux basques d'habit de leur père, retardent un peu sa marche. Le plaisir, le contentement, la joie sont peints sur tous les visages. On arrive, on collationne, on passe deux heures dans la *Bijude* ; et, rentré à la fraîcheur du soir, on se couche bien satisfait de la journée. Les cabarets sont peu d'usage ici ; les divertissemens se prennent en commun, toute la famille en profite. On boit peu, mais on chante, on rit, on danse, et les foyers domestiques sont les seuls témoins de toutes ces voluptés. »

MODES.

Depuis quelques jours les spencers de velours noir sur une robe blanche sont très-communs. On porte peu de spencers sans sautoir de cachemire. Dans les meilleurs magasins de modes on fait des chapeaux à passe de moyenne grandeur, et presque droite ; mais la mode générale, est toujours celle des passes larges et relevées. Vus de côté, quelques chapeaux, au lieu de former un angle droit, en présentent un très-aigu : cela vient de ce que la forme est un peu inclinée sur le devant, et la passe très-écartée du front. Quelques plumes blanches de marabout ont les pointes bleues ; elles se posent sur des chapeaux de satin blanc, garnis en pluche bleu de ciel. On borde en perles quelques chapeaux blancs. La pointe aigüe sur le milieu du front est une mode qui s'adapte à quelques chapeaux dont le bord est égal tout autour.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1689 et 1690.

Aujourd'hui paroît le N°. 25 de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris.*

Le 20, paroîtront les Gravures de *Meubles* 453 et 454.





Chapeau de Satin et pluche. Spencer de Velours.

Costume P



Bonnet de Tulle. Redingote de



Bonnet de Tulle. Redingote de Mousseline doublée.

N.° 64. (Vingt-unièm

JOURNAL

DES

Ce Journal paraît, avec une
le 15 avec deux Gravures ,
st, et 36 fr. pour un an.) 5

En sus, a été commencée, pour
une suite de Gravures colori
Draperies, Bronzes, Orfèvrerie
à deux. L'abonnement , pour u
franc. Les Livraisons de l'an

Le Vaudeville marche
de Sapho ont eu le sort
avoient précédé celle-ci.
on met un jeune homme
n'a paru ni naturel , ni pl
dénouement de cette folie

Depuis quelques jours il
Mer Rouge à la Gaîté : c'es
aux auteurs. Après l'Enfer
chables , on ne peut rien
de machines. Aussi de long
du théâtre de la Gaîté ne s

AU RÉ

Monsieur,

Je suis cet auteur dont l'i
la critique. C'est contre moi
de jours, dans votre journal ;
voir des femmes se plaindre p

N°. 64. (Vingt-unième Année.) 20 Novembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 19 novembre 1817.

Le Vaudeville marche de chute en chute : Ses *Huit jours de Sagesse* ont eu le sort des quatre ou cinq nouveautés qui avoient précédé celle-ci. Le sujet est une épreuve à laquelle on met un jeune homme qui est mystifié par son oncle; cela n'a paru ni naturel, ni plaisant, et les sifflets ont troublé le dénouement de cette folie sérieuse.

Depuis quelques jours il n'est question que du *Passage de la Mer Rouge* à la Gaîté : c'est une nouvelle merveille offerte aux amateurs. Après l'Enfer des *Danaïdes* et le Ciel des *Machabées*, on ne peut rien voir de plus curieux .... en fait de *machines*. Aussi de longtems, grâce à cette *mer*, la caisse du théâtre de la Gaîté ne sera à *sec.*

*.

AU RÉDACTEUR.

Monsieur,

Je suis cet auteur dont l'indiscrète moitié a fait récemment la critique. C'est contre moi que ma femme écrivait, il y a peu de jours, dans votre journal; maintenant il est assez commun de voir des femmes se plaindre publiquement de leurs maris.

Grâce à tous nos perfectionnemens prétendus, grâce à toutes ces nouvelles et diaboliques méthodes d'enseignement mutuel et autres, toutes les petites personnes savent écrire, et le premier usage qu'elles font des armes que nous leur avons données, c'est, quand elles sont mariées, de s'attaquer à nous, de *couper à jour* les pauvres êtres que le sort a liés au leur, et de leur jouer enfin toutes sortes de mauvais tours. En vérité, il faut avouer que nous sommes bien maladroits. Pourquoi les avoir tirées de l'ignorance profonde où elles étoient plongées ? Elles étoient alors à notre merci. Elles ne distinguaient, que par nos soins, le soleil d'avec la lune ; *un bas d'avec un haut de chausse*, et tout allait bien mieux sans comparaison !

Enfin le mal est fait. Ma femme qui se plaint d'avoir un *écrivain* pour mari, est elle même, monsieur, s'il faut que je vous le dise, un bel esprit des mieux conditionnés qu'il y ait au monde. Elle fait des vers que mille aimables gens trouvent admirables. Ses lettres sont charmantes, suivant ce que m'assurent une foule de personnes qui en reçoivent. Ses billets à sa blanchisseuse sont des modèles de style. Elle met de la finesse jusques sur les adresses : chose de laquelle on ne s'était pas encore avisé jusqu'à ce jour. Elle renchérit sur tout. Ses invitations à dîner sont des chefs-d'œuvre, si j'en crois l'avis de ceux qui viennent manger régulièrement notre bien. On n'a pas imprimé les œuvres complètes de ma femme, mais cela ne doit pas tarder. Déjà vous voyez que vous publiez les petites missives que son humeur griffonne sur mon compte. Quelque galant éditeur ne manquera pas de se présenter pour rassembler toutes ces feuilles éparses, et je vois que j'aurai là de nouveaux mémoires à payer.

Il y a ainsi à Paris un certain nombre d'hommes attentifs qui se chargent de publier les ouvrages d'autrui. Ils compilent, copient, mettent en ordre. Ils ajoutent une notice sur la vie de l'auteur. Ils font la préface, l'avis au lecteur, ils corrigent les épreuves, soignent la vente, quand il y a lieu, et acquièrent par là, dans les lettres, une réputation qui n'est pas à dédaigner.

Ma femme trouvera dix complaisans pour un, de cette espèce. Du moins si sa poëtique manie la détournait de mille autres goûts dispendieux, dangereux et contre lesquels je crie en vain depuis dix ans ! je m'en consolerois, je prendrois mon mal en patience. Mais hélas ! il n'en est rien. Toutes les vertus sont sœurs, tous les défauts sont frères. Ma femme qui, si elle était sage par un coin, le seroit partout, ayant commencé par être folle à demi, le devient tout-à-fait, et cela me met aux abois.

Quand une femme n'est que caustique, ou quand elle n'est que coquette, on peut s'en tirer. Mais quand elle est à la fois coquette et caustique, quand elle vous trahit et vous gronde, c'est vraiment un enfer.

Les trahisons, il faut l'avouer, ne sont pas encore bien noires. Cela se borne à des œillades qui devroient m'être réservées.

Il y a un petit médecin fort gentil, qui, pour des migraines, réitère ses visites; mais irai-je, par une susceptibilité ridicule, faire la guerre du matin au soir?

Ce que je ne puis souffrir, c'est l'impertinence de ce coiffeur qui entre, sort, prend la tête de ma femme lorsque celle-ci a passé à peine sa robe, et lui met des papillottes avec les feuilles légères que j'ai le matin chargées de mes pensées, de mes réflexions philosophiques, ou des traits piquans dont je veux orner la seconde édition de ma nouvelle brochure politique.

Ma femme et moi, nous nous sommes partagé les sujets. Elle m'a abandonné tous ceux qui traitent des antiquités, des sciences abstraites, économiques, morales. Ma femme ne donne pas dans la morale. Elle s'est réservé la partie des arts et des amours. Je fais des dissertations, et ma femme des élégies: j'en ai de fort érudites, et elle de fort tendres. Notre porteseuille à chacun est déjà très-volumineux, et si son éditeur vouloit aussi être le mien, par dessus le marché, il auroit de quoi faire une encyclopédie.

Ma femme dans ce moment est sortie. Elle est toujours dehors. Je ne sais pas à quelle heure elle travaille. J'ai beau lui répéter cette phrase d'un de nos philosophes: *Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans âme qui bientôt tombe en corruption*, elle n'en tient compte, et du matin au soir, elle court les rues, les boulevards, les magasins de modes et les boutiques de libraires.

« Y a-t-il, lui disais-je l'autre jour, y a-t-il au monde, un
» spectacle plus touchant, plus respectable, que celui d'une
» mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de
» ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse et gou-
» vernant sagement son intérieur?.... »

Ah! reprit-elle en riant, je sais le tome et la page où vous avez pris cette belle période. Là-dessus, elle part comme un trait et s'en va chez Versepuy choisir un schall carré pour la chambre, un cachemire de 25 louis qu'elle payera sur ses économies! Un mari, M. le rédacteur, entend ce que veulent dire ces économies!

Je veux incessamment vous faire le tableau de ce que coûtait la toilette de ma mère, et de ce que coûte celle de ma femme. Vous serez émerveillé de la simplicité de la première, et quant aux dépenses de l'autre, vous en serez épouvanté.

Aujourd'hui je me borne à ce que je viens de vous apprendre. Si ma femme savait ce que j'écris, elle en serait furieuse. De grâce n'envoyez pas chez moi le numéro qui doit contenir ma lettre. J'irai le prendre à votre bureau. Ma femme dira qu'il manque à sa collection, mais je lui ferai quelque conte pour lui expliquer cela, et je me conduirai comme le font tous les maris qui veulent cacher à leurs femmes certains papiers....

Je m'arrangerai de manière à ce que le ménage ne soit pas troublé pour cette lacune. Reposez-vous sur moi. Il m'en coûtera

peut-être un chapeau pour faire taire ma femme, et avec des moyens pareils, il n'y a pas de querelles qu'on ne puisse prévenir ou appaiser.

Adieu, monsieur, pardonnez ces longues confidences à un pauvre mari qui ne sait plus où donner de la tête, et agréez l'assurance des sentimens dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

FRANCIS.

On voit maintenant, rue des Petits-Champs, n°. 3, une fille naine, qui ne pèse que huit livres et un quart, et n'a que vingt-trois pouces de hauteur. Elle est née en Bavière, le 31 octobre 1810. Sa taille est bien prise et ses membres sont bien proportionnés. Elle a les cheveux d'un blond châtain, les yeux bleux, le nez aquilain et l'air très-doux.

Les changemens d'air et de nourriture n'ont point altéré sa santé; elle est gaie, vive, curieuse, et n'a jamais l'air plus agréable que lorsqu'on affecte de fixer son attention sur quelque chose, comme si on lui montre à lire.

LES ÉPOQUES CHOMÉES.

Un enfant à qui l'on demandoit quelle étoit la plus grande fête de l'année, répondoit avec ingénuité : « c'est le jour où maman fait ses relevailles. » On doit présumer qu'à cette époque, il y avoit un grand festin dans sa famille. Longtems, j'ai pensé comme cet enfant; le jour des Rois, le Mardi-Gras et le Réveillon me sembloient les fêtes par excellence. En grandissant, le bon tems de la gourmandise a fait place au tems orageux des amours; j'ai fêté avec enthousiasme le 1er. de mai, la fête de la Vierge, puis celles de Ste.-Claire, de Ste.-Anne, de Ste.-Sophie, etc., etc., etc. Aujourd'hui, devenu, grâce à Dieu, paisible marchand d'étoffes et de nouveautés, je trouve que les deux plus grandes fêtes sont, sans exception, celles de Pâques et de la Toussaint. L'une et l'autre amènent le changement des saisons et le renouvellement

des garderobes. C'est l'époque où mon commerce prend le plus de développement et me rapporte les plus gros bénéfices ; il ne faut pas s'étonner si je la vois arriver avec un vif plaisir. Aussi soigneux que mes confrères, je fais nettoyer les grands carreaux, ou plutôt les glaces de mon magasin, j'arrange avec un nouvel art les beaux cachemires, les innombrables foulards qui le décorent ; mais plus habile qu'eux, je le fais desservir par un nombre égal de jolis jeunes gens et d'aimables demoiselles. J'ai été à même de remarquer plus d'une fois, que nos élégans lorgnoient beaucoup, mais marchandoient peu, lorsqu'ils avoient affaire à une jolie vendeuse. D'un autre côté, j'ai constaté que Messieurs du magasin faisoient souvent passer des marchandises très-équivoques, au moyen d'un jargon qui leur est propre et qu'ils employent avec nos merveilleuses. Ce jargon est cependant très-simple ; le voici en substance : « Je vous jure, Madame, que ce cachemire vous drape à merveille. « La couleur de cette robe relève l'éclat de votre teint. « Vous aurez l'étrenne de cette étoffe. « En voici une autre que nous ne vendons qu'aux Dames de la cour ». Tous ces propos débités tantôt avec un ton de candeur, tantôt avec un air d'assurance, produisent un effet infaillible. J'ai donc l'attention d'adresser les acheteurs à Mesdemoiselles Nina, Emma et Clara ; les acheteuses à Messieurs Jules, Amédée et Victor. On fait beaucoup d'emplettes, on paye bien, et chaque jour, ma fortune et mon crédit augmentent.

Mais une sorte de fêtes chomées me ruine, c'est l'anniversaire de ma naissance, celui de ma femme, de ma bellemère, de mes nièces, de mes enfans. Couplets, feu d'artifice, transparens, rien n'est omis ; mais il faut que je réplique par un grand dîner, des cadeaux, ou un bal. Si j'ajoute à ces anniversaires celui de mon mariage, celui où j'ai fondé mon établissement, celui où j'ai échappé à un naufrage et où j'ai gagné un gros lot, on verra que ma maison, est moins une maison de commerce qu'une maison de plaisir.

Après tout pourquoi hésiterois-je à consacrer à la joie toutes les époques qui me rappellent des événemens heureux ? Cette conduite n'est-elle pas plus sage que celle qui fait que nous nous appesantissons sur des malheurs déjà loin de nous. Avant que le sort ne m'eût souri, j'avois noté sur un agenda les époques fâcheuses de ma vie. . . . . Tel jour, disois-je, j'ai été blessé ; donc, je n'irai plus à la bataille. . . . Tel autre, j'ai été trahi par A. . . . ., donc, je n'aimerai plus ! . . . . Mes malheurs avoient fini par se multiplier tellement, que si j'avois voulu être conséquent, je me serois abstenu de manger et de sortir de chez moi, de crainte d'attraper une indigestion ou de recevoir une tuile sur la tête. Dans un moment de dépit, je déchirai mon agenda, et je promis bien de ne conserver que les souvenirs couleur de rose. J'ai tenu pa-

role, grâce au soin que j'ai pris d'avoir toujours sur mon bureau un écrit merveilleux qui contient deux mots magiques pour moi : *les Modes et les Belles.*

****.

Le jeu de *Casse Tête* a décidément remplacé celui du *Diable*, oublié même en province ; autant l'un agitoit le corps, autant l'autre exerce l'esprit ou plutôt la patience. Les amateurs décideront lequel des deux est préférable sous le rapport de l'amusement et de l'invention. Quant à nous, nous sommes fidèles à l'ancien et innocent jeu de *Domino*, qui, au reste, est devenu un jeu de salon, depuis que les petites-maîtresses ont reçu en cadeau des dominos de *nacre*, dont les yeux sont d'*acier*.

M. Bradier, fabricant de nécessaires et tablettier, rue Bourg-l'Abbé, n°. 22, a inventé des Cachets *mobiles*, avec lesquels, au moyen d'un changement très-facile et d'une presse qui n'est pas visible, on peut varier les devises et les légendes.

Voyages en France depuis 1775 *jusqu'à* 1807 (1).

SECOND ARTICLE.

Encore une particularité sur l'auteur ; nous la puisons dans *Jeanne Royez*, ou *la Bonne Mère.*

« Quelque tems avant la ruine entière des assignats, je songeai, dit-il, à demander une pension ; elle m'étoit due à plusieurs titres, je ne l'ai pourtant pas obtenue. Ce qui ne veut pas dire qu'on m'ait fait injustice, mais qu'on a suivi littéralement à mon égard une loi rigoureuse. J'ai servi trente-cinq ans ; mais quelques certificats perdus ou négligés ne m'ont

---

(1) Quatre volumes in-8°., ornés de 32 gravures représentant les ports de Cherbourg, Honfleur, Cette, Marseille, Toulon, Rouen, Nantes, Granville, Boulogne, Calais, Dunkerque, Antibes, Bayonne, Vandres, Bordeaux, St.-Jean de Lutz, Lorient, Dieppe, St.-Valery sur Somme, Fécamp, Oleron, St.-Valery en Caux, Caen, St.-Servan, Landerneau, Morlaix, Brest, St.-Malo, Vannes, les Sables d'Oloune, La Rochelle et Rochefort. Prix : 26 francs ; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

permis les preuves que de vingt-quatre années; j'ai été débonté. »

Dans un de ses voyages (octobre 1806) l'auteur s'exprime ainsi : « Je viens d'essuyer une dernière banqueroute qui ne me laisse guères de ressources que dans une extrême économie ; mais celui qui croira que l'économie, dans une maison, dépend entièrement du chef de la famille, celui-là n'aura point passé par l'*estaminet* du mariage. . . . . On se passeroit bien de l'amour dans l'hymen, si l'on y trouvoit au moins la concorde ; mais pour l'obtenir, il faudroit l'acheter, et la racheter sans cesse, il faudroit que tout ce que touche un mari se convertît en or, comme dans les mains de Midas : ce qu'il ne peut accorder passe pour un refus avare, et ce qu'il donne aujourd'hui sera oublié demain. La fontaine s'est desséchée à force d'y puiser, et l'on y jette de la boue parce qu'elle est tarie. O esprits inconsidérés ! voulez-vous que le réservoir fournisse plus d'eau qu'il n'en reçoit ? »

On sait qu'à Grasse les jardins sont plantés d'orangers et de citronniers dont on recueille soigneusement la fleur, pour en composer des pommades et des essences qui font la richesse du pays. « C'est bien fait, dit notre voyageur ; mais en parfumant les têtes parisiennes, il faudroit se garder chez soi de la contagion. Or, je ne sais lieu du monde où l'odorat soit plus offensé que dans celui-ci. Ces chimistes en parfums, ces extracteurs de l'huile essentielle de la rose, du jasmin, sèment autour d'eux la putridité. Leur porte est une sentine, une espèce d'égout où l'on met pourrir les tiges et les feuilles des plantes, le marc et tous les résidus du laboratoire ; c'est, pour ainsi dire, la peste mise en faction à côté des suaves odeurs. »

« *Oh ! le riche pays !* disoit notre voyageur, (septembre 1790) en approchant de St.-Valery-en-Caux. Nous voyions les charrues tirées par trois forts chevaux et plusieurs herses qui passoient à la file sur les mêmes sillons, toutes ne faisant qu'un attelage . . . et le colsa épais qui sera bientôt replanté dans une terre qu'on lui prépare . . . toutes les récoltes faites . . . le plus fin lin qu'on charge en paquets . . . les trèfles coupés pour la troisième fois. Quelle terre promise vaudroit cette contrée ! Et puis c'est une ferme sur la pelouse la plus verte, entre des pommiers ; c'est une double haie d'ormes qui enveloppe le verger et la métairie . . . . Tout auprès, sur des champs déblayés, qui se couvrent promptement d'une herbe fine et serrée, paissent des moutons de grosse espèce et des bêtes à cornes en bon état. . . . . Avez-vous passé St-Valery, habitation maritime la plus abritée et la plus agréable, lieu qu'on ne quitteroit point, si l'on ne se promettoit d'y revenir? Les clochers de plusieurs paroisses percent les bosquets qui enferment chaque village. C'est partout une image de vie et d'opulence. . . . . »

Dans une promenade à Ermenonville, (septembre 1791 ; l'auteur recueillit plusieurs particularités sur Jean-Jacques ; la seule que nous croyions peu connue, est qu'on trouva dans son secrétaire environ cinq mille écus. « Rousseau, dit le voyageur, avoit reconnu que sa femme étoit incapable de calcul ; il ne délivroit de l'argent qu'à mesure des besoins. »

Le Pré-St.-Gervais a une réputation champêtre qu'il semble impossible d'attaquer. « Ses collines sabloneuses, dit notre voyageur, sont toutes en jardins ; l'air est enbaumé, l'œil ravi de mille productions qui changent et se renouvellent sans cesse depuis la naissance du printems jusqu'aux derniers mois d'automne. Voilà le beau côté de la médaille ; en voici le revers : le laborieux cultivateur de ces terres ingrates, que l'art seul rend fertiles, est toujours en faction ; son intérêt le tient éveillé. Une figure humaine lui est suspecte ; il ne voit qu'un maraudeur dans tout inconnu qu'il rencontre. Une telle vigilance est peut-être nécessaire à la porte de Paris ; mais ces précautions enlèvent le plaisir le plus recherché dans une promenade aux champs, celui d'errer à son gré et à son loisir. Je n'oserai m'asseoir sous cette haie, qui m'abriteroit du soleil, ni m'appuyer contre cet arbre sous l'ombre protectrice de ses rameaux. Je craindrois de me baisser pour cueillir une fleur sauvage, ou pour reconnoître une plante. C'est à mes mains surtout qu'on en veut ; toutes les sentinelles, toutes les vedettes, vont crier sur moi, si je cesse d'avoir mes bras élevés comme Moïse pendant le combat contre les Amalécites. »

MODES.

On fait beaucoup de chapeaux de pluche et de toques de velours noir. Le plumet noir, que l'on met sur les toques, est de plumes de coq, et monté en oiseau de paradis. On voit sur quelques chapeaux de pluche, un nœud de pluche à pointes aiguës. Quelques élégantes préfèrent à un chapeau de velours noir, un chapeau de castor.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1691.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.





1, Chapeaux de pluche. 2, Chapeau de Velours doublé en Satin.
3, Chapeau de satin garni en pluche. 4, Chapeau de Velours.

N°. 65. (Vingt-unième Année.) 25 Novembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.*e *oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

COURSES DE NUIT.

Il fut un tems où, chasseur impitoyable, j'étois toujours par voies et par chemins, courant les plaines, franchissant les montagnes, poussant un lièvre au lever du soleil, galoppant après les renards et les loups, et parfois aussi, à l'ombre des bois, faisant la méridienne aux côtés de gentilles pastourelles.

Cet heureux tems n'est plus. . . . . Le jour est tout entier maintenant aux affaires épineuses, délicates, fastidieuses, fatigantes; c'est le soir et la nuit seulement qui restent pour des courses mortelles et de prétendus plaisirs.

L'heure presse, on veut voir, on veut jouir. D'un théâtre où mille haleines vicient l'air, je passe à un cercle où des joueurs s'arrachent les cheveux; ils perdent, c'est toujours par là qu'ils finissent. Mais le jeu pourtant a un irrésistible attrait : une table verte est comme une jolie femme; elle nous attire et nous subjugue; le cœur bat auprès de l'une comme auprès de l'autre.

J'ai voulu abandonner un peu ma routine. Laissant à l'hôtel mon cabriolet, j'ai pris des bottes fortes, et je me suis lancé à pied dans les rues de Paris. Il étoit huit heures; j'avois fait un fort bon dîner, et rien n'est plus propre aux promenades philosophiques.

Un aimable enfant, que l'on a confié à mes soins, m'avoit écrit le matin qu'il étoit indisposé. Je sais qu'au Lycée Henri IV on a des attentions toutes particulières pour les élèves; M. Alibert est là médecin en chef, et j'ai eu lui toute confiance; mais j'étois

bien aise de savoir ce qui tourmentoit mon pupille. Je pars, et en allant je trouve les facteurs de la petite poste qui portent les lettres de la dernière levée : billets doux, invitations plus tendres sans doute que des invitations à dîner, car elles arriveroient trop tard ; mais il n'est jamais trop tard pour les billets d'amour : on les lit en tremblant de joie, on prend son schall ou sa canne (selon le sexe), et faisant avancer une voiture, on vole au rendez-vous donné.

Voyez-vous ces petites personnes qui sortent de leur magasin de modes ou de leur atelier de broderie ; elles rentroient sagement à la demeure maternelle, mais sur leur passage mille écueils viennent s'offrir : c'est un jeune commis-marchand qui leur fait signe en pliant l'étalage ; c'est un galant sous-officier qui, en rentrant à la caserne, leur glisse dans l'oreille un énergique madrigal ; c'est un étranger fleuri qui, se plantant devant elles et regardant les écriteaux, les prie de leur indiquer sa demeure et même de l'y conduire, si leur excès de complaisance peut aller jusques là ; c'est un vieux marquis blâsé sur les hautes intrigues et rebuté par les Dames de cour, qui fait briller aux regards de nos folles grisettes des diamans et de l'or qu'il compte bien ne pas leur laisser. Quels appas ! quels périls !

J'arrive au Lycée. Mon jeune enfant n'avoit qu'un mal de tête qui a cédé à quelques verres d'eau de tilleul ; il n'a pas même eu besoin d'aller à l'infirmerie ; il dort paisiblement dans la chambre commune. Dors mon fils, dors cher ami, tu passes ici le plus doux tems de ta vie ; tu te souviendras toujours de ton collège, et tes yeux se reporteront souvent avec regret et avec envie sur une époque, sur une saison qui te paroît pourtant aujourd'hui quelquefois bien pénible !

Neuf heures sonnent. Me voilà sous les murs de cette belle église Sainte-Geneviève. J'admire ce dôme suspendu dans les airs. La lune frappe sur ces murs que le tems n'a point encore noircis, et le silence qui règne autour n'est interrompu que par les sons mélancoliques d'une flûte qui se fait entendre à travers les barreaux de la prison militaire de Montaigu.

Je descends par la Sorbonne. Ce fut l'illustre cardinal de Richelieu qui fit bâtir cet édifice, autrefois la demeure de graves docteurs, et aujourd'hui occupé par de rians ménages d'artistes.

La rue de la Harpe est pleine de marchands de fromages ; il faut que MM. les Etudians, qui habitent ce quartier, en soient friands ; ils déjeûnent avec du *Hollande* et soupent avec du *Marolles* ou du *Brie*.

Au marché des Grands-Augustins, on voit des *commères* adroites qui plument les pigeons que nos petites-maîtresses doivent manger le lendemain à la crapaudine.

Voici le Pont-Neuf, qui fut seize années à construire, de 1578 à 1594. On y érigea en 1634 la statue d'Henri-le-Grand, *premier monument général et public de cette espèce qu'on eût élevé*

dans Paris à la gloire de nos Rois ; tous les autres étoient dans les églises ou dans les maisons royales. Détruit pendant nos troubles, il va être rétabli : le soubassement est achevé et la figure équestre déjà fondue ; on la cizèle en ce moment, et tout annonce qu'elle pourra être posée le *trois mai.*

Les marrons sont l'objet d'un grand commerce au bas du Pont-Neuf : on en a de bouillis et de grillés ; les amateurs s'en régalent et on les fait baisser avec un verre de cidre, que débite avec propreté une *limonadière* en plein vent.

On ne peut passer près du Louvre sans jeter un coup-d'œil respectueux sur cette belle colonnade ; mais je crois que ce jeune couple qui monte en fiacre au coin de la rue de l'Oratoire, ne pense guères à l'architecture ; j'ai entendu crier : *Cocher*, *au Cadran bleu*. C'étoit sans doute pour quelque nôce.

Le libraire Martinet se présente dans la rue du Coq avec ses caricatures. La dernière a pour titre : *Luxe et Indigence* ; c'est une jeune beauté étendue sur un lit de sangle, et cependant coëffée d'une magnifique cornette. Deux cartons à chapeaux, l'un sur l'autre, tiennent lieu de *somno* ; et en place de chandelier, c'est un vase de porcelaine ébreché. Le dossier d'une des chaises est à demi-brisé ; c'est là qu'est accroché un chapeau garni de fleurs. Sur une autre chaise on voit une robe de perkale à triple rang de bouillons ; et le cachemire est devant la fenêtre, en attendant que le vitrier pose un carreau de 30 sols. Tous les détails de cette scène, les gros draps et la fine taie d'oreiller, les souliers en pantoufles et la camisole garnie, le très-petit miroir et le billet de bal, tout cela est fort drôle et fort bien composé.

Nous avons vu le fromage et les marrons, à présent ce sont des boutiques de méringues, de gâteaux et de bonbons. Nous approchons du Palais-Royal. Je rencontre sur mon chemin ces petits êtres qui ne sont ni des chouettes, ni des rossignols, et qui toutefois ne chantent et ne sifflent que la nuit. Je suis toujours tenté de leur faire la morale ; elle sera là bien placée et bien écoutée !

Mais je vois que mon histoire s'allonge, il faut mettre des bornes à ce babil ; je reprendrai un autre jour ma narration. Ce soir j'entre chez Delaunay, qui tient les Almanachs de Janet, toujours si bien reliés ; et avant d'aller me coucher j'irai prendre à l'entresol, chez Corrazza, un quart de punch, afin de n'en pas perdre l'habitude.

Le Rôdeur.

Les Soirées de Momus (1818), avec Musique et Gravures (1).

La première pièce de ce recueil est un Dialogue entre Momus et les membres des Soirées qui portent son nom. M. Chasselat,

(1) Un volume in-18 de 250 pages. Prix, 2 francs, et, port franc, 2 francs 50 centimes ; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

dessinateur, a fait de ces convives qui ont le verre à la main, et de Momus qui les visite, le sujet de la principale gravure; la seconde, en forme de vignette, représente le cheval gastronome du Cirque de MM. Franconi.

Les sociétaires ont fourni 67 chansons; les membres correspondans, 7. Il y en a 11 qui appartiennent à des invités; et 3, dont les auteurs ont gardé l'anonyme.

Nous regrettons de n'avoir point assez d'espace pour imprimer à l'entier

LE SURNUMÉRAIRE.

AIR: *Tout le long, le long de la rivière.*

Au bureau je suis le premier;
Le chef doit venir le dernier:
L'Etat le paye et c'est dans l'ordre.
Pour moi, je voudrois que, par ordre,
On y vînt avant déjeûner
Pour n'en sortir qu'après dîner....
Car toute peine enfin vaut son salaire,
Et je suis bien las d'être surnuméraire,
Je suis las d'être surnuméraire.

Les employés, toujours frileux,
Au poële raniment leurs feux;
Tandis qu'auprès de la fenêtre,
Morfondu, je me dis: peut-être
Veut-on, comme je suis nouveau,
Que je prenne l'air du bureau? ....
Mais toute peine enfin vaut son salaire:
Ma foi, je suis las, etc.

Personne ne sait mieux que moi
Quand il doit vaquer un emploi;
Avec soin de tout je m'informe,
Je prévois la moindre réforme,
Je sais le nombre des placets,
Des malades et des décès! ....
Mais toute peine enfin vaut son salaire:
Ma foi, je suis las, etc.

Si le ministre dit: « C'est mal, »
Au secrétaire-général,
Mon chef, que ce dernier gourmande,
Vient me faire une réprimande.

A mon tour je suis le bourreau
De tous les garçons de bureau ! ....
Mais toute peine enfin vaut son salaire :
Ma foi, je suis las, etc.

Dès que mon chef vient à passer,
J'ai mes raisons pour me baisser;
Mais il faut voir, levant la face,
Tranchant presque de l'homme en place,
Comme du haut de ma grandeur
Je regarde un solliciteur !
Mais toute peine enfin vaut son salaire :
Ma foi, je suis las, etc.

Comme un autre j'aurai mon tour :
De surnuméraire, un beau jour
Je puis, voyant tourner les chances,
Être.... ministre.... des finances ! ....
En y songeant, je crois rêver;
Pourtant cela peut arriver :
Car toute peine enfin vaut son salaire;
Mais, en attendant, je suis surnuméraire,
Mais, hélas ! je suis surnuméraire.

FRÉDÉRIC DE COURCY,
Surnuméraire, *sans appointemens.*

Le dépôt des impressions en relief sur étoffes de laine, à l'imitation de la broderie, pour meubles, qui étoit ci-devant quai aux Fleurs, n°. 13, est actuellement place des Victoires, n°. 12.

Il vient de paroître chez Bidault Deschams, rue des Grès, n°. 11, près la place St-Michel, et chez les principaux marchands de musique, une romance, *Sapho abandonnée*, dédiée à Mlle. More, artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique; paroles et musique de ***, avec accompagnement de piano ou harpe, par C***. Prix : 1 franc 50 centimes.

On a fait il y a quelques jours, sur le pavé de Paris, l'épreuve d'une gondole qui portera dix-huit personnes, plus quelques quintaux de lest. Les voyageurs peuvent à la minute se clore ou se donner de l'air, non par de sombres rideaux de cuir, mais par des glaces, des wagestas et des stores. Le constructeur est M. *Getting.*

M. Hyppolite jeune, coëffeur de S. A. R. Mme. la duchesse de Berri, ci-devant rue de Grammont, demeure maintenant boulevart des Capucines, n°. 1, près la rue Louis-le-Grand.

Voyages en France depuis 1775 jusqu'à 1807 (1).

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.

Nous avons dit que les descriptions de costumes faisoient partie du plan de l'auteur. Voici l'article qui concerne les *Basquaises* : (Avril 1789) « Bayonne vous plaira, et encore plus ses jolies habitantes ; elles ont des yeux étincelans de vivacité, une prunelle de feu, un teint clair et des cheveux d'ébène qu'elles ont soin de ne couvrir qu'à demi, et qu'elles ne poudrent jamais...... C'est surtout à la danse qu'il faut les voir. Je ne sais s'il est au monde des créatures plus souples et plus vives; elles donneroient de la joie aux esprits les plus moroses; et si vous ajoutez que leur propreté est parfaite, il vous sera impossible d'imaginer des êtres plus attrayans ou plus aimables. J'ai vu de plus belles femmes à Marseille ; mais le joli fait aisément oublier le beau. Nos Basquaises sont causantes et même familières, mais sans licence, sans immodestie. On diroit que c'est l'air du pays qui les rend bonnes, sociales, et peut-être aussi franches qu'il soit permis aux femmes de l'être. »

Les *Cauchoises* n'ont pas été vues du même œil. « Le nom de *Cauchoise*, dit notre voyageur, est presque, à Paris, synonime de belle ; aucune erreur n'est plus complette que celle-là. Les Cauchoises ne sont pas belles, ou cessent bientôt de l'être, parce que leur toque, qui est la coëffure Alsacienne relevée, dégarnit promptement de cheveux le front et les tempes, et qu'une tête nue n'est pas, dans une femme, un objet séduisant. Mais il y a plus : cette toque en *grèque*,

(1) Quatre volumes in-8°., ornés de 32 gravures représentant les ports de Cherbourg, Honfleur, Cette, Marseille, Toulon, Rouen, Nantes, Granville, Boulogne, Calais, Dunkerque, Antibes, Bayonne, Vandres, Bordeaux, St.-Jean de Lutz, Lorient, Dieppe, St.-Valery sur Somme, Fécamp, Oleron, St.-Valery en Caux, Caen, St.-Servan, Landerneau, Morlaix, Brest, St.-Malo, Vannes, les Sables d'Olonne, La Rochelle et Rochefort. Prix : 26 francs ; à Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

comme on la porte à Bolbec et aux environs, est une coëffure effrontée qui éloigne les grâces tendres : une femme, sous ce bonnet, a des traits fermes, un regard décidé.... »

Le jugement de notre voyageur n'est pas très-favorable non plus aux *Lyonnaises*. « Les Lyonnaises, dit-il, (juin 1790) ont peu de goût, peu de propreté dans leur mise, beaucoup de recherche, beaucoup de luxe et point d'effet. On aime dans les femmes une modestie timide : ici le regard est arrêté, fixe, hardi. Je vous parle de ce qu'on nomme communément les *Dames ;* car pour les *Servantes*, dont l'espèce pullule en cette capitale, on ne sauroit s'exagérer leur effronterie, tant pour le costume que pour le maintien...... »

Il y a encore de l'aigreur dans le jugement que l'auteur porte des *Avignonnaises*. (Mai 1790). « J'avois, dit-il, vu à l'église et au théâtre quelques jolies dames ; je venois admirer les beautés populaires ; mais quel mécompte, quand je n'aperçois que des femmes enfoncées dans la mise provençale la plus commune ! Un mouchoir qui ensevelit la tête, un tablier qui s'attache sur les cuisses, un corset qui flotte lâche comme lorsqu'on se déshabille pour se mettre au lit : point de grâces, point de teint ; pour vivacité, de la brusquerie ; une prunelle noire, mais un regard décidé, des bouches mal dentées, une chevelure d'ébène, mais toujours en désordre : voilà, avec peu d'exceptions, toutes les Avignonnaises. »

Dans la Haute-Provence l'auteur se borne à parler du costume. « Les femmes, dit-il, (décembre 1788) portent [illegible] grands chapeaux noirs à petit fond. Cette coëffure ressemble à un couvre-plat. Elles mettent sous ce chapeau, je parle des campagnes, un serre-tête d'indienne qui cache entièrement les cheveux. On les prendroit pour des *Juives*. »

Notre voyageur trouve le costume des paysannes de l'Auvergne un peu lourd. (Avril 1789.) « Cependant, dit-il, celui des jours de fêtes ne leur messied pas : c'est un corset baleiné, que recouvre une étoffe de laine ou de soie avec la jupe pareille ; les deux emmanchures sont marquées devant et derrière avec deux bandes de velours qui tranchent par la couleur ; les bouts des manches sont comme les emmanchures. Ces femmes, quelquefois, portent une coiffe plate ou une espèce de bonnet rond sous un mouchoir noué *à la bordelaise*, et pendant en pointe sur les épaules ; celles qui ont quelque desir de plaire, les filles qui cherchent un mari ou un amant, se gardent bien, à Clermont, comme à Bordeaux, d'une pareille coëffure. J'ai remarqué que, dans tout le midi du royaume, ces mouchoirs sont en usage avec quelque variété pour l'emploi, mais partout nuisibles à la figure, excepté à Bayonne : les Basquaises seules savent donner de la grâce à cette coëffure ingrate. »

La coëffure des jeunes filles de Villefranche en Beaujolais trouva grâce devant notre Aristarque. (Novembre 1788.) « Les

femmes qu'on appelle *du commun*, couvrent, dit-il, leur coëffe d'un mouchoir, et avec peu d'art et d'effet : les filles plus adroites et dans des vues plus intéressées, mettent sur le mouchoir un chapeau de paille ; il donne aux yeux un air agaçant qui va bien au but de celle qui le porte. »

L'auteur n'étoit pas non plus très-mal disposé, lorsqu'il passa par Angers. (Avril 1790.) « Une couleur, dit-il, est ici en grande recommandation parmi le peuple; c'est le rouge de brique. Les hommes en portent des vestes, les femmes en sont complettement habillées; tout, jusqu'à leur capuchon est rouge, et l'étoffe dont ces habits sont faits est d'une laine grossière. Eh bien ! sous cette bure, est-ce qu'on n'est pas contraint d'admirer des minois piquants, des teints d'une blancheur éclatante, et des yeux d'une vivacité toute provençale ! »

On distingue parmi les cosmétiques à la mode le *Bézoard d'Arabie*, ou *Boule de Beauté*, qui blanchit la peau, efface les rides et fait disparoître les traces que le rouge a coutume d'y laisser. Il est également favorable pour le bain.

La boëte coûte six francs, prise à Paris, au seul dépôt, rue du Helder, n. 1, à la Mère de Famille, en face des Bains Chinois.

MODES.

Les chapeaux sont, comme à l'ordinaire, sans garniture sur le bord; on en fait beaucoup en pluche de diverses couleurs et en velours noir plein : quelques-uns sont en velours épinglé rose. Ces derniers ont ordinairement le bord étroit ; quelquefois le bord est retroussé par-devant, et des pointes qui ressemblent à celles d'une cornette, se nouent sous le menton. Que l'on se rappelle les chapeaux *à la Lisbeth*, qui, en 1797, étoient adaptés à une calotte, qui restoit à découvert d'un côté ; aujourd'hui, c'est par-devant que cette calotte est visible. Une autre mode très-nouvelle consiste dans l'emploi des fichus de soie à dessins de cachemire, pour la garniture des chapeaux. On en fait des liserés, des crevés, de gros nœuds. Quelquefois un fichu fait le tour du chapeau, tandis qu'un autre, posé en marmotte, vient se nouer sous le menton. Une modiste vient d'appliquer sur du tulle des rouleaux de pluche rayée : toute la passe de ses chapeaux est sillonnée par ces rouleaux, disposés en équerre; et il y en a de pareils, en spirale, sur la forme.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1692.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



(1692.)



Chapeau de pluche. Robe de Mérinos.



N°. 66. (Vingt-unième Année.) 30 Novembre 1817.

JOURNAL DES DAMES
ET
DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 29 novembre 1817.

Un dialogue naturel, point d'action, de l'esprit, mais point de gaîté, un caractère bien tracé, un autre personnage vil et repoussant, tels sont les défauts et les qualités de *l'Esprit de Parti*, comédie qui fait du bruit à l'Odéon.

Le Grelot Magique a réussi aux Variétés; ce qui n'empêche pas qu'il y ait déjà une autre parodie en répétition : les *Danaïdes* y sont transformées en jeunes élèves d'un pensionnat.

Afin de ne point rester en arrière des *Machabées* et de la *Mer Rouge*, *Roland* s'est montré dans tout son éclat au Cirque-Olympique; et comme il a été très-bien accueilli, il n'est *furieux* que sur l'affiche.

La porte St-Martin, qui avoit donné l'exemple du luxe des décorations, en revient au genre historique : *Le Maréchal de Villars* ne peut manquer d'obtenir autant de vogue que *le Maréchal de Luxembourg*. En annonçant la *Bataille de Denain*, c'étoit un gage de succès.

Pour parodier des pièces à grand spectacle, le Vaudeville a cru devoir faire des frais de costumes et de décorations. On

n'exige de sa part que des frais d'esprit ; et il a tort de se constituer ainsi en dépenses inutiles ; il y a lieu de croire qu'il n'en contractera pas l'habitude.

*.

LES MÉTAMORPHOSES DE L'AMOUR.

Il est à Paris un auteur charmant qui, tous les ans, fait aux belles, de petits cadeaux délicieux.

Cet auteur est fort modeste, il ne dit que la moitié de son nom. Il diffère en cela de bien des gens qui font ce qu'ils peuvent pour allonger le leur.

L'un met par-devant des particules. L'autre a le foible des terminaisons en i. Celui-ci veut descendre du grec, celui-là veut venir du Scandinave.

Notre aimable homme n'a point ces ridicules. C'est lui qui a publié successivement la *Guirlande de Fleurs*, la *Corbeille de Roses*, petits livres pleins de vers agréables et d'estampes mignonnes : toutes les belles devroient le reconnoître à ces traits ; mais elles sont toutes ingrates, et je gage que le nom leur est échappé.

C'est M. Albéric D*, prosateur et poëte, peintre et graveur, le tout pour le service des dames. Nous lui devions, à ce titre, un article spécial dans cette feuille.

M. Albéric, donc, vient de mettre au jour, un petit in-18, intitulé *les Métamorphoses de l'Amour.* C'est un titre qui n'étoit pas facile à remplir. L'Amour change à toute minute, et pour le suivre sous ses mille formes diverses, il faudroit être aussi léger que Zéphir.

Me voilà tout-à-fait dans le style, et je peux continuer.

Ce petit livre se vend chez tous les libraires du Palais-Royal. C'est un lieu où l'Amour fut de tout temps fêté. Là (quoiqu'il y ait des personnes qui prétendent qu'on le met à prix d'or) il ne s'enrichit pas. Il jette d'une main ce qu'il reçoit de l'autre, il est avare et prodigue ; mais on peut être tranquille, c'est un petit compère qui sait se tirer d'affaire et il est rare de le voir de sa personne, à l'hôpital. Il envoye souvent ses disciples chez le pharmacien, mais il a soin de rester chez le confiseur.

Vous le verrez, dans ses Métamorphoses, faire des sirops et des bonbons.

L'Amour est tout sucre et tout miel, et souvent il arrive qu'une jeune imprudente, attirée par l'enseigne du magasin, entre et croque à-la-fois la dragée et le marchand.

Tour-à-tour, dans notre gentil almanach, l'Amour se montre en comédien, en charlatan, en jardinier, en marchand de

vin ; sous ce dernier habit il ennivre deux fois les belles. Les gourmets se pressent dans son caveau :

Qui vend la folie en bouteilles
Est toujours sûr d'un bon débit !

L'origine de l'Amour est pour bien des gens une chose fort incertaine. Qu'on achette le livret que nous annonçons, et l'on aura là-dessus des notes curieuses. En définitif, il paroît, selon le dire de l'auteur, que

Le Plaisir fit naître l'Amour.

J'ai vu ailleurs que

L'Amour fit naître le Plaisir.

C'est *ad libitum*, et tous les goûts peuvent être satisfaits.

On nous montre ensuite *l'Amour à l'Ecole* ; il est bientôt passé maître ; *l'Amour guerrier*, qui est toujours l'amour vainqueur. Nous avons cherché *l'Amour platonique* ; mais c'est une de ses vieilles métamorphoses : elle eût fait pitié en ce siècle-ci, et M. Albéric n'a pas jugé à propos de nous en entretenir.

Vous tremblerez, jeunes beautés, en lisant les premiers vers du *Testament de l'Amour* ; mais vous serez rassurées par le dernier quatrain. Vous me demanderez peut-être comment, à l'article de la mort, on pense encore à rimer ses paroles ? Mais souvenez-vous que l'Amour est un habitant de l'Olympe et que la poésie est le langage des Dieux. L'Amour meurt dans les bras, même des Déesses ! mais il renaît de ses cendres ; c'est le véritable Phénix.

Dans l'almanach de M. Albéric, il y a deux calendriers, l'un au commencement du volume et l'autre à la fin.

Le premier est pour le *commun des martyrs* ; on y voit à quelle heure paroît la lune, à quel instant disparoît le soleil.

Le second est une invention toute merveilleuse ; c'est le calendrier des petites-maîtresses. On y a réuni tous les noms les plus sonores, les plus originaux, les plus recherchés, les plus à la mode. La jeune personne qui veut changer son nom de *Margot* ou de *Marie-Jeanne*, contre un petit nom qui flatte les galans ; la jeune mère qui est embarrassée pour le baptême de sa fille, auront de quoi choisir dans les pages de notre almanach.

Chaque mois de ce deuxième calendrier a son horoscope en vers et l'indication de la température en prose.

Voici les vers du mois de Mars :

» Fillette qui verra le jour
» Sous cette influence maligne,
» A son époux d'humeur bénigne
» Fera parfois quelque bon tour.
» Où Mars a placé son séjour
« Il faut que l'Hymen se résigne
» A céder sa place à l'Amour.

On remarquera que toute cette morale n'est point sauvage ni chagrine ; c'est dans le livre qu'il faut en suivre tous les développemens.

Il y a de petits dessins fort bien exécutés, et particulièrement le premier, qui représente *l'Amour en pied*, avec cette inscription (de Voltaire), si souvent redite et qu'on ne peut trop redire :

Qui que tu sois, voici ton maître.
Il l'est, le fut, ou le doit être.

L'Amateur.

LE CLERC DE NOTAIRE.

Air : *Vive le vin* de Ramponeau.

Saute-Ruisseaux, toujours en l'air,
Je trotte,
Et je me crotte :
Ma plume va comme l'éclair ;
Enfin, je suis, le fait est clair,
Clerc.

J'ai le pas sur Crébillon,
J'ai le pas sur Piron,
J'ai le pas sur Voltaire ;
Chacun d'eux, pour mon honneur,
Fut clerc de procureur...
Je suis clerc de notaire ! ! !
Saute-Ruisseaux, etc.

Grâce à mon goût pour les vers,
Je fais tout de travers ;
Tous les jours je m'oublie :
J'écris, tant je suis timbré !
Sur du papier timbré,
Une hymne à la Folie ! ! !
Saute-Ruisseaux, etc.

Lé jour où le vieil Orgon
Prit pour femme un jeune tendron,
Rèvant à mon Hortense,
Sur le contrat, mes amis,
Croiriez-vous que j'ai mis :
« Félicité, constance? »
Saute-Ruisseaux, etc.

Des cliens vont voyager;
Je veux les obliger :
Et, pour toucher leurs rentes,
Je prends, par précaution,
Leur procuration
Auprès de nos clientes...
Saute-Ruisseaux, etc.

On veut *collationner*
Quand je veux déjeuner;
Peste soit des corvées!
Il faut faire mon devoir,
Ou sur mon dos me voir
Deux ou trois *main-levées*...
Saute-Ruisseaux; etc.

Je suis las de griffonner;
Allons-nous promener :
Ma redingote est mise :
Mais, Monsieur, me dit-on,
Mettez une *chemise*!!!
Saute-Ruisseaux, etc.

D'après tout ce qu'il appert,
Je ne suis point expert;
Le notaire l'emporte...
Moi, *consentant*, *renonçant*,
Lui surtout *obligeant*...
On me met à la porte!

Saute-Ruisseaux, toujours en l'air,
Je trotte,

Et je me crotte :
Ma plume va comme l'éclair ;
Enfin je suis, le fait est clair,
Clerc.

M. Frédéric DE COURCY.

Extrait des *Etrennes Lyriques* pour l'an 1818, (37[me] année de la collection.) Un volume in-18 de 224 pages, orné d'une gravure. Prix : 1 franc 80 centimes; à Paris, chez Janet père, libraire, rue St-Jacques, n°. 59, et chez Plancher, libraire, rue Poupée, n°. 7.)

Jeanne Royez ou *la Bonne Mère* (1).

Cet ouvrage n'est point un roman, mais la vie de la mère de l'auteur, née de cultivateurs pauvres et élevée par une dame riche.

Jeannette (c'est le nom de la jeune paysanne), épousa, pour complaire à sa bienfaitrice, un homme qui ne lui inspiroit aucun penchant. « Elle auroit désiré qu'il fût pieux, au lieu d'être dévot ; qu'il fût simple, au lieu de se piquer d'une excessive humilité, et que cette bouche qui promettoit toujours le rire, le montrât quelquefois.... Ce jeune homme ne manquoit pas d'esprit.... Il écrivoit assez bien et comptoit de même ; mais il n'avoit jamais assez vérifié : cela tenoit à son caractère un peu défiant.... Jamais plus gai, jamais plus triste ; jamais plus ouvert, jamais moins réservé. Ce caractère n'étoit point fait pour *Jeannette*, qui avoit l'œil doux et vif, un ensemble imposant de modestie, mais attrayant de gaîté. »

Pour célébrer les nôces, la protectrice donna un bal ; « mais, dit l'auteur, le grave époux se souvenant que les maris de *Sara* avoient été tués par le démon pour avoir dansé à leurs nôces, se piqua, lui, d'imiter le jeune *Tobie* ; il ne dansa point, et ne parut pas approuver que *Jeannette* fût moins scrupuleuse que lui. »

Le mari de *Jeannette*, enhardi par quelques spéculations heu-

(1) Quatre volumes in-8°, à Paris, chez Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine.

reuses, se jeta dans une exploitation de bois assez considérable; mais ayant acheté cher, et trompé par ses agens, il perdit bientôt toute la dot de sa femme. Prendre, à Dijon, une boutique de grènetier, lui parut une dernière ressource; et pour cela il exigea que sa femme, qui n'avoit alors que vingt-quatre ans, vendît les bijoux qu'elle tenoit de sa bienfaitrice. « *Jeanneton*, lui dit-il, vous avez été vêtue, nourrie, élevée en demoiselle. Votre cœur en a conçu de l'orgueil; mais quand vous tireriez votre origine d'un prince, c'est à votre condition présente que vous devez vous conformer. Je vous déclare donc qu'il faut quitter ces casaquins à plis, ces robes traînantes, ces bonnets montés; vous prendrez une coëffe plate, des manches rondes, un mantelet serré comme les artisanes : je vous mets en boutique; soyez bien attentive, et faites le moins de crédit que vous pourrez. »

Jeannette, qui avoit déjà perdu deux enfans, profita de l'absence de son mari pour allaiter le troisième; mais George (c'étoit le nom du mari) arriva inopinément, et chercha dès le lendemain une nourrice.

De plus fortes épreuves attendoient *Jeannette*. De six enfans, deux seulement lui restoient, un garçon et une fille. Le garçon croissoit sans se fortifier; il étoit pâle, élancé, maigre. Cependant la sévérité du père étoit si grande, que, pour s'y soustraire, l'enfant se sauvoit dans un grenier, et couchoit, pendant les âpres gelées, sur des sacs de farine vides. Souvent les coups répétés d'un nerf de bœuf attiroient les voisins, et « *l'adorable mère mouroit d'angoisses et de douleur.* »

La maison donnoit sur deux rues. Un matin le jeune écolier s'esquiva avec vingt-six francs économisés sur douze sols que sa mère lui donnoit tous les dimanches. C'est l'auteur des *Voyages en France*, dont nous avons donné trois extraits dans nos derniers numéros.

Après avoir fait de longues courses maritimes, il se rendoit à Dijon. Un soir, une lettre lui fut remise, qui portoit un cachet de deuil. « Dieu de bonté, s'écrie-t-il, aux dépens de ma vie, conservez celle de ma mère.... Ma mère! Ah! je n'avois plus de mère.... Un mot ajouté à cette fâcheuse nouvelle me perçoit de tous les traits du repentir. . . . . . « *Je mourrois contente si j'avois revu mon fils ou si je le savois heureux.* »

Nous avons parlé dans le N° du 20 novembre, du *Casse-Tête Chinois*, sorte de jeu de patience, qui se joue avec sept fiches, dont les formes différentes permettent de faire assez de combinaisons, pour trouver dans les contours rapprochés, un nombre déterminé de figures.

Un de nos tablettiers vient de dédier aux dames des *Enigmes*

françaises : sa boëte à fiches en contient dix , savoir : deux grands triangles, quatre petits , deux carrés et deux rhomboïdes. Cinq cartons peints offrent trente figures , qui sont autant de modèles des résultats que le rapprochement des fiches peut donner ; et deux cartons indiquent par six exemples la marche qu'il faut suivre pour obtenir ces résultats. Le tout est renfermé dans un étui de forme oblongue , très-élégamment orné , et se trouve chez M. Darbo , rue de Richelieu , n° 95 , en face de la rue Feydeau.

Ceci n'est qu'une première livraison ; M. Darbo en promet cinq autres , qui contiendront le même nombre de figures.

Le procédé des *impressions en relief* , pour meubles , s'applique aux ridicules et aux casquettes ; on en trouve de plusieurs formes chez Madame Doré , marchande mercière , à l'Etoile d'or , rue des Fossés-Montmartre , n° 8 , près la place des Victoires.

MODES.

On voit plus de chapeaux de velours que de coutume ; ce sont cependant encore les chapeaux de pluche qui dominent. Les écharpes de bourre de soie s'adaptent aux chapeaux de pluche comme aux chapeaux de velours. L'emploi des coupons de cachemire, pour garnir les chapeaux , n'est pas encore très-commun : on semble vouloir revenir à la pluche rayée ; il y a même , pour assortir les garnitures de cette espèce de pluche , des plumes rayées rose et blanc, vert et blanc , bleu de ciel et blanc. Quelques chapeaux à bord étroit ont en dessous , une garniture de blonde qui en fait le tour.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1693.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé , port franc, à M. La Mésangère , *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



(1693.)



Robe de Mérinos, garnie en Rouleaux de satin appliqués sur du Velours.

N°. 67. (Vingt-unième Année.) 5 Décembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*[re]. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées. format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N[os]. 439 *à* 457.

Dernière séance de l'Académie Française.

MM. Laya et Roger ont été reçus aux bougies; la salle étoit pleine jusqu'au comble; on étouffoit dans les corridors.

C'étoit un dimanche; mais indépendamment du jour, ces séances sont toujours extrêmement courues. On veut voir les récipiendaires, on veut entendre leurs discours; mais surtout on veut se faire voir, on veut apprendre aux gens qu'on s'intéresse aux choses d'esprit, ce qui prouve qu'on a de l'esprit soi-même.

Les toilettes y sont assez recherchées: toutefois, on comprend que le luxe est là, moins que l'élégance et la grâce. Gens d'esprit, femmes d'esprit, ne brillent pas toujours par la fortune; ils ont des *richesses* qui *étincellent*, à la bonne heure, mais non pas de manière à éblouir les yeux : c'est le cœur et l'imagination que cela frappe.

Le Moucheron, poëme de Virgile, traduit en vers français, par M[r]. le comte de Valori, chevalier de St-Jean de Jérusalem. (1)

Un vieux pasteur ayant conduit son troupeau dans un

(1) Un volume grand in-18 de 288 pages. A Paris, chez Firmin Didot, imprimeur-libraire, rue Jacob.

bois, au pied du Cithéron, s'endort près d'un ruisseau où un reptile avoit coutume de venir se rafraîchir pendant les ardeurs du soleil. Ce serpent est sur le point de s'élancer sur lui et de le piquer, lorsqu'un moucheron lui donne un coup d'aiguillon dans le coin de l'œil, et le réveille ; il écrase le pauvre insecte ; mais, au même instant, appercevant le reptile, il saute sur une branche d'arbre, tue son ennemi, et revient au lieu de son repos. A peine s'est-il endormi que le moucheron lui apparoît en songe, se plaignant de ce qu'il lui avoit arraché une vie à laquelle il devoit la sienne. Le lendemain, le pasteur reconnoissant élève un tombeau à l'insecte libérateur.

Tel est le sujet du petit poëme dont la traduction a exigé beaucoup de travaux accessoires. L'abbé Delille s'en seroit occupé, s'il avoit pu se procurer la copie exacte d'un manuscrit, qui passoit pour exempt des interpolations du moyen âge, et que M. de Valori tient d'un savant Vénitien, son ami.

Le texte latin, en regard de la traduction française; les imitations en vers italiens, anglais et allemands de Parmindo, de Spencer et de Wos ; les Commentaires de Scaliger, de Burmann et de Heyne sur ces trois textes ; et près de cent pages de notes du traducteur-éditeur, voilà ce que l'on trouve dans ce volume, qui est enrichi d'une gravure, d'après M. Girodet, représentant le pâtre gravant une inscription sur le tombeau qu'il vient d'élever.

Une description de la vie pastorale nous a paru contenir les vers qui perdront le moins à être présentés isolément.

« Quel mortel fut jamais plus heureux que ce sage,
Qui des trésors trompeurs ne connoît pas l'usage !
La raison a pour lui de solides appas,
Aux jeux sanglans de Mars il ne s'élance pas ;
Il craint le choc fatal d'une flotte guerrière ;
Et quand un fier vainqueur, tout couvert de poussière,
Dans les temples sacrés, en l'honneur de ses dieux,
Etale des vaincus les débris glorieux,
Où déjà, méditant une vaste conquête,
Aux glaives ennemis court présenter sa tête ;
Il adore les bois, ce pasteur fortuné,
Et le dieu que sa faux sans art a façonné :
Ses parfums sont des fleurs, ses autels la verdure ;
Il goûte un doux repos et la volupté pure ;
Ses desirs sont toujours les desirs d'un cœur droit;
Plein de calme, il s'endort sous son agreste toit.

LA CÉLIBATAIRE.

Quoique la politique soit une fort belle chose, d'après tout ce que j'ai entendu dire, surtout depuis 25 ans, je m'en occupe très-peu ; je n'achète point de pamphlets, je ne lis que rarement des journaux, et de toutes les lois passées et présentes, je ne connois que celles sur le mariage, le divorce et la conscription. Je sais sur le bout du doigt à quelle époque une fille est nubile ou émancipée : je sais également, hélas ! quand elle est majeure ; je puis citer l'article du code ancien qui permettoit de prendre un, deux ou trois maris, et la date de la loi nouvelle qui le défend. Mais de tout ce que j'ai appris, ce que j'ai le mieux retenu, c'est la statistique des départemens. — A quoi bon, direz-vous, charger sa mémoire de choses si étrangères aux connoissances et aux goûts que l'on suppose aux femmes ? — A quoi bon, Mesdames ? On voit bien que vous êtes jeunes, jolies, mariées ou du moins fiancées. Si, comme moi, vous aviez vu s'écouler trente-quatre printems et autant d'hivers sans trouver un seul parti, vous sauriez que l'étude de la statistique du royaume vous est indispensable. N'est-ce par elle que l'on apprend quelle est l'étendue d'un département ou d'un canton, sa richesse et sa population ? Sa population, entendez-vous bien.... Voilà ce qui nous intéresse, nous autres pauvres célibataires. Croyez-vous qu'il soit indifférent pour nous d'aller demeurer dans les landes de Bordeaux, dans la Champagne pouilleuse ou en Basse-Normandie, et qu'il n'y ait pas plus de chances matrimoniales quand on compte 3000 individus par lieues carrées, que lorsqu'il n'y en a que 300 ? Ce point important une fois bien démontré, il ne me reste plus qu'à engager les pères et mères, instituteurs et institutrices, à classer dans une éducation libérale la statistique immédiatement après la danse et la musique. Au moyen de cet arrangement tout simple, l'utile se trouvera joint à l'agréable, et il sera bien difficile à l'avenir que les malheureux célibataires des deux sexes ne trouvent pas à se pourvoir.

Mon goût bien prononcé pour le mariage, goût d'autant plus vif qu'il est plus contrarié, m'ayant engagé à porter mes vues hors de France, j'ai voyagé depuis le retour de la paix ; j'ai visité diverses contrées, afin de savoir (pour me servir d'un terme vulgaire) où je pourrois jeter mon grappin. Partout ou presque partout j'ai rencontré des hommes polis, de beaux esprits, mais des cœurs froids. Ici, l'on admiroit mes grâces, et l'on blâmoit ma toilette ; là, on me trouvoit mille talens, et pas l'ombre du bon sens ; plus loin, on me faisoit un crime d'avoir trop de luxe ou trop peu de rixdales ! Je vis bientôt

qu'il falloit renoncer à m'établir dans la vieille Europe, et j'eus la pensée d'aller chercher un mari dans l'autre monde. Mais qu'il en coûte, hélas! à une fille honnête pour se résoudre à de telles avances! On peut faire quelques pas au-devant d'un époux, surtout s'il est jeune et bien fait, mais s'embarquer et franchir les mers, c'est aussi par trop fort; je le sentis au moment où j'allois partir pour les Grandes-Indes, et je changeai subitement de résolution: d'ailleurs, je n'aime pas les Asiatiques; ils sont trop indolens. L'Amérique ne m'offroit presque point de chances: dans le midi, on ne s'occupe que d'affaires politiques, et dans le nord que d'affaires commerciales. J'étois prête à revenir à Paris, et à m'adresser à M. Villiaume, lorsqu'il me tomba par hasard entre les mains un journal qui donnoit des nouvelles d'Alger. Je suis trop bien élevée pour avoir jamais pensé à m'allier à un mécréant, à un infidèle; cependant, poussée par je ne sais quel instinct, je voulus savoir ce qui se passoit dans ce pays étonnant, où malgré les révoltes, la guerre, la peste et la famine, les hommes ne font que croître et multiplier; j'étois bien aise de m'assurer si les femmes y jouissoient d'un sort heureux, ou si elles étoient réduites à avoir, comme nous, des bureaux de placement pour les célibataires... Mon étonnement ne fut pas petit, lorsque je lus un article ainsi conçu: « Par ordre du dey, tous les hommes celibataires ont » été amenés sur la place publique, et condamnés à recevoir » une bastonnade journalière, jusqu'à ce qu'ils aient choisi une » épouse ». Ce gouvernement, que l'on prétend être si barbare, a du bon, me dis-je aussitôt; si les moyens qu'il prend pour réformer les mœurs et augmenter la population ne sont pas très-libéraux, du moins ils sont prompts et décisifs.... Par philantropie, je veux seulement lui conseiller de substituer les verges à la bastonnade. Mais, non, occupons-nous plutôt de nos propres affaires, et montrons que nous avons de l'esprit national. On dit que les femmes sont incapables de faire de bonnes lois, prouvons le contraire; prouvons aussi qu'elles peuvent être une fois d'accord, lorsqu'il s'agit de leurs plus chers intérêts. Voici donc le projet de loi que je soumets aux personnes de mon sexe, et que je les prie d'adopter, sauf amendement:

Art. 1er. A compter du 1er janvier 1818, il ne pourra être exporté aucun mari pour l'étranger; ceux ou celles qui se seront livrés à ce genre de commerce, seront condamnés au célibat pour la vie, et déclarés ennemis du beau sexe.

Art. 2. L'importation, au contraire, de cette espèce de marchandise sera encouragée par une couronne civique et une récompense nationale.

Art. 3. Tout célibataire valide, âgé de 25 à 45 ans, sera condamné, suivant le cas, à une réclusion temporaire, à l'amende, et à la privation des droits civils.... A 50 ans, il sera sevré du vin, du jeu et du spectacle.

(La suite au prochain numéro).

Les Soupers de Momus, recueil de chansons inédites, pour 1818. (5.eme année de la collection. (1)

On peut donner en très-peu de mots l'idée du mérite de ce recueil : MM. Armand-Gouffé, de Béranger, Charrin, Coupart, Dusaulchoy, Léger et Menestrier (Casimir) n'ont pas dédaigné d'y coopérer ; et les deux gravures dont il est orné, sont de M. Couché fils.

Une de ces gravures représente M. *Prudentin*. M. Charrin a choisi pour sujet d'une chanson en neuf couplets, cet *homme de précaution*. Nous allons citer le quatrième, parce qu'il se rapporte plus directement à la gravure.

Air : *Toujours leste, toujours preste.*

Par des nœuds remplis d'appas,
Je veux embellir ma vie ;
Déjà parée et fleurie,
Ma future attend mon bras.
Pour l'hymen tout se dispose ;
Mais je les romps sans façon,
Voyant sortir d'une rose
Les cornes d'un limaçon.
(*refrain*) La prudence (*bis*)
Est ma loi
Par excellence.
L'imprudence, (*bis*)
En moi,
Cause un juste effroi.

---

(1) Un volume in-18 de 279 pages ; prix : 2 fr., et, port franc, 2 fr. 50 cent. A Paris, chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On peut se procurer à la même adresse les années précédentes.

AU RÉDACTEUR.

Chartres, 29 novembre 1817.

Depuis longtemps j'aurois dû vous écrire, je différois, croyant de bonne foi que vous finiriez par apercevoir la faute dont vous êtes coupable.

Point du tout : à chaque envoi de votre Journal, mon amour-propre reçoit une atteinte nouvelle. Comment, vous, Monsieur, qui tour-à-tour célébrez les blondes et les brunes, les yeux bleux et les yeux noirs; qui enfin cherchez et louez la beauté sous toutes les formes, qui trouvez même le moyen de consoler les laides, en supposant toujours qu'elles sont douées de cette grâce et de cet esprit qui font tout pardonner, et tout approuver. Comment pouvez-vous blesser une grande partie de ce sexe dont vous êtes l'admirateur?

Les boucles d'ébène d'une jolie brune, sa démarche légère; les tresses d'or d'une aimable blonde, la douce langueur répandue sur toute sa physionomie et sur sa contenance attirent votre attention; mais, Monsieur, combien de femmes dont les cheveux ne sont ni noirs ni blonds, ni même rouges, dont la figure ne porte pas l'empreinte de la mélancolie ou de la gaîté, mais exprime tour-à-tour ces deux sentimens qui s'y trouvent confondus! Si je n'avois pas les yeux bruns, car je n'ose dire gris, si mes cheveux n'étoient pas de la couleur du fruit chéri des Limousins, je pourrois vous faire observer qu'il y a plus que de l'impolitesse à nous traiter avec tant d'indifférence; je pourrois en m'appuyant d'autorités historiques, vous prouver que nous ne fûmes pas de tout temps aussi dédaignées, et que parmi les belles qui brillèrent dans le monde et surtout en France, il s'en est trouvé plusieurs qui n'avoient ni œil noir, ni chevelure blonde, mais je me tais; il suffit que votre oubli soit signalé et que vous cessiez d'enfreindre les lois de la galanterie.

Veuillez agréer, etc.

N***** D. M.

La Suède, l'Allemagne et la Suisse ont des établissemens de *Gymnastique* : on vante surtout celui de M. *Clias*, à Berne. Bientôt aussi l'on pourra citer, à Paris, M. *Amoros*, qui donne des leçons de *gymnastique*, à *l'Institut académique des Nations européennes*. Dans un exercice, qui étoit public, on a vu dernièrement ses élèves sauter, gravir, etc., toujours réglés par une musique appropriée à leurs mouvemens,

et avec une assurance, une précision telles, que les enfans les plus foibles sembloient ne courir aucun danger. La séance fut terminée par une distribution de couronnes. Plusieurs spectateurs, témoignoient, en se retirant, le regret de ce que de pareils exercices n'avoient pas fait partie de leur éducation, et sembloient craindre que leurs enfans ne pussent pas dire dans la suite, comme Nestor : *Ecoutez-moi ; car j'ai vécu avec des hommes qui valoient mieux que nous.*

Le Tome 3[eme]. de la *Biographie des Hommes vivans* (1) contient les lettres F. G. I. K. On y remarque les articles: *Fauche-Borel. Feletz. Feltre* (duc de). *Ferdinand IV*, roi des Deux-Siciles. *Ferdinand III*, grand duc de Toscane. *Ferrand. Fesch. Feth-Ali-Schah*, roi de Perse. *Fiévée. Fontanes. Fouché. François I[er]*, empereur d'Autriche. *Frédéric-Guillaume III*, roi de Prusse. *Frédéric VI*, roi de Danemarck. *Frochot. Galles* (princesse *Caroline de*). *Garat. Genlis* (comtesse *de*). *George III*, roi d'Angleterre. *George*, prince de Galles. *Godoi*, prince de la Paix. *Grégoire. Guillaume-Frédéric de Nassau*, roi des Pays-Bas. *Guillaume-Frederic*, roi de Wurtemberg. *Gustave-Adolphe*, roi de Suède. *Hoffmann. Hullin. Hue. Hyde de Neuville. Isnard. Jay. Jouy. Kotzebue. Krudner* (baronne *de*).

Nous avons donné en 1806, plusieurs extraits du roman, intitulé *Valérie*. On prétend que c'est la propre histoire de M[me]. de Krudner, née en Livonie vers 1770, et veuve, depuis 1802, du baron de Krudner, ambassadeur à Copenhague, puis à Berlin.

Le héros du roman de *Valérie* s'empoisonne par un désespoir d'amour. « M[me]. de Krudner, dit l'auteur de la *Biographie des Hommes vivans*, parloit autrefois avec une extrême complaisance des victimes qu'elle a faites dans ce genre. Elle ajouta un jour : « Il y en a encore un à Lausanne qui n'est pas mort, mais il ne peut aller loin. »

Lorsque M[me]. de Krudner commença en Suisse ses singulières prédications, ce portrait galant fut opposé dans plusieurs journaux, au titre de sorcière que le peuple lui donnoit. « M[me]. de Krudner n'a plus la fraîcheur de la jeunesse ; mais sa taille est encore svelte et gracieuse ; ses yeux n'ont rien perdu de leur flamme *magnétique* ; le temps n'a point outragé sa blonde chevelure, et le miel de la persuasion coule avec abondance de ses lèvres toujours vermeilles. »

---

(1) In-8° de 536 pages ; prix : 7 fr. sur papier ordinaire, et sur grand raisin, 12 fr. A Paris, chez L. G. Michaud, impr.-libraire, rue des Bons-Enfans, n° 34.

OUVRAGES NOUVEAUX.

A qui le fauteuil ? ou *Revue microscopique de nos Auteurs*, en l'an de grâce 1817. Satire suivie de l'*Ecce Homo*, par Sphodretis. Brochure in-8°. de 14 pages ; prix, 50 centimes, à Paris, chez Delaunay, libraire au Palais Royal, galerie de bois.

Observations sur les Modes et les Usages de Paris, pour servir d'explication aux caricatures publiées sous le titre de *Bon Genre*, depuis le commencement du dix-neuvième siècle. Petit in-folio de 29 pages. Prix, avec 104 gravures coloriées : 54 francs ; à Paris, chez l'éditeur, rue Montmartre, n°. 183.

MODES.

Lorsqu'on borde les chapeaux de pluche d'une garniture de blonde, elle se coud en dessous ; mais ordinairement il n'y a point de bordure. Tantôt c'est une écharpe, tantôt une demi-guirlande de fleurs de velours, qui orne ces chapeaux. Quelques modistes ont fait monter en guirlande des plumes de perdrix. Le nombre des chapeaux de castor noir augmente ; ils n'ont pour garniture qu'un ruban, agraffé à gauche avec une boucle d'acier. Ni le ponceau, ni l'orange, ni l'amaranthe, ni le blanc ne sont à la mode pour les robes de mérinos ; mais le vigogne, le carmélite, le lilas, le gris, le bleu ardoise, le bleu barbeau. On brode en couleur quelques robes de mérinos : carmélite, par exemple, en vert ; bleu barbeau, en blanc. Malgré la boue, on porte beaucoup de robes blanches avec des spencers de velours noir. Au lieu d'une, quelques spencers, quelques manches de robes ont trois épaulettes. On taillade les épaulettes ordinaires, pour en faire ressortir cinq ou six crevés.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1694.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.



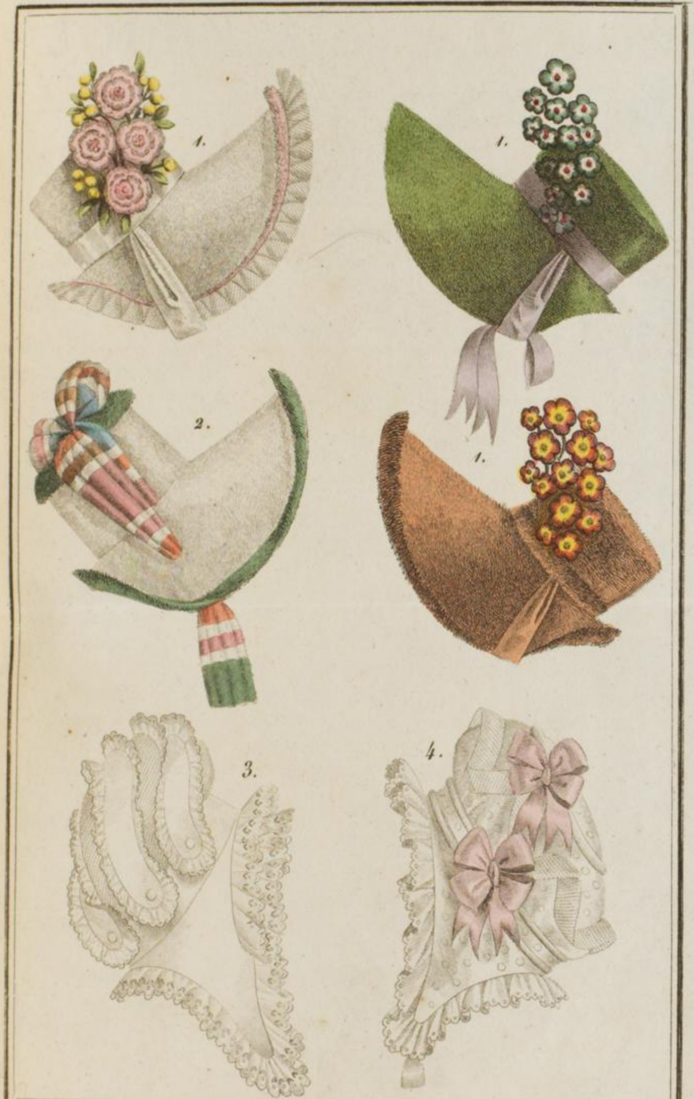
(1704)



Toque de Velours épinglé. Brandebourgs d'acier.



1, Chapeau de pluche. 2, ...
pluche. 3, Cornette de perc...



1, Chapeaux de pluche. 2, Chapeau de satin doublé de pluche. 3, Cornette de perkale. 4, Cornette de Mousseline.

N°. 68. (Vingt-unième Année.) 10 Décembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 9 Décembre 1817.

On répète à l'Opéra un nouveau ballet de M. Gardel.

La représentation des *Femmes politiques*, qui devoit avoir lieu cette semaine au Théâtre Français, est retardée. Le mauvais effet qu'ont produit *l'Esprit de Parti* à l'Odéon et les *Comices d'Athènes* au Vaudeville, paroît avoir avoit engagé les Comédiens français à différer d'offrir cette nouveauté: ils se souviennent encore du *Luthier de Lubeck*, de discordante mémoire...

Le Vaudeville fait toujours de bonnes recettes avec *Paris à Pékin* : c'est une folie qui plaît à la multitude.

Malgré l'échec qu'elles ont éprouvé à la première représentation, *les Nouvelles Danaïdes* se soutiennent tant bien que mal aux Variétés, tandis que les *anciennes* sont toujours en grande faveur à l'Opéra. — Lepeintre (dont les débuts ont été très-brillans), va créer *l'Obligeant*; c'est, dit-on, *l'Officieux* renforcé.

La Maison en loterie est une bluette bien légère pour l'Odéon. Ce théâtre prépare des ouvrages en 3 actes, afin de *soutenir l'Homme Gris*, qui commence à *chanceler*.

*

LA PETITE CHIENNE DE MA TANTE.

C'est, peut-être, mal, que de divulguer des torts de famille; cela empêchera ma tante de se marier. Mais elle a

40 ans; il ne lui reste plus guères d'espoir de trouver un mari. Je crois bien que c'est en désespoir de cause qu'elle s'est attachée à ce petit animal, qui la suit toujours. Puisqu'elle a pris là-dessus son parti, je ne crains rien; je suis plus libre, il m'est permis de faire l'histoire de cette bête, qui nous impatiente nuit et jour, tous tant que nous sommes dans la maison.

Je me souviens de *l'Homme à bonnes Fortunes*, de Regnard. C'est le vicomte de Bergamotte. Il fait coucher son domestique, Mezzetin, au pied de son lit, pour qu'il lui tienne les pieds chauds. Ma tante y fait coucher sa chienne; mais c'est pour la chienne même et par tendresse bien plutôt que par égoïsme.

Mezzetin couchoit par-dessus la couverture, tandis que *Barbette* est dans les draps bien chèrement enveloppée.

On comprend l'odeur qui en résulte et l'on se doute bien qu'il n'y a pas de mari qui pût y tenir. Il faudroit que l'homme ou la chienne cédassent la place. Mais Barbette est la seule passion qu'on ait à présent. On lui donne du sucre et des liqueurs douces, comme à Vert-Vert. Il y a dans un coin de la chambre un meuble exprès pour les biscottes et les croquignolles. Ma tante traite sa chienne comme un enfant gâté. *Viens*, lui dit-elle, *viens*, *ma petite*, *viens manger dans l'assiette de ta maman.* En effet la *petite* accourt, monte sur une chaise et se lèche les barbes du morceau que chacun lorgnoit, mais qui a été réservé pour elle.

Nous faisons très-régulièrement maigre les vendredi et samedi. Barbette seule fait toujours gras. Le maigre seroit trop échauffant pour elle. On lui fait rôtir un pigeon, une perdrix, ou des cailles, suivant la saison. Quand il y a un poulet, ma mère prend le croupion, mon père la carcasse, ma sœur et son mari les cuisses, ma tante une aile, Barbette l'autre, et moi, j'ai le cou. On peut penser que je suis fort mécontent de ce partage et que j'envoie cent fois cette vilaine bête au diable.

Ma tante a voulu avoir des petits chiens de la façon de Barbette. Nouveaux embarras. On avoit des paravens pour empêcher les caniches de se morfondre. On faisoit chauffer le *chenil*, que dis-je? la barcellonnette. Bref. On traitoit toute cette progéniture comme on eût fait celle des héritiers d'un duc. La mort, avec sa faulx tranchante, a passé par la maison. Il y a eu déconfiture complette. Les petits ont succombé l'un après l'autre, et la mère l'a échappé belle. Ma pauvre tante avoit toujours les yeux en larmes. Elle n'en est pas bien revenue. Elle a encore la mine longue et pâle d'une personne qui a été à la veille d'être privée du plus précieux objet de ses affections.

Avec cela ma tante est une excellente femme. Il le faut

bien puisqu'on la souffre et qu'on l'aime malgré ses chiens. Elle a une *bonne* exprès pour Barbette, pour la porter à la promenade quand elle est fatiguée, ou quand il y a des rues sales et des embarras de voitures. La petite bonne est en vérité très-gentille et il est dommage qu'on l'emploie à ce métier.

La chienne dort souvent le jour, et souvent la nuit elle veille. Quand elle veille, elle saute, elle crie. Elle empêche tous les gens de l'hôtel de dormir. On la maudit, on l'abhorre, et on lui fait mille niches dès qu'on peut l'attrapper.

L'un lui fait avaler des drogues amères, l'autre lui jette de l'eau bouillante sur le dos, celui-ci lui prend la queue entre les portes, celui-là lui donne des coups de fouet sur les oreilles. Elle résiste à toutes ces misères, et quand quelqu'un est aperçu dans le cours de ces iniquités, son compte est bientôt fait, on lui paie ses gages et il va chercher une autre condition.

Barbette n'est pas immortelle pourtant. Son nom ne doit pas grossir celui des constellations. Il faudra que sa carrière ait une fin. Elle subira la loi commune. Je ne doute pas que ma tante ne veuille lui faire élever un monument; mais il faudra qu'elle en ait le temps et le courage. Je me figure que quand l'une sera en danger, l'autre sera en grand péril. Qu'y faire? Comment guérir cette folie? Tous moyens y ont été employés, nul n'a servi. L'agonie de Barbette sera celle de ma tante. Toutes deux périront le même jour et l'on n'aura vu que rarement des flammes aussi pures, une amitié aussi fidele.

Il est fâcheux qu'il faille en aller chercher les exemples dans de pareils traits!

En attendant, Barbette et ma tante se portent fort bien. A l'heure où j'écris elles viennent de monter en cabriolet. Elles vont faire un tour de boulevard. Peut-être entreront-elles au café Hardi pour prendre du chocolat avec des gimblettes, et si quelqu'habitué du lieu veut se faire bien venir de la Dame, il faut, je l'en avertis, que, comme on le dit dans la pièce des *Plaideurs*, il ait soin, avant tout, de *graisser la patte* à l'animal.

St. Edme.

Le 2me. volume du *Panorama d'Angleterre*, par M. Charles Malo paroitra le 1er. de janvier.

A M. PICARD,

Après la représentation de sa pièce intitulée : *le Capitaine Belronde* et à la veille de son mariage avec sa cousine *Victo-*

rine. (On sait que *Belronde* aspire à la main d'une jeune personne de ce nom).

Air : *J'ai vu partout dans mes voyages*,
ou *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

De ton *Capitaine Belronde*,
Tu traças un charmant croquis ;
Il plaît et séduit à la ronde,
A ton image tu le fis.
Mais quand sa joie est incertaine,
Ton plaisir est de bon aloi :
Plus heureux que ton capitaine,
Ami, *Victorine* est à toi.

Coupart.

Extrait du *Chansonnier français* (15e. année) pour 1818. A Paris, chez *Caillot*, libraire, rue Saint-André-des-Arts, no. 57.

On trouve à la même adresse le *Chansonnier des Demoiselles*, (14e. année).

Cinquante auteurs, environ, figurent dans ces recueils qui se sont enrichis de diverses chansons faites en province et que la capitale ne désavoueroit pas.

VOLETS TOUJOURS FERMÉS.

ANECDOTE.

Sur le quai Voltaire, au coin de la rue de Beaune, est un appartement au premier étage, dans l'un des plus beaux quartiers de Paris, et dans la situation la plus heureuse. Cependant il est sans locataire, depuis un tems considérable ; et les volets extérieurs en sont toujours fermés.

Le peuple curieux et badaud cherche la cause de cet abandon. N'y en eût-il point ? il lui en faut une.

Je passois là dernièrement à minuit ; un petit groupe s'y étoit formé ; je demandai ce qui l'occupoit ; on me l'apprit.

L'un disoit que Voltaire étant mort dans cet appartement, son esprit y revenoit ; qu'on l'avoit plusieurs fois ouï réciter des vers et qu'on s'étoit réuni pour l'entendre.

L'autre vouloit que Voltaire eût renfermé dans cette demeure des manuscrits importans qui ne devoient être connus, que quarante ans après sa mort.

En ce cas, attendons, crioit un troisième, le terme n'est pas éloigné, puisqu'il est mort le 30 mai 1778.

Là-dessus on me fit la grâce de me demander mon avis.

Ne cherchez point ici de merveilleux, leur dis-je alors. N'y

voyez qu'un acte d'excessive reconnoissance. L'hôtel appartient à Mme. la marquise de Villette que M. de Voltaire avoit mariée et qu'il avoit surnommée si justement *Belle et Bonne* ; voilà en effet l'appartement qu'elle lui céda, lorsqu'il vint à Paris, jouir de sa gloire et *y mourir de plaisir*, suivant sa propre expression, accablé, suffoqué des témoignages d'estime et d'admiration que lui prodiguoient Paris et la France entière.

Rien n'a été changé aux pièces qui ont reçu et vu mourir cet homme dont la mémoire ne mourra jamais. Son lit, sa table, ses fauteuils, tous les meubles, en un mot, sont encore les mêmes et occupent les mêmes places ; je puis vous l'assurer.

Mme. de Villette a cru donner par là une marque de respect, d'attachement, de reconnoissance à celui de qui elle avoit eu si fort à se louer. Elle n'a pas voulu, en prenant des locataires, exposer à devenir l'habitation de la sottise, une demeure dont la présence de Voltaire avoit fait le temple du génie.

A ces mots une patrouille a paru ; le groupe s'est dispersé ; et chacun est retourné chez soi, satisfait, en criant : vive la reconnoissance.

***

Voyage en Italie dans l'année 1815, par George Mallet. (1)

L'auteur partit de *Genève*, au milieu de janvier 1815. Un tems sombre et froid rendoit encore plus triste le canton stérile de la Savoie, que l'on nomme *Maurienne*. « Nous parcourions, dit-il, ce pays sauvage sur une route superbe, (la nouvelle route du *Mont-Cenis*) élevée en chaussée dans des terreins marécageux ; des aqueducs et des réservoirs reçoivent l'eau des montagnes ; ailleurs, de hauts rochers étoient abattus, et des murs soutenoient les terres profondément coupées. Les montagnes se succédoient et s'élevoient à mesure que nous nous enfoncions dans les gorges ; leur forme devenoit plus rude, et leur aspect plus sévère. La neige tomboit avec force, et les sommets des pics disparoissoient dans les tourbillons ; la rivière d'Arcq, dont nous suivions le cours, coulant sur un lit de neige, paroissoit noire au milieu de la blancheur de ses rives ; quelques paysans descendoient la montagne, chas-

(1) Un volume in-8°. de 280 pages ; prix, 4 francs, et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez Paschoud, libraire, rue Mazarine, n°. 22.

sant devant eux des mulets chargés de bois, et traversoient la rivière sur ces légers ponts si multipliés dans les Alpes. Au milieu de ces scènes sauvages, l'homme se sent accablé devant des masses si disproportionnés avec ses forces; dans la plaine, il commande; à son gré la nature se couvre de fleurs et de moissons, et semble attendre ses ordres pour revêtir sa parure; mais quel droit a-t-il sur les cimes que l'aigle seul peut atteindre, et où l'hiver exerce toutes ses fureurs? .... Bientôt nous atteignons un climat plus doux; des forêts de châtaigniers couvrent le flanc de la montagne; la vigne paroît: nous arrivons à *Suze*, à l'entrée d'une fertile vallée; quelques heures après, nous parcourions la superbe avenue de *Turin*, et nous découvrions la colline et l'église de *la Superga*, qui dominent cette ville........ Avec quelle promptitude le voyageur voit se succéder des scènes différentes! Le soir même nous assistons à une représentation du Grand Opéra, que rendoient fort brillante la présence de la cour et la foule attirée par une pièce nouvelle; l'esprit encore frappé de ces montagnes d'où nous sortions, nous étions étourdis du bruit, de l'éclat des lumières, de la musique, de la beauté du spectacle; nous nous demandions si c'étoit le matin même que nous avions parcouru ces contrées où vivoit un peuple enseveli sous les glaces. »

Le lendemain de l'arrivée de notre voyageur, un froid très-vif le détermina à aller chercher au-delà des *Appenins* un climat plus tempéré.

La route qui conduit de Turin à *Gênes* traverse *Alexandrie* et le champ de bataille de *Marengo*. « *Alexandrie*, par un de ces contrastes que présente souvent l'histoire, étoit, à notre passage, dit M. Mallet, occupée par ces mêmes troupes impériales contre lesquelles elle avoit été destinée à défendre l'Italie. »

La traversée des *Appenins* n'offrit rien de remarquable à notre voyageur. Aux environs de *Gênes* seulement, la température devint plus douce, et l'aspect moins triste. « *Gênes*, qui se déploie sur la mer, est, dit-il, dominée au nord par des montagnes où croissent quelques oliviers et des chênes verts; ces montagnes semblent la presser contre les flots, et opposer un obstacle à l'agrandissement de la ville; les superbes palais qui la décorent s'élèvent sur des rues étroites; on voit encore quelques tours gothiques bâties sur des châteaux, derniers restes de ces constructions fondées à l'époque des dissentions qui ont désolé l'Italie.... Les rues Nova et Balbi, qui sont larges et belles, servent de promenades: au sortir de la messe, les jours de fêtes, elles sont remplies d'une foule de femmes couvertes de voiles blancs: celles du peuple en portent de couleur. »

En allant de *Gênes* à *Pise*, M. Mallet rencontra des paysannes qui se rendoient à une fête; elles portoient des corsets rouges, et étoient coëffées d'une étoffe de la même couleur.

A *Pise*, la longueur et la beauté des quais, l'élégance des

ponts, la gracieuse courbure de la rivière, qui, en traversant la ville, forme un léger arc de cercle, lui rappelèrent *Paris*. La principale place étoit remplie de voiturins qui offroient des chevaux pour toutes les parties de la *Toscane*, et de ces oisifs qui, sous différens prétextes, s'attachent aux pas des étrangers. « Quelque répandue que soit, dit-il, la mendicité en Italie, je ne l'ai vue nulle part si générale qu'à *Pise*, où l'absence d'industrie favorise l'oisiveté et produit la misère. Si un étranger entre dans un café ou dans une boutique, une foule déguenillée l'y suit; peu-à-peu il se voit renfermé dans un cercle qui interrompt ses communications avec le marchand. » L'auteur se plaint aussi de ces cicérones qui, pensant que vous proportionnerez la récompense à l'abondance de leurs discours, vous suivent à mesure que vous les évitez, reprennent la parole à chaque instant, et vous accablent de leur érudition routinière.

Pise, l'une des villes du grand-duché de *Toscane*, étoit autrefois une république célèbre, et une puissance maritime; » ses rues et ses places maintenant désertes, dit notre voyageur, ses palais, ses édifices, annoncent combien elle est déchue. »

A quelques lieues de Pise on trouve *Livourne*, ville où les siècles passés n'ont pas laissé de monumens, et qui par son commerce, sa grande activité, offre un contraste frappant avec son antique voisine.

Les relations continuelles de *Livourne* avec le Levant ont forcé à prendre, dans ce port, des mesures sévères contre la peste. « Trois lazarets, dit M. Mallet, ont été construits sur les bords de la mer, et le voyageur qui arrive des pays infectés, voit de loin la prison qui lui est destinée. » Il entra dans l'intérieur d'un de ces lazarets; après avoir obtenu de l'officier qui y commandoit la permission de le visiter. Des fossés profonds et un pont-levis en défendent l'entrée. On lui raconta qu'un étranger visitant comme lui le lazaret, fut averti de ne pas toucher à des laines qui étoient exposées à l'air; quelques momens après, oubliant ce qui lui avoit été dit, il ramasse un flocon de laine que le vent avoit séparé du tas, en s'écriant: *Voyez la belle laine!* A l'instant il est saisi par le factionnaire, et malgré ses représentations, malgré l'offre d'une bourse, il va partager la longue réclusion de la marchandise avec laquelle il s'étoit mis en contact. « Je m'avançois, dit notre voyageur, avec défiance, mesurant mes pas et craignant qu'un geste imprudent ne me condamnât à un long séjour dans ces lieux ».

Un jeune Italien avec lequel M. Mallet avoit fait le voyage de *Gênes* à *Pise*, l'avoit souvent entretenu de la *peste de Malte*. « Les mesures les plus sévéres furent prises par le gouverneur anglais qui commandoit dans l'isle; tous les individus qui n'étoient pas employés s'enfermèrent dans leurs maisons. De grands feux étoient allumés dans les places pour purifier l'air; on ne voyoit dans les rues que le gouverneur, qui tous les jours par-

couroit la ville à cheval, et le char qui enlevoit les corps. Des hommes que la grandeur seule de la récompense pouvoit engager à cet emploi, accompagnoient le char funéraire; pour s'étourdir sur le danger de leur position, ils se maintenoient dans un état constant d'ivresse; ils étoient vêtus de noir, munis de masques et de gants garnis de goudron : ils tiroient les cadavres de leurs lits avec de grands crocs de fer, et les plaçoient sur le char. Par des cris ils annonçoient leur approche; alors toutes les fenêtres se fermoient, les habitans se retiroient dans l'intérieur des appartemens, et cherchoient à se dérober à cet affreux spectacle; mais le tableau de ce cortège funèbre et ces cris de mort devoient les poursuivre jusque dans leurs retraites.

» C'est avec ces pensées, dit M. Mallet, que je parcourois les longs corridors garnis de grilles, et que je considérois de loin ceux qui subissoient la quarantaine. L'aspect d'une prison m'auroit fait moins d'impression. Les cours du lazaret sont nues et désertes; pas un arbre, pas une plante, le lieu même où le bâtiment est placé, est triste; c'est la grêve sans végétation, inondée de flaques d'eau de mer. »

Souvent nous annonçons des liqueurs; l'une adoucit la peau, l'autre la colore, une troisième sert à frotter les dents, une autre à teindre les cheveux; mais dans tout cela, rien de stomachique. Parlons du *Cacholio*, ou extrait de cachou, inventé par M. Lange. C'est une liqueur de table, peu spiritueuse, mais d'un goût exquis. M. Lange vient de quitter la rue Vivienne pour s'établir boulevart Montmartre, n° 16.

Une bouteille de *Cacholio*, contenant 10 verres, coûte 4 fr.

Corsets à support.

Cette nouvelle forme de corsets-habillés est destinée à offrir aux dames enceintes un moyen sûr d'alléger le fardeau de la grossesse pendant les quatre à cinq derniers mois. Ces corsets n'ont point de busc dans la partie inférieure, et ils peuvent s'ouvrir depuis un jusqu'à dix pouces. On en trouve de tout faits chez l'inventeur, M. Bretel, rue Montmartre, n° 131. Il fait d'autres corsets en nankin, en bazin et en étoffes de soie.

Le 26ème numéro de la suite de *Costumes de Marchandes et d'Ouvrières de Paris*, vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

MODES.

Les chapeaux à passe se font moins grands que de coutume. Pareil changement a eu lieu plusieurs fois, et l'on est bientôt revenu aux grandes passes. Non-seulement on porte beaucoup de plumes de marabout, mais quelques chapeaux ont une bordure de marabout. C'est un héron qui pare les toques de velours noir; elles sont très-nombreuses.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1695.



char qui enleroit le
de la récompense
ent le char funéraire
osition, ils se main
toient vêtus de noir,
oudron : ils tiroient le
crocs de fer, et la
annonçoient leur appr
, les habitans se re
cherchoient à se dé
u de ce cortége fun
uivre jusque dans le

Mallet, que je par
, et que je consider
ine. L'aspect d'une
cours du lazaret so
plante, le lieu mêm
la grève sans végét

rs; l'une adoucit la
à frotter les dents
ns tout cela, rien d
extrait de cachou,
ble, peu spiritueu
e quitter la rue Vi
n° 16.
nt 10 verres, cou

rt.
illés est destinée à
'alléger le fardeau
erniers mois. Ces
nférieure, et ils pe
. On en trouve d
Montmartre, n°
zin et en étoffes de

stumes de Marchan
au bureau du Journa

ins grands que d
plusieurs fois, et l
-seulement on port
elques chapeaux o
qui pare les top
es.

Gravure 1695.

(1695.)



Chapeau de pluche. Spencer de Velours.

N°. 69. (Vingt-unième Année.) 15 Décembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 *avec deux Gravures*, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^{re}. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orféverie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

LES PROVINCES.

Paris ne voit que Paris. Je connois un jeune homme qui est né dans la rue Caumartin, et qui long-temps ne sut pas de quel côté étoit Orléans; il s'imaginoit que Vienne en Dauphiné étoit la capitale de l'Autriche, et Berlin un petit village près d'ici, où l'on faisoit les berlines; il prenoit au sérieux le *Voyage de Paris à Saint-Cloud par terre et par mer*; enfin, il étoit d'une innocence tout-à-fait remarquable.

Je dis *innocence*, et l'on comprend que c'est à la science seulement que j'applique cela; car pour *le reste*, il n'étoit rien moins qu'innocent. Qu'on lui parlât du Tivoli d'hiver, du foyer des Variétés, des galeries de bois, du n° 9 ou 113, il étoit fort là-dessus, et il en auroit montré aux maîtres.

Il s'est un peu formé et réformé. Pour lui donner quelques idées de la Terre, du Monde et d'abord de la France, on s'est résolu à le faire voyager. On l'a envoyé faire ses premières armes sur les bords de la Loire; il a chassé pendant les vendanges sur les collines qui bordent le fleuve, et il se comparoit à Chactas sur les rives du Mississipi. Il a eu envie d'aller jusqu'à Bordeaux, se voyant une fois en route; mais à moitié chemin il a tourné bride, se souvenant qu'il avoit oublié au point de départ sa brosse à dents de chez Laboulée et ses rasoirs du Petit-Dunkerque.

Depuis son retour il ne déparle pas; il est émerveillé de ce qu'il a vu: Cook en revenant de son premier voyage n'en avoit pas tant à dire. Orléans lui a rappellé cette fameuse Jeanne

d'Arc qui fit là des merveilles, et qui sauva le Royaume et son Roi d'un joug odieux. Il ne connoissoit l'héroïne que par un poème fameux, qu'on relit, mais qu'on n'ose nommer; mais il a trouvé chez tous les libraires d'Orléans l'ouvrage de M. de Charmettes, qui a été long à lire pour un voyageur; toutefois, il l'a dévoré jusqu'à la fin, et cette lecture a rétabli ses idées sur une foule de faits qui étoient tout confus dans sa mémoire.

De là à Blois, il n'y a qu'un pas; dans les beaux jours, on fait cela en jouant. Notre Parisien se mit en calèche découverte, et accompagné de deux jolies Blésoises, il roula sur *la levée* au galop. Ces demoiselles étoient expertes en fait d'histoire, le jeune homme les écoutoit: elles lui dirent sous quel règne cette chaussée avoit été construite; elles en attribuèrent l'honneur à Charlemagne, et l'on n'avoit garde de les contredire. Quand une bouche de corail s'ouvre, ce ne peut jamais être que pour laisser passer des vérités: tout ce qui vient d'elle est parole d'évangile.

On arrive à Blois, où se tinrent ces fameux *Etats* dont M. Raynouard a fait une tragédie; il n'étoit pas alors Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Blois est célèbre par d'autres aventures, et il faut lire dans la Chronique du sire de la Touraille, ce qui se passa non loin de cette ville au sujet de ce jeune seigneur et de la belle d'Autichamp.

Aux environs de Blois, Madame de Staël eut un château, où elle composa une partie de ses ouvrages, entourée de ses amis fidèles. Mademoiselle Raucourt avoit aussi là une maison, asile charmant, où elle alloit se reposer de ses travaux de reine de théâtre. Les petits auteurs du canton venoient lui faire une cour assidue. Elle me racontoit qu'un jour il en vint un, entr'autres, lui apporter une pièce en trois actes, dont le premier étoit lyrique, le second comique et le troisième tragique. L'auteur avoit réuni les trois genres, et il étoit tout glorieux de cet effort de génie. L'actrice ne fut pas de son avis; il s'éleva entr'eux une discussion dans laquelle ce fut l'auteur qui triompha. L'actrice, qui étoit pleine d'esprit, voyant que l'autre ne cédoit pas, se mit à le combler d'éloges, et voici ce qui en résulta. L'auteur avoit un joli bois qui tenoit au parc de l'actrice; celle-ci vouloit l'acheter; on y mettoit un prix exhorbitant; le marché ne pouvoit se conclure: mais grâces aux douces louanges de la syrène, les affaires s'arrangèrent, l'auteur se paya de madrigaux, le contrat fut signé en même temps que la pièce fut approuvée, le joli bois passa dans le grand parc. On avoit promis de présenter le cher enfant d'Apollon au comité de lecture de la Comédie Française; c'étoit comme le pot-de-vin; mais la pauvre Raucourt mourut, et l'auteur en fut pour ses frais. On dit qu'il va présenter sa pièce à l'Odéon, où depuis quelques semaines on s'accommode de tout et l'on prétend à tout.

Pour en revenir au Parisien, il se mit en bateau sous le pont de Blois, et bientôt, en se laissant couler au fil de l'eau, il vit

Chanteloup, résidence du père du sucre de betterave, dont nos épiciers sont plus friands que leurs pratiques. Amboise lui apparut, jadis demeure d'un cardinal qui fit parler de ses actes et de son courage. Enfin, il débarque à Tours, où les Anglais accourent en foule pour y manger à loisir ces pêches veloutées et ces beaux pruneaux si renommés, si délicieux!

Près de cette ville est un petit bourg nommé Chonzé; on y fait du fromage qui a son mérite. Chinon n'est pas éloigné, non plus que Champigny : ces lieux voient croître des vins qui sont appréciés par les amateurs; Messieurs d'Albion s'en accommodent à merveille, et le pays s'enrichit par les visites régulières des curieux d'outre-mer.

Le Parisien étant à table d'hôte au milieu de gens qui tous avoient vu l'un la Chine et l'autre le Japon, celui-ci le Brésil et celui-là le Connecticut, ne savoit d'où il en étoit; il ouvroit de grandes oreilles et de grands yeux; il voyoit, mais n'entendoit pas : on parloit anglais, espagnol, et un Parisien ne sait jamais que le français; c'est de rigueur.

Quelqu'un proposa d'aller à Poitiers. On fait là des bonnets qui ont de la réputation; tous les gens de nos bagnes en sont coëffés. On prit par Châtellerault pour avoir des couteaux neufs à bon marché, et après un détour on entra dans le chef-lieu du département de la Vienne, renommé à présent comme autrefois pour les bonnes études qu'on y fait et pour l'herbe qui croît dans ses rues.

On va y bâtir une salle de spectacle; il y a auprès un dépôt de mendicité; on y mettra les acteurs s'ils ne font pas de bonnes recettes. Les habitans ont du goût, et si on leur envoye de bons comédiens, ils y feront fortune. Au pis aller, le dépôt n'est pas ce qu'on croit. On a toujours la pensée qu'un lieu où l'on renferme des mendians, doit être une prison; c'est une erreur : à Poitiers, c'est une véritable manufacture, bien tenue, bien soignée, bien propre, bien en ordre, et qui, par le zèle de son directeur, rivalise avec tout ce qu'il y a de mieux en France dans ce genre.

A côté est le Jardin de Botanique; il est sous la surveillance d'un homme habile, qui va le peupler de beaux et bons arbres, de plantes utiles, de fleurs agréables, et cet établissement deviendra incessamment un des plus intéressans de ceux qui existent dans les provinces de l'Ouest.

*****.

Fabrique de Tablettes d'Ardoise factice, ployante, inaltérable et portative, à Paris, chez Madame Lecomte-Dubroca, marchande papetière, rue de la Michaudière, n° 10.

Cette ardoise factice, dégagée de toutes les défectuosités que comporte l'ardoise naturelle, est d'un noir parfait. L'écriture

s'y efface à volonté, et s'y reproduit avec une netteté admirable. Elle peut servir aux esquisses les plus déliées du dessin. Les voyageurs peuvent la rouler dans leur étui de voyage. Son usage dans les écoles est d'un avantage incontestable, en ce qu'elle n'est point susceptible de se casser, ni de s'écailler. On la vend en livrets, en carnets et en portefeuilles de toute dimention et de tout prix. Tous les carnets ou portefeuilles sont accompagnés d'un étui renfermant un crayon d'ardoise naturelle pour l'usage de l'ardoise factice, et un crayon de mine de plomb pour celui du papier. On y trouve également un Calendrier perpétuel, composé par le moyen de cette ardoise factice. Ce calendrier se vend séparément avec son crayon.

Madame Lecomte-Dubroca s'empressera de faire dans les départemens tous les envois qui lui seront demandés.

La Corbeille de Fruits, par M. Charles Malo, de l'Athénée des Arts, etc. (1).

D'abord, l'auteur donne l'origine d'un fruit, en fait l'histoire, puis en distingue toutes les espèces, enseigne à le cultiver et en détaille les propriétés.

Cerises de Montmorenci, *Guignes*. — *Pommes d'Api*. — *Groseilles à maquereau*, *Groseilles rouges*. — *Poires*. — *Fraises et Framboises*. — *Abricots-Pêches*. — *Prunes de reine Claude violettes*, *Prunes de Sainte-Catherine*. — *Pêches*. — *Raisins noir et blanc*. — *Oranges*. — Voilà les sujets d'onze gravures : la douzième représente une corbeille où beaucoup de fruits sont réunis.

M. Bessa, qui avoit peint *la Guirlande de Flore*, *la Volière des Dames* et *les Papillons*, si bien accueillis pour les Etrennes de 1815, 1816 et 1817, a fait les dessins de toutes les planches de cette *Corbeille*; elles ont été coloriées, comme celles des ouvrages précédens, partie sur le cuivre, partie au pinceau,

M. Janet père, libraire, rue St-Jacques, n° 59, chez lequel se vend *la Corbeille de Fruits*, vient de mettre au jour *l'Almanach des Spectacles*, ou *Chronique théâtrale de l'année* 1817, in-18 de 144 pages.

C'est une revue satyrique des auteurs, des acteurs et des pièces jouées en France et chez l'étranger. Douze gravures en couleur représentent les principaux acteurs et actrices de Paris.

Prix : broché, 4 francs; cartonné et doré sur tranche, avec étui, 6 francs; relié en maroquin, avec étui, 9 francs; en papier glacé, étui, filets d'or, moire, 13 francs.

(1) Un volume in-18 de 188 pages, imprimé sur papier vélin, 6 fr.; cartonné, doré sur tranche, avec étui, 9 fr.; en maroquin, avec étui, 12 fr.; relié en maroquin, sans étui, 10 fr.; doublé en soie, 11 fr.; avec couverture et étui en moire dorée, 16 fr.

Voyage en Italie dans l'année 1815, par George Mallet. (1)

SECOND ARTICLE.

Il y a peu de villes qui soient décorées d'un aussi grand nombre de statues que Florence. « Mais, dit M. George Mallet, les dieux de l'Olympe, si intéressans pour l'antiquité, sont aujourd'hui dépouillés du prestige qui les entourait, et ne font plus naître les mêmes émotions. Les artistes modernes en multipliant les images de ces divinités déchues depuis si long-temps, ne semblent pas se douter que le peuple au regard duquel ils les exposent, n'est plus celui qui venoit chercher à leurs pieds la paix, la santé, le bonheur. Une statue de Vénus excite notre admiration par des formes au-dessus de la beauté humaine; mais la jeune fille atteinte d'un feu qui la consume, ne vient point implorer en secret cette déesse, et l'entourer chaque jour de guirlandes. En vain Neptune placé sur une fontaine fait jaillir l'eau de son trident, le navigateur, avant d'affronter les orages, ne répand pas pour lui le sang des victimes; l'artiste lui-même, qui ne croit plus son ciseau dirigé par une main divine, pourra-t-il jamais atteindre la perfection des chefs-d'œuvre de la Grèce? »

De Florence, notre voyageur se rendit à Rome par Sienne. « C'est, dit-il, le pays le plus monotone que je connoisse. » Son voiturin, peu ému de l'idée d'entrer dans l'ancienne capitale du monde, ne pressoit point ses chevaux, et cheminoit à pied en sifflant et en chantant. « Pour nous, dit-il, dont l'imagination se montoit dans cette marche lente, nous nous formions des tableaux qui se trouvèrent bien au-dessus de la réalité, lorsque nous entrâmes dans la place du peuple. Les belles églises qui la décorent, l'obélisque élevé par Sixte-Quint, ne nous firent qu'une foible impression; nous nous engageâmes dans des rues qui ressembloient aux rues de toutes les grandes villes; notre voiture y étoit arrêtée, heurtée..... Lorsque nous fûmes établis dans les petites chambres de notre logement, nous nous avouâmes tout bas, que nous étions bien éloignés de trouver Rome telle que nous nous la représentions: nous ne tardâmes pas à revenir de ce jugement précipité. »

L'auteur passe en revue les pricipales époques de Rome. « Sous les rois, dit-il, et dans les premiers temps de la république, on construisit peu d'édifices considérables; quelques temples, des ouvrages d'utilité publique, des grandes routes, des bains, voilà ce qui nous reste de cette époque...,

---

(1) Un volume in-8°. de 280 pages; prix, 4 francs, et, port franc, 5 francs; à Paris, chez Paschoud, libraire, rue Mazarine, n°. 22.

La puissance de Rome s'accroît; cette ville victorieuse se couvre d'édifices superbes; des citoyens dont les revenus et le pouvoir égalent ceux des rois, les embellissent des richesses de l'Asie et des chefs-d'œuvre de la Grèce. Marcellus transporte à Rome, les statues et les tableaux de Syracuse; Verrès dépouille le reste de la Sicile des marbres, des bronzes, des peintures qui la décorent; Appius pour rendre plus brillantes les fêtes qu'il donne au peuple pendant son édilité, enlève à la Grèce et aux îles leurs trésors; Lucullus, au retour de ses campagnes contre Tigrane et contre Mithridate, déploie tout le luxe des princes qu'il a vaincus; des cirques rassemblent pour les plaisirs du peuple les bêtes féroces des déserts de l'Afrique. . . . . . Le luxe augmente sous les empereurs; chacun d'eux veut surpasser la magnificence des travaux de ses prédécesseurs. La colline que Romulus entoura des sillons de sa charrue et qui formoit la ville entière, ne suffit pas à l'habitation de Néron; les débris de la maison dorée des thermes de Titus, de Caracalla, de Dioclétien subsistent encore. Le Colysée bâti par Vespasien, est de tous les monumens de cette époque le mieux conservé. . . . . »

Le Panthéon, plus ancien, subsiste aussi. C'est un temple de forme ronde, décoré d'un portique de seize colonnes corinthiennes. On en a fait une église, et permis que des masures l'encombrassent. Pour bien juger de son architecture simple et imposante, « il faut, dit M. Mallet, dégager ce temple, par la pensée, des mesquines décorations et des chétives constructions qui l'entourent. Il faut le contempler lorsque la lune éclaire ces colonnes vénérables par leur antiquité, et leur masse prodigieuse, et que ses rayons, pénétrant sous le portique, y forment des alternatives d'ombre et de lumière; il faut entrer dans l'enceinte silencieuse du temple éclairé seulement par une overture de la voûte; alors les bruits du jour, les cris du peuple n'importunent plus, et l'on peut passer en revue tous les siècles qui se sont écoulés depuis la construction de cet édifice: contemporain du premier des empereurs, monument de la gloire de son règne, il a vu Auguste et Agrippa pénétrer dans son enceinte; il a entendu peut-être le premier refuser la dédicace de ce temple. Temoin des époques brillantes de Rome, le Panthéon l'a été aussi de sa décheance et de ses malheurs; il l'a vue pillée par des barbares qui contemploient d'un œil indifférent les beautés de son architecture. . . . . »

Les papes, pour préserver des dégradations les édifices anciens, les ont transformés en églises; ils y ont fait élever des chapelles et placer des reliques.

« On peut juger, dit M. Mallet, de la décadence des arts par l'arc de triomphe de Septime-Sévère; l'architecture en est belle, mais les bas-reliefs sont éloignés de la perfection d'ouvrages plus anciens. Cette décadence de la sculpture est plus

frappante encore dans l'arc de triomphe de Constantin; on fut obligé de le construire en partie avec des matériaux enlevés à un monument fait en l'honneur de Trajan. »

Des momens de désolation vinrent où les monumens que le luxe avoit élevés furent des moyens de défense et un asile. « Le tombeau d'une femme, dit M. Mallet, se change en forteresse, celui d'un empereur sert de refuge aux évêques de Rome; les statues de bronze se métamorphosent en armes, celles de marbre restent ensevelies sous les ruines, ou deviennent la victime d'un zèle religieux mal entendu, qui mutile ces sublimes représentations des faux dieux; les papes eux-mêmes ne respectent pas les ornemens qui font la gloire de leur capitale.

Au tableau de l'intolérance et de la barbarie du moyen âge, l'auteur oppose la cour fastueuse de Léon X. « C'est, dit-il, le séjour des arts et des plaisirs; les artistes et les littérateurs exilés de Constantinople sont appelés auprès du pontife, que les discussions théologiques fatiguent. Rome, autrefois soumise à la capitale de l'empire d'orient, s'enrichit de ses dépouilles; les statues grecques sortent des ruines dans lesquelles elles restèrent ensevelies pendant des siècles d'ignorance..... Le temple de Saint-Pierre s'élève; il étonnera un jour par ses immenses dimensions et sa majesté; mais la construction de cet ouvrage demande un siècle, et bien des pontifes se succéderont avant de la voir terminée..... »

Le bruit des clochettes rappelle quelquefois dans Rome les villages de la Suisse, « un troupeau de chèvres, dit M. Mallet, traverse souvent la place d'Espagne, et escalade deux fois le jour le bel escalier de la Trinité-du-Mont. » Le mauvais air ramène chaque soir dans l'intérieur de la ville les troupeaux qui paissent dans les environs.

Au-dessus de la place d'Espagne s'élève la Villa-Médicis, qui sert de logement aux jeunes élèves de l'école française. « Cette intéressante et studieuse colonie, dit M. Mallet, forme un petit peuple, qui sous la surveillance d'un directeur, conserve, au milieu d'une nation étrangère, les mœurs, les privilèges et l'administration de son pays..... Le voyage de Rome est pour les artistes un pélerinage obligé; ils viennent y chercher non-seulement de grands modèles, mais encore des directions, de l'encouragement, de l'enthousiasme...... C'est pour les jeunes gens dont la fortune seconde mal les heureuses dispositions, que la France a fondé une école à Rome; là ceux qui ont donné à leur patrie des preuves de leurs talens, sont entretenus aux frais du gouvernement...... La France a recueilli le fruit de cette institution libérale et paternelle; c'est à l'école de Rome qu'est due en partie la grande supériorité de l'école de peinture française actuelle, sur celles des autres nations.

Ce n'est pas pour long-temps qu'on s'écarte de l'antique. Nos premiers ébénistes, nos meilleurs ciseleurs recommencent à prendre là les formes des meubles auxquels ils veulent mettre le plus de richesse. Quelques-uns de ces nouveaux meubles ont déjà été déposés dans le superbe magasin que vient de former M. Vacher, rue Grange-Batelière, n°. 2.

MODES.

On met des brandebourgs même aux robes qui sont fermées par-devant : les plus distingués sont en acier.

Il faut remarquer sur la Planche 1697 que les bardes ne forment plus de nœud.

Nous n'avons encore rien dit des fleurs faites avec des plumes ; il y en a de toutes noires et de toutes blanches. Les noires sont ordinairement de grosses roses ; et les blanches, des tulipes. Le feuillage est de la même couleur que la fleur.

Les coëffeurs font beaucoup de turbans en crêpon de l'Inde, avec un oiseau de paradis. (Voyez la Gravure 1685.)

Les par-dussus du crêpon se bordent en franges d'argent, et les manches se garnissent en crevés de satin blanc.

On met sur quelques robes de bal en satin, trois volans de dentelle, surmontés d'un rouleau. D'autres ont un gros rouleau en bas, des fleurs plus haut, et un par-dessus de dentelle, festonné et assez court pour laisser voir les fleurrs. D'autres enfin sont en velours épinglé, et ont pour garniture des couronnes de tulle. Que l'on se rappelle les garnitures de crêpe : ces couronnes sont aussi saillantes.

Beaucoup de chapeaux à passe, couleur de rose, blancs, sont, sinon en pluche, au moins doublés de pluche. Toutes les modistes emploient plus de satin qu'à l'ordinaire. Le velours épinglé commence à prendre faveur. Excepté les marabouts, on voit peu de plumes.

A la Feuille de ce jour sont jointes les Gravures 1696 et 1697.

Le 27me. numéro de la suite de *Costumes des Femmes de la Normandie* vient de paroître au bureau du Journal des Dames.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. ou *du* 15.

1817. Costume Parisien.

(1696.)



Chapeau de pluche. Carrick de Drap.



(1697.)



Costume de Cour.

N°. 70. (Vingt-unième Année.) 20 Décembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*re. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* Nos. 439 *à* 457.

PARIS

Ce 19 Décembre 1817.

Une jolie musique a fait réussir *le Prince d'occasion*, sans le secours des costumes et des décorations.

Il n'y a plus d'Enfans est un *enfantillage* spirituel, jeté sur le même moule que *le Pacha de Surêne*, et dont le but est de corriger de petites filles de la manie de la politique. On a beaucoup ri des questions suivantes qu'elles font à la cuisinière de leur pensionnat :

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

— Aux collèges électoraux
Sait-on le résultat des votes ?
— Parle-t-on de procès nouveaux ?
— Dit-on la couleur des capotes ?
— A-t-on nommé quelque préfet ?
— Comment fait-on les garnitures ?
— Va-t-on s'occuper du budjet ?
— Renchérit-on les confitures ?

On a également remarqué ce couplet que chante le concierge de la maison :

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

Négligeant souvent leurs devoirs,
Pour mille et mille bagatelles,
En pension, ces demoiselles
Veul' *l'égalité des pouvoirs.*
Mais, j'réponds qu'ell' chang'ront d' langage
Avant que l'an soit révolu,
Et qu'un' fois qu'ell' s'ront en ménage,
Ell' voudront *l'pouvoir absolu.*

*.

L'ANNÉE QUI FINIT.

Il n'est point d'époque dans l'année qui prête autant aux réflexions que celle où nous sommes arrivés. D'abord, en se regardant le matin dans la glace; soit qu'on vienne de se faire la barbe ou d'essayer un nouveau bonnet, on ne peut guères se dissimuler la marche du temps; trois cent soixante-cinq jours ont suffi pour opérer sur le plus joli visage un changement que les précieux cosmétiques de nos savans ne font que pallier. Si de l'examen de son individu, on passe à celui de ses affaires, de sa bourse, on n'est pas plus satisfait. Que de projets renversés! d'espérances déçues! Malgré mille peines et mille démarches, on n'est pas plus avancé que l'année précédente. On a laissé échapper une sous-préfecture, une place de juge ou une couronne académique. D'un autre côté, l'argent n'est point resté stationnaire dans le coffre-fort. On en a dépensé beaucoup, et on a encore trouvé le moyen de s'endetter. Quelques amis véritables et qui pouvoient nous êtres utiles sont morts ou ont été éloignés de nous par des événemens fortuits. En revanche, nous avons fait de nouvelles connoissances, mais nous ignorons encore si nous aurons à nous en féliciter ou à nous en plaindre. Cependant tout le monde n'a pas à regreter la fin de l'année; la jeune fille qui voit arriver son dix-septième printemps et l'époque fixée pour son mariage; le marchand à la veille de toucher un gros billet; le prisonnier pour dettes dont la délivrance approche; l'ambitieux qui espère une promotion, et la coquette qui médite une rupture, hâtent par leurs vœux le moment où doit commencer une ère nouvelle; pour moi, dont les craintes sont nulles et les espérances légères, je prends le temps comme il

vient, et je ris du spectacle qui m'est journellement offert par mes alentours. Là, c'est un portier, qui, pour grossir ses étrennes, sans doute, redouble d'attentions et de politesses avec tous ses locataires; si l'on doit l'en croire, il a épargné à celui-ci la visite d'un créancier brutal, à celui-là les reproches d'une femme jalouse et furieuse; c'est lui qu'il faut remercier de ce qu'on ne monte pas plus souvent la garde, et de ce qu'on ne paie pas de plus fortes impositions, parce qu'il vous dit malade et ruiné.... Ailleurs, je m'amuse en voyant un marchand qui pour forcer la vente, loue des quinquets et des demoiselles de boutique, emprunte une enseigne et triple ses ballots postiches.....

Mais que sont ces charlatans en comparaison de ceux des cafés et des salons? Tantôt c'est un soi-disant auteur célèbre, qui, pour vingt-cinq ou cinquante louis, m'offre de me faire partager sa gloire en me cédant son vaudeville ou son opéra-comique; tantôt, un publiciste impartial, qui pour pareille somme, consent à me rendre blanc, noir ou jaune, à mon choix, ou bien un petit-maître étranger, qui afin de se mettre à la mode, distribue des cartes de visite de toutes les façons: à Londres, c'est le très-honorale P., à Vienne, le baron de P., à New-Yorck, le citoyen P., à Paris, Christophe P.! Grâce à dieu! nous ne sommes pas chargés de nous appesantir sur ces travers de l'esprit. C'est assez de signaler ceux de la mode. Depuis quelque temps, cette déesse semble se reposer, mais fions-nous à ses caprices; elle mériteroit de perdre à jamais son empire en France, si elle ne nous donnait pas du *neuf en* 1818.

****.

M. Mollevaut, membre de l'Institut royal de France, qui a traduit Salluste en prose, et Tibulle, Catulle et Properce en vers, va publier une traduction de l'Enéide en prose et en vers.

Le Bonheur de l'Etude, discours en vers et autres poésies; par Charles Loyson.

Tel est le titre d'un volume in-12 de 214 pages, qui vient de paroître, et qui se vend 3 francs; sur papier vélin, 6 fr., et 50 centimes de plus, port franc; à Paris, chez MM. Guillaume et compagnie, libraires, rue Hautefeuille, n°. 14.

Ce volume est précédé d'une gravure au bas de laquelle on lit:

> Couvrez mon lit de fleurs, couronnez-en ma tête,
> Placez, placez ma lyre en mes tremblantes mains;
> Je saluerai la mort par un hymne de fête;
> Vous, de mes derniers chants répétez les refrains.

Il y a douze ans qu'un limonadier de la rue Saint-Honoré attira la foule en plaçant derrière le comptoir d'un café qu'il appela *Normand*, deux jolies femmes, coëffées d'un haut et large bavolet à la mode de Coutances. Au Palais-Royal, ce sont, depuis quelques jours, six servantes, ni belles ni laides, que l'on va voir au café des Etrangers, parce que leur costume est celui des *Circassiennes*, et qu'elles portent les noms de *Zelmire*, *Zuléma*, *Zobéide*, *Zoraïde*, *Zulbé*, *Zitulbé*.

On trouve chez M. Susse, papetier, au passage des Panoramas, et chez M. Guillot, papetier, au passage Feydeau, un grand assortiment d'*Ecrans transparens*, à double mécanique; de *Nécessaires de Dames* en moiré métallique; de *Souvenirs* en moiré, avec des cercles d'acier; de *Pelottes*, également en moiré, avec un dessus en perles; de *paniers* de maroquin, brodés en acier; et de *Boîtes d'aiguilles*, aussi en maroquin, avec filets ou vignettes en acier. La forme la plus ordinaire des nécessaires est une valise ou un coffret. Les coffrets ont des cercles dorés et des poignées dorées. Les aiguilles sont à tête d'or.

Hommage aux Dames (6me année). *Almanach dédié aux Demoiselles* (7me année). Ces deux volumes, format in-18, imprimés sur papier vélin, sont ornés de très-belles gravures.

Voici les sujets qu'on trouve dans le premier : *Homère*, d'après M. Gérard; *Nymphes coupant les ailes de l'Amour*, d'après l'Albane; *Nymphes brisant les armes des Amours*, d'après l'Albane; *Rebecca et Eliezer*, d'après Pierre de Cortone; *l'Amour endormi*, d'après Elisabeth Sirani; *Baptême de Clorinde*, d'après Lana.

Les gravures du second volume ont été exécutées sur les dessins de M. Desenne; en voici les titres : *Premier pas de l'Enfance*; *Invention de la Lyre et du Chant*, fragment d'une idylle de Gessner; *Humanité de Virginie*, sujet tiré de Paul et Virginie; *l'Illustre infortunée*, sujet tiré d'un roman inédit; *le Bayzer*, sujet tiré des Poésies de Clotilde de Surville; *Roquelaure et Madame de Bregy*, sujet tiré de Mademoiselle de La Fayette par Madame de Genlis.

Outre cela, le milieu de chaque frontispice offre un petit sujet gravé.

Prix de chaque volume : broché, 4 francs; cartonné et doré sur tranche, avec étui, 6 francs; relié en maroquin, avec étui,

9 francs ; en moire, 13 francs ; avec paysages et arabesques, 15 francs ; à Paris, chez Janet père, libraire, rue St-Jacques, n° 59.

LES EXTREMES.

Hier, Emilie me disoit toute sorte de bien de sa femme-de-chambre ; c'étoit une fille excellente, discrète, sûre, honnête, une merveille enfin et comme il n'en étoit pas à Paris. Elle étoit adroite, laborieuse, économe : on ne tarissoit pas sur ses rares qualités.

Aujourd'hui, cette fille est détestable ; si j'en crois Emilie, elle est paresseuse, médisante, d'une probité fort équivoque et d'une dangereuse indiscrétion. Elle ne sait rien, ne fait rien de bien, ne pense qu'à se parer, se mirer, et réunit à elle seule tous les défauts qu'on peut imaginer en cent autres.

Il y a eu de la brouille au logis ; mais cela reviendra. Demain les choses seront rétablies, et pour faire oublier tout ce qu'elle aura dit de désagréable à sa femme-de-chambre, on lui donnera un schall ou une robe, et on lui fera mille douceurs.

Voilà comme nos dames s'arrangent, et avec cette conduite elles se plaignent d'être mal servies.

Les jeunes gens portent des habits très-serrés et boutonnés. Ils portent des redingottes amples et longues comme des jupes de femmes.

Ils ont des chapeaux à petit bord et des bottes à longs revers.

Ils font beaucoup de bruit et peu d'affaires.

Ils ont un grand luxe et peu d'argent.

Ils ont peu de crédit et font pourtant beaucoup de dettes.

Ils trouvent le moyen de tout concilier. Ils sont en général fort peu instruits, ce qui n'empêche pas qu'ils ne jugent fort sévèrement tous les ouvrages qu'on publie. Ils censurent les discours de l'Académie en fredonnant un air de Boyeldieu, et ils raisonnent politique en battant un entrechat.

Le Rôdeur.

Voyage en Italie dans l'année 1815, par George Mallet. (1)

TROISIÈME ARTICLE.

M. George Mallet, qui, à Rome, n'avoit eu des yeux que pour les monumens, s'étend beaucoup sur les mœurs des habi-

(1) Un volume in-8°. de 280 pages ; prix, 4 francs, et, port franc, 5 francs ; à Paris, chez Paschoud, libraire, rue Mazarine, n°. 22.

tans de Naples. « Ici, dit-il (à Naples), la vie est facile, et le peuple, auquel un léger travail suffit pour obtenir sa subsistance, semble né pour le plaisir et le repos. Dès le matin il entoure les tréteaux des bateleurs et des joueurs d'instrumens. Des cabriolets dorés parcourent rapidement les rues pavées de larges laves, et transportent au galop, à Portici, à Resina, dans toutes les villes de la côte, les familles qui s'entassent dans ces légères voitures. Cependant cette population oisive, qui ne pense jamais au lendemain, s'agite, crie, gesticule avec feu. Un homme qui n'est pas accoutumé à ce tumulte, pourrait croire la ville en proie à une violente sédition; mais les intérêts seuls de la vie ordinaire font naître cette agitation.

» . . . . . Dès le matin, la fumée des chaudières de macaroni attire les gens du peuple; chacun reçoit pour un *grain* une portion de son mets favori; des ânes chargés de légumes sont dirigés sur la place du marché; des corbeilles de fleurs et de fruits ornent les rues. Au milieu de cette abondance circule une population oisive et déguenillée; des jeunes gens pleins de force et à demi-nuds jouent aux cartes dans les carrefours, ou s'endorment le long des murs des maisons; des mendians harcèlent les passans et les fatiguent de leurs cris. Bientôt les portes et les fenêtres des palais s'ouvrent et laissent découvrir ce qui se passe dans l'intérieur des appartemens; les habitans paroissent sur leurs balcons, en habit du matin; les femmes saluent leurs amis de ce geste gracieux de la main généralement adopté en Italie; c'est sur le balcon qu'elles reçoivent les visites, c'est de là que s'établissent par signes des conversations avec les habitans des maisons voisines : des entretiens très-animés ont lieu de cette manière; des déclarations d'amour et des réponses fort tendres passent d'un côté de la rue à l'autre sans trahir les deux amans. Le bruit et le mouvement augmentent; les cris des cochers, ceux des marchands ambulans, les gestes passionnés, les disputes, les jeux de la populace, offrent des spectacles curieux; de petits chevaux ornés de rubans et de plumes, dirigés par un caveçon, entraînent avec rapidité des cabriolets dorés; quelquefois un moine remplit à lui seul l'intérieur de ces légères voitures; le conducteur, assis de côté sur le brancard, les jambes pendantes, tient les rênes; un petit garçon, debout derrière, est chargé de fouetter le cheval et de l'exciter par ses cris. . . . .

» A une heure après-midi, le mouvement diminue, les Napolitains se retirent pour dîner et pour dormir; les balcons sont abandonnés, les volets se ferment; les rues, pendant deux heures, sont presque désertes.

» Au coucher du soleil, les habitans aisés se rendent à la promenade; les voitures, les calèches, les hommes à cheval, se dirigent en grand nombre le long de la Villa-Réale et de la côte de Mergeline, vers le chemin neuf qui s'élève en terrasse au-dessus de la mer. . . . . De la promenade, on va au spec-

tacle ; plusieurs petits théâtres donnent deux représentations dans la journée, l'une à vingt-deux heures, l'autre à deux heures, c'est-à-dire deux heures avant et deux heures après le coucher du soleil......

« Les rues et les places se remplissent de promeneurs ; la brise qui s'élève de la mer rend la vie et la gaîté à une population accablée par la chaleur du jour ; des pêcheurs étalent sur la place de Sainte-Lucie des coquillages de toutes espèces, et plusieurs familles viennent y prendre leurs repas ; des marchands nommés *aquaioli*, placés dans de petites barques élégantes, distribuent aux passans une eau rafraichie dans de la neine et parfumée de jus de limon. Cette neige durcie et qui a toute l'apparence de la glace, est une denrée de première nécessité pour une ville qui en fait une si grande consommation ; on la conserve pendant l'été dans des cavernes des montagnes des Abruzzes, sur les sommités desquelles elle tombe pendant l'hiver ; les fournisseurs sont sous l'inspection de la police, et ils seroient punis s'ils en laissoient manquer la ville, même pendant quelques heures. Des marchands distribuent en plein air aux gens du peuple des glaces pour un prix fort bas.

» Au sortir du spectacle, on entre en foule dans les cafés, qui tous, ouverts sur la rue, brillent d'une vive clarté ; un grand nombre de voitures s'arrêtent devant les limonadiers les plus en vogue. Des enfans portent des corbeilles de fleurs de café en café ; des joueurs de gobelets viennent offrir d'y exercer leur adresse. Des bandes de musiciens, chargés de harpes légères, font entendre dans la rue des concerts, et s'accompagnent de leur voix. Ce ne sont point les compagnons d'Ossian, qui sur des tons graves célèbrent les hauts faits de leurs ancêtres, dont ils croient découvrir les traits dans les sombres nuages qui passent sur leurs têtes ; ces bardes du Midi, sous un ciel parsemé d'étoiles, dans des nuits d'une température délicieuse, chantent l'amour, que tout favorise dans leur heureuse patrie. »

RÉPONSE IMPROMPTUE

A cette question bannale : *Comment vous portez-vous ?*

L'aimable hilarité tient le fil de ma vie,
Quand le ciel est serein et beau.
Met-il sa robe rembrunie ?
C'est la sombre misantropie
Qui s'empare de mon fuseau.

***.

Bible en Estampes, ou *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, représentée par 74 gravures d'après Raphaël, etc., avec un texte.

Volume in-8° oblong, d'environ 150 pages, cartonné. Prix : figures en noir, 5 francs; figures coloriées, 8 francs; sur papier vélin, 10 francs; figures coloriées, 15 francs; et, port franc, 1 franc de plus; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

Frédéric, ou *les Effets de la Désobéissance.*

Hélène, ou *l'Enfant gâté.*

Ces deux nouveaux Contes, ornés de gravures coloriées et découpées, coûtent 5 francs chacun, chez M. Guillot, papetier, passage Feydeau, n° 5. On connoît les figures mouvantes. Ici, la tête seule est mobile. Adaptée à des corps représentés sous divers costumes, elle forme sept ou neuf figures, que les enfans mettent en rapport avec les situations de l'histoire qu'ils viennent de lire.

MODES.

On fait beaucoup de chapeaux parés, à petit bord, et de bonnets en satin blanc et tulle, garnis de blonde. Quelques fleuristes montent en héron des plumes de pintade.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1698.

Le 25, paroîtront les Gravures de *Meubles* 455 et 456.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.



Chapeau de pluche. Douillette de Lévantine.

N°. 71. (Vingt-unième Année.) 25 Décembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim^re. pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.e oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N°s. 439 *à* 457.

A MON VIEIL AMI.

J'ai bien mes raisons pour t'appeler ainsi. Sais-tu, mon cher Alexandre, qu'il y a 25 ans que nous nous connoissons? Cela date de loin. Il me semble que c'est tout-à-l'heure : je te vois entrer dans la cour du collège. Tu avois dix ans, moi de même. Nos yeux se rencontrèrent d'abord et nous nous convînmes avant de nous être parlé.

Je crois à la sympathie. Les cœurs se sentent, se devinent : on en fait des railleries qui m'affligent. Le ridicule veut, chez nous, tuer tout ce qu'il y a de mauvais, mais ses traits atteignent même ce qu'il y a de bon. Nous dépassons toujours le but. Nous tombons d'un excès dans un autre et nous sommes un plaisant peuple, en vérité.

Je n'en reviendrai pas à nos histoires de collège. Bien des choses se sont passées depuis. La guerre a troublé nos études, et quand la paix est venue, nous étions dès longtemps séparés. Quand la fortune doit-elle nous réunir?

Tu es à Mende! Je suis à Paris! La différence est grande. Quelle bonne chose que la poste qui réunit nos pensées malgré ces distances et ces lieux si divers.

J'ai cherché ta petite ville sur la carte et je l'y ai trouvée. J'ai vu dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes qu'elle avoit 5752 habitans. Ça ne laisse pas que de faire une assez jolie population.

Ce n'est pas la foule qui fait le bonheur, c'est le choix.

J'ai voulu savoir si nos poëtes disoient quelque chose des lieux où le sort te relègue :

J'ai lu une épitre qui commençoit ainsi :

> A Mende, au pays des montagnes,
> Où les Sylvains et leurs compagnes
> N'ont jamais peuplé les forêts;
> Pays dont la blonde Cérès
> A déshérité les campagnes ;
> A Mende... etc.

Cela ne me rassuroit point pour toi ; mais, plus bas, j'ai trouvé :

> L'ennui qui coule incessamment
> Sur les rives de la Lozère.

Les rives de la Lozère! Ah! me suis-je dit, voilà un poëte qui n'est pas fort sur la géographie. La Lozère n'est pas une rivière, j'imagine, c'est une montagne. Si notre auteur s'exprime ainsi, ce n'est pas en connoissance de cause. Ses vers ne me paroissent pas être des oracles. On reconnoît qu'il n'est point allé dans ton département, et je suis moins inquiet que je ne l'étois de ta personne et de tes plaisirs.

Ta dernière lettre est venue tout-à-fait calmer mon inquiétude. Ce que tu m'apprends de la grâce, de la tournure et de la sensibilité des dames de ta petite ville est presque de nature à me faire souhaiter de t'aller rejoindre. Tu me parles de *simplicité charmante*, de *modestie vraie*, de *touchante naïveté*, de *pudeur angélique*. Ce sont des vertus que nous ne rencontrons plus guères à Paris, et avec lesquelles je serois tenté d'aller renouer connoissance.

Les qualités de nos belles Parisiennes sont surtout celles qui tiennent à l'aplomb, au piquant, à l'usage du grand monde, à la coquetterie, à cet esprit qui sait se dégager des affaires les plus embrouillées.

A Mende, on a des liaisons; à Paris, ce sont des intrigues. A Mende, on a du goût pour la toilette ; à Paris, c'est une fureur. A Mende, les femmes les plus riches n'ont encore que des palatines et des schalls de laine ; à Paris, les petites ouvrières, les grisettes, les figurantes, ont des cachemires et des witzchouras.

A Mende, je gage que, quand les dames vont au bal, elles mettent des bas de coton par-dessus leurs bas de soie ; elles ont des souliers forts, pour la route ; les souliers fins sont portés par la servante, enveloppés dans une vieille gazette. On change de chaussure en arrivant, dans une petite chambre où brûle un lampion vacillant : ce qui n'empêche pas qu'on ne

s'amuse à la danse, et pendant toute la soirée, comme des bienheureux.

A Paris, à défaut d'une voiture à soi, on a un *remise*, qu'un galant colonel a pris quelque part (à crédit), et qu'il fait avancer à la porte. On y monte en courant, on vole au rendez-vous, on entre dans des salles merveilleusement éclairées, vingt laquais s'empressent à vous servir, l'assemblée est brillante, la musique est délicieuse, et le premier coup-d'œil est flatteur; mais bientôt on se lasse, on s'épuise, on bâille, on se retire et l'on passe une nuit toute de regrets.

Tu me parles de vos neiges. Je pourrois te parler de nos boues. La neige est préférable; sa blancheur peut être comparée à celle de la peau fine de vos beautés. C'est là ce qui s'appelle un madrigal à la glace; je ne te conseille pas d'en faire souvent de pareils.

Si le froid vous pique, vous avez des combustibles du moins pour chauffer vos appartemens. Ici, tout le monde n'en a pas grande provision; on vit au jour le jour, sans réserve, sans prévoyance; tout est d'une excessive cherté. On est, malgré soi, forcé de songer à l'économie, et nous avons plus d'une petite-maîtresse qui reste toute la journée au lit, sous peine de grelotter, faute de bois, si elle se rendoit dans son boudoir.

Le jour des étrennes approche, et c'est là où je te félicite surtout d'être à deux cents lieues de la capitale. J'ai beau faire, on me ruine, et encore on n'est pas content. Tu sais que ce n'est pas par l'avarice que je pêche. Eh bien, pourtant, les dépenses du 1er janvier vont si loin qu'elles me désespèrent. Crois-tu qu'il y a des maisons où je finis par donner pour huit à dix louis de bonbons! J'ai l'air de rire, mais dis plutôt que je fais la grimace. A Mende, on vivroit six mois pour cette somme. Je me figure que vos petits cadeaux ne sortent point des bornes patriarchales; une tabatière au mari, une épinglette à la dame, un sac de pralines aux enfans, à la bonne heure, on s'en tire. Mais à Paris! c'est une folie; le cœur n'y est pour rien, mais bien l'amour-propre. Moins on chérit les gens, et plus on leur apporte. Les éloges, les protestations, rien n'est épargné; Dieu sait comme tout cela est sincère! On s'embrasse.... et l'on se déchire; on se recherche.... et l'on se déteste;

» Le matin on adonise
» Ceux qu'on doit trahir le soir.

Avoue qu'après cela, Mende vaut mieux que Paris: je veux aller te rejoindre. Pour mieux m'acclimater, j'attendrai que les crêtes de vos rocs sourcilleux soient fondues; je remets au printems mon voyage. Prépare mon logement: vous avez les vins du Rhône et ceux de Lunel qui sont particulièrement de mon goût; la *liqueur de la Côte* se fait dans vos environs, je

lui ferai fête ; ne néglige pas d'en garnir ta cave. J'emporterai d'ici une pacotille de jeux de cartes, et je me réjouis rien que de penser aux longues et aimables soirées que nous passerons l'hiver prochain avec tes dames de Mende, pour lesquelles tu as eu l'art de m'inspirer une véritable passion.

Adieu, Alexandre, adieu. Un homme de ton allure et de ton nom doit faire là-bas bien des conquêtes !...

Ton fidèle,

ERNEST.

L'*Almanach des Dames*, *pour l'année* 1818 (1).

Cet almanach existe depuis dix-sept ans ; il a donné l'idée de l'*Almanach dédié aux Dames* et du *Petit Almanach des Dames*, qui jamais ne l'ont égalé. MM. Andrieux, Arnault, Constant Dubos, Mme du Frénoy, MM. Hoffmann, de Jouy, de la Chabeaussière et Mollevaut, lui ont, cette année, fourni plusieurs articles. Parmi les gravures, qui sont au nombre de huit, sans compter le frontispice à vignette, on distingue une Vénus d'après Reynolds, un paysage d'après Hermann Swanevert, le

---

(1) Un volume in-16 de 224 pages, imprimé sur papier vélin par P. Didot l'aîné.

Prix : broché.	. . . .	5 fr.
— relié	en papier, avec étui, doré sur tranche	7
— —	en veau doré.	7
— —	à l'anglaise, en veau.	8
— —	en maroquin.	9
— —	*idem*, avec étui en papier-maroquin.	10
— —	*idem*, doublé en tabis.	10
— —	en papier glacé, étui *idem*.	10
— —	en papier fond d'or et d'argent.	12
— —	en satin bordé d'or, étui en papier glacé. . .	12
— —	en soie, doublé de tabis, étui en satin. . . .	15
— —	en maroquin, tabis, étui en maroquin, médaillon ou chiffre.	11
— —	en vélin blanc, doublé de tabis, étui en maroquin ou soie.	18
— —	en vélin blanc, doublé de tabis, étui de maroquin ou soie, avec une peinture sur la couverture.	24
— —	en moire, étui en moire, couleurs diverses, arabesques, dorure.	18
— —	en moire, avec étui en maroquin.	18
— —	en velours, avec étui en moire.	20
— —	en moire, avec peinture sur la couverture, étui en moire.	24
— —	en moire, étui moire, avec paysages sur l'étui et sur la couverture	30



(1698.)



Chapeau de pluche. Douillette de Lévantine.

(

portrait de Marguerite de Valo[illegible]
d'Elisabeth-Sophie Chéron, p[illegible]
1711.

« Cette dame (nous copions [illegible]
manach) a réuni dans un degré [illegible]
un seul auroit pu l'immortaliser[illegible]
excella dans la musique; mais [illegible]
guée dans la peinture et dans la [illegible]
noître dès son enfance, par des [illegible]
semblance étoit le moindre méri[illegible]
coup de tableaux d'histoire qui lu[illegible]
Son goût la portoit à dessiner d[illegible]
près les pierres gravées. Peu de p[illegible]
On connoît une suite de cornaline[illegible]
sont de sa main. Mlle Chéron fut [illegible]
en 1676. Louis XIV lui donn[illegible]
livres.... »

M. B. Wilhem, professeur d[illegible]
vient d'ouvrir, en son domicile [illegible]
classe de solfége pour les dames. [illegible]
sique, expliqués et développés [illegible]
sur-le-champ leur application; [illegible]
seules et en partie.

Voici le moment où il faut [illegible]
tations de M. Royez, colorant [illegible]
quantité de babioles. Une seule [illegible]
lume, en renferme toute u[illegible]
d'éditions meilleures que cel[illegible]
Ici, ce sont les *Moralistes* [illegible]
là, *Pascal*, le *Poëme de la* [illegible]
les *Martyrs*, etc.; plus loin, [illegible]
leurs, les *Poëtes grecs*, les [illegible]
du Dauphin; ceux de la coll[illegible]
bliothèque dite *du Voyageur*, [illegible]
des Dames, celle des Théâtre[illegible]
spéciales, M. Royez a forme[illegible]
plus originale est celle qu'[illegible]
Son magasin est situé rue d[illegible]
la rue Dauphine.

L'A M[illegible]

Fils d'Apollon, courez, [illegible]
Que cette idole excite vo[illegible]

portrait de Marguerite de Valois, sœur de François Ier, et celui d'Elisabeth-Sophie Chéron, peintre en émail, qui mourut en 1711.

« Cette dame (nous copions la notice qui se trouve dans l'almanach) a réuni dans un dégré supérieur plusieurs talens dont un seul auroit pu l'immortaliser : elle réussit dans la poésie et excella dans la musique ; mais elle s'est principalement distinguée dans la peinture et dans la gravure. Son talent se fit connoître dès son enfance, par des portraits dont la parfaite ressemblance étoit le moindre mérite. Dans la suite, elle fit beaucoup de tableaux d'histoire qui lui acquirent une juste célébrité. Son goût la portoit à dessiner d'après l'antique, et surtout d'après les pierres gravées. Peu de personnes y ont aussi bien réussi. On connoît une suite de cornalines gravées sur ses dessins : trois sont de sa main. Mlle Chéron fut reçue à l'Académie de peinture en 1676. Louis XIV lui donna une pension de cinq cents livres.... »

M. B. Wilhem, professeur de chant au Lycée d'Henri IV, vient d'ouvrir, en son domicile, rue St-Denis, n° 374, une *classe de solfège* pour les dames. Tous les principes de la musique, expliqués et développés d'une manière claire, recevront sur-le-champ leur application; les dames seront exercées à chanter seules et en partie.

Voici le moment où il faut recommander les *Bibliothèques portatives* de M. Royez, cadeaux durables et moins dispendieux que quantité de babioles. Une seule boëte, qui a la forme d'un volume, en renferme trente ou quarante. Tous sont reliés, et d'éditions meilleures que celles que l'on nomme compactes. Ici, ce sont les *Moralistes anciens* de la belle édition de Didot; là, *Pascal*, le *Poëme de la Religion*, le *Genie du Christianisme*, les *Martyrs*, etc.; plus loin, les *Historiens grecs et latins*; ailleurs, les *Poëtes grecs*; les *Classiques français* de la collection du Dauphin; ceux de la collection du comte d'Artois; la *Bibliothèque* dite *du Voyageur*, les *Voyages amusans*, la *Bibliothèque des Dames*, celle des *Théâtres*, etc. etc. Outre ces bibliothèques spéciales, M. Royez a formé des bibliothèques de fantaisie : la plus originale est celle qu'il nomme le *Cadeau de la Mariée*. Son magasin est situé rue du Pont-de-Lodi, n° 7, au coin de la rue Dauphine.

L'AMITIÉ.

Fils d'Apollon, courez, cherchez la gloire,
Que cette idole excite vos travaux,

Vers les parvis du temple de mémoire
La lyre en main, devancez vos rivaux!
Chantez l'Amour guidé par la Folie,
Sur l'Espérance au hazard appuyé,
L'Amour m'ignore, et de sa fleur chérie
Je viens parer l'autel de l'*Amitié.*

Oh! dans ses vers qui redira tes charmes
Sainte Amitié, premier hôte du cœur!
C'est ton aspect qui fait cesser les larmes.
C'est ton aspect qui double le bonheur;
Ah! trop souvent, si par ton jeune frère
Un jeune cœur est tout-à-coup lié,
C'est que l'Amour emprunte pour mieux plaire,
Les traits, la voix, le nom de l'*Amitié.*

L'Amour perfide, au matin de la vie,
Par ses attraits, son sourire imposteur,
Son vœu craintif, sa vague rêverie
Vient enchanter, tourmenter notre cœur;
Du court banquet de la vive jeunesse
Ce dieu bientôt disparoît sans pitié;
Mais pour convive, au seuil de la vieillesse
Le ciel propice a placé l'*Amitié.*

Et toutefois, dans notre siècle impie,
De l'Amitié prenant l'abord flatteur,
Au fier Crésus l'avide Flatterie
Offre un hommage étranger à son cœur;
Que l'Infortune étende alors son aile,
L'ami d'un jour est bien vîte oublié;
Seul est heureux, qui, l'éprouvant fidèle,
Dans le malheur retrouve l'*Amitié.*

Mlle. Caroline MARTELET de Lure.

Extrait de l'*Almanach des Muses*, pour 1818 (1).

On trouve dans le même recueil des pièces de poésie de Mmes Beaufort d'Hautpoul, de Salm, du Frénoy et Simon Candeille.

---

(1) 54me Année de la collection. Volume petit in-12 de 304 pages, orné de deux gravures. Prix: 2 francs 50 centimes, et, port franc, 3 francs 25 centimes; à Paris, chez Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n°. 30.

La pièce de Mme du Fresnoy a pour titre : *le Jour de l'An*, à M. le C. de S... ; en voici un fragment :

. . . .
. . . .

La nature, l'amour, l'amitié l'innocence,
Rendoient l'emblême de leurs vœux.
Nous sommes loin, hélas, de ces siècles fameux.
Pourtant la moderne Lutèce,
Comme l'antique Rome, aime à fêter ce jour.
Reçois mes vœux à son retour,
O toi, l'apui de ma détresse !
Toi qui, mettant un terme à ma longue douleur,
M'as rendu le repos, et ma lyre et mon cœur !
Toi S..., qui, doué d'une âme peu commune,
Ne t'enflas point du vent de la prospérité !
Toi que n'abattit point la rude adversité !
Toi qui parus toujours plus fort que la fortune !

. . . .
. . . .

Puisse ton épouse adorée,
Ce modèle touchant de vertus et d'amour,
Te prodiguant ses soins, et des tiens entourée,
Plus chère à tes desirs jusqu'à son dernier jour,
Au delà du cours ordinaire
Vivre heureuse, et d'aimer et de plaire !
Puisse enfin, abjurant sa nouvelle rigueur,
Le ciel qui, tour-à-tour équitable et sévère,
Tant de fois t'a donné, t'a repris sa faveur,
Te rendre un destin plus prospère
Et te payer de mon bonheur !

Almanach de la Cour, de la Ville et des Départemens, pour l'année 1818 ; comprenant les naissances et alliances des princes et princesses de l'Europe ; les maisons du Roi et des princes ; toutes les autorités civiles et militaires, les ministères, les préfectures, les sous-préfectures, tribunaux, etc. — Les chevaliers de St-Louis et les membres de la Légion d'honneur sont désignés par le signe de leurs croix. Un vol. in-24 de 288 pages, orné de 4 gravures représentant Henri II, le cardinal de Richelieu, Tu-

renne et François Ier en pied. Prix : broché, 2 fr. 50 c. ; cartonné, 3 fr. ; relié en maroquin, 6 fr. 50 c. A Paris, chez Janet, libraire, rue St-Jacques, n° 59, et chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve des Petits-Champs, n° 17.

On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin, gravures avant la lettre.

MODES.

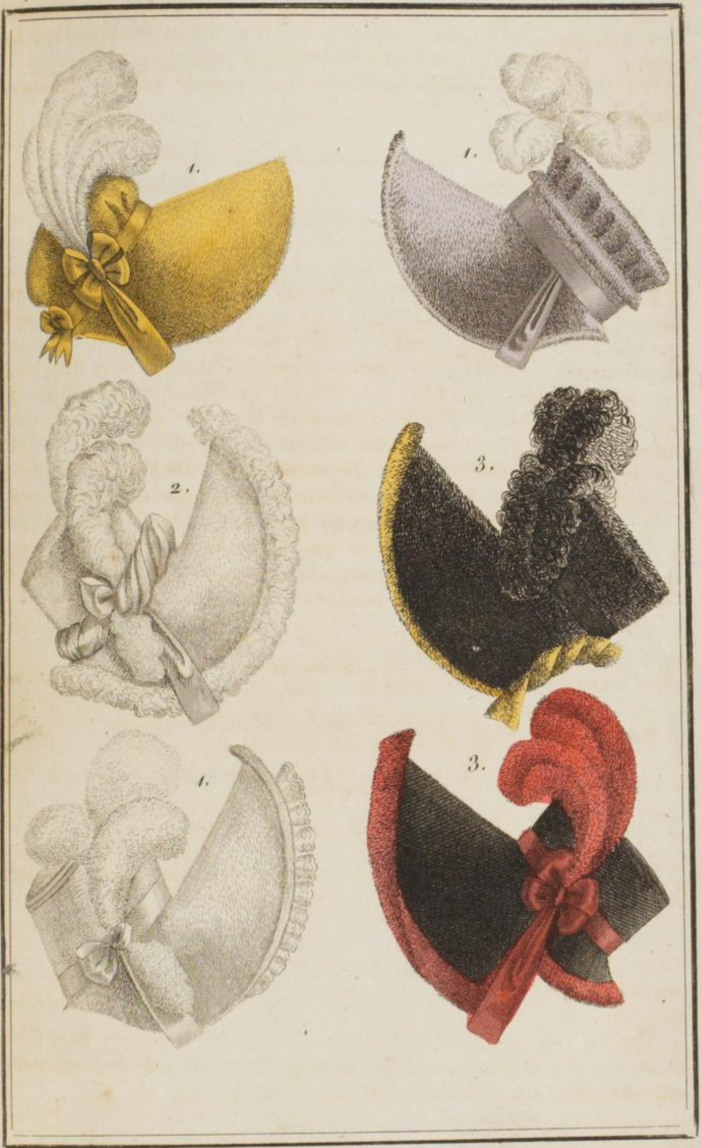
Les modistes font beaucoup plus de chapeaux parés, de turbans et de toques, que de chapeaux à passe ; elles mettent quelquefois sous un chapeau de velours noir un bonnet de tulle ou une cornette de tulle, lors même que ce chapeau doit être orné de plumes blanches. On voit depuis quelques jours, sur des turbans, des plumes plates, rayées en long de cinq ou six couleurs. C'est ordinairement un oiseau de paradis que l'on pose sur les turbans faits avec de la mousseline de l'Inde et ornés de chefs. On voit beaucoup de corail aux bals de cette année ; c'est l'ornement favori des jeunes personnes. On trouve des colliers à trois et à quatre rangs au dépôt de coraux de la manufacture de S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, rue de Grammont, n° 25, près le boulevart des Italiens, à Paris.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1699.

Les Gravures de *Meubles* 455 et 456, qui viennent de paroître, complettent l'abonnement de l'année 1817.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, *rue Montmartre*, N°. 183, *près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du* 1er. *ou du* 15.





1, Chapeaux de pluche. 2, Chapeau de pluche bordé de Marabout. 3, Chapeaux de Velours doublés de pluche.

N°. 72. (Vingt-unième Année.) 31 Décembre 1817.

JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 *c. de plus par trim*[re]. *pour l'étranger.*

En 1802, *a été commencée, pour servir de supplément au* Journal des Dames, *une suite de Gravures coloriées, format in-4.° oblong, de* Meubles, Draperies, Bronzes, Orfévrerie et Voitures. *Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de* 10 *francs* 50 *centimes, port franc. Les Livraisons de l'année* 1817, *comprendront les* N[os]. 457 *à* 475.

PARIS

Ce 30 Décembre 1817.

Pendant l'année 1817, on a représenté sur les différens théâtres de Paris, environ 145 nouveautés, ou réputées telles.

Les ouvrages qui ont obtenu le plus de succès sont les *Danaïdes, la Clochette, la Manie des Grandeurs, l'Homme Gris, Encore un Pourceaugnac, Préville et Taconnet, le Combat des Montagnes, les Machabées, la Mer Rouge* et *Roland*.

C'est le Vaudeville qui a donné le plus grand nombre de pièces, et ce sont l'Opéra et les Français qui en ont donné le moins.

L'année 1816 avoit été plus productive; le nombre des nouveautés s'élevoit à 172.

***

L'Homme Vert n'est pas, comme l'ont dit quelques critiques, une pièce sans couleur. Le dialogue en est très-piquant, et une jolie scène d'interrogatoire, doit assurer le succès de cette bluette.

*.

LES RÉPRIMANDES.

J'ai été trop indulgent pendant le cours de 1817. Je me le reproche. J'ai vu mille abus que je n'ai point relevés. Le mal s'est accru, et j'en suis en partie coupable.

Il y aura des personnes qui prétendront que je me donne bien de l'importance et que je m'imagine avoir sur les mœurs un pouvoir qui n'est pas réel. Que ces personnes gardent pour elles leurs observations, et qu'elles me permettent de me complaire dans mon *influence*.

Il seroit difficile de me persuader que mes petits articles n'ont aucune utilité. Dût-on ne pas suivre mes avis, qu'au moins l'on m'écoute.

Un auteur veut d'abord être lu; mais j'espère que j'obtiendrai un succès plus grand, et que je verrai par mes soins la réforme s'opérer dans plus d'un ménage.

Il en est temps. Le luxe est à son dernier période. On confond les femmes de tous les étages, toutes sont folles de toilette, toutes ont la tête tournée par la vanité, et tous les maris sont aux abois pour payer les mémoires de la fin d'année.

J'ai vu des chapelières en witzchoura et des cordonnières en cachemire. Il y a bien certaines femmes de la haute société qu'on reconnoît à la modestie de leur parure : les plus riches sont les plus sages. Mais cette sagesse n'a que des bouffées; et si, dans les vêtemens, il y a de la modération chez les dames de qualité, la foiblesse, les prétentions, les goûts désordonnés reprennent toute leur action quand il s'agit du train de l'hôtel, du nombre des domestiques, de la cherté de l'équipage.

Les pauvres époux, dans les grandes comme dans les petites conditions, ont tous le même sort. Ils grondent et ils cèdent. Ils menacent et ils payent.

Je viens, charitable auxiliaire, plaider une cause qu'ils croient perdue, et, dans un but d'intérêt général, m'immiscer dans des intérêts particuliers.

J'ai lu dans une brochure politique, œuvre d'un homme d'esprit qui abuse par fois de sa facilité et de notre curiosité; j'ai lu, dis-je, qu'un banquier ne pouvoit pas donner à sa moitié moins de *dix mille francs* par année pour ses menus plaisirs, quand il étoit galant homme!

10,000 francs! Il y auroit de quoi fonder un hôpital.

Aussi dois-je le déclarer ici, il y a telle dame, dont le mari est dans la finance, qui consacre une portion de sa *pension* à des distributions fort louables.... mais trop peu imitées.

Pour un acte de cette nature, que de fréquens abus résultent de ces *épingles* mises à la merci de nos petites-maîtresses! Que

de frivoles emplois son faits de ces trésors! Que d'aventures naissent de ces facilités!

S'il n'y avoit de danger que pour les élégantes dotées de la sorte, le mal auroit d'étroites limites et notre philosophie n'auroit pas tant d'occasions de plaintes.

Mais tout le monde se mêle de fournir des anecdotes à la chronique. La marchande épuise le comptoir pour avoir des bijoux. Elle met ensuite ses bijoux en gage pour avoir une loge à l'Opéra.

La comtesse vend une terre pour avoir des chevaux et un manteau de cour. Elle vend ensuite le manteau et les chevaux pour avoir un tapis de boudoir et de nouveaux meubles de salon.

Le plus mince bourgeois a sa galerie de tableaux et sa bibliothèque. Le goût des beaux-arts est certes fort estimable quand il s'accorde avec le patrimoine. Mais qu'un agent d'affaires se donne des airs de protection envers les artistes et les gens de lettres, voilà où est le ridicule et le péril.

Mon boulanger a des gravures de 3 et 400 francs pièce. Mon tailleur a des figures en marbre dans son antichambre. Mon coëffeur va chez ses pratiques en cabriolet. Ma cuisinière porte des chapeaux de paille d'Italie. La bonne de mes enfans est mieux mise que ne l'étoit ma mère il y a vingt ans. Elle a des falbalas, des broderies à jour et des bas qui ne pèsent pas une once. Elle se décollette, elle se lave les mains à la pâte d'amande, elle a plusieurs sortes d'odeurs pour ses cheveux, de l'opiat pour ses dents et une étonnante recherche pour toute sa personne. Elle gardoit les vaches, il y a six mois, en Franche-Comté, maintenant elle attire les regards des *agréables* sur le Boulevard.

Cela m'effraye, cela me désole. J'ai vu, je dois l'avouer, dans certaines bonnes maisons, des dames charmantes faire quelques pas rétrogrades. On a renoncé aux fourrures dans le logis. On a de petits schalls de 20 francs, en tissu de coton, pour le coin du feu On revient aux capotes légères. Il y a cinq ans on trouvoit encore des chapeaux de 12 à 15 francs. A présent rien n'est réputé présentable à moins de 40 à 50 francs. Les rentes ont-elles monté en proportion? Non, sans doute; le déficit est donc palpable. La gêne est par-tout avec l'humeur son inséparable compagne.

Il y a, je le répète, quelque femmes sensées qui commencent à réfléchir sur cet état de choses. Il y a quelques mères de famille qui se sont mises à calculer. Puisse leur zèle se soutenir et leur courage ne pas s'abattre. Voilà le moment d'en faire l'épreuve. Le *Jour de l'An* est une époque solliciteuse. Puisse la raison naissante résister à la tentation.

Les boutiques pourront s'en ressentir. Mais je tiens pour certain que ce mouvement leur sera favorable. On achetera moins,

mais on payera mieux. Combien de gens que le trop de débit a ruiné. Les opérations sûres ne sont pas celles qui se font à crédit. Il n'y a de bénéfice clair que sur les *traités au comptant*.

Ainsi, ma morale est favorable aux fournisseurs comme aux consommateurs. Fournisseurs, soyez moins crédules; consommateurs, soyez plus scrupuleux : c'est là notre *vœu de bonne année*. S'il est accompli, nous verrons moins de faillites chez les uns et plus de bonheur chez les autres. Si l'on fait plus d'attention à ses dépenses, il y aura plus de fidélité parmi les femmes, moins de tracas pour les maris, de plus fortes dots pour les filles, de meileurs partis pour les jeunes gens, et de cette économie enfin naîtront toutes sortes d'avantages !...

Le Contrôleur.

Le Journal des Dames du 5 janvier sera imprimé avec un caractère neuf.

CHARADE.

S'il n'est fixe à ton pied, mon mobile premier
A la campagne au loin résonne ;
Qu'il soit libre ou captif, mon malheureux dernier
Bat la campagne et déraisonne.
Sous un nom différent, à ses vieux citadins,
Mon tout offroit jadis de superbes jardins.

Les Sons de ma Lyre, recueil d'ariettes et de chansons de divers auteurs (1).

Des romans de chevalerie ont fourni les sujets des six gravures qui ornent ce volume ; parmi elles nous avons distingué *le Chaperon de Roses* et *Petit Jehan de Saintré*. Toutes ces gravures se rapportent à des romances. Petit Jehan de Saintré partoit pour la Syrie :

La princesse Argentine,
L'objet de son amour,
Etoit dame et cousine
De la Reine en sa cour.

(1) Volume in-18 de 178 pages, imprimé sur papier vélin. Prix : broché, 4 fr. ; cartonné et doré sur tranche, avec étui, 6 fr. ; relié en maroquin, avec étui, 9 fr. ; en papier glacé, étui, filets d'or, moire, 13 fr. A Paris, chez Janet, libraire, rue St-Jacques, n° 59.

Il jure à la pucelle,
Pour prouver son ardeur,
D'être toujours fidèle
A sa dame, à l'honneur.

Aller en Palestine
Fut un ordre nouveau;
La sensible Argentine
Le suit jusqu'au vaisseau;
Son écharpe chérie
Est offerte au vainqueur;
On lit en broderie :
« Pour sa dame et l'honneur ».

C'est le moment où Argentine présente l'écharpe, que le dessinateur a choisi.

HYGIÈNE ET GOURMANDISE.

Ce journal, spécialement consacré aux Dames, ne leur laisse rien ignorer de ce qui peut contribuer à leur santé, à leurs plaisirs et à leur parure. C'est ainsi que nous leur avons vanté tour-à-tour les corsets élastiques et la pommade de Fortin, les Montagnes russes et le lait d'ânesse. Aujourd'hui que le tems de la friandise est arrivé, que l'époque des veilles, des bals et des fatigues approche, nous croyons utile de faire connoître, ou plutôt de rappeler au souvenir de nos lecteurs, un établissement qui, plus que tout autre, est fait pour flatter les palais délicats et restaurer les poitrines délâbrées. Cet établissement extraordinaire (c'est le mot) est celui de M. Auger, chocolatier de S. M. Louis XVIII, des Empereurs de Russie, d'Autriche et de plusieurs autres Souverains. Il est situé, d'un côté, rue Neuve des Petits-Champs, près la place Vendôme, et de l'autre, dans un angle du marché des Jacobins. Qu'on se représente une maison entière, dont les salles vastes et nombreuses sont uniquement consacrées à la préparation et à la confection du chocolat. Graces à M. Auger, cette substance agréable et pectorale, que l'on étoit obligé d'aller chercher jadis aux extrémités du royaume pour l'avoir de bonne qualité, a acquis un dégré de perfection qu'il est impossible de surpasser. Sous ses habiles mains, elle prend mille formes plus ou moins originales; tantôt ce sont des pastilles ou des grains de santé revêtus de feuilles d'or et d'ar-

gent ; tantôt des dez et des dominos ; puis des jeux de casse-tête pour les enfans ; des jambonneaux et des saucissons pour les grandes personnes. Nous ne finirions pas, si nous voulions détailler tout ce qui charme l'œil et flatte le goût dans le magasin de M. Auger ; mais pour justifier l'épithète d'*extraordinaire*, que nous lui avons donnée plus haut, il est indispensable d'annoncer que le chocolat s'y fabrique au moyen d'une mécanique aussi colossale et plus ingénieuse que celle de la Folie Beaujon. Plusieurs chevaux y sont occupés à faire tourner un rouage qui broye en même-tems le cacao et les amandes, qui réduit le sucre en poussière impalpable, et triture le tout sans le secours d'aucun bras. Un énorme fourneau en fonte et d'une nouvelle invention, sert à cuire la matière encore liquide, et bientôt une manivelle ingénieuse, garnie de différens moules et remuée sans effort par une femme ou un enfant, donne au chocolat la forme qu'on désire.

Dans un étage supérieur, se trouve une fabrique de cartonnage en grand : c'est là qu'on peut choisir des étuis, des boîtes, des nécessaires de toutes les formes et de toutes les couleurs ; les uns destinés à renfermer les produits de l'établissement, les autres propres à être offerts en cadeau pour différens usages.

Nous conseillons donc à nos lecteurs, sans craindre d'être blâmés par eux, d'aller visiter le marché des Jacobins. En pensant à ce qu'il renfermoit naguères et à ce qu'il produit à présent, ils pourront s'écrier : *Quantùm mutatus ab illo !* (ce qui veut dire à-peu-près, Mesdames,) quelle amertume jadis ! quelle douceur aujourd'hui !

****.

Les Belles et les Poëtes. Volume in-24, orné de six gravures. (1)

Ces gravures, malgré la petitesse du format, ne perdent rien à avoir été exécutées au pointillé. La première a pour titre : *Tibulle;* la seconde, *Catulle ;* la troisième, *le Tasse* ; la quatrième, *Gentil Bernard ;* la cinquième, *Boufflers* ; et la sixième, *Legouvé*.

---

(1) Ce volume a été imprimé par P. Didot, sur papier vélin. Prix : cartonné, doré sur tranche, avec étui, 3 fr. ; en maroquin, 6 fr. ; en papier glacé, filets d'or, 7 fr. ; avec peinture et paysage, 14 fr. A Paris, chez Janet, libraire, rue St-Jacques, n° 59.

Bachelette et Jouvenceau. Volume in-24. (1)

Ce volume est orné de six gravures exécutées au pointillé comme celles de l'ouvrage précédent; et le texte a été imprimé sur papier vélin par P. Didot l'aîné.

Les *Beignets d'Ananas* sont une des friandises imaginées pour le nouvel an. On les trouve chez M. Pomerel, confiseur, rue Montesquieu, n° 5.

Nous avons parlé des paniers en maroquin, dont le couvercle est orné d'une vignette en acier. Il y en a d'autres, également élégans, qui sont à jour, en perles bleues, en graines d'Amérique, ou en perles d'acier.

Un manufacturier de briquettes et de bûches de charbon de terre prétend que six francs de bûches de charbon équivalent à vingt francs de bois. L'un de ses magasins est rue de Montmorency, n°. 22, quartier St.-Martin; l'autre, rue de Bourbon, n°. 45, près le Pont-Royal. Un cent de briquettes coûte 4 francs. Une bûche pesant 14 livres, 16 sols; une bûche pesant 25 livres, 24 sols; et une bûche pesant 37 livres, 33 sols.

Pour calmer la toux, on prenoit naguère de la *Pâte de Jujubes;* aujourd'hui, c'est de la *Pâte de Lichen*. Cette pâte se trouve chez M. Comte, pharmacien, rue St-Denis, n° 255, près l'ancien Grand-Cerf.

Un ornement nouveau, pour les flacons de cristal, est une touffe de fleurs, qui couvre le bouchon : cet ornement est en bronze doré.

Les bougeoirs en bronze ont aussi un ornement nouveau; il consiste en turquoises qui, sur un fond jaune d'or, produisent un bon effet.

---

(1) A Paris, chez Janet, libraire, rue St-Jacques, n° 59.

OUVRAGE NOUVEAU.

Miracles de Jésus-Christ, vol. in-24, orné de 6 gravures très-soignées. Prix : cartonné, doré sur tranche, avec étui, 3 fr. ; en maroquin, 6 fr. ; papier glacé, filets d'or, 7 fr. ; peinture et paysages, 14 fr., etc.

Chez Janet, libraire, rue St-Jacques, nº 59.

MODES.

Plusieurs chapeaux à passe ont le bas de la forme plus étroit que le dessus. Quelquefois on met un tulle, plissé par le milieu, sur le bord de ces chapeaux ; on en borde d'autres avec un large ruban rayé et nué, cousu à plat, ou du moins très-légèrement froncé. La mode des fleurs de velours est revenue. Pour agrafer le nœud de quelques chapeaux parés, faits avec du satin, les modistes emploient une gance dont les bouts sont ornés de glands. La mousseline des Indes, le crêpon, le cachemire, voilà les étoffes dont on se sert pour faire des turbans. La mousseline des Indes, avec ses chefs d'or, n'a pas besoin d'accessoires ; mais souvent on associe la mousseline au crêpon, et un turban de cachemire a presque toujours une calote de satin. Les modistes varient à l'infini les turbans, par les changemens de direction qu'elles savent donner au rouleau et par la manière toujours nouvelle de le plisser. Les coëffeurs réussissent aussi à faire paroître toutes nouvelles des pyramides qui, depuis trois ans, se construisent avec des nattes et des perles, et dont la base est entourée de fleurs. Faute d'espace, ou plutôt craignant de manquer d'espace, nous avons rendu trop succincte, il y a cinq jours, l'annonce des coraux que l'on trouve dans le dépôt de la rue de Grammont. Ce qui distingue ce dépôt, indépendamment des objets rares par leur forme et la qualité particulière du corail, c'est un assortiment de vingt-cinq à trente parures complettes, dans leurs écrins.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1700.

On trouve au bureau du Journal des Dames les 1699 numéros qui précèdent.

Le 105eme numéro du *Bon Genre* paroîtra le 5 janvier au bureau du *Journal des Dames*. Le sujet est une Course sur la Montagne artificielle de Belleville.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevart, à côté du café. Les Abonnemens datent du 1er. ou du 15.



1817. *Costume Parisien.*



Coeffure à demi-Chinoise. Canezou de Velours.

N.1. (Vingt-deuxième Année.)

JOURNAL DES D

ET

DES MODES.

MA MAITRESSE.

Un écrivain doit avant tout

d'un écrivain en prose; car tout est

nous disent tout ce qu'ils

à sa fille.

En prose il faut être plus